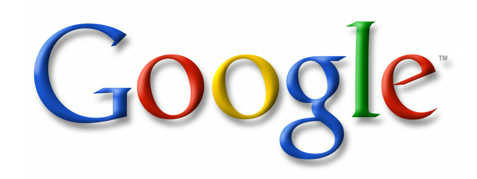




SOUVENIRS

DE MADAME

VIGÉE LE BRUN

A LA MÊME LIBRAIRIE

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

SUR L'HISTOIRE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISES

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

SOUVENIRS

DE MADAME

VIGÉE LE BRUN

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PARIS
DE ROUEN, DE SAINT-LUC DE ROME ET D'ARCADIE
DE PARME ET DE BOLOGNE
DE SAINT-PÉTERSBOURG, DE BERLIN, DE GENÈVE ET AVIGNON

En écrivant mes Souvenirs, je me rappellerai le temps passé, qui doublera pour ainsi dire mon existence.

J.-J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER

PARIS
CHARPENTIER ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DU LOUVRE
—
1869

SOUVENIRS

DE MADAME

VIGÉE LE BRUN

LETTRES A LA PRINCESSE KOURAKIN

LETTRE I

Mon enfance. — Mes parents. — Je suis mise au couvent. — Ma passion pour la peinture. — Société de mon père. — Doyen. Poinsinet. — Davesne. — Ma sortie du couvent. — Mon frère.

Ma bien bonne amie, vous me demandez avec tant d'instances de vous écrire mes souvenirs, que je me décide à vous satisfaire. Que de sensations je vais éprouver en me rappelant et les événements divers dont j'ai été témoin et des amis qui n'existent plus que dans ma pensée ! Toutefois, la chose me sera facile, car mon cœur a de la mémoire, et, dans mes heures de solitude, ces amis si chers m'entourent encore, tant mon imagination me les réalise. Je joindrai d'ailleurs à mon récit les notes que j'ai prises à diffé-

rentes époques de ma vie, sur une foule de personnes dont j'ai fait le portrait, et qui, pour la plupart, étaient de ma société[1]; grâce à ce secours, les plus doux moments de mon existence vous seront connus aussi bien qu'ils me le sont à moi-même.

Je vous parlerai d'abord, chère amie, de mes premières années, parce qu'elles ont été le présage de toute ma vie, puisque mon amour pour la peinture s'est manifesté dès mon enfance. On me mit au couvent à l'âge de six ans; j'y suis restée jusqu'à onze. Dans cet intervalle, je crayonnais sans cesse et partout; mes cahiers d'écriture, et même ceux de mes camarades, étaient remplis à la marge de petites têtes de face, ou de profil; sur les murs du dortoir, je traçais avec du charbon des figures et des paysages, aussi vous devez penser que j'étais souvent en pénitence. Puis, dans les moments de récréation, je dessinais sur le sable tout ce qui me passait par la tête. Je me souviens qu'à l'âge de sept ou huit ans, je dessinai à la lampe un homme à barbe, que j'ai toujours gardé. Je le fis voir à mon père qui s'écria transporté de joie : *Tu seras peintre, mon enfant, ou jamais il n'en sera.*

Je vous fais ce récit pour vous prouver à quel point la passion de la peinture était innée en moi. Cette passion ne s'est jamais affaiblie; je crois même qu'elle n'a fait que s'accroître avec le temps; car, encore aujourd'hui, j'en éprouve tout le charme, qui ne finira, j'espère, qu'avec ma vie. C'est au reste à cette divine passion que je dois, non-seulement ma fortune, mais

[1] Ces notes et portraits se trouvent dans l'appendice à la fin de l'ouvrage. (*Note de l'Éditeur.*)

aussi mon bonheur, puisque, dans ma jeunesse comme à présent, elle a établi des rapports entre moi et tout ce qu'il y avait de plus aimable, de plus distingué dans l'Europe, en hommes et en femmes. Le souvenir de tant de personnes remarquables que j'ai connues prête souvent pour moi du charme à la solitude. Je vis encore alors avec ceux qui ne sont plus, et je dois remercier la Providence qui m'a laissé ce reflet d'un bonheur passé.

J'avais au couvent une santé très-faible, en sorte que mon père et ma mère venaient souvent me chercher pour passer quelques jours avec eux, ce qui me charmait sous tous les rapports. Mon père, nommé Louis Vigée, peignait fort bien au pastel; il y a même des portraits de lui qui seraient dignes du fameux Latour. Il a fait aussi des tableaux à l'huile, dans le genre de Wateau. Celui que vous avez vu chez moi est d'une charmante couleur, et fait avec esprit. Mais, pour en revenir aux jouissances que j'avais dans la maison maternelle, je vous dirai que mon père me donnait la permission de peindre quelques têtes au pastel, et qu'il me laissait aussi barbouiller toute la journée avec ses crayons.

Il avait tellement l'amour de son art que cette passion lui donnait de fréquentes distractions. Je me rappelle qu'un jour, étant tout habillé pour aller dîner en ville, il sort; mais, en pensant au tableau qu'il avait commencé, il retourne chez lui, dans l'idée d'y retoucher. Il ôte sa perruque, met son bonnet de nuit, et ressort, ainsi coiffé, vêtu d'un habit à brandebourgs dorés, l'épée au côté, etc. Sans un voisin, qui l'avertit

de sa distraction, il courait la ville dans ce costume.

Mon père avait infiniment d'esprit. Sa gaieté si naturelle se communiquait à tout le monde, et bien souvent on venait se faire peindre par lui pour jouir de son aimable conversation; peut-être connaissez-vous déjà l'anecdote suivante : faisant un jour le portrait d'une assez jolie femme, il s'aperçut que, lorsqu'il travaillait à la bouche, cette femme grimaçait sans cesse pour la rendre plus petite. Impatienté de ce manége, mon père lui dit avec un grand sang-froid : — Ne vous tourmentez pas ainsi, Madame; pour peu que vous le désiriez, je ne vous en ferai pas du tout.

Ma mère[1] était très-belle. On peut en juger par le portrait au pastel que mon père a fait d'elle, et par celui que j'ai fait à l'huile beaucoup plus tard[2]. Sa sagesse était austère. Mon père l'adorait comme une divinité; mais les grisettes lui tournaient la tête. Le premier jour de l'an était pour lui un jour de fête : il courait à pied tout Paris, sans faire une seule visite, uniquement pour embrasser toutes les jeunes fillettes qu'il rencontrait, sous le prétexte de leur souhaiter une bonne année.

Ma mère était très-pieuse. Je l'étais aussi de cœur. Nous entendions toujours la grand'messe; nous allions aux offices divins. Dans le carême surtout nous n'en manquions aucun, pas même les prières du soir. De tout temps j'ai aimé les chants religieux, et les sons

[1] Jeanne Maissin, fille de Christophe Maissin et de Catherine Grandjean, est née, en 1728, à Orges, dans le diocèse de Trèves.

[2] Ce portrait est un buste ovale que je fis d'après elle ; j'avais alors quinze ans et demi. *Note de l'auteur.*

de l'orgue me faisaient alors une telle impression que je pleurais sans pouvoir m'en empêcher. Depuis, ces sons m'ont toujours rappelé la perte que j'ai faite de mon père.

A cette époque, mon père réunissait les soirs plusieurs artistes et quelques gens de lettres. Je placerai en tête Doyen [1], peintre d'histoire, l'ami intime de mon père, et mon premier ami. Doyen était le meilleur homme du monde, plein d'esprit et de sagacité; ses aperçus sur les choses et sur les personnes ont toujours été d'une justesse extrême ; et, de plus, il parlait avec tant de chaleur de la peinture, qu'il me faisait battre le cœur; Poinsinet [2], qui avait aussi beaucoup d'esprit et de gaieté. Peut-être avez-vous entendu parler de sa prodigieuse crédulité. Elle l'exposait sans cesse aux mystifications les plus étranges. Un jour, par exemple, on réussit à lui persuader qu'il existait une charge d'écran du roi, et voilà qu'on le place devant le feu le plus ardent, de manière à lui griller les mollets. Pour peu qu'il voulût s'éloigner : Ne bougez pas, disait-on, il faut vous habituer à la grande chaleur, autrement vous n'aurez pas la charge. Il s'en fallait de beaucoup, cependant, que Poinsinet fût un

[1] Gabriel-François Doyen, né à Paris, en 1726, et mort à Saint-Pétersbourg, le 5 juin 1806. Ses plus remarquables tableaux sont : *La mort de Virginie*, *Sainte-Geneviève des Ardents* et *La mort de saint Louis*.

[2] Antoine-Alexandre-Henri Poinsinet, auteur dramatique français. Il a fait un grand nombre de pièces de théâtre qui ont eu du succès ; *Le cercle ou la soirée à la mode* a été très-longtemps joué au Théâtre-Français. Il naquit à Fontainebleau, le 17 novembre 1735, et mourut à Cordoue, le 7 juin 1769.

sot. Plusieurs de ses ouvrages sont encore applaudis aujourd'hui, et il est le seul homme de lettres qui ait obtenu le même soir trois succès dramatiques : *Ernelinde*, au grand Opéra ; *le Cercle*, aux Français, et *Tom Jones*, à l'Opéra-Comique : quelqu'un dit alors, en parlant du *Cercle*, où la société de cette époque est si bien peinte, que Poinsinet avait écouté aux portes. La fin de Poinsinet est des plus tragiques. On lui mit en tête le goût des voyages ; il commença par l'Espagne, et périt en traversant le Guadalquivir.

Je dois citer aussi un nommé Davesne[1], peintre et poëte, assez médiocre dans ces deux arts, mais que sa conversation, fort spirituelle, avait fait admettre aux soupers de mon père. Je puis vous donner un échantillon des vers de ce Davesne ; car, je ne sais comment, je n'ai jamais oublié ceux-ci, qui, je crois, n'ont point été imprimés :

Plus n'est le temps, où de mes seuls couplets
Ma Lise aimait à se voir célébrée.
Plus n'est le temps où de mes seuls bouquets
Je la voyais toujours parée.
Les vers que l'amour me dictait
Ne répétaient que le nom de Lisette,
Et Lisette les écoutait.
Plus d'un baiser payait ma chansonnette.
Au même prix qui n'eût été poëte !

[1] Davesne a été membre et professeur adjoint de l'Académie de Saint-Luc. En 1764, il a exposé dans les salles de l'Académie de Saint-Luc : *Diane et Endymion* et les portraits de trois artistes de la comédie italienne : M. et madame Bérard et mademoiselle Collet. En 1774, il a encore exposé le portrait du duc de Bouillon, peint au pastel ; ceux du comte et de la comtesse de la Tour d'Au-

Enfin, quoique je fusse à peine sortie de l'enfance alors, je me rappelle parfaitement la gaieté de ces soupers de mon père. On me faisait quitter la table avant le dessert; mais de ma chambre j'entendais des rires, des joies, des chansons, auquels je ne comprenais rien, à vrai dire, et qui pourtant n'en rendaient pas moins mes jours de congé délicieux.

A onze ans je sortis tout à fait du couvent, après avoir fait ma première communion, et Davesne, qui peignait à l'huile, me fit demander chez lui, pour m'apprendre à charger une palette; sa femme[1] venait me chercher. Ils étaient si pauvres, qu'ils me faisaient peine et pitié. Un jour, comme je désirais finir une tête que j'avais commencée, ils me retinrent à dîner chez eux; ce dîner se composait d'une soupe et de pommes cuites. Tous deux, je crois, ne se restauraient qu'en venant souper chez mon père.

J'éprouvais un grand bonheur de ne plus quitter mes parents. Mon frère[2], plus jeune que moi de trois ans, était beau comme un ange; il avait une intelligence fort au-dessus de son âge, et se distinguait dans ses études, au point qu'il rapportait toujours de son collége les témoignages les plus flatteurs. J'étais bien loin d'avoir sa vivacité, son esprit, et surtout son joli visage; car, à cette époque de ma vie, j'étais laide. J'avais un front énorme, les yeux très-enfoncés;

vergne, de M. Pujos, membre de l'Académie royale de peinture de Toulouse, etc.

[1] Davesne a exposé, en 1774, à l'Académie de Saint-Luc, le portrait de sa femme.

[2] Louis-Jean-Baptiste-Étienne Vigée est né en décembre 1758, et madame Vigée Le Brun est née en avril 1755.

mon nez était le seul joli trait de mon visage pâle et amaigri. En outre, j'avais grandi si rapidement qu'il m'était impossible de me tenir droite, je pliais comme un roseau. Toutes ces imperfections désolaient ma mère; j'ai cru m'apercevoir qu'elle avait un faible pour mon frère; car elle le gâtait, et lui pardonnait aisément ses torts de jeunesse, tandis qu'elle était fort sévère pour moi. En revanche, mon père me comblait de bontés et d'indulgence. Sa tendresse le rendait de plus en plus cher à mon cœur : aussi cet excellent père m'est-il toujours présent, et je ne pense pas avoir oublié un seul mot qu'il ait dit devant moi. Combien de fois, surtout, me suis-je rappelé, en 1789, le trait suivant comme une sorte de prophétie : un jour que mon père sortait d'un dîner de philosophes, où se trouvaient Diderot, Helvétius et d'Alembert, il paraissait si triste, que ma mère lui demanda ce qu'il avait : « Tout ce que je viens d'entendre, ma chère amie, répondit-il, me fait croire que bientôt le monde sera sens dessus dessous. »

Je finis cette longue lettre, ma bien bonne amie, en vous embrassant de toute mon âme.

LETTRE II

Mort de mon père. — Notre douleur. — Je travaille dans l'atelier de Briard. — Joseph Vernet ; conseils qu'il me donne. — L'abbé Arnault. — Je visite des galeries de tableaux. — Ma mère se remarie. — Mon beau-père. — Je fais des portraits. — Le comte Orloff. — Le comte Schouvaloff. — Visite de madame Geoffrin. — La duchesse de Chartres. — Le Palais-Royal. — Mademoiselle Duthé. — Mademoiselle Boquet.

Jusqu'ici, ma chère amie, je ne vous ai parlé que de mes joies, il me faut maintenant vous parler de la première affliction qui m'ait été au cœur, de la première douleur que j'aie ressentie.

Je venais de passer une année de bonheur dans la maison paternelle, quand mon père tomba malade. Il avait avalé une arête de poisson, qui s'était fixée dans son estomac, et qui, pour en être extirpée, nécessita plusieurs incisions. Les opérations furent faites par le plus habile chirurgien que l'on connût alors, le frère Côme [1], en qui nous avions toute confiance, et qui avait l'air d'un vrai saint. Il soigna mon père avec le plus grand zèle ; toutefois, malgré ses affectueuses assiduités, les plaies s'envenimèrent, et, après deux

[1] Jean-Bascilhac, dit le frère Cosme ou Côme, né à Ponyastiuc près Tarbes, le 5 avril 1703, et mort le 8 juillet 1781. Il était fils, petit-fils et neveu de chirurgiens habiles. Il fut lui-même très-instruit et très-bon opérateur. Il a publié deux ouvrages sur la taille de la pierre, et des observations sur les propriétés de l'alcali.

mois de souffrances, l'état de mon père ne laissa aucun espoir de guérison. Ma mère pleurait jour et nuit, et je n'essayerai pas de vous peindre ma désolation : j'allais perdre le meilleur des pères, mon appui, mon guide, celui dont l'indulgence encourageait mes premiers essais !

Lorsqu'il se sentit près de ses derniers moments, mon père désira revoir mon frère et moi. Nous nous approchâmes tous deux de son lit, en sanglotant. Son visage était cruellement altéré ; ses yeux, sa physionomie, si animés, n'avaient plus aucuns mouvements ; car la pâleur et le froid de la mort l'avaient déjà saisi. Nous prîmes sa main glacée, et nous la couvrîmes de baisers en l'arrosant de larmes. Il fit un effort, se souleva pour nous donner sa bénédiction : Soyez heureux, mes enfants, dit-il. Une heure après, notre excellent père n'existait plus [1] !

Je restai tellement abattue par ma douleur, que je fus longtemps sans reprendre mes crayons. Doyen venait quelquefois nous revoir, et, comme il avait été le meilleur ami de mon père, ses visites étaient pour nous une grande consolation. Ce fut lui qui m'engagea à reprendre mon occupation chérie, dans laquelle, en effet, je trouvai la seule distraction qui pût adoucir mes regrets et m'arracher à mes tristes pensées. C'est à cette époque que je commençai à peindre d'après nature. Je fis successivement plusieurs portraits au pastel et à l'huile. Je dessinais aussi d'après nature et d'après la bosse, le plus souvent à la lampe,

[1] Louis Vigée, peintre, ancien adjoint à professeur de l'Académie de Saint-Luc, est mort le 9 mai 1768.

avec mademoiselle Boquet [1], que je connus alors. Je me rendais les soirs chez elle, rue Saint-Denis, vis-à-vis celle de la Truanderie, où son père tenait un magasin de curiosités. La course était assez longue ; car nous logions rue de Cléry, vis-à-vis l'hôtel de Lubert : aussi ma mère me faisait-elle toujours accompagner.

Dans ce même temps, nous allions très-souvent, mademoiselle Boquet et moi, dessiner chez Briard le peintre [2], qui nous prêtait ses dessins et des bustes antiques. Briard peignait médiocrement, quoiqu'il ait fait quelques plafonds assez remarquables par leur composition, mais il était fort bon dessinateur; c'est pourquoi plusieurs jeunes personnes venaient prendre des leçons chez lui. Il logeait au Louvre, et, pour y dessiner plus longtemps, nous apportions chacune notre petit dîner, dans un panier que nous portait la bonne. Je me rappelle encore que nous nous régalions, en achetant au concierge d'une des portes du Louvre des morceaux de bœuf à la mode si excellents, que je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon.

[1] En 1751, mademoiselle Boquet, membre de l'Académie de Saint-Luc, a exposé, dans les salles de cette académie, le portrait de M. Eisen, peintre, adjoint à recteur. Ce portrait peint à l'huile a été donné par l'auteur pour sa réception à l'Académie de Saint-Luc. Elle a encore exposé, la même année, le portrait de madame Boquet, sa mère, ainsi que plusieurs autres portraits placés sous le nº 179.

[2] Gabriel Briard, peintre d'histoire, est né à Paris en 1725, et mort en 1777, il fut nommé membre de l'Académie royale de peinture, le 30 avril 1768. Il a peint, entre autres grands plafonds, celui du salon du château de Louveciennes dont madame Vigée Le Brun parlera plus tard en racontant ses voyages à Louveciennes chez madame Dubarry.

Mademoiselle Boquet avait alors quinze ans, et j'en avais quatorze. Nous rivalisions de beauté; car j'ai oublié de vous dire, chère amie, qu'il s'était fait, en moi, une métamorphose et que j'étais devenue jolie. Ses dispositions pour la peinture étaient remarquables, et mes progrès étaient si rapides, que l'on commençait à parler de moi dans le monde, ce qui me valut la satisfaction de connaître Joseph Vernet[1]. Ce célèbre artiste m'encouragea et me donna les meilleurs conseils. — « Mon enfant, me disait-il, ne suivez aucun système d'école. Consultez seulement les œuvres des grands maîtres de l'Italie, ainsi que celles des maîtres flamands; mais surtout faites le plus que vous pourrez d'après nature : la nature est le premier de tous les maîtres. Si vous l'étudiez avec soin, cela vous empêchera de prendre aucune manière. »

J'ai constamment suivi ses avis; car je n'ai jamais eu de maître proprement dit. Quant à Joseph Vernet, il a bien prouvé l'excellence de sa méthode par ses œuvres, qui ont été et seront toujours si justement admirées.

Je fis aussi connaissance alors avec l'abbé Arnault, de l'Académie française. C'était un homme plein d'imagination, passionné de la haute littérature et des arts, dont la conversation m'enrichissait d'idées, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il parlait peinture et musique avec le plus vif enthousiasme. L'abbé Arnault était un ardent partisan de Gluck, et, plus tard, il

[1] Madame Vigée Le Brun a fait, en 1789, le portrait de Joseph Vernet, qui a été exposé au musée du Louvre du vivant de l'auteur.

amena chez moi ce grand musicien; car j'aimais aussi la musique passionnément.

Ma mère devenait coquette de ma figure, de ma taille, car j'avais repris de l'embonpoint, ce qui m'avait enfin donné la fraicheur de la jeunesse. Elle me menait aux Tuileries les dimanches ; elle était encore fort belle elle-même, et tant d'années se sont passées depuis lors, que je puis vous dire aujourd'hui qu'on nous suivait de telle manière, que j'en étais beaucoup plus embarrassée que flattée.

Ma mère me voyait toujours si affectée de la perte cruelle que j'avais faite, qu'elle n'imagina rien de mieux pour m'en distraire que de me mener voir des tableaux. Elle me conduisait au palais du Luxembourg, dont la galerie était ornée alors des chefs-d'œuvre de Rubens, et beaucoup de salles remplies de tableaux des plus grands maitres. A présent on y voit des tableaux des peintres modernes français. Je suis la seule qui n'en ait pas dans cette collection. Ces tableaux ont été transportés depuis au Musée du Louvre, et ceux de Rubens perdent à n'être plus vus dans la place où ils ont été faits : des tableaux bien ou mal éclairés sont comme des pièces bien ou mal jouées.

Nous allions aussi voir de riches collections chez des particuliers. Rendon de Boisset possédait une galerie de tableaux flamands et français. Le duc de Praslin et le marquis de Lévis avaient de riches collections des grands maitres de toutes les écoles. M. Harens de Presle en avait une très-riche en tableaux de maitres italiens ; mais aucune ne pouvait

se comparer à celle du Palais-Royal, qui avait été faite par le régent, et dans laquelle se trouvaient tant de chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'Italie. Elle a été vendue dans la révolution. Un Anglais, lord Stafford, en a acheté la plus grande partie.

Dès que j'entrais dans une de ces riches galeries, on pouvait exactement me comparer à l'abeille, tant j'y récoltais de connaissances et de souvenirs utiles à mon art, tout en m'enivrant de jouissances dans la comtemplation des grands maîtres. En outre, pour me fortifier, je copiais quelques tableaux de Rubens, quelques têtes de Rembrandt, de Vandik, et plusieurs têtes de jeunes filles de Greuze, parce que ces dernières m'expliquaient fortement les semi-tons qui se trouvent dans les carnations délicates; Vandik les explique aussi, mais plus finement.

Je dois à ce travail l'étude si importante de la dégradation des lumières sur les parties saillantes d'une tête, dégradation que j'ai tant admirée dans les têtes de Raphaël, qui réunissent, il est vrai, toutes les perfections. Aussi est-ce à Rome seulement, et sous le beau ciel de l'Italie, qu'on peut tout à fait juger Raphaël. Lorsque plus tard j'ai pu voir ceux de ses chefs-d'œuvre qui n'ont point quitté leur patrie, j'ai trouvé Raphaël au-dessus de son immense renommée.

Mon père n'avait point laissé de fortune ; à la vérité, je gagnais déjà beaucoup d'argent, ayant beaucoup de portraits à faire ; mais cela ne pouvait suffire aux dépenses de la maison, vu qu'en outre j'avais à payer la pension de mon frère, ses habits, ses livres, etc. Ma mère se vit donc obligée de se remarier ;

elle épousa un riche joaillier [1], que jamais nous n'avions soupçonné d'avarice, et qui pourtant, sitôt après son mariage [2], se montra tellement avare qu'il nous refusait jusqu'au nécessaire, quoique j'eusse la bonhomie de lui donner tout ce que je gagnais. Joseph Vernet en était furieux ; il me conseillait sans cesse de payer une pension, et de garder l'excédant pour moi ; mais je n'en fis rien ; je craignais trop qu'avec un pareil harpagon ma mère n'en souffrît.

Je détestais cet homme, d'autant plus qu'il s'était emparé de la garde-robe de mon père, dont il portait les habits, tout comme ils étaient, sans qu'il les eût fait remettre à sa taille. Vous pouvez comprendre aisément, chère amie, quelle triste impression j'en recevais !

J'avais, comme je vous l'ai dit, beaucoup de portraits à faire, et déjà ma jeune réputation m'attirait la visite d'un grand nombre d'étrangers. Plusieurs grands personnages russes vinrent me voir, entre autres le fameux comte Orloff, l'un des assassins de Pierre III. C'était un homme colossal, et je me rappelle qu'il portait au doigt un diamant remarquable par son énorme grosseur.

Je fis presque aussitôt le portrait du comte Schouvaloff, grand chambellan [3]. Celui-ci alors était âgé, je crois, de soixante ans, et avait été l'amant de l'im-

[1] Nommé Jacques François Le Sèvre.

[2] Ce mariage eut lieu en janvier 1768.

[3] Madame Vigée Le Brun indique cependant, dans sa liste de portraits, le portrait de M. Schouvaloff comme ayant été fait en 1775, c'est-à-dire sept ans après le mariage de sa mère.

pératrice Élisabeth II de Russie. Il joignait une politesse bienveillante à un ton parfait, et, comme il était de plus excellent homme, la meilleure compagnie le recherchait.

J'eus dans le même temps la visite de madame Geoffrin [1], cette femme que son salon a rendue célèbre. Madame Geoffrin réunissait chez elle tout ce qu'on connaissait d'hommes distingués dans la littérature et dans les arts, les étrangers de marque, et les plus grands seigneurs de la cour. Sans naissance, sans talents, sans même avoir une fortune considérable, elle s'était créé ainsi à Paris une existence unique dans son genre, et qu'aucune femme ne pourrait plus s'y faire aujourd'hui. Ayant entendu parler de moi, elle vint me voir un matin, et me dit les choses les plus flatteuses sur ma personne et sur mon talent. Quoiqu'elle ne fût pas alors très-âgée, je lui aurais donné cent ans ; car, non-seulement elle se tenait un peu courbée, mais son costume la vieillissait beaucoup. Elle était vêtue d'une robe gris de fer, et portait sur sa tête un bonnet à grand papillon, recouvert d'une coiffe noire, nouée sous le menton. A pareil âge maintenant, les femmes, au contraire, réussissent à se rajeunir par le soin qu'elles apportent à leur toilette.

Aussitôt après le mariage de ma mère, nous avions été loger chez mon beau-père, rue Saint-Honoré, vis-à-vis la terrasse du Palais-Royal, sur laquelle donnaient mes fenêtres. Je voyais souvent la duchesse de

[1] Madame Geoffrin (Marie-Thérèse Rodet), née à Paris en 1699 et morte, dans la même ville, en 1777.

Chartres se promener dans le jardin avec ses dames, et je remarquai bientôt qu'elle me regardait avec intérêt et bonté. Je venais de finir le portrait de ma mère, qui faisait grand bruit alors. La duchesse me fit demander pour aller la peindre chez elle. Elle communiqua à tout ce qui l'entourait son extrême bienveillance pour mon jeune talent, en sorte que je ne tardai pas à recevoir la visite de la grande et belle comtesse de Brionne et de sa fille, la princesse de Lorraine, qui était extrêmement jolie, puis successivement celle de toutes les grandes dames de la cour et du faubourg Saint-Germain.

Puisque j'ai pris le parti, chère amie, de vous avouer que j'étais toujours remarquée aux promenades, aux spectacles, jusque-là que l'on faisait foule autour de moi, vous devinez sans peine que plusieurs amateurs de ma figure me faisaient peindre la leur, dans l'espoir de parvenir à me plaire; mais j'étais si occupée de mon art, qu'il n'y avait pas moyen de m'en distraire. Puis aussi, les principes de morale et de religion que ma mère m'avait communiqués, me protégeaient fortement contre les séductions dont j'étais entourée. Mon bonheur voulait que je ne connusse pas encore un seul roman. Le premier que j'aie lu (c'était *Clarisse Harlowe*, qui m'a prodigieusement intéressée), je ne l'ai lu qu'après mon mariage; jusque-là je ne lisais que des livres saints, la morale des saints Pères entre autres, dont je ne me lassais pas, car tout est là, et quelques livres de classe de mon frère.

Pour en revenir à ces messieurs, dès que je m'a-

percevais qu'ils voulaient me faire des yeux tendres, je les peignais à *regards perdus*, ce qui s'oppose à ce que l'on regarde le peintre. Alors, au moindre mouvement que faisait leur prunelle de mon côté, je leur disais : *J'en suis aux yeux ;* cela les contrariait un peu, comme vous pouvez, croire, et ma mère, qui ne me quittait pas, et que j'avais mise dans ma confidence, riait tout bas.

A cette époque, le marquis de Choiseul était du nombre des galants aux yeux tendres, ce qui m'indignait, car il venait d'épouser la plus jolie personne du monde. Elle s'appelait mademoiselle Rabi ; c'était une Américaine, âgée de seize ans. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu de plus parfait.

Les jours de fêtes et les dimanches, après avoir entendu la grand'messe, ma mère et mon beau-père me menaient promener au Palais-Royal. A cette époque, le jardin était infiniment plus vaste et plus beau qu'il ne l'est maintenant, étouffé et retréci par les maisons qui l'environnent de toutes parts. Il y avait à gauche une très-large et très-longue allée, couverte d'arbres énormes, qui formaient une voûte impénétrable au soleil. Là se réunissait la bonne compagnie, en fort grande parure. Quant à la mauvaise, elle se réfugiait plus loin, sous les quinconces.

L'Opéra était alors tout à côté ; il tenait au Palais. Dans les jours d'été, ce spectacle finissait à huit heures et demie, et toutes les personnes élégantes sortaient même avant la fin, pour se promener dans le jardin. Il était de mode alors que les femmes

portassent de fort gros bouquets, ce qui joint aux poudres odoriférantes dont chacun parfumait ses cheveux, embaumait véritablement l'air que l'on respirait. Plus tard, mais pourtant avant la révolution, j'ai vu ces soirées se prolonger jusqu'à deux heures du matin; on y faisait de la musique au clair de lune, en plein air. Des artistes, des amateurs, entre autres Garat et Alsevédo, y chantaient. On y jouait de la harpe et de la guitare; le fameux Saint-Georges [1] y jouait aussi souvent du violon : la foule s'y portait.

C'est là que j'ai vu pour la première fois l'élégante et jolie mademoiselle Duthé, qui se promenait avec d'autres filles entretenues; car jamais alors aucun homme ne se montrait avec ces demoiselles; s'ils les rejoignaient au spectacle, c'était toujours en loges grillées. Les Anglais sont moins délicats sur ce point. Cette même demoiselle Duthé était souvent accompagnée par un Anglais, si fidèle, que, dix-huit ans après, je les ai revus ensemble au spectacle à Londres. Le frère de l'Anglais était avec eux, et l'on me dit qu'ils faisaient tous trois ménage ensemble. Vous ne sauriez avoir une idée, chère amie, de ce qu'étaient les femmes entretenues à l'époque dont je vous parle. Mademoiselle Duthé, par exemple, a mangé des millions; maintenant l'état de courtisane est un état perdu; personne ne se ruine plus pour une fille.

Ce dernier mot m'en rappelle un de la duchesse

[1] Le chevalier de Saint-Georges, mulâtre, né à la Guadeloupe en 1745 et mort en 1799. Il était fils d'une femme de couleur et de M. de Boulogne, qui devint fermier général.

de Chartres, dont j'aime la naïveté. Je vous ai déjà parlé de cette princesse, digne fille du vertueux et bienfaisant duc de Penthièvre. Quelque temps après son mariage, comme elle était à sa fenêtre, un de ses gentilshommes, voyant passer quelques-unes de ces demoiselles, dit : Voilà des filles. — Comment pouvez-vous savoir qu'elles ne sont pas mariées? demanda la duchesse dans sa candide ignorance.

Nous ne pouvions passer dans cette grande allée du Palais-Royal, mademoiselle Boquet et moi, sans fixer vivement l'attention. Toutes deux alors nous étions âgées de seize à dix-sept ans, et mademoiselle Boquet était fort belle. A dix-neuf ans elle eut la petite vérole, ce qui intéressa si généralement, que de toutes les classes de la société une foule de gens s'empressaient de venir s'informer de ses nouvelles, et que l'on voyait sans cesse une grande quantité de voitures à sa porte. A cette époque réellement la beauté était une illustration.

Mademoiselle Boquet avait un talent remarquable pour la peinture, mais elle l'abandonna presque entièrement après avoir épousé M. Filleul, époque à laquelle la reine la nomma concierge du château de la Muette.

Que ne puis-je vous parler de cette aimable femme, sans me rappeler sa fin tragique? Hélas! je me souviens qu'au moment où j'allais quitter la France, pour fuir les horreurs que je prévoyais, madame Filleul me dit : Vous avez tort de partir : moi, je reste; car je crois au bonheur que doit nous procurer la révolution. Et cette révolution l'a conduite sur l'é-

chafaud ! Elle n'avait point quitté le château de la Muette quand arriva ce temps si justement nommé le temps de la terreur. Madame Chalgrin, fille de Joseph Vernet, et l'amie intime de madame Filleul, vint célébrer dans ce château le mariage de sa fille, sans aucun éclat, comme vous imaginez bien. Cependant, dès le lendemain, les révolutionnaires n'en vinrent pas moins arrêter madame Filleul et madame Chalgrin, qui, disait-on, avaient *brûlé les bougies de la nation*, et toutes deux furent guillotinées peu de jours après.

Je finis ici cette triste lettre.

Toute à vous.

LETTRE III

Mes promenades. — Le Colysée, le Wauxhall d'été. — Marly, Sceaux. — Ma société à Paris. — Le Moine le sculpteur. — Gerbier. — La princesse de Rohan-Rochefort. — La comtesse de Brionne. — Le cardinal de Rohan. — M. de Rhullièvres. — Le duc de Lauzun. — Je fais hommage à l'Académie française des portraits du cardinal de Fleury et de La Bruyère. — Lettre de d'Alembert et sa visite à cette occasion.

Je reprendrai, chère amie, le cours de mes promenades dans ce que je puis appeler l'ancien Paris, tant, depuis ma jeunesse, cette ville a subi de métamorphoses sous tous les rapports. Une des plus fréquentées était la promenade des boulevards du Temple. Tous les jours, mais le jeudi principalement, des centaines de voitures allaient, venaient, ou stationnaient contre les allées où sont encore maintenant les cafés et les parades. Les jeunes gens à cheval caracolaient autour d'elles, comme à Longchamp ; car Longchamp existait déjà. Il était même fort brillant. Les filles entretenues qui s'y rendaient aussi dépensaient des trésors pour y éclipser tout le monde, et l'on cite une demoiselle Renard, que l'on y vit paraître un jour dans une voiture traînée par quatre chevaux dont les harnais étaient couverts de pierres fausses, imitant le diamant à s'y méprendre. Les allées, ou bas-côtés, étaient pleines d'une foule immense de promeneurs, jouissant du plaisir d'admirer ou de cri-

tiquer toutes les belles dames, très-parées, qui passaient dans leurs brillants équipages.

Un des côtés du boulevard, celui où se trouve maintenant le café Turc, offrait un spectacle qui bien souvent m'a donné le fou rire. C'était une longue rangée de vieilles femmes du Marais, assises gravement sur des chaises, et les joues tellement couvertes de rouge qu'elles ressemblaient tout à fait à des poupées. Comme à cette époque les femmes d'un rang élevé pouvaient seules porter du rouge, ces dames croyaient devoir jouir du privilége dans toute sa latitude. Un de nos amis, qui les connaissait pour la plupart, nous dit qu'elles n'avaient d'autre occupation chez elles que celle de jouer au loto du matin au soir, et qu'un jour qu'il revenait de Versailles, quelques-unes d'elles lui demandant des nouvelles, il répondit qu'il venait d'apprendre que M. de La Pérouse devait partir pour aller faire le tour du monde : En vérité, s'écria la maîtresse de la maison, il faut que cet homme-là soit bien désœuvré !

Plus tard, longtemps après mon mariage, j'ai vu sur ce même boulevard divers petits spectacles. Le seul où j'aie été souvent, et qui m'amusait beaucoup, était celui des Fantoccini de *Carlo Périco*. Ces marionnettes étaient si bien faites, et leurs mouvements si naturels qu'elles faisaient parfois illusion. Ma fille, qui avait au plus six ans et que j'y menais avec moi, ne doutait pas d'abord que ces personnages ne fussent vivants. Quand je lui eus dit le contraire, je me rappelle que je la menai peu de jours après à la Comédie-Française, où ma loge était assez éloignée du

théâtre : « et ceux-là, maman, me dit-elle, sont-ils vivants ? »

Le Colysée était encore un lieu de réunion fort à la mode ; on l'avait établi dans un des grands carrés des Champs-Élysées, en bâtissant une immense rotonde. Au milieu se trouvait un lac, rempli d'une eau limpide, sur lequel se faisaient des joûtes de bateliers. On se promenait tout autour dans de larges allées sablées, et garnies de siéges. Quand la nuit venait, tout le monde quittait le jardin pour se réunir dans un salon immense où l'on entendait tous les soirs une excellente musique à grand orchestre. Mademoiselle Lemaure, très-célèbre alors, y a chanté plusieurs fois, ainsi que beaucoup d'autres fameuses cantatrices. Le large perron qui conduisait à cette salle du concert était le rendez-vous de tous les jeunes élégants de Paris, qui, placés sous les portiques illuminés, ne laissaient point passer une femme sans lancer une épigramme. Un soir, comme j'en descendais les degrés avec ma mère, le duc de Chartres, depuis Philippe-Égalité, se tenait là, donnant le bras au marquis de Genlis, son compagnon d'orgies, et les pauvres femmes qui se présentaient à leurs yeux n'échappaient point à leurs sarcasmes les plus infâmes. — Ah ! pour celle-ci, dit le duc très-haut en me désignant, il n'y a rien à dire. Ce mot, que beaucoup de personnes entendirent ainsi que moi, me causa une si grande satisfaction, que je me le rappelle encore aujourd'hui avec un certain plaisir.

A peu près dans le même temps, il existait sur le boulevard du Temple ce qu'on appelait le Wauxhall

d'été, dont le jardin n'était autre chose qu'un large espace destiné à la promenade et autour duquel s'élevaient des gradins couverts, où s'asseyait la bonne compagnie. On s'y réunissait de jour en été, et la soirée finissait par un très-beau feu d'artifice.

Tous ces lieux étaient bien plus à la mode, alors, que ne l'est maintenant Tivoli. Il est même assez étonnant que les Parisiens, qui n'ont pour toutes promenades que les Tuileries et le Luxembourg, aient renoncé à ces établissements, moitié citadins, moitié champêtres, où l'on allait respirer le soir en prenant des glaces.

Mon vilain beau-père, ennuyé sans doute des hommages publics que l'on rendait à la beauté de ma mère, et j'oserai dire aussi à la mienne, nous interdit les promenades, et nous dit un jour qu'il allait louer une campagne. A ces mots le cœur me battit de joie ; car j'aimais passionnément la campagne. J'avais d'autant plus le désir d'y séjourner que j'en éprouvais un besoin réel, attendu que je couchais alors presque au pied du lit de ma mère, dans un coin enfoncé et où le jour n'arrivait jamais. Aussi le matin, quel temps qu'il fît, mon premier soin était d'ouvrir la fenêtre pour respirer, tant j'avais soif d'air.

Mon beau-père loua donc une petite bicoque à Chaillot, et nous allions y coucher le samedi pour revenir à Paris le lundi matin. Dieu ! quelle campagne ! imaginez-vous, ma chère, un très-petit jardin de curé ; point d'arbres, point d'autre abri contre le soleil qu'un petit berceau où mon beau-père avait planté des haricots et des capucines qui ne poussaient pas. Encore

n'avions-nous que le quart de ce charmant jardin ; il était séparé en quatre parties par de petits bâtons, et les trois autres étaient louées à des garçons de boutique, qui, tous les dimanches, venaient s'amuser à tirer des coups de fusil sur les oiseaux. Ce bruit perpétuel me mettait dans un état de désespoir, outre que j'avais une peur affreuse d'être tuée par ces maladroits, tant ils visaient de travers.

Je ne comprenais pas qu'on pût appeler la campagne, ce lieu si bête, si anti-pittoresque, où je m'ennuyais au point que je bâille de souvenir en vous écrivant ceci. Enfin mon bon ange amena à mon secours une amie de ma mère, madame Suzanne, qui vint dîner un jour à Chaillot avec son mari[1]. Tous deux eurent pitié de moi, de mon ennui, et me menèrent quelquefois faire des courses charmantes. Malheureusement on ne pouvait pas compter sur M. Suzanne tous les dimanches, car il avait une singulière maladie : de deux jours l'un, il s'enfermait dans sa chambre, sans voir personne, pas même sa femme; ne voulant ni parler ni manger. Le lendemain, il est vrai, il reprenait toute sa gaicté et ses manières habituelles ; mais vous sentez que, pour faire une partie avec lui, il fallait se tenir au courant de l'intermittence de sa santé.

Nous allâmes d'abord à Marly-le-Roi, et là, pour la première fois, je pris l'idée d'un séjour enchanteur. De chaque côté du château, qui était superbe, s'élevaient six pavillons, qui se communiquaient par des

[1] M. Suzanne était sculpteur et membre de l'Académie de Saint-Luc. Il a exposé en 1756, 1762 et 1764.

berceaux de jasmin et de chèvrefeuille. Des eaux magnifiques, qui tombaient en cascades du haut d'une montagne située derrière le château, fournissaient un immense canal, sur lequel se promenaient des cygnes. Ces beaux arbres, ces salles de verdure, ces bassins, ces jets d'eau, dont un s'élevait à une hauteur si prodigieuse qu'on le perdait de vue; tout était grand, tout était royal, tout y parlait de Louis XIV. L'aspect de ce séjour ravissant me fit alors tant d'impression, qu'après mon mariage, je suis retournée souvent à Marly. Un matin j'y ai rencontré la reine Marie-Antoinette, qui se promenait dans le parc avec plusieurs dames de sa cour. Toutes étaient en robes blanches, et si jeunes, si jolies, qu'elles me firent l'effet d'une apparition. J'étais avec ma mère, et je m'éloignais, quand la reine eut la bonté de m'arrêter, m'engageant à continuer ma promenade partout où il me plairait. Hélas! quand je suis revenue en France, en 1802, j'ai couru revoir mon noble et riant Marly. Le palais, les arbres, les cascades, les bassins, tout avait disparu; je n'ai plus trouvé qu'une seule pierre, qui m'a semblé marquer le milieu du salon.

M. et madame Suzanne me menèrent voir aussi le château et le parc de Sceaux. Une partie de ce parc, celle qui avoisinait le château, était dessinée régulièrement en gazons, en parterres, remplis de mille fleurs, comme le jardin des Tuileries, l'autre n'offrait aucune symétrie ; mais un magnifique canal et les plus beaux arbres que j'aie vus de ma vie la rendaient de beaucoup préférable selon moi. Une chose qui prouvait la bonté du maître de ce magnifique séjour, c'est

que le parc de Sceaux était une promenade publique ; l'excellent duc de Penthièvre avait toujours voulu que tout le monde y entrât, et les dimanches principalement ce parc était très-fréquenté.

Je trouvais bien cruel de quitter ces magnifiques jardins pour rentrer dans notre triste Chaillot. Enfin, l'hiver nous fixa tout à fait à Paris, où je passai de la manière la plus agréable le temps que me laissait mon travail. Dès l'âge de quinze ans, j'avais été répandue dans la haute société ; je connaissais nos premiers artistes, en sorte que je recevais des invitations de toutes parts. Je me souviens fort bien que j'ai dîné en ville pour la première fois chez le sculpteur Le Moine, alors en grande réputation. Le Moine était d'une simplicité extrême ; mais il avait le bon goût de rassembler chez lui une foule d'hommes célèbres et distingués ; ses deux filles faisaient parfaitement les honneurs de sa maison. Je vis là le fameux Lekain [1], qui me fit peur, tant il avait l'air sombre et farouche ; ses énormes sourcils ajoutaient encore à l'expression si peu gracieuse de son visage. Il ne parlait point, mais il mangeait énormément. A côté de lui, tout en face de moi, se trouvait la plus jolie femme de Paris, madame de Bonneuil [2], mère de madame Regnault Saint-Jean d'Angely, qui alors était fraîche comme une rose. Sa

[1] Henri-Louis-Caïn dit Lekain, célèbre tragédien, né à Paris, le 14 avril 1728, et mort dans la même ville, le 8 février 1778. Le journal manuscrit des représentations de Lekain se trouve à la bibliothèque impériale de Paris. Ses mémoires ont été publiés par son fils aîné.

[2] M. Vigée Le Brun a fait en 1773 trois portraits de madame de Bonneuil.

beauté si douce avait tant de charme que je ne pouvais en détourner mes yeux, d'autant plus qu'on l'avait aussi placée près de son mari, qui était laid comme un singe, et que les figures de Lekain et de M. de Bonneuil formaient un double repoussoir, dont bien certainement elle n'avait pas besoin.

C'est chez Le Moine que j'ai connu Gerbier, le célèbre avocat; sa fille, madame de Roissy, était fort belle, et c'est une des premières femmes dont j'aie fait le portrait [1]. Nous avions souvent, à ces dîners, Grétry, Latour, fameux peintre au pastel; on riait, on s'amusait. L'usage à cette époque était de chanter au dessert : madame de Bonneuil, qui avait une voix charmante, chantait avec son mari des duos de Grétry, puis venait le tour de toutes les jeunes demoiselles, dont cette mode, il faut l'avouer, faisait le supplice; car on les voyait pâlir, trembler, au point de chanter souvent faux. Malgré ces petites dissonances, le dîner finissait gaiement, et l'on se quittait toujours à regret, bien loin de demander sa voiture en se levant de table, ainsi qu'on le fait aujourd'hui.

Je ne puis cependant parler des dîners actuels que par ouï-dire, attendu que, peu de temps après celui dont je vous parle, j'ai cessé pour toujours de dîner en ville. Les heures de jour m'étaient réellement trop précieuses pour les donner à la société, et un bien petit événement qui m'arriva vint me décider tout à coup à ne plus sortir que le soir. J'avais accepté à dîner chez la princesse de Rohan-Rochefort. Tout habillée

[1] C'est en 1773 que madame Vigée Le Brun a fait les portraits de madame et de M. Roissy.

et prête à monter en voiture, l'idée me prend d'aller revoir un portrait que j'avais commencé le matin. J'étais vêtue d'une robe de satin blanc, que je mettais pour la première fois; je m'assieds, sur une chaise, qui se trouvait en face de mon chevalet, sans m'apercevoir que ma palette était posée dessus; vous jugez que je mis ma robe dans un tel état que je fus obligée de rester chez moi, et dès lors je pris la résolution de ne plus accepter que des soupers.

Les dîners de la princesse de Rohan-Rochefort [1] étaient charmants. Le fond de sa société se composait de la belle comtesse de Brionne et de sa fille la princesse de Lorraine, du duc de Choiseul, du cardinal de Rohan, de M. de Rulhières, l'auteur des *Disputes*; mais le plus aimable de tous les convives était sans contredit le duc de Lauzun; on n'a jamais eu autant d'esprit et de gaieté, il nous charmait tous. Souvent la soirée se passait à faire de la musique, et quelquefois je chantais en m'accompagnant sur la guitare. On soupait à dix heures et demie; nous n'étions jamais plus de dix ou douze à table. C'était à qui serait le plus aimable et le plus spirituel. J'écoutais seulement, comme vous pouvez croire, et, quoique trop jeune pour apprécier entièrement le charme de cette conversation, elle me dégoûtait de beaucoup d'autres.

Je vous ai dit souvent, chère amie, que ma vie de jeune fille n'avait ressemblé à aucune autre. non-seulement mon talent, tout faible que je le trouvais, quand je pensais aux grands maîtres, me faisait

[1] Madame Vigée Le Brun a fait, en 1775, le portrait du prince de Rohan-Rochefort et celui de sa fille.

accueillir et rechercher dans tous les salons; mais je recevais parfois des preuves d'une bienveillance pour ainsi dire publique, dont j'éprouvais beaucoup de joie, je vous l'avoue franchement. Par exemple, j'avais fait, d'après les gravures du temps, les portraits du cardinal de Fleury et de La Bruyère. J'en fis hommage à l'Académie française, qui, par l'organe de d'Alembert, son secrétaire perpétuel, m'adressa la lettre que je copie ici, et que je conserve précieusement :

MADEMOISELLE,

L'Académie française a reçu avec toute la reconnaissance possible la lettre charmante que vous lui avez écrite, et les beaux portraits de Fleury et de La Bruyère que vous avez bien voulu lui envoyer pour être placés dans sa salle d'assemblée, où elle désirait depuis longtemps de les voir. Ces deux portraits, en lui retraçant deux hommes dont le nom lui est cher, lui rappelleront sans cesse, Mademoiselle, le souvenir de tout ce qu'elle vous doit et qu'elle est très-flattée de vous devoir; ils seront de plus à ses yeux un monument durable de vos rares talents, qui lui étaient connus par la voix publique, et qui sont encore relevés en vous par l'esprit, par les grâces et par la plus aimable modestie.

La compagnie, désirant de répondre à un procédé aussi honnête que le vôtre, de la manière qui peut vous être la plus agréable, vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien accepter vos entrées à toutes ses as-

semblées publiques. C'est ce qu'elle a arrêté dans son assemblée d'hier par une délibération unanime qui a été sur-le-champ insérée dans ses registres et dont elle m'a chargé de vous donner avis en y joignant tous ses remercîments. Cette commission me flatte d'autant plus qu'elle me procure l'occasion de vous assurer, Mademoiselle, de l'estime distinguée dont je suis pénétré depuis longtemps pour vos talents et pour votre personne, et que je partage avec tous les gens de goût, et avec tous les gens honnêtes.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT,

Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Paris, 10 août 1775.

L'hommage de ces deux portraits à l'Académie me procura bientôt l'honneur de la visite de d'Alembert, petit homme sec et froid, mais d'une politesse exquise. Il resta longtemps et parcourut mon atelier, en me disant mille choses flatteuses. Je n'ai jamais oublié qu'il venait de sortir, quand une grande dame, qui s'était trouvée là, me demanda si j'avais fait d'après nature ces portraits de La Bruyère et de Fleury dont on venait de parler ? — « Je suis un peu trop jeune pour cela, » répondis-je sans pouvoir m'empêcher de rire, mais fort contente pour la pauvre dame que l'académicien fût parti.

Adieu, chère amie.

LETTRE IV

Mon mariage. — Je prends des élèves ; madame Benoist. — Je renonce à cette école. — Mes portraits ; comment je les costume. — Séance de l'Académie française. — Ma fille. — La duchesse de Mazarin. — Les ambassadeurs de Tipoo-Saïb. — Tableaux que je fais d'après eux. — Dîner qu'ils me donnent.

Chère amie, mon beau-père s'étant retiré du commerce, nous allâmes loger à l'hôtel Lubert, rue de Cléry. M. Le Brun venait d'acheter cette maison [1]; il l'habitait, et, dès que nous fûmes établis, j'allai voir les magnifiques tableaux de toutes les écoles, dont son appartement était rempli. J'étais enchantée d'un voisinage qui me mettait à même de consulter les chefs-d'œuvre des maîtres. M. Le Brun me témoignait une extrême obligeance en me prêtant, pour les copier, des tableaux d'une beauté admirable et d'un grand prix. Je lui devais ainsi les plus fortes leçons que je pusse prendre, lorsque au bout de six mois il me demanda en mariage. J'étais loin de vouloir l'épouser, quoiqu'il fût très-bien fait et qu'il eût une figure agréable. J'avais alors vingt ans ; je vivais sans inquiétude sur mon avenir puisque je gagnais beaucoup d'argent, en sorte que je ne sentais aucun désir de me marier. Mais ma mère, qui croyait M. Le Brun fort riche, ne cessait de m'engager avec instances à ne point refuser un parti

[1] M. Le Brun n'en était alors que principal locataire ; il l'acheta plus tard.

aussi avantageux. Je me décidai enfin à ce mariage [1], poussée surtout par l'envie de me soustraire au tourment de vivre avec mon beau-père, dont la mauvaise humeur augmentait chaque jour depuis qu'il était oisif. Je me sentais si peu entraînée, toutefois, à faire le sacrifice de ma liberté, qu'en allant à l'église, je me disais encore : Dirai-je oui? dirai-je non ? Hélas ! j'ai dit oui, et j'ai changé mes peines contre d'autres peines. Ce n'est pas que M. Le Brun fût un méchant homme : son caractère offrait un mélange de douceur et de vivacité; il était d'une grande obligeance pour tout le monde, en un mot il était assez aimable; mais sa passion effrénée pour les femmes de mauvaises mœurs, jointe à la passion du jeu, dont causé la ruine de sa fortune et de la mienne, dont il disposait entièrement; au point qu'en 1789, lorsque je quittai la France, je ne possédais pas vingt francs de revenu, après avoir gagné, pour ma part, plus d'un million. Il avait tout mangé.

Mon mariage fut tenu quelque temps secret : M. Le Brun, ayant dû épouser la fille d'un Hollandais avec lequel il faisait un grand commerce en tableaux, me pria de ne point le déclarer avant qu'il eût terminé ses affaires. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je ne quittais pas sans un grand regret mon nom de fille, sous lequel j'étais déjà très-connue ;

[1] Le mariage de mademoiselle Élisabeth-Louise Vigée, fille de Louis Vigée, peintre et membre de l'Académie de Saint-Luc, et de dame Jeanne Maissin, son épouse, avec Jean-Baptiste-Pierre Le Brun, peintre, fils de Pierre Le Brun et de Françoise Bouffé, son épouse, a été célébré le 11 janvier 1776.

mais ce mystère, qui dura peu, n'en eut pas moins un résultat assez effrayant pour mon avenir. Plusieurs personnes, qui croyaient simplement que j'allais épouser M. Le Brun, venaient me trouver pour me détourner de faire une pareille sottise. Tantôt c'était Auber, joaillier de la couronne, qui me disait avec amitié : « Vous feriez mieux de vous attacher une pierre au cou et de vous jeter dans la rivière que d'épouser Le Brun. » Tantôt c'était la duchesse d'Aremberg, accompagnée de madame de Canillac, de madame de Souza, alors ambassadrice de Portugal, toutes trois si jeunes et si jolies, qui m'apportaient leurs conseils tardifs quand j'étais mariée depuis quinze jours. — Au nom du ciel, me disait la duchesse, n'épousez pas M. Le Brun, vous seriez trop malheureuse. Puis elle me contait une foule de choses que j'avais le bonheur de ne pas croire entièrement, quoiqu'elles se soient trop confirmées depuis ; mais ma mère, qui se trouvait là, avait peine à retenir ses larmes.

Enfin la déclaration de mon mariage vint mettre un terme à ces tristes avertissements, qui, grâce à ma chère peinture, avaient peu altéré ma gaieté habituelle. Je ne pouvais suffire aux portraits qui m'étaient demandés de toutes parts, et quoique M. Le Brun prît dès lors l'habitude de s'emparer des paiements, il n'en imagina pas moins, pour augmenter notre revenu, de me faire avoir des élèves. Je consentis à ce qu'il désirait, sans prendre le temps d'y réfléchir, et bientôt il me vint plusieurs demoiselles auxquelles je montrais à faire des yeux, des nez,

des ovales, qu'il fallait retoucher sans cesse, ce qui me détournait de mon travail et m'ennuyait fortement.

Parmi mes élèves se trouvait mademoiselle Émilie Roux de La Ville, qui depuis a épousé M. Benoist, directeur des Droits réunis, et pour laquelle Demoustiers a écrit les *Lettres sur la Mythologie*. Elle peignait au pastel des têtes où s'annonçait déjà le talent qui lui a donné une juste célébrité. Mademoiselle Émilie était la plus jeune de mes élèves, pour la plupart plus âgées que moi, ce qui nuisait prodigieusement au respect que doit imprimer un chef d'école. J'avais établi l'atelier de ces demoiselles dans un ancien grenier à fourrage, dont le plafond laissait à découvert de fort grosses poutres. Un matin, je monte et je trouve mes élèves, qui venaient d'attacher une corde à l'une de ces poutres, et qui se balançaient à qui mieux mieux. Je prends mon air sérieux, je gronde, je fais un discours superbe sur la perte du temps; puis voilà que je veux essayer la balançoire, et que je m'en amuse plus que toutes les autres. Vous jugez qu'avec de pareilles manières il m'était difficile de leur imposer beaucoup, et cet inconvénient, joint à l'ennui de revenir à l'A B C de mon art en corrigeant des études, me fit renoncer bien vite à tenir atelier.

L'obligation de laisser mes chers pinceaux pendant quelques heures avait encore ajouté, je crois, à mon amour pour le travail; je ne quittais plus ma peinture qu'à la nuit tout à fait close, et le nombre de portraits que j'ai faits à cette époque est vraiment prodigieux. Comme j'avais horreur du côstume que

les femmes portaient alors, je faisais tous mes efforts pour le rendre un peu plus pittoresque, et j'étais ravie, quand j'obtenais la confiance de mes modèles, de pouvoir les draper à ma fantaisie. On ne portait point encore de châles ; mais je disposais de larges écharpes, légèrement entrelacées autour du corps et sur les bras, avec lesquelles je tâchais d'imiter le beau style des draperies de Raphaël et du Dominicain, ainsi que vous avez pu le voir en Russie dans plusieurs de mes portraits; notamment dans celui de ma fille jouant de la guitare. En outre, je ne pouvais souffrir la poudre. J'obtins de la belle duchesse de Grammont-Caderousse qu'elle n'en mettrait pas pour se faire peindre[1]; ses cheveux étaient d'un noir d'ébène ; je les séparai sur le front, arrangés en boucles irrégulières. Après ma séance, qui finissait à l'heure du dîner, la duchesse ne dérangeait rien à sa coiffure et allait ainsi au spectacle ; une aussi jolie femme devait donner le ton : cette mode prit doucement, puis devint enfin générale. Ceci me rappelle qu'en 1786, peignant la Reine, je la suppliai de ne point mettre de poudre et de partager ses cheveux sur son front. — Je serai la dernière à suivre cette mode, dit la Reine en riant, je ne veux pas qu'on dise que je l'ai imaginée pour cacher mon grand front.

Je tâchais autant qu'il m'était possible de donner aux femmes que je peignais l'attitude et l'expression de leur physionomie; celles qui n'avaient pas de physionomie, on en voit, je les peignais rêveuses et

[1] Madame Vigée Le Brun a fait ce portrait en 1789.

nonchalamment appuyées. Enfin, il faut croire qu'elles étaient contentes ; car je ne pouvais suffire aux demandes ; on avait de la peine à se faire placer sur ma liste ; en un mot j'étais à la mode ; il semblait que tout se réunît pour m'y mettre. Vous en jugerez par la scène suivante, qui m'a toujours laissé un souvenir si flatteur. Quelque temps après mon mariage, j'assistais à une séance de l'Académie française ; La Harpe [1] y lut son discours sur les talents des femmes. Quand il en vint à ces vers où l'éloge est si fort exagéré, et que j'entendais pour la première fois :

Le Brun, de la beauté le peintre et le modèle,
Moderne Rosalba, mais plus brillante qu'elle,
Joint la voix de Favart au souris de Vénus, etc.

l'auteur du *Warwick* me regarda : aussitôt tout le public, sans en excepter la duchesse de Chartres et le roi de Suède qui assistaient à la séance, se lève, se retourne vers moi, en m'applaudissant avec de tels transports que je fus prête à me trouver mal de confusion.

Ces jouissances d'amour-propre, dont je vous parle, chère amie, parce que vous avez exigé que je vous dise tout, sont bien loin de pouvoir se comparer à la jouissance que j'éprouvai lorsque, au bout de deux années de mariage, je devins grosse. Mais ici vous allez voir combien cet extrême amour de mon art me

[1] Jean-François de La Harpe, né à Paris, le 20 novembre 1739, est mort dans cette même ville, le 11 février 1803. Il était fils de Jean-François Delharpe et de Marie-Louise Devienne. Le rédacteur de l'acte de baptême ayant écrit, sur le registre de l'état civil, Jean-François de Laharpe au lieu de Delharpe, l'illustre fils de M. Delharpe est le seul de ses enfants qui ait porté le nom de Laharpe.

rendait imprévoyante sur les petits détails de la vie; car, tout heureuse que je me sentais, à l'idée de devenir mère, les neuf mois de ma grossesse s'étaient passés sans que j'eusse songé le moins du monde à préparer rien de ce qu'il faut pour une accouchée. Le jour de la naissance de ma fille, je n'ai point quitté mon atelier, et je travaillais à ma Vénus qui lie les ailes de l'Amour, dans les intervalles que me laissaient les douleurs.

Madame de Verdun, ma plus ancienne amie, vint me voir le matin. Elle pressentit que j'accoucherais dans la journée, et, comme elle connaissait mon étourderie, elle me demanda si j'étais pourvue de tout ce qui me serait nécessaire; à quoi je lui répondis d'un air étonné que je ne savais pas ce qui m'était nécessaire. — Vous voilà bien, reprit-elle, vous êtes un vrai garçon. Je vous avertis, moi, que vous accoucherez ce soir. — Non! non! dis-je, j'ai demain séance, je ne veux pas accoucher aujourd'hui. Sans me répondre, madame de Verdun me quitta un instant pour envoyer chercher l'accoucheur, qui arriva presque aussitôt. Je le renvoyai, mais il resta caché chez moi jusqu'au soir, et à dix heures ma fille vint au monde[1]. Je n'essaierai pas de décrire la joie qui me transporta quand j'entendis crier mon enfant. Cette joie, toutes les mères la connaissent; elle est d'autant plus vive qu'elle se joint au repos qui succède à des douleurs atroces, et, selon moi, M. Dubuc l'exprimait parfaitement en disant : Le bonheur, c'est l'intérêt dans le calme.

[1] Mademoiselle Jeanne-Julie-Louise Le Brun est née en février 1780.

Pendant ma grossesse j'avais peint la duchesse de Mazarin[1], qui n'était plus jeune, mais qui était encore belle; ma fille avait ses yeux et lui ressemblait prodigieusement. Cette duchesse de Mazarin est celle qu'on disait avoir été douée à sa naissance par trois fées : la fée Richesse, la fée Beauté, et la fée Guignon. Il est certain que la pauvre femme ne pouvait rien entreprendre, pas même de donner une fête, sans qu'un accident quelconque ne vînt se jeter à la traverse. On a souvent conté plusieurs accidents de sa vie dans ce genre ; en voici un moins connu. Un soir qu'elle donnait à souper à soixante personnes, elle imagine de faire placer au milieu de la table un énorme pâté, dans lequel se trouvaient enfermés une centaine de petits oiseaux vivants. Sur un signe de la duchesse, on ouvre le pâté, et voilà cette volatile effarouchée qui vole sur les visages, qui se niche dans les cheveux des femmes, toutes très-parées et coiffées avec soin. Vous imaginez l'humeur, les cris ! On ne pouvait se débarrasser de ces malheureux oiseaux ; enfin on fut obligé de se lever de table, en maudissant une si sotte invention.

La duchesse de Mazarin était devenue fort grosse ; on mettait un temps infini à la corser. Une visite lui vint un jour tandis qu'on la laçait, et une de ses femmes courut à la porte, en disant : « N'entrez pas avant que nous ayons arrangé les chairs. » Je me rappelle que cet excès d'embonpoint excitait l'admiration des ambassadeurs turcs. Comme on leur demandait à l'Opéra quelle femme leur plaisait davantage de

[1] Ce portrait donc a été fait en 1780. Il se trouve à cette date dans la liste des portraits de madame Vigée Le Brun.

toutes celles qui remplissaient les loges, ils répondirent sans hésiter que la duchesse de Mazarin était la plus belle, parce qu'elle était la plus grosse.

Puisque je vous parle d'ambassadeurs, je ne veux pas oublier de vous dire comment j'ai peint dans ma vie deux diplomates, qui, pour être cuivrés, n'en avaient pas moins des têtes superbes. En 1788, des ambassadeurs furent envoyés à Paris par l'empereur Tipoo-Saïb [1]. Je vis ces Indiens à l'Opéra, et ils me parurent si extraordinairement pittoresques que je voulus faire leurs portraits. Ayant communiqué mon désir à leur interprète, je sus qu'ils ne consentiraient jamais à se laisser peindre si la demande ne venait pas du roi, et j'obtins cette faveur de Sa Majesté. Je me rendis à l'hôtel qu'ils habitaient, car ils voulaient être peints chez eux, avec de grandes toiles et des couleurs. Quand j'arrivai dans leur salon, un d'eux apporta de l'eau de rose et m'en jeta sur les mains; puis le plus grand, qui s'appelait Davich Khan, me donna séance. Je le fis en pied, tenant son poignard. Les draperies, les mains, tout fut fait d'après lui, tant il se tenait avec complaisance. Je laissai sécher le tableau dans un autre salon et je commençai le portrait du vieux ambassadeur, que je représentai assis avec

[1] Tipoo-Saïb, sultan du Maïssour, né en 1749, tué d'un coup de mousquet, le 4 mai 1799, à Seringapatam, par un soldat anglais. Il avait envoyé en France, dans l'année 1787, une ambassade chargée de conclure une alliance offensive et défensive avec le roi Louis XVI, et de lui demander des secours contre les Anglais qu'il voulait chasser de l'Inde. La mission n'ayant pas réussi, Tipoo-Saïb s'en prit à ses ambassadeurs, et se vengea de leur insuccès en leur faisant couper la tête aussitôt après leur retour à Maïssour.

son fils près de lui. Le père surtout avait une tête superbe. Tous deux étaient vêtus de robes de mousseline blanche, parsemée de fleurs d'or ; et ces robes, espèces de tuniques avec de larges manches plissées en travers, étaient retenues par de riches ceintures. Je finis chez eux entièrement ce tableau, à l'exception du fond et du bas des robes.

Madame de Bonneuil, à qui j'avais parlé de mes séances, désirait beaucoup voir ces ambassadeurs. Ils nous invitèrent toutes deux à dîner, et nous acceptâmes par pure curiosité. En entrant dans la salle à manger, nous fûmes un peu surprises de trouver le dîner servi par terre, ce qui nous obligea à nous tenir, comme eux, presque couchés autour de la table. Ils nous servirent avec leurs mains ce qu'ils prenaient dans les plats, dont l'un contenait une fricassée de pieds de mouton à la sauce blanche, très-épicée, et l'autre, je ne sais quel ragoût. Vous devez penser que nous fîmes un triste repas : il nous répugnait trop de les voir employer leurs mains bronzées en guise de cuillères.

Ces ambassadeurs avaient amené avec eux un jeune homme, qui parlait un peu le français. Madame de Bonneuil, pendant les séances, lui apprenait à chanter *Annette à l'âge de quinze ans*. Lorsque nous allâmes faire nos adieux, ce jeune homme nous dit sa chanson, et nous témoigna le regret de nous quitter en disant : « Ah ! comme mon cœur pleure ! » Ce que je trouvai fort oriental et fort bien dit.

Lorsque le portrait de Davich Khan fut sec, je l'envoyai chercher ; mais il l'avait caché derrière son lit

et ne voulait point le rendre, prétendant qu'il fallait une âme à ce portrait. Ce refus donna lieu à de fort jolis vers qui me furent adressés et que je copie ici :

A MADAME LE BRUN,

Au sujet du portrait de Davich Khan, et du préjugé des Orientaux contre la peinture.

Ce n'est point aux climats où règnent les sultans
Que le marbre s'anime et la toile respire.
Les préjugés de leurs imans
Du dieu des arts ont renversé l'empire.
Ils ont rêvé qu'*Allah*, jaloux de nos talents,
Doit, en jugeant les mondes et les âges,
Donner une âme à ces images
Qui sauvent la beauté du ravage des temps.
Sublime Allah ! tu ris de cette erreur impie !
Tu conviendras, voyant cette copie,
Où l'art de la nature a surpris les secrets,
Que, comme toi, le génie a ses flammes ;
Et que Le Brun, en peignant des portraits,
Sait aussi leur donner une âme.

Je ne pus avoir mon tableau qu'en employant la supercherie ; et, lorsque l'ambassadeur ne le retrouva plus, il s'en prit à son valet de chambre qu'il voulait tuer. L'interprète eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'on ne tuait pas les valets de chambre à Paris, et fut obligé de lui dire que le roi de France avait fait demander le portrait.

Ces deux tableaux ont été exposés au salon de 1789. Après la mort de M. Le Brun, qui s'était emparé de tous mes ouvrages, ils ont été vendus, et j'ignore qui les possède aujourd'hui.

Adieu, chère et aimable amie.

LETTRE V

La Reine. — Mes séances à Versailles. — Portraits que j'ai fait d'elle à différentes époques. — Sa bonté. — Louis XVI. — Dernier bal de la Cour à Versailles. — Madame Élisabeth. — Monsieur, frère du roi. — La princesse Lamballe.

C'est en l'année 1779, ma chère amie, que j'ai fait pour la première fois le portrait de la Reine, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Marie-Antoinette était grande, admirablement bien faite, assez grosse sans l'être trop. Ses bras étaient superbes, ses mains petites, parfaites de forme, et ses pieds charmants. Elle était la femme de France qui marchait le mieux ; portant la tête fort élevée, avec une majesté qui faisait reconnaître la souveraine au milieu de toute sa cour, sans pourtant que cette majesté nuisît en rien à tout ce que son aspect avait de doux et de bienveillant. Enfin il est très-difficile de donner, à qui n'a pas vu la Reine, une idée de tant de grâces et de tant de noblesse réunies. Ses traits n'étaient point réguliers ; elle tenait de sa famille cet ovale long et étroit particulier à la nation autrichienne. Elle n'avait point de grands yeux ; leur couleur était presque bleue ; son regard était spirituel et doux, son nez était fin et joli et sa bouche n'était pas trop grande, quoique les lèvres fussent un peu fortes. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans son visage, c'était l'éclat de son teint. Je n'en ai jamais vu d'aussi brillant, et brillant est le

mot; car sa peau était si transparente qu'elle ne prenait point d'ombre. Aussi ne pouvais-je en rendre l'effet à mon gré : les couleurs me manquaient pour peindre cette fraîcheur, ces tons si fins qui n'appartenaient qu'à cette charmante figure et que je n'ai retrouvés chez aucune autre femme.

A la première séance, l'air imposant de la Reine m'intimida d'abord prodigieusement ; mais Sa Majesté me parla avec tant de bonté que sa grâce si bienveillante dissipa bientôt cette impression. C'est alors que je fis le portrait qui la représente avec un grand panier, vêtue d'une robe de satin et tenant une rose à la main. Ce portrait était destiné à son frère, l'empereur Joseph II, et la Reine n'en ordonna deux copies : l'une pour l'impératrice de Russie, l'autre pour ses appartements de Versailles ou de Fontainebleau.

J'ai fait successivement à diverses époques plusieurs autres portraits de la Reine.

Je ne sais pour lequel La Harpe fit les vers suivants :

QUATRAIN POUR LE PORTRAIT DE LA REINE.

Le ciel mit dans ses traits cet éclat qu'on admire ;
France, il la couronna pour ta félicité :
Un sceptre est inutile avec tant de beauté ;
Mais à tant de vertus il fallait un empire.

Dans l'un, je ne l'ai peinte que jusqu'aux genoux, avec une robe nacarat et placée devant une table, sur laquelle elle arrange des fleurs dans un vase. On peut croire que je préférais beaucoup la peindre sans grande toilette et surtout sans grand panier. Ces

portraits étaient donnés à ses amis ou à des ambassadeurs. Un entre autres la représente coiffée d'un chapeau de paille et habillée d'une robe de mousseline blanche dont les manches sont plissées en travers, mais assez ajustées : quand celui-ci fut exposé au salon, les méchants ne manquèrent pas de dire que la reine s'était fait peindre en chemise ; car nous étions en 1786, et déjà la calomnie commençait à s'exercer sur elle.

Ce portrait toutefois n'en eut pas moins un grand succès. Vers la fin de l'exposition on fit une petite pièce au Vaudeville, qui, je crois, avait pour titre : *la Réunion des Arts.* Brongniart, l'architecte, et sa femme, que l'auteur avait mis dans sa confidence, firent louer une loge aux premières et vinrent me chercher le jour de la première représentation pour me conduire au spectacle. Comme je ne pouvais nullement me douter de la surprise qu'on me ménageait, vous pouvez juger de mon émotion lorsque la Peinture arriva, et que je vis l'actrice qui la représentait me copier d'une manière surprenante, en peignant le portrait de la Reine. Au même instant, tout ce qui était au parterre et dans les loges se retourna vers moi en applaudissant à tout rompre : je ne crois pas que l'on puisse être jamais aussi touchée, aussi reconnaissante que je le fus ce soir-là.

La timidité que m'avait inspirée le premier aspect de la Reine avait entièrement cédé à cette gracieuse bonté qu'elle me témoignait toujours. Dès que Sa Majesté eut entendu dire que j'avais une jolie voix, elle me donnait peu de séances sans me faire chanter

avec elle plusieurs duos de Grétry, car elle aimait infiniment la musique, quoique sa voix ne fût pas d'une grande justesse. Quant à son entretien, il me serait difficile d'en peindre toute la grâce, toute la bienveillance ; je ne crois pas que la reine Marie-Antoinette ait jamais manqué l'occasion de dire une chose agréable à ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, et la bonté qu'elle m'a toujours témoignée est un de mes plus doux souvenirs.

Un jour il m'arriva de manquer au rendez-vous qu'elle m'avait donné pour une séance; parce que, étant alors très-avancée dans ma seconde grossesse [1], je m'étais sentie tout à coup fort souffrante. Je me hâtai le lendemain de me rendre à Versailles pour m'excuser. La reine ne m'attendait pas, elle avait fait atteler sa calèche pour aller se promener, et cette calèche fut la première chose que j'aperçus en entrant dans la cour du château. Toutefois je ne montai pas moins parler aux garçons de la chambre. L'un d'eux, M. Campan [2], me reçut d'un air sec et froid, et me dit d'un ton colère, avec sa voix de stentor : — C'était hier, Madame, que Sa Majesté vous attendait, et bien sûrement elle va se promener, et bien sûrement elle ne vous donnera pas séance. Sur ma réponse, que je venais simplement prendre les ordres de Sa Majesté pour un autre jour, il va trouver la Reine, qui me fait

[1] De cette seconde grossesse madame Vigée Le Brun eut une fille qui mourut fort jeune.

[2] Ce M. Campan parlait toujours de la reine. Un jour qu'il dînait chez moi, ma fille, qui avait alors sept ans, me dit tout bas : Maman, ce Monsieur, est-ce le roi ? (*Note de l'auteur.*)

entrer aussitôt dans son cabinet. Sa Majesté finissait sa toilette; elle tenait un livre à la main pour faire répéter une leçon à sa fille, la jeune Madame. Le cœur me battait; car j'avais d'autant plus peur que j'avais tort. La Reine se tourna vers moi et me dit avec douceur : — Je vous ai attendue hier toute la matinée, que vous est-il donc arrivé ? — Hélas ! Madame, répondis-je, j'étais si souffrante que je n'ai pu me rendre aux ordres de Votre Majesté. Je viens aujourd'hui pour les recevoir, et je repars à l'instant. — Non ! non ! ne partez pas, reprit la Reine; je ne veux pas que vous ayez fait cette course inutilement. Elle décommanda sa calèche et me donna séance. Je me rappelle que dans l'empressement où j'étais de répondre à cette bonté, je saisis ma boîte à couleurs avec tant de vivacité qu'elle se renversa; mes brosses, mes pinceaux tombèrent sur le parquet; je me baissais pour réparer ma maladresse. — Laissez, laissez, dit la reine, vous êtes trop avancée dans votre grossesse pour vous baisser; et, quoi que je pusse dire, elle releva tout elle-même.

Lors du dernier voyage qui s'est fait à Fontainebleau, où la cour, suivant l'usage, devait être en grande représentation, je m'y rendis pour jouir de ce spectacle. J'y vis la Reine dans la plus grande parure, couverte de diamants, et, comme un magnifique soleil l'éclairait, elle me parut vraiment éblouissante. Sa tête élevée sur son beau col grec lui donnait, en marchant, un air si imposant, si majestueux, que l'on croyait voir une déesse au milieu de ses nymphes. Pendant la première séance que j'eus de Sa Majesté au retour de

ce voyage, je me permis de lui parler de l'impression que j'avais reçue, et de dire à la Reine combien l'élévation de sa tête ajoutait à la noblesse de son aspect. Elle me répondit d'un ton de plaisanterie : Si je n'étais pas reine, on dirait que j'ai l'air insolent; n'est-il pas vrai ?

La Reine ne négligeait rien pour faire acquérir à ses enfants ces manières gracieuses et affables qui la rendaient si chère à ceux qui l'entouraient. Je l'ai vue, faisant dîner Madame, alors âgée de six ans, avec une petite paysanne dont elle prenait soin, vouloir que cette petite fût servie la première, en disant à sa fille : « Vous devez lui faire les honneurs. »

La dernière séance que j'eus de Sa Majesté me fut donnée à Trianon, où je fis sa tête pour le grand tableau dans lequel je l'ai peinte avec ses enfants. Je me souviens que le baron de Breteuil, alors ministre, était présent, et que, tant que dura la séance, il ne cessa de médire de toutes les femmes de la cour. Il fallait qu'il me crût sourde ou bien bonne personne, pour ne pas craindre que je pusse rapporter aux intéressées quelques-uns de ces méchants propos. Le fait est que jamais il ne m'est arrivé d'en répéter un seul, quoique je n'en aie oublié aucun.

Après avoir fait la tête de la Reine, ainsi que les études séparées du premier Dauphin, de Madame Royale et du duc de Normandie, je m'occupai aussitôt de mon tableau auquel j'attachais une grande importance, et je le terminai pour le salon de 1788. La bordure, ayant été portée seule, suffit pour exciter mille mauvais propos : *Voilà le deficit*, disait-on ; et

beaucoup d'autres choses qui m'étaient rapportées et me faisaient prévoir les plus amères critiques. Enfin j'envoyai mon tableau; mais je n'eus pas le courage de le suivre pour savoir aussitôt quel serait son sort, tant je craignais qu'il ne fût mal reçu du public; ma peur était si forte que j'en avais la fièvre. J'allai me renfermer dans ma chambre, et j'étais là, priant Dieu, pour le succès de *ma* Famille royale, quand mon frère et une foule d'amis vinrent me dire que j'obtenais le suffrage général.

Après le Salon, le Roi ayant fait apporter ce tableau à Versailles, ce fut M. d'Angevilliers, alors ministre des Arts et directeur des bâtiments royaux, qui me présenta à Sa Majesté. Louis XVI eut la bonté de causer longtemps avec moi, de me dire qu'il était fort content; puis il ajouta, en regardant encore mon ouvrage : « Je ne me connais pas en peinture; mais vous me la faites aimer. »

Mon tableau fut placé dans une des salles du château de Versailles, et la Reine passait devant en allant et en revenant de la messe. A la mort de monsieur le Dauphin, au commencement de 1789, cette vue lui ranimait si vivement le souvenir de la perte cruelle qu'elle venait de faire, qu'elle ne pouvait plus traverser cette salle sans verser des larmes; elle dit alors à M. d'Angevilliers de faire enlever ce tableau; mais avec sa grâce habituelle, elle eut soin de m'en instruire aussitôt, en me faisant savoir le motif de ce déplacement. C'est à la sensibilité de la Reine que j'ai dû la conservation de mon tableau; car les poissardes et les bandits qui vinrent peu de temps après

chercher Leurs Majestés à Versailles, l'auraient infailliblement lacéré, ainsi qu'ils firent du lit de la Reine, qui a été percé de part en part !

Je n'ai jamais eu la jouissance de revoir Marie-Antoinette depuis le dernier bal de la cour à Versailles; ce bal se donnait dans la salle de spectacle, et la loge où je me trouvais placée était assez près de la Reine pour que je pusse entendre ce qu'elle disait. Je la voyais fort agitée, invitant à danser les jeunes gens de la cour, tels que M. de Lameth, dont la famille avait été comblée des bontés de la reine, et autres, qui tous la refusaient; si bien que la plupart des contredanses ne purent s'arranger. La conduite de ces messieurs était d'une inconvenance qui me frappa; je ne sais pourquoi leur refus me semblait une sorte de révolte, préludant à des révoltes plus graves. La révolution approchait : elle éclata l'année suivante.

A l'exception de M. le comte d'Artois, dont je n'ai pas fait le portrait, j'ai peint successivement toute la famille royale; les Enfants de France; Monsieur, frère du Roi, depuis Louis XVIII; Madame, madame la comtesse d'Artois et madame Élisabeth. Les traits de cette dernière n'étaient point réguliers; mais son visage exprimait la plus douce bienveillance, et sa grande fraîcheur était remarquable; en tout elle avait le charme d'une jolie bergère. Vous n'ignorez pas, chère amie, que madame Élisabeth était un ange de bonté. Combien de fois ai-je été témoin du bien qu'elle faisait aux malheureux. Son cœur renfermait toutes les vertus; indulgente, modeste, sensible, dévouée, la révolution l'a conduite à déployer un courage héroï-

que ; on a vu cette douce princesse marcher au-devant des cannibales qui venaient pour assassiner la reine, en disant : *Ils me prendront pour elle!*

Le portrait que j'ai fait de Monsieur m'a donné l'occasion de connaître un prince dont on pouvait sans flatterie vanter et l'esprit et l'instruction; il était impossible de ne pas se plaire à l'entretien de Louis XVIII, qui causait sur toutes choses avec autant de goût que de savoir. Cependant quelquefois, pour varier sans doute, il me chantait, pendant nos séances, des chansons qui n'étaient pas indécentes, mais si communes, que je ne pouvais comprendre par quel chemin de pareilles sottises arrivaient jusqu'à la cour. Il avait la voix la plus fausse du monde. — Comment trouvez-vous que je chante, madame Le Brun? me dit-il un jour. — Comme un prince, Monseigneur, lui répondis-je.

Le marquis de Montesquiou, grand écuyer de Monsieur, m'envoyait une fort belle voiture à six chevaux pour me conduire à Versailles et me ramener avec ma mère, que j'avais priée de m'accompagner. Tout le long de la route on se mettait aux fenêtres pour me voir passer, chacun m'ôtait son chapeau; je riais de ces hommages rendus aux six chevaux et au piqueur qui courait devant; car, revenue à Paris, je montais en fiacre, et personne ne me regardait plus.

Monsieur était alors ce qu'on appelle un libéral, dans le sens modéré du mot, vous sentez bien; lui et ses courtisans formaient à la cour un parti très-distinct de celui du Roi. Aussi ne fus-je point surprise de voir, pendant la révolution, le marquis de Montesquiou

nommé général en chef de l'armée républicaine en Savoie. Je n'eus alors qu'à me rappeler les discours étranges que je lui avais entendu tenir devant moi, sans parler des propos qu'il se permettait si ouvertement contre la Reine et tous ceux qu'elle aimait; quant à Monsieur lui-même, les journaux nous le montrent se rendant à l'Assemblée nationale, pour y dire qu'il ne venait point siéger comme *prince*, mais comme *citoyen*. Je n'en crois pas moins qu'une pareille déclaration ne suffisait pas pour sauver sa tête, et qu'il a fort bien fait un peu plus tard de quitter la France.

A la même époque j'ai fait aussi le portrait de la princesse de Lamballe. Sans être jolie, elle paraissait l'être à quelque distance; elle avait de petits traits, un teint éblouissant de fraîcheur, de superbes cheveux blonds, et beaucoup d'élégance dans toute sa personne. L'horrible fin de cette malheureuse princesse est assez connue, il en est de même du dévouement dont elle a péri victime; car en 1793 elle était à Turin, à l'abri de tout péril, lorsqu'elle rentra en France dès qu'elle sut la Reine en danger.

Me voilà bien loin, chère amie, de l'année 1779; mais j'ai préféré vous parler dans une même lettre des rapports que j'ai eus comme artiste avec tous ces grands personnages, dont il n'existe plus aujourd'hui que le comte d'Artois, Charles X, et la fille infortunée de Marie-Antoinette.

Mille tendres amitiés.

LETTRE VI

Voyage en Flandre. — Bruxelles. — Le prince de Ligne. — Le tableau de l'hôtel de ville d'Amsterdam par Wanols. — Ma réception à l'Académie royale de peinture. — Mon logement. — Ma société. — Mes concerts. — Garat. — Asevedo. — Madame Todi. — Viotti. — Maestrino. — Le prince Henry de Prusse. — Salentin. — Hulmandel. — Cramer. — Madame de Montgeron. — Mes soupers. — Je joue la comédie en société. — Nos acteurs.

Chère amie, c'est en 1782 que M. Le Brun me mena en Flandre où des affaires l'appelaient. On faisait alors à Bruxelles une vente de la superbe collection de tableaux du prince Charles, et nous allâmes voir l'exposition. Je trouvai là plusieurs dames de la cour qui m'accueillirent avec une extrême bonté, entre autres, la princesse d'Aremberg, que j'avais beaucoup vue à Paris; mais la rencontre dont je me félicitai le plus fut celle du prince de Ligne [1], que je ne connaissais point encore, et qui, sous le rapport de l'esprit et de l'amabilité, a laissé une réputation pour ainsi dire historique. Il nous engagea à aller voir sa galerie, où j'ad-

1 Charles-Joseph, prince de Ligne, général autrichien et littérateur français, est né à Bruxelles, en 1735, et est mort à Vienne, en 1814. Il était fils du prince Claude Lamoral de Ligne et d'Élisabeth de Salm-Salm. Le prince de Ligne a laissé des œuvres imprimées et manuscrites. Ses œuvres imprimées comprennent 32 volumes in-12. Madame de Staël a dit du prince de Ligne : C'est le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur.

mirai plusieurs chefs-d'œuvre, principalement des portraits de Vandick et des têtes de Rubens, car il possédait peu de tableaux italiens. Il voulut aussi nous recevoir dans sa superbe habitation de Bel-Œil. Je me souviens qu'il nous fit monter dans un belvéder, bâti sur le sommet d'une montagne qui dominait toutes ses terres et tout le pays d'alentour. L'air parfait qu'on y respirait, joint à cette belle vue, avait quelque chose d'enchanteur ; mais ce qui effaçait tout dans ce beau lieu, c'était l'accueil d'un maître de maison qui pour la grâce de son esprit et de ses manières n'a jamais eu de pareil.

La ville de Bruxelles à cette époque me parut riche et animée. Dans la haute société, par exemple, on s'occupait tellement de plaisirs, que plusieurs amis du prince de Ligne partaient quelquefois de Bruxelles après leur déjeuner, arrivaient à l'Opéra de Paris tout juste à l'heure de voir lever la toile, et, le spec-cle fini, retournaient aussitôt à Bruxelles, courant toute la nuit : voilà ce qui s'appelle aimer l'Opéra.

Nous quittâmes Bruxelles pour aller en Hollande et dans le Northollande. La vue de Sardam et de Mars me plut extrêmement : ces deux petites villes sont si propres, si bien tenues, que l'on envie le sort des habitants. Les rues étant fort étroites et bordées de canaux, on n'y va point en voiture, mais à cheval, et l'on se sert de petites barques pour le transport des marchandises. Les maisons, qui sont très-basses, ont deux portes : celle de la naissance, puis celle de la mort, par laquelle on ne passe que dans un cercueil. Les toits de ces maisons sont aussi

brillants que s'ils étaient d'acier poli, et tout est si merveilleusement soigné, que je me rappelle avoir vu en dehors de la boutique d'un maréchal ferrant une espèce de lanterne dorée et polie comme pour un boudoir.

Les femmes du peuple, dans cette partie de la Hollande, m'ont semblé fort belles, mais si sauvages, que la vue d'un étranger les faisait fuir aussitôt. Elles étaient ainsi alors; je suppose cependant que le séjour des Français dans leur pays a pu les apprivoiser.

Nous finîmes par visiter Amsterdam, et là je vis à l'hôtel de ville le superbe tableau de Wanols qui représente les bourguemestres assemblés. Je ne crois pas qu'il existe en peinture rien de plus beau, rien de plus vrai : c'est la nature même. Les bourguemestres sont vêtus de noir; les têtes, les mains, les draperies, tout est d'une beauté inimitable : ces hommes vivent, on se croit avec eux. Je suis persuadée que c'est le tableau de ce genre le plus parfait; je ne pouvais le quitter, et l'impression qu'il m'a faite me le rend encore présent.

Nous revînmes en Flandre revoir les chefs-d'œuvre de Rubens. Ils étaient bien mieux placés alors qu'ils ne l'ont été depuis au musée de Paris; tous produisaient un effet admirable dans ces églises flamandes. D'autres chefs-d'œuvre du même maître ornaient des galeries d'amateurs : à Anvers, je trouvai chez un particulier le fameux *chapeau de paille* qui vient d'être vendu dernièrement à un Anglais pour une somme considérable. Cet admirable tableau représente une des femmes de Rubens; son grand effet

réside dans les deux différentes lumières que donnent le simple jour et la lueur du soleil, ainsi les clairs sont au soleil; et ce qu'il me faut appeler les ombres, faute d'un autre mot, est le jour. Peut-être faut-il être peintre pour juger tout le mérite d'exécution qu'a déployé Rubens. Ce tableau me ravit et m'inspira au point que je fis mon portrait à Bruxelles en cherchant le même effet. Je me peignis portant sur la tête un chapeau de paille, une plume et une guirlande de fleurs des champs, et tenant ma palette à la main. Quand le portrait fut exposé au salon, j'ose vous dire qu'il ajouta beaucoup à ma réputation. Le célèbre Muller l'a gravé; mais vous devez sentir que les ombres noires de la gravure enlèvent tout l'effet d'un pareil tableau.

Peu de temps après mon retour de Flandre, en 1783, le portrait dont je vous parle et plusieurs autres de mes ouvrages décidèrent Joseph Vernet à me proposer comme membre de l'Académie royale de peinture. M. Pierre, alors premier peintre du Roi, s'y opposait fortement, ne voulant pas, disait-il, que l'on reçût des femmes, et pourtant madame Vallayer-Coster, qui peignait parfaitement les fleurs, était déjà reçue; je crois même que madame Vien l'était aussi [1].

[1] Madame Vigée Le Brun aurait pu ajouter les noms d'autres femmes qui ont été membres de l'Académie royale de peinture. En voici la liste par ordre chronologique : 1° Catherine Duchemin (femme du sculpteur François Girardon), peintre de fleurs;— 2° Geneviève de Boulogne, peintre de fleurs; — 3° Madeleine de Boulogne, peintre de fleurs; — 4° Élisabeth-Sophie Chéron (femme de Léhay, ingénieur), peintre de portraits; — 5° Anne-Rénée Strésor, peintre en miniature, puis peintre d'histoire religieuse ; — 6° Dorothée

Quoi qu'il en soit, M. Pierre, peintre fort médiocre, car il ne voyait dans la peinture que le maniement de la brosse, avait de l'esprit; de plus, il était riche, ce qui lui donnait les moyens de recevoir avec faste les artistes, qui dans ce temps étaient moins fortunés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Son opposition aurait donc pu me devenir fatale, si dans ce temps-là tous les vrais amateurs n'avaient pas été associés à l'Académie de peinture, et s'ils n'avaient formé, en ma faveur, une cabale contre celle de M. Pierre. C'est alors qu'on fit ce couplet :

A MADAME LE BRUN.

Sur l'air : *ardinier ne vois-tu pas.*

Au salon ton art vainqueur
Devrait être en lumière.

Masse (veuve de Godequin), sculpteur sur bois; — 7° Catherine Perrot (femme de Claude Horry), peintre de fleurs et d'oiseaux, en miniature; — 8° Rosa Alba Carriera, dite Rosalba, peintre en pastels; — 9° Marguerite Havermann (femme de Jacques de Mondoteguy), peintre de fleurs. Après avoir été reçue académicienne, en 1722, elle fut, en 1723, rayée de la liste des membres de l'Académie, comme convaincue d'avoir fait exécuter son tableau de réception par Van Huysum, son maître; — 10° Marie-Thérèse Reboul (femme du peintre Marie-Joseph Vien), peintre en miniature et de nature morte; — 11° Anne-Dorothée Lizewska (femme de Thersbouschk), peintre de genre; — 12° Anne Vallayer (femme de Coster), peintre de genre, et surtout peintre de fleurs; — 13° Marie-Suzanne Giroust (femme du peintre Roslin), peintre de portraits au pastel; — 14° Élisabeth-Louise Vigée (femme du peintre et célèbre estimateur de tableaux Jean-Baptiste-Pierre Le Brun), peintre de portraits et d'histoire; — 15° Adélaïde Labille des Vertus (d'abord femme Guyard, puis femme du peintre François-André Vincent), peintre de portraits et d'histoire.

Pour te ravir cet honneur[1],
Lise, il faut avoir le cœur
De Pierre, de Pierre, de Pierre.

Enfin je fus reçue[2]. M. Pierre alors fit courir le bruit que c'était par ordre de la cour qu'on me recevait. Je pense bien en effet que le Roi et la Reine avaient été assez bons pour désirer me voir entrer à l'Académie; mais voilà tout. Je donnai pour tableau de réception la *Paix qui ramène l'Abondance*. Ce tableau est aujourd'hui au ministère de l'intérieur. On aurait bien dû me le rendre, puisque je ne suis plus de l'Académie de peinture.

Je continuais à peindre avec fureur, j'avais souvent trois séances dans la même journée, et celles de l'après-dînée, qui me fatiguaient à l'excès, amenèrent un délabrement d'estomac tel, que je ne digérais plus rien, en sorte que je maigrissais à faire peur. Mes amis me firent ordonner alors par le médecin de dormir tous les jours après mon dîner. D'abord j'eus quelque peine à prendre cette habitude; mais comme je restais dans ma chambre, les rideaux fermés, peu à peu le sommeil arrivait. Je suis persuadée que je dois la vie à cette ordonnance. Vous savez, chère amie, combien je tiens à ce que j'appelle mon *calme*. C'est qu'un travail forcé, joint à la fatigue de mes long voyages, me l'a rendu tout à fait nécessaire; sans ce court et léger repos, dont j'ai conservé l'habitude, je n'existerais plus. Tout ce que

[1] Les seuls membres de l'Académie royale de peinture avaient le droit, à cette époque, d'exposer au salon.
[2] Le 31 mai 1783.

je puis reprocher à cette *sieste* obligée, c'est de m'avoir privée sans retour du plaisir d'aller dîner en ville; et comme je consacrais la matinée entière à la peinture, il ne m'a jamais été permis de voir mes amis que le soir. Il est vrai qu'alors, aucune des jouissances qu'offre le monde ne m'était refusée, car je passais mes soirées dans la société la plus aimable et la plus brillante.

Après mon mariage, je logeais encore rue de Cléry, où M. Le Brun avait un grand appartement, fort richement meublé, dans lequel il plaçait ses tableaux de tous les grands maîtres. Quant à moi, je m'étais réduite à occuper une petite antichambre, et une chambre à coucher qui me servait de salon. Cette chambre était tendue de papier, pareil à la toile de Jouy des rideaux de mon lit. Les meubles en étaient fort simples, trop simples peut-être, ce qui n'a pas empêché M. de Champcenetz, parce que sa belle-mère était jalouse de moi, d'écrire que *madame Le Brun avait des lambris dorés, qu'elle allumait son feu avec des billets de caisse, et qu'elle ne brûlait que du bois d'aloès;* mais je tarde autant que possible, chère amie, à vous parler des mille calomnies dont j'ai été victime; nous y viendrons. Ce qui les explique, ces calomnies, c'est que dans le modeste appartement dont je vous parle, je recevais chaque soir la ville et la cour. Les grandes dames, les grands seigneurs, les hommes marquants dans les lettres et dans les arts, tout arrivait dans cette chambre; c'était à qui serait de mes soirées où souvent la foule était telle que, faute de siége, les maréchaux de France s'asseyaient par terre, et je me

rappelle que le maréchal de Noailles, très-gros et très-âgé, eut un soir la plus grande peine à se relever.

J'étais bien loin de me flatter, comme vous pouvez croire, que tous ces grands personnages vinssent pour moi : ainsi qu'il arrive dans les maisons ouvertes, les uns venaient pour trouver les autres, et le plus grand nombre pour jouir de la meilleure musique qui se fit alors à Paris. Les compositeurs célèbres : Grétry, Sacchini, Martini, faisaient souvent entendre chez moi les morceaux de leurs opéras avant la première représentation. Nos chanteurs habituels étaient Garat, Asvédo, Richer, madame Todi, ma belle-sœur, qui avait une très-belle voix, et pouvait tout accompagner à livre ouvert, ce qui nous était fort utile. Moi-même je chantais quelquefois, sans grande méthode à la vérité, car je n'avais jamais eu le temps de prendre des leçons, mais ma voix était assez agréable; cet aimable Grétry disait que j'avais des sons argentés. Au reste, il fallait mettre à part toutes prétentions pour chanter avec ceux que je viens de nommer; car Garat surtout peut être cité comme le talent le plus extraordinaire qu'on ait jamais entendu. Non-seulement il n'existait pas de difficultés pour ce gosier si flexible; mais, sous le rapport de l'expression, il n'avait point de rival, aussi personne, je crois, n'a chanté Gluck aussi bien que lui. Quant à madame Todi, elle réunissait à une voix superbe toutes les qualités d'une grande cantatrice, et elle chantait le bouffon et le sérieux avec la même perfection.

Pour la musique instrumentale, j'avais comme vio-

loniste Viotti, dont le jeu, plein de grâce, de force et d'expression, était si ravissant! Jarnovick [1], Maestrino, le prince Henri de Prusse, excellent amateur, qui de plus m'amenait son premier violon. Salentin jouait du hautbois, Hulmandel et Cramer du piano, madame de Montgeron vint aussi une fois, peu de temps après son mariage. Quoiqu'elle fût très-jeune alors, elle n'en étonna pas moins toute ma société, qui vraiment était fort difficile, par son admirable exécution et surtout par son expression; elle faisait parler les touches. Depuis, et déjà placée au premier rang comme pianiste, vous savez combien madame de Montgeron s'est distinguée comme compositeur.

A l'époque où je donnais mes concerts, on avait le goût et le temps de s'amuser; et même, quelques années plus tôt, l'amour de la musique était si général, qu'il avait élevé des querelles sérieuses entre ce qu'on appelait les Gluckistes et les Piccinistes. Tous les amateurs s'étaient séparés en deux partis acharnés l'un contre l'autre. Le champ de bataille ordinaire était le jardin du Palais-Royal. Là, les partisans de Gluck et les partisans de Piccini disputaient avec une telle violence qu'il s'en est suivi plus d'un duel. On se querellait bien aussi dans plusieurs salons pour ces deux grands maîtres. Marmontel et l'abbé Arnault se trouvaient en opposition; car Marmontel était Picciniste, et l'abbé, Gluckiste forcené. Tous deux se lançaient des épigrammes, des

[1] Giornowicki, Jean-Marie, dit Jarnowick, né à Palerme en 1745, et mort à Saint-Pétersbourg, le 21 novembre 1804.

couplets. L'abbé Arnault, par exemple, fit les vers suivants :

Ce Marmontel, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle,
Et la musique comme un sourd.

Marmontel répondit par ce couplet :

L'abbé Fatras,
De Carpentras,
Demande un bénéfice.
Il l'obtiendra,
Car l'Opéra
Lui tient lieu de l'office.

Convenez, ma chère, que c'était un heureux temps que le temps où les sujets de trouble n'étaient pas plus graves, et ne pouvaient naître qu'entre gens éclairés ; mais je reviens à mes concerts.

Les femmes qui s'y trouvaient habituellement étaient la marquise de Grollier, madame de Verdun, la marquise de Sabran, qui depuis a épousé le chevalier de Boufflers, madame le Couteux du Molay, toutes quatre mes meilleures amies, la comtesse de Ségur, la marquise de Rougé, madame de Pezé, son amie, que j'ai peinte avec elle dans le même tableau[1], une foule d'autres dames françaises, que, vu la petitesse du local, je ne pouvais recevoir que plus rarement, et les étrangères les plus distinguées. Quant aux hommes, il serait trop long de vous les nommer, attendu

[1] Madame Vigée Le Brun a oublié de mentionner ce double portrait dans la liste de ses tableaux.

que je crois avoir vu chez moi tout ce que Paris renfermait de gens à talent et de gens d'esprit.

Je choisissais dans cette foule les plus aimables pour les inviter à mes soupers, que l'abbé Delille, Le Brun le poëte, le chevalier de Boufflers, le vicomte de Ségur et d'autres, rendaient les plus amusants de Paris. On ne saurait juger ce qu'était la société en France, quand on n'a pas vu le temps où, toutes les affaires du jour terminées, douze ou quinze personnes aimables se réunissaient chez une maîtresse de maison, pour y finir leur soirée. L'aisance, la douce gaieté, qui régnaient à ces légers repas du soir, leur donnaient un charme que les dîners n'auront jamais. Une sorte de confiance et d'intimité régnait entre les convives; et comme les gens de bon ton peuvent toujours bannir la gêne sans inconvénient, c'était dans les soupers que la bonne société de Paris se montrait supérieure à celle de toute l'Europe.

Chez moi, par exemple, on se réunissait vers neuf heures. Jamais on ne parlait politique; mais on causait de littérature, on racontait l'anecdote du jour. Quelquefois nous nous amusions à jouer des charades en action, et quelquefois aussi l'abbé Delille ou Le Brun-Pindare nous lisaient quelques-uns de leurs vers. A dix heures, on se mettait à table; mon souper était des plus simples. Il se composait toujours d'une volaille, d'un poisson, d'un plat de légumes et d'une salade; en sorte que, si je me laissais entraîner à retenir quelques visites, il n'y avait réellement plus de quoi manger pour tout le monde; mais peu importait, on était gai, on était aimable, les heures passaient

comme des minutes, et, vers minuit, chacun se retirait.

Non-seulement j'avais des soupers chez moi, mais je soupais fréquemment en ville; car je ne pouvais disposer de mon temps que le soir. Il m'était doux alors de me reposer de mon travail par quelque distraction agréable. Tantôt c'était un bal, bal où l'on n'étouffait point comme aujourd'hui. Huit personnes seulement formaient la contredanse, et les femmes qui ne dansaient pas pouvaient au moins voir danser; car les hommes se tenaient debout derrière elles. N'ayant jamais aimé la danse, je préférais de beaucoup les maisons où l'on faisait de la musique. J'allais souvent passer la soirée chez M. de Rivière, qui était chargé d'affaires de la cour de Saxe, et qui était un homme distingué par son esprit comme par ses qualités morales. Nous y jouions la comédie et l'opéra comique. Sa fille, ma belle-sœur, chantait à merveille, et pouvait passer pour une excellente actrice de société. Le fils aîné de M. de Rivière était charmant dans les rôles comiques, et l'on m'avait donné l'emploi des soubrettes dans l'opéra et dans la comédie. Madame la Ruette, retirée du théâtre depuis plusieurs années, ne dédaignait point notre troupe. Elle a joué avec nous dans divers opéras, et sa voix était encore fraîche et fort belle. Mon frère Vigée jouait les premiers rôles avec un véritable succès; enfin, tous nos acteurs étaient excellents, excepté Talma. Vous rirez sans doute? Le fait est que Talma, qui jouait les amoureux avec nous, était gauche, embarrassé, et que personne alors n'aurait pu prévoir qu'il deviendrait un

acteur inimitable[1]. Ma surprise a été grande, je l'avoue, quand j'ai vu notre jeune premier surpasser Larive et remplacer le Kain. Mais le temps qu'il a fallu pour opérer cette métamorphose et toutes celles du même genre me prouve qu'un talent dramatique est de tous les talents celui qui s'acquiert le plus tard. Remarquez bien qu'on ne connait pas un seul grand acteur qui l'ait été dans sa jeunesse.

Cette lettre est énorme. Je n'ai plus d'espace pour vous parler d'un certain souper grec, dont le bruit, grâce aux sots propos du monde, s'est répandu jusqu'à Pétersbourg, donc je finis en vous embrassant.

Votre amie.

1 François-Joseph Talma est né à Paris le 15 janvier 1763 et est mort, dans cette même ville, le 19 octobre 1826. Son père avait été domestique, puis dentiste et était allé s'établir à Londres; Talma l'y avait suivi et lui servit d'aide; mais bientôt, entraîné vers la scène dramatique par un goût naturel, il se rendit à Paris, avec l'autorisation de son père, pour y suivre les cours de Molé, de Fleury et de Dugazon. Il débuta, le 21 novembre 1787, à la Comédie-Française par le rôle de Séide, dans *Mahomet*. Talma épousa, à vingt-huit ans, Louise-Julie Carreau, qu'il connaissait déjà depuis quelque temps. Ils divorcèrent le 6 février 1801; et, le 26 juin 1802, Talma se maria de nouveau avec Charlotte Vanhove, actrice distinguée du Théâtre-Français, qui venait aussi de divorcer avec un sieur Petit, musicien de l'orchestre. Ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier.

LETTRE VII

Souper grec. — Propos auxquels il donne lieu. — Ce qu'il m'a coûté. — Ménageot. — M. de Calonne. — Mot de mademoiselle Arnoult. — Calomnies. — Madame de S*. — Sa perfidie.**

Voici, ma chère amie, le récit exact du souper le plus brillant que j'aie donné, à l'époque où l'on parlait sans cesse de mon luxe et de ma magnificence.

Un soir, que j'avais invité douze ou quinze personnes à venir entendre une lecture du poëte Le Brun, mon frère me lut pendant mon calme quelques pages des *Voyages d'Anacharsis* [1]. Quand il arriva à l'endroit où, en décrivant un dîner grec, on explique la manière de faire plusieurs sauces : — Il faudrait, me dit-il, faire goûter cela ce soir. Je fis aussitôt monter ma cuisinière, je la mis bien au fait ; et nous convînmes qu'elle ferait une certaine sauce pour la poularde, et une autre pour l'anguille. Comme j'attendais de fort jolies femmes,

[1] Jean-Jacques Barthélemy, né le 20 janvier 1716 à Cassis (Bouches-du-Rhône), et mort à Paris, le 30 avril 1795, a fait paraître, en 1788 le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, en 4 volumes in-4, avec atlas. — Le brouet noir des Spartiates était une sauce qui, croit-on, se faisait avec du jus de porc, du sel et du vinaigre. Ce fut sur la réputation de cette sauce que Denis, le tyran de Syracuse, voulut la voir servir à sa table. Le brouet fut apporté, le roi en goûta et le rejeta avec indignation.—Seigneur, lui dit le cuisinier de Lacédémone, vous avez oublié l'assaisonnement essentiel. — Et quoi donc ? reprit le tyran. — Un exercice violent avant le repas, répliqua l'esclave. (*Voyage d'Anacharsis*, chapitre XLVIII.)

j'imaginai de nous costumer tous à la grecque, afin de faire une surprise à M. de Vaudreuil et à M. Boutin, que je savais ne devoir arriver qu'à dix heures. Mon atelier, plein de tout ce qui me servait à draper mes modèles, devait me fournir assez de vêtements, et le comte de Parois, qui logeait dans ma maison, rue de Cléry, avait une superbe collection de vases étrusques. Il vint précisément chez moi ce jour-là, vers quatre heures. Je lui fis part de mon projet, en sorte qu'il m'apporta une quantité de coupes, de vases, parmi lesquels je choisis. Je nettoyai tous ces objets moi-même, et je les plaçai sur une table de bois d'acajou, dressée sans nappe. Cela fait, je plaçai derrière les chaises un immense paravent, que j'eus soin de dissimuler en le couvrant d'une draperie, attachée de distance en distance, comme on en voit dans les tableaux du Poussin. Une lampe suspendue donnait une forte lumière sur la table; enfin tout était préparé, jusqu'à mes costumes, lorsque la fille de Joseph Vernet, la charmante madame Chalgrin, arriva la première. Aussitôt je la coiffe, je l'habille. Puis vint madame de Bonneuil, si remarquable par sa beauté; madame Vigée[1], ma belle-sœur, qui, sans être aussi jolie, avait les plus beaux yeux du monde, et les voilà toutes trois métamorphosées en véritables Athéniennes. Le Brun-Pindare entre; on lui ôte sa poudre, on défait ses boucles de côté, et je lui ajuste sur la tête une couronne de laurier, avec laquelle je venais de peindre le jeune prince Henry Lubomirski en Amour de

[1] Madame Vigée Le Brun a fait le portrait de madame Vigée, sa belle-sœur, en 1785.

la Gloire. Je l'ai représenté, agenouillé devant un laurier et tressant une couronne. Ce tableau est toujours resté dans la famille; le roi de Pologne m'a dit à Pétersbourg que jamais on n'avait voulu consentir à le lui céder pour aucun prix. Le comte de Parois avait justement un grand manteau pourpre, qui me servit à draper mon poëte, dont je fis en un clin d'œil Pindare, Anacréon. Puis vint le marquis de Cubières. Tandis que l'on va chercher chez lui une guitare qu'il avait fait monter en lyre dorée, je le costume; je costume aussi M. de Rivière (frère de ma belle-sœur), Ginguené et Chaudet, le fameux sculpteur.

L'heure avançait; j'avais peu de temps pour penser à moi; mais comme je portais toujours des robes blanches en forme de tunique, ce qu'on appelle à présent des blouses, il me suffit de mettre un voile et une couronne de fleurs sur ma tête. Je soignai principalement ma fille, charmante enfant, et mademoiselle de Bonneuil, aujourd'hui madame Regnault d'Angély, qui était belle comme un ange. Toutes deux étaient ravissantes à voir, portant un vase antique très-léger, et s'apprêtant à nous servir à boire.

A neuf heures et demie les préparatifs étaient terminés, et, dès que nous fûmes tous placés, l'effet de cette table était si neuf, si pittoresque, que nous nous levions, chacun à notre tour, pour aller regarder ceux qui restaient assis.

A dix heures nous entendîmes entrer la voiture du comte de Vaudreuil et de Boutin, et quand ces deux messieurs arrivèrent devant la porte de la salle à manger, dont j'avais fait ouvrir les deux battants, ils nous

naturellement porter témoignage du contraire; ce bruit absurde ne s'en propagea pas moins usqu'à l'époque où je fus reçue de l'Académie royale de peinture. Comme alors j'exposai au salon où l'auteur du *Méléagre* exposait aussi, il fallut bien reconnaître la vérité; car Ménageot, dont au reste j'appréciais infiniment le talent et même les conseils, avait une manière de peindre entièrement opposée à la mienne. Les tableaux de Ménageot sont parfaitement bien composés et d'un bon style historique. Ce peintre excellait dans la manière de draper. Son Léonard de Vinci mourant dans les bras de François Ier est très-remarquable, mais ne vaut pas le *Méléagre* que l'on garde aux Gobelins depuis nombre d'années pour l'exécuter en tapisserie. M. Ménageot était un très-bel homme, parfaitement aimable, spirituel et très-gai : aussi le recherchait-on dans la meilleure société.

Quoique je fusse, je crois, l'être le plus inoffensif qui ait jamais existé, j'avais des ennemis; non-seulement quelques femmes m'en voulaient de n'être pas aussi laide qu'elles, mais plusieurs ne me pardonnaient pas d'avoir la vogue, et de faire payer mes tableaux plus cher que les leurs; il en résultait contre moi mille propos de toute nature, dont un surtout m'affligea profondément. Peu de temps avant la révolution, je fis le portrait de M. de Calonne [1], et je l'exposai au Salon de 1785; j'avais peint ce ministre assis et jusqu'à mi-jambe; ce qui fit dire à mademoiselle Arnould en le regardant : « *Madame*

[1] Charles-Alexandre de Calonne naquit à Douai en 1734, et mourut le 30 octobre 1802.

Le Brun lui a coupé les jambes, afin qu'il reste en place[1]. » Malheureusement ce propos spirituel ne fut pas le seul auquel mon tableau donna lieu ; je me vis en butte, en cette occasion, à des calomnies du genre le plus odieux ; d'abord on fit courir mille contes absurdes sur le paiement du portrait ; les uns prétendaient que le contrôleur-général m'avait donné un grand nombre de ces bonbons qu'on appelle papillottes, enveloppés dans des billets de caisse ; d'autres, que j'avais reçu, dans un pâté, une somme assez forte pour ruiner le trésor ; enfin, mille versions plus ridicules les unes que les autres. Le fait est que M. de Calonne m'avait envoyé quatre mille francs en billets, dans une boîte qui a été estimée vingt louis. Quelques-unes des personnes qui se trouvaient chez moi quand je reçus la boîte existent encore et peuvent le certifier. On fut même étonné de la modicité de cette somme ; car, peu de temps auparavant, M. de Beaujon, que je venais de peindre de même grandeur, m'avait envoyé huit mille francs, sans qu'on s'avisât de trouver ce prix trop énorme. Toutefois, le canevas fourni, les méchants s'en emparèrent pour le broder. J'étais harcelée de libelles, qui tous m'accusaient de vivre en liaison intime avec M. de Calonne. Un nommé Gorsas[2],

[1] Madeleine-Sophie Arnould, célèbre artiste lyrique, est née en 1744 et morte en 1803. Madame de Pompadour la fit débuter à l'Opéra. Sa réputation de cantatrice a été presque surpassée par sa réputation de femme d'esprit et par ses bons mots. M. Deville a fait paraître un volume in-12, intitulé : *Arnoldiana.*

[2] Gorsas (Antoine-Joseph), écrivain politique, guillotiné le 7 octobre 1793. Entre autres brochures critiques dont il est l'auteur se trouve *L'âne promeneur ou Critès promené par son âne*. In-8, 1786.

que je n'ai jamais vu ni connu, et que l'on m'a dit être un jacobin forcené, vomissait des horreurs contre moi.

Le malheur voulut que M. Le Brun qui, contre mon gré, faisait bâtir une maison rue du Gros-Chenet, donnât par là prétexte à la calomnie. Certainement lui et moi nous avions gagné assez d'argent pour nous permettre une pareille dépense; cependant certaines gens soutenaient que M. de Calonne payait cette maison. Il l'aurait payée bien tard ; car elle ne l'a été tout à fait qu'à mon retour de Russie en 1801, M. Le Brun m'ayant laissé ce soin, à mon grand désappointement. — Vous voyez, disais-je sans cesse à M. Le Brun, quels infâmes propos l'on tient ! — Laissez-les dire, me répondait-il dans une sainte colère; quand vous serez morte, je ferai élever dans mon jardin une pyramide qui ira jusqu'au ciel, et je ferai graver dessus la liste de vos portraits ; on saura bien alors à quoi s'en tenir sur votre fortune. Mais j'avoue que l'espoir d'un pareil honneur me consolait peu de mon chagrin présent; ce chagrin était d'autant plus vif, que personne, moins que moi, n'avait craint de pouvoir devenir l'objet d'une pensée avilissante. J'avais sur l'argent une telle insouciance, que je n'en connaissais presque pas la valeur : la comtesse de la Guiche, qui vit encore, peut affirmer qu'étant venue chez moi pour me demander de faire son portrait[1], et me disant qu'elle ne pouvait y mettre que mille écus, je répondis que M. Le Brun ne voulait point que

[1] Madame Vigée Le Brun a fait deux fois le portrait de madame la comtesse de la Guiche : la première fois en 1783, et la seconde en 1788.

j'en fisse à moins de cent louis. Ce défaut de calcul m'a été fort désavantageux pendant mon dernier voyage à Londres ; j'oubliais constamment que les guinées valaient plus d'un louis, et pour mes portraits, entre autres pour celui de madame Canning, que j'ai peinte en 1803, je faisais mon compte comme si j'étais à Paris.

Tous ceux qui m'entouraient, de plus, savent que M. Le Brun s'emparait en totalité de l'argent que je gagnais, me disant qu'il le ferait valoir dans son commerce ; je ne gardais souvent que 6 francs dans ma poche. Lorsque en 1788 je fis le portrait du beau prince Lubomirski, alors adolescent, sa tante, la princesse Lubomirska, m'envoya douze mille francs, sur lesquels je priai M. Le Brun de me laisser deux louis ; mais il me les refusa, prétendant avoir besoin de la somme entière pour solder tout de suite un billet. Il était plus habituel, au reste, que M. Le Brun touchât lui-même, et très-souvent il négligeait de me dire que l'on m'avait payée. Une seule fois, dans ma vie, au mois de septembre 1789, j'ai reçu le prix d'un portrait; c'était celui du bailly de Crussol, qui m'envoya cent louis. Heureusement mon mari était absent, en sorte que je pus garder cette somme, qui, peu de jours après le 5 octobre, me servit pour aller à Rome.

Mon indifférence pour la fortune tenait sans doute alors au peu de besoin que j'avais d'être riche. Ce qui rendait ma maison agréable n'exigeant aucun luxe, j'ai toujours vécu fort modestement. Je dépensais extrêmement peu pour ma toilette : on me repro-

chait même trop de négligence, car je ne portais que des robes blanches, de mousseline ou de linon, et je n'ai jamais fait faire de robes parées que pour mes séances à Versailles. Ma coiffure ne me coûtait rien, j'arrangeais mes cheveux moi-même, et le plus souvent je tortillais sur ma tête un fichu de mousseline, ainsi qu'on peut le voir dans mes portraits qui sont à Florence, à Pétersbourg et, à Paris, chez M. de Laborde. Dans tous mes portraits enfin, je me suis peinte ainsi, excepté dans celui qui est au ministère de l'intérieur, où je suis costumée à la grecque [1].

Certes, ce n'était pas une telle femme que pouvait séduire le titre de receveur-général des finances, et, sous tout autre rapport, M. de Calonne m'a toujours semblé peu séduisant; car il portait une perruque fiscale. Une perruque! jugez comme, avec mon amour du pittoresque, j'aurais pu m'accoutumer à une perruque! je les ai toujours eues en horreur, au point de refuser un riche mariage, parce que le prétendant portait perruque; et je ne peignais qu'à regret les hommes coiffés ainsi.

Ce qu'il y a d'ailleurs de surprenant dans cette affaire, c'est que rien n'avait pu prêter une ombre de vraisemblance à la calomnie; je connaissais à peine M. de Calonne. Une seule fois dans ma vie j'avais été chez lui au ministère des finances; il donnait une grande soirée au prince Henri de Prusse, et, ce prince venant habituellement chez moi, il avait jugé convenable de m'inviter; enfin je me souviens d'avoir hâté son por-

[1] Ce portrait est maintenant au musée du Louvre.

trait au point de ne pas faire les mains d'après lui, quoique j'eusse l'habitude de les faire toujours d'après mes modèles.

Je n'aurais donc jamais imaginé de quelle source pouvaient naître ces propos désolants, sans la découverte que je fis plus tard d'une perfidie digne de l'enfer.

M. de Calonne allait très-souvent rue du Gros-Chenet, où je ne logeais pas encore à cette époque, chez madame de S***, femme de D***, surnommé le Roué. Madame de S*** avait un charmant et doux visage, quoiqu'on pût remarquer quelque chose de faux dans son regard, et M. de Calonne en était très-amoureux. Au temps dont je vous parle, elle m'avait priée de faire son portrait, et, comme un jour elle prenait séance, elle me demanda avec son air de douceur habituel si je voulais lui prêter ma voiture le soir, pour aller au spectacle ; j'y consentis, et mon cocher alla la prendre chez elle. Le lendemain matin je demandai mes chevaux pour onze heures; mais, à onze heures, cocher, voiture, rien n'était rentré. Je dépêche aussitôt quelqu'un chez madame de S*** ; madame de S*** n'était point de retour ; elle avait passé la nuit à l'hôtel des Finances ! Jugez de ma colère, quand je l'appris quelques jours après par mon cocher, auquel un bon pourboire ne ferma pas la bouche, et qui conta le fait à plusieurs personnes de la maison. En pensant que, si les gens de l'hôtel des Finances, ou d'autres, avaient demandé à cet homme le nom de ses maîtres, cet homme avait dû répondre naturellement qu'il appartenait à madame Le Brun, j'étais tout à fait hors de moi. Il est inutile

d'ajouter que je n'ai jamais revu madame de S**, qui, m'a-t-on dit, vit à Toulouse, et s'est jetée dans la plus austère dévotion. Que Dieu lui pardonne! A-t-elle voulu sauver sa réputation aux dépens de la mienne? Me haïssait-elle? Je ne sais; mais elle m'a fait bien du mal; car les longs détails dans lesquels je viens d'entrer, chère amie, vous prouvent assez combien j'ai souffert d'une calomnie qui s'appliquait si mal et à mon caractère et à la conduite de toute une vie, que j'ose dire avoir été honorable.

Voilà vraiment une triste lettre, faite pour dégoûter de la célébrité, surtout lorsqu'on a le malheur d'être femme. Quelqu'un me disait un jour : « Quand je vous regarde et que je songe à votre renommée, il me semble voir des rayons autour de votre tête. — Ah! répondis-je, en soupirant, il y a bien quelques petits serpents dans ces rayons-là. » En effet, a-t-on jamais vu une grande réputation, dans quelque genre que ce soit, ne pas attirer l'envie? Il est vrai qu'elle attire aussi près de vous vos contemporains les plus distingués, et cet entourage console de beaucoup de choses. Quand je songe à tant de gens aimables et bons, dont j'ai dû l'amitié à mon talent, je me félicite d'avoir fait connaître mon nom; et, pour tout dire en un mot, chère amie, quand je pense à vous, j'oublie les méchants.

Adieu.

LETTRE VIII

Le Kain. — Brizard. — Mademoiselle Dumesnil. — Monvel. — Mademoiselle Raucourt. — Mademoiselle Sainval. — Madame Vestris. — Larive. — Mademoiselle Clairon. — Talma. — Préville. — Dugazon. — Mademoiselle Doligny. — Mademoiselle Contat. — Molé. — Fleury. — Mademoiselle Mars. — Mademoiselle Sophie Arnould. — Madame Saint-Huberti. — Les deux Vestris. — Mademoiselle Pélin. — Mademoiselle Allard. — Mademoiselle Guimard. — Carlin. — Cailleau. — Laruette. — Madame Dugazon [1].

Un de mes plus doux délassements était d'aller au spectacle, et je puis vous dire qu'il brillait sur la scène des acteurs si admirables, que beaucoup d'entre eux n'ont jamais été remplacés. Je me souviens parfaitement d'avoir vu jouer le célèbre Le Kain : quoique je fusse trop jeune alors pour apprécier son grand talent, les applaudissements, les transports unanimes qu'il excitait me prouvaient assez combien ce tragédien était supérieur. La laideur de Le Kain, toute prodigieuse qu'elle était, disparaissait dans certains rôles. Le costume de chevalier, par exemple, adoucissait l'expression sévère et repoussante d'une figure dont

[1] Vincent-Antoine Arnault, de l'Académie française, a fait paraître, en 1828, chez Charles Froment, 1 volume in-18, ayant pour titre : *Les souvenirs et les regrets du vieil amateur dramatique.* Dans cet ouvrage on trouve les portraits à la plume ainsi que les portraits en pied finement gravés et coloriés de presque tous les artistes dont madame Vigée Le Brun parle dans cette lettre.

tous les traits étaient irréguliers, en sorte qu'on pouvait le regarder quand il jouait Tancrède; mais dans le rôle d'Orosmane, où je l'ai vu une fois, j'étais placée fort près de la scène, et le turban le rendait si hideux, bien que j'admirasse sa noble et belle manière, qu'il me faisait peur.

A l'époque où Le Kain jouait les premiers rôles, et même assez longtemps après, j'ai vu Brizard ainsi que mademoiselle Dumesnil. Brizard remplissait les rôles de pères; la nature semblait l'avoir créé pour cet emploi : ses cheveux blancs, sa taille imposante, son superbe organe, lui donnaient le caractère le plus noble, le plus respectable qu'on puisse imaginer. Il excellait surtout dans *Le Roi Lear* et dans l'*Œdipe* de Ducis. Vous auriez réellement cru voir ces vieux princes si malheureux et si touchants, tant il y avait de grandiose dans l'aspect de celui qui les représentait.

Mademoiselle Dumesnil, quoique petite et fort laide, excitait des transports dans les grands rôles tragiques. Son talent était fort inégal : elle tombait parfois dans la trivialité, mais elle avait des moments sublimes. En général, elle exprimait mieux la fureur que la tendresse, si ce n'est la tendresse maternelle, car un de ses plus beaux rôles était Mérope. Il arrivait quelquefois à mademoiselle Dumesnil de jouer une partie de la pièce sans produire aucun effet; puis, tout à coup, elle s'animait; son geste, son organe, son regard, tout devenait si éminemment tragique qu'elle enlevait les suffrages de toute la salle. On m'a assuré qu'avant de paraître en scène elle buvait une bouteille de vin et

qu'elle s'en faisait tenir une autre en réserve dans la coulisse.

Un des acteurs les plus remarquables du Théâtre-Français, dans la tragédie et la haute comédie, était Monvel. Quelques désavantages physiques et la faiblesse de son organe l'ont empêché de se placer au premier rang, mais son âme, sa chaleur, et surtout l'extrême justesse de sa diction, ne laissaient rien à désirer. A mon retour en France il avait quitté les rôles de jeunes premiers pour ceux des pères nobles. Je lui ai vu jouer alors Auguste de *Cinna* et l'Abbé de l'Épée d'une manière admirable; dans ce dernier rôle il était si parfait de naturel, qu'un jour, au moment où, en quittant la scène, il saluait les personnages de la pièce, je me levai et je lui rendis son salut. Les personnes qui étaient avec moi dans la loge s'en amusèrent beaucoup.

Le début le plus brillant que je me rappelle avoir vu est celui de mademoiselle Raucourt dans le rôle de Didon. Elle avait tout au plus dix-huit ou vingt ans. La beauté de son visage, sa taille, son organe, sa diction, tout en elle promettait une actrice parfaite; elle joignait à tant d'avantages un air de décence remarquable, et une réputation de sagesse austère, qui la firent rechercher alors par nos plus grandes dames; on lui donnait des bijoux, ses habits de théâtre, et de l'argent pour elle et pour son père qui ne la quittait jamais. Plus tard, elle a bien changé de manière d'être : on prétend que l'heureux mortel, qui le premier triompha de tant de vertus, fut le marquis de Bièvres, et que, lorsqu'elle le quitta pour un autre amant, il s'écria :

Ah! l'ingrate à ma rente! Si mademoiselle Raucourt n'est point restée sage, elle est restée grande tragédienne; mais sa voix est devenue tellement rauque et dure, que, lorsqu'on fermait les yeux, on croyait entendre un homme. Elle n'a quitté qu'à sa mort le théâtre, où elle a fini par jouer les rôles de mères et de reines avec infiniment de succès.

J'ai vu jouer aussi mesdemoiselles Sainval et madame Vestris, sœur de Dugazon. Les deux premières pleuraient un peu trop constamment; mais elles me semblaient, surtout la cadette, plus tragédiennes que madame Vestris, qui, toute belle qu'elle était, n'a jamais obtenu de grands succès, si ce n'est dans le rôle de Gabrielle de Vergy, où l'effet qu'elle produisait, au dernier acte, était déchirant; il faut dire aussi que cette scène est horrible.

Larive, qui pour son malheur succédait à Le Kain, dont on n'avait point encore perdu le souvenir, avait plus de talent que les vieux amateurs ne voulaient lui en reconnaître ; la comparaison seule lui faisait tort, car il ne manquait ni de noblesse ni d'énergie. Son visage était beau; il était grand, bien fait, mais il n'était jamais d'aplomb sur ses jambes, ce qui faisait dire qu'il marchait à côté de lui.

Larive avait très-bon ton et causait avec esprit, même de choses qui n'avaient point rapport à son art, en sorte qu'il voyait la bonne compagnie. Mon frère me le présenta, et comme je savais que Larive était lié intimement avec mademoiselle Clairon, je lui témoignai une fois le désir de rencontrer cette grande tragédienne que je n'avais jamais vue jouer. Il m'engagea

aussitôt à diner chez lui pour me faire trouver avec elle, ce que j'acceptai. Deux jours après, je me rendis à la maison qu'il avait fait construire et qu'il habitait dans le Gros-Caillou. Cette maison était charmante, arrangée avec un goût parfait, outre qu'un fort beau jardin y faisait jouir dans Paris du charme de la campagne. Larive me promena dans ses berceaux, sous ses vignes grimpantes à la manière antique, comme on en voit aux environs de Naples; et, comme nous venions de rentrer dans le salon pour dîner, on annonça mademoiselle Clairon. Je me l'étais figurée très-grande; elle était au contraire fort petite et fort maigre. Elle tenait sa tête extrêmement élevée, ce qui lui donnait de la dignité. Du reste, je n'ai jamais entendu parler avec autant d'emphase; car elle conservait toujours le ton tragique et les airs d'une princesse; mais elle me parut instruite et spirituelle. J'étais à table à côté d'elle, et je jouis beaucoup de sa conversation. Larive lui témoignait un respect profond; les égards qu'il avait pour elle annonçaient à la fois de l'admiration et de la reconnaissance; c'était sous ces deux rapports en effet que sans cesse il parlait d'elle.

Lorsque je suis rentrée en France, j'ai été charmée de revoir Larive que j'ai rencontré souvent à Épinay chez la marquise de Groslier. N'étant plus au théâtre alors, il habitait une charmante campagne, située près de là, et madame de Groslier était enchantée de ce voisinage. Il nous faisait des lectures ravissantes; la manière dont il disait les vers acquérait un nouveau prix de la beauté de son organe.

Talma, notre dernier grand acteur tragique, a, selon

moi, surpassé tous les autres. Il y avait du génie dans son jeu. On peut dire de plus qu'il a révolutionné l'art: d'abord en faisant disparaître la déclaration ampoulée et maniérée, par sa diction naturelle et vraie; ensuite, en forçant à l'innovation dans les costumes, attendu qu'il s'habillait en Grec et en Romain pour jouer Achille et Brutus, ce dont je lui sus un gré infini. Talma avait une des plus belles têtes, un des visages les plus mobiles qu'on pût voir[1]; et, si loin qu'allât la chaleur de son jeu, il restait toujours noble, ce qui me semble une première qualité dans l'acteur tragique. Son organe était quelquefois un peu sourd; il convenait mieux aux rôles furieux ou profonds qu'il ne convenait aux rôles brillants: aussi était-il principalement admirable dans ceux d'Oreste et de Manlius; mais, dans tous, il avait plusieurs moments sublimes. Le dernier qu'il ait composé n'a point été joué depuis lui. Personne n'oserait, je crois; car Talma s'y était montré supérieur à lui-même; ce n'était plus un acteur, c'était bien Charles VI, un malheureux roi, un malheureux fou, dans son effrayante vérité. Hélas! la mort a suivi de près le triomphe; et ce que tout Paris applaudissait avec de si grands transports, c'était le chant du cygne.

Talma était un homme excellent, et le plus facile à vivre qu'on puisse rencontrer. Il faisait habituellement peu de frais dans la société; il fallait, pour l'animer, qu'un mot de la conversation remuât un intérêt de son cœur ou de son esprit: alors il était fort intéressant à

[1] Le baron Gérard a fait un très-beau et très-ressemblant portrait de Talma.

entendre, principalement quand il parlait de son art.

La comédie a peut-être encore été plus riche en talents que la tragédie. J'ai eu souvent le bonheur de voir jouer Préville. Voilà l'acteur parfait, inimitable ! Son jeu, plein d'esprit, de naturel, de gaieté, était aussi le plus varié. Jouait-il tour à tour Crispin, Sosie, Figaro, vous ne reconnaissiez pas le même homme, tant les nuances de son comique étaient inépuisables : aussi n'a-t-on point remplacé Préville. Il était si parfaitement *vrai* par nature, que tous ceux qui depuis ont voulu l'imiter ne sont parvenus qu'à nous montrer sa charge. Je n'en excepte point Dugazon, qui certes avait un grand talent, mais qui, dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville*, par exemple, n'a jamais approché de son modèle.

J'ai plusieurs fois dîné avec Préville ; il était rare de rencontrer un aussi aimable convive ; sa gaicté si spirituelle nous charmait tous. Il racontait à merveille une foule d'anecdotes extrêmement piquantes, et l'on recherchait avec empressement les occasions de se trouver avec lui.

Dugazon, son successeur dans les rôles comiques, eût été un excellent comédien, si l'envie de faire rire le public ne l'eût pas entraîné souvent jusqu'à la farce. Il jouait admirablement bien certains rôles de valet ; il avait du mordant, un masque parfait, et peut-être aurait-il égalé Préville s'il avait dédaigné la charge. Mais ce qui peut faire croire que sa nature le portait à ce misérable genre, c'est que la nuance qui existait à la scène entre lui et son devancier se montrait aussi dans les salons, où Préville était un

homme aimable, et Dugazon un farceur de beaucoup d'esprit. On ne le recevait donc quelquefois que pour amuser les convives ; car il était fort amusant, surtout après dîner. Dugazon a été atroce pendant la révolution ; il fut un de ceux qui allèrent chercher le Roi à Varennes, et un témoin oculaire m'a dit l'avoir vu à la portière de la voiture, le fusil sur l'épaule. Notez que cet homme avait été comblé des bienfaits de la cour, et principalement par M. le comte d'Artois.

Je me souviens d'avoir vu mademoiselle Doligny dans les rôles de jeunes premières, qu'elle jouait avec une rare perfection. Elle avait à la fois tant de vérité, d'esprit et de décence, que son grand talent faisait tout à fait oublier sa laideur. J'ai vu aussi débuter mademoiselle Contat. Elle était extrêmement jolie et bien faite, mais si mauvaise dans les premiers temps, que personne ne pouvait prévoir qu'elle deviendrait une aussi excellente actrice. Sa charmante figure ne suffisait pas toujours pour la mettre à l'abri des sifflets, lorsque Beaumarchais lui confia le rôle de Suzanne dans *le Mariage de Figaro.* A partir de ce moment, elle marcha de succès en succès : d'abord dans l'emploi des grandes coquettes, puis enfin dans des rôles plus convenables à son âge, et surtout à sa taille qui, par malheur, avait pris trop d'embonpoint.

Mademoiselle Contat avait épousé M. de Parny, neveu du célèbre poëte de ce nom ; mais son mariage ne fut déclaré qu'à l'époque où elle quitta le théâtre ; elle a conservé jusqu'à sa mort un visage charmant ; je n'ai jamais vu de sourire plus enchanteur ; comme

elle avait infiniment d'esprit, sa conversation était tout à fait piquante, et je la trouvais si aimable que je l'invitais souvent à venir chez moi.

Mademoiselle Contat était admirablement bien secondée dans tous ses rôles par Molé, qui jouait presque toujours avec elle. Molé, sans avoir jamais égalé Préville, était pourtant un grand acteur ; il avait de la grâce et de la dignité ; il tenait toujours bien la scène, comme on dit ; j'ai peu vu de talent aussi varié, et surtout aussi brillant que le sien. Je l'ai reçu chez moi plusieurs fois ; quoique son jeu fût très-spirituel, Molé n'avait rien de remarquable dans un salon sous le rapport de l'amabilité, si ce n'est un excellent ton.

Fleury, qui, après l'avoir doublé, lui a succédé dans les grands rôles, est le dernier qui nous ait conservé les traditions de la haute comédie. Il avait moins de verve et moins d'élévation que Molé ; mais personne n'a joué comme lui les jeunes grands seigneurs. Comme il avait beaucoup d'esprit et de fort bonnes manières, il voyait souvent de près la haute société, et il en avait si bien saisi les usages, les agréments et les travers, qu'il nous offrait encore, il y a peu d'années, une copie parfaite de modèles qui avaient disparu.

A l'époque où tous les grands acteurs dont je vous parle commençaient à vieillir, il s'élevait près d'eux un jeune talent, qui fait aujourd'hui l'ornement de la scène française : mademoiselle Mars jouait alors avec une perfection inimitable les rôles d'ingénues ; elle excellait dans celui de Victorine du *Philosophe sans le savoir*, et dans vingt autres pour lesquels on ne l'a

jamais remplacée ; car il est impossible d'être aussi vraie, aussi touchante : c'était la nature dans tout son charme. Quand vous avez vu mademoiselle Mars, ma chère amie, elle avait déjà pris l'emploi de mademoiselle Contat, qu'elle seule pouvait faire oublier. Vous vous souvenez bien certainement de sa jolie figure, de sa charmante taille, et de sa voix, la voix des anges ? heureusement ce visage, cette taille, cet organe enchanteur, se conservent si parfaitement, que mademoiselle Mars n'a point d'âge, n'en aura je crois jamais ; et chaque soir le public par ses transports lui prouve qu'il est de mon avis.

Je me rappelle avoir vu jouer deux fois mademoiselle Arnould au grand Opéra, dans *Castor et Pollux.* J'étais peu capable alors de juger son talent d'actrice ; je me souviens cependant qu'elle me parut avoir de la grâce et de l'expression. Quant à son talent comme cantatrice, la musique de ce temps-là m'ennuyait si horriblement que j'écoutais trop mal pour en pouvoir parler. Mademoiselle Arnould n'était point jolie ; sa bouche déparait son visage, ses yeux seulement lui donnaient une physionomie où se peignait l'esprit remarquable qui l'a rendue célèbre. On a répété et imprimé un nombre infini de ses bons mots, en voici un que je ne crois pas connu, et que je trouve fort comique : elle assistait au mariage de sa fille, avec la mère, la tante, et plusieurs autres honnêtes femmes parentes de son gendre ; pendant la cérémonie nuptiale, mademoiselle Arnould se retourne et leur dit : « C'est plaisant ! je suis la seule demoiselle qui se trouve ici. »

Une femme dont le talent supérieur nous a ravis longtemps a succédé à mademoiselle Arnould. C'était madame Saint-Huberti, qu'il faut avoir entendue pour savoir jusqu'où peut aller l'effet de la tragédie lyrique. Madame Saint-Huberti non-seulement avait une voix superbe ; mais elle était encore grande actrice, le bonheur a voulu qu'elle eût à chanter les opéras de Piccini, de Sacchini, de Gluck, et cette musique si belle, si expressive, convenait parfaitement à son talent plein d'expression, de vérité et de grandiose. Il est impossible d'être plus touchante qu'elle ne l'était dans les rôles d'Alceste, de Didon, etc. ; toujours vraie, toujours noble, ses accents arrachaient les larmes de toute la salle, et je me souviens encore de certains mots, de certaines notes auxquelles il était impossible de résister.

Madame Saint-Huberti n'était point jolie, mais son visage était ravissant de physionomie et d'expression. Le comte d'Entraigues, très-bel homme, et très-distingué par son esprit, en devint tellement amoureux qu'il l'épousa. La révolution ayant éclaté, il se réfugia à Londres avec elle. C'est là qu'un soir, comme ils montaient ensemble en voiture, ils furent assassinés tous les deux, sans qu'on ait jamais pu découvrir ni les assassins ni les motifs d'une pareille horreur [1].

Sous le rapport du chant, tout l'Opéra se compo-

[1] Le comte d'Entraigues, dont les opinions royalistes étaient très-vives, quitta la France dès les premiers jours de la révolution, et se réfugia à Lausanne où il se maria avec mademoiselle Saint-Huberti, le 20 décembre 1790. Le comte ayant été arrêté en 1797 à Trieste, madame d'Entraigues le fit évader, et tous deux se rendirent à Vienne, puis à Graetz et de là en Angleterre où le comte d'Entraigues avait à

sait pour moi de madame Saint-Huberti ; je ne vous dirai donc rien de ceux qui chantaient avec elle, car je les écoutais à peine ; j'aimais mieux réserver une partie de mon attention pour les ballets, où se montraient alors plusieurs talents remarquables. Gardel et Vestris père tenaient le premier rang. Je les ai vus souvent danser ensemble, notamment dans une chaconne de je ne sais quel opéra de Grétry, chaconne qui, je crois, a fait courir tout Paris : c'était un pas de deux dans lequel les deux coryphées poursuivaient mademoiselle Guimard, fort petite et fort maigre ; ce qui fit dire qu'ils avaient l'air de deux grands chiens qui se disputaient un os. Gardel m'a toujours semblé fort inférieur à Vestris père, qui était grand, très-bel homme, et parfait dans la danse noble et grave. Je ne saurais vous dire avec quelle grâce il ôtait et remettait son chapeau, au salut qui précédait le menuet ; aussi toutes les jeunes femmes de la cour, avant leur présentation, prenaient-elles quelques leçons de lui pour faire les trois révérences.

A Vestris père a succédé Vestris fils, le danseur le plus surprenant qu'on puisse voir, tant il avait à la fois de grâce et de légèreté. Quoique nos danseurs actuels n'épargnent point les pirouettes, personne bien certainement n'en fera jamais autant qu'il en a fait, puis, tout à coup, il s'élevait au ciel d'une manière si prodigieuse, qu'on lui croyait des ailes ; ce qui faisait

remplir, auprès du gouvernement anglais, une mission secrète dont l'avait chargé l'Empereur de Russie. Peu après leur arrivée à Londres, ils y furent assassinés par leur domestique. La politique ne fut pas, dit-on, étrangère à ce double assassinat.

dire au père Vestris : « Si mon fils touche la terre, c'est seulement par procédé pour ses camarades. »

Mademoiselle Pélin et mademoiselle Allard étaient deux danseuses du genre qu'on appelle *grotesque* en Italie. Elles faisaient des tours de force, des pirouettes sans fin et sans charme; mais toutes deux, bien qu'elles fussent très-grasses, étaient vraiment surprenantes par leur agilité; mademoiselle Allard surtout.

Mademoiselle Guimard avait un tout autre genre de talent; sa danse n'était qu'une esquisse; elle ne faisait que de petits pas, mais avec des mouvements si gracieux, que le public la préférait à toute autre danseuse; elle était petite, mince, très-bien faite; et, quoique laide, elle avait des traits si fins, qu'à l'âge de quarante-cinq ans elle semblait, sur la scène, n'en avoir pas plus de quinze.

A l'instar, et même en rival heureux du grand Opéra, j'ai vu s'élever l'Opéra-Comique, qui prenait la place de ce qu'on nommait la *Comédie Italienne.* J'aurais peine à vous dire quelque chose de cette Comédie Italienne, si je ne me rappelais que j'y suis allée voir jouer Carlin, dont, toute jeune que j'étais, le souvenir m'est resté. Carlin jouait l'arlequin dans des pièces à canevas, espèces de proverbes, qui nécessitent des acteurs spirituels. Ses saillies inépuisables, le naturel et la gaieté de son jeu, faisaient de lui un acteur tout à fait à part. Quoique fort gros, il avait dans les mouvements une lestesse surprenante; on m'a dit qu'il étudiait ses gestes, si moelleux et si gracieux, en regardant jouer de jeunes chats, dont il est très-vrai qu'il avait la souplesse. Lui seul suffisait pour atti-

rer le public, pour remplir la salle et charmer les spectateurs; quand il a disparu de la scène, la Comédie Italienne a fini.

La troupe lyrique qui l'a remplacée possédait plus d'un talent remarquable et chantait les opéras de Duni, de Philidor, de Grétry, etc. Un des acteurs les plus aimés du public était Cailleau; il a quitté le théâtre lorsque j'étais encore fort jeune; je l'ai pourtant vu jouer deux fois dans *Annette et Lubin*. Sa belle physionomie, si gaie, si animée, et sa superbe voix, seraient restées dans ma mémoire, lors même que je n'aurais pas eu plus tard le plaisir de jouer la comédie avec lui en société. Au moment de ses plus grands succès, il lui arriva sur la scène un léger accident du gosier, auquel sont exposés tous les chanteurs; une huée étant alors partie de la salle, Cailleau s'en trouva tellement offensé, qu'il quitta le théâtre le soir même, et, depuis, les plus vives instances ne purent le faire consentir à reparaître devant le public.

Outre son grand talent, Cailleau avait beaucoup d'esprit; il était charmant en société, où sa gaieté si franche amenait la joie; il racontait à merveille, et chez le comte de Vaudreuil, à Gennevilliers, il rendait les cercles et les repas tout à fait amusants, tantôt par une anecdote piquante, tantôt en nous chantant, avec sa belle voix, les romances et les chansons qui se faisaient alors. Comme il était grand chasseur, on le mettait de toutes les parties de chasse. Le comte de Vaudreuil, pour lequel il avait été si aimable, lui fit donner par monseigneur le comte d'Artois un petit castel, nommé le Belloi, qui se trouve au bout de la ter-

rasse de Saint-Germain, et qui avait un fort joli jardin.

Cailleau vivait là le plus heureux des hommes avec sa femme et son enfant. J'ai été passer quelques jours chez lui, et, dans son bonheur, il me rappelait exactement ce Lubin, dont je lui avais vu si bien jouer le rôle. M. le comte d'Artois, en lui faisant don du petit castel, l'avait nommé capitaine des chasses de tout l'arrondissement. Il en portait l'uniforme, et c'est avec cet habit que je l'ai peint, tenant son fusil sur l'épaule. Sa belle et riante physionomie m'inspirait au point que j'ai fait ce portrait en une séance [1].

Lorsque la révolution arriva, Cailleau fut très-suspecté, comme ayant reçu des bienfaits d'un prince. On m'a dit, mais je ne veux pas le croire, qu'il s'était montré ingrat, et qu'il avait joué le rôle de jacobin. Si la chose est vraie, je suis persuadée que la peur et sa femme lui ont tourné la tête. J'ai des raisons pour croire que sa femme était fort révolutionnaire : en 1791, je reçus à Rome, où j'étais alors, une lettre dans laquelle elle m'engageait à rentrer en France, me disant que nous serions tous égaux, et qu'enfin ce serait *l'âge d'or*. Heureusement je ne la crus pas; car on sait quel âge d'or a suivi ! Peu de temps après avoir reçu cette lettre, j'appris que madame Cailleau s'était de désespoir jetée par la fenêtre.

Laruette et sa femme sont restés au théâtre plus tard que Cailleau [2]. Tous deux étaient excellents dans

[1] Ce portrait a été acheté à la vente de M. Le Brun par M. le comte d'Harcourt. (*Note de l'Auteur*.)

[2] Laruette, acteur et auteur dramatique, a quitté le théâtre en 1778.

leur genre. Mais madame Laruette surtout jouait avec un charme, une finesse, chantait avec un goût et une expression indicibles. Elle avait plus de cinquante ans qu'elle n'en paraissait pas avoir seize, tant sa taille était jeune et ses traits délicats. Non-seulement elle n'était pas ridicule dans les rôles naïfs, mais elle était charmante; et jamais peut-être les transports et les regrets du public n'ont été aussi loin que le jour où, quittant enfin le théâtre, elle joua pour la dernière fois, dans *Isabelle et Gertrude*, et dans je ne sais quel autre opéra, les deux plus jeunes rôles du répertoire. Quoique je l'aie très-peu vue jouer, je me la rappelle parfaitement.

J'arrive enfin à celle dont j'ai pu suivre toute la carrière dramatique, au talent le plus parfait que l'Opéra-Comique ait possédé, à madame Dugazon. Jamais on n'a porté sur la scène autant de vérité. Madame Dugazon avait un de ces talents de nature qui semblent ne rien devoir à l'étude. On n'apercevait plus l'actrice; c'était *Babet*, c'était *la comtesse d'Albert* ou *Nicolette*. Noble, naïve, gracieuse, piquante, elle avait vingt physionomies, de même qu'elle faisait toujours entendre l'accent propre au personnage, et son chant n'annonçait aucune autre prétention. Elle avait même la voix assez faible, mais cette voix suffisait au rire, aux larmes, à toutes les situations, à tous les rôles. Grétry et Delayrac, qui ont travaillé pour elle, en étaient fous, et j'en étais folle.

Ce dernier mot me rappelle un rôle, dans lequel on a toujours vainement essayé de la copier. Jamais on n'a pu nous rendre Nina. Nina, tout à la fois si dé-

cente et si passionnée, et si malheureuse, si touchante, que son aspect seul faisait fondre en larmes les spectateurs. Je crois avoir vu *Nina* vingt fois au moins, et chaque fois mon attendrissement a été le même. J'étais trop enthousiaste de madame Dugazon pour ne pas l'engager souvent à venir souper chez moi. Nous remarquions que, si elle venait de jouer *Nina*, elle conservait encore les yeux un péu hagards, en un mot, qu'elle restait Nina toute la soirée. C'était bien certainement à cette faculté de se pénétrer aussi profondément de son rôle qu'elle devait l'étonnante perfection de son talent.

Madame Dugazon était royaliste de cœur et d'âme. Elle en donna la preuve au public à une époque fort avancée de la révolution, un soir qu'elle jouait la soubrette des *Événements imprévus*. La reine assistait à ce spectacle, et dans un duo que le valet commence en disant : *J'aime mon maître tendrement*, madame Dugazon, qui devait répondre : *Ah ! comme j'aime ma maîtresse*, se tourna vers la loge de Sa Majesté, mit la main sur son cœur, et chanta sa réplique d'une voix émue, en s'inclinant devant la Reine. On m'a dit qu'un peu plus tard, le public, et quel public ! voulut tirer vengeance de ce noble mouvement en s'obstinant à lui faire chanter je ne sais quelle horreur, qu'on chantait alors tous les soirs sur la scène. Madame Dugazon ne céda point : elle quitta le théâtre.

La longueur démesurée de cette lettre vous prouve, chère amie, que j'ai beaucoup aimé moi-même à jouer la comédie ; car je ne vous ai point épargné les détails. Adieu.

LETTRE IX

Chantilly. — Le Raincy. — Madame de Montesson. — La vieille princesse de Conti. — Gennevilliers. — Nos spectacles. — Le Mariage de Figaro. — Beaumarchais. — M. et madame de Villette. — Moulin-Joli. — Watelet. — M. de Morfontaine. — Le marquis de Montesquiou. — Mon horoscope.

Il m'était impossible, à mon grand regret, de rester longtemps à la campagne; mais je ne me refusais pas le plaisir d'y passer souvent plusieurs jours de suite, et j'étais invitée dans les plus beaux lieux voisins de Paris. J'ai pu voir, par exemple, les fêtes magnifiques de Chantilly, que le prince de Condé, celui que vous avez vu revenir en France avec Louis XVIII, savait si bien ordonner, et dont il faisait si bien les honneurs. Vous connaissez le superbe château de Chantilly. Son immense galerie était garnie alors d'armures françaises de différents siècles, dont quelques-unes par leur lourdeur et leur dimension semblaient avoir été faites pour des géants: ce qui ornait à merveille l'habitation d'un descendant du grand Condé. On voyait au bout de cette galerie le masque de Henri IV, moulé sur lui, sitôt après sa mort, et auquel étaient encore attachés quelques poils des sourcils du bon roi. Je ne sais ce qu'est devenu ce masque, que l'on a beaucoup reproduit en plâtre; quant aux armures, elles ont été

pillées pendant la révolution, et plusieurs sont maintenant rassemblées dans un musée.

Ce château avait je ne sais quoi de grandiose, qui le rendait digne de ses maîtres. La salle à manger était d'une beauté remarquable : entre des colonnes de marbre se trouvaient placées de larges vasques, en marbre aussi, qui recevaient des cascades d'eau limpide et sans cesse renouvelée. Cette salle semblait être en plein air, son effet était magique. Le parc dans son immense étendue donnait l'idée d'une féerie avec ses lacs, ses rivières bordées de mille fleurs. Ce hameau charmant, dont les chaumières à l'intérieur brillaient de la plus grande magnificence, tout enfin faisait de Chantilly un séjour admirable; aussi les étrangers s'y rendaient-ils en foule, à l'époque dont je vous parle, à cette heureuse époque où le maître de ce beau lieu y vivait adoré de tous les habitants, qu'il comblait de ses bienfaits et qui l'ont si vivement regretté.

En 1782, j'ai séjourné quelque temps au Raincy. Le duc d'Orléans, père de Philippe-Égalité, qui l'habitait alors, m'y fit venir pour y faire son portrait et celui de madame de Montesson [1]. A l'exception du plaisir que je pris à voir de grandes parties de chasse, je m'ennuyai passablement au Raincy; mes séances finies, je n'avais de société qui me fût agréable que celle de madame Bertholet [2], fort aimable

[1] Madame Vigée Le Brun cite ces deux toiles dans la liste de ses tableaux et portraits comme ayant été faits en 1779. Leur véritable date doit être 1780, sa fille étant née dans cette année.

[2] Femme du célèbre chimiste Claude-Louis, comte Bertholet.

femme, qui jouait fort bien de la harpe. Saint-Georges, le mulâtre, si fort et si adroit, était du nombre des chasseurs. J'ai compris là comment il est des hommes, et surtout des princes, qui deviennent passionnés de la chasse; cet exercice, lorsque beaucoup de monde s'y trouve réuni, donne vraiment un grand spectacle. Ce mouvement général, joint aux sons des cors, a vraiment quelque chose de belliqueux.

A propos de ce voyage, je ne puis me rappeler aujourd'hui sans rire une particularité, qui dans le temps me scandalisa beaucoup. Pendant que madame de Montesson me donnait séance, la vieille princesse de Conti vint un jour lui faire une visite, et cette princesse, en me parlant, m'appela toujours mademoiselle. J'étais cependant alors sur le point d'accoucher de mon premier enfant, ce qui rendait la chose tout à fait étrange. Il est vrai que jadis toutes les grandes dames en agissaient ainsi avec leurs inférieures. Mais cette morgue de la cour avait fini avec Louis XV.

Si mon voyage au Raincy me parut peu réjouissant, il n'en était pas de même de ceux que je faisais à Gennevilliers, qui appartenait alors à M. le comte de Vaudreuil, un des hommes les plus aimables que l'on pût voir. Gennevilliers n'était nullement pittoresque; le comte de Vaudreuil avait acheté cette propriété en grande partie pour monseigneur le comte d'Artois, parce qu'elle renfermait de beaux cantons de chasse, et l'avait embellie autant qu'il était possible. La maison était meublée dans le meilleur goût, quoique sans magnificence; il s'y trouvait une salle de comédie, petite, mais charmante, dans

laquelle ma belle-sœur, mon frère, M. de Rivière et moi nous avons joué plusieurs opéras-comiques, avec madame Dugazon, Garat, Cailleau et Laruette. Ces deux derniers, qui étaient alors retirés du théâtre, jouaient admirablement, et avec un tel naturel, qu'un jour, comme ils répétaient ensemble la scène des deux pères dans *Rose et Colas*, je crus qu'ils causaient entre eux, et je leur dis : « Allons, il faut commencer la répétition. » On m'avait donné le rôle de Rose; Garat jouait assez gauchement celui de Colas ; mais il chantait si bien ! il était surtout délicieux de l'entendre dans la *Colonie*, dont la musique est ravissante à mon goût. Il avait pris le rôle de Saint-Albe; moi celui de Marine; et ma belle-sœur celui de la comtesse, qu'elle jouait comme un ange. Ma belle-sœur et M. de Rivière étaient vraiment des acteurs. Ils auraient pu briller même au théâtre.

M. le comte d'Artois et sa société assistaient à nos spectacles. J'avoue que tout ce beau monde me donnait la peur au point que, la première fois qu'ils y vinrent, sans que j'en fusse prévenue, je ne voulus plus jouer ; la crainte de désobliger les amis qui jouaient avec moi me décida seule à entrer en scène : aussi M. le comte d'Artois, avec sa grâce ordinaire, vint-il entre les deux pièces nous encourager par tous les compliments imaginables.

Le dernier spectacle qui fut donné dans la salle de Gennevilliers fut une représentation du *Mariage de Figaro* par les acteurs de la Comédie-Française. Je me rappelle que mademoiselle Sainval jouait la comtesse, mademoiselle Olivier le page; et que mademoi-

selle Contat était charmante dans le rôle de Suzanne. Il fallait néanmoins que Beaumarchais [1] eût cruellement harcelé M. de Vaudreuil pour parvenir à faire jouer sur ce théâtre une pièce aussi inconvenante sous tous les rapports. Dialogue, couplets, tout était dirigé contre la cour, dont une grande partie se trouvait là, sans parler de la présence de notre excellent prince. Chacun souffrait de ce manque de mesure; mais Beaumarchais n'en était pas moins ivre de bonheur : il courait de tous côtés, comme un homme hors de lui-même; et, comme on se plaignait de la chaleur, il ne donna pas le temps d'ouvrir les fenêtres, et cassa tous les carreaux avec sa canne, ce qui fit dire, après la pièce, qu'il avait doublement cassé les vitres.

Le comte de Vaudreuil dut se repentir doublement aussi d'avoir accordé sa protection à l'auteur du *Mariage de Figaro*. En effet, peu de temps après cette représentation, Beaumarchais lui fait demander un rendez-vous qu'il obtient aussitôt, et il arrive à Versailles de si bonne heure, que le comte venait à peine de se lever. Il parle alors d'un projet de finance qu'il vient d'imaginer et qui devait lui rapporter des trésors; puis il finit par proposer à M. de Vaudreuil une somme considérable s'il veut se charger de faire réussir l'affaire. Le comte l'écoute avec le plus grand calme, et quand Beaumarchais a tout dit : — Monsieur de Beaumarchais, lui répondit-il, vous ne pouviez venir dans un moment plus favorable; car j'ai passé une

[1] Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, né à Paris le 24 janvier 1732 et mort le 19 mai 1799.

bonne nuit, j'ai bien digéré et jamais je ne me suis mieux porté qu'aujourd'hui ; si vous m'aviez fait hier une pareille proposition, je vous aurais fait jeter par la fenêtre.

Une des belles campagnes que j'aie vues était Villette. La marquise de Villette, surnommée Belle et Bonne, m'ayant engagée à aller la voir, j'y suis allée passer quelques jours, et je retrouve dans mes papiers de fort jolis vers que M. de Villette fit pour mon arrivée. Je les copie ici, en vous priant toutefois de ne pas oublier que c'est un poëte qui parle :

J'avais lu dans les vieux auteurs
Que les dieux autrefois visitaient les pasteurs,
Et qu'ils venaient charmer leur belle solitude :
J'aimais à me bercer de ces douces erreurs.
Embellir ces forêts devint ma seule étude,
J'y créai des jardins, je les semai de fleurs ;
Mais des dieux vainement j'attendais la présence.
O sublime Le Brun ! vous, l'orgueil de la France,
Dont l'esprit créateur, dont l'immortel crayon
De plaire et d'étonner a la double puissance,
Et fait naître l'amour par l'admiration,
La Gloire qui vous accompagne
Agrandit ce petit château ;
Elle ranime la campagne ;
Vous nous rendez le jour plus beau,
Et vous réalisez mes châteaux en Espagne.

Nous trouvâmes une fois dans ce beau parc un homme qui peignait des barrières. Ce barbouilleur était si expéditif que M. de Villette lui en fit compliment. — Moi ! répondit-il, je me fais fort d'effacer en un jour tout ce que Rubens a peint dans sa vie.

Madame de Villette recevait avec grâce, et faisait à merveille les honneurs de sa maison. Ce qui doit

compléter son éloge à vos yeux, c'est qu'elle était extrêmement bienfaisante; j'ai vu dans son parc une élévation circulaire et naturelle, où l'on m'a dit qu'elle rassemblait les jeunes filles du village, pour les instruire comme aurait pu le faire un maître d'école.

Ah! que j'aurais aimé, chère amie, me promener avec vous dans les bois de Moulin-Joli! Voilà un de ces lieux qu'on n'oublie pas : si beau, si varié, si pittoresque, si élyséen, si sauvage, si ravissant enfin! Représentez-vous une grande île, couverte de bois, de jardins, de vergers que la Seine coupait par le milieu. On passait d'un bord à l'autre sur un pont de bâteaux, garni des deux côtés par des caisses remplies de fleurs, que l'on renouvelait à chaque saison, et des bancs, placés de distance en distance, vous permettaient de jouir longtemps d'un air parfumé et de points de vues admirables; de loin, ce pont qui se répétait dans l'eau produisait un effet charmant. Des arbres de haute futaie, d'un ton très-vigoureux, bordaient la rivière à droite; à gauche, la rive était couverte d'énormes peupliers et de grands saules pleureurs, dont les branches à douce verdure tombaient en berceau; un de ces saules, entre autres, formait une énorme voûte, sous laquelle on se reposait, on rêvait avec délices. Le prince de Ligne parle, dans ses Mémoires, de ce superbe saule. Je ne puis vous dire combien je me sentais heureuse dans ce beau lieu, auquel, à mon gré, je n'ai rien vu de comparable.

Cet élysée appartenait à un homme de ma connais-

sance, M. Watelet, grand amateur des arts, et auteur d'un poëme sur la peinture. M. Watelet était un homme distingué, d'un caractère doux et liant, qui s'était fait beaucoup d'amis. Dans son île enchantée, je le trouvais en harmonie avec tout ce qui l'entourait; il y recevait avec grâce et simplicité une société peu nombreuse, mais parfaitement bien choisie. Une amie, à laquelle il était attaché depuis trente ans, était établie chez lui : le temps avait sanctifié pour ainsi dire leur liaison, au point qu'on les recevait ensemble dans la meilleure compagnie, ainsi que le mari de la dame, qui, chose assez bizarre, ne la quittait jamais.

Plus tard, en 1788, Moulin-Joli fut acheté par un nommé M. Gaudran, riche commerçant, qui m'invita avec ma famille à y aller passer un mois. Ce nouveau propriétaire n'entendait rien au pittoresque; je vis avec peine qu'il avait déjà gâté quelques parties de cet élysée; heureusement les plus grandes beautés étaient restées intactes. Robert, le peintre de paysage, et moi, nous retrouvâmes encore tout l'enchantement que ce lieu nous avait fait éprouver. C'est pendant ce voyage que je fis un de mes meilleurs portraits, celui de Robert, la palette à la main [1]. Le Brun-Pindare y composa son *Exegi monumentum*, ce morceau si plein d'un orgueil que justifie sa beauté. Mon frère aussi y fit de très-jolis vers. Ces bois nous inspirèrent.

Monsieur de Calonne, qui m'a donné tant de choses, comme vous savez, m'avait, disait-on, donné aussi

[1] Ce portrait a été donné, en 1842, par M. J. Tripier Le Franc et madame Tripier Le Franc, née Le Brun, neveux de l'auteur, au musée royal du Louvre.

Moulin-Joli. Ah! si j'avais eu Moulin-Joli, je ne l'aurais, je crois, jamais quitté. Mon bien grand regret, au contraire, est de ne l'avoir pas acheté lorsqu'à ma rentrée en France je l'ai trouvé en vente ; mais un retard qui survint dans l'envoi des fonds que j'attendais de Russie m'en ôta les moyens. Moulin-Joli fut vendu alors quatre-vingt mille francs à un chaudronnier, qui, en faisant couper tous les beaux arbres, a retrouvé, pour le moins, le prix de son acquisition; et maintenant, quand mes souvenirs me reportent dans ce délicieux séjour, il s'ensuit la triste pensée de sa destruction totale.

Quelque temps avant la révolution, j'allai à Morfontaine, et de là nous fîmes une course à Ermenonville, où je vis le tombeau de J-J. Rousseau. La célébrité de ce beau parc d'Ermenonville en gâtait la promenade pour moi; on y trouve des inscriptions à chaque pas, cela tyrannise la pensée.

A Morfontaine, j'ai toujours préféré cette partie pittoresque du parc qui n'est point arrangée à l'anglaise, et où se trouve maintenant un grand lac; de l'avis de tous les artistes, au reste, elle tient un premier rang dans son genre. A l'époque dont je vous parle, M. de Morfontaine l'avait embellie, en y creusant des canaux, sur lesquels nous nous promenions en bateau. Le lac, qui n'avait pas alors une aussi grande étendue, était entrecoupé d'îles charmantes : à présent, on n'y voit plus qu'une seule petite île, qui me fait absolument l'effet d'un petit pâté, au milieu de cette immense masse d'eau.

M. de Morfontaine recevait avec tant de bienveil-

tance et de simplicité, que chacun chez lui se croyait chez soi. Le comte de Vaudreuil, Le brun, le poëte, le chevalier de Coigny, si aimable et si gai, Brongniart, Robert, Rivière et mon frère, faisaient toutes les nuits des charades, et se réveillaient mutuellement pour se les dire ; cette folle gaieté prouve assez de quelle liberté l'on jouissait dans ce beau lieu. A la vérité, l'ordre en était banni aussi bien que la gêne. Heureusement, nous étions entre intimes et en petit nombre ; car je n'ai jamais vu château aussi mal tenu. M. de Morfontaine, en toute chose, poussait le décousu à un degré inimaginable, et vous jugez que sa maison devait se ressentir de cette manière d'être.

A cette époque, M. le Pelletier de Morfontaine était prévôt des marchands; il a fait construire je ne sais quel pont de Paris. Je me souviens qu'il portait constamment dans sa poche un petit calpin, sur lequel il écrivait sans cesse ce qu'il entendait dire de remarquable dans la société. J'ai souvent essayé de lire pardessus son épaule; mais, quoique ses lettres fussent très-grosses, il m'a toujours été impossible de déchiffrer un seul mot, tant son écriture était informe; je défie bien ses héritiers de tirer jamais parti des souvenirs qu'il doit avoir laissés.

Quand on quittait Morfontaine pour aller à Maupertuis, on ne pouvait s'abstenir de comparer la tenue de ces deux belles maisons; car la différence était frappante. Partout à Maupertuis régnait l'ordre et la magnificence. M. de Montesquiou tenait là véritablement l'état d'un grand seigneur. Comme il était écuyer de Monsieur, depuis Louis XVIII, il lui était facile

de mettre à nos ordres, chevaux, calèches et voitures de toute espèce. Les repas étaient splendides, le château était assez vaste pour contenir habituellement trente ou quarante maîtres, tous bien logés, parfaitement soignés; et cette nombreuse société se renouvelait sans cesse.

La mère et la femme de M. de Montesquiou avaient pour moi mille bontés. Sa belle-fille, qui depuis a été gouvernante du fils de Napoléon, était douce, naturelle, très-aimable. Quant à lui, je l'avais vu souvent à Paris, et il m'avait toujours semblé fort spirituel, mais sec et frondeur; à Maupertuis, il était doux, affable, en un mot ce n'était plus le même homme. Quand par hasard nous nous trouvions en petit nombre, il nous faisait le soir des lectures, et s'en acquittait à merveille. C'est à Maupertuis, étant grosse et souffrante, que j'ai fait son portrait, dont je n'ai jamais été satisfaite[1].

Je me souviens qu'un soir, en petit comité, le marquis de Montesquiou tira l'horoscope de chacun de nous. Il me prédit que je vivrais longtemps, et que je serais une aimable vieille, parce que je n'étais pas coquette. Maintenant que j'ai vécu longtemps, suis-je une aimable vieille? J'en doute; mais au moins je suis une vieille aimante, car je vous aime tendrement.

Adieu.

[1] Dans la liste de ses tableaux et portraits, madame Vigée Le Brun indique les portraits de M. et de madame de Montesquiou comme ayant été faits en 1779.

LETTRE X

Le duc de Nivernais. — Le maréchal de Noailles. — Son mot à Louis XV. — Madame Dubarry. — Louveciennes. — Le duc de Brissac. — Sa mort. — Celle de madame Dubarry. — Portraits que j'ai faits à Louveciennes.

J'ai été dîner plusieurs fois à Saint-Ouen, chez le duc de Nivernais, qui avait là une fort belle habitation, et qui réunissait chez lui la plus aimable société qu'on puisse voir. Le duc de Nivernais, que l'on a toujours cité pour la grâce et la finesse de son esprit, avait des manières nobles et douces sans aucune afféterie. Il se distinguait surtout par son extrême galanterie avec les femmes de tout âge. Sous ces rapports, je pourrais en parler comme d'un modèle dont je n'aurais point trouvé de copie si je n'avais pas connu le comte de Vaudreuil, qui, beaucoup plus jeune que M. de Nivernais, joignait à une galanterie recherchée une politesse d'autant plus flatteuse qu'elle partait du cœur. Au reste, il est devenu fort difficile aujourd'hui de donner une idée de l'urbanité, de la gracieuse aisance, en un mot des manières aimables qui faisaient, il y a quarante ans, le charme de la société à Paris. Cette galanterie dont je vous parle, par exemple, a totalement disparu. Les femmes régnaient alors, la révolution les a détrônées.

Le duc de Nivernais était petit, fort maigre. Quoique très-âgé, quand je l'ai connu, il était encore plein

de vivacité. Il aimait passionnément la poésie, et faisait des vers charmants [1].

Je suis allée souvent aussi dîner chez le maréchal de Noailles, dans son beau château situé à l'entrée de Saint-Germain. Il y avait alors un fort grand parc, admirablement soigné. Le maréchal était très-aimable : son esprit, sa gaieté animaient tous ses convives, qu'il choisissait parmi les célébrités littéraires et les gens les plus distingués de la ville et de la cour.

Le maréchal de Noailles avait un esprit original et surtout piquant. Il était rare qu'il pût résister au désir de lancer un trait malin; c'est lui qui répondit à Louis XV, mangeant à la chasse des olives qu'il trouvait mauvaises : « C'est sans doute le fond du baril, Sire. »

Ce mot reporte mon souvenir sur une femme dont je ne vous ai pas encore parlé, quoique je l'aie vue de fort près; une femme qui, sortie des derniers rangs de la société, a passé par les palais d'un roi pour aller à l'échafaud, et à qui sa triste fin fait pardonner le scandaleux éclat de sa vie. C'est en 1786 que j'allai, pour la première fois, à Louveciennes, où j'avais promis de peindre madame Dubarry, et j'étais extrêmement curieuse de voir cette favorite, dont j'avais si souvent entendu parler. Madame Dubarry pouvait avoir alors quarante-cinq ans environ. Elle était

[1] Louis-Jules Barbon Mancini Mazarini, duc de Nivernais, est mort à l'âge de quatre-vingt deux ans. Il avait remplacé Massillon à l'Académie française, et, peu de temps après, il avait été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les œuvres en prose et en vers du duc de Nivernais ont été rassemblées et publiées par lui-même, en 8 volumes in-8, dans l'année 1796.

grande sans l'être trop ; elle avait de l'embonpoint ; la gorge un peu forte, mais fort belle ; son visage était encore charmant, ses traits réguliers et gracieux ; ses cheveux étaient cendrés et bouclés comme ceux d'un enfant ; son teint seulement commençait à se gâter.

Elle me reçut avec beaucoup de grâces, et me parut avoir fort bon ton ; mais je lui trouvai plus de naturel dans l'esprit que dans les manières : son regard était celui d'une coquette, car ses yeux allongés n'étaient jamais entièrement ouverts, et sa prononciation avait quelque chose d'enfantin qui ne seyait plus à son âge.

Elle m'établit dans un corps de logis, situé derrière la machine de Marly, dont le bruit lamentable m'ennuyait fort. Dessous mon appartement, se trouvait une galerie fort peu soignée, dans laquelle étaient placés, sans ordre, des bustes, des vases, des colonnes, des marbres les plus rares et une quantité d'autres objets précieux ; en sorte qu'on aurait pu se croire chez la maîtresse de plusieurs souverains, qui tous l'avaient enrichie de leurs dons. Ces restes de magnificence contrastaient avec la simplicité qu'avait adoptée la maîtresse de la maison, et dans sa toilette et dans sa façon de vivre. L'été comme l'hiver, madame Dubarry ne portait plus que des robes-peignoirs de percale ou de mousseline blanche, et tous les jours, quel temps qu'il fît, elle se promenait dans son parc ou dehors, sans qu'il en résultât aucun inconvénient pour elle, tant le séjour de la campagne avait rendu sa santé robuste. Elle n'avait conservé aucune relation avec la nombreuse cour qui pendant longtemps l'avait entourée. L'ambassadrice de Portugal, la belle ma-

dame de Sousa, et la marquise de Brunoy étaient, je crois, les deux seules femmes qu'elle vît alors, et, durant mes séjours que j'ai faits chez elle à trois époques différentes, j'ai pu m'assurer que les visites ne troublaient point sa solitude. J'y ai vu souvent M. de Monville, homme aimable et très-élégant, qui nous mena à la campagne appelée *le désert*, et dont la maison était seulement une tour. Je ne sais pourquoi cependant les ambassadeurs de Tipoo-Saïb se crurent obligés d'aller visiter l'ancienne maîtresse de Louis XV. Non-seulement ils vinrent à Louveciennes, mais ils apportèrent des présents à madame Dubarry; entre autres, des pièces de mousseline, très-richement brodées en or. Elle m'en donna une superbe, à fleurs larges et détachées, dont les couleurs et l'or sont parfaitement nuancés.

Les soirs, nous étions le plus souvent seules, au coin du feu, madame Dubarry et moi. Elle me parlait quelquefois de Louis XV et de sa cour, toujours avec le plus grand respect pour l'un et les plus grands ménagements pour l'autre. Mais elle évitait tous détails; il était même évident qu'elle préférait s'abstenir de ce sujet d'entretien, en sorte qu'habituellement sa conversation était assez nulle. Au reste, elle se montrait aussi bonne femme par ses paroles que par ses actions, et elle faisait beaucoup de bien à Louveciennes, où tous les pauvres étaient secourus par elle. Nous allions souvent ensemble visiter quelque malheureux, et je me rappelle encore la sainte colère où je la vis, un jour, chez une pauvre accouchée qui manquait de tout. — Comment! disait madame Dubarry, vous n'avez eu ni

linge, ni vin ni bouillon? — Hélas! rien, Madame. Aussitôt nous rentrons au château; Madame Dubarry fait venir sa femme de charge et d'autres domestiques qui n'avaient point exécuté ses ordres. Je ne puis vous dire dans quelle fureur elle se mit contre eux, tout en faisant faire devant elle un paquet de linge qu'elle leur fit porter, à l'instant même, chez la pauvre malade, avec du bouillon et du vin de Bordeaux.

Tous les jours, après dîner, nous allions prendre le café dans ce pavillon si renommé pour le goût et la richesse de ses ornements. La première fois que madame Dubarry me le fit voir, elle me dit : « C'est dans cette salle que Louis XV me faisait l'honneur de venir dîner. Il y avait au-dessus une tribune pour les musiciens et pour les chanteurs qui se faisaient entendre pendant le repas. » Le salon était ravissant : on y jouissait de la plus belle vue du monde, et les cheminées, les portes, étaient toutes du travail le plus précieux ; les serrures pouvaient être admirées comme des chefs-d'œuvre d'orfévrerie, et les meubles étaient d'une richesse d'une élégance au-dessus de toute description.

Ce n'était plus Louis XV alors qui s'étendait sur ces magnifiqes canapés, c'était le duc de Brissac, et nous l'y laissions souvent, parce qu'il aimait à faire sa sieste. Le duc de Brissac vivait comme établi à Louveciennes; mais rien, dans ses manières et dans celles de madame Dubarry, ne pouvait laisser soupçonner qu'il fût plus que l'ami de la maîtresse du château. Toutefois il était aisé de voir qu'un tendre attachement unissait ces deux personnes, et peut-être cet attachement leur a-t-il coûté la vie. Lorsqu'avant l'époque de la terreur,

madame Dubarry passa en Angleterre pour retrouver ses diamants volés, qu'en effet elle y retrouva, les Anglais l'avaient très-bien reçue. Ils firent tout pour l'empêcher de retourner en France, au point qu'au moment de son départ, des amis dételèrent ses chevaux de poste. Le seul désir de rejoindre le duc de Brissac, qu'elle avait laissé caché dans son château de Louveciennes, la fit résister aux instances de ceux qui voulaient la retenir à Londres, où la vente de ses diamants pouvait la faire vivre dans l'aisance. Elle partit pour son malheur, et vint retrouver le duc de Brissac à Louveciennes. Fort peu de temps après, le duc fut arrêté sous ses yeux et conduit en prison à Orléans. C'est là qu'on vint le chercher, lui et trois autres, pour les transporter, disait-on, à Versailles. Tous les quatre furent mis dans un tombereau, et, à peine arrivés à moitié du chemin, tous les quatre furent indignement massacrés !

On porta la tête sanglante du duc de Brissac à madame Dubarry; vous vous imaginez ce que l'infortunée dut souffrir à cette horrible vue ! Elle ne tarda pas elle-même à subir le sort réservé alors à tous ceux qui possédaient quelque fortune, comme à ceux qui portaient un grand nom; elle fut trahie et dénoncée par un petit nègre, nommé Zamore, dont il est question dans tous les mémoires du temps, pour avoir été comblé de ses bienfaits et des bienfaits de Louis XV. Arrêtée, mise en prison, madame Dubarry fut jugée et condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire à la fin de 1793. Elle est la seule femme, parmi tant de femmes que ces jours affreux ont vues périr, qui ne

put avec fermeté soutenir l'aspect de l'échafaud ; elle cria, elle implora sa grâce de la foule atroce qui l'environnait, et cette foule s'émut au point que le bourreau se hâta de terminer le supplice. Ceci m'a toujours persuadé que, si les victimes de ce temps d'exécrable mémoire n'avaient pas eu le noble orgueil de mourir avec courage, la terreur aurait cessé beaucoup plus tôt. Les hommes dont l'intelligence n'est pas développée ont trop peu d'imagination pour qu'une souffrance intérieure les touche, et l'on excite bien plus aisément la pitié du peuple que son admiration.

J'ai fait trois portraits de madame Dubarry. Dans le premier je l'ai peinte en buste, petit trois-quarts, en peignoir, avec un chapeau de paille[1] ; dans le second elle est vêtue en satin blanc ; d'une main elle tient une couronne, et l'un de ses bras est appuyé sur un piédestal[2]. J'ai fait ce tableau avec le plus grand soin ; il était, ainsi que le premier, destiné au duc de Brissac, et je l'ai revu dernièrement. Le vieux général à qui il appartient a sans doute fait barbouiller la tête, car ce n'est point celle que j'ai faite ; celle-ci a du rouge jusqu'aux yeux, et madame Dubarry n'en mettait jamais. Je renie donc cette tête, qui n'est point de moi ; tout le reste du tableau est intact et bien conservé. Il vient d'être vendu à la mort de ce général.

Le troisième portrait que j'ai fait de madame Dubarry est chez moi. Je l'ai commencé vers le milieu de septembre 1789. De Louveciennes, nous entendions des

[1] Madame Vigée Le Brun a peint ce portrait en 1787.

[2] C'est aussi en 1787 que madame Vigée Le Brun, a peint ce portrait.

canonnades à l'infini, et je me rappelle que la pauvre femme me disait : « Si Louis XV vivait, sûrement tout cela n'aurait pas été ainsi. » J'avais peint la tête et tracé la taille et les bras, lorsque je fus obligée de faire une course à Paris ; j'espérais pouvoir retourner à Louveciennes pour finir mon ouvrage ; mais on venait d'assassiner Berthier et Foulon. Mon effroi était au comble, et je ne songeais plus qu'à quitter la France ; je laissai donc ce tableau à moitié terminé. Je ne sais par quel hasard M. le comte Louis de Narbonne s'en trouva possesseur pendant mon absence ; à mon retour en France, il me l'a rendu, et je viens de le terminer [1].

Le triste contenu de cette lettre m'avertit que je suis arrivée à l'époque de mon existence dont je voudrais pouvoir perdre la mémoire, dont je repousserais les souvenirs, ainsi que je le fais bien souvent, si je ne vous avais promis le récit sincère et complet de ma vie, il ne s'agira plus maintenant de joies, de soupers grecs, de comédies, mais de jours d'angoisses et d'effroi ; et je remets à vous en parler dans mes prochaines lettres. Adieu, chère amie.

1 Nous ignorons le nom du propriétaire actuel de ce portrait ; mais nous savons que madame Tripier Le Franc en a fait une très-belle copie.

LETTRE XI

Romainville. — Le maréchal de Ségur. — La Malmaison. — Madame le Couteux-du-Moley. — L'abbé Sieyes. — Madame Auguier. — Mot de la reine. — Madame Campan. — Sa lettre. — Madame Rousseau. — Le premier dauphin.

Je ne puis songer aux dernières campagnes que j'ai visitées, sans qu'il se mêle au souvenir de quelques doux moments plus d'un souvenir pénible : en 1788, par exemple, je partis, avec Robert, pour aller passer quelques jours à Romainville, chez le maréchal de Ségur ; en route, nous remarquâmes que les paysans ne nous ôtaient plus leurs chapeaux ; ils nous regardaient au contraire avec insolence, et quelques-uns même nous menaçaient avec leurs bâtons. Arrivés à Romainville, nous fûmes témoins du plus terrible orage que l'on puisse voir. Le ciel avait pris un fond jaunâtre, teinté de gris foncé, et quand ces nuages effrayants s'entr'ouvrirent, il en sortit des milliers d'éclairs, accompagnés d'un tonnerre affreux et de grêlons si énormes qu'ils ravagèrent un espace de quarante lieues des environs de Paris. Tant que dura l'orage, je me rappelle que madame de Ségur et moi, pâles et tremblantes, nous nous regardions en frissonnant ; il nous semblait voir, dans ce jour sinistre, le présage des malheurs, que, sans être astrologue, on pouvait prédire alors.

Le soir et le lendemain, nous allâmes tous avec le maréchal contempler les tristes effets de l'orage. Le blé, les vignes, les arbres fruitiers, tout était détruit. Les paysans pleuraient et s'arrachaient les cheveux. Chacun s'empressa de venir au secours de ces infortunés; les gros propriétaires donnèrent beaucoup d'argent; un homme fort riche distribua aussitôt pour son compte quarante mille francs aux malheureux qui l'entouraient. A la honte de l'humanité, ce même homme, l'année suivante, fut massacré un des premiers par les cannibales révolutionnaires.

Dans cet été de 1788, j'allai passer quinze jours à la Malmaison, qui appartenait alors à madame la comtesse du Moley. Madame du Moley était une jolie femme très à la mode. Son esprit n'électrisait pas; mais elle comprenait celui des autres avec intelligence. Le comte Olivarès était alors établi chez elle, et elle avait eu pour lui la galanterie de faire placer, à l'entrée d'un chemin situé dans le haut du parc, une inscription portant : *Sierra Morena.* Olivarès n'était point ce qu'on appelle aimable. Ce que j'ai remarqué en lui de plus saillant était sa malpropreté; ses poches, pleines de tabac d'Espagne, lui servaient de tabatière.

Le duc de Crillon et le cher abbé Delille venaient fort souvent à la Malmaison où je me trouvais heureuse de les rencontrer. Madame du Moley aimait beaucoup à se promener toute seule, et j'étais parfaitement de son goût; en sorte qu'il était convenu que l'on tiendrait une branche de verdure à la main, si l'on ne désirait pas se chercher ou s'aborder. Je ne

marchais jamais sans ma branche; mais, si j'apercevais l'abbé Delille, je la jetais bien vite.

En juin 1789, j'allai dîner à la Malmaison; j'y trouvai l'abbé Sieyes et plusieurs autres amateurs de la révolution. M. du Moley hurlait contre les nobles; chacun criait, pérorait sur toutes choses propres à opérer un bouleversement général; on eût dit un vrai club, et ces conversations m'effrayaient horriblement. Après dîner, l'abbé Sieyes dit à je ne sais plus quelle personne : « En vérité, je crois que nous irons trop loin. — Ils iront si loin qu'ils se perdront en chemin, » dis-je à madame du Moley, qui avait entendu l'abbé comme moi, et qui s'attristait aussi de tant de présages funestes.

Dans le même temps à peu près, j'allai passer quelques jours à Marly, chez madame Auguier, sœur de madame Campan, et attachée comme elle au service de la Reine. Elle avait près de la machine un château et un fort beau parc. Un jour qu'elle et moi nous étions à une fenêtre qui avait vue sur la cour, laquelle cour donnait sur le grand chemin, nous vîmes entrer un homme ivre, qui tomba par terre. Madame Auguier, avec sa bonté ordinaire, appela le valet de chambre de son mari, lui dit de secourir ce malheureux, de le conduire à la cuisine et d'en avoir bien soin. Peu de moments après, le valet de chambre revint. — « En vérité, dit-il, madame est trop bonne; c'est un misérable que cet homme! voici les papiers qui viennent de tomber de sa poche. » Et il nous remit plusieurs cahiers, dont l'un commençait ainsi : A bas la famille royale! à bas les nobles! à bas les prêtres!

puis suivaient les litanies révolutionnaires et mille prédictions atroces, écrites en termes qui faisaient dresser les cheveux. Madame Auguier fait appeler la maréchaussée, à qui était alors confiée la garde des villages. Quatre de ces militaires arrivent; on leur enjoint d'emmener cet homme et de prendre des informations sur son compte; ils l'emmènent; mais le valet de chambre, les ayant suivis de loin sans qu'ils s'en aperçussent, les vit, dès qu'ils eurent tourné le chemin, prendre leur prisonnier bras dessus bras dessous, et sauter, chanter avec lui, de l'air du meilleur accord. Je ne puis vous dire à quel point ceci nous effraya. Qu'allions-nous devenir, mon Dieu! si la force publique faisait cause commune avec les coupables?

J'avais conseillé à madame Auguier de montrer ces cahiers à la Reine, et quelques jours après, se trouvant de service, elle les fit lire à Sa Majesté, qui les lui rendit en disant : « Ce sont des choses impossibles; je ne croirai jamais qu'ils méditent de pareilles atrocités. » Hélas! les événements n'ont que trop tôt dissipé ce noble doute; et, sans parler de l'auguste victime qui ne voulait point croire à tant d'horreurs, la pauvre madame Auguier elle-même était destinée à payer son dévouement de sa vie.

Ce dévouement ne s'est jamais démenti. Dans les cruels moments de la révolution, sachant que la reine était sans argent, elle s'empressa de lui prêter vingt-cinq louis. Les révolutionnaires le surent, et vinrent aussitôt au château des Tuileries pour la conduire en prison, ou pour mieux dire à la guillotine. En les

voyant arriver, l'air furieux, la menace à la bouche, madame Auguier préféra une mort prompte à l'angoisse de tomber entre leurs mains. Elle se jeta par sa fenêtre et se tua.

J'ai peu connu de femmes aussi belles et aussi aimables que madame Auguier. Elle était grande et bien faite ; son visage était d'une fraîcheur remarquable, son teint blanc et rose, et ses jolis yeux exprimaient sa douceur et sa bonté. Elle a laissé deux filles, que j'ai connues dès leur enfance à Marly. L'une a épousé le maréchal Ney ; la seconde a été mariée à M. Debroc. Cette dernière a péri bien jeune encore, et bien malheureusement. Comme elle voyageait avec madame Louis Bonaparte, son intime amie, elle voulut, dans une excursion à Ancenis, traverser sur une planche un profond précipice ; la planche manqua sous ses pieds, et l'infortunée tomba morte dans l'abîme !

Madame Auguier avait deux sœurs : l'une était madame Campan si connue, et comme la première femme de chambre de la reine, et comme l'habile directrice de cette maison d'éducation, à Saint-Germain, dans laquelle toutes les notabilités de l'empire faisaient élever leurs filles. J'avais connu madame Campan à Versailles, à l'époque où elle jouissait de toute la faveur et de toute la confiance de la Reine. Je ne doutais nullement qu'elle n'eût conservé à son auguste maîtresse le dévouement et la reconnaissance dus à tant de bontés, lorsque, pendant mon séjour à Pétersbourg, vous pouvez vous rappeler qu'un soir je l'entendis accuser d'avoir abandonné et trahi la Reine.

Ne pouvant voir dans ce propos que la plus infâme calomnie, je pris avec chaleur la défense de ma compatriote, et je m'écriai plusieurs fois : « C'est impossible ! » Deux ans plus tard, revenue en France, je reçus, peu de jours après mon arrivée, la lettre suivante, que m'écrivit madame Campan, et que je copie ici, afin de vous faire connaître une justification qui me semble porter tous les caractères de la franchise.

« Saint-Germain, ce 27 janvier, vieux style.

« Vous avez dit bien loin de moi, aimable Dame : *C'est impossible!* Le véritable esprit, la bonté, la sensibilité ont dirigé votre opinion ; et ces qualités rares, si rares de nos jours, se sont, pour mon bonheur, trouvées chez vous réunies à des talents encore plus rares. Vous entendez mon impossible autant que je suis pénétrée de ce qu'il a été prononcé par vous. En effet, comment croire que jamais j'aie pu séparer un moment mes sentiments, mes opinions, mon dévouement, de tout ce que je devais à l'être trop infortuné qui, tous les jours, faisait mon bonheur et celui des miens, et dont la conservation dans des droits qui étaient attaqués par une faction perfide et sanguinaire assurait le bonheur de tous et le mien particulièrement? J'ai eu, au contraire, l'avantage de lui donner des preuves non équivoques d'une reconnaissance telle qu'elle avait droit d'attendre. Ma pauvre sœur Auguier et moi, quoique je ne fusse pas de service, avons affronté la mort, pour ne la point quitter dans la nuit à jamais mémorable et horrible du 10 août. Sorties de

ce massacre, cachées et mourantes d'effroi dans des maisons de Paris, nous avons ranimé nos forces pour parvenir jusqu'aux Feuillants, et la servir encore dans sa première détention à l'Assemblée. Pétion seul nous a séparées d'elle, lorsque nous voulûmes la suivre au Temple. — Avec des faits aussi vrais et si naturels, que je suis loin d'en tirer vanité, comment, direz-vous, peut-on avoir été aussi étrangement calomniée? Ne fallait-il pas me faire payer chèrement une faveur marquée et soutenue pendant tant d'années? Pardonne-t-on la faveur dans une cour, même quand elle tombe sur une personne de la classe de la domesticité? On voulait me perdre dans l'esprit de la Reine, voilà tout. On n'y réussit pas, et l'on saura quelque jour jusqu'à quel degré elle m'a conservé sa bienveillance et sa confiance dans les choses les plus importantes. Je dois cependant ajouter, pour ne rien déguiser de ce qui a pu porter à méconnaître mes véritables sentiments, que jamais je n'avais pu amener mon esprit à concevoir le plan de l'émigration; que je le regardais comme funeste aux émigrants, mais bien plus encore, dans mes idées à cette époque, au salut de Louis XVI. Habitant les Tuileries, j'étais sans cesse frappée de cette réflexion, qu'il n'y avait qu'un quart de lieue de ce palais aux faubourgs insurgés, et cent lieues de Coblentz ou des armées protectrices. Le sentiment et l'esprit des femmes sont bavards; je disais trop et trop souvent mon opinion sur cette mesure qui, dans ce temps, était l'espoir de tous. Un sentiment bien différent de l'amour insensé et criminel d'une révolution affreuse dictait mes craintes. Le temps ne les a

que trop justifiées; et les innombrables victimes de ce projet ne devraient plus me les imputer à crime.

Mais enfin, j'existe à présent sous une forme nouvelle; j'y suis livrée en entier, et avec la paix d'un cœur qui n'a pas le plus léger reproche à se faire. Depuis longtemps je désire vous faire voir l'ensemble de mon plan d'éducation, vous recevoir, vous fêter en amie sincère et précieuse. Prenez un jour avec l'intéressante et infortunée Rousseau, et ce sera pour moi un jour de fête. Croyez à ma tendresse, à mon estime, à ma reconnaissance, enfin à tous les sentiments que je vous ai voués.

« GENET CAMPAN. »

Madame Auguier, outre madame Campan, avait une autre sœur, nommée madame Rousseau, fort aimable femme, que la Reine avait attachée au service du premier Dauphin, et qui m'a souvent donné l'hospitalité, lorsque j'avais des séances à la cour. Madame Rousseau a laissé un fils, connu sous le nom d'Amédée de Beauplan, qui est très-bon musicien; qui compose des romances charmantes, et qui les chante à merveille. Madame Auguier était devenue si chère au jeune prince qu'elle soignait, que l'aimable enfant lui disait, deux jours avant de mourir : « Je t'aime tant, Rousseau, que je t'aimerai encore après ma mort. »

Le mari de madame Rousseau était maître d'armes des Enfants de France. Aussi, comme attaché à double titre à la famille royale, ne put-il échapper à la mort : il fut pris et guillotiné. On m'a dit que, son ju-

gement rendu, un juge avait eu l'atrocité de lui crier : « Pare celle-ci, Rousseau ! »

En vous entretenant de ces horreurs, j'anticipe sur le temps dont il me reste à vous parler jusqu'au jour où j'ai quitté la France. Je reprendrai dans ma première lettre le récit des tristes événements qui m'ont obligée à fuir mon pays pour aller chercher dans des pays étrangers, non-seulement ma sûreté, mais cette bienveillance dont vous-même m'avez comblée, durant mon séjour en Russie, et dont je garde une si douce mémoire.

Adieu, chère amie.

LETTRE XII

1789. — Terreur dont je suis frappée. — Je me réfugie chez Brongniart. — MM. de Sombreuil. — Paméla. — Le 5 octobre. — On va chercher la famille royale à Versailles. — Je quitte Paris. — Mes compagnons dans la diligence. — Je passe les monts.

L'affreuse année de 1789 était commencée, et la terreur s'emparait déjà de tous les esprit sages. Je me rappelle parfaitement qu'un soir où j'avais réuni du monde chez moi pour un concert, la plus grande partie des personnes qui m'arrivaient, entraient avec l'air consterné ; ellesavaient été le matin à la promenade de Longchamps ; la populace, rassemblée à la barrière de l'Étoile, avait injurié de la façon la plus effrayante les gens qui passaient en voiture; des misérables montaient sur les marchepieds en criant : « L'année pro« chaine, vous serez derrière vos carrosses et c'est « nous qui serons dedans ! » ainsi que mille autres propos plus infâmes encore. Ces récits, comme vous pouvez croire, attristèrent beaucoup ma soirée; je me souviens d'avoir remarqué que la personne la moins effrayée était madame de Villette, la belle et bonne de Voltaire [1].

[1] Mademoiselle de Varicourt a épousé à Ferney M. le marquis de Villette. Voici des vers que Voltaire fit en 1777 à l'occasion de leur mariage:

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,

Quant à moi, j'avais peu besoin d'apprendre de nouveaux détails pour entrevoir les horreurs qui se préparaient. Je savais, à n'en pouvoir douter, que ma maison, rue du Gros-Chenet, où je venais de m'établir depuis trois mois seulement, était marquée par les malfaiteurs. On jetait du soufre dans nos caves par les soupiraux. Si j'étais à ma fenêtre, de grossiers sans-culottes me menaçaient du poing; mille bruits sinistres m'arrivaient de tous les côtés ; enfin, je ne vivais plus que dans un état d'anxiété et de chagrin profond.

Ma santé s'altérait sensiblement, et deux de mes bons amis, Brongniart, l'architecte, et sa femme, étant venus me voir, me trouvèrent si maigre et si changée, qu'ils me conjurèrent de venir passer quelques jours chez eux, ce que j'acceptai avec reconnaissance. Brongniart avait son logement aux Invalides; je fus conduite chez lui par un médecin attaché au Palais-Royal, et dont les gens portaient la livrée d'Orléans, la seule qui fût alors respectée. On me donna le meilleur lit. Comme je ne pouvais pas manger, on me nourrissait avec d'excellent vin de Bordeaux et du bouillon, et madame Brongniart ne me quittait pas. Tant de soins auraient dû me calmer puisque mes amis voyaient beaucoup moins en noir que moi: mais il leur était impossible de me rassurer contre les maux que je prévoyais. — A quoi bon vivre? à quoi bon se soigner?

Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage,
Je l'ai vu ce dieu séducteur :
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

disais-je souvent à mes bons amis; car l'effroi que m'inspirait l'avenir me faisait prendre la vie en dégoût; et pourtant il faut le dire, si loin que pût aller mon imagination, je ne devinais qu'une partie des crimes qui se sont commis plus tard.

Je me rappelle avoir soupé chez Brongniart avec l'excellent M. de Sombreuil [1], alors gouverneur des Invalides. Il nous dit savoir qu'on devait venir s'emparer des armes qu'il tenait en dépôt. — Mais, ajouta-t-il, je les ai si bien cachées que je défie bien qu'ils les trouvent. Ce brave homme ne songeait pas qu'on ne pouvait alors compter que sur soi-même. Comme les armes ne tardèrent pas à être enlevées, il faut croire qu'il fut trahi par les gens de l'hôtel qu'il avait employés.

M. de Sombreuil, aussi recommandable par ses vertus privées que par ses talents militaires, s'est trouvé au nombre des prisonniers que l'on devait immoler dans les prisons le 2 septembre. Les assassins accordèrent sa vie aux larmes, aux supplications de son héroïque fille; mais, atroces jusque dans le pardon, ils forcèrent mademoiselle de Sombreuil à boire un verre du sang qui coulait à flots devant la prison ! et, pendant fort longtemps, la vue de tout ce qui portait la couleur rouge causait d'horribles vomissements à cette jeune infortunée. Plus tard (en 1794),

[1] Le général Charles-François Virot, marquis de Sombreuil, né à Ensisheim (Haut-Rhin). Il avait épousé en 1767 mademoiselle Françoise-Joséphine Desflottes de Leichoisier, dont il eut deux fils et une fille : Stanislas Virot de Sombreuil, Charles Virot de Sombreuil et Marie-Maurille Virot de Sombreuil.

M. de Sombreuil fut envoyé à l'échaufaud par le tribunal révolutionnaire. Ces deux événements ont inspiré au poëte Legouvé le plus beau de ses vers :

Des bourreaux l'ont absous, des juges l'ont frappé.

M. de Sombreuil avait laissé un fils, très-distingué par son caractère et par sa bravoure. Il commandait un des régiments venus d'Angleterre à Quiberon vers la fin de 1795. La Convention nationale ayant violé la capitulation souscrite par le genéral Hoche, M. de Sombreuil reçut la mort comme un brave ; il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux, et il commanda lui-même le feu. Tallien, au moment de l'exécution, lui dit : — Monsieur, vous êtes d'une famille bien malheureuse. — J'étais venu la venger, répondit M. de Sombreuil, mais je ne puis que l'imiter.

Madame Brongniart me menait promener derrière les Invalides ; il y avait tout près de là quelques maisons d'ouvriers. Comme nous étions assises contre une de ces masures, nous entendîmes causer entre eux deux hommes qui ne pouvaient nous voir. — Veux-tu gagner dix francs, disait l'un, viens avec nous faire le train. Il ne s'agit que de crier : A bas celui-ci ! à bas celui-là ! et surtout de crier bien fort contre *Cayonne*. — Dix francs sont bons à gagner, répondait l'autre ; mais n'aurons-nous pas des taloches ? — Allons donc ! reprit le premier, c'est nous qui les donnons les taloches. Vous jugez de l'effet que faisaient sur moi de pareils dialogues !

Le lendemain du jour dont je vous parle, nous passions devant la grille des Invalides où se trouvait

une foule immense, composée de ce vilain monde qui se promenait habituellement sous les galeries du Palais-Royal ; tous gens sans aveu et sans habits, qui n'étaient ni ouvriers ni paysans, auxquels on ne pouvait supposer un état, sinon celui de bandit, tant leurs figures étaient effrayantes. Madame Brongniart, plus courageuse que moi, s'efforçait de me rassurer ; mais j'avais une telle peur, que je reprenais le chemin de la maison, quand nous vîmes arriver de loin une jeune personne à cheval, qui portait un habit d'amazone et un chapeau ombragé de plumes noires. A l'instant, l'horrible bande forme la haie de deux côtés pour laisser passer au milieu d'elle la jeune personne, que suivaient deux piqueurs à la livrée d'Orléans. Je reconnus aussitôt cette belle Paméla que madame de Genlis avait amenée chez moi. Elle était alors dans toute sa fraîcheur et vraiment ravissante; aussi entendions-nous toute la horde crier : « Voilà, voilà celle qu'il nous faudrait pour reine ! » Paméla allait et revenait sans cesse au milieu de cette dégoûtante populace, ce qui me donna bien tristement à penser. La belle Paméla a épousé depuis lord Fitz-Gerald, dont elle est veuve maintenant, car elle vit encore, mais elle est bien changée.

Peu après je retournai chez moi, mais je ne pouvais y vivre. La société me semblait être en dissolution complète, et les honnêtes gens sans aucun appui ; car la garde nationale était si singulièrement composée qu'elle offrait un mélange aussi bizarre qu'il était effrayant. Aussi la peur agissait-elle sur tout le monde ; les femmes grosses que je voyais passer me

faisaient peine ; la plupart avaient la jaunisse de frayeur. J'ai remarqué, au reste, que la génération née pendant la révolution est en général beaucoup moins robuste que la précédente : que d'enfants en effet, à cette triste époque, ont dû naître faibles et souffrants !

M. de Rivière, chargé d'affaires de Saxe, dont la fille avait épousé mon frère, vint m'offrir de me donner l'hospitalité, et je passai chez lui deux semaines au moins. C'est là que je vis porter le buste du duc d'Orléans et celui de M. Necker qu'une nombreuse populace suivait, en proclamant à grands cris que l'un serait leur roi et l'autre leur protecteur ! Le soir *ces honnêtes gens* revinrent, ils mirent le feu à la barrière qui se trouvait au bout de la rue Chaussée-d'Antin, où nous demeurions, puis ils dépavèrent cette rue et ils établirent des barricades, en criant : « Voilà les ennemis qui arrivent. » Les ennemis n'arrivaient point ; hélas ! ils étaient dans Paris.

Quoique je fusse traitée chez M. de Rivière comme un de ses enfants, et que je pusse me croire en sûreté chez lui, puisqu'il était ministre étranger, mon parti était pris de quitter la France. Depuis plusieurs années, j'avais le désir d'aller à Rome. Le grand nombre de portraits que je m'étais engagée à faire m'avait seul empêché jusqu'alors d'exécuter mon projet ; mais, si l'instant de partir devait jamais arriver pour moi, certes, il était venu, je ne pouvais plus peindre : mon imagination attristée, flétrie par tant d'horreurs, cessait de s'exercer sur mon art ; d'ailleurs, des libelles affreux pleuvaient sur mes amis, sur mes connaissances, sur moi-même, hélas ! et quoique, grâce

au ciel, je n'eusse jamais fait de mal à personne, je pensais un peu comme celui qui disait : « On m'accuse d'avoir pris les tours de Notre-Dame ; elles sont encore en place ; mais je m'en vais, car il est clair que l'on m'en veut.

Je laissai plusieurs portraits commencés, entre autres celui de mademoiselle Contat ; je refusai aussi dans ce moment de peindre mademoiselle de Laborde (depuis duchesse de Noailles), que son père m'amena : elle avait à peine seize ans et elle était charmante ; mais il ne s'agissait plus de succès, de fortune ; il s'agissait seulement de sauver sa tête. En conséquence, je fis charger ma voiture, et j'avais mon passe-port pour partir le lendemain avec ma fille et sa gouvernante, lorsque je vis entrer dans mon salon une foule énorme de gardes nationaux avec leurs fusils. La plupart d'entre eux étaient ivres, mal vêtus, et portaient des figures effroyables. Quelques-uns s'approchèrent de moi, et me dirent dans les termes les plus grossiers que je ne partirais point, qu'il fallait rester. Je répondis que, chacun étant appelé alors à jouir de sa liberté, je voulais en profiter pour mon compte. A peine m'écoutaient-ils, répétant toujours : « Vous ne partirez pas, citoyenne, vous ne partirez pas. » Enfin ils s'en allèrent. Je restais plongée dans une anxiété cruelle, quand j'en vis rentrer deux, qui ne m'effrayèrent pas, quoiqu'ils fussent de la bande, tant je reconnus vite qu'ils ne me voulaient point de mal. — Madame, me dit l'un, nous sommes vos voisins ; nous venons vous donner le conseil de partir, et de partir le plus tôt possible. Vous ne pourriez pas vivre ici,

vous êtes si changée que nous en sommes chagrins. Mais n'allez pas dans votre voiture ; partez par la diligence, c'est bien plus sûr.

Je les remerciai de tout mon cœur, et je suivis leurs bons avis. J'envoyai donc retenir trois places, voulant toujours emmener ma fille, qui avait alors cinq ou six ans ; mais je ne pus les avoir que quinze jours plus tard, toutes les personnes qui émigraient partant comme moi par la diligence.

J'étais alors tellement changée, que, la veille de mon départ, étant allée chez ma mère, pour lui faire mes adieux, elle ne me reconnut qu'à mon son de voix, et il n'y avait pas trois semaines que nous nous étions vues.

Enfin ce jour si attendu fut le 5 octobre; le Roi et la Reine furent amenés de Versailles à Paris au milieu des piques ! Mon frère fut témoin de l'arrivée de Leurs Majestés à l'Hôtel-de-Ville; il entendit le discours de M. Bailly, et comme il savait que je devais partir dans la nuit, il revint chez moi vers dix heures du soir. — Jamais, me dit-il, la Reine n'a été plus reine qu'aujourd'hui, lorsqu'elle est entrée d'un air si calme et si noble au milieu de ces énergumènes. Puis il me rapporta cette belle réponse qu'elle avait faite à M. Bailly : « J'ai tout vu, tout su, et j'ai tout oublié. »

Les événements de cette journée m'accablèrent d'inquiétude sur le sort de Leurs Majestés et sur celui des honnêtes gens, en sorte qu'à minuit, on me traîna à la diligence dans un état qui ne peut se décrire. Je redoutais extrêmement le faubourg Saint-Antoine, que

j'allais traverser pour gagner la barrière du Trône. Mon frère, le bon Robert, et mon mari m'accompagnèrent jusqu'à cette barrière, sans quitter un instant la portière de la diligence. Ce faubourg, dont nous avions une si grande peur, était d'une tranquillité parfaite; tous ses habitants, ouvriers et autres, avaient été à Versailles chercher la famille royale, et la fatigue du voyage les tenait tous endormis.

J'avais en face de moi, dans la diligence, un homme extrêmement sale, et puant comme la peste, qui me dit fort simplement avoir volé des montres et plusieurs effets. Heureusement il ne vit rien sur moi qui pût le tenter; car je n'emportais que très-peu de linge et quatre-vingts louis pour mon voyage. J'avais laissé à Paris mes effets, mes bijoux, et le fruit de mon travail était resté dans les mains de mon mari qui dépensa tout, comme je vous l'ai déjà dit. Je n'ai vécu à l'étranger que des portraits que je faisais. Bien loin que M. Le Brun m'ait jamais fait passer de l'argent, il m'écrivit des lettres si lamentables sur sa détresse, que je lui envoyai une fois mille écus et une autre fois cent louis, de même que plus tard j'envoyai la même somme à ma mère.

Le voleur ne se contentait pas de nous raconter ses hauts faits, il parlait sans cesse de mettre à la lanterne telles ou telles gens, nommant ainsi une foule de personnes de ma connaissance. Ma fille trouvait cet homme bien méchant; il lui faisait peur, ce qui me donna le courage de dire : « Je vous en prie, Monsieur, ne parlez pas de meurtre devant cette enfant. »

Il se tut, et finit par jouer à la bataille avec ma fille. Il se trouvait en outre, sur la banquette où j'étais assise, un forcené jacobin de Grenoble, âgé de cinquante ans environ, laid, au teint bilieux, qui, chaque fois que nous descendions dans une auberge pour dîner ou pour souper, se mettait à pérorer dans son sens de la plus terrible façon. Dans toutes les villes, une foule de gens arrêtaient la diligence pour apprendre des nouvelles de Paris. Notre jacobin s'écriait alors : « Soyez tranquilles, mes enfants ; nous tenons à Paris le boulanger et la boulangère. On leur fera une constitution ; ils seront forcés de l'accepter, et tout sera fini. » Les gobe-mouches, dont on montait ainsi les têtes, croyaient cet homme comme un oracle. Tout cela me faisait cheminer bien tristement. Je ne craignais plus pour moi-même ; mais je craignais pour tout le monde, pour ma mère, pour mon frère, pour mes amis. Je tremblais aussi sur le sort de Leurs Majestés ; car tout le long de la route, presque jusqu'à Lyon, des hommes à cheval s'approchaient de la diligence, pour nous dire que le roi et la reine étaient massacrés, que Paris était en feu. Ma pauvre petite fille devenait toute tremblante ; elle croyait voir son père tué et notre maison brûlée, et quand mes efforts parvenaient à la rassurer, arrivait bientôt un autre homme à cheval qui nous répétait les mêmes horreurs.

Enfin, j'entrai dans Lyon ; je me fis conduire chez M. Artaut, négociant, que j'avais quelquefois reçu chez moi, à Paris, ainsi que sa femme. Je les connaissais peu tous deux ; mais ils m'avaient inspiré de la confiance, parce que nos opinions étaient entièrement les

mêmes sur tout ce qui se passait alors. Mon premier soin fut de leur demander s'il était vrai que le Roi et la Reine eussent été massacrés, et, grâce au ciel, pour cette fois on me rassura !

Monsieur et madame Artaut eurent d'abord quelque peine à me reconnaître, non-seulement parce que j'étais changée à un point inimaginable, mais aussi parce que je portais le costume d'une ouvrière mal habillée, avec un gros fichu me tombant sur les yeux. J'avais eu lieu, sur ma route, de m'applaudir d'avoir pris cette précaution : je venais d'exposer au salon le portrait qui me représente avec ma fille dans mes bras. J'avais fait ce portrait pour M. d'Angevilliers. Mais il a été soustrait à son propriétaire lors de l'émigration, et porté depuis au ministère de l'intérieur. Le jacobin de Grenoble parla de l'exposition, et fit même l'éloge de ce portrait. Je tremblais qu'il ne me reconnût ; j'employai toute mon adresse à lui cacher mon visage : grâce à ce soin et à mon costume, j'en fus quitte pour la peur.

Je passai trois jours à Lyon dans la famille Artaut. J'avais grand besoin de ce repos ; mais, à l'exception de mes hôtes, je ne vis personne de la ville, désirant conserver le plus strict incognito. M. Artaut arrêta pour moi un voiturier, auquel il dit que j'étais sa parente. Il me recommanda fortement à ce brave homme, qui eut en effet pour moi et pour ma fille les soins les plus bienveillants.

Je ne puis vous dire ce que j'éprouvai en passant sur le pont Beauvoisin. Là seulement je commençai à respirer, j'étais hors de France, de cette France qui pour-

tant était ma patrie, et que je me reprochais de quitter avec joie. L'aspect des monts parvint à me distraire de toutes mes tristes pensées, je n'avais jamais vu de hautes montagnes ; celles de la Savoie me parurent toucher au ciel avec lequel un épais brouillard les confondait. Mon premier sentiment fut celui de la peur, mais je m'accoutumai insensiblement à ce spectacle, et je finis par l'admirer.

Le paysage du chemin des Échelles me ravit ; je crus voir la *Galerie des Titans*, et depuis je l'ai toujours appelé ainsi. Voulant jouir plus complétement de toutes ces beautés, je descendis de voiture ; mais à peu près de la moitié du chemin, je fus saisie d'une grande terreur ; car on exploitait au moyen de la poudre une partie de rochers ; il en résultait l'effet d'un millier de coups de canon, et ce bruit, se répétant de roche en roche, était vraiment infernal.

Je montai le mont Cenis, comme plusieurs étrangers le montaient aussi ; un postillon s'approcha de moi : — Madame devrait prendre un mulet, me dit-il, car monter à pied, c'est trop fatigant pour une dame comme elle. Je lui répondis que j'étais une ouvrière, bien accoutumée à marcher. — Ah ! reprit-il en riant, madame n'est pas une ouvrière, on sait qui elle est. — Eh bien, qui suis-je donc ? demandai-je. — Vous êtes madame Le Brun, qui peint dans la perfection, et nous sommes tous très-contents de vous savoir loin des méchants. Je n'ai jamais pu deviner comment cet homme avait pu savoir mon nom ; mais cela m'a prouvé combien les jacobins avaient d'émissaires. Heureusement je ne les craignais plus ; j'étais hors de

leur exécrable puissance. A défaut de patrie, j'allais habiter des lieux où fleurissaient les arts, où régnait l'urbanité ; j'allais visiter Rome, Naples, Berlin, Vienne, Pétersbourg, et surtout, ce que j'ignorais alors, chère amie, j'allais vous trouver, vous connaître et vous aimer.

Toute à vous.

SOUVENIRS

CHAPITRE PREMIER

Turin, Porporati, le Corrége. — Parme, M. de Flavigny, les Églises, l'Infante de Parme. — Modène. — Boulogne. — Florence.

Après avoir traversé Chambéry, j'arrivai à Turin extrêmement fatiguée de corps et d'esprit, car une pluie battante m'avait empêchée, pendant toute la route, de descendre pour marcher un peu, et je ne connais rien de plus ennuyeux que les voiturins qui cheminent constamment au pas. Enfin, mon conducteur me déposa dans une très-mauvaise auberge. Il était neuf heures du soir; nous mourions de faim; mais comme il ne se trouvait rien à manger dans la maison, ma fille, sa gouvernante et moi, nous fûmes obligées de nous coucher sans souper.

Le lendemain, de très-bonne heure, je fis prévenir de mon arrivée le célèbre Porporati, dont on connaît de si belles gravures, entre autres une faite d'après le tableau de Santerre, qui représente la chaste Suzanne entre les deux vieillards. Le burin éminemment

12.

classique de Porporati, comme celui de M. Desnoyers, sera toujours apprécié par les vrais connaisseurs. Porporati, que j'avais beaucoup vu pendant son séjour à Paris, était alors professeur à Turin; il vint aussitôt me faire une visite. Me trouvant si mal dans mon auberge, il me pria avec instance d'aller loger chez lui, ce que je n'osai d'abord accepter ; mais il insista sur cette offre avec une vivacité si franche, que je n'hésitai plus, et, faisant porter mes paquets à son domicile, je le suivis aussitôt avec mon enfant. Je fus reçue par sa fille, âgée de dix-huit ans, qui logeait avec lui, et qui se joignit à son père pour nous donner tous les soins imaginables pendant les cinq ou six jours que nous passâmes dans leur maison.

Pressée de continuer ma route vers Rome, je ne voulus voir personne à Turin. Je me contentai de visiter la ville et de faire quelques excursions dans les sites remarquables qui l'environnent. La ville est fort belle ; toutes les rues sont parfaitement alignées et les maisons bâties régulièrement. Elle est dominée par une montagne appelée la Superga, lieu de sépulture, destinée aux rois de Sardaigne.

Porporati me conduisit d'abord au musée royal, où j'admirai une collection de superbes tableaux des diverses écoles, entre autres celui de *la Femme hydropique* de Gérard Dow, qu'on voit maintenant au musée du Louvre et qu'on peut appeler un chef-d'œuvre dans son genre. Je vis encore plusieurs tableaux admirables de Vandick, parmi lesquels je dois citer celui qui représente une famille de bourguemestres, dont les figures sont d'un pied et demi de hauteur. Il est cer-

tain que Vandick a pris plaisir à faire ce tableau si remarquable ; car, non-seulement les têtes et les mains, mais les draperies, les moindres accessoires, tout est fini et tout est parfait, tant pour le coloris que pour l'exécution. Vandick, au reste, tenait la plus grande place dans ce musée du roi, où j'ai trouvé peu de tableaux des maîtres d'Italie.

Porporati voulut aussi me mener au spectacle. Nous allâmes au grand théâtre, et là, j'aperçus aux premières loges le duc de Bourbon et le duc d'Enghien, que je n'avais point vus depuis bien longtemps. Le père alors paraissait encore si jeune, qu'on l'aurait cru le frère de son fils.

La musique me fit grand plaisir, et comme je demandais à Porporati si sa ville renfermait beaucoup d'amateurs des arts, il secoua la tête et me dit : « Ils n'en ont aucune idée, voici ce qui vient de m'arriver : un très-grand personnage, ayant entendu dire que j'étais graveur, est venu dernièrement chez moi pour me faire graver son cachet. »

Cette petite anecdote suffit, je l'avoue, pour me donner une mince opinion des habitants de Turin sous le rapport des arts.

Je quittai mes aimables hôtes pour aller à Parme. A peine étais-je arrivée dans cette dernière ville, que je reçus la visite du comte de Flavigny, qui y séjournait alors comme ministre de Louis XVI. M. de Flavigny avait soixante ans au moins ; je ne l'avais jamais rencontré en France ; mais son extrême bonté et la grâce qu'il mit à m'obliger en tout me le firent bientôt connaître et apprécier. Sa femme aussi combla de

soins ma fille et moi, et leur société me fut de la plus agréable ressource dans une ville où je ne connaissais personne.

M. de Flavigny me fit voir tout ce que Parme offrait de remarquable. Après avoir été contempler le magnifique tableau du Corrége, *la Crèche* ou *la Nativité*, que nous avons eu au Musée du Louvre, je visitai les églises, dont les ouvrages de ce grand peintre sont aussi le plus admirable ornement. Je ne pus voir tant de tableaux divins sans croire à l'inspiration que l'artiste chrétien puise dans sa croyance : la fable a sans doute de charmantes fictions ; mais la poésie du christianisme me semble bien plus belle.

Je montai tout au haut de l'église Saint-Jean ; là, je m'établis dans le cintre pour admirer de près une coupole où le Corrége a peint plusieurs anges dans une gloire, entourés de nuages légers. Ces anges sont réellement célestes ; leurs physionomies, toutes variées, ont un charme impossible à décrire. Mais, ce qui m'a le plus surpris, c'est que les figures sont d'un fini tel qu'en les regardant de près, on croit voir un tableau de chevalet sans que cela nuise en rien à l'effet de cette coupole, vue du bas de l'église.

On peut admirer aussi dans l'église de Saint-Antoine, en entrant à gauche, une autre figure de ce grand peintre, la plus gracieuse que je connaisse, et d'une couleur inimitable.

J'ai remarqué dans la bibliothèque de Parme un buste antique d'Adrien, très-bien conservé, quoiqu'il ait été doré. Un petit Hercule en bronze d'un travail fort précieux, un petit Bacchus charmant, beaucoup

de médaillons antiques, etc., etc., mais le Corrége !... le Corrége est la grande gloire de Parme.

M. le comte de Flavigny me présenta à l'infante, sœur de Marie-Antoinette, qui était beaucoup plus âgée que notre reine et dont elle n'avait ni la beauté ni la grâce. Elle portait le grand deuil de son frère l'empereur Joseph II. Ses appartements étant tout tendus de noir, elle m'apparut comme une ombre, d'autant plus qu'elle était fort maigre et d'une extrême pâleur.

Cette princesse montait tous les jours à cheval. Sa façon de vivre comme ses manières étaient celles d'un homme. En tout, elle ne m'a point charmée, quoiqu'elle m'ait reçue parfaitement bien.

Je ne séjournai que peu de jours à Parme; la saison avançait, et j'avais les montagnes de Bologne à traverser. J'étais donc très-pressée de me mettre en route; mais l'excellent M. de Flavigny me fit retarder mon départ de deux jours, parce qu'il attendait un ami auquel il désirait me confier, ne voulant pas que je traversasse les montagnes seule avec ma fille et la gouvernante. Cet ami, M. le vicomte de Lespignière, arriva, et je fus remise à ses soins. Son voiturin suivait le mien, en sorte que je voyageai avec la plus grande sécurité jusqu'à Rome.

Je m'arrêtai très-peu à Modène, jolie petite ville, qui me parut fort agréable à habiter. Les rues sont bordées de longs portiques qui mettent les piétons à l'abri de la pluie et du soleil. Le palais a un aspect grandiose et élégant. Il renferme plusieurs beaux tableaux, un de Raphaël et plusieurs de Jules Romain,

la Femme adultère du Titien, etc., etc. On y voit aussi une quantité de curiosités remarquables et des dessins des plus grands maîtres italiens; quelques statues antiques, un grand nombre de belles médailles, ainsi que des camées en agate très-précieux.

La bibliothèque est fort belle ; elle contient, m'a-t-on dit, trente mille volumes, beaucoup d'éditions très-rares et des manuscrits précieux.

Le théâtre rappelle les amphithéâtres des anciens. Les remparts sont la promenade habituelle des Modenais. Les campagnes qui bordent les grands chemins sont charmantes, riches et bien cultivées.

Après avoir traversé les montagnes qui ont quelque chose d'effrayant, car le chemin est très-étroit, très-escarpé, et bordé de précipices, ce qui m'engagea à en faire une partie à pied, nous arrivâmes fatiguées à Bologne. Mon désir était de passer au moins une semaine dans cette ville pour y admirer les chefs-d'œuvre de son école, regardée généralement comme une des premières de l'Italie, et pour visiter tant de magnifiques palais dont elle est ornée. Tandis que, dans cette intention, je me pressais de défaire mes paquets, — Hélas ! madame, me dit l'aubergiste, vous prenez une peine inutile; car, étant Française, vous ne pouvez passer qu'une nuit ici.

Me voilà au désespoir, d'autant plus que, dans le moment même, je vis entrer un grand homme noir, costumé tout à fait comme Bartholo, ce qui me le fit reconnaître aussitôt pour un messager du gouvernement papal. Ses habits, son visage pâle et sérieux, lui donnaient un aspect qui me fit tout à fait peur. Il

tenait à la main un papier que je pris naturellement pour l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. — Je sais ce que vous venez m'apprendre, signor, lui dis-je d'un air assez chagrin. Vous m'apportez l'ordre de partir. —Non, je viens au contraire vous apporter la permission de rester ici tant qu'il vous plaira, Madame, répondit-il.

On juge de la joie que me donna une aussi bonne nouvelle, et de mon empressement à profiter de cette faveur. Il faut croire, d'après cette visite, que de Turin on instruisait le gouvernement papal du nom de tous les voyageurs français qui traversaient les États romains. Je me rendis aussitôt à l'église de Sainte-Agnès, où se trouve placé le tableau du martyre de cette sainte, peint par le Dominicain. La jeunesse, la candeur est si bien exprimée sur le beau visage de sainte Agnès, celui du bourreau qui la frappe d'un poignard forme un si cruel contraste avec cette nature toute divine, que la vue de cet admirable tableau me saisit d'une pieuse admiration.

Je m'étais agenouillée devant le chef-d'œuvre, et les sons de l'orgue me faisaient entendre l'ouverture d'*Iphigénie* parfaitement bien exécutée. Le rapprochement involontaire que je fis entre la jeune victime des païens et la jeune victime chrétienne, le souvenir du temps si calme et si heureux où j'avais entendu cette même musique, et la triste pensée des maux qui pesaient alors sur ma malheureuse patrie, tout oppressa mon cœur au point que je me mis à pleurer amèrement et à prier Dieu pour la France. Heureusement j'étais seule dans l'église, et je pus y

rester longtemps, livrée aux émotions si vives qui s'étaient emparées de mon âme.

En sortant, j'allai visiter plusieurs des palais qui renferment les chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'école de Bologne, plus féconde qu'aucune autre école italienne. Il faudrait des volumes pour décrire les beautés dont le Guide, le Guerchin, les Carraches, le Dominicain, ont orné ces pompeuses habitations. Dans l'un de ces palais, le custode me suivait, s'obstinant à me nommer l'auteur de chaque tableau. Il m'impatientait beaucoup, et je lui dis doucement qu'il prenait une peine inutile ; que je connaissais tous ces maîtres. Il se contenta donc de continuer à m'accompagner : mais comme il m'entendait m'extasier devant les plus beaux ouvrages en nommant le peintre, il me quitta pour aller dire à mon domestique : — Qui donc est cette dame ? j'ai conduit de bien grandes princesses, mais je n'en ai jamais vu qui s'y connaisse aussi bien qu'elle.

Le palais Caprara renferme, dans sa première galerie, des trophées militaires indiens et turcs, dont plusieurs sont la dépouille de généraux vaincus par la famille Caprara. Le portrait du plus célèbre guerrier de ce nom est au bout de la galerie, qui, je crois, est unique dans son genre.

On voit, dans la seconde galerie, une tête de prophète et la *Sibylle de Cumes* du Guerchin, dans son meilleur temps : une *Ascension* du Dominicain, quelques têtes de Carlo Dolce et du Titien ; une *Sainte Famille* du Carrache, et deux petits tableaux ronds de l'Albane d'une grande finesse.

Le palais Bonfigliola possède un beau saint Jérôme de l'Espagnolet, une Sibylle du Guide, appuyée sur sa main tenant un papyrus; ainsi que plusieurs autres chefs-d'œuvre.

On voit au palais Zampieri : Henri IV et Gabrielle par Rubens ; dans la salle d'Annibal Carrache, la Déposition du Christ, effet de nuit, superbe tableau ; le portrait de Louis Carrache, peint par lui-même ; un plafond du Guerchin représentant Hercule qui étouffe Antée : et le Départ d'Agar, beau tableau, plein d'expression. C'est dans ce palais que se trouve le chef-d'œuvre du Guide, saint Pierre et saint Paul causant ensemble. Ce tableau réunit toutes les perfections ; les moindres détails y sont d'une telle vérité, que ces deux figures font illusion au point qu'on croit les entendre parler. C'est bien certainement ce que le Guide a fait de plus beau.

Trois jours après mon arrivée, le 3 novembre 1789, je fus reçue membre de l'Académie et de l'institut de Bologne. M. Bequetti, qui en était le directeur, vint m'apporter lui-même mes lettres de réception.

Je me consolai d'abandonner tant de chefs-d'œuvre par l'idée de tous ceux que j'allais trouver à Florence. Après avoir traversé les Apennins et les montagnes arides de *Radico Fani*, nous parcourûmes un pays plein de belles cultures, qui est la limite de la Toscane. A droite du chemin, on me montra un petit volcan, qui s'enflamme à l'approche d'une lumière, et que l'on nomme *Fuoco di Lagno*. Plus loin, le chemin s'étant élevé, je découvris Florence, située au fond d'une large vallée, ce qui d'abord me parut triste ; car j'aime

beaucoup les villes bâties sur les hauteurs; mais, sitôt que j'entrai dans l'illustre cité, je fus surprise et charmée de sa beauté et de sa vue.

Après m'être installée dans l'hôtel qu'on m'avait indiqué, je débutai par aller, avec ma fille et le vicomte de Lespignière, me promener sur une montagne des environs, d'où l'on découvre une vue magnifique, et sur laquelle se trouvent beaucoup de cyprès. Ma fille, en les regardant, me dit : « Ces arbres-là invitent au silence. » Je fus si surprise qu'un enfant de sept ans pût avoir une idée de ce genre, que je n'ai jamais oublié cela.

Malgré le désir extrême que j'avais d'arriver à Rome, il m'était impossible de ne pas séjourner un peu dans cette charmante ville. J'allai voir avant tout la célèbre galerie que les Médicis ont enrichie avec tant de magnificence. En entrant par le vestibule, on aperçoit d'abord une quantité de tombeaux antiques [1]; et, contre la porte, se trouve placée la fameuse statue du Gladiateur. De ce vestibule, on entre dans la galerie qui renferme tant de superbes statues. La Vénus de Médicis, les deux Lutteurs, le Remouleur, un jeune Faune, le Satyre et le Bacchus de Jean de Bologne, et la belle scène de la Niobé. Ces principales figures ornent la salle de la tribune, qui est aussi décorée par

[1] Les Médicis ont élevé à Giotto, né à Florence, un monument sur lequel est placé le portrait de ce peintre. Cet hommage à Giotto ne fut pas seulement rendu en l'honneur du grand artiste; mais encore en souvenir de l'illustre peintre qui peignit, vers 1290, dans la chapelle de leur palais, les portraits de Dante, de Brunetto Latini, et de Corso Donati, qui ont été retrouvés et restaurés par Antoine Marini, en 1840.

plusieurs beaux tableaux dont trois sont de Raphaël, un d'André del Sarto, et d'autres de divers grands maîtres. Dans une seconde salle, on voit en sculpture : Euphrosine couchée, Alexandre mourant ; en peinture : une Vénus du Titien, un très-beau Vanderveft, de superbes paysages de Salvator Rosa, et cent autres chefs-d'œuvre que je ne cite point ; car il faudrait un volume pour entrer dans quelques détails sur toutes les richesses que j'eus le bonheur d'admirer dans ce lieu de délices pour un artiste.

J'allai le lendemain au palais Pitti, où, dans la première salle, je distinguai surtout la Charité, peinte par le Guide, le portrait d'un philosophe par Rembrandt, un tableau à la fois très-fin et très-vigoureux de Carlo Dolce, une sainte famille de Louis Carrache, et la vision d'Ézéchiel, admirable petit tableau de Raphaël. J'y remarquai aussi le portrait d'une femme habillée en satin cramoisi, peint par le Titien avec autant de vigueur que de vérité.

La seconde salle renferme quatre beaux tableaux du vieux Palme ; et de Rubens, un grand tableau allégorique, une Sainte Famille, ainsi que son tableau des Philosophes, qui est superbe ; le portrait d'un cardinal, peint par Vandick, dont la belle couleur et la grande vérité sont remarquables. C'est aussi dans cette salle que l'on voit la Madone à la Seggiola, Léon X et Jules II, par Raphaël, trois chefs-d'œuvre, si dignes de leur haute renommée.

On trouve dans la troisième salle un grand et beau tableau d'André del Sarto représentant la Vierge, Jésus et saint Jérôme ; Paul III, du Titien, admirable

de vérité; un tableau allégorique, deux paysages, et la fameuse fête du village, par Rubens; enfin, une Sainte Famille assise sur des ruines, magnifique tableau de Raphaël.

Dans le jardin du palais Pitti, au-dessus d'un bassin qui a vingt pieds de diamètre, on voit une statue colossale de Neptune, et trois Fleuves qui versent de l'eau en abondance; toutes ces figures, d'une très-belle composition, sont de Jean de Bologne.

Dès que je pus m'arracher à la jouissance de parcourir la galerie des Médicis et le palais Pitti, j'allai voir les autres beautés que renferme Florence. D'abord, les portes du baptistère de *Guilberti*, dont les sujets, en dix compartiments, sont d'une composition admirable. Ces sujets sont pris dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Le relief des figures, le style des draperies, les accessoires, les arbres, les fabriques, tout est d'une exécution si parfaite, qu'on pourrait en faire des tableaux, car il n'y manque que la couleur; aussi Michel-Ange les nommait-il les portes du paradis.

A l'église de Saint-Laurent, je m'arrêtai longtemps dans la chapelle des Médicis, dont plusieurs tombeaux ont été exécutés d'après les dessins de Michel-Ange. On ne peut rien voir de plus beau que ces tombeaux. Quelques-uns sont en granit oriental, d'autres en granit égyptien. Dans des niches en marbre noir, on a placé des statues en bronze doré. C'est dans l'église Santa Croce que se trouve le mausolée de Michel-Ange. Là, il faut se prosterner.

Je suis montée au cloître de l'Annonciate, peint par

André del Sarto. Ses diverses compositions sont d'un style simple, qui convient au sujet, et qui tient même de l'antique. Les figures pleines d'expression et de vérité sont d'une excellente couleur. Il est bien malheureux que l'on n'ait pas soigné ces chefs-d'œuvre, qui auraient suffi à la réputation de ce grand peintre. La Vierge, nommée la *Madona del Sacco*, est divine. On la prendrait pour une vierge de Raphaël.

On sent bien que je ne pouvais quitter Florence sans aller au palais Altoviti pour voir le beau portrait que Raphaël a fait de lui-même. Ce portrait a été mis sous verre afin de le conserver, et cette précaution a fait noircir les ombres, mais tous les clairs de la chair sont restés purs et d'une belle couleur. Les traits du visage sont régulièrement beaux, les yeux sont charmants, et le regard est bien celui d'un observateur.

Je ne négligeai pas de visiter la bibliothèque des Médicis, qui possède les manuscrits les plus rares. Il s'y trouve d'anciens missels dont les marges à gauche sont peintes dans la perfection; les sujets saints sont rendus en miniature avec des couleurs et un fini admirables.

Le jour que j'allai visiter la galerie où se trouvent les portraits des peintres modernes peints par eux-mêmes, on me fit l'honneur de me demander le mien pour la ville de Florence, et je promis de l'envoyer quand je serais arrivée à Rome [1]. Je remarquai avec un certain orgueil dans cette galerie

[1] Madame Vigée Le Brun a tenu sa promesse. Son portrait est exposé, dans la salle des portraits des peintres, sous le numéro 360.

celui d'Angelica Kaufmann, une des gloires de notre sexe.

Tout le temps de mon séjour à Florence fut un temps d'enchantement. J'avais fait connaissance avec une dame française, la marquise de Venturi, qui me comblait d'amitiés et d'obligeances. Les soirs, elle me menait promener sur les bords de l'Arno, où arrivent, à une certaine heure, une quantité de voitures élégantes et de beau monde, dont la présence animait ce lieu charmant. Ces promenades et mes courses du matin à la galerie Médicis, aux églises et aux palais de la ville, m'ont fait passer mes journées d'une manière ravissante; et si j'avais pu ne point penser à cette pauvre France, j'aurais été alors la plus heureuse des femmes.

———

CHAPITRE II

Rome. — Saint-Pierre. — Le Muséum. — Drouais. — Raphaël. — Le Vatican. — Le Colysée. — Angelica Kaufmann. — Le cardinal de Bernis. — Usage romain. — Mes déménagements.

Peu de jours après mon arrivée à Rome, j'écrivais à Robert le paysagiste la lettre suivante :

« Rome, 1er décembre 1789.

« J'ai quité avec peine, mon ami, cette belle ville de Florence où j'ai vu très-rapidement des chefs-d'œuvre si remarquables, et que je me promets bien de revoir avec plus de soin à mon retour de Rome.

« Vous avez été témoin des gros soupirs que me faisaient pousser les récits de tous ceux qui avaient eu le bonheur de séjourner ici. Vous savez combien je désirais visiter à mon tour cette belle patrie des arts. Je puis dire que j'avais pour Rome la maladie du pays. Mais, tant de portraits que je me trouvais engagée à faire ne m'auraient pas permis de réaliser mon désir, si, pour notre malheur à tous, la révolution n'était pas venue me déterminer à quitter Paris, dont le charme était détruit pour moi.

« Vous savez, mon cher ami, qu'à quelque distance de Rome on découvre déjà le dôme de Saint-Pierre ? Il m'est impossible de vous exprimer la joie que j'éprouvai lorsque je l'aperçus : je croyais rêver ce que

j'avais souhaité si longtemps en vain. Enfin je me trouvai sur le Ponte-Mole; je vous avouerai même tout bas qu'il m'a paru bien petit, et le Tibre si chanté, bien sale. J'arrive à la porte del Popolo, je traverse la rue du Cours, puis je m'arrête à l'Académie de France. Notre directeur, M. Ménageot, vient à ma voiture : je lui demande l'hospitalité jusqu'à ce que j'aie trouvé un logement, et voilà qu'il me donne aussitôt un petit appartement où ma fille et sa gouvernante sont logées près de moi. De plus, il me prête dix louis pour que je puisse achever de payer mon voiturin ; car il faut vous dire que je n'ai emporté avec moi que quatre-vingts louis, mon cher mari gardant tout pour lui, comme vous savez qu'il avait coutume de faire.

« Le jour même de mon arrivée, M. Ménageot m'a menée avant tout à Saint-Pierre, dont l'immensité, d'après l'idée que l'on m'en avait donnée, ne m'a point frappée d'abord. J'attribue cet effet à la grandeur si bien calculée de tous ses détails : par exemple, à l'aspect de ces deux bénitiers de jaune antique, en forme de coquilles, que l'on voit en entrant, les enfants de quatre ou cinq ans qui les entourent ont six pieds de hauteur, et cette parfaite proportion diminue au premier coup d'œil la grandeur de l'église ; quoi qu'il en soit, je n'ai su qu'en la parcourant à quel point elle était vaste. Ayant dit à M. Ménageot que j'aurais préféré la voir soutenue par des colonnes au lieu de ces énormes pilastres, il me répondit qu'on l'avait bâtie d'abord comme je le désirais, mais que, les colonnes ne paraissant pas assez solides, on les

avait entourées ainsi; il m'a fait voir en effet, depuis, un tableau où la cathédrale de Saint-Pierre est représentée comme je voudrais qu'elle fût.

« J'ai monté aussi l'escalier qui conduit à la chapelle Sixtine, pour admirer la voûte peinte à fresque par Michel-Ange, et le tableau représentant le jugement dernier. Malgré toutes les critiques qu'on a faites de ce tableau, il m'a semblé un chef-d'œuvre du premier ordre, pour l'expression et la hardiesse des raccourcis. Il y a vraiment du sublime dans la composition et dans l'exécution. Quant au désordre qui y règne, il est, selon moi, complétement justifié par le sujet.

« Le lendemain, je suis allée voir le Muséum. Il est bien vrai qu'on ne peut rien comparer sous le rapport des formes, du style et de l'exécution, à tant de chefs-d'œuvre antiques. C'est aux Grecs surtout qu'il appartenait de réunir, dans une aussi haute perfection, l'élégance des formes à la vérité. En voyant leurs ouvrages, on ne peut douter qu'ils n'aient eu de bien admirables modèles, et que les hommes et les femmes de la Grèce n'aient réalisé jadis ce que nous appelons le beau idéal. Je n'ai fait encore que parcourir le muséum, mais l'Apollon, le Gladiateur mourant, le groupe du Laocoon, ces beaux autels, ces magnifiques candélabres, toutes ces beautés enfin qui me sont apparues, m'ont déjà laissé des souvenirs ineffaçables.

« Au moment où j'allais partir pour cette course au muséum, j'ai reçu la visite des pensionnaires de l'Académie de peinture, au nombre desquels était Girodet. Ils m'ont apporté la palette du jeune Drouais,

et m'ont demandé en échange quelques brosses dont je m'étais servie pour peindre. Je ne puis vous cacher, mon ami, à quel point j'ai été sensible à cet hommage si distingué, à cette demande si flatteuse ; j'en garderai toujours une douce et reconnaissante pensée.

« Combien je regrette de ne pas retrouver ici ce jeune Drouais, que la mort vient de nous enlever si cruellement[1] ! Je l'avais connu à Paris, il avait même dîné chez moi avec ses camarades la veille du jour où ils sont tous partis pour Rome. Vous n'avez pas oublié sans doute son beau Marius ? pour moi, je le vois encore. La foule se portait chez la mère du pauvre Drouais pour voir ce tableau, qui était exposé chez elle. Hélas ! la mort ne respecte rien ; n'a-t-elle pas frappé Raphaël avant qu'il eût trente-huit ans ? n'a-t-elle pas enlevé ce génie au monde, quand il était dans toute sa force, dans toute son énergie ? car je vous avoue que j'entre en fureur lorsque je songe qu'on a osé écrire que Raphaël était mort par suite d'excès, en un mot, de libertinage. Quoi ! ce talent si pur, si suave, aurait été chercher ses inspirations dans les mauvais lieux ! De bonne foi, cela peut-il se croire ? Mais la preuve que rien n'est plus faux, c'est que nous savons tous que Raphaël était amoureux, éperdument amoureux de cette belle boulangère sans laquelle il ne pouvait vivre, à qui il resta fidèle au point de refuser pour elle les honneurs, les richesses et la

[1] Jean-Germain Drouais, fils et petit-fils de peintres, né à Paris, le 25 novembre 1763, est mort, à l'École de France, à Rome, le 13 février 1788.

main de la nièce du cardinal Bibiéna; tellement que, lorsque enfin le pape se laissa fléchir et permit que la Fornarina rentrât dans Rome, l'émotion de joie qu'il éprouva, le bonheur de revoir cette femme adorée, contribuèrent beaucoup à terminer ses jours. Un homme aussi passionné, aussi constant, pouvait-il rechercher les voluptés grossières, et se rouler dans la fange? Non, ces choses ne sont pas compatibles; non, Raphaël ne fut pas un libertin; il ne faut que regarder ses têtes de Vierges pour être sûr du contraire.

« Pardonnez-moi cette diatribe, mon ami : je sors du Vatican; c'est là surtout que le divin maître a démontré toute la subtilité de son art. Les copies que l'on a faites des chefs-d'œuvre de Raphaël sont loin d'en donner une juste idée; il faut les voir face à face pour admirer le dessin, l'expression, la composition de chaque sujet: jusques aux draperies, tout y est parfait. J'ai même remarqué que, dans la plus grande partie de ces belles pages, la couleur avait la vérité du Titien.

« La galerie, les salles, et même ce corridor du Vatican où j'ai vu dans le fond la belle Cléopâtre mourante, tout cela est unique dans le monde. Combien ne s'étonne-t-on pas de la variété des compositions de Raphaël en voyant cette école d'Athènes, ordonnée avec tant de sagesse, puis l'incendie de Borgo, composé dans un genre si différent? Mais ce qui surprend le plus, c'est que celui qui est mort si jeune ait laissé tant de chefs-d'œuvre. Cela prouve avec évidence que la fécondité est un attribut inhérent au génie.

« Il est bien malheureux de voir que tant de belles productions soient altérées, non-seulement par le temps, mais aussi parce qu'on permet que de jeunes artistes aillent prendre le trait au calque. Je me rappelle à ce sujet qu'un ancien directeur de l'Académie disait à ses élèves : « Qu'avez-vous besoin de prendre le trait des figures de Raphaël ? prenez la nature, morbleu ! ce sera la même chose ; allez sur la place del Popolo. »

« Je me suis rendue au Colysée en mémoire de vous. Le côté d'où l'on peut le croire entier suffit pour faire estimer parfaitement sa grandeur, et cette ruine est encore une des plus belles choses qu'on puisse voir ; le ton de ses pierres, les effets que la végétation y a semés partout, en font un monument admirable pour la peinture. Je ne puis concevoir comment il a pu vous venir l'idée si hasardeuse de grimper jusqu'au faîte pour l'unique plaisir d'y planter une croix ? La raison se refuse à le croire. Je dois vous dire, au reste, que cette croix est restée, et que votre adresse et votre courage sont devenus historiques, car on en parle encore à Rome.

« J'ai été voir Angelica Kaufmann, que j'avais un extrême désir de connaître. Je l'ai trouvée bien intéressante, à part son beau talent, par son esprit et ses connaissances. C'est une femme qui peut avoir cinquante ans, très-délicate, sa santé s'étant altérée par suite du malheur qu'elle a eu d'épouser d'abord un aventurier qui l'avait ruinée. Elle s'est remariée depuis à un architecte qui est pour elle un homme d'affaires. Elle a causé avec moi beaucoup et très-bien, pen-

dant les deux soirées que j'ai passées chez elle. Sa conversation est douce ; elle a prodigieusement d'instruction, mais aucun enthousiame, ce qui, vu mon peu de savoir, ne m'a point électrisée.

« Angelica possède quelques tableaux des plus grands maîtres, et j'ai vu chez elle plusieurs de ses ouvrages : ses esquisses m'ont fait plus de plaisir que ses tableaux, parce qu'elles sont d'une couleur titianesque.

« J'ai été dîner hier avec elle chez notre ambassadeur, le cardinal de Bernis, à qui j'avais fait une visite trois jours après mon arrivée. Il nous a placées toutes deux à table à côté de lui. Il avait invité plusieurs étrangers et une partie du corps diplomatique, en sorte que nous étions une trentaine à cette table, dont le cardinal a fait parfaitement les honneurs, tout en ne mangeant lui-même que deux petits plats de légumes. Mais voilà le plaisant : ce matin on me réveille à sept heures et on m'annonce la famille du cardinal de Bernis. Je suis bien saisie, comme vous imaginez ! Je me lève, tout essoufflée, et je fais entrer. Cette famille était cinq grands laquais en livrée qui venaient me demander la *buona mano*. On m'expliqua que c'était un pourboire. Je les congédiai en leur donnant deux écus romains. Vous concevez toutefois mon étonnement, n'étant pas instruite de cet usage.

« Voilà, mon ami, une énorme lettre ; mais j'avais besoin de causer avec vous. Rappelez-moi à ce qui reste à Paris de mes amis et de mes connaissances. Comment va notre cher abbé Delille ? Parlez-lui de moi, ainsi qu'à la marquise de Grollier, à Brongniart,

à ma bonne amie madame de Verdun. Hélas ! quand vous reverrai-je tous ?

« Adieu. »

Comme je ne pouvais rester dans le très-petit appartement que j'occupais à l'Académie de France, il fallut chercher un logement. Je regrettais fort peu celui que je quittais, attendu qu'il donnait sur une petite rue dans laquelle les voitures des étrangers remisaient à toute heure de nuit. Les chevaux, les cochers, faisaient un train infernal ; en plus il se trouvait une madone au coin de cette rue, et les Calabrais, dont sans doute elle était la patronne, venaient chanter et jouer de la musette devant sa niche jusqu'au jour. A vrai dire, il m'était assez difficile de trouver à me loger, attendu l'extrême besoin que j'ai de sommeil et le calme environnant qui m'est absolument nécessaire pour dormir. J'allai d'abord occuper un logement sur la place d'Espagne, chez Denis, le peintre de paysage; mais, toutes les nuits, les voitures ne cessaient d'aller et de venir sur cette place, où logeait l'ambassadeur espagnol. Enfin une foule de gens des diverses classes du peuple s'y réunissaient, quand j'étais au lit, pour chanter en chœur des morceaux que les jeunes filles et les jeunes garçons improvisaient d'une manière charmante, il est vrai, car la nation italienne semble avoir été créée pour faire de la bonne musique ; mais ce concert habituel, qui m'aurait enchantée le jour, me désolait la nuit. Il m'était impossible de reposer avant cinq heures du matin. Je quittai donc la place d'Espagne.

J'allai louer près de là, dans une rue fort tranquille, une petite maison qui me convenait parfaitement, où j'avais une charmante chambre à coucher, toute tendue en vert, avantage dont je me félicitai beaucoup. J'avais visité toute la maison depuis le haut jusqu'en bas ; j'avais même examiné les cours des maisons voisines sans rien apercevoir qui pût m'inquiéter. Je pensai donc ne pouvoir entendre d'autre bruit que le bruit bien léger d'une petite fontaine placée dans la cour, et, dans mon enchantement, je m'empressai de payer le premier mois d'avance, dix ou douze louis, je crois. Bien joyeuse, je me couche dans une quiétude parfaite ; à deux heures du matin, voilà que j'entends un bruit infernal précisément derrière ma tête ; ce bruit était si violent, que la gouvernante de ma fille, qui couchait deux chambres plus loin que la mienne, en avait été réveillée. Dès que je suis levée, je fais venir mon hôtesse pour lui demander la cause de cet horrible vacarme, j'apprends que c'est le bruit d'une pompe attachée à la muraille près de mon lit : les blanchisseuses, ne pouvant blanchir le linge pendant le jour, attendu l'extrême chaleur, ne venaient à cette pompe que la nuit. On imagine si je m'empressai de quitter cette charmante petite maison.

Après avoir beaucoup cherché inutilement pour m'établir à ma fantaisie, on m'indiqua un petit palais dans lequel je pouvais louer un appartement ; n'ayant encore rien trouvé qui pût me convenir, je pris le parti de m'y installer. J'avais là bien plus d'espace qu'il n'en fallait pour me loger commodément ; mais

toutes ces pièces étaient d'une saleté dégoûtante. Enfin, après en avoir fait nettoyer quelques-unes, je vais m'y établir. Dès la première nuit je pus juger des agréments de cette habitation. Un froid, une humidité effroyables, m'auraient permis de dormir, qu'une troupe de rats énormes, qui couraient dans ma chambre, qui rongeaient les boiseries et mes couleurs, m'en auraient empêchée. Quand je demandai le lendemain au gardien comment il se faisait que ce petit palais fût si froid et que les rats y eussent établi leur domicile, il me répondit que depuis neuf ans on n'avait pu trouver à le louer : ce que je n'eus point de peine à croire. Malgré tous ces inconvénients, cependant, je me vis forcée d'y rester six semaines.

Enfin, je trouvai une maison qui paraissait être entièrement à ma convenance. Je ne la louai néanmoins que sous la condition de l'essayer pendant une nuit, et à peine m'étais je mise au lit, que j'entendis sur ma tête un bruit tout à fait insurmontable; c'était une quantité innombrable de vers qui grugeaient les solives. Dès que j'eus fait ouvrir les volets, le bruit cessa ; mais il ne me fallut pas moins abandonner cette maison à mon grand regret, car je ne crois pas qu'il soit possible de déménager plus souvent que je ne l'ai fait pendant mes différents séjours dans la ville du Capitole : aussi je suis restée convaincue que la chose la plus difficile à faire dans Rome, c'est de s'y loger.

CHAPITRE III

Portraits que je fais en arrivant à Rome. — Les palais. — Les églises. — La Semaine Sainte. — Le jour de Pâques. — La bénédiction du Pape. — La Girande. — Le Carnaval. — Madame Benti. — Crescentini. — Marchesi. — Sa dernière représentation à Rome.

Aussitôt après mon arrivée à Rome, je fis mon portrait pour la galerie de Florence. Je me peignis la palette à la main, devant une toile sur laquelle je trace la figure de la Reine avec du crayon blanc. Puis, je peignis miss Pitt, la fille de lord Camelfort. Elle avait seize ans, et elle était fort jolie : aussi la représentai-je en Hébé, sur des nuages, tenant à la main une coupe, dans laquelle un aigle vient boire. J'ai peint cet aigle d'après nature, et j'ai pensé être dévorée par lui. Il appartenait au cardinal de Bernis. Le maudit animal, qui avait l'habitude d'être toujours en plein air, et enchaîné dans la cour, était si furieux de se trouver dans ma chambre, qu'il voulut fondre sur moi. J'avoue que j'en eus grand'peur.

Je fis dans le même temps le portrait d'une Polonaise, la comtesse Potocka. Elle vint chez moi avec son mari, et, dès qu'il nous eut quittées, elle me dit d'un grand sang-froid : — C'est mon troisième mari ; mais je crois que je vais reprendre le premier, qui me convient mieux, quoiqu'il soit ivrogne. J'ai peint cette Polonaise d'une manière très-pittoresque : elle est ap-

puyée sur un rocher couvert de mousse, et près d'elle s'échappent des cascades.

Je peignis ensuite mademoiselle Roland, alors la maîtresse de lord Welesley, qui a peu tardé à l'épouser. Puis, je fis mon portrait pour ma réception à l'Académie de Rome; une copie de celui que je destinais à Florence, que vint me demander lord Bristol ; le portrait de lord Bristol lui-même jusqu'aux genoux, et celui de madame Silva, jeune Portugaise que j'ai retrouvée depuis à Naples, et dont je parlerai plus tard. En tout, j'ai prodigieusement travaillé à Rome pendant les trois ans que j'ai passés en Italie. Non-seulement je trouvais une grande jouissance à m'occuper de peinture, entourée comme je l'étais de tant de chefs-d'œuvre; mais il fallait aussi me refaire une fortune, car je ne possédais pas cent francs de rente. Heureusement je n'eus qu'à choisir, parmi les plus grands personnages, les portraits qu'il me plaisait de faire.

La satisfaction d'habiter Rome pouvait seule me consoler un peu du chagrin d'avoir quitté mon pays, ma famille, et tant d'amis que je chérissais. L'intérêt qu'inspirent les beaux lieux est si vif pour tout le monde et si profitable à un artiste, qu'il suffit pour répandre quelque douceur sur la vie. Combien de fois, voulant me distraire de pensées trop pénibles, j'ai été au soleil couchant revoir ce Colysée, dont l'imagination ne saurait agrandir l'espace ! Il est impossible, quand on est là, de songer à autre chose qu'à ces effets si beaux, si divers ! Les arcades, éclairées d'un ton jaune rougeâtre, se détachent sur ce

ciel d'outremer que l'on ne voit nulle part aussi foncé qu'en Italie. L'intérieur ruiné de ce grand théâtre, qui est maintenant rempli de verdure, d'arbustes en fleur, et de lierre qui court çà et là, ne doit encore sa conservation actuelle qu'à une douzaine de petites chapelles portant une croix, placées symétriquement au milieu de l'enceinte. C'est là que des confréries viennent faire des stations, et d'autres entendre prêcher un capucin. Ainsi, ce qui fut jadis l'arène des gladiateurs et des bêtes féroces, est devenu un lieu consacré à notre culte. Quelles réflexions ne font point naître de semblables métamorphoses ! Mais, dans Rome, peut-on faire un pas sans rêver à l'instabilité des choses humaines ; soit que l'on foule aux pieds ces marbres, ces débris de colonnes, ces fragments de bas-reliefs qui faisaient l'ornement des temples, des palais, et qui, malgré leur vétusté, conservent encore le style et le *faire* délicat des Grecs ; soit qu'on entre dans les églises et qu'on y trouve ces baignoires de marbre précieux, qui peut-être ont servi à Périclès ou à Laïs, transformées en tabernacles ? Le maître-autel de Sainte-Marie-Majeure est une urne antique de porphyre ; les colonnes de la plupart des églises sont celles des anciens temples. Tout offre un mélange de sacré et de profane ; et ces superbes restes d'un temps qui n'est plus ajoutent prodigieusement à la magnificence des cérémonies religieuses, qui d'ailleurs ont conservé toute la pompe de l'ancienne Rome.

Mon travail ne me privait point du plaisir journalier de parcourir Rome et ses environs. J'allais toujours seule visiter les palais qui renfermaient des collec-

tions de tableaux et de statues afin de n'être point distraite de ma jouissance par des entretiens ou des questions souvent insipides. Tous ces palais sont ouverts aux étrangers, qui doivent beaucoup de reconnaissance aux grands seigneurs romains d'une telle obligeance.

Je me suis décidée à ne donner ici qu'un très-léger aperçu de ces magnifiques habitations et des beautés qu'elles renferment, d'abord parce qu'il existe une multitude d'ouvrages qui les décrivent en détail, ensuite parce que tant d'années se sont écoulées depuis mon voyage à Rome, que beaucoup de chefs-d'œuvre ont changé de place. J'apprends sans cesse aujourd'hui, par des gens arrivant d'Italie, que telle statue ou tel tableau n'est plus où je l'avais vu, et je ne veux point induire en erreur les amis des arts.

Le palais Justinien renfermait alors une immense quantité de chefs-d'œuvre qui depuis ont tous été vendus. J'y admirai l'Ombre de Samuel, un des plus beaux tableaux de Gérard de la Note; c'est un effet de nuit du genre habituel de ce maître; plusieurs statues antiques, entre autres la fameuse Minerve devant laquelle on a longtemps brûlé l'encens, ce qu'on reconnaît en voyant le bas de cette statue qui est très-enfumé.

Les palais Farnèse, Doria, Barbarini, étaient pleins aussi d'objets d'art que je ne me lassai pas d'aller revoir. Dans le dernier, qui est situé sur le mont Quirinal et dont la cour renfermait alors un obélisque égyptien, la voûte du grand salon est peinte par Pierre de Cortone; dans d'autres salles, on trouvait la Mort de Germanicus, du Poussin; une Magdeleine et un Enfant

endormi, du Guide, et plusieurs beaux portraits de ce peintre. En sculpture, un magnifique buste d'Adrien, le Faune qui dort, et beaucoup d'autres statues et bas-reliefs antiques.

Le palais Colonna est cité comme le plus beau de Rome; toutefois, il est loin d'offrir le même intérêt que le palais Borghèse. Celui-ci est si riche en tableaux des grands maîtres et en statues, qu'il peut, ainsi que la villa du même nom, passer pour un musée royal[1]. C'est là que j'ai vu les plus beaux tableaux de Claude Lorrain.

Si l'on s'en croyait, on passerait sa vie à Rome dans les palais et dans les églises. Les églises renferment des trésors en peinture, en mausolés admirables. En ce genre, les richesses qui ornent Saint-Pierre sont assez connues; pourtant je veux dire un mot du mausolée de Ganganelli par Canova, qui est une bien belle chose. C'est à Saint-Pierre aux Liens que se trouve celui de Jules II par Michel-Ange. A Saint-Laurent hors des murs, on voit des tombeaux antiques : l'un d'eux représente un mariage, et l'autre une vendange. L'église de Saint-Jean de Latran, qui est ornée de colonnes, renferme aussi plusieurs tombeaux du même genre, dont l'un est en porphyre et d'une immense dimension ; le cloître, qui joint la sacristie, est rempli d'inscriptions antiques écrites en diverses langues. C'est à Saint-Jean de Latran que le peuple monte à genoux les vingt-huit degrés qui précèdent le portail.

La plus belle des églises sous le rapport de l'architecture est celle de Saint-Paul hors des murs, dont l'inté-

rieur, de chaque côté, est orné de colonnes. On ne peut douter que Saint-Paul n'ait été un temple, et c'est dans ce style que j'aurais désiré Saint-Pierre.

A Saint-André de la Valle, la coupole et les quatre évangélistes sont peints par le Dominiquin. C'est à la Trinité-du-Mont, que se trouve la célèbre Descente de Croix de Daniel de Volterre. Ce tableau, aussi admirable par la composition que par l'expression, est un des chefs-d'œuvre les plus remarquables de Rome. Je l'ai vu en très-mauvais état; mais on m'assure qu'aujourd'hui il est parfaitement restauré. Je ne sais s'il faut dire que l'on voit dans l'église de la Victoire de Sainte-Marie, la fameuse Sainte-Thérèse du Bernin, dont l'expression scandaleuse ne peut se décrire; mais c'est à San-Pietro in Montorio qu'on pouvait admirer alors la Transfiguration de Raphaël.

On ne peut avoir une idée de l'effet imposant et grandiose que produit la religion catholique, quand on n'a point vu Rome pendant le carême. La Semaine-Sainte commence au dimanche des Rameaux, et se passe en cérémonies religieuses dont la pompe est vraiment admirable.

Le mercredi, je me portai avec la foule à la chapelle de Monte-Cavalo où se chante le *Stabat Mater* de Pergolèze, musique qu'on peut appeler céleste.

Le jeudi j'assistai à la messe qui se dit à Saint-Pierre avec la plus grande magnificence. Les cardinaux, revêtus de riches chasubles et tenant un cierge à la main, se rendent dans la chapelle Pauline, qui est éclairée par mille cierges. Un grand nombre de soldats, qui portent des cuirasses et des casques de

fer, suivent le cortége. Le coup d'œil de cette procession est superbe.

Le matin du vendredi saint, j'allai, à la chapelle Sixtine, entendre le fameux *Miserere* d'Allegri, chanté par des soprani sans aucun instrument. C'était vraiment la musique des anges. Le soir, je me rendis à Saint-Pierre, les cent lampes de l'autel étaient éteintes. L'église ne se trouve plus éclairée que par une croix illuminée et prodigieusement brillante. Cette croix a pour le moins vingt pieds de hauteur, et paraît être suspendue d'une manière magique. Nous vîmes entrer le Pape, qui s'agenouilla ; il était suivi de tous les cardinaux qui l'imitèrent ; mais ce qui, je l'avoue, me surprit et me scandalisa même, ce fut de voir, pendant la prière du Saint-Père, une quantité d'étrangers se promener dans l'église avec la même liberté que s'ils étaient dans le jardin du Palais-Royal.

Le jour de Pâques, j'eus soin de me trouver sur la place de Saint-Pierre, pour voir le Pape donner la bénédiction. Rien n'est plus solennel. Cette place immense est couverte dès le grand matin par des groupes de paysans et d'habitants de la ville voisine, tous en costumes différents, de couleurs fortes et variées ; on y rencontre un grand nombre de pèlerins. Et pas un de ces groupes ne se divise. Les galeries de chaque côté de l'église étaient remplies de Romains et d'étrangers, puis, en avant, se trouvaient placées les troupes du pape et les troupes suisses, enseignes et drapeaux déployés. Le plus religieux silence régnait partout. Ce peuple était aussi immobile que le superbe obélisque de granit oriental qui orne la place ;

on n'entendait que le bruit de l'eau qui tombait des deux belles fontaines, et qui se perdait doucement dans l'immensité de la place.

A dix heures le pape arriva, tout habillé de blanc, et la tiare sur la tête. Il se plaça dans la tribune du milieu en dehors de l'église, sur un magnifique trône cramoisi très élevé. Tous les cardinaux, vêtus de leur beau costume, l'entouraient. Il faut dire que le pape Pie VI était superbe. Son visage coloré n'offrait aucune trace des fatigues de l'âge. Ses mains étaient très-blanches et potelées. Il s'agenouilla pour lire sa prière; après quoi, se levant, il donna trois bénédictions en prononçant ces mots : *urbi et orbi* (à la ville et au monde). Alors, comme frappés par un coup d'électricité, le peuple, les étrangers, les troupes, tout le monde se prosterna, tandis que le canon retentissait de toutes parts; ce qui ajoute encore à la majesté de cette scène, dont il est, je crois, impossible de ne pas se sentir attendri.

La bénédiction donnée, les cardinaux jettent de la tribune une grande quantité de papiers, que l'on m'a dit porter des indulgences. C'est à ce moment seulement que les groupes dont j'ai parlé se rompent, se confondent; qu'un millier de bras s'élèvent pour saisir un de ces papiers. Le mouvement, l'ardeur de cette foule qui s'élance et se presse, est au-dessus de toute description. Lorsque le pape se retire, la musique des régiments joue des fanfares, et les troupes défilent ensuite au son des tambours.

Le soir, le dôme de Saint-Pierre est illuminé, d'abord en verres de couleurs, puis subitement en

lumières blanches du plus grand éclat. On ne peut concevoir comment ce changement s'opère avec tant de rapidité ; mais c'est un spectacle aussi beau qu'extraordinaire. Le soir aussi on tire un très-beau feu d'artifice au-dessus du château Saint-Ange. Des milliers de bombes et de ballons enflammés sont lancés dans l'air ; la girandole qui termine est ce qu'on peut voir de plus magnifique en ce genre, et l'image de ce beau feu d'artifice, qui se répète dans le Tibre, en double l'effet.

A Rome, où tout est resté grandiose, on n'illumine point avec de misérables lampions. On place devant chaque palais d'énormes candélabres d'où sortent de grands feux dont les flammes s'élèvent et rendent, pour ainsi dire, le jour à toute la ville. Ce luxe de lumière frappe d'autant plus un étranger, que les rues de Rome ne sont habituellement éclairées que par les lampes qui brûlent devant les madones.

La foule des étrangers est attirée à Rome bien plus pour la Semaine-Sainte que pour le carnaval, qui ne m'a pas semblé fort remarquable. Les masques s'établissent sur des gradins, déguisés en arlequin, en polichinelle, etc., ainsi que nous les voyons à Paris sur les boulevards, si ce n'est qu'à Rome ils ne bougent point. Je n'ai vu qu'un seul jeune homme qui courait les rues, costumé à la française. Il contrefaisait, à s'y méprendre, un élégant très-maniéré que nous avons tous reconnu.

Les voitures, les chars vont et reviennent remplis de personnes costumées richement. Les chevaux sont parés de plumes. de rubans, de grelots, et la livrée

porte des habits de Scaramouche ou d'Arlequin; mais tout cela se passe le plus tranquillement du monde. Enfin, vers le soir, quelques coups de canon annoncent les courses de chevaux, qui animent le reste de la journée.

Une de mes jouissances, dès que je fus arrivée à Rome, fut celle d'entendre de la musique, et certes les occasions ne me manquaient pas. La célèbre Banti s'y trouva pendant mon séjour. Quoiqu'elle eût chanté plusieurs fois à Paris, je ne l'avais jamais entendue, et j'eus ce plaisir à un concert qui se donna dans une immense galerie. Je ne sais pourquoi je m'étais figuré que la Banti avait une taille prodigieusement grande. Elle était au contraire très-petite et fort laide, ayant une telle quantité de cheveux, que son chignon ressemblait à une crinière de cheval. Mais quelle voix! il n'en a jamais existé de pareille pour la force et l'étendue; la salle, toute grande qu'elle était, ne pouvait la contenir. Le style de son chant, je me le rappelle, était absolument le même que celui du fameux Pachiarotti, dont madame Grassini a été l'élève.

Cette admirable cantatrice était conformée d'une manière très-particulière : elle avait la poitrine élevée et construite tout à fait comme un soufflet; c'est ce qu'elle nous fit voir après le concert, lorsque quelques dames et moi furent passées avec elle dans un cabinet; et je pensai que cette étrange organisation pouvait expliquer la force et l'agilité de sa voix.

Très-peu de temps après mon arrivée, j'allai avec Angelica Kaufmann voir l'opéra de *César*, dans lequel

Crescentini débutait. Son chant et sa voix à cette époque avaient la même perfection : il jouait un rôle de femme, et il était affublé d'un grand panier comme on en portait à la cour de Versailles, ce qui nous fit beaucoup rire. Il faut ajouter qu'alors Crescentini avait toute la fraîcheur de la jeunesse et qu'il jouait avec une grande expression. Enfin, pour tout dire, il succédait à Marchesi, dont toutes les Romaines étaient folles, au point qu'à la dernière représentation qu'il donna, elles lui parlaient tout haut de leurs regrets : plusieurs même pleuraient amèrement, ce qui, pour bien du monde, devint un second spectacle.

CHAPITRE IV

La place Saint-Pierre. — Les poignards. — La princesse Joseph de Monaco. — La duchesse de Fleury; son mot à Bonaparte. — — Bontés de Louis XVI pour moi. — L'abbé Maury. — Usage qui m'empêche de faire le portrait du Pape. — Les Cascatelles et Tusculum. — La villa Conti, la villa Adrianna. — Monte Mario. — Genesano. — Nemi. — Son lac. — Aventure.

Il n'existe pas une ville au monde dans laquelle on puisse passer le temps aussi délicieusement qu'à Rome, y fût-on privé de toutes les ressources qu'offre la bonne société. La promenade seule dans ces murs est une jouissance ; car on ne se lasse point de revoir ce Colysée, ce Capitole, ce Panthéon, cette place Saint-Pierre avec sa colonnade, sa superbe pyramide, ses belles fontaines que le soleil éclaire d'une manière si magnifique, que souvent l'arc-en-ciel se joue sur celle qui est à droite en entrant. Cette place est d'un effet surprenant au coucher du soleil et au clair de lune ; que ce fût ou non mon chemin, je me plaisais toujours à la traverser.

Ce qui m'a beaucoup étonnée à Rome, c'est de trouver, le dimanche matin, au Colysée une quantité de femmes des plus basses classes extraordinairement parées, couvertes de bijoux, et portant aux oreilles d'énormes girandoles en faux diamants. C'est aussi dans cette toilette qu'elles se rendent à l'église, suivies d'un domestique, qui, très-souvent, n'est autre

que leur mari ou leur amant, dont l'état est presque toujours celui de valet de place. Ces femmes ne font rien dans leur ménage; leur paresse est telle, qu'elles vivent misérables et deviennent pour la plupart des femmes publiques. On les voit à leurs fenêtres, dans les rues de Rome, coiffées avec des fleurs, des plumes, fardées de rouge et de blanc ; le haut de leur corsage, que l'on aperçoit, annonce une fort grande parure ; en sorte qu'un amateur novice, qui veut faire connaissance avec elles, est tout surpris, quand il entre dans leurs chambres, de les trouver seulement vêtues d'un jupon sale. Les plaisantes Romaines dont je parle n'en jouent pas moins les grandes dames, et quand le temps de se rendre aux *villas* arrive, elles ferment avec soin leurs volets, pour faire croire qu'elles sont aussi parties pour la campagne.

On m'a assuré que toutes les femmes à Rome avaient sur elles un poignard; je ne crois cependant pas que les grandes dames en portent; mais il est certain que la femme de Denis, le peintre de paysage, chez qui j'ai logé, et qui était Romaine, m'a fait voir celui qu'elle portait constamment. Quant aux hommes du peuple, ils ne marchent jamais sans en être munis, ce qui amène souvent des accidents bien graves. Trois jours après mon arrivée, par exemple, j'entendis le soir, dans ma rue, des cris suivis d'un grand tumulte. J'envoyai savoir ce qui se passait, et l'on revint me dire qu'un homme venait d'en tuer un autre avec son poignard. Comme ces manières d'agir m'effrayaient beaucoup pour les étrangers, on m'assura que les étrangers n'avaient rien à craindre, qu'il ne s'agissait

jamais que de vengeance entre compatriotes. Dans le cas dont il est question, notamment, il y avait dix ans que l'assassin et l'homme assassiné s'étaient pris de querelle : le premier venait de reconnaître son adversaire et l'avait frappé de son poignard ; ce qui prouve combien de temps un Italien peut conserver sa rancune.

A coup sûr, les mœurs de la classe élevée sont plus douces, car la haute société est à peu près la même dans toute l'Europe. Toutefois, j'en serais assez mauvais juge ; car, à l'exception des rapports relatifs à mon art, et des invitations qui m'étaient adressées pour des réunions nombreuses, j'ai eu peu le temps de connaître les grandes dames romaines. Il m'est arrivé ce qui arrive naturellement à tout exilé, c'est de rechercher à Rome, pour société intime, celle de mes compatriotes. Pendant les années 1789 et 1790, cette ville était pleine d'émigrés français que je connaissais pour la plupart, ou avec lesquels je fis bientôt connaissance. Au nombre de ces voyageurs, qui plus tôt ou plus tard venaient de quitter la France, je citerai le duc et la duchesse de Fitz-James avec leur fils, que nous voyons jouir aujourd'hui d'une si belle célébrité, et la famille des Polignac ; je m'abstins néanmoins de fréquenter cette famille dans la crainte d'exciter la calomnie ; car on n'aurait pas manqué de dire que je complotais avec elle, et je crus devoir éviter leur rencontre en considération des parents et des amis que j'avais laissés en France. Nous vîmes arriver aussi la princesse Joseph de Monaco, la duchesse de Fleury, et une foule d'autres personnes marquantes.

La princesse Joseph de Monaco avait une charmante figure, beaucoup de douceur et d'amabilité. Pour son malheur, hélas ! elle ne resta pas à Rome. Elle voulut retourner à Paris afin d'y soigner le peu de fortune qui restait à ses enfants, et elle s'y trouva à l'époque de la terreur. Arrêtée, condamnée à mort, on lui conseilla vainement de se dire grosse ; son mari n'étant plus en France, elle ne voulut pas consentir à faire ce mensonge et elle fut conduite à l'échafaud.

Ce qui désespère, quand on pense à cette aimable femme, c'est que le 9 thermidor approchait et qu'il ne lui fallait que gagner fort peu de temps pour sauver sa vie.

La femme que je distinguai bientôt parmi toutes les femmes françaises qui se trouvaient à Rome, fut la charmante duchesse de Fleury, très-jeune alors ; la nature semblait s'être plu à la combler de tous ses dons. Son visage était enchanteur, son regard brûlant, sa taille celle qu'on donne à Vénus, et son esprit supérieur. Nous nous sentîmes entraînées à nous rechercher mutuellement ; elle aimait les arts, et se passionnait comme moi pour les beautés de la nature ; je trouvai en elle une compagne telle que je l'avais souvent désirée.

Nous allions habituellement ensemble passer nos soirées chez le prince Camille de Rohan, qui était alors ambassadeur de Malte et grand commandeur de l'ordre ; tous les soirs, il réunissait chez lui les étrangers les plus distingués ; la conversation était très-animée et très-intéressante ; chacun y parlait de ce

qu'il avait vu dans la journée, et le goût, l'esprit de la duchesse de Fleury brillait par-dessus tout.

Cette femme si séduisante me semblait dès lors exposée aux dangers qui menacent tous les êtres doués d'une imagination vive et d'une âme ardente ; elle était tellement susceptible de se passionner qu'en songeant combien elle était jeune, combien elle était belle, je tremblais pour le repos de sa vie ; je la voyais souvent écrire au duc de Lauzun, qui était bel homme, plein d'esprit et très-aimable, mais d'une grande immoralité, et je craignais pour elle cette liaison, quoique je puisse penser qu'elle était fort innocente. Le duc de Lauzun était resté en France ; j'ignore s'il a pris une part active à la révolution ; ce qui est certain, c'est qu'il a été guillotiné.

Quant à la duchesse de Fleury, elle est revenue à Paris avant moi. Les passions y étaient encore débordées. Tout en arrivant, elle fit divorce avec son mari, puis, étant devenue très-amoureuse de M. de Montrond, homme à bonne fortune, jeune encore, et très-spirituel, elle l'épousa. Tous deux quittèrent le monde pour aller jouir de leur bonheur dans la solitude, mais, hélas ! la solitude tua l'amour et ils ne revinrent à Paris que pour divorcer. La dernière passion qu'elle prit s'alluma pour un frère de Garat, qui, m'a-t-on dit, la traitait cruellement ; enfin elle ne retrouva la paix et du bonheur qu'à la Restauration qui lui ramena son père, le comte de Coigny, dans les bras duquel elle alla se jeter pour le soigner jusqu'à sa mort ; avant la rentrée des Bourbons, étant allée voir un jour l'empereur Bonaparte, celui-ci lui dit brus-

quement : — Aimez-vous toujours les hommes ? — Oui, Sire, quand ils sont polis, répondit-elle.

L'arrivée à Rome de tant de personnes qui apportaient des nouvelles de France me faisait éprouver chaque jour des émotions, souvent bien tristes, mais aussi quelquefois bien douces : on me raconta, par exemple, que peu de temps après mon départ, comme on suppliait le Roi de se faire peindre, il avait répondu : « Non, j'attendrai le retour de madame Le Brun, pour qu'elle fasse mon portrait en pendant à celui de la Reine. Je veux qu'elle me peigne en pied, donnant l'ordre à M. de La Pérouse d'aller faire le tour du monde. »

Rien ne m'est plus doux que de me rappeler combien Louis XVI m'a toujours témoigné de bonté, au point que je me suis beaucoup reproché d'avoir oublié de dire, dans mon premier volume, qu'à l'époque où je fis le grand portrait de la Reine avec ses enfants, M. d'Angevilliers vint chez moi et me dit que le Roi voulait me donner le cordon de Saint-Michel, qui ne s'accordait alors qu'aux hommes artistes et aux gens de lettres de premier ordre ; comme dans ce temps aussi les plus odieuses calomnies s'attachaient à ma personne, je craignis qu'une aussi haute distinction ne portât à son comble l'envie que j'excitais déjà, et, toute pénétrée que j'étais de reconnaissance, je n'en priai pas moins M. d'Angevilliers de faire ses efforts pour que le Roi perdît l'idée de m'accorder cette faveur.

Je retrouvai à Rome un de mes meilleurs et de mes anciens amis, M. Dagincour, qui, lorsqu'il habitait

Paris, me prêtait les beaux dessins qu'il possédait pour les copier. M. Dagincour était un grand enthousiaste des arts et surtout de la peinture ; j'étais fort jeune quand il quitta la France ; il me dit en partant : « Je ne vous reverrai que dans trois ans, » et il s'en était écoulé quatorze depuis lors, sans qu'il pût se décider à quitter Rome, ne pouvant plus imaginer que l'on pût vivre autre part. Aussi a-t-il fini ses jours dans cette ville, regretté de tous ceux qui l'avaient connu [1].

C'est aussi, je crois, pendant mon premier séjour à Rome, que je revis l'abbé Maury, qui n'était pas encore cardinal ; il vint chez moi pour me dire que le Pape voulait que je fisse son portrait ; je le désirais infiniment ; mais il fallait que je fusse voilée pour peindre le Saint-Père, et la crainte de ne pouvoir ainsi rien faire dont je fusse contente m'obligea à refuser

[1] Jean-Baptiste-Louis-Georges Véroux d'Agincourt, archéologue et numismate distingué, est né, à Beauvais, le 5 avril 1730, et mort, à Rome, le 24 septembre 1814, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. D'Agincourt entra de bonne heure dans un régiment de cavalerie ; mais il renonça bientôt à la carrière militaire. Ayant reçu une excellente éducation l'ancien soldat résolut de se dévouer à l'enseignement de plusieurs jeunes orphelins. Informé de la noble conduite de d'Agincourt, le roi Louis XV voulut le récompenser de son généreux sacrifice, et le nomma fermier général. Alors devenu riche, d'Agincourt visita, en 1777, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne ; et, en 1778, il commença à visiter l'Italie où il se plut tant qu'il y a demeuré jusqu'à la fin de ses jours. Véroux d'Agincourt a fait l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au sixième siècle*, en 6 volumes grand in-folio enrichis de 325 planches. Cet ouvrage a été terminé en 1823. Véroux d'Agincourt a aussi publié : *Recueil de fragments de sculpture antique, en terre cuite*, un volume in-quarto avec son portrait et 37 gravures. Paris, 1814.

cet honneur. J'en eus bien du regret, car Pie VI était encore un des plus beaux hommes qu'on pût voir.

J'étais arrivée à Rome, où il pleut si rarement, précisément à l'époque des pluies d'automne, qui sont de vrais déluges. Il me fallut attendre le beau temps pour visiter les environs. M. Ménageot alors me mena à Tivoli avec ma fille et Denis, le peintre ; ce fut une charmante partie. Nous allâmes d'abord voir les cascatelles, dont je fus si enchantée que ces messieurs ne pouvaient m'en arracher. Je les crayonnai aussitôt avec du pastel, désirant colorer l'arc-en-ciel qui ornait ces belles chutes d'eau. La montagne qui s'élève à gauche, couverte d'oliviers, complète le charme du point de vue.

Quand nous eûmes enfin quitté les cascades, Ménageot nous fit monter par un mauvais petit sentier à pic jusqu'au temple de la Sibylle, où nous dînâmes de bon appétit ; puis, après, j'allai me coucher sur le soubassement des colonnes du temple pour y faire la sieste. De là, j'entendais le bruit des cascades, qui me berçait délicieusement ; car ce bruit-là n'a rien d'aigre comme tant d'autres que je déteste. Sans parler du terrible bruit du tonnerre, il y en a d'insupportables, pour moi, dont je pourrais retracer la forme, d'après l'impression que j'en reçois : je connais des bruits ronds, des bruits pointus ; mais il en est qui m'ont toujours été agréables : celui des vagues de la mer, par exemple, est moelleux et porte à une douce rêverie ; enfin je serais capable, je crois, d'écrire un traité sur les *bruits* tant j'y ai, toute ma vie, attaché d'importance. Mais je reviens à Tivoli. Nous cou-

châmes à l'auberge, et de grand matin nous retournâmes aux cascatelles, où je finis mon esquisse. Ensuite nous allâmes voir la grotte de Neptune, du haut de laquelle tombe une énorme quantité d'eau, qui, après avoir bouillonné en cascades sur de grosses pierres noires, va former une large nappe blanche et limpide. De là, nous entrâmes dans ce qu'on appelle l'antre de Neptune, qui n'est autre chose qu'un amas de rochers couverts de mousse, sur lesquels tombent des cascades qui rendent cette caverne très-pittoresque. Près de cet antre, nous trouvâmes une nouvelle cascade que l'on aperçoit sous l'arche d'un pont : je la dessinai aussi ; car tous les artistes ont dû sentir comme moi qu'il est impossible de marcher autour de Rome sans éprouver le besoin de se servir de ses crayons ; je n'ai jamais pu faire un petit voyage, pas même une promenade, sans rapporter quelques croquis. Toute place m'était bonne pour me poser, tout papier me convenait pour faire mon dessin. Je me souviens, par exemple, que, pendant mon séjour à Rome, je reçus une lettre de M. de Laborde, qui renfermait une lettre de change de dix-huit mille francs sur son banquier à Rome, en paiement de deux tableaux que je lui avais vendus avant de quitter la France. N'ayant point alors besoin d'argent, je remis à me faire payer plus tard de cette somme (en quoi l'on va voir que j'eus fort grand tort) : me trouvant un soir sur la terrasse de la Trinité-du-Mont, je suis frappée de la beauté du soleil couchant ; et comme je n'avais point d'autre papier sur moi que la lettre de M. de Laborde, toute chargée d'écriture, je prends

la lettre de change qu'elle contenait et je trace derrière ce coucher de soleil. Trois ans après, comme je songeais à rentrer en France, ce que je ne fis pourtant pas alors, je touchai chez un banquier de Turin dix-mille francs, à compte, qui même ne m'en valurent que huit mille, tant le change sur Paris était devenu mauvais. Par suite, quand je fus de retour en France, M. Alexandre de la Borde ne voulant plus ou ne pouvant pas acquitter les huit mille francs qui restaient à payer, nous rompîmes le marché, il me rendit mes deux tableaux, et je lui remis la lettre de change avec mon coucher de soleil dessiné derrière cette lettre [1].

M. Ménageot, qui nous faisait les honneurs de Rome, nous conduisit à la villa Aldobrandini, dont le parc est très-beau et les jets d'eau superbes. Du cazin, qui est fort élevé, on découvre une vue magnifique : d'un côté on aperçoit les anciens aqueducs qui traversent la campagne de Rome ; de l'autre, la mer et la belle ligne des Apennins, et, plus bas, *Tusculum*. Nous allâmes visiter cette ville détruite, qui était située sur une montagne. C'est un triste spectacle que l'amas de pierres formé par ces maisons, par ces murailles renversées sans forme, çà et là, sur la terre. Il n'est resté debout que l'enceinte où Cicéron tenait son école. Le cœur se serre à la vue de ces grands désastres, qui font naître de si tristes pensées.

En quittant *Tusculum*, nous allâmes à Monte-Cavi.

[1] Ces deux tableaux étaient le portrait de Robert, tenant sa palette à la main, et le portrait de madame Vigée Le Brun, tenant sa fille dans ses bras. Ces deux magnifiques portraits ont été donnés par M. et madame Tripier Le Franc au musée du Louvre.

Nous trouvâmes, à droite de cette montagne, une forêt qu'il faut gravir pour aller voir les restes informes d'un temple de Jupiter. Ce temple a, dit-on, été bâti par Tarquin le Superbe.

Nous allâmes aussi visiter la villa Conti, où j'ai vu les plus beaux arbres de toutes les espèces; puis, la villa Palavicina, dont le cazin est superbe et dont les appartements sont très-beaux. Nous trouvâmes à peu de distance une chapelle dans laquelle, étant entrés, nous vîmes une sainte Victoire très-bien habillée et couchée sur une châsse. Comme un rideau la couvrait, le petit garçon qui nous conduisait, en le tirant, fit remuer la sainte; je crus que ma fille en mourrait de frayeur. Enfin nous terminâmes cette tournée par une course à la villa Bracciano, que je trouvai très-belle.

Le souvenir qui me reste de toutes ces superbes villas est loin de m'intéresser autant que celui de cette grande ruine qu'on appelle la villa Adriana. Malgré les énormes débris qui couvrent le terrain sur lequel était bâti ce vaste palais antique, on peut encore juger de sa beauté. Il avait trois milles de longueur; ses murs seuls attestent son ancienne magnificence, et l'on prend une idée des merveilles qu'on a pu en tirer, en voyant cette quantité de statues antiques qui ornent aujourd'hui la villa d'Est, le Capitole et plusieurs palais de Rome. « Adrien, dit M. de Lalande dans son *Voyage d'Italie*, avait imité dans son palais tout ce que l'antiquité avait eu de plus célèbre. On y trouvait un lycée, une académie, le portique, le temple de Thessalie, la piscine d'Athènes, etc., etc. On y avait construit un double portique très-long et très-élevé, qui

garantissait du soleil à toutes les heures du jour. Vingt-cinq niches, pratiquées dans les murs de la bibliothèque, avaient sans doute contenu autant de statues. »

On reconnaît dans ces ruines fameuses l'excellente distribution des appartements, qui sont extrêmement vastes. Les décorations extérieures et intérieures feront toujours l'admiration des architectes, autant par leur style que par leur exécution. Nous sommes bien loin, hélas ! de cette élégance et de ce grandiose.

J'avais peine à quitter ce lieu de splendeur et de destruction. Ah ! combien ce qui reste fait rêver ! Combien le temps fait petites nos plus grandes choses ! Depuis que le monde existe, les merveilles du ciel sont les seules qui n'aient point changé. Ayons donc de l'orgueil, quand chaque pas que l'on fait dans les environs de Rome nous révèle l'instabilité des choses humaines ; car on peut dire que là on foule aux pieds les chefs-d'œuvre. Je me rappelle qu'un jour, me promenant fort près de la ville avec la duchesse de Fleury, nous entrâmes dans une villa dont le jardin était presque en friche et qui nous paraissait désert. En entrant dans une allée où l'herbe poussait, nous aperçûmes de loin plusieurs débris de vases et de statues mutilées. Ayant poussé plus loin, nous trouvâmes quelques ouvriers qui démolissaient une petite maison dans laquelle ils avaient déjà trouvé ces restes d'antiquités, qu'ils brisaient en les jetant çà et là sans aucune précaution ; madame de Fleury et moi, furieuses contre le propriétaire qui n'avait pas songé à faire surveiller ses ouvriers, nous étions décidées à l'aller trou-

ver pour arrêter ce massacre; mais on nous dit que la personne à qui appartenait le jardin était en voyage, et il nous fut impossible de savoir à qui nous pouvions nous adresser pour obtenir que l'on fit avec plus d'intelligence des fouilles aussi intéressantes.

Un lieu que j'avais pris en grande affection, c'était la hauteur du Monte-Mario, sur laquelle est située la villa Mellini. On m'a dit qu'en creusant le chemin qui y conduit, on avait trouvé des coquilles d'huîtres et une roue semblable à celles que l'on fait aujourd'hui. On voit encore sur ces chemins d'énormes troncs d'arbres coupés; ces arbres ont été ceux de la forêt sacrée qui conduisait au temple antique, à la place même où se trouve maintenant le cazin, qui est abandonné. Arrivée sur les côtes du mont, j'aperçus la belle ligne des Apennins; cette vue est si magnifique, l'air est si bon, je me trouvais si bien là, qu'après y être venue d'abord avec M. Ménageot, j'y retournai plusieurs fois toute seule; et, pour que je pusse y rester plus longtemps, mon domestique, qui me suivait, portait mon dîner dans un panier. Mon dîner se composait d'un poulet; mais comme il y avait une espèce de ferme sur le plateau, j'y faisais demander des œufs frais et je les ajoutais à mon repas. Je ne puis dire la jouissance que j'éprouvais à contempler ces lignes des Apennins jusqu'à l'heure où le soleil couchant les colorait des tons de l'arc-en ciel! Cette voûte céleste d'un bleu d'azur, cet air si pur, cette complète solitude, tout m'élevait l'âme; j'adressais au ciel une prière pour la France, pour mes amis, et Dieu sait quel mépris j'éprouvais alors pour les petitesses

du monde ; car, ainsi que l'a dit le poëte Le Brun :

« L'âme prend la hauteur des cieux qui l'environnent. »

M. Ménageot m'avait recommandé de ne jamais aller seule dans les chemins escarpés et solitaires, en sorte que mon domestique me suivait toujours ; mais je voulais que ce fût de loin, d'autant plus qu'il avait des souliers qui faisaient un bruit insupportable. Pour cette raison, je lui dis un jour : « Germain, éloignez-vous, je vous prie ; vous m'empêchez de penser. » En sorte que, si j'allais me promener, le pauvre homme, qui n'avait rien de mieux à faire, s'amusait à guetter toutes les personnes qui voulaient s'approcher de moi, et les accostait pour leur dire : « N'allez pas près de madame, cela l'empêche de penser, » ce que plusieurs personnes de mes connaissances me répétaient le soir.

Lorsque les chaleurs devinrent insupportables à Rome, je fis quelques excursions aux environs, désirant trouver une maison dans laquelle je pusse me loger avec la duchesse de Fleury. J'allai d'abord à la Riccia, j'y fis une charmante promenade dans les bois, qui sont superbes et fort pittoresques. On y trouve une quantité de beaux arbres très-anciens et une jolie fontaine. Après avoir couru quelque temps, nous louâmes à Genesano une maison qui était justement ce qu'il nous fallait. Cette maison avait appartenu à Carlo Maratte [1]; on voyait sur les murailles d'une grande salle diverses compositions tracées par lui, ce qui me

[1] Carlo Maratta, dit Carlo dalle Madonne ou Carle Maratte, célèbre peintre de l'école romaine, né à Camurano, en 1625, et mort à Rome, en 1713.

la rendit précieuse. Nous allâmes l'habiter en commun, la duchesse et moi, et nous fîmes très-bon ménage.

Dès que nous fûmes établies, nos courses dans les environs commencèrent. Nous avions loué trois ânes ; car ma fille voulait toujours être de nos parties : nous allâmes d'abord au lac d'Albano ; il est très-spacieux, et l'on parcourt avec délices les hauteurs qui l'avoisinent. Cette promenade s'appelle la Galerie d'Albano. Nous lui préférâmes bientôt néanmoins les bords du charmant lac de Némi, à gauche duquel on voit un temple de Diane, dont le soubassement est recouvert par les eaux. Ce lac a quatre milles de circuit, il est comme encaissé dans un fond qu'entoure une si riche végétation, que les sentiers sont bordés de mille fleurs odorantes. Sur la hauteur se montre la ville de Némi qui est surmontée d'une tour et d'un aqueduc. Nous vîmes un jour une procession sortir des rues de la ville, et parcourir le chemin qui tourne la montagne; je n'ai pas de souvenir plus pittoresque que celui-là. Une autre fois, nous entrâmes dans un cimetière où des têtes de morts étaient rangées avec ordre : madame de Fleury ne pouvait quitter ces têtes; quant à moi, je ne les regardai pas volontiers.

Les arbres qui entourent le lac de Némi sont énormes ; il y en a de si vieux, que leur tronc, que leurs branches, sont desséchés et blanchis par le temps. Nous fîmes un soir la partie de venir les contempler au clair de lune, et ma fille voulut nous accompagner. On ne peut rien voir de plus charmant que l'effet produit par ces arbres, portant des ombres sur les eaux

du lac. Nous restâmes longtemps en admiration ; mais plus loin, comme nous suivions un sentier, ces mêmes arbres, ayant été agités par le vent, prirent tout à fait l'aspect de grands spectres qui nous menaçaient ; ma pauvre enfant se mourait de peur ; elle me disait toute tremblante : « Ils sont vivants, maman, je t'assure qu'ils sont vivants. »

En certaines circonstances, il faut l'avouer, ma compagne et moi n'étions pas beaucoup plus braves que ma fille, témoin l'aventure suivante : étant allées un jour nous promener toutes deux dans les bois de la Riccia, nous prîmes, pour gagner un grand vallon situé près de là, un chemin dans lequel on voit à droite et à gauche plusieurs tombeaux anciens garnis de lierre. Ce chemin est fort isolé. Tout à coup nous apercevons venir derrière nous un homme qui nous semble avoir tout l'air d'un brigand. Nous pressons le pas, cet homme nous poursuit ; dans la terreur que nous éprouvons, voulant faire croire que nos domestiques ne sont pas éloignés, la duchesse appelle Francisco, moi, Germain ; mais l'ennemi approchait toujours, et, trop sûres que ceux que nous appelions ne viendraient pas, nous nous mîmes à gravir la montagne en courant de toutes nos forces, pour regagner le grand chemin qui se trouve sur la hauteur. Je n'ai jamais su si celui qui nous forçait à nous essouffler de la sorte était un brigand ou le plus honnête homme du monde.

CHAPITRE V

Je pars pour Naples. — Le mari de madame Denis, nièce de Voltaire. — Le comte Scawronski et la comtesse Scawronska. — Le chevalier Hamilton. — Lady Hamilton. — Son histoire, ses attitudes. — L'hôtel de Maroc, Chiaja. — L'Hercule Farnèse.

J'étais à Rome depuis huit mois à peu près, lorsque, voyant tous les étrangers partir pour Naples, il me prit grande envie de m'y rendre aussi. Je fis part de mon projet au cardinal de Bernis qui, tout en l'approuvant, me conseilla beaucoup de ne point aller seule. Il me parla d'un M. Duvivier, mari de la nièce de Voltaire[1], madame veuve Denis, qui se proposait de faire ce voyage et qui serait charmé de m'accompagner. M. Duvivier, en effet, vint, chez moi, me répéter tout ce que m'avait dit le cardinal, en me promettant d'avoir le plus grand soin de ma fille et de moi. Il ajouta, pour me tenter davantage, qu'il avait sous sa voiture une espèce de marmite propre à cuire une volaille, ce qui nous serait très-utile, attendu la mauvaise chère que l'on faisait dans les meilleures auberges de Terracine.

Toutes ses offres me convinrent à merveille, je partis donc avec ce monsieur. Sa voiture était fort grande ; ma fille et sa gouvernante en occupaient le devant ; et

[1] Louise Mignot, nièce de Voltaire, née vers 1710, s'est mariée avec M. Denis en mars 1738, et, étant devenue veuve en 1744, se remaria en 1779 avec M. Duvivier. Elle est morte en 1790.

de plus, il y avait une banquette dans le milieu. Un énorme valet de chambre vint s'y placer devant moi, de manière que son gros dos me touchait et m'infectait. Il est rare que je parle en voiture, et la conversation se bornait entre nous tous à l'échange de quelques mots. Mais comme nous traversions les marais Pontins, j'aperçus au bord des canaux un berger assis, dont les moutons paissaient dans une prairie tout émaillée de fleurs, au delà de laquelle on voyait la mer et le cap Circée. « Ceci ferait un charmant tableau, dis-je à mon compagnon de voyage : ce berger, ces moutons, la prairie, la mer ! — Ces moutons sont tout crottés, me répondit-il ; c'est en Angleterre qu'il faut les voir. » Plus loin, sur le chemin de Terracine, à l'endroit où l'on traverse une petite rivière en bateau, je vis à gauche la ligne des Apennins entourée de nuages superbes que le soleil couchant éclairait ; je ne pus m'empêcher d'exprimer tout haut mon admiration : — Ces nuages ne nous promettent que de la pluie pour demain, dit mon homme.

Arrivés à Terracine, nous descendîmes à l'auberge pour souper et coucher. Ma fille n'avait jamais vu la mer qu'en peinture, elle ne revenait pas de son étonnement : « Sais-tu bien, maman, s'écriait-elle, que c'est plus grand que nature ! »

Nous demandâmes à souper ; je comptais beaucoup sur la poularde de M. Duvivier ; mais vraisemblablement elle avait été oubliée, car nous fûmes réduits à nous contenter de deux mauvais petits plats, et nous nous remîmes en route le lendemain matin fort mal restaurés.

Les chemins qui mènent à Naples sont charmants; on y trouve de très-beaux arbres semés çà et là ; ils sont bordés des deux côtés de rosiers sauvages et de myrtes odoriférants. J'étais enchantée, quoique mon compagnon préférât, disait-il, les coteaux de Bourgogne qui promettent du bon vin; mais je ne l'écoutais plus; j'étais décidée à ne point me laisser refroidir par ce glaçon.

Enfin nous arrivâmes à Naples le lendemain, vers trois ou quatre heures. Je ne puis exprimer l'impression que j'éprouvai en entrant dans la ville. Ce soleil si brillant, l'étendue de cette mer, ces îles que l'on aperçoit dans le lointain, ce Vésuve d'où s'élevait une forte colonne de fumée, et jusqu'à cette population si animée, si bruyante, qui diffère tellement de celle de Rome qu'on penserait qu'il existe entre elles mille lieues de distance; tout me ravit, mais le plaisir de me séparer de mon ennuyeux compagnon de voyage entra peut-être bien pour quelque chose dans ma satisfaction. Je nommai ce monsieur mon *éteignoir*; c'est un titre dont souvent depuis j'ai gratifié quelques autres personnes.

J'avais retenu l'hôtel de Maroc, situé à Chiaja, sur les bords de la pleine mer. Je voyais en face de moi l'île de Caprée, et cette situation me charmait. A peine y étais-je arrivée, que le comte Scawronski, ambassadeur de Russie à Naples, dont l'hôtel touchait le mien, envoya un de ses coureurs pour s'informer de mes nouvelles et me fit apporter aussitôt le dîner le plus recherché. Je fus d'autant plus sensible à cette aimable attention, que je serais morte de faim avant

qu'on eût le temps chez moi de songer à la cuisine. Dès le soir même, j'allai le remercier, et je fis alors connaissance avec sa charmante femme; tous deux m'engagèrent beaucoup à n'avoir point d'autre table que la leur, et, quoiqu'il me fût impossible d'accepter entièrement cette offre, j'en ai profité souvent pendant mon séjour à Naples, tant leur société m'était agréable.

Le comte Scawronski avait des traits nobles et réguliers; il était fort pâle. Cette pâleur tenait à l'extrême faiblesse de sa santé, qui ne l'empêchait pas cependant d'être parfaitement aimable et de causer avec autant de grâce que d'esprit. La comtesse était douce et jolie comme un ange ; le fameux Potemkin, son oncle, l'avait comblée de richesses dont elle ne faisait aucun usage. Son bonheur était de vivre étendue sur un canapé, enveloppée d'une grande pelisse noire et sans corset. Sa belle-mère faisait venir de Paris pour elle des caisses remplies des plus charmantes parures que faisait alors mademoiselle Bertin, marchande de modes de la reine Marie-Antoinette. Je ne crois pas que la comtesse en ait jamais ouvert une seule, et quand sa belle-mère lui témoignait le désir de la voir porter les charmantes robes, les charmantes coiffures que ces caisses renfermaient, elle répondait nonchalamment : A quoi bon ? pour qui ? pour quoi ? Elle me fit la même réponse quand elle me montra son écrin, un des plus riches qu'on puisse voir : il contenait des diamants énormes que lui avait donnés Potemkin, et que je n'ai jamais vus sur elle. Je me souviens qu'elle m'a conté que, pour s'endormir, elle avait une esclave sous son lit, qui lui racontait tous les soirs la même

histoire. Le jour, elle restait constamment oisive ; elle n'avait aucune instruction, et sa conversation était des plus nulles : en dépit de tout cela, grâce à sa ravissante figure et à une douceur angélique, elle avait un charme invincible. Le comte Scawronski en était fort amoureux, et, quand il eut succombé à ses longues souffrances, la comtesse, que je retrouvai à Pétersbourg se remaria au bailli de Litta, qui était retourné à Milan pour se faire relever de ses vœux, et revint ensuite en Russie épouser cette belle nonchalante. Elle n'a jamais eu que deux filles de son premier mari, dont l'une a épousé le prince Bagration.

Ce voisinage à Naples me fut très-agréable, et je passai la plupart de mes soirées à l'ambassade russe. Le comte et sa femme faisaient souvent une partie de cartes avec l'abbé Bertrand, qui était alors consul de France à Naples. Cet abbé était bossu dans toute l'étendue du terme, et je ne sais par quelle fatalité, dès que je me trouvais assise à côté de lui près de la table de jeu, l'air des bossus me revenait toujours en tête. J'avais toutes les peines du monde à m'en distraire. Enfin, un soir ma préoccupation devint telle, que je fredonnai tout haut ce malheureux air ; je m'arrêtai aussitôt, et l'abbé, se retournant vers moi, me dit du ton le plus aimable : « Continuez, continuez, cela ne me blesse nullement. » Je ne puis concevoir comment pareille inconvenance m'était arrivée ; c'est un de ces oublis inexplicables et que je ne me pardonne pas.

Le comte de Scawronski m'avait fait promettre de faire le portrait de sa femme avant celui de toute autre personne ; je m'y engageai, en sorte que, deux jours

après mon arrivée, je commençai ce portrait où l'ambassadrice est peinte presque en pied, tenant en main et regardant un médaillon sur lequel était le portrait de son mari[1]. J'avais donné la première séance, quand je vis arriver chez moi le chevalier Sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, qui me demandait en grâce que mon premier portrait fait dans cette ville fût celui d'une superbe femme qu'il me présenta ; c'était madame Harte, sa maîtresse, qui ne tarda pas à devenir lady Hamilton, et que sa beauté a rendue célèbre. D'après la promesse faite à mes aimables voisins, je ne voulus commencer ce portrait que lorsque celui de la comtesse Scawronski serait avancé. Je fis en même temps un nouveau portrait de lord Bristol, que je retrouvai à Naples et dont on peut dire qu'il passait sa vie sur le Vésuve, car il y montait tous les jours.

Je peignis madame Harte en bacchante couchée au bord de la mer, et tenant une coupe à la main. Sa belle figure était fort animée et contrastait complétement avec celle de la comtesse ; elle avait une quantité énorme de beaux cheveux châtains qui pouvaient la couvrir entièrement, et ainsi en bacchante, ses cheveux épars, elle était admirable.

Le chevalier Hamilton faisait faire ce portrait pour lui ; mais il faut savoir qu'il revendait très-souvent ses tableaux lorsqu'il y trouvait un bénéfice ; aussi, M. de Talleyrand, le fils aîné de notre ambassadeur à Naples, entendant dire un jour que le chevalier Ha-

[1] Madame Vigée Le Brun a fait aussi deux portraits en buste de madame la comtesse de Scawronska.

milton protégeait les arts, répondit : « Dites plutôt que les arts le protégent. » Le fait est qu'après avoir marchandé fort longtemps pour le portrait de sa maîtresse, il obtint que je le ferais pour cent louis, et qu'il l'a vendu à Londres trois cents guinées [1]. Plus tard, lorsque j'ai peint encore lady Hamilton en sibylle pour le duc de Brissac, j'imaginai de copier la tête et d'en faire présent au chevalier Hamilton, qui la vendit tout de même sans hésiter.

La vie de lady Hamilton est un roman : elle se nommait Emma Lyon, dite madame Harte ; sa mère, dit-on, était une pauvre servante, et l'on n'est pas d'accord sur le lieu de sa naissance ; à treize ans, elle entra comme bonne d'enfant chez un honnête bourgeois à Haworden ; mais, ennuyée de l'obscurité dans laquelle elle vivait, et se flattant qu'à Londres elle pourrait se placer plus convenablement, elle s'y rendit. Le prince de Galles m'a dit l'avoir vue à cette époque avec des sabots à la porte d'une fruitière, et quoiqu'elle fût très-pauvrement vêtue, sa charmante figure la faisait remarquer.

Un détaillant du marché Saint-Jean la reçut à son service, mais elle sortit bientôt de chez lui pour entrer comme femme de chambre chez une dame de bonne famille et très-honnête personne. Dans cette maison elle prit le goût des romans, puis le goût des specta-

[1] Avant et pendant la révolution le louis d'or valait 24 livres, c'est donc pour 2,400 francs que madame Vigée Le Brun fit ce portrait tant marchandé, et c'est 8,010 francs que le chevalier Hamilton vendit ce même portrait, la guinée valant vers cette époque 26 francs 70 centimes.

cles. Elle étudiait les gestes, les inflexions de voix des acteurs, et les rendait avec une facilité prodigieuse. Ce talent, qui ne plaisait et ne convenait nullement à sa maîtresse, la fit renvoyer.

Ce fut alors qu'ayant entendu parler d'une taverne où se rassemblaient tous les artistes, elle imagina d'aller y chercher de l'emploi. Sa beauté était dans tout son éclat; toutefois, elle était encore très-sage. On raconte que sa première faiblesse eut pour motif de sauver un de ses parents nommé Galois, qui venait d'être *pressé* sur la Tamise, et qui était matelot. Le capitaine, auquel elle s'adressa pour obtenir la délivrance de son parent, y mit un prix qui lui livra la jeune fille[1]. Devenu possesseur d'Emma, il lui donna des maîtres de toute espèce, puis il l'abandonna. Elle fit alors connaissance avec le chevalier Featherstonhaug, qui la trouva trop fière avec lui, et qui ne tarda pas à l'abandonner aussi.

Emma, se voyant sans ressources, descendit bientôt au dernier degré de l'avilissement. Un hasard étrange la tira de cet abîme. Le docteur Graham s'empara d'elle, pour la montrer chez lui, couverte d'un léger voile, sous le nom de la *déesse Hygie* (déesse de la santé); une quantité de curieux et d'amateurs allaient en foule pour la voir; les artistes surtout en étaient charmés. Quelque temps après cette exhibition, un peintre[2] l'emmena chez lui comme modèle; il lui faisait prendre mille attitudes gracieuses qu'il fixait dans

[1] Ce capitaine, nommé John Willet Payne, devint plus tard amiral.

[2] Appelé Romney.

ses tableaux. C'est là qu'elle perfectionna ce talent d'un nouveau genre, qui l'a rendue célèbre. Rien n'était plus curieux en effet que la faculté qu'avait acquise lady Hamilton de donner subitement à tous ses traits l'expression de la douleur ou de la joie, et de se poser merveilleusement pour représenter des personnages divers. L'œil animé, les cheveux épars, elle vous montrait une bacchante délicieuse, puis tout à coup son visage exprimait la douleur, et l'on voyait une Madeleine repentante admirable. Le jour que le chevalier Hamilton me la présenta, il voulut que je la visse en action ; je fus ravie ; mais elle était habillée comme tout le monde, ce qui me choquait. Je lui fis faire des robes comme celles que je portais, pour peindre à mon aise, et qu'on appelle des blouses ; elle y ajouta des châles pour se draper, ce qu'elle entendait très-bien ; dès lors, on aurait pu copier ses différentes poses et ses différentes expressions pour faire toute une galerie de tableaux ; il en existe même un recueil, dessiné par Frédéric Reimberg, et qu'on a gravé.

Pour revenir au roman de la vie d'Emma Lyon, c'est tandis qu'elle était chez le peintre dont j'ai parlé, que lord Gréville [1] en devint si fort amoureux, qu'il allait l'épouser en 1789, quand il fut subitement dépouillé de ses places et ruiné. Il partit aussitôt pour Naples, dans l'espoir d'obtenir des secours de son oncle, le chevalier Hamilton, et il emmena Emma afin qu'elle plaidât sa cause auprès de son grand-parent.

[1] Lord Charles Gréville était de l'antique famille des Warwick.
(*Note de l'auteur.*)

Le chevalier, en effet, consentit à payer toutes les dettes de son neveu, mais à la condition qu'Emma lui resterait. Je tiens ces détails de lord Gréville lui-même. Emma devint donc la maîtresse de lord Hamilton, jusqu'au printemps de 1791, qu'il se détermina à l'épouser en dépit des remontrances de sa famille. Il me dit, en partant pour Londres : « Elle sera ma femme malgré eux ; après tout, c'est pour moi que je l'é-pouse. »

Ainsi, ce fut lady Hamilton qu'il ramena à Naples peu de temps après, devenue aussi grande dame qu'on puisse l'être. On a prétendu que la reine de Naples alors s'était intimement liée avec elle. Il est certain que cette reine la voyait; mais on peut dire que c'était politiquement. Lady Hamilton, étant très-indiscrète, la mettait au fait d'une foule de petits secrets diplomatiques, dont Sa Majesté tirait parti pour les affaires de son royaume.

Lady Hamilton n'avait point d'esprit, quoiqu'elle fût excessivement moqueuse et dénigrante, au point que ces deux défauts étaient les seuls mobiles de sa conversation; mais elle avait aussi de l'astuce, et elle s'en est servie pour se faire épouser. Elle manquait de tournure et s'habillait très-mal, dès qu'il s'agissait de faire une toilette vulgaire. Je me souviens que, lorsque je fis mon premier portrait d'elle en sibylle, elle habitait à Caserte une maison que le chevalier Hamilton avait louée ; je m'y rendais tous les jours, désirant avancer mon tableau. La duchesse de Fleury et la princesse Joseph de Monaco assistèrent à la troisième séance, qui fut la dernière. J'avais coiffé madame

17.

Harte, car elle n'était pas encore mariée, avec un châle tourné autour de sa tête en forme de turban, dont un bout tombait et faisait draperie. Cette coiffure l'embellissait au point que ces dames la trouvèrent ravissante. Le chevalier nous ayant toutes invitées à dîner, madame Harte passa dans ses appartements pour faire sa toilette, et, lorsqu'elle vint nous retrouver au salon, cette toilette, qui était des plus communes, l'avait tellement changée à son désavantage, que ces deux dames eurent presque toutes les peines du monde à la reconnaître.

Lorsque j'allai à Londres, en 1802, lady Hamilton venait de perdre son mari. Je me fis inscrire chez elle, et elle vint aussitôt me voir dans le plus grand deuil. Un immense voile noir l'entourait, et elle avait fait couper ses beaux cheveux pour se coiffer à la Titus, ce qui était alors à la mode. Je trouvai cette Andromaque énorme ; car elle avait horriblement engraissé. Elle me dit en pleurant qu'elle était bien à plaindre, qu'elle avait perdu dans le chevalier un ami, un père, et qu'elle ne s'en consolerait jamais. J'avoue que sa douleur me fit peu d'impression ; car je crus m'apercevoir qu'elle jouait la comédie. Je me trompais d'autant moins que peu de minutes après, ayant aperçu de la musique sur mon piano, elle se mit à chanter un des airs qui s'y trouvaient.

On sait que lord Nelson à Naples avait été très-amoureux d'elle ; elle était restée avec lui en correspondance fort tendre ; et quand j'allai lui rendre sa visite un matin, je la trouvai rayonnante de joie ; de plus, elle avait placé une rose dans ses cheveux

comme Nina. Je ne pus m'empêcher de lui demander ce que signifiait cette rose. — C'est que je viens de recevoir une lettre de lord Nelson, me répondit-elle.

Le duc de Berri et le duc de Bourbon, ayant entendu parler de ses attitudes, avaient un désir extrême de voir ce spectacle qu'elle n'avait jamais voulu donner à Londres. Je lui demandai de m'accorder une soirée pour les deux princes, et elle y consentit. J'invitai alors quelques autres Français que je savais être fort curieux d'assister à cette scènc ; et le jour venu je plaçai dans le milieu de mon salon un très-grand cadre enfermé à droite et à gauche dans deux paravents. J'avais fait faire une énorme bougie qui répandait un grand foyer de lumière ; je la posai de façon qu'on ne pût la voir, mais qu'elle éclairât lady Hamilton comme on éclaire un tableau. Toutes les personnes invitées étant arrivées, lady Hamilton prit dans ce cadre diverses attitudes avec une expression vraiment admirable. Elle avait amené avec elle une jeune fille qui pouvait avoir sept ou huit ans, et qui lui ressemblait beaucoup. On m'a dit même que cette enfant était la fille de madame Nelson. Elle la groupait avec elle, et me rappelait ces femmes poursuivies dans l'enlèvement des Sabines du Poussin. Elle passait de la douleur à la joie, de la joie à l'effroi, si bien et avec une telle rapidité que nous en fûmes tous ravis.

Comme je l'avais retenue à souper, le duc de Bourbon, qui était à table à côté de moi, me fit remarquer combien elle buvait de *porter*. Il fallait qu'elle y fût bien accoutumée, car elle n'était pas ivre après deux ou trois bouteilles. Longtemps après avoir quitté Lon-

dres, en 1815, j'ai appris que lady Hamilton venait de finir ses jours à Calais, où elle est morte dans l'isolement et la plus affreuse misère.

Nous voilà bien loin de Naples et de 1790; j'y reviens. J'étais dans l'enchantement d'habiter cet hôtel de Maroc, sans parler de l'agrément de mon voisinage. Je jouissais, de ma fenêtre, de la vue la plus magnifique et du spectacle le plus réjouissant. La mer et l'île Caprée en face ; à gauche le Vésuve, qui promettait une éruption par la quantité de fumée qu'il exhalait ; à droite le coteau de Pausilippe, couvert de charmantes maisons, et d'une superbe végétation ; puis ce quai de Chiaja est toujours si animé qu'il m'offrait sans cesse des tableaux amusants et variés ; tantôt des lazzaroni venaient se désaltérer au jet d'eau qui sortait d'une belle fontaine placée devant mes fenêtres, ou de jeunes blanchisseuses venaient y laver leur linge ; le dimanche de jeunes paysannes, dans leurs plus beaux atours, dansaient la tarentelle devant ma maison, en jouant du tambour de basque, et tous les soirs je voyais les pêcheurs avec des torches dont la vive lumière reflétait dans la mer des lames de feu. Après ma chambre à coucher, se trouvait une galerie ouverte, qui donnait sur un jardin rempli d'orangers et de citronniers en fleurs ; mais comme toute chose, ici-bas, a ses inconvénients, mon appartement en avait un dont il me fallut bien prendre mon parti. Pendant plusieurs heures de la matinée je ne pouvais ouvrir mes fenêtres sur le quai, attendu qu'il s'établissait au-dessous de moi une cuisine ambulante où les femmes faisaient cuire des tripes dans de grands chaudrons, avec de

l'huile infecte dont l'odeur montait chez moi. J'étais donc réduite à regarder la mer à travers mes carreaux. Qu'elle est belle cette mer de Naples ! Bien souvent j'ai passé des heures à la contempler la nuit, quand ses flots étaient calmes et argentés par le reflet d'une lune superbe. Bien souvent aussi j'ai pris un bateau pour faire une promenade, et jouir du magnifique coup d'œil que présente cette ville, que l'on voit alors tout entière, et s'élevant en amphithéâtre. Le chevalier Hamilton avait sur le rivage un petit cazin où j'allais quelquefois dîner [1]. Il faisait venir de jeunes garçons qui, pour un sou, plongeaient dans la mer pendant plusieurs minutes ; et, au moment où je tremblais pour eux, je les voyais remonter triomphants, leur sou à la bouche.

C'est à Chiaja que se trouve la Villa-Reale, jardin public, bordé par la mer, et qui devient le soir une promenade délicieuse. L'Hercule Farnèse était placé dans ce jardin ; comme on avait retrouvé les jambes antiques de la statue, elles avaient été remises en place de celles que Michel-Ange avait faites dans le temps ; mais celles-ci restaient posées à côté, afin que l'on comparât, en sorte qu'il fallait reconnaître la sublime supériorité de l'antique, même auprès de Michel-Ange.

[1] Ce cazin me rappelle encore un trait du chevalier Hamilton. Un jour dans ce logis j'avais fait avec du charbon, sur un dessus de porte, deux petites têtes d'expression ; je fus bien surprise de les retrouver, en Angleterre, chez lord Warwick. Le chevalier avait fait scier le dessus de porte, et vendu mes croquis : je ne me rappelle plus pour quelle somme. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE VI

Le baron de Talleyrand. — L'île de Caprée. — Le Vésuve. — Ischia et Procida. — Le mont Saint-Nicolas. — Portrait des filles aînées de la reine de Naples. — Portrait du prince royal. — Paësiello. — La Nina. — Le coteau de Pausilippe. — Ma fille, son maître de musique.

Aussitôt que j'étais arrivée à Naples, j'avais été chez M. le baron de Talleyrand, alors ambassadeur de France, qui eut pour moi mille bontés pendant tout mon séjour. Je retrouvai chez lui madame Silva [1], Portugaise très-aimable, avec laquelle je projetai de faire plusieurs courses intéressantes. Nous allâmes d'abord à l'île de Caprée. Le comte de la Roche-Aymon et le fils aîné de M. de Talleyrand nous accompagnèrent. Ils avaient engagé deux musiciens, l'un pour chanter et l'autre pour jouer de la guitare. Nous nous embarquâmes à minuit par un beau clair de lune ; mais la mer était très-agitée ; ses vagues énormes, dont l'écume s'amoncelait autour de nous, menaçaient si furieusement notre chétif bateau, qu'à chaque instant je pensais le voir englouti. J'avoue que je mourais de peur ; mais je dois dire, pour mon excuse, que je n'avais jamais fait sur mer un aussi long trajet, n'ayant entrepris jusqu'alors que le passage du Mordit, dont la traversée est très-courte, quand j'étais en Hollande.

[1] C'est pendant son séjour à Naples que madame Vigée Le Brun a fait le portrait de madame Silva.

Lorsque nous eûmes pris le large, M. de Talleyrand engagea ses musiciens à chanter; mais ces deux pauvres jeunes gens étaient pris du mal de mer à un tel point, qu'il leur fut impossible de faire de la musique. Ce mal saisit aussi madame Silva et le jeune baron ; M. de la Roche-Aymon et moi, nous n'en fûmes que très-légèrement atteints.

Enfin, après avoir été ballottés sans relâche par ces terribles vagues, nous débarquâmes à l'île de Caprée, un peu après le lever du soleil. Nous ne trouvâmes là que des pêcheurs qui habitent les creux des rochers sur le bord de la mer. Un d'eux s'offrit pour nous servir de guide, et nous prîmes des ânes; car nous voulions monter jusqu'au sommet de l'île. La route que nous gravissions était bordée à notre gauche par des vergers d'orangers et de citronniers en fleurs, des gazons aromatiques, des bois d'aloès, qui répandaient un parfum délicieux. A notre droite étaient des rochers et des débris d'antiques constructions. Arrivés au sommet, sur la plate-forme appelée Saint-Michel, nous jouîmes de la vue de la pleine mer terminée par le Vésuve, tout en respirant l'air le plus pur. C'est là qu'était placé le palais de Tibère; il n'en reste qu'un seul tronçon de colonne, sur lequel un ermite, qui habite près de ces débris informes, venait de poser son frugal repas du matin; et c'était de cette hauteur immense que Tibère faisait jeter non-seulement des esclaves, mais tous ceux qui lui déplaisaient.

On nous fit voir de loin une jolie maison qu'avait fait bâtir un Anglais malade, et que tous les médecins avaient condamné depuis longtemps à Naples. Ayant

suivi le conseil qu'on lui avait donné d'aller habiter Caprée, il y vécut plus de vingt ans encore sans aucune souffrance.

Après avoir respiré avec délices cet air vivifiant, et admiré les sites les plus curieux, nous revînmes à Naples, ravis de notre course, à l'exception pourtant du jeune baron de Talleyrand, qui reçut une forte réprimande de son père pour avoir fait ce voyage par un aussi mauvais temps et dans un aussi léger bâteau.

Ce que je désirais par-dessus tout, c'était de monter sur le Vésuve, et nous résolûmes de faire cette partie avec madame Silva et l'abbé Bertrand.

Je vais copier ici la fin d'une lettre que j'écrivis de Naples à mon ami Brongniart, architecte, parce que l'impression que m'avait faite le terrible phénomène était alors bien plus récente et bien plus vive.

« . . . . Maintenant je vais vous parler de mon spectacle favori, du Vésuve. Pour un peu je me ferais Vésuvienne, tant j'aime ce superbe volcan ; je crois qu'il m'aime aussi, car il m'a fêtée et reçue de la manière la plus grandiose. Que deviennent les plus beaux feux d'artifices, sans en excepter la grande girande du château Saint-Ange, quand on songe au Vésuve ?

« La première fois que j'y suis montée, nous fûmes pris, mes compagnons et moi, par un orage affreux, par une pluie qui ressemblait au déluge. Nous étions trempés, mais nous n'en cheminions pas moins vers une hauteur pour voir une des grandes laves qui coulaient à nos pieds. Je croyais toucher aux avenues

de l'enfer. Un brasier, qui me suffoquait, serpentait sous mes yeux ; il avait trois milles de circonférence. Le mauvais temps nous empêchant d'aller plus loin ce jour-là, et la fumée, ainsi que la pluie de cendre qui nous couvrait, rendant le sommet du mont invisible, nous montâmes sur nos mulets et nous descendîmes dans les laves noires. Deux tonnerres, celui du ciel et celui du mont, se mêlaient continuellement ; le bruit était infernal, d'autant plus qu'il se répétait dans les cavités des montagnes environnantes. Comme nous étions précisément sous la nuée, je tremblais, et toute notre calvacade tremblait comme moi, que le mouvement de notre marche n'attirât sur nous la foudre. Cependant, malgré ma frayeur, je ne pus m'empêcher de rire en regardant un de nos compagnons de voyage, l'abbé Bertrand. Il faut vous dire qu'il est bossu par-derrière et par-devant : un grand manteau couvrait son âne et lui, et que tous deux étaient tellement confondus ensemble que la petite humanité de l'abbé disparaissait, je ne voyais plus qu'un malheureux chameau.

« J'arrivai chez moi dans un état qui faisait pitié : ma robe n'était que cendre détrempée ; j'étais morte de fatigue ; je me séchai et me couchai fort heureusement.

« Bien loin d'être dégoûtée par ce début, quelques jours après je suis retournée à mon cher Vésuve. Cette fois ma petite brunette[1] était de la partie ; je voulais qu'elle vît ce grand spectacle. Monsieur de la

[1] Madame Vigée Le Brun appelait habituellement ainsi sa fille.

Chenaye et deux autres personnes en étaient aussi. Il faisait le plus beau temps du monde. Avant la nuit nous étions sur la montagne pour voir les anciennes laves et le coucher du soleil dans la mer. Le volcan était alors plus furieux que jamais, et comme, pendant le jour, on ne distingue point de feu, nous ne vîmes sortir du cratère, avec des nuées de cendres et de laves, qu'une énorme fumée blanchâtre, argentée, que le soleil éclairait d'une manière admirable. J'ai peint cet effet, car il est divin.

« Nous montâmes chez l'ermite. Le soleil se couchait, et je vis ses rayons se perdre sous le cap Misène, Ischia et Procida ; quelle vue ! Enfin la nuit vint, et la fumée se transforma en flammes, les plus belles que j'aie jamais vues de ma vie. Des gerbes de feu s'élançaient du cratère, et se succédaient rapidement, jetant de tous côtés des pierres embrasées qui tombaient avec fracas. En même temps descendait du sommet une cascade de feu qui parcourait l'espace de quatre à cinq milles. Une autre bouche du cratère placée plus bas était aussi enflammée ; celle-ci produisait une fumée rouge et dorée, qui complétait le spectacle d'une manière effrayante et sublime. La foudre qui partait du centre de la montagne faisait retentir tous les environs, au point que la terre tremblait sous nos pas. J'étais bien un peu effrayée ; mais je n'en témoignai rien à cause de ma pauvre petite qui me disait en pleurant : « Maman, faut-il avoir peur ? » D'ailleurs, j'avais tant à admirer que ce besoin l'emporta sur mon effroi. Imaginez-vous que nous planions alors sur une immensité de brasiers,

sur des champs entiers que ces laves, dans leur course, mettaient en feu. Je voyais ces terribles laves brûler les arbrisseaux, les arbres, les vignes ; je voyais la flamme s'allumer et s'éteindre, et j'entendais le bruit des broussailles voisines qu'elles consumaient.

« Cette grande scène de destruction a quelque chose de pénible et d'imposant, qui remue fortement l'âme ; je ne pouvais plus parler en revenant à Naples ; dans le chemin je ne cessais de retourner la tête pour voir encore ces gerbes et cette rivière de feu. C'est donc à regret que j'ai quitté ce spectacle si grandiose ; mais j'en jouis par le souvenir, et tous les jours je me représente encore ses différents effets. J'en ai quatre dessins que je vous porterai à Paris. Deux sont déjà en petite maquette ; on en est très-content ici.

« Donnez-moi de vos nouvelles, et de celles de nos amis, etc. »

Depuis lors je suis retournée plusieurs fois sur le Vésuve, un jour entre autres avec M. Lethière, très-habile peintre d'histoire, qui a été directeur de l'Académie de Rome il y a peu d'années, et qui était venu alors à Naples pour y copier quelques tableaux, entre autres la Descente de croix de l'Espagnolet qu'on voit à la Chartreuse, et qu'il copia admirablement. M. Lethière était grand amateur du volcan. Je me souviens que ce jour était celui de la Chandeleur. Nous partîmes vers trois heures, avec deux amis de M. Lethière. Il faisait beau ; mais lorsque nous fûmes arrivés sur la montagne, il s'éleva un brouillard si épais qu'il ressemblait à une énorme fumée. Tout dis-

parut à nos yeux; nos compagnons, quoiqu'ils fussent très-près de nous, étaient devenus invisibles; en un mot, c'était le néant. Ma petite mourait de peur, et moi aussi. Pour comble de malheur, l'humidité était extrême, et nous fûmes obligés de rester en place pendant une heure et demie. Enfin, le brouillard se dissipant peu à peu, nous découvrîmes la mer et tout ce qui l'environne jusqu'aux îles les plus lointaines; cette création fut admirable.

J'avais fait porter notre dîner chez l'ermite, près le palais de Tibère, et nous l'avions invité à le partager avec nous. Avant la fin du repas, l'ermite se leva et passa derrière un vieux rideau qui touchait presque la table. Il resta là tout un quart d'heure; quand il revint, je lui demandai pour quel motif il nous avait quittés: — C'est, dit-il, que je viens de faire ma prière auprès de mon compagnon qui est mort cette nuit, et qui est là sous ce rideau. A ces mots, on peut imaginer si je me levai à mon tour et si je sortis pour aller respirer le grand air.

Nous remontâmes vers le Vésuve, pour voir le coucher du soleil. Son disque brillant, d'où partaient d'immenses rayons, se réfléchissait dans la mer. Nous fûmes dans l'extase à la vue de ce superbe tableau et de tout ce qui l'encadrait. Nous revînmes à Naples, rapportant nos croquis. M. Lethière, pendant cette excursion, fit un dessin dans lequel il me représenta assise sur mon âne et descendant de la montagne avec eux.

Une des plus charmantes parties que j'aie faites à Naples, c'est un petit voyage de cinq jours que le che-

valier me fit entreprendre pour visiter les îles d'Ischia et de Procida. Nous partîmes à cinq heures du matin. J'étais dans une felouque avec madame Harte et sa mère, le chevalier et quelques musiciens. Il faisait le plus beau temps du monde ; la mer était calme au point de ressembler à un grand lac. A peu de distance, on voyait le coteau du mont Pausilipe, que le soleil éclairait d'une façon ravissante. Tout cela m'aurait porté à une douce rêverie, si nos rameurs n'avaient point crié à tue tête, ce qui m'empêcha de suivre une seule idée.

A neuf heures et demie nous arrivâmes à Procida, et nous fîmes aussitôt une promenade pendant laquelle je fus frappée de la beauté des femmes que nous rencontrions sur notre chemin. Presque toutes étaient grandes et fortes, et leurs costumes ainsi que leurs visages rappelaient les femmes grecques. Je vis peu d'habitations agréables, l'île étant généralement cultivée en vignes et en arbres fruitiers. A midi nous allâmes dîner chez le gouverneur ; de la terrasse de son château, on découvrait le cap Misène, l'Achéron, les Champs-Élysées enfin, tout ce que Virgile a décrit ; ces divers points de vue sont assez rapprochés pour qu'on puisse en distinguer les détails, et le Vésuve se voit dans le lointain.

Après dîner, nous remontâmes sur la felouque pour aller débarquer à Ischia vers les six heures du soir. Un des plus jolis effets que j'ai vus tout en arrivant, fut celui d'une quantité de maisons bâties çà et là sur des monts et très-éclairées, ce qui présentait à l'œil comme un second firmament. J'allai

joindre madame Silva, mon aimable Portugaise, pour parcourir avec elle une partie de l'île, qui est charmante ; tout son territoire est volcanique, elle a quinze lieues d'étendue, et partout on trouve des traces de foyers éteints. La plupart des montagnes, qui sont en très-grand nombre et fort près les unes des autres, sont cultivées. Saint-Nicolas, qui est le mont le plus élevé des environs de Naples, est plus haut que le Vésuve.

Nous trouvâmes à Ischia une société très-aimable et entre autres celle du général baron Salis; le lendemain matin, à six heures, nous partîmes au nombre de vingt personnes, toutes montées sur des ânes, pour aller dîner au mont Saint-Nicolas. On ne peut se faire une idée des chemins qu'il nous fallut prendre; les sentiers étaient des ravins profonds, pleins d'énormes pierres noircies par le feu; et les hauteurs de ces ravins étant cultivées, cette terre fertile, près de cette terre désolée, offrait un contraste étrange. Nous suivîmes entre autres un chemin à pic rempli de laves grosses comme des maisons, qui ressemblait tout à fait au chemin de l'enfer. Cette superbe horreur nous conduisit dans un lieu de délices, sous des berceaux de vignes parfaitement cultivées, et près d'une très-belle forêt de châtaigniers. Là, j'aperçus une seule petite habitation, que mon guide me dit être celle d'un ermite. L'ermite était absent; je m'assis sur son banc, et je découvris, par une percée de la forêt, la mer et les îles Cyrènes, que la vapeur du matin entourait d'un ton bleuâtre. Je croyais faire un rêve enchanteur; je me disais : certainement la

poésie est née là ! Il fallut m'arracher à ma ravissante contemplation, car il nous restait encore à gravir bien autrement.

Nous arrivâmes dans une espèce de désert, bordé de ravins si profonds, que je n'osais y plonger mes yeux, et mon maudit âne s'obstinait à marcher toujours sur le bord. Ne pouvant regarder en bas, je me mets à regarder en haut, et je vois la montagne, que nous avions à gravir, toute couverte d'affreux nuages noirs. Il fallait pourtant traverser cette nuée, au risque d'être étouffée cent fois : notez de plus que le chemin était à pic sur la mer, et qu'il ne s'y trouvait pas une seule habitation. Le cœur me bat encore quand j'y pense. Je suivis pourtant, mais non sans recommander mon âme à Dieu. Nous mîmes une heure et demie, marchant toujours, à traverser ces nuages. L'humidité était si grande, que nos vêtements étaient trempés ; on ne se voyait pas à quatre pieds, en sorte que je finis par perdre ma compagnie. On peut juger de l'effroi que j'éprouvais. Quand j'entendis le son d'une petite cloche, je poussai un grand cri de joie, pensant bien que c'était celle de l'ermite chez lequel nous devions dîner. C'était elle, en effet ; on reconnut ma voix et l'on vint à mon secours.

Je trouvai toute ma société réunie dans l'ermitage, qui est situé sur la dernière pointe des rochers du mont Saint-Nicolas. Dans ce moment, néanmoins, le brouillard était si épais, qu'il était impossible de rien voir ; mais, presque ausitôt, les nuages se divisent, le brouillard se dissipe, je me trouve sous un ciel pur ; je domine ces nuées qui m'avaient tant effrayée, je

les vois descendre dans la mer, et le soleil les traverser en leur donnant les couleurs de l'arc-en-ciel ; enfin quelques nuages argentés embellissent ce magique coup d'œil. On ne distinguait les barques qu'à leurs voiles blanches qui brillaient au soleil. Notre vue plongeait sur les villages d'Ischia ; mais cette masse de rochers écrasait tellement de sa supériorité tout ce qui fait l'ambition des hommes, que les maisons ressemblaient à de petits points blancs ; quant aux individus, ils étaient invisibles : ce que c'est que de nous, mon Dieu !

Nous étions à contempler ce magnifique spectacle, quand le général Salis vint nous avertir que le dîner était servi, nouvelle qui ne nous fut pas indifférente après tant de fatigues et de tribulations. Ce dîner, qu'il nous donnait, pouvait se comparer à ceux de Lucullus ; tout était recherché, rien n'y manquait, au point que nous eûmes des glaces pour finir. Il fallait voir l'étonnement des trois bons religieux qui habitaient ce rocher et qui profitèrent de cet excellent repas ; ils en gardèrent les restes, ce dont ils parurent fort contents.

Après dîner, madame Silva et moi nous fîmes notre sieste, en plein air, sur des sacs d'orge renversés, où l'odeur des genêts et de mille fleurs nous embaumait. Puis, nous remontâmes sur nos ânes pour parcourir l'autre côté de l'île. Là, nous vîmes des sites très-pittoresques, et le chemin que nous avions pris nous conduisit à notre habitation.

Je voulus aller aussi à Pœstum ; quoique la distance de Naples ne soit que de vingt-cinq lieues, nous fûmes

prévenus que le voyage est très-fatigant, mais on ne tient pas au désir d'aller admirer des monuments qui ont trois ou quatre mille ans, quand ils se trouvent aussi près de vous. Des trois temples que l'on y voit, celui de Junon était encore alors bien conservé, au point qu'à l'extérieur il semblait être entier. Ce temple est noble, imposant, comme tout ce qu'ont fait les anciens, près desquels nous ne sommes que des pygmées. Aussi puis-je dire avoir été fort surprise à *Pompeï*, que nous visitâmes ainsi qu'*Herculanum*, de la petitesse des maisons et du temple d'Isis. Il faut croire que la partie découverte était autrefois un faubourg.

Je conduisis aussi ma fille à Portici, dans le muséum, beauté tout à fait unique dans le monde; mais tant d'écrivains l'ont si bien décrit, que je crois inutile d'en parler ici.

Ces excursions et plusieurs autres ne m'empêchèrent pas de travailler beaucoup à Naples. J'avais même entrepris tant de portraits que mon premier séjour dans cette ville a été de six mois, quoique je fusse arrivée dans l'intention d'y passer six semaines. L'ambassadeur de France, M. le baron de Talleyrand, vint m'annoncer un matin que la reine de Naples désirait que je fisse les portraits de ses deux filles aînées [1], ce que je commençai tout de suite. Sa Majesté s'apprêtait à partir pour Vienne, où elle allait s'occuper de marier ces princesses. Je me souviens qu'à son retour elle me dit : « J'ai fait un heureux voyage ; je

[1] Ces deux portraits ne sont pas mentionnés par madame Vigée Le Brun dans la liste de ses portraits et tableaux.

viens de conclure avec un grand bonheur deux mariages pour mes filles. » L'aînée en effet épousa peu de temps après l'empereur d'Autriche, François II, et la seconde, qui se nommait Louise, épousa le grand-duc de Toscane. Cette dernière était fort laide, et tellement grimacière, que je ne voulais pas finir son portrait. Elle est morte quelques années après son mariage.

Lorsque la reine fut partie, je peignis aussi le prince royal [1]. L'heure de mes séances à la cour était midi, et, pour m'y rendre, il me fallait suivre le chemin de Chiaja, au moment de la plus grande chaleur. Les maisons qui sont bâties à gauche et qui font face à la mer, étant peintes en blanc *pur*, le soleil y donnait avec une telle force que j'en étais aveuglée. Pour sauver mes yeux, j'imaginai de mettre un voile vert, ce que je n'avais vu faire encore à personne, et ce qui devait paraître assez singulier, car on n'en portait que de blancs ou de noirs ; mais, quelques jours après, je vis quantité d'Anglaises m'imiter, et les voiles verts devinrent à la mode.

Je me suis aussi très-bien trouvée de mon voile vert à Pétersbourg, où la neige est si brillante qu'elle m'aurait fait perdre la vue.

A cette même époque je commençai le portrait de Paësiello. Tout en me donnant séance, il composait un morceau de musique, qu'on devait exécuter pour le retour de la reine, et j'étais charmée de cette circons-

[1] Ce portrait est de même omis par madame Vigée Le Brun dans la liste de ses portraits et tableaux.

tance qui me faisait saisir les traits du grand musicien au moment de l'inspiration [1].

J'avais quitté mon cher hôtel de Maroc, parce qu'après avoir admiré tout le jour, il faut pourtant bien dormir la nuit, et qu'il m'était impossible d'y fermer l'œil. Les voitures allaient et venaient sans cesse sur le chemin de Chiaja jusqu'à la grotte de Pausilippe, où l'on fait souvent de mauvais soupers, dans les cabarets. Ce bruit, que j'entendais toutes les nuits, me fit enfin déserter mon hôtel. J'allai m'établir dans un joli cazin baigné par la mer, dont les vagues venaient se briser sous mes fenêtres. J'étais enchantée; ce bruit rond et léger me berçait délicieusement; mais, hélas! huit jours après il survint un orage si affreux, une tempête si violente, que les vagues furieuses montaient jusque dans mon appartement. J'en fus inondée, et la crainte d'une récidive me fit quitter ce charmant cazin à mon très-grand regret. A la vérité, entre le mur et cette maison, il y avait une place sur laquelle les voitures élégantes, les mêmes voitures qui m'empêchaient de dormir à Chiaja, venaient stationner, pour ce qu'on appelle à Naples *faire heure*. Mais cela m'était peu incommode. Je me rappelle que, le jour de mon départ, la propriétaire ouvrit une armoire dans laquelle j'avais serré mon linge, et se mit à écrire mon nom sur toutes les planches; comme je lui demandai le motif de ce qu'elle faisait, elle me répondit gracieusement qu'elle était fière d'avoir logé madame Le Brun, et qu'elle voulait que tout le monde le sût.

[1] Ce beau portrait de madame Vigée Le Brun a été donné, en 1842, par M. et madame J. Tripier Le Franc, au musée du Louvre.

Après avoir quitté cette maison, j'allai en louer une tout près de la ville, et je m'y installai la veille de Noël. Dès le soir même, comme j'allais me mettre au lit, je suis tout à coup assourdie par de nombreux pétards; les jeunes garçons qui les tiraient en jetaient dans ma cour, dans mes fenêtres; ce train-là dura trois jours et trois nuits. En outre, j'étais gelée dans cet appartement, et comme je faisais alors le portrait de Paësiello, nous soufflions tous deux dans nos doigts pour nous réchauffer; je fis faire du feu dans mon atelier; mais, attendu qu'on s'occupe bien plus en Italie d'obtenir de la fraîcheur que de la chaleur, les cheminées sont si mal soignées que la fumée nous étouffait. Les yeux de Paësiello en pleuraient et les miens aussi; je ne conçois pas comment j'ai pu finir son portrait.

Paësiello, à cette époque, faisait les délices de l'Italie. J'allais fort souvent au grand Opéra, dans la loge de la comtesse Scawronska. J'assistai à la première représentation de *Nina*, qui bien certainement est un chef-d'œuvre; mais tel est l'effet de la première impression reçue, que la musique de Paësiello, toute belle qu'elle était, ne me fit pas autant de plaisir que celle de Dalayrac; il faut dire aussi que madame Dugazon n'était point là pour jouer *Nina*. Le théâtre de Saint-Charles, où se donnait cet opéra et les autres, est, je crois, le plus vaste de l'Europe. Je m'y suis trouvée le jour de la fête de la reine de Naples; il était magnifiquement éclairé, totalement rempli de monde; ce coup d'œil me parut superbe. Je me souviens d'avoir ri ce jour-là d'une méprise assez plaisante. J'aperçus près de nous la baronne de Talleyrand, chez laquelle je n'avais pas

été depuis quelque temps, et je voulus lui faire ma visite dans sa loge; la comtesse me dit alors : « L'ambassadrice éprouve un grand chagrin, elle a perdu Rigi. » Pensant qu'il s'agissait d'un ami, je me décide plus vite encore à l'aller trouver ; j'y vais. Je suis en effet frappée du changement de son visage, et je lui vois un air si triste que je commence à croire qu'un des ses enfants est mort. Je lui dis donc combien je prends part à son affliction, et lui demande si c'est l'aîné qu'elle a perdu. A ces mots, malgré son chagrin, elle se met à rire et me raconte que c'est son chien qu'elle vient de perdre.

Un de mes grands plaisirs était d'aller me promener sur le beau coteau de Pausilippe, sous lequel est placée la grotte du même nom, qui est un magnifique ouvrage d'un mille de longueur, et qu'on reconnaît bien avoir été fait par les Romains. Cette côte de Pausilippe est couverte de maisons de campagne, de cazins, de prairies et de très-beaux arbres, autour desquels des vignes s'entrelacent en guirlandes. C'est là qu'est placé le tombeau de Virgile, sur lequel on prétend qu'il pousse des lauriers; mais je dois avouer que je n'en ai point vu. Les soirs j'allais sur les bords de la mer ; j'y conduisais souvent ma fille, et nous y restions quelquefois assises ensemble jusqu'au lever de la lune, jouissant du bon air et de cette superbe vue, ce qui la reposait de ses études journalières ; car j'avais résolu, tout en courant le monde, de soigner son éducation autant qu'il me serait posible, et je lui avais donné à cet effet à Naples des maîtres d'écriture, de géographie, d'italien, d'anglais et d'allemand. Elle préférait cette dernière langue à toutes

les autres, et montrait dans ses diverses études une intelligence remarquable. Elle annonçait aussi quelques dispositions pour la peinture ; mais sa récréation favorite était de composer des romans. Je la trouvais, en revenant des soirées où je m'étais rendue, une plume à la main, et une autre sur son bonnet ; je l'obligeais alors à se mettre au lit ; mais il n'était pas rare qu'elle se relevât en cachette la nuit, pour achever un de ses chapitres ; et je me souviens très-bien qu'à l'âge de neuf ans elle a écrit à Vienne un petit roman remarquable par les situations autant que par le style.

Me trouvant en Italie, on imagine bien que je n'avais point négligé de lui donner un maître de musique. Je prenais moi-même des leçons de ce maître, qui montrait à merveille, mais qui était bien le plus grand poltron que j'aie rencontré de mes jours. Il nous entretenait sans cesse de ses frayeurs. Comme il ne venait chez moi qu'à sept heures du soir, il retournait chez lui à neuf, heure à laquelle, tout le monde étant au spectacle, les rues de Naples sont fort désertes, sans excepter la rue de Tolède, qui, dans le jour, est la plus bruyante de toutes. Le pauvre homme me disait un soir : « J'ai eu terriblement peur hier ; j'ai rencontré un homme dans la rue de Tolède ; heureusement j'ai pris l'autre côté, et j'ai pressé le pas. » Deux jours après il revenait : « Dieu ! que j'ai eu peur ! je me suis trouvé avec deux hommes dans la rue de Tolède ; je n'ai eu que le temps de passer au milieu d'eux et de m'enfuir à toutes jambes. » Enfin une autre fois il me dit : « J'ai eu aujourd'hui bien plus peur qu'hier, car j'étais seul, tout seul, dans la rue de Tolède. »

CHAPITRE VII

Je retourne à Rome. — La reine de Naples. — Je reviens à Naples. — La fête de la madone de l'Arca. — La fête du Pied de Grotte. — La Solfatara. — Pouzol. — Le cap Misène. — Portrait de la reine de Naples. — Caractère de cette princesse. — Le Napolitain. — Vol d'un lazzaroni. — Mon retour à Rome. — Mesdames de France, tantes de Louis XVI.

Tous les portraits que j'avais entrepris à Naples étant finis, je retournai à Rome ; mais à peine y étais-je arrivée, que la reine de Naples s'y arrêta en revenant de Vienne. Comme je me trouvais sur son passage dans la foule, elle m'aperçut, vint à moi, et me pria avec toute la grâce imaginable de revenir à Naples pour y faire son portrait. Il me fut impossible de refuser, et je ne tardai pas à me remettre en route.

Ce qui me consolait de toutes ces allées et venues, c'est qu'il me restait encore à voir plusieurs choses curieuses dans ce beau pays. Le chevalier Hamilton se plaisait à m'en faire les honneurs, et dès que je fus de retour, il s'empressa de me conduire à la fête de la madone de l'Arca, qui par son originalité se distingue de toutes les fêtes de village. La place de l'église était couverte de marchands de gâteaux ou d'images de la Vierge et de groupes d'habitants, venus des cantons voisins, dont les divers costumes étaient richement brodés d'or. Tous portaient des thyrses en haut desquels était placée l'image de la madone, ce qui rappelait les fêtes antiques. Toutefois,

cette foule, au lieu de nous donner le spectacle d'une bacchanale, entra dévotement dans l'église pour y entendre la messe. Le chevalier Hamilton, madame Harte et moi, nous étions placés près d'une petite chapelle où se voyait un tableau de la Vierge, noir comme de l'encre. De minute en minute, des paysans et des paysannes venaient s'agenouiller devant cette Vierge, et solliciter quelque faveur ou rendre grâces pour celles qu'ils avaient reçues. Ils exprimaient tous leurs vœux d'une voix si haute, que nous entendions les demandes de chacun. Nous vîmes d'abord un homme beau comme une statue grecque, le cou nu, qui remerciait la Vierge d'avoir guéri son enfant. Il avait placé cet enfant sur l'autel en face du tableau; quand il eut fini sa prière, il le reprit et partit heureux. Après lui, vint une femme qui grondait avec fureur la madone de ce que son mari la maltraitait. J'étouffais de rire; mais le chevalier me dit de tout faire pour me contraindre, qu'autrement je serais fort maltraitée moi-même. Il vint ensuite deux jeunes filles, qui se mirent à genoux en demandant des maris. Enfin, les solliciteurs se succédèrent pendant une heure de la manière la plus plaisante. Dès que chacun d'eux avait parlé, on sonnait du milieu de l'église une clochette qui leur annonçait vraisemblablement que la prière était exaucée; car ils s'en allaient tous l'air content.

Après la messe, toutes ces bonnes gens se réunirent sur la place de l'église pour y danser la tarentelle; c'est là seulement qu'on peut prendre l'idée de cette danse : ce que j'avais vu jusqu'alors n'en était qu'une faible copie. Ils commencent par former de grands

ronds au milieu desquels la tarentelle se danse, au bruit du tambour de basque et de longues guitares à trois cordes dont ils tirent des sons vifs et harmonieux. On ne saurait décrire ni l'activité, ni l'expression d'amour, qu'offrent tous leurs mouvements ; aucune danse ne ressemble à celle-là.

Nous restâmes jusqu'à la fin de la fête, et nous vîmes, en retournant à Naples, les hauteurs couvertes de femmes, dont les unes jouaient du tambour de basque, et les autres dansaient le thyrse à la main : c'était un spectacle charmant.

J'assistai aussi à une autre fête beaucoup plus célèbre que celle dont je viens de parler : c'est la fête du *Pied de Grotte.* Elle est ainsi nommée d'après la tradition qui raconte qu'un jour un ermite, retiré au fond de cette grotte, eut une vision dans laquelle la Vierge lui apparut et lui ordonna de faire bâtir une chapelle dans cet endroit. Le prêtre en ayant instruit les habitants du canton, la chapelle fut aussitôt bâtie ; et tous les ans la famille royale s'y rend en grande cérémonie pour y faire sa prière. Les chevau-légers, le régiment de la reine, celui du roi, enfin toutes les troupes, s'y trouvent rassemblés, ainsi que toute la noblesse en grand gala, et une multitude prodigieuse de gens du peuple. Les cochers qui ce jour-là conduisent la famille royale sont coiffés de perruques à trois marteaux, ou à la Louis XIV. Cette fête est tellement en vénération, que les habitants des petits pays dépendants du royaume de Naples, font mettre sur les contrats de mariage que l'on mènera leurs filles une fois à la fête de la Vierge du *Pied de Grotte.*

J'allai voir, avec M. Amaury Duval, frère de M. Alexandre Duval, l'auteur dramatique, et M. Sacaut, tous deux alors secrétaires de légation à Naples, la Solfatare, qui était encore brûlante. C'était au mois de juin, de sorte que le soleil dardait sur nos têtes, tandis que nous marchions sur du feu. De ma vie je n'ai autant souffert de la chaleur. Pour comble de malheur, j'avais ma fille avec moi ; je la couvrais de ma robe, mais ce secours était si faible, que je tremblais à chaque instant de la voir tomber sans connaissance. Elle me dit plusieurs fois : « Maman, on peut mourir de chaud, n'est-ce pas ? » Alors, Dieu sait si j'étais au désespoir de l'avoir emmenée. Enfin, nous aperçûmes sur la hauteur une espèce de chaumière, dans laquelle il nous fut permis, grâce au ciel, de nous reposer. La chaleur nous avait tellement suffoqués, qu'aucun de nous ne pouvait ni agir ni parler. Au bout d'un quart d'heure, M. Duval se rappela qu'il avait une orange dans sa poche, ce qui nous fit pousser un cri de joie ; car cette orange était presque la manne dans le désert.

Quand nous fûmes tout à fait remis, nous descendîmes à Pouzol. C'était un dimanche, les habitants étaient en habits de fête ; je me rappelle encore un jeune homme, les cheveux bouclés et tellement poudrés, que son énorme catogan avait blanchi son habit de taffetas bleu de ciel ; sa veste était couleur de rose fanée ; il portait un gros bouquet à sa boutonnière; enfin, c'était tout à fait le beau Léandre de la parade française, et il avait un air si important, si content de lui-même, qu'il me fit beaucoup rire.

Nous traversâmes toute la ville pour aller dîner au bord de la mer, où l'on nous servit d'excellents poissons. L'amphithéâtre de Pouzol, quoiqu'il soit en ruines, est encore fort curieux à voir. Il y reste quelques gradins placés en face de la mer, devant de grands rochers creux, et l'on prétend que c'était dans ces antres que les acteurs anciens jouaient les tragédies avec des masques caractéristiques et des porte-voix. Après le dîner, nous prîmes une barque qui nous conduisit au promontoire de Misène. Là, nous foulions aux pieds des morceaux brisés des marbres les plus précieux ; car Misène a été détruite de fond en comble par les Lombards et les Sarrasins ; il n'y reste que le grand souvenir de Pline.

Que de lieux de délices ne sont plus maintenant que des lieux de mort ! Baïes ! si renommé chez les Romains qui venaient y prendre les eaux, Baïes n'est plus qu'un amas de ruines informes sur lesquelles plane un air infect; aussi le rivage de cette mer est-il désert. On voit encore à Baïes les restes de trois temples, celui de Vénus, de Mercure et de Diane, dont les eaux du lac Averne couvrent aujourd'hui les soubassements. Mais il ne reste pas même de vestiges de ces palais magnifiques, de ces belles terrasses : la mer a tout englouti.

Sitôt que j'avais été de retour à Naples, j'avais commencé le portrait de la reine ; bien loin qu'il m'arrivât le même inconvénient qu'avec Paësiello, il faisait alors si cruellement chaud, qu'un jour que Sa Majesté me donnait séance, nous nous endormîmes toutes deux. Je prenais plaisir à faire ce portrait. La reine de Naples, sans être aussi jolie que sa sœur cadette, la reine de

France, me la rappelait beaucoup; son visage était fatigué, mais l'on pouvait encore juger qu'elle avait été belle ; et ses mains et ses bras surtout étaient la perfection pour la forme et pour le ton de la couleur des chairs. Cette princesse, dont on a dit et écrit tant de mal, était d'un naturel affectueux et très-simple dans son intérieur; sa générosité était vraiment royale : le marquis de Bombelles, ambassadeur à Venise en 1790, fut le seul ambassadeur français qui refusa de prêter serment à la Constitution; la reine ayant appris que, par cette conduite noble et courageuse, M. de Bombelles, père d'une famille nombreuse, était réduit à la position la plus cruelle, lui écrivit de sa propre main une lettre de félicitation. Elle ajoutait que tous les souverains devant se regarder comme solidaires en reconnaissance pour les sujets fidèles, elle le priait d'accepter une pension de douze mille francs. Trois des enfants de M. de Bombelles ont aujourd'hui dans le monde des positions brillantes. L'aîné, le comte Louis de Bombelles, est ministre d'Autriche en Suisse; le second, le comte Charles, est grand-maître de la maison de Marie-Louise; et le troisième, le comte Henri, est ministre d'Autriche à Turin. En dehors de ce trait généreux de la reine de Naples, j'en connais plusieurs autres qui font aussi honneur à son cœur : elle aimait à soulager la misère, elle ne craignait pas de monter au cinquième étage pour secourir des malheureux, et j'ai su positivement que ses bienfaits ont sauvé de la prison, de la mort peut-être, une mère de famille et quatre enfants dont le père venait de faire banqueroute. Voilà cette soi-disant mégère contre

qui, sous Bonaparte, on exposait, dans les rues de Paris, les gravures les plus infâmes et les plus obscènes. Il fallait bien la calomnier, on voulait sa couronne. On sait qu'elle fut trahie par ceux mêmes qu'elle avait toujours honorés de son amitié et de sa confiance. La femme qu'elle affectionnait le plus correspondait avec le conquérant qui parvint enfin, par de viles menées, à détrôner la sœur de Marie-Antoinette, pour mettre à sa place madame Murat.

La reine de Naples avait un grand caractère et beaucoup d'esprit. Elle seule portait tout le fardeau du gouvernement. Le roi ne voulait point régner ; il restait presque toujours à Caserte, occupé de manufactures, dont les ouvrières, disait-on, lui composaient un sérail.

La reine, ayant appris que je m'apprêtais à retourner à Rome, me fit demander, et me dit : « J'ai bien du regret que Naples ne puisse vous retenir. » Alors elle m'offrit son petit cazin au bord de la mer, si je voulais rester; mais je brûlais de revoir encore Rome, et je refusai avec toute la reconnaissance que m'inspirait tant de bonté. Enfin, après qu'elle m'eut fait payer magnifiquement, lorsque j'allai prendre un dernier congé, elle me remit une belle boîte de vieux laque qui renfermait son chiffre entouré de très-beaux brillants. Ce chiffre vaut dix mille francs ; mais je le garderai toute ma vie.

Tout magnifique qu'est le pays que j'allais quitter, il n'aurait pas été dans mon goût d'y passer ma vie. Selon moi, Naples doit être vue comme une lanterne magique ravissante, mais, pour y fixer ses jours, il faut s'être fait à l'idée, il faut avoir

vaincu l'effroi qu'inspirent les volcans ; quand on songe que tout ce qui habite les lieux d'alentour vit dans l'attente ou d'une éruption, ou d'un tremblement de terre, sans parler de la peste, qui pendant les chaleurs existe à deux ou trois lieues de là ; quand on pense que les lacs où l'on met rouir le lin produisent un air infect qui donne aux habitans de ces belles campagnes la fièvre et la mort. Tous ces inconvénients sont graves, on en conviendra ; mais aussi, s'ils n'existaient pas, qui ne voudrait habiter ce délicieux climat?

Le chevalier Hamilton, qui, depuis près de vingt ans, était ambassadeur d'Angleterre à Naples, connaissait parfaitement les mœurs et les usages de la haute société de cette ville. Ce qu'il m'en rapportait, je l'avoue, était peu favorable à la noblesse napolitaine, mais, depuis cette époque sans doute, tout a beaucoup changé. Il me contait sur les plus grandes dames mille histoires, que je m'abstiens de répéter, comme trop scandaleuses. Selon lui, les Napolitaines étaient d'une ignorance surprenante ; elles ne lisaient rien, quoiqu'elles fissent semblant de lire ; car un jour, étant arrivé chez l'une d'elles, et lui trouvant un livre à la main, il reconnut, en s'approchant, que la dame tenait ce livre sens dessus dessous. Privées de toute espèce d'instruction, plusieurs d'entre elles, selon lui, ne savaient pas qu'il existât un autre pays que Naples, et leur unique occupation était l'amour qui, pour elles, changeait souvent d'objet.

Ce dont j'ai pu juger par moi-même, c'est que les dames napolitaines gesticulent beaucoup en parlant.

Elles ne font d'autre exercice que celui de se promener en voiture, jamais à pied. Tous les soirs elles sont au spectacle et reçoivent leurs visites dans leur loge; comme elles n'écoutent que *l'aria*, c'est là que s'établissent les conversations d'une manière beaucoup moins confortable, selon moi, que dans un salon.

Les gens de la basse classe, à Naples, poussent au dernier degré l'exagération dans leurs cris et dans leurs gestes. J'ai vu un jour passer sous mes fenêtres, à Chiaja, l'enterrement d'un homme du peuple, que suivaient les amis et les connaissances du mort; les hommes et les femmes gémissaient de la façon la plus lamentable. Une femme surtout (c'était la veuve) poussait des cris affreux en se tordant les bras. Un pareil désespoir me faisait peur et pitié; mais on m'assura que ces cheveux épars et ces hurlements étaient conformes à l'usage.

Un convoi bien plus touchant que j'ai vu à la *Torre del Greco*, c'était celui d'un jeune enfant que l'on portait dans sa bière, très-paré et le visage découvert; on lui jetait des fleurs et des dragées des fenêtres sous lesquelles il passait, et je ne puis dire combien ce spectacle serrait le cœur.

Si l'on veut juger toute l'expression des visages napolitains, il faut aller sur le chemin qui conduit à l'église de Saint-Janvier, le jour que s'opère le miracle de la sainte ampoule. Les habitants de Naples et des environs se rendent en foule sur ce chemin, où les voitures stationnent à droite et les piétons à gauche. Le désir, l'impatience, se peignaient d'une manière si étrange sur tous ces visages, attendu que le miracle

tardait un peu, qu'il m'en prenait envie de rire, quand heureusement on vint me dire de rester calme, si je ne voulais pas me faire lapider par la multitude. Enfin le miracle s'opère ; il est annoncé ; alors on ne voit plus une figure qui ne peigne la joie, le ravissement avec une telle vivacité, une telle véhémence, qu'il est impossible de décrire ce tableau.

La partie de la population napolitaine la plus curieuse à observer, ce sont les lazzaroni. Ces gens ont simplifié la vie, au point de se passer de logement et presque de nourriture ; car ils n'ont d'autre habitation que les marches des églises, et leur frugalité égale leur paresse, ce qui n'est pas peu dire. On les trouve étendus à l'ombre des murs ou sur les bords de la mer. A peine sont-ils vêtus, et leurs enfants sont tous nus jusqu'à l'âge de douze ans. J'étais d'abord un peu scandalisée et fort effrayée de les voir jouer ainsi sur le quai de Chiaja, où passent continuellement des voitures ; car ce chemin est la promenade accoutumée de tout le monde à Naples, et même celle des princesses, mais je m'y fis bientôt.

La misère des lazzaroni ne les porte pas à se faire voleurs ; ils sont peut-être trop paresseux pour cela, surtout ayant besoin de si peu de chose pour vivre. La plupart des vols se commettent à Naples par les domestiques de louage, qui sont, en général, de forts mauvais sujets et le rebut de toutes les grandes villes des différentes nations. Je n'ai entendu parler, pendant mon séjour, que d'un seul vol, commis par un lazzaroni, et l'on peut dire qu'il porte un caractère de retenue qui équivaut à l'innocence. Le baron de Salis,

un jour qu'il donnait un grand dîner, se rendait à sa cuisine ; comme il descendait doucement l'escalier, il s'arrêta à la vue d'un homme qui, se croyant seul, s'approcha du pot-au-feu, y prit un morceau de bœuf et l'emporta. Le baron s'était contenté de le suivre des yeux ; car toute son argenterie était étalée sur une table ; le lazzaroni l'avait très-bien vue, et pourtant le pauvre homme bornait son larcin au morceau de bœuf qu'il emportait.

Je fis mes adieux à cette belle mer de Naples, à ce charmant coteau de Pausilippe, à ce terrible Vésuve, et je partis pour revoir une troisième fois ma chère Rome, et pour admirer encore Raphaël dans toute sa gloire. Là j'entrepris de nouveau un grand nombre de portraits, ce qui me satisfaisait médiocrement, à dire vrai. J'avais regretté à Naples, et je regrettais surtout à Rome de ne pas employer mon temps à faire quelques tableaux dont les sujets m'inspiraient. On m'avait nommée membre de toutes les académies de l'Italie, ce qui m'encourageait à mériter des distinctions aussi flatteuses, et je n'allais rien laisser dans ce beau pays qui pût ajouter beaucoup à ma réputation. Ces idées me revenaient souvent en tête ; j'ai plus d'une esquisse dans mon portefeuille, qui pourraient en fournir la preuve ; mais, tantôt le besoin de gagner de l'argent, puisqu'il ne me restait pas un sou de tout ce que j'avais gagné en France ; tantôt la faiblesse de mon caractère, me faisaient prendre des engagements, et je me séchais à la portraiture. Il en résulte qu'après avoir dévoué ma jeunesse au travail, avec une constance, une assiduité assez rares dans une femme, aimant mon art autant

que ma vie, je puis à peine compter quatre ouvrages (portraits compris) dont je sois réellement contente.

Plusieurs des portraits que je fis néanmoins pendant mon dernier séjour à Rome me procurèrent quelques satisfactions, entre autres, celle de revoir Mesdames de France, tantes de Louis XVI, qui, dès qu'elles furent arrivées, me firent venir et me demandèrent de les peindre. Je n'ignorais pas qu'une femme artiste, qui s'est toujours montrée mon ennemie, je ne sais pourquoi, avait essayé, par tous les moyens imaginables, de me noircir dans l'esprit de ces princesses; mais l'extrême bonté avec laquelle elles me traitèrent m'assura bientôt du peu d'effet qu'avaient produit ces viles calomnies. Je commençai par faire le portrait de madame Adélaïde; je fis ensuite celui de madame Victoire.

Cette princesse, en me donnant sa dernière séance, me dit : « Je reçois une nouvelle qui me comble de joie; car j'apprends que le roi est parvenu à sortir de France, et je viens de lui écrire, en mettant seulement sur l'adresse : *A Sa Majesté le roi de France*. On saura bien le trouver, » ajouta-t-elle en souriant.

Je rentrai chez moi bien contente, et j'annonçai cette heureuse nouvelle à la gouvernante de ma fille, qui pensait comme moi; mais dans la soirée nous entendîmes chanter mon domestique, homme très-morose, qui ne chantait jamais, et que nous connaissions pour être révolutionnaire. Nous nous disons aussitôt : « Il est arrivé quelque malheur au roi ! » ce qui ne nous fut que trop confirmé le lendemain, quand nous apprîmes son arrestation à Varennes, et son retour à

Paris. La plupart de nos domestiques étaient vendus aux jacobins pour nous épier, ce qui peut expliquer comment ils étaient mieux instruits que nous de tout ce qui se passait en France; d'ailleurs beaucoup d'entre eux allaient attendre l'arrivée du courrier, qui leur en disait beaucoup plus que nous n'en apprenions par nos lettres.

CHAPITRE VIII

Je quitte Rome. — La cascade de Terni. — Le cabinet de Fontana à Florence. — Sienne. — Sa cathédrale. — Parme. — Ma sibylle. — Mantoue. — Jules Romain.

Je quittai Rome le 14 avril 1792. En montant en voiture, je pleurais amèrement. J'enviais le sort de tous ceux qui restaient, et, sur la route, je ne pouvais rencontrer des voyageurs sans m'écrier : « Ils sont bien heureux ceux-ci, car ils vont à Rome ! »

J'allai coucher le premier jour à *Civitá-Castellana.* En sortant de cette ville, le lendemain, nous vîmes de superbes rochers, puis nous entrâmes dans des gorges de montagnes où nous marchions au milieu des précipices; en tout, ce pays me parut le plus triste du monde. Il n'en fut pas de même du chemin qui conduit à Narni; ce chemin est délicieux, on y voit des vallons remplis de vignes en berceaux, des haies de genêts et de chèvrefeuilles en fleurs; tout cela réjouissait les yeux. Plus loin, à la vérité, nous retrouvâmes des montagnes de l'aspect le plus austère et le plus sauvage, dont les cyprès et quelques vieux pins font le principal ornement. Ces rochers nous enveloppèrent jusqu'à *Narni;* mais à peine a-t-on traversé cette ville, dont l'aspect est très-pittoresque, que l'on jouit du plus magnifique coup d'œil. La scène changea complétement : la route alors plonge sur la plus belle et la plus riche vallée, où s'étend à perte de vue une

rivière bordée de peupliers ; de la hauteur où nous étions, cette rivière semblait un petit ruisseau argenté, tant l'espace à travers lequel elle serpente est immense. Des monts lointains terminent l'horizon ; le soleil couchant éclairait leurs cimes, ce qui produisait un effet enchanteur. Nous passâmes devant trois grandes croix noires qui se détachaient sur le fond de ces montagnes, et dont l'immensité donnait à ces monuments religieux un tel caractère, qu'ils me firent éprouver une sensation indicible. La seule chose que je puisse regretter, après avoir parcouru cette belle route, c'est de n'avoir pas vu le pont d'Auguste, que mon voiturin, très-mauvais *cicerone*, négligea de me faire remarquer.

Nous côtoyâmes cette superbe vallée jusqu'à Terni, où nous couchâmes, et le lendemain matin, quoique le temps fût très-couvert, je voulus gravir la montagne pour aller voir la fameuse cascade. Je partis avec ma fille, avec Germain [1], et avec deux petits bonshommes qui conduisaient nos deux ânes et qui nous montraient le chemin. Brunette, une baguette à la main, ne cessait de fouetter son âne et le mien, en sorte que, perçant le brouillard du matin nous ne tardâmes pas à arriver sur le plateau qui mène à la cascade. Là nous nous reposâmes sur un beau gazon enrichi de fleurs et d'arbres divers. Une seule petite maison, un troupeau, un berger, c'est tout ce que nous trouvâmes dans ce lieu charmant, où l'on respire l'air le plus pur, en jouissant de la plus belle vue du monde. J'aurais bien désiré avoir là ma chaumière ; je m'y plaisais

[1] C'était le domestique de madame Vigée Le Brun.

tant ! Il n'en fallut pas moins continuer notre chemin pour aller voir la cascade. En traversant une roche coupée, nous approchâmes de ce large torrent dont la chute est si imposante ; ensuite nous entrâmes dans un petit pavillon carré pour voir sous un autre aspect cette masse d'eau qui tombe bouillonnante, et dont la vapeur nous environnait. Ensuite nous descendîmes dans la grotte antique où jadis passait la cascade. On ne peut rien voir d'aussi curieux que les différentes pétrifications qui s'y trouvent ; elles ressemblent en grand à celles que l'on observe à Tivoli. Je dessinai l'entrée si pittoresque de cette grotte, et je m'emparai de quelques petits morceaux pétrifiés.

Ma curiosité sur la cascade n'étant pas encore satisfaite, et le temps se trouvant favorable, car le soleil commençait à percer les nuages, je descendis au bord de la rivière, formée par cet énorme torrent, pour jouir d'un point de vue dont mon imagination s'était flattée ; j'espérais voir en face la chute d'eau, mais je ne la vis qu'en partie. Il est vrai que j'en fus dédommagée par le spectacle qu'offre cette grande nappe d'eau vue du bas, ainsi que le chemin qui y conduit. A gauche étaient des rochers ornés et nuancés par mille arbustes en fleurs ; à droite, sur la rivière courante, de petites îles garnies d'arbres légers, qui formaient des bocages charmants. Toutes ces îles sont séparées par des cascades multipliées, dont l'eau ruisselait et brillait comme des diamants au soleil, qui avait alors tout son éclat. Il était midi, et la chaleur était si forte que, lorsqu'il nous fallut remonter les rochers pour aller retrouver nos ânes, que nous avions laissés à

trois milles de là, j'étais anéantie de fatigue. Brunette n'en pouvait plus; enfin nous parvînmes à rejoindre nos montures qui nous rapportèrent à Terni pour dîner.

Les campagnes de Terni sont riches et belles, la ville est bien bâtie; mais, soit dans les églises, soit ailleurs, je n'ai rien trouvé de bien remarquable, si j'en excepte les restes des fondations d'un grand temple antique.

Je ne restai qu'un jour à Terni. Le lendemain, nous passâmes la Somma, une des plus hautes montagnes des Apennins. Je me rappelle qu'en la descendant, nous vîmes et nous entendîmes, dans une tour en ruine bâtie près du chemin, plusieurs bergères qui chantaient en chœur une musique suave et délicieuse; ces bonnes fortunes ne sont pas rares en Italie.

Le soir j'arrivai à Spolète, et j'allai voir le lendemain l'Adoration des Rois, grande composition de Raphaël: ce tableau, n'étant pas terminé, indique parfaitement la méthode du divin maître: Raphaël peignait d'abord les têtes et les mains; quant à ses draperies, il en essayait d'abord les tons avant de les terminer.

On voit sur la montagne, à Spolète, le temple de la Concorde, dont les beaux fragments antiques sont arrangés avec symétrie les uns sur les autres. Les colonnes, leurs chapiteaux, sont du plus beau travail grec. On voit aussi dans cette ville un superbe aqueduc d'une hauteur immense.

Après Spolète, nous allâmes à Trévi, à Cétri, puis nous nous arrêtâmes à Foligno. Là, je trouvai encore un tableau de Raphaël, un des plus beaux et des plus

originaux qu'il ait faits : il représente la Vierge sur des nuages, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. L'enfant est plein de naïveté et semble en relief ; la Vierge est d'une noblesse du plus grand style ; le saint Jean, le cardinal placé à gauche, sont peints tout à fait dans le genre de Van Dick, et les autres figures sont aussi d'une grande vérité.

Comme j'arrivais à Perruge, qui est une belle et célèbre ville, où il reste quelques fortifications et quelques tombeaux antiques, on me décida à aller voir le combat d'un taureau contre des chiens. Ce spectacle, qui n'a lieu que tous les cinq ou six ans en mémoire d'une sainte, se donne dans une espèce d'arène, à la manière des anciens : je puis dire qu'il ne me réjouit pas du tout.

En sortant de Perruge, on trouve des campagnes charmantes, que nous traversâmes pour aller dîner en face du lac Trasimène ; puis, nous allâmes à *Cise*, où l'on voit sur la montagne une grande forteresse surmontée d'une tour, et plus haut encore, tout à fait sur la cime, une abbaye ; enfin, à *la Combuccia*, à Arezzo, à Levane et à Pietre-Fonte, pour arriver à Florence.

Ce fut pour moi une grande jouissance, dès que je me retrouvai dans cette ville, d'aller revoir tant de chefs-d'œuvre auxquels je n'avais pu donner qu'un coup d'œil en passant pour aller à Rome. J'entrepris aussitôt une copie du portrait de Raphaël, que je fis *avec amour*, comme disent les Italiens, et qui, depuis, n'a jamais quitté mon atelier.

Un souvenir de Florence, qui m'a poursuivi bien longtemps, est celui de la visite que je fis alors

au célèbre Fontana. Ce grand anatomiste, comme on sait [1], avait imaginé de représenter, jusque dans les moindres détails, l'intérieur du corps humain, dont toutes les parties sont si ingénieuses et si sublimes. Il me fit voir son cabinet, qui était rempli de pièces d'anatomie, faites en cire couleur de chair. Ce que j'observai d'abord avec admiration, ce sont tous les ligaments presque imperceptibles qui entourent notre œil, et une foule d'autres détails particulièrement utiles à notre conservation ou à notre intelligence. Il est bien impossible de considérer la structure du corps de l'homme, sans être persuadé de l'existence d'une divinité. Malgré tout ce qu'ont osé dire quelques misérables philosophes, dans le cabinet de M. Fontana il faut croire et se prosterner. Jusque-là je n'avais rien vu qui m'eût fait éprouver une sensation pénible; mais, comme je remarquais une femme couchée de grandeur naturelle, qui faisait véritablement illusion, Fontana me dit de m'approcher de cette figure, puis, levant une espèce de couvercle, il offrit à mes regards tous les intestins, tournés comme sont les nôtres. Cette vue me fit une telle impression, que je me sentis

[1] L'abbé Félix Fontana, né le 17 avril 1730, à Pomerol, dans le Tyrol, est mort, à Florence, le 9 mars 1803. Directeur du Muséum de physique et d'histoire naturelle de Florence. L'abbé Fontana fut chargé par le grand-duc Pierre-Léopold, de faire plusieurs voyages scientifiques en Angleterre et en France, dans le but d'y examiner et d'y recueillir toutes les pièces nouvelles qui pouvaient être utiles et qui manquaient à la collection de Florence. Il remplit cette mission avec intelligence; c'est ainsi que le muséum de Florence a été enrichi de plus de 1,500 pièces anatomiques parfaitement exécutées en cire.

près de me trouver mal. Pendant plusieurs jours, il me fut impossible de m'en distraire, au point que je ne pouvais voir une personne sans la dépouiller mentalement de ses habits et de sa peau, ce qui me mettait dans un état nerveux déplorable. Quand je revis M. Fontana, je lui demandai ses conseils pour me délivrer de l'importune susceptibilité de mes organes. — J'entends trop, lui dis-je, je vois trop et je sens tout d'une lieue. — Ce que vous regardez comme une faiblesse et comme un malheur, me répondit-il, c'est votre force et c'est votre talent; d'ailleurs, si vous voulez diminuer les inconvénients de cette susceptibilité, ne peignez plus. On croira sans peine que je ne fus pas tentée de suivre son conseil; peindre et vivre n'a jamais été qu'un seul et même mot pour moi, et j'ai bien souvent rendu grâces à la Providence de m'avoir donné cette vue excellente, dont je m'avisais de me plaindre comme une sotte au célèbre anatomiste.

De Florence, je me rendis à Sienne, et je n'ai jamais oublié la charmante soirée que j'ai passée en arrivant dans cette ville, où je ne suis restée que très-peu de temps. Mon habitude a toujours été, dès que je descends dans une auberge, et que j'ai commandé mon souper, d'aller faire une petite course à pied, qui me délasse de la voiture. Le soleil allait se coucher quand je partis pour me promener dans les environs de Sienne, et pour reconnaître les lieux. Assez près de mon auberge, j'aperçois une porte ouverte, qui me laisse voir un enclos et un assez grand canal; je descends la marche de cette porte, et je m'assieds dessus pour respirer la fraîcheur, dont j'avais grand besoin.

Là, j'entendis bientôt un concert *nature*, que les nôtres sont bien loin d'égaler. Divers bruits harmonieux me berçaient délicieusement; à gauche, c'était celui de la cascade qui alimentait le canal; puis un léger vent agitait les branches des énormes peupliers plantés sur le bord de l'eau ; et mille oiseaux par leurs chants faisaient leurs adieux au jour. Une pluie fine se mit à tomber à petit bruit sur les feuilles ; mais, bien loin qu'elle me fît déloger, elle me sembla si bien d'ensemble avec toute cette douce musique, que, pendant plus de deux heures, j'oubliai mon souper. La fille de l'auberge, après m'avoir cherchée longtemps, finit par me trouver là, et vint m'arracher à mes jouissances. Si les propriétaires de ce bel enclos lisent par hasard ces lignes, et qu'ils reconnaissent les lieux que je viens de décrire, je les remercie aujourd'hui du plaisir qu'ils m'ont procuré à leur insu.

Le lendemain je fis quelques courses dans la ville, qui est très-belle et très-bien située, sur une hauteur. On y voit des palais et des maisons gothiques ; entre autres la maison de sainte Catherine et celle de je ne sais quel saint. L'hôtel de ville renferme des peintures antiques ; les Augustins, une fort belle bibliothèque, et la superbe église bâtie par Vauvitelli, où se trouvent des tableaux de Romanelli, de Carle Maratte et de Pierre Pérugin ; mais ce qu'on peut admirer avant tout, c'est la cathédrale. Cette belle église est gothique, extrêmement vaste, et revêtue de marbre en dedans et en dehors. Sa voûte est couleur d'azur, parsemée d'étoiles d'or ; les vitres du haut sont toutes peintes, et le pavé même est remarquable en ce

que les sujets de l'Ancien Testament y sont retracés. Elle est ornée par douze statues en marbre, représentant les douze apôtres, par de belles fresques, par des tableaux de Preti le Calabrèse, de Pierre Pérugin, etc., et plusieurs de ses chapelles ont été décorées par le Bernin.

Dès que je fus revenue à Parme, où je n'avais passé que très peu de jours, en allant à Rome, on m'y reçut membre de l'Académie, à qui je donnai une petite tête que je venais de faire d'après ma fille [1]. Dans la même semaine j'éprouvai aussi à Parme une satisfaction non moins vive. J'emportais avec moi le tableau de la Sibylle que j'avais fait à Naples, d'après lady Hamilton; mon projet était de le rapporter en France, où je comptais alors rentrer bientôt. Comme ce tableau était encore fraîchement peint, en arrivant à Parme, pour qu'il ne jaunit pas je le mis au jour sous châssis, attaché seulement dans l'une de mes chambres. Un matin, j'étais à faire ma toilette quand on m'annonça que sept à huit élèves peintres venaient me faire une visite. On les fit entrer dans la chambre où se trouvait placée ma Sibylle, et quelques minutes après j'allai les y recevoir. Après m'avoir parlé de tout le désir qu'ils avaient eu de me connaître, ils me dirent qu'ils seraient heureux de voir quelques-uns de mes ouvrages. — Voici un tableau que je viens de finir, répondis-je en montrant la Sibylle. Tous témoignèrent d'abord une surprise bien plus flatteuse pour moi que n'auraient pu l'être les plus gracieuses paroles; plu-

[1] Madame Vigée Le Brun ne mentionne pas cette tête dans la liste de ses portraits et tableaux.

sieurs s'écrièrent qu'ils avaient cru que ce tableau avait été fait par un des maîtres de leur école, et l'un d'eux se jeta à mes pieds, les larmes aux yeux. Je fus d'autant plus touchée, d'autant plus ravie de cette épreuve, que ma Sibylle a toujours été un de mes ouvrages de prédilection. Si mes lecteurs, en lisant ce récit, m'accusent de vanité, je les supplie de réfléchir qu'un artiste travaille toute sa vie pour avoir deux ou trois moments pareils à celui dont je parle.

Je restai quelques jours à Parme pour revoir les églises, la bibliothèque, le théâtre, qui est bâti par Vignola, et rappelle tout à fait l'antique; c'est grand dommage qu'il n'ait pas été plus soigné; cependant, quoiqu'il soit immense, il ne s'y perd pas un son. Je vis là des danseurs qu'on devrait appeler des *tourneurs*; car ils ne faisaient aucun pas de danse et ne firent que tourner comme des tontons.

Je visitai aussi tous les palais qu'on me dit renfermer des objets d'arts ; dans l'un d'eux, je ne sais lequel, je vis des plafonds d'Allegrini admirables. Je ne pouvais contempler tant de belles collections particulières, sans regretter que ce beau luxe, ce luxe de si bon goût, n'existât point en France. On peut à peine compter à Paris trois ou quatre cabinets d'amateurs, et combien encore diffèrent-ils de ceux des seigneurs italiens !

Je quittai Parme le 1er juillet 1792; la nature alors était dans toute sa beauté, et ma sortie de la ville m'offrit le coup d'œil de la plus belle campagne qu'on puisse voir. Sans doute le beau ciel de l'Italie aide à la magie du spectacle ; néanmoins, ces prairies à perte

de vue, parsemées d'arbres, autour desquels la vigne grimpe en s'entrelaçant; ces mille ruisseaux serpentant dans de riches vallons que terminent de hautes montagnes ou des collines boisées; ce grand chemin bordé de chênes, qui souvent sont baignés par des canaux dont mille fleurs champêtres ornent les bords; tout cela ravirait sous quelque ciel que ce fût.

Je voulus aller à Mantoue, qui méritait bien une visite, et comme patrie de Virgile, et comme sœur aînée du Capitole, car on prétend qu'elle a été bâtie par les Étrusques ou Toscans, trois cents ans avant la fondation de Rome [1]. Cette ville, située au milieu d'un lac formé par le Mincio, est grande et belle. Sa magnifique cathédrale est de Jules Romain, qui, comme on sait, était à la fois peintre, architecte et sculpteur. Jules Romain et le Primatice ont enrichi Mantoue de chefs-d'œuvre en tout genre. Toutes les salles du palais ducal sont ornées par ces deux grands peintres et par Gonzalès. Ce palais est immense et l'un des plus riches que l'on puisse voir sous le rapport des arts.

On fait voir à Mantoue la maison de Jules Romain [2]; elle est située en face du palais Gonzalès,

[1] C'est à Mantoue qu'est mort de sa blessure le fameux capitaine Jean de Médicis, dit des Bandes-Noires le 30 décembre 1526, laissant de sa femme Marie Salviate, un fils qui devint grand-duc de Toscane, sous le nom de Cosme Ier.

[2] « Vis à vis San Barnaba, Jules Romain s'est construit une maison dont il a décoré la façade de stucs colorés, et dont il a enrichi l'intérieur de peintures de stucs, semblables à ceux de sa façade, ainsi que de nombreuses sculptures antiques que lui a données le duc de Mantoue. » (G. Vasari : *Vie de Jules Pippi dit le Romain.*)

qui est construit aussi sur les dessins de ce célèbre maître. Il y a à Mantoue une Académie des beaux-arts et un musée de statues. L'église Saint-André renferme plusieurs beaux monuments, et la bibliothèque de nombreux manuscrits. Le palais du T est aussi très-remarquable par les peintures à fresque de Jules Romain et du Primatice. Ces fresques représentent des sujets héroïques et l'histoire de Psyché.

Jules Romain est mort à Mantoue en 1546[1] ; mais son nom vit encore avec toute sa gloire dans cette ville, où il a laissé un plus grand nombre de chefs-d'œuvre que partout ailleurs.

[1] Le 1er novembre. Il était né à Rome en 1492.

CHAPITRE IX

Venise. — M. Denon. — Le mariage du doge avec la mer. — Madame Marini. — Les palais. — Le Tintoret. — Paccherotti. — Improvisateur. — Le cimetière. — Vicence. — Padoue. — Vérone. — Les conversazione.

Je brûlais du désir de voir Venise, j'y arrivai la veille de l'Ascension. Quoi qu'il m'eût été dit jusque alors sur l'aspect extraordinaire de cette ville, mes yeux seuls m'en donnèrent la juste idée, et j'avoue que son aspect me surprit autant qu'il me charma. A la première vue on croit n'apercevoir qu'une ville submergée; mais bientôt ses superbes palais, bâtis dans le style gothique, et dont ses beaux canaux baignent les murs, offrent l'effet le plus grandiose et le plus ravissant par son originalité. J'admirai beaucoup le pont du *Rialto*, qui est d'une seule arche de quatre-vingt-neuf pieds de longueur, et je me souviens qu'en passant dessus, je vis un pauvre homme, bien vieux, raclant sur un mauvais violon, et faisant chanter un petit garçon de cinq ou six ans qui sanglotait. Peut-être ce pauvre enfant mourait-il de faim; aussi je m'empressai de lui donner une petite somme; car, sous ce beau ciel et dans cette belle ville, je voulais que tout le monde chantât gaiement. Je fus quelque temps sans m'accoutumer à cette quantité de barques noires qui remplacent les voitures, et dans les-

quelles on s'embarque et l'on débarque continuellement à la porte de toutes les maisons. J'aurais voulu que leur couleur fût moins triste; mais les ambassadeurs seuls ont des barques de toutes les couleurs.

M. Denon[1], que j'avais connu à Paris, ayant appris mon arrivée, vint me voir aussitôt. Son esprit et ses grandes connaissances dans les arts faisaient de lui le plus aimable *cicerone*, et je me réjouis beaucoup de cette heureuse rencontre. Dès le lendemain, jour de l'Ascension, il me conduisit sur le canal où se faisait le mariage du doge avec la mer. Le doge et tous les membres du sénat étaient sur un bâtiment doré en dedans et en dehors, appelé *le Bucentaure;* mille barques, dont plusieurs portaient des musiciens, l'entouraient. Le doge et les sénateurs étaient vêtus de noir et coiffés de perruques blanches à trois marteaux. Lorsque le *Bucentaure* fut arrivé au lieu fixé pour la célébration du mariage, le doge tira de son doigt un anneau qu'il jeta dans la mer, et, dans le même instant, mille coups de canon instruisirent la ville et ses environs de cet hymen solennel, qui se termina par une messe.

Une foule d'étrangers assistaient à cette cérémonie.

[1] Le baron Dominique Vivant Denon, né à Châlon-sur-Saône, le 4 janvier 1747, et mort à Paris, le 27 avril 1825, a été, tour à tour et même tout à la fois, artiste, diplomate, savant et administrateur. Il a écrit une petite biographie de madame Vigée Le Brun intitulée : *l'Originale e il Ritratto* (L'original et le portrait), *Bassano*, 1792, grand in-8 de 40 pages. Cet opuscule contient les portraits d'Isabelle Teotochi Marini et de madame Vigée Le Brun, gravés à l'eau-forte par Denon lui-même, ainsi qu'une notice faite par ce spirituel et savant artiste sur sa très-célèbre amie.

Je trouvai là, entre autres, le prince Auguste d'Angleterre, ainsi que la charmante princesse Joseph de Monaco, qui s'apprêtait alors à retourner en France pour retrouver ses enfants, et que j'ai revue à Venise pour la dernière fois.

Le soir de la fête, nous allâmes voir la lutte des gondoliers. On ne saurait se faire une idée de l'adresse et de l'activité de cette espèce d'hommes; c'est un spectacle fort amusant. Plus tard, la place Saint-Marc fut illuminée ainsi que la foire qui l'entoure. L'illumination et la foire ont lieu pendant quinze jours.

Le lendemain, M. Denon me présenta à son amie, madame Marini, qui depuis a épousé le comte Albridgi. Elle était aimable et spirituelle. Le soir même, elle me proposa de me mener au café, ce qui me surprit un peu, ne connaissant pas l'usage du pays; mais je le fus bien davantage quand elle me dit: « Est-ce que vous n'avez point d'ami qui vous accompagne? » Je répondis que j'étais venue seule avec ma fille et sa gouvernante. « Eh bien, reprit-elle, il faut au moins que vous ayez l'air d'avoir quelqu'un; je vais vous céder M. Denon, qui vous donnera le bras, et moi je prendrai le bras d'une autre personne; on me croira brouillée avec lui, et ce sera pour tout le temps que vous séjournerez ici; car vous ne pouvez pas aller sans un ami. »

Tout étrange qu'était cet arrangement, il me convint beaucoup, puisqu'il me donna pour guide un de nos Français les plus aimables, non sous le rapport de la figure, il est vrai, car M. Denon, même très-jeune, a toujours été assez laid, ce qui, dit-on, ne l'a pas em-

péché de plaire à un grand nombre de jolies femmes. Quoi qu'il en soit, *mon ami* me conduisit d'abord au palais pour y voir les chefs-d'œuvre que Venise possède, et qui sont en grand nombre. Dans la plus grande salle des bâtiments de la Confrérie, on s'arrête avec délice devant les belles pages à fresques peintes par le Tintoret. Le Crucifiement surtout est admirable, et ce n'est qu'à Venise qu'on peut apprécier ce grand peintre, qui réunit dans ses belles compositions le dessin, la couleur et l'expression. Il faut aussi remarquer, dans la première salle, la Fuite en Égypte ; le paysage en est superbe.

Nous visitâmes ensuite les églises, qui sont remplies des plus beaux ouvrages du Tintoret, de Paul Véronèse, des Bassan et du Titien. C'est dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, qu'on voit le Martyre de saint Pierre, composé de trois figures et de deux anges ; toutes ces figures sont pleines d'expression, et le paysage est ravissant. L'église Saint-Marc, dont le lion est le symbole, est du style gothique. Les arcs de la façade sont soutenus par une quantité de colonnes en marbre et en porphyre ; les chevaux dorés, si fameux, ajoutent à ces ornements ; mais ces chevaux, quoique antiques, sont bien loin d'être parfaits [1]. Quant à l'intérieur de l'église, il est impossible de détailler toutes les richesses qu'il renferme en tout genre ; ces voûtes d'or, ces parois de jaspes, de porphyre, d'albâtre, de vert antique, ces tableaux, ces bas-reliefs, font de Saint-Marc un véritable trésor.

[1] On les a vus à Paris. (*Note de l'auteur*.)

M. Denon me mena aussi chez un ancien sénateur; nous vîmes là une belle Danaé du Corrége, sujet que ce peintre a répété plusieurs fois, et douze portraits au pastel de la Rosalba, qui sont admirables pour la couleur et la vérité. Ces portraits, étant ceux de la famille du sénateur, n'ont jamais été déplacés, et ils sont conservés à tel point, qu'ils ont encore toute leur fraîcheur. Un seul suffirait pour rendre un peintre célèbre.

La société que je fréquentais le plus à Venise était celle de l'ambassadrice d'Espagne, qui avait mille bontés pour moi. Elle me mena au spectacle pour le début d'une belle actrice âgée de quinze ans au plus, que son chant et surtout son expression rendaient étonnante. J'assistai aussi au dernier concert que donnait Paccherotti, ce célèbre chanteur, modèle de la grande et belle méthode italienne. Il avait encore tout son talent ; mais, depuis le jour dont je parle, il n'a jamais chanté en public. Je puis dire néanmoins qu'aucune musique n'égalait celle que j'ai entendue à Venise dans une église. Elle était exécutée par des jeunes filles, et ces chants si simples, si harmonieux, chantés par des voix si belles et si fraîches, semblaient vraiment célestes ; ces jeunes filles étaient placées dans des tribunes élevées et grillées ; on ne pouvait les voir, en sorte que cette musique semblait venir du ciel, et chantée par des anges.

Après le concert de Paccherotti, on nous prévint qu'il y avait, dans une salle près du théâtre, un improvisateur fameux. Je n'en avais jamais entendu, nous y allâmes ; mais cet homme me fit l'effet d'un énergu-

mène; il courait de long en large, criant ses improvisations d'une telle force, qu'il en suait à grosses gouttes; il débitait si vite, outre cela, que ma fille, qui parlait fort bien l'italien, ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait. Il nous faisait peur, tant il avait l'air furieux; quant à moi, je le crus fou, et tout son talent me parut se réduire à une pantomime effrayante.

M. Denon, ayant vu ma Sibylle, me pria instamment de la lui laisser exposer chez lui, afin de la montrer à ses connaissances [1]. Il s'ensuivit que beaucoup d'étrangers allèrent voir ce tableau, qui eut du succès à Venise, à ma vive satisfaction. M. Denon m'avait aussi priée de faire le portrait de son amie, madame Marini, et je pris grand plaisir à peindre cette jolie femme, attendu qu'elle avait infiniment de physionomie.

Avant de quitter Venise, je voulus voir le fameux cimetière qui est situé aux environs de la ville. Un ami de M. Denon m'offrit de m'y conduire, et nous convînmes de faire cette course au clair de lune. Le soir même nous prîmes une barque qui nous conduisit en face du cimetière des Anglais. Ce cimetière est fort simple; et les tombes sont de pierre ou de marbre blanc, toutes sont debout. La lune, entourée de nua-

[1] Dans le catalogue intitulé : *Description des objets d'art qui composent le cabinet de feu M. le baron V. Denon*, — *Tableaux, dessins et miniatures*, on trouve, à la page 207, sous le titre : *Dessins et croquis de M. le baron Denon* (*Dominique Vivant*) et sous le n° 910 : « Un croquis à la plume d'une Sibylle faite par madame Lebrun. » Il n'est pas douteux que M. Denon a fait ce croquis à la plume pendant qu'il était à Venise et durant le temps que madame Le Brun lui avait prêté son tableau.

ges, cessait parfois de donner sa lumière, et ces tombes alors paraissaient se mouvoir.

Notre but principal était d'entrer dans l'enceinte des tombeaux vénitiens, dont la plupart datent de la fondation de Venise ; mais, hélas ! la porte était fermée. Nous fîmes une partie du tour de l'enceinte, et nous eûmes le bonheur de trouver un pan de mur abattu. Nous profitâmes aussitôt des pierres tombées pour en former un escalier qui nous facilita l'entrée de ce vaste séjour des morts. L'aspect de ce lieu vénérable nous imposa le plus profond silence. Nous marchâmes en tous sens à travers ces tombes colossales dont nous ne pouvions apprécier les détails à la pâle clarté de la lune, et quand nous eûmes vu tout ce qu'il nous était possible de voir, nous pensâmes à retourner à Venise ; mais il fallait pour cela retrouver notre brèche. Pendant près d'une heure nous la cherchâmes inutilement. Aucune habitation n'est voisine du cimetière ; nous entendions seulement la cloche d'une église assez lointaine, dont le son était fort mélancolique. Nous ne trouvions pourtant pas très-gai de rester là toute la nuit. Enfin j'aperçus la brèche, et nous sortîmes, charmés d'aller retrouver des vivants. Nous ne rencontrâmes que deux soldats en faction, qui nous laissèrent passer sans crier *qui vive !* Ils nous prirent sans doute pour deux amants, ce qui est toujours fort respecté en Italie. Nous nous hâtâmes de rejoindre notre barque, et nous ne rentrâmes dans la ville qu'à trois heures du matin.

J'ai conservé de Venise un souvenir agréable, quoique depuis j'y aie perdu trente-cinq mille francs ;

voici comment : j'avais placé sur sa banque mes économies de Rome et de Naples, que ma négligence m'empêcha de retirer à temps. M. Sacaut, que j'avais connu à Naples secrétaire d'ambassade auprès du baron de Talleyrand, et qui sous la république a été ministre de France à Florence, avait la bonté de s'occuper de mes affaires, afin que je pusse me livrer entièrement à ma peinture; comme il prévoyait mieux que moi ce qui devait bientôt se passer en Europe, il ne cessait de me conseiller d'écrire à Venise pour retirer mes fonds. «Bah! lui disais-je, des républicains n'attaqueront pas une république. » Il vint un matin, entre autres, comme il se trouvait sur ma table plusieurs lettres que je venais d'écrire pour Paris. « J'espère bien, dit-il, que vous avez là une lettre pour Venise ? — Ma foi non. — A qui donc écrivez-vous tout cela ? — Mais à mes amis. — Est-ce qu'il y a des amis ?» répondit-il en hochant la tête. On voit que le bon monsieur Sacaut n'était pas sentimental; mais il était passé maître en prudence et en politique; car lorsque l'armée française, commandée par le général Bonaparte, s'empara de Venise, les chevaux dorés, les tableaux, les trésors furent emportés ainsi que la banque. J'appris que Bonaparte avait dit à M. Haler, le banquier, qu'il voulait que l'on conservât mes fonds, et que l'on m'en payât la rente ; mais, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, Bonaparte éloigné, les assertions réitérées de M. Haler ne purent faire respecter l'ordre du général; mon argent fut transporté à Milan, et je n'ai jamais touché qu'un revenu de deux cent cinquante francs pour un fonds de quarante mille.

Venise n'en est pas moins une ville bien curieuse à voir, et que je suis charmée d'avoir vue.

Je m'arrêtai à Vicence, qui date sa fondation de 380 ans avant J.-C. Ses beaux palais, parmi lesquels on remarque celui des comtes Chieracati, ont pour la plupart été bâtis par le Palladio, et sont d'une élégance remarquable. La rotonde du marquis de Capra mérite aussi d'être citée. Elle est située sur une éminence, et Palladio en a fait un temple, aux quatre côtés duquel se trouvent quatre péristyles, ayant chacun six colonnes qui soutiennent un fronton. Au milieu est une salle ronde, entourée d'une galerie qui joint ces péristyles, dont les quatre points de vue sont admirablement diversifiés.

A la Madone del Monte, on plane sur de belles campagnes, enrichies des plus beaux arbres. Dans l'intérieur de cette église, on voit un magnifique tableau de Paul Véronèse ; il est d'une si belle couleur, et peint avec une telle vérité, que les figures se détachent du fond. A Sainte-Corone, le baptême de Jésus, par Jean Bellin, est parfait pour le dessin.

Le théâtre de Vicence est du style antique. C'est le chef-d'œuvre du Palladio, qui l'a construit d'après les proportions et sur les dessins de Vitruve.

La traversée de la Brenta offre l'aspect le plus agréable. D'un côté, ses bords sont ornés d'une multitude de palais du style de Palladio, qui font l'effet de temples, et dont les formes grandioses se répètent dans les eaux.

Je suis allée dîner dans l'un de ces palais, chez le marquis ***; l'escalier même était d'un style qui me

charma. Le propriétaire de cette belle habitation me fit une galanterie à laquelle j'étais loin de m'attendre : il me reçut dans une galerie où se trouvait posées, sur une table, une très-grande quantité de gravures ; une seule était placée sens dessus dessous sur toutes les autres : la curiosité me porta bien vite à la retourner, et je vis mon portrait que l'on venait de graver d'après celui que j'avais donné à Florence.

On voit encore à Vicence la maison du Palladio, qui est un modèle d'élégance et de simplicité.

Padoue est aussi située sur les bords de la Brenta. Cette ville est bien ancienne, s'il faut en croire les habitants, qui prétendent qu'elle a été bâtie par Anténor, le Troyen. Le palais de justice ou l'hôtel de ville est une des plus belles fabriques de l'Europe. Le salon a cent pas de long sur quarante de large ; il est couvert de plomb, et il est sans autre soutien que la muraille ; on y voit les douze signes du zodiaque ; dans une niche, on y remarque une Vierge qui a beaucoup de simplicité et de naturel.

On trouve aux Augustins des fresques de Montigni, dont les figures et tous les acessoires sont de la plus grande finesse. L'église Saint-Antoine, qui est de style gothique, renferme un nombre infini de tombeaux, de bas-reliefs, et tant de marbre travaillé qu'elle en est fatigante à voir ; mais les fresques que Gioto a peintes dans cette église sont très-bien composées ; l'attitude simple et l'expression des figures se rapprochent du style des anciens. La couleur est souvent celle du Titien, sans pourtant en avoir la perfection. En sortant du clottre, on remarque plusieurs tombeaux très-an-

ciens, dont les figures sont pleines de simplicité; la statue équestre d'Érasme de Narni, général vénitien, est aussi digne d'attention.

Dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, on admire les Évangélistes dans le désert, un des plus beaux tableaux du Guide; à la cathédrale, dans la sacristie, une Vierge du Titien, qui est bien conservée; à Saint-Jean plusieurs fresques du Titien, représentant divers miracles, y attirent le regard. Les têtes, pleines d'expression, sont d'une belle couleur, et la touche, le ton du paysage et du ciel, sont admirables. Une autre fresque gothique est aussi très-remarquable par la vérité des têtes et par l'attitude des personnages.

Je passai toute une semaine à Vérone; c'est une grande ville, dont les rues sont spacieuses et bien alignées; les maisons sont fort belles. J'allai voir d'abord les restes de l'amphithéâtre, qui a été bâti sous le règne d'Adrien, et que les Gaulois ont détruit; puis le dôme de l'église, qui est fort belle, et dans laquelle se trouve un tombeau antique, dont les ornements sont du plus fin travail. Comme, en Italie, les églises sont ouvertes toute la journée, je fis une tournée dans celles de Vérone. J'entrai dans celle de Saint-Georges, où le maître-autel est décoré d'un beau tableau de Paul Véronèse, et d'un autre tableau de ce peintre, placé à droite en arrivant. J'y vis aussi une Vierge et deux évêques, de Chieralino, ainsi qu'un groupe d'anges; mais ce que je remarquai surtout du même maître, est un tableau de trois figures qui représente un concert; non-seulement ce tableau est peint avec le plus grand soin, mais les figures sont encore pleines de grâce et de naïveté.

L'église de Sainte-Amastrasie est tout à fait de style gothique, avec des colonnes d'une belle proportion, qui produisent un grand effet ; toutefois, je lui préfère l'église de Saint-Zemon. Celle-ci est très-vaste, et le jour, qui l'éclaire seulement par en haut, lui donne un aspect mystérieux et mélancolique. Je me trouvais seule dans ce temple silencieux, et je me plus à me livrer aux idées religieuses et douces qui s'emparaient de mon âme.

Tous les soirs, pendant mon séjour à Vérone, j'allais à la *Conversazione ;* on sait que c'est ainsi qu'on appelle les assemblées en Italie ; là, nous étions réunis en assez grand nombre dans une galerie, les femmes assises de chaque côté, et les hommes se promenant au milieu. La vivacité, la gesticulation italienne, rendent ces réunions assez piquantes à observer ; en outre, j'y rencontrais la comtesse Marioni, sa sœur, et la marquise de Strozi, qui toutes trois étaient fort spirituelles.

Pendant les huit jours que j'ai passés à Vérone, j'ai délogé deux fois. Je m'étais d'abord installée dans un petit appartement après avoir demandé si l'on n'y entendait point de bruit. « Aucun, » avait répondu l'hôtesse. Mais le lendemain matin, à six heures, j'entends sur ma tête un bacchanal épouvantable : on sautait, on jouait du violon ; je demande ce que ce peut être ? — Madame, me dit mon hôtesse, ce n'est rien de fâcheux. C'est le maître de danse de la ville qui loge ci-dessus, et tous les jours les jeunes gens viennent prendre leur leçon pendant deux heures, voilà tout. Je trouvai que c'était assez pour me décider à chercher ailleurs.

CHAPITRE X

Turin. — La reine de Sardaigne. — Madame, femme de Louis XVIII. — Je m'établis dans la ferme de Porporati. — Affreuses nouvelles de la France. — Les émigrés. — M. de Rivière vient me rejoindre. — Je vais à Milan. — La Cène de Léonard de Vinci. — La Madone del Monte. — Le lac Majeur. — Je pars pour Vienne. — M. et madame Bistri.

Mon désir étant de rentrer en France, je gagnai Turin dans cette intention. Mesdames de France, tantes de Louis XVI, quand je les avais peintes à Rome, sachant que je devais repasser par Turin, avaient eu la bonté de me donner des lettres pour madame Clotilde, leur nièce, reine de Sardaigne. Elles lui mandaient qu'elles désiraient beaucoup avoir son portrait fait par moi ; en conséquence, dès que je fus établie, je me présentai chez Sa Majesté. Elle me reçut fort bien, quand elle eut pris lecture des lettres de madame Adélaïde et de madame Victoire, elle me dit qu'elle était bien fâchée de refuser ses tantes ; mais qu'ayant renoncé entièrement au monde, elle ne se ferait pas peindre. Ce que je voyais d'elle, en effet, me semblait parfaitement d'accord avec ses paroles et sa résolution ; cette princesse s'était fait couper les cheveux ; elle avait sur la tête un petit bonnet qui, de même que toute sa toilette, était le plus simple du monde. Sa maigreur me frappa d'autant plus que je l'avais vue très-jeune, avant son mariage, et qu'alors

son embonpoint était si prodigieux, qu'on l'appelait en France *le gros Madame*. Soit qu'une dévotion trop austère, soit que la douleur que lui faisaient éprouver les malheurs de sa famille, eussent causé ce changement, le fait est qu'elle n'était plus reconnaissable. Le roi vint la rejoindre dans le salon où elle me recevait ; ce prince était de même si pâle, si maigre, que tous deux faisaient peine à voir.

J'allai aussitôt chez Madame, femme de Louis XVIII. Non-seulement elle me reçut à merveille, mais elle arrangea pour moi des courses pittoresques dans les environs de Turin, qu'elle me fit faire avec sa dame de compagnie, madame de Gourbillon et le fils de cette dame. Ces environs sont très-beaux ; mais notre début en fait d'excursion ne fut pas très-heureux. Nous nous mîmes en route par une chaleur extrême pour aller voir une chartreuse, qui est située sur de hautes montagnes. Comme à moitié chemin cette montagne est très-rapide, nous fûmes obligés de la gravir à pied, et je me souviens que nous passâmes devant une fontaine, de l'eau la plus limpide, dont les gouttes brillaient comme des diamants, et que les paysans nous dirent avoir une grande vertu pour plusieurs maladies.

Après avoir grimpé si longtemps que nous en étions exténués, nous arrivâmes enfin à la chartreuse, mourant de chaud et de faim. Le couvert était déjà mis pour les religieux et pour les voyageurs, ce qui nous fit une grande joie ; car on peut juger que nous attendions le dîner avec impatience. Comme il tardait à venir, nous pensions que l'on faisait de l'extraordinaire pour nous, attendu que Madame nous recommandait

aux religieux dans les lettres qu'elle nous avait données pour eux. Enfin on servit d'abord un plat de grenouilles au blanc, que je pris pour une fricassée de poulet; mais, dès que j'en eus goûté, il me fut impossible d'en manger, quelque faim que j'eusse. Puis on apporta trois autres plats, frits et grillés, sur lesquels je comptais beaucoup; hélas! ce n'était encore que des grenouilles, si bien que nous ne mangeâmes que du pain sec, et ne bûmes que de l'eau, ces religieux ne buvant et ne donnant jamais de vin. Mon plus grand désir alors aurait été d'obtenir une omelette; mais il n'y avait point d'œufs dans la maison.

Au retour de ma visite à cette chartreuse, je vis Porporati, qui voulut encore que j'allasse loger chez lui. Il me proposa d'habiter la ferme qu'il possédait à deux lieues de Turin, où il avait quelques chambres très-simples, mais commodes. J'acceptai cette offre avec joie, détestant habiter la ville, et j'allai aussitôt m'établir avec ma fille et sa gouvernante dans ce réduit, qui me charma. La ferme était située en pleine campagne, entourée de prairies et de petites rivières bordées d'arbres divers assez élévés, qui formaient de charmants bocages. Du matin au soir j'allais me promener avec délices dans des lieux enchanteurs et solitaires; mon enfant jouissait comme moi de cet air pur, de cette vie douce et tranquille que nous menions; pour comble de bonheur, je n'entendais d'autre bruit que celui d'un torrent qui était à une demi-lieue de là, et que j'allai voir. C'était une énorme chute d'eau qui tombait de roche en roche, et qu'entourait un bois de haute futaie. Nous allions le dimanche à la messe par un chemin

charmant ; la petite église avait un porche très-joli, et là nous étions comme en plein air : entouré de cette belle nature, il semble que l'on prie mieux. Le soir, mon spectacle favori était celui du soleil couchant, environné de ses beaux nuages dorés et couleur de feu, espèce de nuages que l'on ne voit qu'en Italie. Ce moment était celui de mes méditations, de mes châteaux en Espagne ; je m'abandonnais alors à la douce pensée de revoir bientôt la France, me berçant de l'espoir que la révolution devait enfin se terminer. Hélas ! ce fut dans cette situation si paisible, dans cet état d'esprit si heureux, que le coup le plus cruel vint me frapper. La charrette qui apportait les lettres étant arrivée un soir, le voiturier m'en remit une de mon ami M. de Rivière, frère de ma belle-sœur, qui m'apprenait les affreux événements du 10 août, et me donnait des détails épouvantables. J'en fus bouleversée ; ce beau ciel, cette belle campagne, se couvrirent à mes yeux d'un voile funèbre. Je me reprochai l'extrême quiétude, les douces jouissances que je venais de goûter; dans l'angoisse que j'éprouvais d'ailleurs, la solitude me devenait insupportable, et je pris le parti de retourner aussitôt à Turin.

En entrant dans la ville, que vois-je, mon Dieu ? les rues, les places encombrées d'hommes, de femmes de tout âge, qui se sauvaient des villes de France, et venaient à Turin chercher un asile. Ils arrivaient par milliers, et ce spectacle était déchirant. La plupart d'entre eux n'emportaient ni paquets, ni argent, ni même de pain ; car le temps leur avait manqué pour songer à autre chose qu'à sauver leur vie. On m'a cité

depuis la duchesse de Villeroi, alors très-âgée, que sa femme de chambre, qui possédait une petite somme d'argent, venait de nourrir dans la route à raison de dix sous par jour. Les enfants criaient la faim à faire pitié ; plusieurs femmes grosses, qui n'étaient jamais montées en charrette, n'avaient pu supporter les cahots et accouchaient avant terme. Enfin on ne saurait rien voir de plus déplorable. Le roi de Sardaigne envoya des ordres pour qu'on logeât ces infortunés et qu'on leur donnât à manger ; mais il n'y avait point de place pour tous. Madame fit aussi porter de nombreux secours ; nous parcourûmes la ville, accompagnés de son écuyer, cherchant des logements et des vivres pour ces malheureux, sans pouvoir en trouver autant qu'il en fallait. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit un ancien militaire décoré de la croix de Saint-Louis, et qui pouvait avoir soixante-six ans. Il était encore bel homme, de l'aspect le plus noble. Appuyé contre une borne dans un coin de rue isolée, il ne demandait rien à personne : il serait plutôt mort de faim, je crois, que de s'y décider, mais le malheur profond empreint sur sa figure appelait l'intérêt dès la première vue. Nous allâmes droit à lui, nous lui donnâmes le peu d'argent qui nous restait, et l'infortuné nous remercia par des sanglots. Le lendemain il fut logé dans le palais du roi, ainsi que plusieurs autres émigrés ; car il n'y avait plus de place dans la ville.

On peut juger combien le cruel spectacle que je venais de voir redoublait mes inquiétudes sur ce qui pouvait se passer à Paris. Il m'était impossible de me calmer ; je ne vivais pas ; d'autant plus que je ne

voyais point arriver M. de Rivière, qui m'avait écrit de l'attendre à Turin. Enfin l'instant qu'il avait fixé pour me rejoindre était dépassé de quinze jours quand il arriva, si horriblement changé que j'avais peine à le reconnaître. Ce qu'il venait de voir se passer sous ses yeux, en effet, était bien capable d'affecter à la fois l'esprit et le corps d'un homme ; il me raconta qu'au moment où il traversait le pont de Beauvoisin, on y massacrait tous les prêtres, avec une fureur dont il ne pouvait me donner une idée. Il avait été obligé de rester à Chambéry pour se faire soigner d'une fièvre ardente, causée par les atrocités dont il avait été témoin.

Je n'osai qu'en tremblant demander des nouvelles de ma mère, de mon frère, de M. Le Brun et de tous mes amis. Cependant M. de Rivière me rassura un peu, en me disant que ma mère ne quittait plus Neuilly, que M. Le Brun restait assez tranquille à Paris, et que mon frère et sa femme étaient cachés. Quant à mes amis et à mes connaissances, le danger ne les avait point encore atteints; mais beaucoup d'entre eux étaient inquiétés.

On imagine bien que je renonçai au projet d'aller à Paris. Je me décidai à rester à Turin, c'est-à-dire fort près de cette ville, pour être plus à portée des nouvelles. En conséquence, je louai une petite maison, ce qu'on appelle une vigne, sur le coteau de Montcarlier, qui domine le Pô. M. de Rivière vint habiter avec nous cette solitude, où nous ne pouvions rencontrer que de bons paysans, si pieux et si calmes, que ces braves gens réjouissaient le cœur et consolaient l'esprit. Nous avions un clos, entouré de berceaux de

vignes et de figuiers. Nous montions souvent à la forêt qui était au-dessus de notre habitation ; plusieurs sentiers nous menaient à de petites chapelles, situées de distance en distance sur la hauteur du coteau, dans lesquelles nous allions les dimanches entendre la messe. J'avoue que les églises champêtres m'ont toujours vue prier avec plus de ferveur que les autres. Je me souviens que mon amie, madame de Verdun, me grondait souvent de ne point me montrer assez assidue au service divin. Certes, si je n'allais pas en France régulièrement à la messe, ce n'est point par irréligion ; mais dans les églises de Paris, où il y a foule, je ne suis pas assez avec Dieu. J'y vois des couleurs, des draperies, une multitude d'expressions diverses de physionomies, des effets de soleil : enfin, comme la peinture et le bruit m'y poursuivent, je ne puis prier aussi bien que je le fais dans une église de village.

Le séjour que M. de Rivière fit dans cette solitude remit peu à peu sa santé. Quant à moi, je repris ma palette. Je peignis une baigneuse, d'après ma fille, et je vendis tout de suite ce tableau au prince Ysoupoff, qui était venu me trouver dans ma Thébaïde.

Quand je fus résolue à retourner à Milan, ne sachant comment reconnaître les bons soins que Porporati avait pris de moi, j'imaginai de lui faire le portrait de sa fille, qu'il adorait avec raison. Il en fut si enchanté qu'il grava ce portrait aussitôt et m'en donna plusieurs charmantes épreuves.

A moitié chemin, sur la route de Milan, je fus arrêtée deux jours comme Française. J'écrivis tout de suite pour demander un permis de séjour, que le

comte de Wilsheck, ambassadeur d'Autriche à Milan, me fit obtenir. J'allai l'en remercier dès que je fus installée, et je fus reçue par lui avec autant de bonté que de distinction. Il m'engagea beaucoup à me rendre à Vienne, m'assurant que ma présence y causerait une grande satisfaction. Comme les nouvelles que nous recevions de France m'obligeaient d'ajourner indéfiniment mon retour à Paris, je ne tardai pas à me décider, ainsi qu'on le verra, à suivre ce conseil.

Je fus reçue à Milan de la manière la plus flatteuse; le soir même de mon arrivée les jeune gens des premières familles de la ville vinrent me donner une sérénade sous mes fenêtres. Je me contentais d'écouter cette musique avec grand plaisir, ne soupçonnant pas le moins du monde que je fusse l'objet de cette galanterie italienne, quand mon hôtesse monta pour me le dire, et m'assurer de l'extrême désir que l'on avait de me garder dans la ville au moins pendant quelque temps. Afin de témoigner ma reconnaissance d'un pareil accueil, je crus devoir m'établir pour plusieurs jours à Milan, où d'ailleurs je désirais voir les tableaux des grands maîtres, et beaucoup d'autres choses curieuses.

Je visitai d'abord le réfectoire de l'église des *Grazie*, où se trouve la fameuse Cène, peinte sur mur par Léonard de Vinci. C'est un des chefs-d'œuvre de l'école italienne; mais, en admirant ce Christ, si noblement représenté, tous ces personnages, peints avec tant de vérité et de caractère, je gémissais de voir un aussi superbe tableau altéré à ce point; il a d'abord été couvert de plâtre, puis repeint dans plu-

sieurs parties. Toutefois on pouvait juger de ce qu'avait été cette belle composition avant ces désastres, puisque, vue d'un peu loin, elle produisait encore un effet admirable. Depuis, j'ai su que ce chef-d'œuvre avait été bien autrement dégradé. On m'a dit que, pendant les dernières guerres de Bonaparte en Italie, les soldats s'amusaient à tirer des coups de fusils à balles dans la Cène de Léonard de Vinci! Maudits soient ces barbares!

Je m'empressai, comme on peut le croire, d'aller voir les cartons de l'école d'Athènes, tracés par Raphaël, et je les contemplai longtemps avec délices. Puis je trouvai aussi à la bibliothèque Ambroisine une collection de dessins très-précieux; car plusieurs sont de Raphaël, de Léonard de Vinci et d'autres grands maîtres. Ces dessins ne sont points terminés, mais tout y est indiqué avec autant d'esprit que de sentiment! plus finis, ils auraient perdu de leur piquante originalité. On voit dans cette bibliothèque Ambroisine une grande quantité de médailles antiques, les plus intéressants manuscrits et des trésors en pierres rares et en marbres précieux.

Je fis différentes excursions aux environs de Milan, une entre autres à la montagne de la *Madone del Monte*, où l'on voit à gauche, sur la hauteur, un temple; puis de distance en distance de petites chapelles dans lesquelles se trouvent tous les sujets de la passion. Les figures, grandes comme nature, ne sont pas sculptées d'un travail très-fin; mais elles ont une grande vérité d'expression; une Vierge surtout, plus grande que nature, qui est représentée seule et montant

au ciel, a beaucoup de majesté et une très-belle pose.

J'ai gravi jusqu'au sommet de cette montagne, d'où l'on découvre une vue magnifique et si étendue que les monts voisins paraissent des vallons. Dans le lointain, à différentes distances, on aperçoit trois lacs. Celui de Côme, le plus éloigné de tous, est entouré de montagnes vaporeuses. Les deux autres, reflétant le ciel, étaient d'un bleu d'azur. Les tons variés des vallons d'un vert tendre, et des montagnes d'un vert foncé, font un repoussoir admirable pour le lointain. Sur le haut de ce Calvaire se trouve une église, environnée de sites enchanteurs, et d'une étendue immense; en descendant, je m'arrêtais souvent pour contempler cette belle végétation, ces beaux arbres et ce chemin pittoresque. En général, la nature de cette contrée est une des plus riches de l'Italie, et les environs de Milan sont si ravissants, que je ne cessais d'en faire des croquis.

Quelques jours après j'allai au lac Majeur, dont la large étendue est environnée de montagnes boisées, et au milieu duquel se trouvent deux îles, l'*isola Bella* et l'*isola Madre*. J'ai habité la première, en ayant reçu la permission du prince Boromée, à qui elle appartient. L'isola Bella n'a rien de pittoresque; elle est en partie entourée de murailles garnies d'espaliers de pêches. L'autre île est, dit-on, plus jolie; mais comme je m'embarquais dans l'intention de m'y rendre, le lac devint si furieux que je fus obligée de renoncer à mon projet, et de profiter d'un moment de calme pour regagner la terre, d'autant que l'on

m'assurait qu'il n'était pas rare de se trouver en danger sur ce lac.

De retour à Milan, j'allai voir la cathédrale, qui est fort belle, et différentes curiosités que renferment les palais, qui sont bien loin d'être aussi riches en tableaux que les palais de Parme, et surtout ceux de Bologne.

Les promenades, aux environs de la ville, se font en voiture; les femmes y sont extrêmement parées, ce qui me rappela notre Longchamp et notre ancien boulevard du Temple. En tout, Milan me faisait bien souvent penser à Paris, tant par son luxe que par sa population. La salle de spectacle (la Scala), où j'ai entendu d'excellente musique, est immense. Je ne crois pas qu'il en existe de plus grande; sous ce rapport, celle de Naples peut seule lui être comparée.

Je suis allée à plusieurs beaux concerts; car Milan possède toujours quelques fameux chanteurs et quelques grandes cantatrices. Au dernier où je fus, je me trouvai placée à côté d'une Polonaise très-belle et très-aimable, nommée la comtesse Bistri. Comme nous nous étions mises à causer ensemble, je lui parlai de mon prochain départ pour Vienne. Elle me dit qu'elle et son mari allaient aussi se rendre dans cette ville, mais plus tard que moi. Cependant tous deux me témoignèrent un grand désir de faire route avec moi, en sorte qu'ils eurent la bonté d'avancer l'époque de leur voyage, et, comme j'allais en voiturin, ils poussèrent l'obligeance jusqu'à ne pas prendre la poste, afin de ne jamais me quitter sur le chemin.

Il m'aurait été impossible de trouver des compa-

gnons de voyage plus aimables. Ils me comblaient de soins, et l'on peut dire que le mari et la femme étaient d'une bonté rare, au point qu'ils emmenèrent avec eux un pauvre vieux prêtre émigré, et un autre jeune prêtre, qu'ils avaient trouvés en route, et qui venaient d'échapper au massacre du pont de Beauvoisin. Quoique M. et madame Bistri n'eussent pour voiture qu'une diligence à deux places, ils mirent le vieillard entre eux deux, et le jeune homme derrière la voiture. Ils soignèrent ces deux infortunés, dont ils étaient les anges tutélaires, comme des amis, comme des parents les plus proches. Je fus tellement édifiée de leur conduite envers ces deux malheureux, que je ne puis exprimer à quel point elle m'attacha à cet excellent ménage, que j'ai vu constamment à Vienne.

En faisant route pour la capitale de l'Autriche, nous traversâmes une partie du Tyrol. Ce chemin est grandiose et pittoresque. On y voit des rochers d'une majesté imposante, embellis par la plus active végétation, et par des chutes d'eau, brillantes comme du cristal, qui vont alimenter des torrents. Nous parcourûmes aussi une partie de la Styrie; à mi-côte de ses montagnes, où l'on aperçoit çà et là des habitations champêtres et quelques châteaux, qui sont du plus charmant effet. Partout, le chemin occupa mes yeux fort agréablement, depuis Milan jusqu'à Vienne.

CHAPITRE XI

Je me loge à Vienne avec monsieur et madame Bistri. — La comtesse de Thoun, ses soirées. — La comtesse Kinska. — Casanova. — Le prince de Kaunitz. — Le baron de Strogonoff. — Le comte de Langeron. — La comtesse de Fries, ses spectacles. — La comtesse de Schœnfeld.

Nous arrivâmes enfin dans la bonne ville de Vienne, où deux années et demie de ma vie devaient s'écouler d'une manière si agréable, que j'ai toujours su gré au comte de Wilsheck de m'avoir engagée à faire ce voyage. Comme monsieur, madame de Bistri et moi, nous ne voulions pas nous quitter, il nous fut imposible de trouver à nous loger dans Vienne. Nous fûmes obligés d'aller nous établir dans un des faubourgs, qui sont plus grands que cette ville, et là, je fis le portrait de l'aimable comtesse de Bistri, qui était une fort belle femme.

Peu de jours après mon arrivée, j'allai dans la ville porter les lettres de recommandation que m'avait données le comte de Wilsheck. Dans le nombre, il s'en trouvait une pour le célèbre prince de Kaunitz, qui avait été ministre sous Marie-Thérèse [1]. Mais je me

[1] Wenceslas-Antoine, comte de Rietberg et prince de Kaunitz exerça longtemps une telle influence sur la direction générale des affaires et des cours qu'on le surnomma : *le cocher de l'Europe*, le patriotisme du prince de Kaunitz était tel qu'un jour, ayant proposé à Marie-Thérèse un feld-maréchal pour la présidence du conseil aulique de guerre, et l'impératrice lui ayant dit : «Mais cet homme

rendis d'abord chez la comtesse de Thoun. Elle m'invita aussitôt à ses soirées, où se réunissaient les plus grandes dames de Vienne, et cette maison aurait suffi pour me faire connaître toute la haute société de la ville. J'y trouvai beaucoup d'émigrés de notre pauvre France : le duc de Richelieu, le comte de Langeron, la comtesse de Sabran et son fils, la famille de Polignac, et plus tard l'aimable et bon comte de Vaudreuil, que je fus bien joyeuse de revoir.

Je n'ai jamais vu, rassemblées dans un salon, un aussi grand nombre de jolies femmes qu'il s'en trouvait dans celui de madame de Thoun. La plupart de ces dames apportaient leur ouvrage, s'établissaient autour d'une grande table, et faisaient de la tapisserie. On m'apppelait quelquefois pour me consulter sur les effets, sur les nuances ; mais comme ce qui me fait le plus de mal aux yeux est de les porter sur des couleurs vives, à la lueur des lampes ou des bougies, j'avoue que je donnais souvent mon avis sans regarder. En général, j'ai toujours soigné mes yeux avec une grande prudence, et je m'en suis fort bien trouvée, puisque, maintenant encore, je peins sans être obligée de prendre des lunettes.

Parmi ces jolies femmes, il y en avait surtout trois remarquables par leur beauté : la princesse Linoska, la femme de l'ambassadeur de Russie, le comte de Rasowmoffski, et la charmante comtesse Kinska, née comtesse Diedrochsten. Cette dernière avait tous les

est votre ennemi déclaré, » le prince lui répondit : « Madame, cet homme est l'ami de l'État, et c'est la seule chose qu'il faille considérer. »

charmes qu'on peut avoir; sa taille, sa figure, toute sa personne enfin était la perfection : aussi fus-je bien surprise quand on me raconta son histoire, quivraiment ressemble à un roman. Les parents du comte Kinski et les siens avaient arrangé entre eux de marier leurs enfants, qui ne se connaissaient point. Le comte habitait je ne sais quelle ville d'Allemagne, et n'arriva que pour la célébration du mariage. Aussitôt après la messe, il dit à sa jeune et charmante femme: « Madame, nous avons obéi à nos parents ; je vous quitte à regret ; mais je ne peux vous cacher que depuis longtemps je suis attaché à une femme sans laquelle je ne puis vivre, et je vais la rejoindre. » La chaise de poste était à la porte de l'église ; cet adieu fait, le comte monta en voiture, et retourna vers sa Dulcinée.

La comtesse Kinska n'était donc ni fille, ni femme, ni veuve, et cette bizarrerie devait surprendre quiconque la regardait ; car je n'ai point vu de personne aussi ravissante. Elle joignait à sa grande beauté l'esprit le plus aimable, et un cœur excellent ; un jour qu'elle me donnait séance, je fis demander quelque chose à la gouvernante de ma fille, qui entra dansmon atelier avec un air si gai, que je lui demandai ce qu'elle avait. « Je viens, répondit-elle, de recevoir une lettre de mon mari, qui me mande que l'on m'a mise sur la liste des émigrés. Je perds mes huit cents francs de rente : mais je m'en console, car me voilà sur la liste des honnêtes gens. » La comtesse et moi, nous fûmes touchées d'un désintéressement aussi honorable. Quelques minutes après, madame Kinska me

dit que ma robe de peinture lui sembait si commode, qu'elle voudrait bien en avoir une pareille, car elle savait que la gouvernante de ma fille me faisait ces blouses. Je lui offris donc de lui en prêter une. « Non, reprit-elle, j'aime bien mieux que vous la fassiez faire par madame Charot (qui était la gouvernante de ma fille); j'enverrai la toile nécessaire. » Peu de jours après, je lui remets la robe faite. Aussitôt notre séance finie, la comtesse court à la chambre de madame Charot et lui donne dix louis; la bonne refuse ; mais l'aimable comtesse les pose sur la cheminée et s'enfuit comme un oiseau, bien contente d'avoir au moins rendu à cette brave femme plus d'un quartier de la pension perdue.

Ma coutume étant, lorsque j'arrivais dans une ville, de faire mes premières visites aux artistes, je n'avais pas tardé à aller voir Casanova, peintre très-renommé dans le genre des batailles. Je me rappelle qu'avant la révolution, on voyait au palais Bourbon plusieurs grands et beaux tableaux de lui, qui représentaient les batailles du prince de Condé, père du duc de Bourbon : je ne sais ce qu'ils sont devenus [1]. Il pouvait avoir soixante ans, mais il avait encore beaucoup de vigueur, quoiqu'il portât deux ou trois paires de

[1] François Casanova était le frère du fameux aventurier Jacques de Seingalt Casanova, né à Venise, en 1725, et mort à Vienne, en 1803. François Casanova, dont les premières études artistiques et littéraires avaient eu lieu à Venise, vint jeune encore à Paris et fut présenté, dès son arrivée, au célèbre Parocel, qui l'accueillit avec bonté et lui donna des leçons dont Casanova profita si bien et si vite qu'à son second voyage à Paris, en 1763, l'Académie royale de peinture de cette ville le reçut au nombre de ses membres, sur la présentation

lunettes les unes sur les autres. Il travaillait alors à divers grands tableaux, représentant les hauts faits du prince de Nassau. Dans l'un, on voyait le prince terrassant un lion ; dans un autre, il écrasait un tigre ; enfin, tous étaient de cette force, ce qui donnait une terrible idée du personnage qui, pour avoir fait réellement ces prodiges de valeur et beaucoup d'autres encore, n'en avait pas moins l'air le plus doux et le plus tranquille qu'on puisse voir. Quant aux tableaux dont je parle, ils avaient de l'effet, de la couleur, mais ils n'étaient point terminés.

Casanova avait beaucoup d'esprit et d'originalité. Il était très-bavard, et je l'ai vu nous amuser extrêmement, aux dîners du prince de Kaunitz, par des histoires qui souvent n'avaient aucune vérité, et qui devaient tout leur comique à l'imagination vive et bizarre du conteur. Il avait la repartie prompte et heureuse. Un jour que nous dînions chez le prince de Kaunitz, la conversation roulant sur la peinture, on parla de Rubens, et quand on eut fait l'éloge de son immense talent, quelqu'un dit que son instruction, qui était aussi prodigieuse, l'avait fait nommer ambassadeur. A ces mots, une vieille baronne allemande prend la parole, et dit : « Comment ! un peintre ambassadeur ! c'est sans doute un ambassadeur qui s'amusait à peindre. — Non, Madame, répond Casanova,

d'un de ses tableaux représentant un combat de cavalerie. Après une résidence de plusieurs années à Paris, Casanova alla se fixer à Vienne où madame Vigée Le Brun le connut, comme elle le raconte. Il était né à Londres, de parents vénitiens, et est mort à Brühl, près de Cologne, en 1805.

c'est un peintre qui s'amusait à être ambasadeur. »

Casanova avait gagné énormément d'argent; mais son désordre était tel, qu'il ne lui en restait pas.

En sortant de chez lui, je portai toutes mes lettres de recommandation. Je trouvai le prince de Kaunitz, que je désirais baaucoup connaître. Ce grand ministre était alors âgé de quatre-vingt-trois ans au moins ; il était grand, très-maigre, et se tenait fort droit. Il me reçut avec une bonté parfaite, et m'engagea pour dîner le lendemain. Comme on ne se mettait à table chez lui qu'à sept heures, et que j'avais l'habitude de dîner seule chez moi à deux heures et demie, cette invitation et celles qui suivirent, tout en me flattant beaucoup, me contrariaient un peu : je n'aimais ni à dîner aussi tard, ni à dîner avec tant de monde; car sa table, composée en grande partie d'étrangers, était toujours de trente couverts et souvent plus. Dès ce jour, je pris le parti de dîner chez moi, ce que je fis même avant de me rendre chez le prince de Kaunitz, et ce que je m'efforçai de cacher autant qu'il m'était possible, en mettant une demi-heure à manger un œuf à la coque, mais ce petit manége, dont il s'aperçut, le contraria; et cela, joint au soin que je pris par la suite pour esquiver quelques-unes de ses invitations, fut la cause des petites querelles qu'il me fit; mais cependant il ne tarda pas à me prendre en grande amitié, ce dont je lui fus fort reconnaissante. Il ne m'appelait jamais autrement que sa bonne amie, et il voulut que ma Sibylle restât exposée dans son salon pendant plus de quinze jours, durant lesquels on le vit faire les honneurs de ce tableau à la ville et à

la cour avec une grâce tout affectueuse pour moi.

Le prince de Kaunitz, malgré son grand âge, avait encore une forte tête et un esprit plein de verve. Son goût, son jugement exquis, sa haute raison, étonnaient tous ses convives. Il recevait tout son monde admirablement; son unique faiblesse était de conserver la prétention de monter à cheval mieux que personne. Il m'invita, ainsi que plusieurs autres amis, à venir le voir caracoler dans son manége. Il eut raison, car il s'en acquittait parfaitement bien et d'une manière fort surprenante pour son âge. Il montait à la française : son costume et sa personne me rappelaient les cavaliers du temps de Louis XIV, tels que nous les voyons représentés dans les beaux tableaux de Wowerman.

Le prince de Kaunitz jouissait à Vienne de la plus grande existence ; la gloire qu'il avait acquise comme ministre y vivait encore avec lui. Le premier jour de l'an et celui de sa fête, une foule immense se rendait chez lui pour le complimenter ; nul ne s'en dispensait, et l'on aurait pu le croire empereur ces deux jours-là : aussi ai-je été bien surprise, au moment de sa mort, de l'indifférence des Viennois pour la perte de leur célèbre compatriote. J'étais encore à Vienne quand le prince de Kaunitz mourut après une courte maladie ; à peine eut-on l'air d'être sensible à la disparition de ce grand homme. Quant à moi, j'en fus très-affligée. Je me souviens qu'étant allée, peu de temps après, voir pour la seconde fois un cabinet de figures en cire fort curieux, je fus saisie à la vue de celle du prince de Kaunitz couché, revêtu des habits qu'il portait, coiffé

comme il avait l'habitude de l'être, enfin absolument tel que je l'avais vu si souvent chez lui. Ce spectacle, auquel je ne m'attendais nullement, me fit la plus douloureuse impression ; car je ne connais rien de si pénible à voir, que les traits exacts de quelqu'un que l'on a aimé, privés d'activité et de vie.

Peu de jours après mon arrivée à Vienne, je fis connaissance avec le baron et la baronne de Strogonoff, qui me prièrent tous deux de faire leurs portraits. La baronne se faisait aimer par sa douceur et par son extrême bienveillance ; quant à son mari, il possédait un charme supérieur pour animer la société ; il faisait les délices de Vienne en donnant des soupers, des spectacles et des fêtes, où chacun se pressait de se faire inviter. J'ai peu connu d'hommes plus aimables, plus gais que le baron de Strogonoff. Quand le désir de rire et de s'amuser lui prenait, il inventait toutes les folies imaginables. Un jour entre autres, sachant que plusieurs personnes de sa société et moi, devions aller visiter le cabinet de figures en cire que je n'avais pas encore vu alors, il s'excusa sous un prétexte de ne pouvoir nous accompagner, et, prenant l'avance sur nous, il alla se placer dans ce cabinet derrière un piédestal, de manière qu'il ne laissait voir que sa tête. En parcourant la galerie des portraits, nous passons devant lui ; mais il avait donné à ses yeux une telle fixité, et tant d'immobilité à tous ses traits, qu'aucun de nous ne le reconnût. Après avoir visité les autres salles, nous repassâmes une seconde fois sans le reconnaître davantage ; mais alors, impatienté de notre inattention, voilà qu'il remue et qu'il parle ; nous fûmes presque

tous effrayés et surtout bien surpris de ne l'avoir pas reconnu. Ceci prouve combien, lorsque l'on peint une personne, sa physionomie ajoute à la ressemblance ; c'est pourquoi il faut bien se garder de donner des séances trop longues, ou de laisser un modèle s'ennuyer.

J'ai rarement vu jouer la comédie par des amateurs aussi bien que chez la baronne de Strogonoff. Les premiers rôles étaient remplis par le comte de Langeron, qui jouait les amoureux avec autant de grâce que de facilité, et qui avait une véritable passion pour la comédie. M. de Rivière jouait les rôles comiques d'une manière étonnante. Au reste, cet aimable homme [1] possédait tous les talents ; aussi Doyen, le peintre, disait-il que M. de Rivière était un petit nécessaire de société. Le fait est qu'il peignait très-bien, et copiait tous mes portraits en grande miniature à l'huile ; il chantait fort agréablement ; il jouait du violon, de la basse, et s'accompagnait sur le piano. Il avait de l'esprit, un tact parfait, et un cœur si excellent, qu'en dépit de ses distractions, qui étaient fréquentes et nombreuses, il obligeait ses amis avec autant de zèle que de succès. M. de Rivière était petit, mince, et il a toujours conservé l'air si jeune qu'âgé de soixante ans, sa taille et sa tournure ne lui en faisaient donner que trente.

Quant à M. de Langeron, je ne puis mieux le faire connaître qu'en plaçant ici le portrait qu'il a tracé de lui-même avec la plus grande vérité, et qu'il ajouta à son rôle, dans la dernière pièce qu'il a jouée à Vienne,

[1] M. de Rivière, ayant embrassé plus tard la carrière de la diplomatie, est mort en 1833, à Paris, où il était ministre de Hesse-Cassel. (*Note de l'auteur.*)

avant le départ du baron de Strogonoff. Ces vers donneront l'idée la plus juste de ce brave et aimable Français, qui, grâce à notre révolution, est mort chez les Russes, gouverneur d'Odessa.

Portrait de M. de Langeron, fait par lui-même, et ajouté au rôle de Dorlange, dans la comédie des Châteaux en Espagne.

Je veux, pour m'amuser, faire ici mon portrait,
En bien tout comme en mal ressemblant trait pour trait.
Du moins ce sera gai, si ce n'est pas trop sage.
Je dois à la nature, et j'acquis par l'usage,
De la facilité, du babil, du jargon,
Plus de superficie en un mot que de fond;
Aussi, légèrement je glisse sur les choses,
Et n'approfondis point les effets et les causes.
Je suis bon, confiant jusques à l'abandon;
Aussi, je fus souvent trompé, mais pourquoi non?
J'aime mieux me livrer, hélas! que de tout craindre;
Bien plus que le trompé, le trompeur est à plaindre.
J'ai toujours adoré l'honneur et l'amitié;
Pour ces dieux j'ai tout fait, j'ai tout sacrifié.
Quant à mon caractère, il est léger sans doute;
Mais heureux sur ma foi, car de rien je ne doute,
Et toujours trouve à tout un remède assuré;
Si quelque chose enfin ne va pas à mon gré,
Ou bien si le malheur veut verser sur ma vie
Ses poisons, ses dégoûts ou sa mélancolie,
Les rêves et l'espoir viennent avec gaicté,
Dans mon cœur tenir lieu de la réalité.
Je fus d'aimer le sexe accusé par l'envie;
Je ne m'en défends pas, je l'aime à la folie,
Et l'aimerai demain plus encor qu'aujourd'hui.
Valons-nous dans le fait quelque chose sans lui?
On m'a dit bien souvent que j'étais trop volage.
Oui, je suis, j'en conviens, plus étourdi que sage,
Et mon esprit errant en projets, en amours,
Est tout comme mon corps, il voyage toujours.

On m'a souvent aussi reproché, ce me semble,
D'avoir aimé parfois plusieurs femmes ensemble.
Eh bien ! c'était tromper, dit-on... Non, car je croi
Que je les adorais toutes de bonne foi.
Du véritable amour j'ai cru que dans ma vie,
J'avais connu deux fois la triste frénésie.
Je m'en plaignais au sort ; mais, en me tâtant bien,
J'ai vu, je l'avouerai, qu'il n'en fut jamais rien.
Ai-je tort ? Le profit est moindre que la peine.
J'ai cinq ans de l'hymen porté l'aimable chaîne ;
Pendant trois, j'ai vécu comme un franc étourdi ;
Mais on m'a vu depuis un excellent mari.
Quelle en est la raison ? Elle existe en mon âme :
Je suis sensible et bon, un ange était ma femme.
J'ai connu la faveur sans en être enivré.
J'ai connu le malheur sans en être altéré.
J'ai beaucoup voyagé, j'ai fait beaucoup la guerre ;
Comme le mouvement elle m'est nécessaire.
Je l'ai faite souvent, sans profit, sans projet,
J'ai plus cherché la gloire enfin que l'intérêt.
Je suis fat, ce n'est ma faute en vérité;
Je le suis dévenu parce qu'on m'a gâté.
Être stable, est pour moi dans les choses futures,
Pour l'être, j'aime trop encor les aventures.
Je serai, j'en suis sûr, avant qu'il soit longtemps,
Le meilleur des maris, le meilleur des amants ;
Mais j'ai besoin d'user ma fureur vagabonde,
Et quelque temps encor de parcourir le monde [1].

Ce portrait de M. de Langeron était celui de beaucoup de jeunes gens de la cour de France à l'époque de la révolution. Chez la plupart d'entre eux, quelque peu d'étourderie se joignait à la franchise, à la bra-

[1] Il nous est pénible de consigner ici que l'auteur de ces jolis vers et de ce charmant portrait est devenu plus tard l'ennemi de son pays. En 1814, le général de Langeron, qui avait rejoint en France le feld-maréchal Blucher, combattit les Français à Soissons, à Laon, à Vitry et marcha sur Paris. Le 29 mars, il s'emparait du Bourget :

voure, et surtout à je ne sais quelle grâce d'esprit qui, s'il faut le dire, a totalement disparu depuis que nous sommes devenus si profonds. Le chevalier de Boufflers, le vicomte de Ségur, le comte Louis de Narbonne, étaient des modèles de cette grâce d'esprit dont je parle. Je ne connais pas de mot de courtisan plus fin que la repartie du dernier à l'empereur Bonaparte, qui, parlant de madame de Narbonne, lui disait : « Votre mère ne m'aime pas ; je le sais. — Sire, répondit le comte, elle n'en est encore qu'à l'admiration. »

La maison du baron de Strogonoff n'était pas la seule à Vienne où l'on jouât la comédie de société. La comtesse de Fries, veuve du fameux banquier de ce nom, avait une très-jolie salle de spectacle, dans laquelle je l'ai vue parfaitement bien jouer les rôles de caractères. Sa fille, mademoiselle de Fries, avait une très-belle voix, et chantait à merveille, en sorte que l'on donna un jour pour elle un petit opéra à trois acteurs. Tout alla fort bien d'abord ; la scène se passait dans une île déserte, où deux amants s'étaient réfugiés. Mademoiselle de Fries jouait le rôle de la jeune fille, M. de Rivière celui de l'amant,

le lendemain il était près de Saint-Denis, et le soir du même jour il s'emparait des barrières du nord de la capitale. En 1815, il y a encore combattu contre les Français et contribué au désastre de Waterloo. Dans sa jeunesse, le comte de Langeron avait aimé passionnément la littérature, les vers et le théâtre français. Il a fait représenter, en 1789, une comédie en un acte et en prose, intitulée : *Un duel supposé*. Il a laissé des mémoires inédits. Le comte de Langeron, qui était né à Paris, le 13 janvier 1763, est mort en Russie, le 4 juillet 1831.

et tous deux chantaient admirablement; mais, vers la fin de la pièce, le père de l'amante arrive dans une barque. On avait collé une barbe, faite en coton, autour de la bouche et du menton de celui qui remplissait ce rôle; mais, dès que ce jeune homme se met à chanter, cette barbe se détache et lui entre dans la bouche de telle sorte qu'il en fut presque suffoqué. Nous l'entendions crier d'une voix étouffée: J'avale ma barbe! j'avale ma barbe! et quoique ce grotesque accident n'eut aucune suite fâcheuse, l'opéra en resta là.

Mademoiselle de Fries était excellente musicienne, et, quand je fis son portrait, je voulus la peindre en Sapho, chantant, et s'accompagnant de la lyre. Son visage, sans être joli, avait infiniment d'expression. Sa sœur, la comtesse de Schœnfeld, était très-jolie, et fashionable autant qu'on puisse l'être, au point que, comme sa mère, madame de Fries, avait un jour donné, dans une pièce, un rôle à son neveu, qui n'avait point l'air distingué; et comme, me trouvant placée au spectacle à côté de madame de Schœnfeld, je lui demandai qui était ce monsieur, elle me répondit avec confusion: « C'est le neveu de ma mère, » ne pouvant se décider à dire: C'est mon cousin.

CHAPITRE XII

Je vais me loger dans la ville. — Portraits que je fais à Vienne. — Bienfaisance des Viennois. — Musée royal. — Le Prater. — Schœnbrunn. — Beaux parcs des environs de Vienne. — Les bals. — Le jour de l'an. — Le prince d'Esterhazy. — La princesse maréchale Lubomirska. — La comtesse de Rombec. — Mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Mort de madame de Polignac.

Monsieur et madame Bistri devant retourner en Pologne, j'allai louer un logement dans l'intérieur de Vienne. Je n'aurais pu d'ailleurs continuer à habiter un faubourg ; car, pour me rendre à la ville, il me fallait traverser les remparts, les glacis, où le vent constant et furieux élevait une énorme poussière qui me faisait très-mal aux yeux ; aussi le dicton de Vienne est-il qu'il y a dans cette ville trois causes de mort : le vent, la poussière et la valse. Le fait est que la traversée de ces remparts était alors une horrible chose : maintenant, m'a-t-on dit, ils sont plantés de beaux arbres, et cet endroit sec et aride est devenu une immense et superbe promenade.

Je m'établis dans un logement à ma convenance, et j'y fis aussitôt le portrait de la fille de l'ambassadeur d'Espagne, mademoiselle de Kaguenek, qui était âgée de seize ans et très-jolie, ainsi que ceux du baron et de la baronne de Strogonoff. Ma Sibylle, que l'on venait en foule voir chez moi, ne contribua

pas peu, j'imagine, à décider beaucoup de personnes à me demander de les peindre; car j'ai beaucoup travaillé à Vienne. Il me serait difficile d'exprimer toute la reconnaissance que je conserve du bon accueil que j'ai reçu dans cette ville. Non-seulement les Viennois ont témoigné de l'affection pour ma personne, mais ils ont encore mis de la coquetterie à placer mes tableaux d'une manière qui leur fût favorable. Je me souviens, par exemple, que le prince Paar, à qui l'on avait porté le grand portrait que je venais de faire de sa sœur, l'aimable et bonne comtesse Dubuquoi, m'invita à venir voir ce portrait chez lui. Je trouvai le tableau placé dans son salon, et, comme les boiseries étaient peintes en blanc, ce qui en général tue la peinture, il avait fait poser une large draperie verte qui entourait tout le cadre et retombait dessous. En outre, pour le soir, il avait fait faire un candélabre à plusieurs bougies, portant un réflecteur disposé de façon que toute la lumière se reportait sur mon portrait. Il m'est inutile de dire combien un peintre est sensible à ce genre de galanterie.

La bonne compagnie de Vienne et la bonne compagnie de Paris étaient alors exactement la même pour le ton et pour les usages. Quant au peuple, nulle part je ne l'ai vu avoir cet air de bonheur et d'aisance, qui n'a cessé de me réjouir les yeux pendant mon séjour dans cette grande ville. Soit à Vienne, soit dans les campagnes qui l'environnent, je n'ai jamais rencontré un mendiant; les hommes de peine, les paysans, les rouliers, tous étaient bien vêtus. On voit tout de suite qu'ils vivent sous un gouvernement

paternel, et il est vrai de dire qu'il en est ainsi; de plus, les riches familles viennoises, dont quelques-unes ont des fortunes colossales, dépensent leurs revenus de la manière la plus honorable et la plus utile aux pauvres. On fait prodigieusement travailler, et la bienfaisance est une vertu commune à toutes les classes 'aisées. Un de mes grands sujets d'étonnement a été, la première fois que j'allai au spectacle à Vienne, de voir plusieurs dames, entre autres la belle comtesse Kinska, tricoter de gros bas dans leurs loges; je trouvais cela fort étrange; mais quand on m'eut dit que ces bas étaient pour les pauvres, j'ai pris plaisir, depuis, à voir les plus jeunes et les plus jolies femmes travailler ainsi, d'autant qu'elles tricotent tout en s'occupant d'autre chose, sans même regarder leur ouvrage et avec une vitesse prodigieuse.

Vienne, dont l'étendue est considérable, si l'on y comprend ses trente-deux faubourgs, est remplie de fort beaux palais. Le Musée impérial possède des tableaux des plus grands maîtres, que j'ai bien souvent été admirer ainsi que tous ceux du prince Lichtenstein. Cette dernière galerie se compose de sept salles, dont une ne renferme que des tableaux de Van Dick, et les autres, plusieurs beaux Titien, Caravage, Rubens, Canaletti, etc., etc.; il se trouve aussi quelques chefs-d'œuvre de ce grand maître dans le Musée impérial.

On a dit avec raison que le Prater était une des plus belles promenades connues. Elle consiste en une longue et magnifique allée dans laquelle circulent

un grand nombre de voitures élégantes, et de chaque côté sont beaucoup de personnes assises, ainsi qu'on en voit dans la grande allée des Tuileries. Mais ce qui rend le Prater plus agréable et plus pittoresque, c'est que son allée conduit à un bois, peu ombragé et plein de cerfs si apprivoisés, qu'on les approche sans les effrayer. On voit encore une autre promenade sur les bords du Danube, où tous les dimanches se réunissent diverses sociétés bourgeoises pour y manger des poulets frits. Le parc de Schœnbrunn est aussi très-fréquenté, surtout le dimanche. Ses belles allées, et les repos pittoresques que l'on trouve sur les hauteurs à l'extrémité du parc, en font une promenade charmante. On y rencontre fort souvent de jeunes couples se promenant en tête-à-tête, ce que l'on respecte en s'éloignant; car presque toujours ces promenades à Schœnbrunn sont des préludes de mariages convenus.

Les environs de Vienne en général sont grandioses. On remarque surtout le parc du maréchal Lansdon, du maréchal Lassi, et celui du comte de Cobentzel. Tous les trois sont superbes, et dans un tout autre genre que les parcs anglais. Ces derniers sont plus uniformes, plus plats, et par conséquent moins pittoresques. Ceux des environs de Vienne ont des montagnes naturelles, boisées dans le haut; il s'y trouve des ravins profonds, que l'on traverse sur des ponts d'une forme élégante, des rivières naturelles et des cascades brillantes qui descendent avec rapidité des hauteurs.

A Vienne, je suis allée à plusieurs bals, particu-

lièrement à ceux que donnait l'ambassadeur de Russie, le comte de Rasowmoffski, qu'on pouvait appeler des fêtes charmantes. On y dansait la valse avec une telle fureur, que je ne pouvais concevoir comment toutes ces personnes, en tournant de la sorte, ne s'étourdissaient pas au point de tomber ; mais les hommes et les femmes sont tous si bien habitués à ce violent exercice, qu'ils ne s'en reposent pas un seul moment, tant que dure le bal. On dansait souvent aussi *la Polonaise*, beaucoup moins fatigante ; car cette danse n'est autre chose qu'une promenade pour laquelle on marche tranquillement deux à deux. Elle convient à merveille aux jolies femmes, car on a tout le temps d'admirer leur taille et leur visage.

Je voulus aussi voir un grand bal de la cour. J'y fus invitée. L'empereur François II avait épousé en secondes noces Marie-Thérèse des Deux-Siciles, fille de la reine de Naples. J'avais peint cette princesse en 1792 ; mais je la retrouvai si changée qu'en la revoyant dans ce bal, j'eus peine à la reconnaître. Son nez s'était allongé, et ses joues s'étaient aplaties au point qu'elle ressemblait alors à son père. Je regrettai pour elle qu'elle n'eût pas conservé les traits de sa mère, qui me rappelait beaucoup notre charmante reine de France.

Il se donnait à Vienne de superbes concerts, j'en ai entendu plusieurs. Dans l'un d'eux, on exécuta d'abord, à grand orchestre et avec une rare perfection, une des plus belles symphonies d'Haydn ; puis je vis s'approcher du piano une ancienne cantatrice du temps de Marie-Thérèse, à qui j'aurais bien donné

cent ans, quoiqu'elle me parût, à ma grande surprise, s'apprêter à chanter. Je tremblais que la pauvre vieille ne pût faire entendre deux notes de suite ; mais, dès qu'elle eut commencé le récitatif, son âge, sa laideur, tout disparut; son visage prit une expression superbe, et elle chanta si parfaitement bien, que nous fûmes tous dans l'admiration. J'avoue que je fus stupéfaite ; j'ai cru assister à l'opération d'un miracle.

Le premier jour de l'an est très-brillant à Vienne. On voit alors une grande quantité de Hongrois dans leur élégant costume, ce qui leur sied à merveille, attendu qu'en général ils sont grands et bien faits. Un des plus remarquables était le prince d'Esterhazy ; je l'ai vu passer, monté sur un cheval richement caparaçonné, couvert d'une housse parsemée de diamants. L'habit du prince était d'une richesse extrême, et comme il faisait grand soleil, les yeux étaient vraiment éblouis d'une telle magnificence.

Une société fort agréable était celle des Polonaises; presque toutes sont aimables et jolies, et j'ai peint quelques-unes des plus belles. On les trouvait réunies le plus souvent chez la princesse Lubomirska, que j'avais connue à Paris, à l'époque où je fis le portrait de son neveu en Amour de la gloire, et chez laquelle j'allais beaucoup à Vienne. Elle tenait une des maisons les plus brillantes de cette ville, elle y donnait de très-beaux concerts et des bals charmants. J'ai vu aussi une grande réunion de Polonaises chez la princesse Czartoriska, qui recevait à merveille. Son mari était fort aimable, et leur fils, que je connus alors, a été depuis ministre à Pétersbourg.

Une personne que je retrouvai avec bonheur à Vienne, fut madame la comtesse de Brionne, princesse de Lorraine. Elle avait été parfaite pour moi dès ma plus grande jeunesse, et je repris la douce habitude d'aller souvent souper chez elle, où je rencontrais fréquemment ce vaillant prince de Nassau, si terrible dans un combat, si doux et si modeste dans un salon.

Je fréquentais aussi beaucoup la maison de la comtesse de Rombec, sœur du comte de Cobentzel. Madame de Rombec était la meilleure des femmes ; elle avait de l'esprit et un naturel parfait, mettant son bonheur à soulager les malheureux : c'était chez elle que se faisaient toutes les quêtes, que se tiraient toutes les loteries destinées à secourir les infortunés ; elle mettait à ces bonnes œuvres tant de grâce et de zèle, qu'il était impossible de ne pas lui ouvrir sa bourse. J'ai remarqué, au reste, que les quêtes faites dans les salons sont un des moyens les plus efficaces pour venir au secours des pauvres. Aussi en ai-je trouvé l'usage établi dans tous les pays que j'ai parcourus. Je me souviens qu'à Rome, où je passais souvent la soirée chez la douce et bonne lady Cliford, je la vis un soir se lever, une bourse à la main, et faire le tour de son cercle, qui était fort nombreux. Lorsqu'elle approcha de moi, voyant que j'avais préparé mon offrande : « Non, me dit-elle, je quête pour un de nos compatriotes que nous ne connaissons pas, mais qui vient de perdre au jeu tout ce qu'il possédait ; c'est à nous seuls de le secourir. » Je trouvai ce mot bien anglais.

La comtesse de Rombec réunissait dans son salon

la société la plus distinguée de Vienne. C'est chez elle que j'ai vu le prince de Metternich avec son fils, qui depuis est devenu premier ministre, mais qui n'était alors qu'un fort beau jeune homme. J'y ai retrouvé l'aimable prince de Ligne ; il nous raconta le charmant voyage qu'il avait fait en Crimée avec l'impératrice Catherine II, et me donna le désir de voir cette grande souveraine. J'y rencontrai aussi la duchesse de Guiche, dont le charmant visage n'avait pas changé. Sa mère, madame la duchesse de Polignac, habitait constamment une campagne voisine de Vienne. C'est là qu'elle apprit la mort de Louis XVI, qui l'affecta au point que sa santé en fut très-altérée ; mais lorsqu'elle reçut l'affreuse nouvelle de celle de la Reine, elle y succomba. Le chagrin la changea au point que sa charmante figure devint méconnaissable, et que l'on put prévoir sa fin prochaine. Elle mourut en effet peu de temps après, laissant sa famille, et plusieurs amis qui ne l'avaient pas quittée, inconsolables de sa perte (1).

Il est certain que je puis juger combien ce qui venait de se passer en France dut être affreux pour elle, par la douleur que j'en éprouvai moi-même. Je n'appris rien par les journaux, car je n'en lisais plus depuis le jour qu'ayant ouvert une gazette chez madame de Rombec, j'y trouvai les noms de neuf personnes de ma connaissance, qu'on avait guillotinées ; on prenait

[1] Yolande Martins de Polastron, née vers 1749, épousa en 1767 le comte Jules de Polignac qui fut fait duc en 1780. Madame la duchesse de Polignac, amie intime de la reine Marie-Antoinette et gouvernante des enfants de France, est morte à Vienne en 1793.

même grand soin, dans ma société, de me cacher tous les papiers-nouvelles. J'appris donc l'horrible événement par mon frère, qui me l'écrivit sans ajouter aucun détail. Le cœur navré, il me dit seulement que Louis XVI et Marie-Antoinette étaient morts sur l'échafaud ! Depuis, par pitié pour moi, je me suis toujours gardée de faire la moindre question sur tout ce qui a pu accompagner ou précéder cet affreux assassinat, en sorte que je ne saurais rien de plus aujourd'hui sans un fait dont je parlerai plus tard.

CHAPITRE XIII

Huitzing. — La princesse Lichtenstein. — Les corbeaux. — Je me décide à aller en Russie. — Le prince de Ligne me prête le couvent de Caltemberg que je vais habiter. — Vers du prince de Ligne. — Portrait en vers du prince de Ligne par M. de Langeron.

Sitôt que le printemps fut venu, je louai une petite maison dans un village des environs de Vienne et j'allai m'y établir. Ce village, nommé Huitzing, touchait presque le parc de Schœnbrunn. La famille de Polignac l'habitait, et, quoique sa situation le rendît agréable dès ce temps, j'ai su depuis, par madame de Rombec, qu'il s'était fort embelli, et qu'elle-même y possédait une habitation ressemblant à la maison carrée de Nîmes.

J'apportai à Huitzing le grand portrait que je faisais alors de la princesse de Lichtenstein pour le terminer. Cette jeune princesse était très-bien faite : son joli visage avait une expression douce et céleste, qui me donna l'idée de la représenter en Iris. Elle était peinte en pied, s'élançant dans les airs. Son écharpe, aux couleurs de l'arc-en-ciel, l'entourait, en voltigeant autour d'elle. On doit bien penser que je la peignis les pieds nus; mais lorsque ce tableau fut placé dans la galerie du prince, son mari, les chefs de la famille furent très-scandalisés de voir que l'on montrât la princesse sans chaussure, et le prince me raconta

qu'il avait fait placer dessous le portrait une jolie petite paire de souliers, qui, disait-il aux grands-parents, venaient de s'échapper et de tomber à terre.

Les bords du Danube sont superbes et m'offraient tous les moyens de satisfaire mon goût pour les promenades solitaires et pittoresques. J'en découvris une un jour, où, de l'autre côté de la rive, en face de moi, s'élevait un superbe groupe d'arbres, que les nuances de l'automne enrichissaient de tons riches et variés, et d'où j'apercevais à gauche, dans le lointain, la haute montagne du Caltemberg. Charmée de ce magnifique paysage, je m'établis sur les bords du fleuve, je prends mes pastels, et je me mets à peindre ces beaux arbres et le site qui les environne. Tout près de ces arbres était une cahute en planches; à ce moment je vois sur le Danube un petit bateau, qu'un homme dirige fort doucement dans l'intention de tuer des corbeaux. Quelques minutes ensuite, effectivement, cet homme tire son coup de fusil, abat un de ces oiseaux, qu'il prend, et il le place sur la planche de son bateau; mais dans l'instant même une énorme nuée de corbeaux arrive sur lui à tire-d'aile; leur nombre était tel, que l'homme eut peur et courut se cacher dans sa petite baraque, en quoi je pense qu'il agit prudemment; car je n'ai pas le moindre doute que les corbeaux, furieux du meurtre de leur camarade, ne l'eussent assailli de manière à le tuer aussi. L'homme enfui, ces pauvres bêtes s'approchèrent du corbeau blessé à mort, le prirent, et l'emportèrent sur les branches d'un des plus grands arbres. Alors commencèrent des cris, des croassements si violents, que je ne puis en donner une

idée. Je restai deux ou trois heures à peindre les arbres où ils étaient perchés, et lorsque j'eus fini mon étude, leur fureur n'était point calmée. Cette scène, qui me surprit beaucoup, me jeta dans je ne sais quelle rêverie sur l'espèce humaine, qui, je dois l'avouer, fut toute à l'avantage des corbeaux.

J'étais heureuse à Vienne autant qu'il est possible de l'être loin des siens et de son pays. L'hiver, la ville m'offrait une des plus aimables et des plus brillantes sociétés de l'Europe, et, quand le beau temps revenait, j'allais jouir avec délices du charme de ma petite retraite. Je ne pensais donc nullement à quitter l'Autriche avant qu'il fût possible de rentrer en France sans danger, lorsque l'ambassadeur de Russie et plusieurs de ses compatriotes me pressèrent vivement d'aller à Saint-Pétersbourg où l'on m'assurait que l'impératrice me verrait arriver avec un extrême plaisir. Tout ce que le prince de Ligne m'avait dit de Catherine II m'inspirait un grand désir de voir cette souveraine. Je pensais avec raison, d'ailleurs, que le plus court séjour en Russie compléterait la fortune que je m'étais promis de faire avant de retourner à Paris ; je me décidai donc à faire ce voyage.

Je m'occupais de mes préparatifs pour quitter Vienne, et j'allais me mettre en route dans peu de jours, quand le prince de Ligne vint me voir. Il me conseilla d'attendre la fonte des neiges, et, pour m'engager à rester encore, il m'offrit d'aller habiter, sur la montagne de Caltemberg, l'ancien couvent qui lui avait été donné par l'empereur Joseph II. Connaissant mon goût pour les lieux élevés, il me tenta en me par-

lant de Caltemberg comme de la plus haute montagne des environs de Vienne, et je ne résistai pas à l'envie d'y passer quelque temps.

J'allai donc prendre avec ma fille, sa gouvernante et M. de Rivière, le chemin horrible et rocailleux qui conduit à ce couvent. Nous le fîmes à pied, les cahots de la carriole n'étant pas supportables, en sorte que nous arrivâmes très-fatigués. Le gardien et sa femme, à qui le prince nous avait fortement recommandés, eurent pour nous les soins les plus empressés. Tous les bâtiments qu'avaient occupés anciennement les religieux existaient encore. On prépara aussitôt nos chambres, qui n'étaient autre chose que de petites cellules distantes les unes des autres. Pendant ces arrangements, j'allai me reposer sur un banc, d'où l'on avait une vue magnifique. Je planais sur le Danube coupé par des îles qu'embellissait la plus belle végétation, et sur des campagnes à perte de vue; enfin c'était l'immensité. On doit remarquer que les religieux avaient le bon esprit d'habiter toujours des lieux fort élevés; privés des jouissances du monde, ils pouvaient au moins goûter le charme qu'on éprouve à respirer un air pur et à contempler une nature grandiose. Je goûtais moi-même alors ce charme, et d'autant plus qu'il faisait un temps admirable. Je me reposai promptement de mes fatigues; et je courus bientôt de l'autre côté de la montagne, où, de la lisière d'un bois, j'aperçus, dans le fond, un village très peuplé que traversait une petite rivière calme et limpide; enfin, j'étais ravie de me trouver là : je préférais la cellule que j'allais habiter à tous les salons du monde, et je bénis-

sais ce bon prince de Ligne, en regrettant bien qu'il ne fût pas témoin de mon bonheur.

Je suis restée trois semaines dans ce beau lieu. M. de Rivière, plus citadin que moi, allait souvent à la ville, mais nous n'en avons pas moins fait ensemble de charmantes promenades sur la montagne. Ma fille venait quelquefois s'asseoir avec moi sur le banc dont j'ai parlé, et où nous attendions le clair de lune. Je me souviens qu'un soir, l'heure de son coucher approchant, elle me dit : « Maman, tu trouves que cela fait rêver; pour moi, je trouve que cela donne envie de dormir. »

Les grandes salles du couvent étaient restées intactes dans leur construction ; depuis, le prince les a fait réparer et meubler pour y donner de très-belles fêtes. Les bals durant une partie de la nuit, les dames restaient tout habillées, et se couchaient sur les divans qui entouraient ces immenses salons. Pour mon goût, Caltemberg, tel qu'il était quand je l'ai habité, me plaisait infiniment mieux qu'à l'époque où se donnèrent toutes ces fêtes. Je retrouve des vers que le prince de Ligne m'adressa lorsque j'allai m'établir sur sa charmante montagne.

A MADAME LE BRUN.

Pour avoir fait à l'empyrée
Le même vol que Prométhée,
Vous méritez punition.
A ce mont soyez attachée.
Par un vautour au lieu d'être ici déchirée,
De vous nous voulons bien avoir compassion ;
De caresses soyez mangée :

Par notre amour soyez clouée ;
Et par notre admiration
Pour toujours en ces lieux fixée.
Près de votre habitation
De la voûte azurée
Dont vous semblez être échappée,
Oubliez votre nation,
Par votre génie honorée,
Mais à présent, pays de désolation !
Que ma montagne fortunée
Par la fière possession
Des talents dont la terre est ravie, étonnée,
Soit par nos chants à jamais célébrée.

Certes, on peut dire qu'une trop flatteuse exagération a dicté ces vers à l'aimable prince de Ligne; mais en voici faits sur lui-même, pour lesquels le poëte n'a laissé parler que la vérité.

Vers faits sur le prince de Ligne par M. de Langeron, en 1790.

De Mars et d'Apollon tu vois le favori,
Et de Vénus le serviteur fidèle.
Es-tu bon citoyen ? ce sera ton ami.
Es-tu soldat ? ce sera ton modèle.
Es-tu triste ? ses soins calmeront ta douleur.
Es-tu femme ? bientôt il sera ton vainqueur.

CHAPITRE XIV

Je quitte Vienne. — Prague. — Les églises. — Budin. — Dresde. — Les promenades. — La galerie. — Raphaël. — La forteresse de Kœnigsberg. — Berlin. — Reinsberg. — Le prince Henri de Prusse.

Après avoir séjourné à Vienne deux ans et demi, j'en partis le dimanche 19 avril 1795 pour me rendre à Prague, où j'arrivai le 23 avril, par une route très-belle.

Ce que nous remarquâmes d'abord en entrant dans la capitale de la Bohême, ville grande et bien bâtie, ce fut le pont placé sur la rivière qui traverse la ville et qui va se jeter dans l'Elbe. Ce pont est très-beau et très-long; car il a vingt-quatre arches.

Je commençai par aller voir les églises. La première que je visitai, Saint-Thomas, est assez belle. J'y ai admiré un beau tableau de Rubens, qui représente le martyre de saint Thomas; puis un autre du Caravage, qui est très-noirci, mais qui a de beaux détails.

On trouve au maître-autel de la cathédrale un superbe tableau de Gérard de la Notte, qui représente sainte Anne écrivant, et la Vierge tenant l'enfant Jésus. Ces trois figures sont de la plus grande vérité. Le style en est parfait, de même que celui des draperies. Le fond est aussi du plus grand effet. L'arcade du milieu fait illusion et perce la toile; les bas-reliefs sont

extrêmement soignés; enfin cet ouvrage est un des plus finis de ce maître. A gauche du maître-autel, on voit un tableau de Lairesse, représentant un martyr; les figures du second et du troisième plan sont d'une finesse extraordinaire; le fond en est fort bien composé et bien peint.

Cette cathédrale renferme les tombeaux de trois empereurs couchés, qui sont d'un beau travail; une chapelle toute en argent, dans laquelle est saint Népomucène; un superbe dais, soutenu par quatre anges plus grands que nature, en argent aussi; un petit bas-relief, représentant saint Népomucène, que des guerriers jettent du haut en bas des remparts. De plus on conserve dans l'église la cotte de mailles en fer de ce saint; beaucoup de personnes viennent dans cette église pour baiser cette relique historique.

Le palais de l'archiduchesse Marianne est très-grand et très-beau; il m'a rappelé celui du roi de Naples.

La vieille ville est sur une montagne, et la nouvelle dans la plaine; mais j'ai eu peu de temps pour les parcourir; car je ne suis restée qu'un jour à Prague, désirant arriver à Dresde le plus tôt possible.

Sur notre route, nous passâmes à Budin, dont les environs sont charmants. Cette ville est déserte, ses fortifications sont en ruine; on n'y rencontre que des vieillards, quelques femmes et des enfants encore en très-petit nombre.

Enfin nous arrivâmes à Dresde, après avoir passé la Corniche, chemin fort étroit, sur une grande hauteur, d'où l'on côtoie l'Elbe qui coule dans un fond très-spacieux. Dresde est une jolie ville, bien bâtie, mais

à cette époque elle était très-mal pavée ; l'Elbe la traverse. Ses environs sont charmants, principalement le Plaone, d'où l'on découvre une vue surperbe ; mais malheureusement tous ces beaux lieux sont infectés par l'odeur des pipes. C'est là que les bourgeois viennent, surtout le dimanche, faire des parties de plaisir ; beaucoup y apportent leur dîner, et, sitôt leur repas terminé, ils se mettent tous à fumer, ce qui désenchante, pour moi, ces délicieuses promenades. Cet inconvénient, à la vérité, n'existe pas dans plusieurs beaux jardins que j'ai parcourus, et qui sont en grand nombre. Je citerai principalement le Brüll, le parc Antoine, le grand jardin de l'électeur, et le jardin de Hollande, comme les plus remarquables.

J'allai à l'église catholique pour voir un très-beau tableau de Mengs [1], qui représente l'Ascension, et, le lendemain de mon arrivée, je visitai enfin cette fameuse galerie de Dresde, unique dans le monde. Sa vue ne dément point sa grande célébrité ; il est bien certain que c'est la plus belle de l'Europe. J'y suis retournée bien souvent, toujours plus convaincue de sa supériorité, en admirant le nombre immense de chefs-d'œuvre qu'elle renferme.

Ces chefs-d'œuvre sont trop connus par une foule d'ouvrages divers propres à en donner l'idée, pour que j'entre ici dans aucuns détails. Je dirai seulement que là comme partout on reconnaît combien Raphaël s'élève au-dessus de tous les autres maîtres. Je venais de visiter plusieurs salles de la galerie, lorsque

[1] Mengs a dédié une des éditions de ses œuvres à madame Vigée Le Brun.

j'arrivai devant un tableau qui me saisit d'une admiration au-dessus de toutes celles que peut faire éprouver l'art du peintre. Il représente la Vierge, placée sur des nuages, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Cette figure est d'une beauté, d'une noblesse dignes du divin pinceau qui l'a tracée. Le visage de l'enfant, qui est charmant, porte une expression à la fois naïve et céleste; les draperies sont du dessin le plus correct et d'une belle couleur. A la droite de la Vierge, on voit un saint dont le caractère de vérité est admirable ; ses deux mains surtout sont à remarquer. A gauche est une jeune sainte, la tête baissée, qui regarde deux anges placés en bas du tableau. Sa figure est pleine de beauté, de candeur et de modestie. Les deux petits anges sont appuyés sur leurs mains, les yeux levés vers les personnages qui se trouvent au-dessus d'eux, et leurs têtes ont une ingénuité et une finesse dont il est impossible de donner l'idée par des mots [1].

Après être restée très-longtemps en adoration devant ce chef-d'œuvre, je repassai, pour sortir de la galerie, par les mêmes salles que je venais de traverser. Les meilleurs tableaux des plus grands maîtres avaient perdu, pour moi, quelque chose de leur perfection ; car j'emportais l'image de cette admirable composition et de cette divine figure de Vierge! Rien ne peut se comparer dans les arts à la noble simplicité, et toutes les figures que je revoyais me semblaient grimacer un peu.

[1] Ce tableau de Raphaël a été fort bien gravé à Dresde par Schender. (*Note de l'auteur.*)

Ce qui rend cette galerie de Dresde aussi admirable, c'est qu'elle renferme des chefs-d'œuvre des grands maîtres de toutes les écoles. On peut dire que toute la peinture est là, et que l'art ne possède pas un nom célèbre qui n'y soit inscrit. Tout en évitant de donner ici un catalogue, je parlerai d'un saint Jérôme de Rubens, qui m'a semblé un de ses ouvrages supérieurs, et d'une salle remplie de portraits et de tableaux de la Rosalba, qui sont d'une vérité enchanteresse. Les pastels notamment ont une grâce et un moelleux qui rappelle tout à fait le Corrége.

L'Électeur me fit prier d'exposer dans cette belle galerie ma Sibylle, qui voyageait avec moi, et pendant une semaine toute la cour y vint voir mon tableau. Je m'y rendis moi-même le premier jour, afin de témoigner à l'Électeur combien j'étais vivement touchée et reconnaissante de cette haute faveur, que j'étais loin d'attendre et de mériter.

La bibliothèque de Dresde est très-belle ; on y voit, outre beaucoup de livres rares, une grande quantité de porcelaines très-précieuses, et de très-beaux antiques.

Le trésor est un des plus riches que l'on connaisse en diamants et en perles fines.

Une chose fort curieuse à voir, ce sont les salles qui renferment les armes, les costumes des anciens rois et chevaliers. On montre le chapeau de Pierre le Grand ainsi que son épée, le casque et la cuirasse d'Auguste, ancien roi de Pologne : cette cuirasse est si lourde qu'on ne peut concevoir comment ce prince a pu la porter ; car maintenant il faudrait presque trois hommes pour la soulever.

Nous allâmes voir la fameuse forteresse de Kœnigstein, et ma fille fut de cette partie. Notre chemin nous conduisit à un petit village nommé Krebs, bâti sur une montagne, entouré de collines très-fertiles, de beaux bois de cyprès et de sapins. Nous nous y arrêtâmes pour jouir d'une superbe vue ; on découvre, à droite de la ville Dresde, Pilnitz, l'Elbe, des montagnes dans le lointain et, à gauche, la magnifique forteresse de Kœnigstein. Brunette aimait tellement ce hameau, qu'elle aurait voulu y rester, disait-elle, assurant que l'on serait heureux là, loin des villes.

Nous arrivâmes à la forteresse de Kœnigstein, l'une des plus belles du monde, tant par sa situation que par ses ouvrages. Il s'y trouve un puits si profond qu'il faut trente secondes pour entendre tomber dans l'eau ce qu'on y jette. L'eau de ce puits est très-bonne à boire. Tout concourt à faire de cette place forte un lieu de défense admirable ; de son immense hauteur, elle plane sur un pays de culture en blé, et sur d'excellents pâturages. Elle est entourée de canons, et le magasin à poudre est placé au milieu d'un bois qui la touche.

Dans l'intention sans doute de nous prémunir contre les dangers que nous pouvions courir à une telle élévation, on nous raconta dans cette forteresse plusieurs événements arrivés par suite d'imprudence : une nourice et son enfant étaient tombés de trois cents pieds dans l'Elbe ; on sauva l'enfant, mais la femme fut tuée. Le vent est si furieux sur cette hauteur, qu'un jour il enleva un soldat qui n'avait pas eu la précaution de quitter son manteau, et, par un bien

heureux hasard, ce soldat ne se fit aucun mal. Une autre fois, un jeune page eut l'imprudence de s'endormir sur un roc qui n'a pas quatre pieds de large et tout au plus huit pieds de long. Heureusement que ce jour-là l'Électeur donnait à dîner à Kœnigstein ; il aperçut l'étourdi, lui fit jeter des cordes, et on le rentra par la fenêtre.

La vue que l'on découvre de cette belle forteresse est d'une immensité vraiment prodigieuse.

Étant très-pressée de me rendre à Pétersbourg, j'allai directement de Dresde à Berlin, où je ne suis restée que cinq jours, car mon projet était d'y revenir et d'y séjourner à mon retour de Russie, pour y voir la charmante reine de Prusse.

Berlin, comme on sait, est une très-belle ville, mais elle n'est pas assez peuplée pour sa grandeur, ce qui rend les rues un peu tristes; elle est traversée par la Sprée, qui va se jeter dans l'Èbre, et plusieurs édifices y sont très-remarquables. Le palais du roi est superbe ; celui du prince Henri est aussi fort beau. On en peut dire autant des bâtiments de l'arsenal et de l'église catholique qui a la forme de la rotonde, ainsi que d'un grand nombre de palais. La salle de la comédie se trouve placée entre deux églises. Les dehors de la salle de l'Opéra, qui est très-grande, sont simples et d'une belle architecture.

La plus belle rue de Berlin a un mille de longueur. Elle est parfaitement alignée, et l'on trouve à son extrémité une porte ornée de huit colonnes, qui conduit à Charlottenbourg. Ce parc est magnifique, plus grand que le Prater et le Casino de Florence. On

s'y promène à pied, à cheval et en voiture. En allant à cette belle promenade, on peut voir une charmante maison de plaisance du prince Ferdinand, qui se nomme *Belle-Vue*.

Charlottenbourg est un village à trois quarts d'heure de chemin de Berlin. Le roi y possède un château superbe, dont les appartements sont fort curieux. Quelques-uns sont modernes, d'autres gothiques, chinois, japonais, et l'ordonnance de tous est de très-bon goût. Le théâtre a quatre-vingt-trois pieds de profondeur. On trouve aussi dans ce château quelques tableaux remarquables, entre autres un tableau de Charles Le Brun qui représente la Vierge montant au ciel, et qui, sous les traits d'un des apôtres, donne le portrait de cet illustre peintre.

J'ai admiré à Berlin une superbe collection de porcelaines. Le palais du roi renferme de fort beaux tableaux, un grand nombre de statues antiques, qui pour la plupart sont remarquables, et le lit de noces de plusieurs rois de Prusse. Mais ce qu'on y voit avec plus d'intérêt que toute autre chose, c'est la chambre du grand Frédéric. La mémoire de ce prince vous suit partout à Berlin et à Potsdam. Je suis allée aussi m'asseoir sur le banc où s'asseyait le grand capitaine. C'est de là qu'il jouissait de la plus belle vue du monde, en se livrant sans doute à ces hautes pensées qui importaient tant au sort de l'Europe.

Après avoir séjourné cinq jours à Berlin, je partis le 28 mai 1795 pour aller à Reinsberg, résidence du prince Henri, située à vingt lieues de la capitale. Nous fîmes cette route fort lentement, le chemin

n'étant que sable. On côtoie plusieurs forêts et des plaines bien cultivées ; en général, le Brandebourg a de belles campagnes jusqu'à Reinsberg. J'allais avoir la joie de retrouver la marquise de Sabran et le chevalier de Boufflers. C'était même sur une lettre que cette aimable femme m'avait adressée à Berlin et dans laquelle elle me disait que le prince Henri ne me pardonnerait point d'aller en Russie sans m'arrêter chez lui, que je m'étais décidée à ce petit voyage. J'eus tout lieu d'être persuadée que madame de Sabran m'avait dit vrai quand je vis le prince accourir au-devant de ma voiture pour me recevoir avec une bonté sans égale. Quoique je fusse en habit de voyage, il voulut me présenter aussitôt à ses parents et parentes de la famille Ferdinand, sans me donner le temps de faire un peu de toilette. Je crus m'apercevoir que les dames en étaient au moins étonnées ; mais le bon prince se chargea de toutes les excuses, ce qui était d'autant plus juste qu'il était le seul coupable.

Le château est très-bien situé, et divisé en deux parties, dont la famille Ferdinand habitait la plus grande. Le lendemain, le prince Henri me promena dans son parc, qui est immense et très-beau. Par amour pour les braves guerriers qui combattaient avec lui dans la guerre de Sept-ans, le prince y avait fait élever une énorme pyramide sur laquelle tous leurs noms sont inscrits. Un autre monument était un temple dédié à l'amitié, et couvert d'inscriptions en prose, aussi tristes qu'affectueuses, sur les amis qu'il avait perdus. Mais ce qui me toucha surtout, ce fut la vue d'une colonne, au bas de laquelle sont des vers

en l'honneur du dévouement et de la mort généreuse de Malesherbes [1]. Je n'aurais pas connu le cœur noble et bon du prince Henri, que ce trait me l'aurait fait connaître.

Le prince me fit faire aussi une charmante promenade sur son lac, au milieu duquel est une île qu'on prétend avoir été habitée par *Rémus* [2], dont elle porte le nom.

La comtesse de Sabran, son fils et le chevalier de Boufflers étaient établis à Reinsberg ; ils y sont encore restés très-longtemps après mon départ. Le prince leur avait donné des terres, et le chevalier s'était fait cultivateur. On menait dans ce beau lieu la vie la plus douce et la plus agréable. Il y avait une troupe de comédiens français, qui appartenait au prince. On a donné pendant mon séjour quelques comédies assez bien jouées, ainsi que plusieurs concerts; car le maître avait conservé toute sa passion pour la musique.

Je ne puis dire combien j'étais triste de quitter cet excellent prince, que je ne devais, hélas ! jamais re-

[1] Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes est né, à Paris, le 6 décembre 1721, et mort guillotiné, dans la même ville le 22 avril 1794. Malesherbes fut un grand magistrat, un ministre intègre, libéral et dévoué; un avocat héroïque, un ami fidèle, une victime volontaire et sublime. N'ayant pas pu, comme défenseur du roi Louis XVI, sauver son auguste client, Malesherbes ne voulut pas se défendre lui-même devant le tribunal révolutionnaire, et il fut condamné à la peine de mort, pour avoir conspiré contre l'unité de la République française. Malesherbes fut conduit à l'échafaud en même temps que sa fille et son gendre. Son pied ayant heurté contre une pierre, en traversant la cour du Palais de justice, il dit à son voisin : « Voilà ce qui s'appelle un mauvais présage; un Romain, à ma place, serait rentré chez lui. »

[2] Frère de Romulus, le fondateur de Rome.

voir, et que je regretterai toute ma vie. L'accueil que j'en avais reçu, les bontés dont il m'avait comblée pendant mon séjour chez lui, tout me rendait cette séparation pénible. Ses attentions pour moi ne se ralentirent pas un instant, et, dès que j'eus quitté Reinsberg, je fus touchée au dernier point, en découvrant la quantité de provisions tant en comestibles qu'en vins, qu'il avait fait mettre dans ma voiture, sachant que je ne trouverais rien jusqu'à Riga. Il y avait de quoi nourrir un régiment prussien, et *certes* le bon prince dut être bien assuré que je ne mourrais pas d'inanition durant ma route.

En quittant Reinsberg, nous prîmes le chemin qui conduit à Kœnigsberg. Les petites villes que nous avons traversées sont très-bien bâties : la plupart des campagnes sont fertiles : mais ce chemin si sablonneux me donna bien de l'ennui. Nous ne pouvions faire qu'une poste en sept heures, ce qui m'a obligée souvent à marcher la nuit. Avant d'arriver de Mariaverde à Kœnigsberg, on voit la mer, et fort près du chemin, qui est très-étroit, la rivière la Hafft. Je mis dix jours pour aller de Reinsberg à Kœnigsberg, d'où je repartis aussitôt pour Memel. Loin de s'améliorer, la route devient alôrs plus affreuse. Jour et nuit nous marchions dans des sables horribles, côtoyant la Hafft de si près que la moitié de notre voiture était penchée dans cette rivière. Enfin j'arrivai à Riga, et je m'y reposai plusieurs jours, en attendant nos passe-ports pour Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE XV

Peterhoff. — Saint-Pétersbourg. — Le comte d'Esterhazy. — Czarskoiesiolo. — La grande-duchesse Élisabeth, femme d'Alexandre. — Catherine II. — Le comte Strogonoff. — Kaminostroff. — Esprit hospitalier des Russes.

J'entrai à Saint-Pétersbourg le 25 juillet 1795, par le chemin de Peterhoff, qui me donna une idée avantageuse de la ville; car ce chemin est bordé des deux côtés par de charmantes maisons de campagne, entourées de jardins du meilleur goût, dans le genre anglais. Les habitants ont tiré parti du terrain, qui est très-marécageux, pour orner ces jardins, où se trouvent des kiosques et de jolis ponts, par des canaux et des petites rivières qui les traversent. Il est malheureux qu'une humidité effroyable vienne le soir désenchanter ce gracieux aspect; même avant le coucher du soleil, il s'élève sur ce chemin un tel brouillard que l'on se croit entouré d'une épaisse fumée presque noire.

Toute magnifique que je me représentais la ville, je fus ravie par l'aspect de ses monuments, de ses beaux hôtels et de ses larges rues, dont une, que l'on nomme la Perspective, a une lieue de long. La belle Néva, si claire, si limpide, traverse la ville chargée de vaisseaux et de barques, qui vont et viennent sans cesse, ce qui anime cette belle cité d'une manière char-

mante. Les quais de la Néva sont en granit, ainsi que ceux de plusieurs grands canaux que Catherine a fait creuser dans l'intérieur de la ville. D'un côté de la rivière se trouvent de superbes monuments, celui de l'Académie des arts, celui de l'Académie des sciences et beaucoup d'autres encore, qui se reflètent dans la Néva. On ne peut rien voir de plus beau, m'a-t-on dit, au clair de lune, que les masses de ces majestueux édifices, qui ressemblent à des temples antiques. En tout, Saint-Pétersbourg me transportait au temps d'Agamemnon, tant par le grandiose de ses monuments que par le costume du peuple, qui rappelle celui de l'âge antique.

Quoique je vienne de parler du clair de lune, il ne me fut pas possible d'en jouir à l'époque de mon arrivée; car au mois de juillet on n'a pas à Saint-Pétersbourg une heure de nuit; le soleil se couche vers dix heures et demie du soir; la brune dure jusqu'au crépuscule, qui commence vers minuit et demi, en sorte que l'on y voit toujours clair, et j'ai souvent soupé à onze heures avec le jour.

Mon premier soin fut de me reposer; car depuis Riga les chemins avaient été ce qu'on peut imaginer de plus effroyables; de grosses pierres posées les unes sur les autres nous donnaient à chaque pas des secousses d'autant plus violentes, que ma voiture était une des plus rudes du monde, et les auberges étant trop mauvaises sur cette route pour qu'il fût possible de s'y arrêter, nous avions marché de cahot en cahot jusqu'à Saint-Pétersbourg sans prendre de repos. Mais je sais que l'empereur Alexandre a fait rétablir cette

route, depuis que j'ai quitté la Russie, et qu'elle est fort belle maintenant.

J'étais bien loin de me sentir remise de toutes mes fatigues, car je n'habitais Saint-Pétersbourg que depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on m'annonça l'ambassadeur de France, le comte d'Esterhazy. Il me félicita de mon arrivée à Saint-Pétersbourg, me dit qu'il allait en informer tout de suite l'impératrice, et prendre en même temps ses ordres pour ma présentation. Un instant après, je reçus la visite du comte de Choiseul-Gouffier. Tout en causant avec lui, je lui témoignai le bonheur que j'aurais à voir cette grande Catherine; mais je ne lui dissimulai pas la peur et l'embarras que j'éprouverais lorsque je serais présentée à cette princesse si grande. « Rassurez-vous, me répondit-il; lorsque vous verrez l'impératrice, vous serez étonnée de son air de bonhomie; car, ajouta-t-il, c'est vraiment une bonne femme. »

J'avoue que cette expression me surprit; je ne pouvais croire à sa justesse, d'après ce que j'avais entendu dire jusqu'alors. Il est vrai que le prince de Ligne, en nous faisant avec tant de charme la narration de son voyage en Crimée, nous avait conté plusieurs faits qui prouvaient que cette grande princesse avait autant de grâce que de simplicité dans ses manières; mais une *bonne femme*, on en conviendra, n'était pas le mot propre.

Quoi qu'il en soit, le soir même, M. d'Esterhazy, en revenant de Czarskoiesiolo, où l'impératrice était établie, vint me prévenir que Sa Majesté me recevrait le lendemain à une heure. Une présentation aussi

prompte, que je n'avais pas espérée, me jeta dans un extrême embarras; je n'avais que des robes de mousseline très-simples, n'en portant point d'autres habituellement, et il était impossible de me faire faire une robe parée du jour au lendemain, même à Saint-Pétersbourg. M. d'Esterhazy m'avait dit qu'il viendrait me prendre à dix heures précises, pour me mener déjeuner avec sa femme, qui habitait aussi Czarskoie-siolo, en sorte que, lorsqu'il arriva à l'heure indiquée, je partis assez inquiète de ma toilette, qui vraiment n'était pas une toilette de cour. En entrant chez madame d'Esterhazy, en effet, je remarquai tout son étonnement. Sa bienveillante politesse ne put l'empêcher de me dire : « Madame, est-ce que vous n'avez pas apporté une autre robe ? » Je devins cramoisie à sa question, et je lui expliquai comment le temps m'avait manqué pour me faire faire une robe plus convenable. Son air mécontent de moi redoubla mon anxiété, au point que j'eus besoin de m'armer de tout mon courage quand arriva le moment d'aller chez l'impératrice.

M. d'Esterhazy me donnait le bras, et nous traversions une partie du parc, lorsqu'à la fenêtre d'un rez-de-chaussée j'aperçus une jeune personne qui arrosait un pot d'œillets. Elle avait dix-sept ans au plus; ses traits étaient fins et réguliers, et son ovale parfait; son beau teint n'était pas animé, mais il était d'une pâleur tout à fait en harmonie avec l'expression de son visage, dont la douceur était angélique. Ses cheveux blond cendré flottaient sur son cou, sur son front. Elle était vêtue d'une tunique blanche, attachée par une

ceinture nouée négligemment autour d'une taille fine et souple comme celle d'une nymphe. Telle que je viens de la dépeindre, cette jeune personne se détachait sur le fond de son appartement, orné de colonnes, et drapé en gaze rose et argent, d'une manière si ravissante que je m'écriai : « C'est Psyché ! » C'était la princesse Élisabeth, femme d'Alexandre. Elle m'adressa la parole, et me retint assez longtemps pour me dire mille choses flatteuses; puis elle ajouta : — « Il y a bien longtemps, Madame, que nous vous désirions ici, au point que j'ai rêvé souvent que vous y étiez arrivée. » Je la quittai à regret, et j'ai toujours conservé le souvenir de cette charmante apparition.

J'arrivai chez l'impératrice un peu tremblante, et quelques instants après j'étais en tête-à-tête avec l'autocrate de toutes les Russies. M. d'Esterhazy m'avait dit qu'il fallait lui baiser la main, et en conséquence de cet usage elle avait ôté un de ses gants, ce qui aurait dû me le rappeler; mais je l'oubliai complétement. Il est vrai que l'aspect de cette femme si célèbre me faisait une telle impression, qu'il m'était impossible de songer à autre chose qu'à la contempler. J'étais d'abord extrêmement étonnée de la trouver très-petite; je me l'étais figurée d'une grandeur prodigieuse, aussi haute que sa renommée. Elle était fort grasse, mais elle avait encore un beau visage, que ses cheveux blancs et relevés encadraient à merveille. Le génie paraissait siéger sur son front large et très-élevé. Ses yeux étaient doux et fins, son nez tout à fait grec, son teint fort animé, et sa physionomie très-mobile.

Elle me dit aussitôt avec un son de voix plein de

douceur, un peu gras pourtant : « Je suis charmée, Madame, de vous recevoir ici; votre réputation vous avait devancée. J'aime beaucoup les arts, et surtout la peinture. Je ne suis pas connaisseur, mais amateur. » Tout ce qu'elle ajouta pendant cet entretien, qui fut assez long, sur le désir qu'elle avait que je pusse me plaire assez en Russie pour y rester longtemps, portait le caractère d'une si grande bienveillance, que ma timidité disparut, et lorsque je pris congé de Sa Majesté, j'étais entièrement rassurée. Seulement je ne me pardonnai pas de n'avoir pas baisé sa main, qui était très-belle et très-blanche, et je regrettai d'autant plus cet oubli que M. d'Esterhazy m'en fit des reproches. Quant à ma toilette, elle ne me parut pas y avoir fait la moindre attention, ou peut-être a-t-elle été moins difficile que notre ambassadrice.

Je parcourus une partie des jardins de Czarskoiesiolo, qui sont une vraie féerie. L'impératrice y avait une terrasse qui communiquait à ses appartements, sur laquelle elle entretenait une grande quantité d'oiseaux; on me dit que tous les matins elle venait leur donner la béquée, et que c'était un de ses grands plaisirs.

Tout de suite après m'avoir reçue, Sa Majesté témoigna l'intention de me faire passer l'été dans cette belle campagne. Elle commanda aux maréchaux des logis, dont l'un était le vieux prince Bariatinski, de me donner un appartement dans le château, désirant m'avoir près d'elle afin de me voir peindre. Mais j'ai su depuis que ces messieurs ne se soucièrent nullement de me placer aussi près de l'impératrice; et,

malgré ses ordres réitérés, ils soutinrent toujours qu'ils n'avaient aucun logement disponible. Ce qui me surprit au dernier point, lorsqu'on m'instruisit de ce détail, c'est qu'on me dit que ces courtisans, me croyant du parti du comte d'Artois, craignaient que je ne fusse venue pour faire remplacer M. d'Esterhazy par un autre ambassadeur. Il est vraisemblable que M. d'Esterhazy s'entendait sur tout cela avec eux ; mais certes il fallait bien peu me connaître pour ne pas savoir que j'étais trop occupée de mon art pour pouvoir donner de mon temps aux affaires politiques, lors même que je n'aurais pas eu l'aversion que j'ai toujours ressentie pour tout ce qui ressemble à l'intrigue. Au reste, à part l'honneur de me trouver logée chez la souveraine, et le plaisir d'habiter un aussi beau lieu, tout eût été gêne et contrariété pour moi dans mon établissement à Czarskoiesiolo, car j'ai toujours eu le plus grand besoin de jouir de ma liberté, et, pour vivre selon mon goût, j'ai toujours infiniment mieux aimé loger chez moi.

D'ailleurs l'accueil que je recevais en Russie était bien fait pour me consoler d'une petite tracasserie de cour. Je ne saurais dire avec quel empressement, avec quelle bienveillance affectueuse, un étranger se voit recherché dans ce pays, surtout s'il possède quelque talent. Mes lettres de recommandation me devinrent tout à fait inutiles ; non-seulement je fus aussitôt invitée à passer ma vie dans les meilleures et les plus agréables maisons, mais je retrouvai à Saint-Pétersbourg plusieurs anciennes connaissances, et même d'anciens amis. D'abord le comte de Strogonoff, véritable amateur des arts, dont j'avais fait le portrait à

Paris, dans ma très-grande jeunesse [1]. Nous nous revîmes tous deux avec un plaisir extrême. Il possédait à Saint-Pétersbourg une superbe collection de tableaux, et près de la ville, à Kaminostroff, un charmant cazin à l'italienne, où il donnait tous les dimanches un grand dîner. Il vint me chercher pour m'y conduire, et je fus enchantée de cette habitation : le cazin donnait sur le grand chemin, et des fenêtres on voyait la Néva. Le jardin, dont on n'apercevait pas les limites, était tracé dans le genre anglais. Une quantité de barques arrivaient de tous côtés, amenant du monde chez le comte Strogonoff; car beaucoup de personnes, qui n'étaient point du dîner, venaient se promener dans le parc. Le comte permettait aussi à des marchands de s'y installer avec leurs boutiques, ce qui animait ce beau lieu par une foire amusante, attendu que les costumes des divers pays voisins étaient pittoresques et variés.

Vers les trois heures, nous montâmes sur une terrasse couverte et entourée de colonnes, où le jour arrivait de toute part. D'un côté, nous jouissions de la vue du parc, et, de l'autre, de celle de la Néva, chargée de mille barques plus ou moins élégantes. Il faisait le plus beau temps du monde ; car l'été est superbe en Russie, où souvent, au mois de juillet, j'ai eu plus chaud qu'en Italie. Nous dînâmes sur cette même terrasse, et le dîner fut splendide, au point que l'on nous servit au dessert des fruits magnifiques et d'excellents melons, ce qui me parut être d'un grand luxe.

[1] Madame Vigée Le Brun n'a pas mentionné ce portrait du comte de Strogonoff dans la liste de ses portraits et tableaux.

Dès que nous fûmes à table, une musique délicieuse d'instruments à vent se fit entendre pendant tout le temps du dîner. Elle exécuta surtout l'ouverture d'*Iphigénie* d'une manière ravissante. Aussi fus-je bien surprise quand le comte Strogonoff me dit que chacun des musiciens ne donnait qu'une note ; il m'était impossible de concevoir comment tous ces sons particuliers arrivaient à former un ensemble si vraiment parfait, et comment l'expression pouvait naître d'une exécution aussi machinale.

Après le dîner, nous fîmes une promenade charmante dans le parc ; puis, vers le soir, nous remontâmes sur la terrasse d'où nous vîmes tirer, dès que la nuit fut venue, un très-beau feu d'artifice que le comte avait fait préparer. Ce feu, répété dans les eaux de la Néva, fut d'un effet magique. Enfin, pour terminer les plaisirs de cette journée, arrivèrent, dans deux petits bateaux très-étroits, des Indiens qui se mirent à danser devant nous. Cette danse consistait à faire de si légers mouvements sans bouger de place, qu'elle nous divertit beaucoup.

La maison du comte de Strogonoff était bien loin d'être la seule qui fût tenue avec autant de magnificence. A Saint-Pétersbourg comme à Moscou, une foule de seigneurs, possédant des fortunes colossales, se plaisent à tenir table ouverte, au point qu'un étranger connu, ou bien recommandé, n'a jamais besoin d'avoir recours au restaurateur. Il trouve partout un dîner, un souper, il n'a que l'embarras du choix. Je me rappelle que dans les derniers temps de mon séjour à Saint-Pétersbourg, le prince Narischkin, grand

écuyer, tenait constamment une table ouverte de vingt-cinq à trente couverts pour les étrangers qui lui étaient recommandés. J'ai eu toute la peine possible à me dispenser d'aller souvent dîner en ville ; mes séances, et le besoin que j'ai de dormir en sortant de table, pouvaient seuls me faire pardonner mes refus, tant les Russes sont enchantés que l'on aille dîner chez eux.

Ce caractère hospitalier existe aussi dans l'intérieur de la Russie, où la civilisation moderne n'a point encore pénétré. Lorsque les seigneurs russes vont visiter leurs terres, qui généralement sont situées à de grandes distances de la capitale, ils s'arrêtent en chemin dans les châteaux de leurs compatriotes, où sans être connus personnellement du maître de la maison, eux, leurs gens et leurs bêtes sont reçus et traités à merveille, quand ils devraient même y rester un mois. De plus, j'ai vu un voyageur qui venait de parcourir ce vaste pays avec deux de ses amis. Tous les trois avaient traversé les provinces les plus reculées ainsi qu'on aurait pu le faire dans l'âge d'or, au temps des patriarches. Partout on les avait logés et nourris avec tant de bonté que leur bourse était devenue presque inutile. Ils ne parvenaient seulement pas à faire accepter le pourboire aux gens qui les avaient servis et qui avaient soigné leurs chevaux. Leurs hôtes, qui pour la plupart étaient des négociants ou des cultivateurs, s'étonnaient beaucoup de la vivacité de leurs remercîments. « Si nous étions dans votre pays, disaient-ils, bien certainement vous en feriez autant pour nous. » Hélas !

CHAPITRE XVI

Le comte de Cobentzel. — La princesse Dolgoruki. — Les tableaux vivants. — Potemkin. — Madame de With. — Je suis volée. — Doyen. — M. de L***.

Je profitai du reste de la belle saison pour courir un peu les campagnes; car l'été finit, en Russie, au mois d'août et il n'y a point d'automne. J'allais souvent me promener à Czarskoiesiolo, dont le parc, bordé par la mer, est une des belles choses qu'on puisse voir. Il est rempli de monuments que l'impératrice appelait ses caprices. On y voit un superbe pont de marbre dans le style du Palladio; des bains turcs, trophées des victoires de Romazoff et d'Orloff; un temple à trente-deux colonnes, puis la colonnade et le grand escalier d'Hercule. Ce parc a des allées d'arbres superbes. En face du château est un long et large gazon au bout duquel se trouve une cerisaie où je me souviens d'avoir mangé des cerises excellentes.

Le comte de Cobentzel désirait beaucoup me faire faire connaissance avec une femme dont j'avais entendu vanter l'esprit et la beauté, la princesse Dolgoruki. Je reçus d'elle un billet d'invitation pour aller dîner à Alexandrowski, où elle avait une maison de campagne, et le comte vint me prendre pour m'y conduire avec ma fille. Cette maison fort grande était meublée sans aucune recherche; mais la rivière terminait le jardin,

et c'était un grand plaisir pour moi que la vue de ce passage continuel de barques, dans lesquelles les rameurs chantaient en chœur. Les chants du peuple russe ont une originalité un peu barbare : mais ils sont mélancoliques et mélodieux.

La beauté de la princesse Dolgoruki me frappa. Ses traits avaient tout le caractère grec mêlé de quelque chose de juif, surtout de profil. Ses longs cheveux châtain foncé, relevés négligemment, tombaient sur ses épaules ; sa taille était admirable, et toute sa personne avait à la fois de la noblesse et de la grâce sans aucune affectation. Elle me reçut avec tant d'amabilité et de distinction, que je cédai volontiers à la demande qu'elle me fit de rester huit jours chez elle. L'aimable princesse Kourakin, avec qui je fis connaissance alors, était établie dans cette maison, où ces deux dames et le comte de Cobentzel faisaient ménage en commun. La société était fort nombreuse, et personne ne songeait à autre chose qu'à s'amuser. Après dîner nous faisions des promenades charmantes dans des barques fort élégantes, ornées de rideaux de velours cramoisi à crépines d'or. Des musiciens, nous devançant dans une barque plus simple, nous charmaient par leur chant, car ce chant était toujours d'une justesse parfaite, même dans les sons les plus élevés. Le jour de mon arrivée nous eûmes de la musique le soir, et le lendemain un délicieux spectacle. On donna le *Souterrain* de Dalayrac. La princesse Dolgoruki jouait le rôle de Camille ; le jeune de la Ribaussière, qui depuis a été ministre en Russie, celui de l'enfant, et le comte de Cobentzel celui du

jardinier. Je me souviens que, pendant la représentation, un courrier arriva de Vienne, chargé de dépêches pour le comte, qui était ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg, et qu'à la vue d'un homme costumé en jardinier, il ne voulait pas lui remettre ses dépêches, ce qui éleva dans la coulisse une contestation fort plaisante.

Le petit théâtre était charmant, je voulais en profiter pour composer des tableaux vivants. Il nous arrivait sans cesse du monde de Saint-Pétersbourg ; je choisissais mes personnages entre les plus beaux hommes et les plus belles femmes, et je les costumais en les drapant avec des châles de cachemire que nous avions à profusion. Je préférais les sujets graves ou ceux de la Bible à tout autre. Je représentai aussi de souvenir plusieurs tableaux connus, tels que la famille de Darius, qui réussit à merveille ; mais celui qui obtint le plus grand succès fut celui d'Achille à la cour de Lycomède ; je me chargeai du personnage d'Achille, car le plus souvent je m'habillais de manière qu'un casque et un bouclier suffisaient pour me composer un costume fort exact. Les tableaux vivants amusaient extrêmement la société. L'hiver suivant ils servirent à varier les divertissements du soir dans les salons de Saint-Pétersbourg. Chacun voulait s'y trouver placé, et je me voyais souvent forcée de contrarier quelques dames qui désiraient beaucoup se mettre en *exhibition*.

Au bout de huit jours qui ne m'avaient paru qu'un moment, il me fallut, à mon grand regret, quitter la maison de la très-aimable princesse Dolgoruki ; car j'avais pris une foule d'engagements pour des por-

traits à faire. Toutefois, je venais de former à Alexandrowski plusieurs liaisons qui me furent infiniment agréables pendant tout mon séjour en Russie.

Le comte de Cobentzel était passionnément amoureux de la princesse Dolgoruki, sans qu'elle répondît le moins du monde à son amour ; mais l'insouciance avec laquelle elle recevait ses soins ne parvenait point à l'éloigner, et, comme dit une chanson, il préférait ses rigueurs à toutes les faveurs des autres femmes. Ne pouvant espérer d'autre bonheur que celui de la voir, il voulait au moins jouir de celui-là dans toute sa latitude : soit à la campagne, soit à la ville, il ne la quittait jamais. Dès que ses dépêches, qu'il faisait avec une grande facilité, étaient expédiées, il volait chez elle, et complétement se faisait son esclave. On le voyait courir au moindre mot, au moindre geste de sa divinité. Voulait-on jouer la comédie, il prenait le rôle qu'elle lui donnait, même lorsque ce rôle ne convenait point du tout à son physique. Car le comte de Cobentzel, qui paraissait avoir cinquante ans, était fort laid et louchait horriblement. Il était assez grand, mais très-gros, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort actif, surtout lorsqu'il s'agissait d'exécuter les ordres de sa bien-aimée princesse. Au reste il avait de l'esprit, il était habile ; sa conversation était animée par mille anecdotes qu'il racontait à merveille, et je l'ai toujours connu pour le meilleur et le plus obligeant des hommes.

Ce qui pouvait donner à la princesse Dolgoruki de l'indifférence pour les soins de M. de Cobentzel, comme pour ceux de beaucoup d'autres adorateurs, c'est qu'elle en avait reçu de si brillants, que les sou-

verains les plus épris d'une femme n'en avaient jamais rendu de pareils. Le fameux Potemkin [1], celui qui voulait que l'on rayât le mot *impossible* de la grammaire, l'avait aimée passionnément, et la magnificence avec laquelle il lui témoignait son amour surpasse tout ce que nous lisons dans les *Mille et une Nuits*. Lorsqu'en 1791, après avoir fait son voyage en Crimée, l'impératrice Catherine II retourna à Saint-Pétersbourg, le prince Potemkin resta pour commander l'armée, où plusieurs généraux avaient amené leurs femmes. Ce fut alors qu'il eut occasion de connaître la princesse Dolgoruki. Elle se nommait aussi Catherine, et, le jour de cette fête arrivé, le prince donna un grand dîner, soi-disant en l'honneur de l'impératrice. Il avait placé la princesse à table à côté de lui. Au dessert on apporta des coupes de cristal remplies de diamants que l'on servit aux dames à pleines cuillères. La reine du festin paraissant remarquer cette magnificence, Potemkin lui dit tout bas : « Puisque c'est vous que je fête, comment vous étonnez-vous de quelque chose? » Rien ne lui coûtait pour satisfaire un désir, un caprice de cette femme adorée. Ayant appris, un jour, qu'elle manquait de souliers de bal, qu'habituellement elle faisait venir de France, Potemkin fit partir pour Paris un exprès, qui courut jour et nuit et rapporta des souliers. Une chose qui était bien connue aussi de tout Saint-Pétersbourg, c'est que, pour offrir à la

[1] Grégoire Alexandrowitch, prince Potemkin, le plus connu des favoris de l'impératrice Catherine II, est né en 1736, près de Smolensk, et est mort, près de Nicolaief, en 1791.

princesse Dolgoruki un spectacle qu'elle désirait avoir, il avait fait donner l'assaut à la forteresse d'Otshakoff plus tôt qu'il n'était convenu, et peut-être plus tôt qu'il n'était prudent de le faire.

Lorsque j'arrivai à Saint-Pétersbourg, il y avait déjà plusieurs années que le prince Potemkin était mort; mais on y parlait encore de lui comme d'un enchanteur. On peut prendre une idée de ce qu'il avait d'extraordinaire et de grandiose dans l'imagination, en lisant ce qu'ont écrit le prince de Ligne et le comte de Ségur sur le voyage qu'il fit faire à l'impératrice Catherine II en Crimée. Ces palais, ces villages en bois, bâtis sur toute la route comme par un coup de baguette; cette immense forêt qu'il brûle pour donner un feu d'artifice à Sa Majesté, tout ce voyage, enfin, a quelque chose de fantastique. Sa nièce, la comtesse Scawronska, me disait à Vienne : « Si mon oncle vous avait connue, il vous aurait comblée d'honneurs et de richesses. » Il est certain qu'en toute occasion cet homme si célèbre se montrait généreux jusqu'à la prodigalité et magnifique jusqu'à la folie. Tous ses goûts étaient dispendieux, toutes ses habitudes royales, au point qu'ayant possédé une fortune qui dépassait celle de certains souverains, le prince de Ligne m'a dit l'avoir vu quelquefois sans argent.

La faveur, la puissance, avaient habitué le prince Potemkin à satisfaire aussitôt ses plus légères volontés. On cite un trait qui le prouve admirablement. Comme on parlait un jour chez lui de la grandeur d'un de ses aides-de-camp, il dit qu'un officier de l'armée russe, qu'il nomma, était encore d'une plus haute

taille. Tous ceux qui connaissaient cet officier ayant contesté son dire, Potemkin fit partir aussitôt un exprès avec ordre d'amener ce militaire, qui se trouvait alors à huit cents lieues de là. Lorsque cet officier apprit qu'on venait le chercher de la part du prince, sa joie fut extrême; car il se persuada qu'il venait d'être nommé à un grade supérieur. On peut donc s'imaginer tout son désappointement, quand, à son arrivée au camp, on lui apprit que c'était pour se mesurer avec l'aide-de-camp de Potemkin, et qu'il devait ensuite s'en retourner sans avoir d'autre résultat pour lui que la fatigue d'un aussi long voyage.

L'homme qu'une si longue faveur avait accoutumé pour ainsi dire à régner à côté de la souveraine, ne pouvait survivre à la pensée d'une disgrâce. Lorsqu'on lui écrivit que le nouveau favori, le jeune Platon Zouboff[1], paraissait prendre un empire absolu sur l'esprit de l'impératrice, Potemkin se hâta de quitter l'armée pour voler à Saint-Pétersbourg. Comme il y arrivait, Catherine II venait d'envoyer au prince

[1] Platon Zuboff ou Zouboff, lieutenant des gardes à cheval de l'impératrice de Russie, est devenu, en 1791, le dernier favori de Catherine II. Bientôt après l'intime faveur de cette impératrice, il fut nommé grand maître de l'artillerie, chevalier de l'ordre de Saint-André, et créé prince. Disgracié sous Paul Ier, tous ses papiers furent saisis, et lui-même dépouillé de toutes ses places. Rappelé ensuite à la cour, par l'influence du général comte Pahlen, gouverneur-général de Saint Pétersbourg, Platon Zouboff devint, avec son protecteur, chef de la conspiration contre la vie de Paul Ier. Il se montra le plus ardent et le plus cruel des assassins de l'empereur. Ce fut lui qui étrangla avec son écharpe le malheureux prince. Nicolas et Valérien Zouboff, ses frères, ont eu aussi une large part dans la conspiration et dans l'assassinat.

Repnin, qui le remplaçait dans le commandement des troupes, l'ordre de traiter de la paix, à laquelle Potemkin s'était toujours opposé. Irrité autant qu'on peut l'être, il repart à l'instant dans l'espoir d'arrêter la signature; mais c'est pour apprendre à Yassy que la paix était conclue. Cette nouvelle lui porta le coup fatal; déjà souffrant, il tomba mortellement malade, ce qui ne l'empêcha pas de se remettre aussitôt en route pour Saint-Pétersbourg. En peu d'heures, son mal fit de tels progrès, qu'il lui devint impossible de supporter le mouvement de la voiture; on l'étendit sur un pré, couvert de son manteau, et là, Potemkin rendit le dernier soupir, le 15 octobre 1791, dans les bras de la comtesse Branicka, sa nièce. Je n'ai jamais oublié qu'un jour, que je demandais à une vieille princesse Galitzin, qui parlait fort mal le français, comment était mort cet homme si célèbre, elle me répondit : « Hélas, ma chère! ce grand prince, qui « avait tant de diamants et tant d'or, est mort sur « l'herbette. »

La princesse Dolgoruki n'a pas été la seule beauté dont le prince se soit montré épris. On l'a vu aussi éperdument amoureux d'une charmante Polonaise, nommée d'abord madame de With, et mariée depuis à un Potocki, pour laquelle il déploya de même tout ce que la galanterie a de plus recherché. Entre plusieurs traits de sa magnificence, on rapporte qu'un jour, voulant lui faire accepter un cachemire de fort grand prix, il imagina de donner une fête où se trouvaient deux cents femmes, et de faire tirer après le dîner une loterie à laquelle toutes ces dames gagnè-

rent chacune un cachemire, se félicitant de pouvoir ainsi faire tomber à ce prix le plus beau châle dans les mains de la plus belle. Longtemps avant cette époque, j'avais vu madame de With à Paris, elle était alors extrêmement jeune et aussi jolie qu'on puisse l'être, mais passablement vaine de sa charmante figure. J'ai entendu raconter que, comme on lui parlait sans cesse de ses beaux yeux, quelqu'un s'informant de sa santé, un jour qu'ils étaient un peu enflammés, elle répondit naïvement : « J'ai mal à mes beaux yeux. » Il est possible, à la vérité, qu'elle ne sût pas très-bien notre langue, quoique en général toutes les Polonaises parlent le français à merveille, et même sans aucun accent.

Sous le rapport de la fortune, les premiers temps de mon séjour en Russie ne furent point heureux pour moi. On peut en prendre une idée par la copie d'une lettre que j'écrivis à madame Vigée, ma belle-sœur, six semaines après mon arrivée.

« Saint-Pétersbourg, ce 10 septembre.

« Il faut, ma chère Suzette, que je te mette au courant de tous mes soucis et tribulations. Je suis installée dans un appartement qui me convient assez, attendu que j'y ai un fort bel atelier; mais il est très-humide, la maison n'étant bâtie que depuis trois ans, et n'ayant pas encore été habitée, ce qui me fait prévoir un déménagement pour la fin de la belle saison. Cette contrariété, à laquelle je devrais être habituée, n'est malheureusement pas la seule. Entre autres qui

l'accompagnent, il vient de m'arriver un événement qui m'a donné beaucoup de tracas. Peu de temps après mon arrivée, je fus invitée à passer la soirée chez la princesse Menkzisoff, où l'on donnait un très-joli spectacle. En revenant chez moi vers une heure du matin, je trouve sur mon escalier madame Charrot, la gouvernante de ma fille, tout effarée et toute pâle : « Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous venez d'être volée de tout votre argent ! » Tu sens bien que je fus fort saisie. Puis, elle me conte que mon petit domestique allemand avait fait ce mauvais coup; qu'on avait trouvé sous son lit et sur lui des paquets de mon or; qu'il en avait même jeté un peu sur l'escalier, afin de faire croire que le petit Russe était le voleur; enfin, qu'il venait d'être emmené par les gens de la police, qui, après avoir compté les pièces, les avaient emportées comme preuve du délit. Je commençai par dire à madame Charrot qu'elle avait eu grand tort de laisser emporter mes pièces d'or, et j'avais bien raison; car, maintenant que l'affaire est finie, on m'a bien rendu le nombre de ces pièces, mais non pas leur valeur : j'avais des doppio, des quadruples de Vienne, pour lesquels on ne m'a donné que de mauvais ducats, en sorte que j'ai perdu tout juste la moitié de trente mille cinq cents livres. Cependant, ce n'était pas cela qui m'inquiétait le plus alors, c'était ce malheureux enfant, qui, selon la loi du pays, allait être pendu. Il est fils des concierges du couvent de Caltemberg, que le prince de Ligne m'a prêté à Vienne. L'homme et la femme sont les plus honnêtes gens du monde, ils ont eu mille soins de moi, en

sorte que je ne pouvais supporter l'idée de voir pendre leur fils. Je courus chez le gouverneur, et je le suppliai de sauver ce misérable jeune homme en le faisant partir sans bruit. Mais le comte Samoicloff ne voulut pas céder à mes instances, disant que l'impératrice était instruite du vol, et qu'elle en était outrée. Je ne puis te dire ce qu'il m'en a coûté de prières, de démarches, pour obtenir enfin la certitude qu'on le ferait partir par mer, ce qui fut exécuté.

« Pour en revenir à mes quinze mille francs, je les regrette d'autant plus que je viens d'en perdre quarante-cinq mille d'un autre côté; voici comment : pendant le premier mois de mon séjour ici, j'avais gagné quinze mille roubles [1]. On m'a conseillé de les placer aussitôt chez un banquier qui me paraissait un fort honnête homme. Cet honnête homme vient de faire banqueroute, et je n'aurai rien de mes quinze mille roubles. Tu dois reconnaître là cette destinée que tu sais. Il m'a été impossible jusqu'ici de conserver la moindre chose de ce que je gagne : j'attends avec résignation un temps plus heureux.

« Pour changer de discours, je te dirai que je viens de voir mon plus ancien ami, Doyen le peintre, si bon, si spirituel ! l'impératrice l'aime beaucoup. Elle est venue à son secours; car il a émigré sans aucune fortune, n'ayant laissé en France qu'une maison de campagne qu'on lui a prise. Il a sa place au spectacle tout près de la loge de l'impératrice, qui, m'a-t-on dit, cause souvent avec lui [2].

[1] Le rouble valait trois francs. (*Note de l'auteur.*)

[2] Doyen, qui, depuis 1776, avait été nommé professeur à l'Acadé-

« J'ai retrouvé aussi avec plaisir la baronne de Strogonoff, que je voyais beaucoup à Vienne, où j'ai fait son portrait et celui de son mari. Il vient de m'arriver chez elle une petite aventure que je veux aussi te conter parce qu'elle te fera rire. Il faut te dire qu'un jour à Vienne, pendant qu'elle me donnait séance, madame de Strogonoff me parla de ce souper grec, dont tu peux te souvenir, en ajoutant le plus simplement du monde qu'elle savait que ce souper m'avait coûté soixante mille francs. Je fis un grand saut sur ma chaise en entendant cela, puis je me pressai de lui conter tous les détails de la chose, et de lui prouver que j'avais dépensé à peu près quinze francs. — Vous m'étonnez bien, me dit-elle quand elle fut persuadée que je disais vrai; car, à Saint-Pétersbourg, nous tenions le fait d'un de vos compatriotes, monsieur de L***, qui se dit fort lié avec vous, et qui prétend avoir été un des convives. Je répondis, ce qui était exact, que je ne connaissais M. de L*** que de nom, et nous n'en parlâmes plus alors.

« Peu de jours après mon arrivée à Saint-Pétersbourg, où certainement M. de L*** n'avait pas cru que je viendrais jamais, la baronne de Strogonoff fut indisposée; j'allai la voir, et, comme j'étais assise auprès de son lit, on annonça M. de L*** ; vite, je me

mie royale de peinture et de sculpture de Paris, émigra deux ans plus tard que madame Vigée Le Brun, c'est-à-dire en 1791, pour aller s'établir à Saint-Pétersbourg, où Catherine II l'avait invité à venir demeurer, et lui avait offert la direction de son Académie impériale des beaux-arts. Doyen a fait en Russie beaucoup de beaux plafonds et tableaux qui ont été placés soit dans les palais impériaux, soit dans les galeries d'un grand nombre de seigneurs russes.

cache derrière lesrideaux, on fait entrer le personnage, et la baronne lui dit : « Eh bien ! vous devez être bien content; car madame Le brun vient d'arriver ? » Puis avec malice elle veut le ramener sur ses liaisons avec moi et sur le souper grec. Mon homme alors commence à balbutier, la baronne le poussant toujours de questions, lorsque enfin je me montre; je vais à lui : « Monsieur, lui dis-je, vous connaissez donc beaucoup madame Le Brun ? Il est forcé de répondre que oui. — Voilà qui est bien étrange, repris-je, car c'est moi, Monsieur, qui suis madame Le Brun, celle que vous avez calomniée, et je vous rencontre aujourd'hui pour la première fois de ma vie. » A ces mots il fut saisi au point que ses jambes tremblaient sous lui. Il prit son chapeau, sortit, et depuis on ne l'a point revu; car il a été consigné à la porte des meilleures maisons.

« Une chose triste, c'est de remarquer, ainsi que j'ai pu le faire trop souvent, que, dans un pays étranger, des Français seuls sont capables de chercher à nuire à leurs compatriotes, même en employant la calomnie. Partout, au contraire, on voit les Anglais, les Allemands, les Italiens, se soutenir et s'appuyer entre eux mutuellement.

« Adieu, ma bonne Suzette, je t'embrasse et je t'aime de tout mon cœur. J'embrasse aussi mon frère, et ta chère petite, qui est si jolie et si intéressante. »

CHAPITRE XVII

Je peins les deux jeunes grandes-duchesses, filles de Paul. — Platon Zuboff — La grande-duchesse Élisabeth. — La grande duchesse Anne, femme de Constantin. — Madame Narischkin. — Un bal à la cour. — Un gala. — Les dîners à Saint-Pétersbourg.

Ainsi que je l'avais prévu, je ne tardai pas à *démé-nager*, et j'allai loger sur la grande place du palais impérial. Quand l'impératrice fut rentrée en ville, je la voyais tous les matins ouvrir un *vasistas*, et jeter de la mie de pain à des centaines de corbeaux qui chaque jour, à l'heure fixe, venaient chercher leur pitance. Le soir, vers les dix heures, quand ses salons étaient illuminés, je la voyais encore faire venir ses petits-enfants et quelques personnes de sa cour, pour jouer avec eux à la main-chaude ou à cache-cache.

Dès que Sa Majesté fut de retour de Czarskoiesiolo, le comte de Strogonoff vint me commander, de sa part, les portraits des deux grandes-duchesses Alexandrine et Hélène. Ces princesses pouvaient avoir treize ou quatorze ans, et leurs visages étaient célestes, bien qu'avec des expressions toutes différentes. Leur teint surtout était si fin et si délicat qu'on aurait pu croire qu'elles vivaient d'ambroisie. L'aînée, Alexandrine, avait la beauté grecque, elle ressemblait beaucoup à Alexandre; mais la figure de la cadette, Hélène, avait infiniment plus de finesse. Je les avais groupées ensemble, tenant et regardant le portrait de l'impératrice; le

costume était un peu grec, mais très-simple et très-modeste. Je fus donc assez surprise quand Zuboff, le favori, me fit dire que Sa Majesté était scandalisée de la manière dont j'avais costumé les deux grandes-duchesses dans mon tableau. Je crus tellement à ce mauvais propos, que je me hâtai de remplacer mes tuniques par les robes que portaient les princesses, et de couvrir les bras de tristes amadis [1]. La vérité est que l'impératrice n'avait rien dit; car elle eut la bonté de m'en assurer la première fois que je la revis. Je n'en avais pas moins gâté l'ensemble de mon tableau, sans compter que les jolis bras, que j'avais faits de mon mieux, ne s'y voyaient plus. Je me souviens que Paul, devenu empereur, me fit un jour des reproches d'avoir changé le costume que j'avais d'abord donné à ses deux filles. Je lui racontai alors comment la chose s'était passée, sur quoi, il leva les épaules en disant : « C'est un tour que l'on vous a joué. » Au reste, ce ne fut point le seul, car Zuboff ne m'aimait pas. Sa malveillance pour moi me fut encore prouvée dans une autre occasion. Voici comment. On venait en foule chez moi voir les portraits des grandes-duchesses et mes autres ouvrages. Comme je ne voulais point perdre toutes mes matinées, j'avais fixé le dimanche matin pour ouvrir mon atelier, ainsi que je l'ai toujours fait dans les divers pays que j'ai habités. J'étais logée en face du palais ; les voitures de toutes les personnes qui venaient de faire leur cour à l'impératrice n'avaient

[1] On appelait ainsi alors les manches longues. (*Note de l'auteur.*)

qu'à tourner pour venir aussitôt s'arrêter à ma porte. Zuboff, qui ne pouvait concevoir, apparemment, que la foule se portât chez un peintre pour y voir des tableaux, dit un jour à Sa Majesté : « Voyez, Madame, on va aussi faire sa cour à madame Le Brun ; ce sont sûrement des rendez-vous que l'on se donne chez elle. » Heureusement pour moi les méchantes paroles de Zuboff glissèrent sur l'esprit élevé auquel elles s'adressaient, et l'impératrice ne fit pas plus attention à ce qu'il y avait d'inconvenant ou de perfide dans les paroles de son favori ; mais le prince de Nassau, qui les entendit, vint me les rapporter tout de suite, tant il en était indigné.

Pourquoi Zuboff ne m'aimait-il pas, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir au juste. A la vérité, il s'était fait le protecteur de Lampi, peintre habile pour les portraits, que j'avais trouvé établi à Saint-Pétersbourg ; mais Lampi lui-même a toujours été fort bien pour moi. Le lendemain de mon arrivée, il vint me faire une visite et m'engager à dîner chez lui. Je me souviens même que ce dîner fut très-recherché, et que, pendant tout le repas, nous fûmes réjouis par une excellente musique d'harmonie. Quoiqu'on m'eût assuré d'abord que j'exciterais la jalousie de Lampi, j'ai su depuis, au contraire, d'une manière certaine, qu'il louait mes ouvrages, au point de dire, en voyant les mains d'un portrait que j'avais fait d'après le baron de Strogonoff, qu'il ne pourrait pas faire aussi bien.

Il se peut aussi que le favori fût mal disposé pour moi, parce que je ne parus jamais rechercher sa faveur. J'avais même négligé, pendant six mois, de

porter une lettre de recommandation que j'avais pour sa sœur. Zuboff aimait que l'on demandât son appui ; mais un orgueil que je ne crois pas blâmable m'a toujours fait craindre que l'on pût attribuer à la protection les succès que je désirais obtenir; soit à tort, soit à raison, je n'ai jamais voulu devoir qu'à ma palette ma réputation et ma fortune. Zuboff devait avoir peine à comprendre une pareille façon d'agir, lui qui voyait toute une cour à ses pieds. Enivré de sa faveur qui de plus en plus devenait éclatante, on m'a dit qu'il traitait souvent avec une extrême insolence les ministres et les seigneurs. Dès le matin, les plus grands personnages de la cour attendaient dans ses antichambres l'instant où sa porte s'ouvrait; car il avait un *lever*, comme Louis XIV, après lequel on se retirait, heureux d'avoir assisté à la toilette de Platon Zuboff, surtout s'il vous avait honoré d'un sourire.

Dès que j'eus fini les portraits des jeunes grandes-duchesses, l'impératrice me commanda celui de la grande-duchesse Élisabeth, mariée depuis peu à Alexandre. J'ai déjà dit quelle ravissante personne était cette princesse; j'aurais bien voulu ne point représenter sous un costume vulgaire une aussi céleste figure, j'ai même toujours désiré faire un tableau historique d'elle et d'Alexandre, tant les traits de tous deux étaient nobles et réguliers. Toutefois, ce qui venait de m'arriver pour les portraits des grandes-duchesses ne me permettant pas de me livrer à mon inspiration, je la peignis en pied, dans le grand costume de cour, arrangeant des fleurs près d'une corbeille qui en était remplie. Je me rendis chez elle pour les séances, et

l'on me fit entrer dans son divan, nom qu'on donne à d'immenses salons dont un large divan fait le tour ; ce salon était drapé en velours bleu clair, et garni de grandes crépines d'argent. Le fond de ce divan était tout en glaces d'une prodigieuse dimension, en face desquelles se trouvaient les fenêtres en glaces aussi, de sorte qu'elles répétaient d'une manière vraiment magique la vue de la Néva couverte de vaisseaux. La grande-duchesse ne tarda pas à paraître, vêtue d'une tunique blanche, ainsi que je l'avais déjà vue une première fois ; c'était encore Psyché, et son abord si doux, si gracieux, joint à cette charmante figure, me la faisait chérir doublement.

Quand j'eus fini son grand portrait, elle m'en fit faire encore un autre pour sa mère, dans lequel je la peignis avec un châle violet, transparent, appuyée sur un coussin. Je puis dire que plus la grande-duchesse Élisabeth m'a donné de séances, plus je l'ai trouvée bonne et attachante. Un matin, tandis qu'elle posait, il me prit un étourdissement, et des scintillations telles que mes yeux ne pouvaient plus rien fixer. Elle s'en alarma, et courut vite elle-même chercher de l'eau, me frotta les yeux, me soigna avec une bonté inimaginable, et, dès que je fus rentrée chez moi, on vint de sa part savoir de mes nouvelles.

Je fis aussi dans le même temps le portrait de la grande-duchesse Anne, femme du grand-duc Constantin. Celle-ci, née princesse de Cobourg, sans avoir un visage aussi céleste que celui de sa belle-sœur, n'en était pas moins jolie à ravir. Elle pouvait avoir seize ans, et la plus vive gaieté régnait sur tous ses

traits. Ce n'était pourtant pas que cette jeune princesse eût jamais connu le bonheur en Russie. Si l'on peut dire qu'Alexandre tenait de sa mère par sa beauté et par son caractère, on sait qu'il n'en était pas ainsi de Constantin, qui ressemblait beaucoup à son père, sans être pourtant tout à fait aussi laid, et qui se montrait comme lui prodigieusement enclin à la colère. Il est bien vrai que par moments Constantin a témoigné de l'obligeance et de la bonté ; quand il aimait, par exemple, il aimait bien ; mais, à l'exception de quelques personnes qui avaient trouvé le chemin de son cœur, ses emportements, sa violence, le rendaient redoutable à tous ceux qui l'approchaient. Entre différents traits bizarres que l'on racontait de lui, on disait que le soir de ses noces, au moment de monter chez sa femme, il entra dans une fureur horrible contre un soldat de garde à la porte, qui n'exécutait pas assez strictement sa consigne. Cette scène se prolongea d'une manière si étrange que toutes les personnes de sa cour qui l'accompagnaient ne pouvaient concevoir qu'il restât aussi longtemps à maltraiter un factionnaire, au lieu d'aller rejoindre la jeune et jolie femme qu'il avait épousée le matin. Quelque temps après son mariage, il devint très-jaloux de son frère Alexandre, ce qui amenait de fortes querelles entre lui et la duchesse Anne, indignée de ses soupçons. Les choses allèrent au point qu'il en résulta, comme on sait, un divorce. La princesse alla rejoindre d'abord sa famille, et lorsque, beaucoup plus tard, je suis allée en Suisse, elle y était établie.

Tout porte à croire que la grande-duchesse Élisa-

beth, cet ange de beauté, n'a pas été plus heureuse que sa belle-sœur à conserver le cœur d'un époux. L'amour d'Alexandre pour une charmante Polonaise qu'il a mariée au prince Narischkin est connu de toute l'Europe. J'ai vu madame Narischkin, bien jeune, à la cour de Saint-Pétersbourg. Elle et sa sœur y arrivèrent après la mort de leur père, qui fut tué lors de la dernière guerre de Pologne. L'aînée des deux pouvait avoir seize ans. Elles étaient ravissantes à voir, elles dansaient avec une grâce parfaite, et bientôt l'une fit la conquête d'Alexandre, et l'autre celle de Constantin. Madame Narischkin était la plus régulièrement belle; sa taille fine et souple, son visage tout à fait grec la rendait extrêmement remarquable; mais elle n'avait pas, à mes yeux, ce charme céleste de la grande-duchesse Élisabeth.

En général, à cette époque, la cour de Russie était composée d'un si grand nombre de femmes charmantes, qu'un bal chez l'impératrice offrait un coup d'œil ravissant. J'ai assisté au plus magnifique qu'elle ait donné. L'impératrice, très-parée, était assise dans le fond de la salle, entourée des premiers personnages de la cour. Près d'elle se tenaient la grande-duchesse Marie, Paul, Alexandre, qui était superbe, et Constantin, tous debout. Une balustrade ouverte les séparait de la galerie où l'on dansait.

La danse n'était autre chose que des *polonaises*, où je pris place d'abord avec le jeune prince Bariatinski, afin de faire ainsi le tour du bal, après quoi je m'assis sur une banquette pour mieux voir toutes les danseuses. Il me serait impossible de dire quelle quantité de

jolies femmes je vis alors passer devant moi ; mais je ne puis m'empêcher de dire qu'au milieu de toutes ces beautés, les princesses de la famille impériale l'emportaient encore. Toutes les quatre étaient habillées à la grecque, avec des tuniques qu'attachaient sur leurs épaules des agrafes en gros diamants. Je m'étais mêlée de la toilette de la grande-duchesse Élisabeth, en sorte que son costume était le plus correct ; cependant les deux filles de Paul, Hélène et Alexandrine, avaient sur la tête des voiles de gaze bleu clair, semée d'argent, qui donnaient à leurs visages je ne sais quoi de céleste.

La magnificence de tout ce qui entourait l'impératrice, la richesse de la salle, le grand nombre de belles personnes, cette profusion de diamants, l'éclat de mille bougies, faisaient véritablement de ce bal quelque chose de magique.

Peu de jours après, je retournai à la cour pour voir un gala. Lorsque j'arrivai dans la salle [1], toutes les dames invitées étaient déjà debout, près de la table qui venait d'être servie. Peu d'instants après, on ouvrit une grande porte à deux battants, et l'impératrice parut. J'ai dit qu'elle était petite de taille, et pourtant, les jours de représentation, sa tête haute, son regard d'aigle, cette contenance que donne l'habitude de commander, tout en elle enfin avait tant de majesté, qu'elle me parut la reine du monde ; elle portait les grands cordons de trois ordres, et son costume était

[1] Cette salle était garnie de chaque côté par des gradins, sur lesquels, les jours de bal, se plaçaient les habitants de Saint-Pétersbourg qui n'étaient pas de la cour. (*Note de l'auteur.*)

simple et noble; il consistait en une tunique de mousseline brodée en or, que serrait une ceinture de diamants, et dont les manches, très-amples, étaient plissées en travers dans le genre asiatique. Par-dessus cette tunique, était un dolman de velours rouge à manches très-courtes. Le bonnet qui encadrait ses cheveux blancs n'était pas orné de rubans, mais de diamants de la plus grande beauté [1].

Dès que Sa Majesté eut pris place, toutes les dames s'assirent à table, et posèrent, comme tout le monde le fait, leur serviette sur leurs genoux, tandis que l'impératrice attacha la sienne avec deux épingles, ainsi qu'on l'attache aux enfants. Elle s'aperçut bientôt que ces dames ne mangeaient point, et leur dit tout à coup : « Mesdames, vous ne voulez pas suivre mon exemple, aussi faites-vous semblant de manger. Moi, j'ai pris pour toujours le parti d'attacher ma serviette, car, autrement, je ne pourrais même manger un œuf sans en jeter sur ma collerette. »

Je la vis en effet dîner de fort bon appétit. Une belle et bonne musique d'harmonie se fit entendre pendant tout le repas ; les musiciens étaient placés au bout de la salle, dans une large tribune. J'avoue que c'est pour moi une chose charmante, que d'entendre de la musique pendant qu'on est à table. C'est la seule chose qui m'ait jamais fait désirer d'être très-grande dame ou très-riche ; car je préfère la musique à toutes les causeries de gens qui dînent, quoique

[1] Ce costume était habituellement celui de Catherine. Seulement elle ne portait de diamants que les jours de bal ou de gala, et changeait l'étoffe de son dolman selon la saison. (*Note de l'auteur.*)

l'abbé Delille ait dit souvent, « que les morceaux caquetés se digéraient beaucoup mieux. »

A propos de dîners, je dirai ici que bien certainement le plus triste que j'aie fait à Saint-Pétersbourg eut lieu chez cette sœur de Zuboff, chez laquelle j'avais négligé de porter ma lettre de recommandation. Six mois de mon séjour en Russie s'étaient passés lorsque je la rencontrai, un soir, en sortant du spectacle. Elle vint à moi et me dit d'un air fort aimable, qu'elle attendait toujours une lettre que l'on m'avait remise pour elle. Ne sachant pas trop comment m'excuser, je lui répondis que j'avais égaré cette lettre ; mais que je la chercherais de nouveau et que je m'empresserais de la lui porter. Je vais en effet un matin chez la comtesse D***, qui m'engage à dîner pour le surlendemain. On dînait alors à deux heures et demie dans toutes les maisons de Saint-Pétersbourg ; je me rendis donc chez la comtesse à l'heure fixe, avec ma fille qu'elle avait aussi invitée. On nous introduisit dans un salon fort triste, sans que j'eusse aperçu sur mon passage aucun apprêt de dîner. Une heure, deux heures se passent; mais il n'est pas plus question de se mettre à table que si nous venions de prendre le café ; enfin, je vois entrer deux domestiques qui déploient plusieurs tables de jeu, et, quoiqu'il me parût un peu étrange que l'on mangeât dans un salon, je me flatte qu'ils vont servir ; point du tout, ces gens sortent, et quelques minutes après une partie des convives se mettent à jouer. Vers six heures, ma pauvre fille et moi, nous étions tellement affamées, qu'en nous regardant toutes deux dans une glace, nous nous fi-

mes peur et pitié. Je me sentais tout à fait mourante ; ce ne fut qu'à sept heures et demie qu'enfin l'on vint nous dire que l'on était servi ; mais nos pauvres estomacs avaient trop souffert ; il nous fut impossible de manger. J'appris alors que la comtesse D***, étant intimement liée avec lord Wilford, ne dînait, pour lui complaire, qu'à l'heure où l'on dîne à Londres. Le fait est que la comtesse aurait dû m'en avertir ; mais peut-être la sœur du favori s'était-elle persuadé que tout l'univers savait à quelle heure elle se mettait à table.

En général, rien ne me contrariait autant que de dîner en ville ; j'étais cependant parfois obligée de le faire, surtout en Russie, où l'on risque de fâcher tout à fait les maîtres de maison si l'on refuse trop souvent leurs imvitations. Les dîners me plaisaient d'autant moins qu'ils étaient habituellement fort nombreux. Au reste, la plus grande magnificence présidait à ces repas ; la plupart des seigneurs avaient de très-bons cuisiniers français, et la chère était exquise. Un quart d'heure avant de se mettre à table, un domestique apporte sur un plateau des liqueurs de toute espèce avec de petites tartines de pain beurrées. On ne prend guère de liqueur après le dîner ; mais toujours du vin de Malaga excellent.

Il est d'usage que les grandes dames même chez elles passent à table avant les personnes invitées, en sorte que la princesse Dolgoruki et d'autres venaient me prendre le bras afin de me faire passer en même temps qu'elles ; car il est impossible de pousser plus loin que les dames russes la politesse bienveillante qu

fait le charme de la bonne compagnie. J'irai même jusqu'à dire qu'elles n'ont point cette morgue que l'on peut reprocher à quelques-unes de nos dames françaises.

CHAPITRE XVIII

Le froid à Saint-Pétersbourg. — Le peuple russe. — La douceur de ses mœurs. — Sa probité. — Son intelligence. — Les femmes de marchands russes. — Le comte Golovin. — La débâcle de la Néva. — Les salons de Saint-Pétersbourg. — Le théâtre. — Madame Hus. — Mandini. — La comtesse Strogonoff. — La princesse Dolgo Kourakin.

On ne s'apercevrait point à Saint-Pétersbourg de la rigueur du climat, si, l'hiver arrivé, on ne sortait pas de chez soi, tant les Russes ont perfectionné les moyens d'entretenir de la chaleur dans les appartements. A partir de la porte cochère, tout est chauffé par des poêles si excellents, que le feu qu'on entretient dans les cheminées n'est autre chose que du luxe. Les escaliers, les corridors, sont à la même température que les chambres, dont les portes de communication restent ouvertes sans aucun inconvénient. Aussi lorsque l'empereur Paul, qui n'était alors que grand-duc, vint en France sous le nom de prince du Nord, il disait aux Parisiens : « A Saint-Pétersbourg nous voyons le froid; mais ici nous le sentons. » De même quand, après avoir passé sept ans et demi en Russie, je fus de retour à Paris, où la princesse Dolgoruki se trouvait aussi, je me rappelle qu'un jour, étant allée la voir, nous avions un tel froid toutes deux devant sa cheminée que nous nous disions : « Il faut aller passer l'hiver en Russie pour nous réchauffer. »

On sort en prenant de telles précautions, que les étrangers mêmes souffrent à peine de la rigueur du climat. Chacun, dans sa voiture, a de grandes bottes de velours fourrées, et des manteaux doublés d'épaisses fourrures. A dix-sept degrés on ferme le spectacle, et tout le monde reste chez soi. Je suis la seule peut-être qui, ne me doutant pas, un jour, du froid qu'il faisait, imaginai d'aller faire une visite à la comtessé Golovin, le thermomètre étant à dix-huit degrés. Elle logeait assez loin de chez moi, dans la grande rue qu'on appelle la Perspective, et, depuis ma maison jusqu'à la sienne, je ne rencontrai pas une seule voiture, ce qui m'étonnait beaucoup; mais j'allai toujours. Le froid était tel, que d'abord je crus les glaces de ma voiture ouvertes. Lorsque la comtesse me vit entrer dans son salon, elle s'écria : « Mon Dieu! comment êtes-vous sortie ce soir? ne savez-vous donc pas qu'il y a près de vingt degrés? » A ces mots je pense à mon pauvre cocher, et, sans ôter ma pelisse, je cours regagner ma voiture, et retourne bien vite chez moi. Mais ma tête avait été saisie par le froid au point que j'en étais étourdie. On me la frotta avec de l'eau de Cologne pour la réchauffer, autrement je serais devenue folle.

Une chose tout à fait surprenante, c'est le peu d'impression que semble faire une aussi rigoureuse température sur les gens du peuple. Bien loin que leur santé en souffre, on a remarqué que c'est en Russie qu'il existe le plus de centenaires. A Saint-Pétersbourg comme à Moscou, les grands seigneurs et toutes les notabilités de l'empire vont à six et à huit che-

vaux ; leurs postillons sont de petits garçons de huit à dix ans, qui mènent avec une adresse et une dextérité surprenantes. On en met deux pour conduire huit chevaux, et c'est une chose curieuse de voir ces petits bonshommes, vêtus assez légèrement, et quelquefois même leur chemise toute ouverte sur leur poitrine, rester gaiement exposés à un froid qui bien certainement ferait périr en peu d'heures un grenadier français ou prussien. Moi, qui me contentais de deux chevaux à ma voiture, je m'étonnais de même de la douceur et de la résignation des cochers ; jamais ils ne se plaignent. Par les temps les plus rigoureux, lorsqu'ils attendent leurs maîtres, soit au spectacle, soit au bal, ils restent tous là sans bouger, on les voit seulement battre du pied sur leurs siéges pour se réchauffer un peu, tandis que les petits postillons vont s'étendre sur le bas des escaliers. Je dois dire à la vérité qu'on a soin de donner aux cochers des habits et des gants fourrés, et qu'aussitôt que le froid dépasse les degrés ordinaires, si quelque seigneur veut recevoir ou donner un bal, il leur fait distribuer des liqueurs fortes et du bois pour former des feux de bivouac dans les cours et dans la rue.

Le peuple russe est laid en général, mais il a une tenue à la fois simple et fière, et ce sont les meilleurs gens du monde. On ne rencontre jamais un homme ivre, quoique la boisson habituelle soit de l'eau-de-vie de grain. La plupart de ces Russes se nourrissent de pommes de terre, et d'ail mêlé d'huile, qu'ils mangent avec leur pain, en sorte qu'ils infectent, bien qu'ils aient l'usage de se baigner tous les samedis. Cette

pauvre nourriture ne les empêche pas de chanter à tue-tête, en travaillant ou en menant leurs barques, et ce peuple m'a bien souvent rappelé ce qu'au commencement de la révolution disait un soir chez moi le marquis de Chastellux : « Si on leur ôte leur bandeau, ils seront bien plus malheureux ! »

Les Russes sont adroits et intelligents, car ils apprennent tous les métiers avec une facilité prodigieuse ; plusieurs même obtiennent du succès dans les arts. Je vis un jour, chez le comte de Strogonoff, son architecte qui avait été son esclave. Ce jeune homme montrait tant de talent, que le comte le présenta à l'empereur Paul qui le nomma un de ses architectes, et lui commanda de bâtir une salle de spectacle sur les plans qu'il avait fait et qu'il lui avait soumis. Je n'ai point vu cette salle finie, mais on m'a dit qu'elle était fort belle. En fait d'esclaves devenus artistes, je n'avais pas été aussi heureuse que le comte. Comme je me trouvais sans domestique, lorsque celui que j'avais amené de Vienne m'eût volé, le comte de Strogonoff me donna un de ses esclaves, qu'il me dit savoir arranger la palette et nettoyer les brosses de sa belle-fille, quand elle s'amusait à peindre. Ce jeune homme, que j'employai en effet à cet usage, se persuada, au bout de quinze jours qu'il me servait, qu'il était peintre aussi, et ne me donna point de repos que je n'eusse obtenu sa liberté du comte, afin qu'il pût aller travailler avec les élèves de l'Académie. Il m'écrivit sur ce sujet plusieurs lettres qui étaient vraiment curieuses de style et de pensées. Le comte, en cédant à ma prière, me dit : « Soyez sûre qu'a-

vant peu il voudra me revenir. » Je donne vingt roubles à ce jeune homme, le comte lui en donne au moins autant, en sorte qu'il court aussitôt acheter l'uniforme des élèves en peinture, avec lequel il vient me remercier d'un air triomphant. Mais. deux mois après environ, il m'apporta un grand tableau de famille si mauvais que je ne pus le regarder, et qu'on lui avait payé si peu, que le pauvre jeune homme, les frais tout soldés, y perdait huit roubles de son argent. Ainsi que le comte l'avait prévu, un pareil désappointement le fit renoncer à sa triste liberté, et le fit retourner chez son maître.

Les domestiques sont remarquables par leur intelligence. J'en avais un qui ne savait pas un mot de français, et moi, je ne savais pas un mot de russe; mais nous nous entendions parfaitement sans le secours de la parole. En levant le bras, je lui demandais mon chevalet, ma boîte à couleurs, enfin je lui figurais les différents objets dont j'avais besoin. Il comprenait tout et me servait à merveille. Une autre qualité bien précieuse que je trouvais en lui, c'était une fidélité à toute épreuve : on m'envoyait très-souvent des billets de banque en payement de mes tableaux, et, lorsque j'étais occupée à peindre, je les posais près de moi sur une table ; en quittant mon travail, j'oubliais constamment d'emporter ces billets, qui restaient là souvent trois ou quatre jours sans que jamais il en ait soustrait un seul. Il était en outre d'une sobriété rare, je ne l'ai pas vu ivre une seule fois. Ce bon serviteur se nommait Pierre ; il pleura lorsque je quittai Saint-Pétersbourg, et moi je l'ai toujours vivement regretté.

Le peuple russe en général a de la probité, et sa nature est douce. A Saint-Pétersbourg, à Moscou, non-seulement on n'entend jamais parler d'un grand crime, mais on n'entend parler d'aucun vol. Cette conduite honnête et paisible surprend dans des hommes encore à peu près barbares, et beaucoup de personnes l'attribueront à l'esclavage dans lequel ils se trouvent; mais moi, je pense qu'elle tient à ce que les Russes sont extrêmement religieux. Peu de temps après mon arrivée à Saint-Pétersbourg, j'allai voir à la campagne la belle-fille de mon ancien ami le comte de Strogonoff. Sa maison à Kaminostroff était située à droite du grand chemin qui borde la Néva. Je descendis de voiture, j'ouvris une petite barrière en treillage qui donnait entrée dans le jardin que je traversai, et j'arrivai dans un salon au rez-de-chaussée, dont je trouvai la porte toute grande ouverte. Il était donc très-facile d'entrer chez la comtesse de Strogonoff; aussi, quand je l'eus trouvée dans un petit boudoir et qu'elle m'eut montré ses appartements, je fus très-surprise de voir tous ses diamants près d'une fenêtre qui donnait sur le jardin, et par conséquent à peu près sur la grande route. Cela me parut d'autant plus imprudent, que les dames russes ont l'usage d'étaler leurs diamants et leurs bijoux dans de grandes montres couvertes d'un verre, telles qu'on en voit chez les bijoutiers. « Madame, lui dis-je, ne craignez-vous pas d'être volée? — Non, me répondit-elle, voilà la meilleure des polices. » Et elle me montra, placées au-dessus de l'écrin, plusieurs images de la Vierge et de saint Nicolas, patron du pays, devant lesquelles brûlait une

lampe. Il est de fait que, durant les sept années et plus que j'ai passées en Russie, j'ai toujours reconnu qu'en toute occasion l'image de la Vierge, ou d'un saint, et la présence d'un enfant, ont toujours quelque chose de sacré pour un Russe.

Les gens du peuple, lorsqu'ils vous adressent la parole, ne vous nomment pas autrement, selon votre âge, que *mère*, *père*, *frère* ou *sœur*, sans que cet usage excepte l'empereur, l'impératrice et toute la famille impériale.

On ne voit pas à Saint-Pétersbourg de filles publiques se promener dans la ville; elles habitent un quartier qui leur est assigné, et sont de si mauvais genre que les gens comme il faut ne vont jamais chez elles. Je n'ai pas entendu dire, non plus, qu'il y eût des filles entretenues comme à Paris, si ce n'étaient quelques actrices.

Dans la classe supérieure à celle du peuple, il existe un grand nombre de personnes aisées et même riches. Les femmes de marchands, par exemple, dépensent beaucoup pour leur toilette, sans que cela paraisse apporter aucune gêne dans le ménage. Elles sont surtout coiffées avec une élégante magnificence. Sur leurs bonnets, dont les papillons sont le plus souvent ornés de perles fines,elle portent une large draperie qui de leur tête retombe sur leurs épaules et sur leur dos, jusqu'en bas des reins. Cette espèce de voile produit sur le visage un demi-jour, dont il faut avouer qu'elles ont besoin, attendu que toutes, je ne sais pourquoi, mettent du blanc, du rouge, et peignent leurs sourcils en noir, de la manière la plus ridicule.

Plusieurs fermiers sont aussi fort riches. Je me souviens qu'arrivant un jour pour dîner chez le comte Golovin, je trouvai dans le salon un grand et gros homme qui avait tout à fait l'air d'un paysan renforcé. Quand on eut annoncé le dîner, je vis cet homme se mettre à table avec nous, ce qui me parut extraordinaire, et je demandai, tout bas, à la comtesse qui il était : « C'est, me dit-elle, le fermier de mon mari, qui vient de lui prêter soixante mille roubles pour que nous puissions satisfaire à quelques dettes ; l'obligeance de ce bon fermier vaut bien le dîner que nous lui donnons. » Rien n'était plus naturel en effet ; ce qui aurait pu me le paraître un peu moins, c'est que le comte Golovin, avec une fortune aussi considérable que la sienne, ait besoin de l'argent de son fermier ; mais je n'en étais plus à apprendre avec quelle facilité les seigneurs russes dépensent leur revenu ; il faut dire, à la vérité, qu'ils sont infiniment plus magnifiques que les Français. Il résulte toutefois de ce luxe extraordinaire, auquel le nôtre ne peut être comparé, que, pour être payé quand ils vous doivent, il faut aller chez eux vers le premier janvier, ou vers le premier juillet, époque où ils touchent le revenu de leurs terres ; autrement, on court risque de les trouver sans argent. Tant que je suis restée dans l'ignorance de cet usage, j'ai souvent attendu le payement des portraits que j'avais faits. Au reste, le comte Golovin, dont je parle, était le meilleur homme du monde ; mais il n'avait aucun ordre. Par exemple, il acceptait tous les placements qu'on lui offrait ; car, pour son malheur, on avait beaucoup de confiance en lui. Il tenait compte exacte-

ment de l'intérêt à dix pour cent, taux ordinaire à Saint-Pétersbourg; puis, au lieu de faire valoir ces fonds de manière ou d'autre, il les gardait dans sa cassette, pour s'en servir, s'il s'en présentait l'occasion ; en sorte qu'on m'a dit qu'à sa mort, lorsque l'on ouvrit cette cassette, on y trouva de quoi payer la plus grande partie de ce qu'il devait.

La comtesse Golovin était une femme charmante, pleine d'esprit et de talents, ce qui suffisait souvent pour nous tenir compagnie; car elle recevait peu de monde. Elle dessinait très-bien, et composait desromances charmantes, qu'elle chantait en s'accompagnant du piano. De plus, elle était à l'affût de toutes les nouvelles littéraires de l'Europe, qui, je crois, étaient connues chez elle aussitôt qu'à Paris. Elle avait pour amie intime la comtesse Tolstoï, qui était belle et bonne, mais était beaucoup moins animée que la comtesse Golovin ; et peut-être ce contraste dans leur caractère avait-il formé et cimenté leur liaison.

Lorsque le mois de mai arrive à Saint-Pétersbourg, il ne s'agit encore ni de fleurs printanières dont l'air soit embaumé, ni de ce chant du rossignol tant chanté par les poëtes. La terre est couverte de neige à moitié fondue; la Doga apporte dans la Néva des glaçons aussi gros que d'énormes rochers amoncelés les uns sur les autres, et ces glaçons ramènent le froid qui s'était adouci après la débâcle de la Néva. On peut appeler cette débâcle une belle horreur, le bruit en est épouvantable; car, près de la Bourse, la Néva a plus de trois fois la largeur de la Seine au pont Royal [1] ; que l'on

[1] Il a toujours été impossible d'établir un pont d'une rive à l'au-

imagine donc l'effet que produit cette mer de glace, se fendant de toutes parts. En dépit des factionnaires que l'on place alors tout le long des quais pour empêcher le peuple de sauter de glaçon en glaçon, des téméraires s'aventurent sur la glace devenue mouvante pour gagner l'autre bord. Avant d'entreprendre ce dangereux trajet, ils font le signe de la croix, et s'élancent, bien persuadés que, s'ils périssent, c'est qu'ils y sont prédestinés. Au moment de la débâcle, le premier qui traverse la Néva en bateau présente une coupe en argent, remplie d'eau de la Néva, à l'empereur qui la lui rend remplie d'or.

On ne décalfeutre pas encore les fenêtres à cette époque, et la Russie n'a point de printemps; mais aussi la végétation se presse pour regagner le temps perdu. On peut dire, et c'est à la lettre, que les feuilles poussent à vue d'œil. J'allai un jour, à la fin du mois de mai, me promener avec ma fille au jardin d'été ; et, voulant nous assurer si tout ce qu'on nous avait dit sur la rapidité de la végétation était vrai, nous remarquâmes des feuilles d'arbustes qui n'étaient encore qu'en bourgeons. Nous fîmes un grand tour d'allée, puis, étant revenues à la place que nous venions de quitter, nous trouvâmes les bourgeons ouverts et les feuilles entièrement étendues.

tre; aucun ne résisterait aux glaçons de la Doza. La communication entre les deux bords n'existe que par un pont de bateaux qu'on retire au moment de la débâcle. J'ai vu pourtant au Palais des beaux arts le modèle d'un pont d'une seule arche qu'un esclave russe a fait d'instinct, n'ayant reçu nulle éducation. Ce modèle est admirable. Il faut que de fortes raisons empêchent de l'exécuter.

(*Note de l'auteur.*)

Les Russes tirent parti, même de la rigueur de leur climat, pour se divertir. Par le plus grand froid, il se fait des parties de traîneaux, soit de jour, soit de nuit aux flambeaux. Puis, dans plusieurs quartiers, on établit des montagnes de neige sur lesquelles on va glisser avec une rapidité prodigieuse, sans aucun danger ; car des hommes, habitués à ce métier, vous lancent du haut de la montagne, et d'autres vous reçoivent en bas.

Une des belles cérémonies qu'on puisse voir est celle de la bénédiction de la Néva. Elle a lieu tous les ans, et c'est l'archimandrite qui donne la bénédiction en présence de l'empereur, de la famille impériale et de tous les grands dignitaires. Comme à cette époque la glace de la Néva a pour le moins trois pieds d'épaisseur, on y pratique un grand trou dans lequel, après la cérémonie, chacun vient puiser de l'eau bénite. Assez souvent on y voit des femmes y plonger de petits enfants ; parfois il arrive à ces malheureuses mères de laisser échapper la pauvre victime du préjugé ; mais alors, au lieu de pleurer la perte de son enfant, la mère se félicite du bonheur de l'ange qui s'en va prier pour elle. L'empereur est obligé de boire le premier verre d'eau, que l'archimandrite lui présente.

J'ai déjà dit qu'il faut aller dans la rue pour s'apercevoir du froid à Saint-Pétersbourg. C'est tellement vrai que les Russes ne se contentent pas de donner à leurs appartements la température du printemps, plusieurs salons sont entourés de grands paravents vitrés, derrière lesquels sont placés des caisses et des pots remplis des plus belles fleurs que donne chez nous le mois de mai.

L'hiver, les appartements sont éclairés avec le plus grand luxe. On les parfume avec du vinaigre chaud dans lequel on jette des branches de menthe, ce qui donne une odeur très-agréable et très-saine. Toutes les pièces sont garnies de longs et larges divans, sur lesquels les femmes et les hommes s'établissent ; j'avais si bien pris l'habitude de ces siéges que je ne pouvais plus m'asseoir sur un fauteuil.

Les dames russes saluent en s'inclinant, ce qui me paraissait plus noble et plus gracieux que nos révérences. Elles ne sonnaient point leurs domestiques, mais les appelaient en frappant dans leurs mains, comme on dit que les sultanes font dans le sérail. Toutes les dames russes avaient à la porte de leur salon un homme en grande livrée, qui restait toujours là, pour ouvrir aux visites ; car je crois avoir remarqué qu'à cette époque l'usage n'était pas de les annoncer. Mais ce qui m'a paru plus étrange, c'est de voir quelques-unes de ces dames faire coucher une femme esclave sous leur lit.

Tous les soirs j'allais dans le monde. Non-seulement les bals, les concerts, les spectacles, étaient fréquents, mais je me plaisais dans ces réunions journalières, où je retrouvais toute l'urbanité, toute la grâce d'un cercle français ; car, pour me servir de l'expression de la princesse Dolgoruki, il semble que le bon goût ait sauté à pieds joints de Paris à Saint-Pétersbourg. Les maisons ouvertes ne manquaient pas, et dans toutes on était reçu de la manière la plus aimable. On se réunissait vers les huit heures, et l'on soupait à dix. Dans l'intervalle, on prenait du thé comme partout

ailleurs; mais le thé en Russie est si excellent que moi, qu'il incommode et qui ne peux en prendre, j'étais embaumée par son parfum. Je buvais, au lieu de thé, de l'hydromèle. Cette boisson, qui est charmante, se fait avec du bon miel et des petits fruits qui viennent dans les bois de la Russie; on la laisse pendant un certain temps à la cave avant de la mettre en bouteille; je la trouve bien préférable au cidre, à la bière, et même à la limonade.

Deux maisons extrêmement recherchées étaient celles de la princesse Michel Galitzin, qui a fait plusieurs séjours à Paris et où elle a marié une de ses filles à un Français, M. le comte de Caumont, et de la princesse Dolgoruki; il existait même entre ces deux dames, relativement à leurs soirées, une sorte de rivalité. La première, moins belle que la princesse Dolgoruki, était plus jolie. Elle avait infiniment d'esprit, mais elle était fantasque à l'excès. Elle vous boudait tout à coup et sans aucun motif, puis l'instant d'après elle vous disait les choses les plus aimables et les plus flatteuses. Le comte de Choiseul-Gouffier en était amoureux fou au point que les caprices, l'humeur bizarre, qu'il lui fallait supporter, ne faisaient qu'augmenter son amour. Il était curieux de le voir saluer la princesse jusqu'à terre lorsqu'elle arrivait après lui dans un salon; mais tel était autrefois le respect que l'on marquait à la femme que l'on ne voulait pas afficher, et cela, quel que fût l'amour qu'on avait pour elle. De nos jours, il est vrai, on n'affiche pas davantage, mais c'est par indifférence.

Les soupers de la princesse Dolgoruki étaient char-

mants; elle y réunissait le corps diplomatique, les étrangers les plus marquants, et chacun s'empressait de s'y rendre, tant la maîtresse de maison était aimable. Aussi n'avais-je pas tardé à répondre aux avances qu'elle avait bien voulu me faire, et je la voyais très-souvent. Elle me donnait toujours au spectacle une place dans sa loge, qui était fort près du théâtre, en sorte que je pouvais apprécier parfaitement, dans la tragédie, le jeu si noble de madame Hus, dont le son de voix était enchanteur, et dans la comédie le jeu si fin de mademoiselle Suzette, qui jouait les rôles de soubrettes. Les acteurs et les actrices de Saint-Pétersbourg étaient tous français, et, sans égaler les grands comédiens que Paris possédait alors, ils avaient pour la plupart beaucoup de talent, et jouaient avec un ensemble parfait. Nous ne tardâmes pas d'ailleurs à voir arriver un homme qui, quoique jeune, avait déjà fait les délices de l'Italie et de la France. C'était Mandini, que l'on peut dire avoir réuni pour le théâtre tous les avantages imaginables. Il était beau; il était grand acteur, il chantait admirablement, et il arrivait de Paris, où plusieurs personnes peuvent encore se souvenir de l'avoir entendu. Comme il ne pouvait point jouer les opéras français, on monta l'été chez la princesse Dolgoruki plusieurs opéras italiens, qui furent représentés sur le petit théâtre d'Alexandrowski. On donnait naturellement à Mandini les premiers rôles, dans lesquels il était si ravissant, qu'il fallait que les dames et les seigneurs qui le secondaient fissent l'entier sacrifice de leur amour-propre.

Aucune femme, je crois, n'avait plus de dignité

dans sa personne et dans ses manières que la princesse Dolgoruki ; comme elle avait vu ma Sibylle, dont elle était enthousiasmée, elle désira que je fisse son portrait dans ce genre [1], et j'eus le plaisir de la satisfaire entièrement. Le portrait fini, elle m'envoya une fort belle voiture, et mit à mon bras un bracelet, fait d'une tresse de cheveux, sur laquelle des diamants sont arrangés de manière qu'on y lit : *Ornez celle qui orne son siècle.* Je fus extrêmement touchée de la grâce et de la délicatesse d'un pareil présent.

Je voyais aussi très-fréquemment le comte de Strogonoff, son fils et sa belle-fille. Cette dernière était jeune, jolie et très-spirituelle. Son mari, qui avait vingt-cinq ans au plus, était un homme charmant. Une actrice qui venait de Paris lui tourna la tête. La comtesse s'aperçut de son infidélité, et, comme elle l'aimait beaucoup, elle en souffrit excessivement sans jamais lui en parler. Le jeune comte entretenait avec faste cette actrice, qui s'appelait mademoiselle Lachassaigne ; il eut d'elle un enfant, et lui fit alors six mille roubles de pension. Lorsque la guerre eut lieu avec les Français, il y fut tué ; mais la jeune comtesse n'en a pas moins continué sa pension de six mille roubles à l'actrice. Ce trait me semble à la fois si noble et si bon qu'il suffit à son éloge.

La bonne, la charmante princesse Kourakin recevait peu ; mais chaque soir elle se réunissait à la société, le plus souvent chez la princesse Dolgoruki, où c'était un bonheur pour moi de la rencontrer. Il était tout à

[1] Madame Vigée Le Brun n'a pas mentionné le portrait de la princesse Dolgoruki dans la liste de ses portraits et tableaux.

fait impossible de la voir deux fois sans l'aimer. Son esprit, son naturel, sa bonté, avaient je ne sais quoi de naïf dans son caractère qui me faisait l'appeler l'enfant de sept ans ; tout en elle me charmait, tout lui gagnait les cœurs ; et je ne veux pas que l'on croie ici que la tendre amitié que j'ai sentie pour elle m'engage à flatter sa mémoire. La princesse Kourakin est venue à Paris où elle est restée longtemps; madame de Bawr [1], M. de Sabran [2], M. Briffaut [3], l'ont connue et ont été ses amis : ils peuvent dire si mes regrets m'aveuglent, et si la société n'a point perdu en elle un de ses plus aimables ornements.

[1] Auteur de la jolie comédie *les Suites d'un bal masqué*. Elle était née Alexandrine. Sophie Coury de Champgrand et avait d'abord été mariée au comte de Saint-Simon, le célèbre fondateur de la religion sociale; mais l'étrangeté de caractère de ce dernier amena bientôt le divorce entre les époux. Redevenue libre de sa personne, madame de Champgrand épousa le baron de Bawr; elle en fut séparée peu de temps après son mariage par un horrible accident : M. de Bawr passait dans une rue de Paris en même temps qu'un de ces hauts et grands chariots, à un seul essieu, qui servent au transport des grosses pierre de taille et qui en était chargé ; l'essieu du chariot se rompit au moment où le baron de Bawr se trouvait tout auprès; il fut écrasé par la chute de la charge de ce chariot. Madame de Bawr, née en 1772, est morte à Paris le 31 décembre 1860.

[2] Le comte de Sabran fut l'un des hommes les plus spirituels de son temps. Il a composé de très-jolies fables.

[3] De l'Académie française.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Lettres à la princesse Kourakin.

LETTRE IV.

LETTRE V.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

Souvenirs.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété fils.

SOUVENIRS

DE MADAME

VIGÉE LE BRUN

Corbeil, typ. et stér. de Crété fils.

SOUVENIRS

DE MADAME

VIGÉE LE BRUN

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PARIS
DE ROUEN, DE SAINT-LUC DE ROME ET D'ARCADIE
DE PARME ET DE BOLOGNE
DE SAINT-PÉTERSBOURG, DE BERLIN, GENÈVE ET AVIGNON

En écrivant mes Souvenirs, je me rappellerai le temps passé, qui doublera pour ainsi dire mon existence.

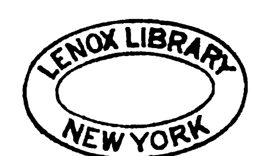
J.-J. ROUSSEAU.

v

TOME SECOND

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DE L'ÉCOLE

1869


LENOX LIBRARY
NEW YORK

SOUVENIRS

DE MADAME

VIGÉE LE BRUN

CHAPITRE XIX

Le lac de Pergola. — L'île de Krestowski. — L'île de Zelaguin. — Le général Melissimo. — Dîner turc. — J'écris à Cléry, valet de chambre de Louis XVI. — Sa réponse. — Je fais le portrait de Marie-Antoinette pour madame la duchesse d'Angoulême. — Lettre que m'écrit madame la duchesse d'Angoulême.

Une grande jouissance avait lieu pour moi lorsque, après avoir respiré pendant plusieurs mois l'air glacé du dehors ou l'air échauffé par les poêles, je voyais arriver l'été. La promenade alors me semblait une chose délicieuse, et je me pressais de parcourir les beaux environs de Saint-Pétersbourg. J'allais très-souvent au lac de Pergola [1], seule avec mon bon domestique russe, prendre ce que j'appelais un bain d'air. Je me plaisais à contempler son eau si limpide, qui réfléchissait

[1] Ce beau lac appartenait à madame de Schouvaloff, femme de l'auteur de l'Épître à Ninon, et dont la fille a épousé le comte Diedrestein, frère de la belle comtesse Kinska. (*Note de l'auteur.*)

vivement les arbres qui l'environnaient. Puis je montais sur les hauteurs dont il est entouré. D'un côté j'avais la mer pour horizon, et je distinguais les voiles des vaisseaux, éclairées par le soleil. Là régnait un silence qui n'était troublé que par le chant de mille oiseaux, ou souvent par celui d'une cloche lointaine. Cet air pur, ce lieu sauvage et pittoresque, me charmaient. Mon bon Pierre, qui faisait réchauffer mon petit dîner ou qui cueillait des bouquets de fleurs champêtres pour me les apporter, me faisait penser à Robinson dans son île avec Vendredi.

La chaleur étant alors très-forte, j'allais souvent aussi me promener de très-grand matin avec ma fille à l'île de Krestowski. L'extrémité de cette île paraissait joindre la mer sur laquelle naviguaient de grandes barques. L'horizon n'avait point de bornes, et cette vue était calme et belle. Nous y allâmes aussi le soir pour voir danser les paysannes russes, dont le costume est si pittoresque.

Je me souviens, au sujet de la grande chaleur qu'il fait souvent à Saint-Pétersbourg, qu'un jour du mois de juillet de je ne sais plus quelle année, et durant lequel mois il fit encore plus chaud qu'en Italie, je vis la mère de la princesse Dolgoruki, la princesse Bariatinska, qui avait été jolie comme un ange et dont l'esprit fin et naturel la rendit une des plus aimables femmes de Saint-Pétersbourg, établie dans sa cave, et sa dame de compagnie, assise sur les premières marches de l'escalier, lui faisant très-tranquillement la lecture.

Mais revenons à l'île de Krestowski. Comme nous

faisions une promenade en bateau, nous rencontrâmes une multitude d'hommes et de femmes, se baignant tous pêle-mêle. Nous aperçûmes même de loin des jeunes gens tout nus à cheval, qui allaient ainsi se baigner avec leurs chevaux. Dans tout autre pays un grand scandale naîtrait de pareilles indécences ; mais il en est autrement là où règne l'innocence de la pensée. Personne ne songeait à mal, car le peuple russe a vraiment l'ingénuité de la première nature. Dans les familles, l'hiver, le mari, la femme, les enfants, se couchent ensemble sur leur poêle; si le poêle ne suffit pas, ils s'étendent sur des bancs de bois, rangés autour de leur hangar, et enveloppés seulement de leur peau de mouton. Ces braves gens ont conservé les mœurs des anciens patriarches.

Une des promenades qui me charmaient le plus était celle de l'île de Zélaguin, qui, pour avoir été un très-beau jardin anglais, n'en était pas moins abandonnée alors. Toutefois, il y restait encore de très-beaux arbres, des allées charmantes, un temple, entouré de superbes saules pleureurs et de petites rivières courantes, quelques masses de fleurs qui réjouissaient les yeux, des ponts dans le genre anglais, et des arbres verts magnifiques. Je ne concevais pas comment on avait abandonné ce lieu qui pouvait devenir le plus délicieux du monde; depuis mon retour en France, en effet, j'ai appris que l'empereur Alexandre l'a fait soigner, et qu'il en a fait un des plus beaux jardins qu'on puisse voir. Il y avait dans cette île des vues si belles et si pittoresques, que j'en ai dessiné une grande quantité ; aussi, pour jouir tout à mon aise de cette char-

mante promenade, je louai, presque en face, sur les bords de la Néva, une petite maison construite en bois.

La situation de cette maisonnette était délicieuse et d'une gaieté ravissante, en ce que la plupart des barques, qui allaient et venaient sans cesse sur la rivière, me donnaient un concert perpétuel de musique vocale ou d'instruments à vent. Tout près de moi, le général Melissimo, grand maître de l'artillerie, habitait une fort jolie maison, et j'étais charmée de son voisinage; car le général était le meilleur et le plus obligeant des hommes. Comme il avait séjourné longtemps en Turquie, sa maison offrait un modèle, non-seulement du luxe, mais du *confortable* oriental. Il s'y trouvait une salle de bain, éclairée par en haut, et dans le milieu de laquelle était une cuve assez grande pour contenir une douzaine de personnes. On descendait dans l'eau par quelques marches; le linge qui servait à s'essuyer en sortant du bain, était posé sur la balustrade en or qui entourait la cuve, et ce linge consistait en de grands morceaux de mousseline de l'Inde brodés en bas de fleurs et d'or, afin que la pesanteur de cette bordure pût fixer la mousseline sur les chairs, ce qui me parut une recherche pleine de magnificence. Autour de cette salle régnait un large divan, sur lequel on pouvait s'étendre et se reposer après le bain, outre qu'une des portes ouvrait sur un charmant petit boudoir dont le divan formait un lit de repos. Ce boudoir donnait sur un parterre de fleurs odoriférantes, et quelques tiges montaient jusqu'à la fenêtre. C'est dans ce boudoir que le général nous donna un déjeuner en fruits, en fromage à la

crême, et en excellent café moka, qui régala beaucoup ma fille. Il nous invita une autre fois à un très-bon dîner, et le fit servir sous une belle tente turque qu'il avait rapportée de ses voyages. On avait dressé cette tente sur la pelouse fleurie qui faisait face à la maison. Nous étions une douzaine de personnes, toutes assises sur de magnifiques divans qui entouraient la table : on nous servit une quantité de fruits parfaits au dessert ; ce dîner fut tout à fait asiatique, et la manière dont le général nous reçut tous donna encore plus de prix à toutes ces bonnes choses. J'aurais seulement désiré chez lui qu'on ne tirât point tout près de nous des coups de canon au moment où nous nous mettions à table, mais on m'a dit que c'était l'usage chez tous les généraux d'armée.

Je ne louai qu'un été ma petite maison sur la Néva ; l'été suivant, le jeune comte de Strogonoff me prêta une maison charmante à Kaminostroff, où je me plaisais beaucoup. Tous les matins, j'allais seule me promener dans une forêt voisine, et je passais mes soirées chez la comtesse Golovin, qui était établie tout à côté de moi. Je trouvais là le jeune prince Bariatinski, la princesse Tarente et plusieurs autres personnes aimables. Nous causions, ou nous faisions des lectures jusqu'au moment du souper; enfin mon temps se passait le plus agréablement du monde.

La paix et le bonheur dont je jouissais ne m'empêchaient pas néanmoins de penser bien souvent à la France et à ses malheurs. J'étais surtout poursuivie par le souvenir de Louis XVI et de Marie-Antoinette, au point qu'un de mes désirs les plus vifs était de faire

un tableau qui les représentât dans un des moments touchants et solennels qui avaient dû précéder leur mort. J'ai déjà dit que j'avais évité soigneusement la connaissance de ces tristes détails, mais alors il me fallait bien les connaître, si je voulais intéresser. Je savais que Cléry s'était réfugié à Vienne, après la mort de son auguste maître ; je lui écrivis, et je l'instruisis de mon désir, en le priant de m'aider à l'exécuter. Fort peu de temps après, je reçus de lui la lettre suivante, que j'ai toujours gardée, et que je copie mot pour mot [1].

« MADAME,

« La connaissance parfaite que vous avez des personnages de l'auguste famille de Louis XVI m'avait fait dire à madame la comtesse de Rombeck, que personne autre que vous ne pourrait rendre les scènes déchirantes qu'a eu à éprouver cette malheureuse famille, dans le cours de sa captivité. Des faits aussi intéressants doivent passer à la postérité, et le pinceau de madame Le Brun peut seule les y transmettre avec vérité.

« Parmi ces scènes de douleur, on pourrait en peindre six :

« 1° Louis XVI dans sa prison, entouré de sa famille, donnant des leçons de géographie et de lecture à ses enfants ; la reine et madame Élisabeth occupées en ce moment à coudre et à racommoder leurs habits ;

« 2° La séparation du roi et de son fils, le 11 dé-

[1] M. J. Tripier le Franc est aujourd'hui possesseur de ce très-précieux autographe.

cembre, jour que le roi parut à la Convention pour la première fois, et qu'il a été séparé de sa famille jusqu'à la veille de sa mort;

« 3° Louis XVI interrogé dans la Tour, par quatre membres de la Convention, et entouré de son conseil : MM. de Malesherbes, de Sèze et Tronchet;

« 4° Le conseil exécutif annonçant au roi son décret de mort, et la lecture de ce décret par Gronvelle;

« 5° Les adieux du roi à sa famille, la veille de sa mort;

« 6° Son départ de la Tour pour marcher au lieu du supplice.

« Celui de ces faits qui paraît généralement toucher le plus les âmes sensibles est le moment des adieux. Une gravure a été faite en Angleterre sur ce sujet; mais elle est bien loin de la vérité, tant dans la ressemblance des personnages, que des localités.

« Je vais tâcher, Madame, de vous donner les détails que vous désirez pour faire une esquisse de ce tableau. La chambre où s'est passée cette scène peut avoir quinze pieds carrés ; les murs sont recouverts en papier en forme de pierre de taille, ce qui représente bien l'intérieur d'une prison. A droite, près de la porte d'entrée, est une grande croisée, et, comme les murs de la Tour ont neuf pieds d'épaisseur, la croisée se trouve dans un enfoncement d'environ huit pieds de large ; mais en diminuant vers l'extrémité où l'on aperçoit de très-gros barreaux. Dans l'embrasure de cette croisée est un poêle de faïence de deux pieds et demi de large sur trois pieds et demi de haut; le tuyau passe sous la croisée, et il est adossé à la partie gauche

de l'embrasure et au commencement. De la croisée au mur de face, il peut y avoir huit pieds ; à ce mur et près du poêle est une lampe-quinquet qui éclairait toute la salle, la scène s'étant passée de nuit, c'est-à-dire à dix heures du soir. Le mur de face peut avoir quinze pieds; une porte à deux vantaux le sépare; mais elle se trouve plus du côté droit que dugauche. Cette porte est peinte en gris; un des vantaux doit être ouvert pour laisser apercevoir une partie de la chambre à coucher. On doit voir la moitié de la cheminée qui se trouve en face de la porte ; une glace est dessus, une partie d'une tenture de papier jaune, une chaise près de la cheminée, une table devant; une écritoire, des plumes, du papier et des livres, sont sur la table. La partie gauche de la salle est une cloison en vitrage ; aux deux extrémités sont deux portes vitrées ; derrière cette cloison est une petite pièce qui servait de salle à manger. C'est dans cette salle que le roi assis et entouré de sa famille leur a fait part de ses dernières volontés. C'est en sortant de cette petite salle à manger, le roi s'avançant vers la porte d'entrée, comme pour reconduire sa famille, que cette scène doit être prise, et ce fut aussi le moment le plus douloureux.

« Le roi était debout, tenant par la main droite la reine, qui à peine pouvait se soutenir ; elle était appuyée sur l'épaule droite du roi ; le dauphin, du même côté, se trouve enlacé dans le bras droit de la reine qui le presse vers elle ; il tient avec ses petites mains celle droite du roi et la gauche de la reine, les baise et les arrose de ses larmes. Madame Élisabeth est au côté gauche du roi, pressant de ses deux mains

le haut du bras du roi, et levant les yeux remplis de larmes vers le ciel ; Madame Royale est devant elle, tenant la main gauche du roi, en faisant retentir la salle des gémissements les plus douloureux. Le roi, toujours calme, toujours auguste, ne versait aucune larme ; mais il paraissait cruellement affecté de l'état douloureux de sa famille. Il lui dit avec le son de voix le plus doux, mais plein d'expressions touchantes : *Je ne vous dis point adieu, soyez assurée que je vous verrai encore demain matin, à sept heures?* — *Vous nous le promettez*, dit la reine, pouvant à peine articuler. — *Oui, je vous le promets*, répondit le roi ; *adieu.* — Dans ce moment les sanglots redoublèrent, Madame Royale tomba presque évanouie aux pieds du roi qu'elle tenait embrassé ; madame Élisabeth s'occupa vivement de la soutenir. Le roi fit un effort bien pénible sur lui-même, il s'arracha de leurs bras, et rentra dans sa chambre. Comme j'étais près de madame Élisabeth, j'aidai cette princesse à soutenir Madame Royale pendant quelques degrés ; mais on ne me permit pas de suivre plus loin, et je rentrai près du roi. Pendant cette scène, quatre officiers municipaux, dont deux très-mal vêtus et le chapeau sur la tête, se tenaient dans l'embrasure de la croisée, se chauffant au poêle sans se mouvoir. Ils étaient décorés d'un ruban tricolore avec une cocarde au milieu.

« Le roi était vêtu d'un habit brun mélangé, avec un collet de même, une veste blanche de piqué de Marseille, une culotte de casimir gris et des bas de soie gris, des boucles d'or, mais très-simples, à ses souliers, un col de mousseline, les cheveux un peu

poudrés, une boucle séparée en deux ou trois, le toupet en vergette un peu longue, les cheveux de derrière noués en catogan.

« La reine, Madame Royale et madame Élisabeth étaient vêtues d'une robe blanche de mousseline, de fichus très-simples en linon, de bonnets absolument pareils faits en forme de baigneuses, garnis d'une petite dentelle, un mouchoir garni aussi de dentelle, noué dessus le bonnet en forme de marmotte.

« Le jeune prince avait un habit de casimir d'un gris verdâtre, une culotte ou pantalon pareil, un petit gilet de basin blanc rayé, l'habit décolleté et à revers, le col de la chemise uni et retombant dessus le collet de l'habit, le jabot de batiste plissé, des souliers noirs noués avec un ruban, les cheveux blonds sans poudre, tombant négligemment et bouclés sur le front et sur les épaules, relevés en natte derrière, et ceux de devant tombaient naturellement et sans poudre. Les cheveux de la Reine étaient presque tous blancs, ceux de Madame d'un beau blond clair, et ceux de madame Élisabeth aussi blonds, mais de nuance plus foncée. Voilà à peu près, Madame, les détails que je puis vous donner sur ce sujet; s'ils ne remplissent point vos désirs, daignez me faire d'autres questions, et je tâcherai d'y répondre. Il me reste une grâce à vous demander, c'est que tous ces détails restent entre nous. Comme j'ai des notes où tous ces faits sont écrits, je ne voudrais point qu'ils soient connus avant leur impression [1]. J'espère que quelque jour vous re-

[1] Les notes, dont parle Cléry dans sa lettre, ont été publiées par lui sous le titre de : *Journal de ce qui s'est passé dans la Tour du*

viendrez habiter cette ville ; et, si vous désirez faire d'autres tableaux sur ces tristes événements, je serai fort aise de pouvoir vous être agréable en quelque chose. En attendant, je vous prie d'agréer, Madame, les respectueux hommages,

« De votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« CLÉRY.

« Vienne, le 27 octobre 1796. »

Cette lettre me fit une si cruelle impression, que je reconnus l'impossibilité d'entreprendre un ouvrage pour lequel chaque coup de pinceau m'aurait fait fondre en larmes. Je renonçai donc à mon projet ; toutefois, j'eus le bonheur, pendant mon séjour en Russie, de retracer encore des traits augustes et chéris ; voici à quelle occasion. Le comte de Cossé arriva à Saint-Pétersbourg, venant de Mittau où il avait laissé la famille royale. Il me fit une visite pour m'engager à me rendre auprès des princes, qui me verraient, me dit-il, avec plaisir. J'éprouvai dans le moment un bien vif chagrin ; car, ma fille étant malade, je ne pouvais la quitter, et, de plus, j'avais à remplir des engagements pris non-seulement avec des personnages marquants, mais encore avec la famille impériale, pour plusieurs portraits, ce qui ne me permettait pas de quitter avant quelque temps

Temple pendant la captivité de Louis XVI, et ce journal a paru, pour la première fois, à Londres en 1798. Jean-Baptiste Canthanet Cléry est né à Jardy, près de Versailles, et mort à Itzing, Autriche, le 27 mai 1809.

Saint-Pétersbourg. J'en exprimai toute ma peine à M. de Cossé, et, comme il ne repartait pas tout de suite, je fis aussitôt de souvenir le portrait de la reine, que je le priai de remettre à madame la duchesse d'Angoulême, en attendant que je pusse aller moi-même recevoir les ordres de Son Altesse Royale.

Cet envoi me procura la jouissance de recevoir de Madame la lettre suivante que je conserve comme un témoignage de sa satisfaction :

« Mittau, ce 15 avril 1800.

« Le comte de Cossé m'a remis, Madame, le portrait de ma mère que vous l'aviez chargé de m'apporter. Vous me procurez la double satisfaction de voir, dans un de vos plus beaux ouvrages, une image bien chère à mon cœur. Jugez donc du gré que je vous ai d'avoir employé vos rares talents à me donner cette preuve de vos sentiments ; et soyez persuadée que j'y suis plus sensible que je ne puis vous l'exprimer. Comptez également, Madame, sur mes sentiments pour vous.

« MARIE-THÉRÈSE. »

Dès que j'eus repris ma liberté, je courus à Mittau; mais j'eus le malheur de n'y plus trouver la famille royale.

CHAPITRE XX

Catherine. — Le roi de Suède. — Le bal masqué. — Mort de Catherine. — Ses funérailles.

On vivait si heureux sous le règne de Catherine, que je puis affirmer avoir entendu bénir, par les petits comme par les grands, celle à qui la nation devait tant de gloire et tant de bien-être. Je ne parlerai point des conquêtes dont l'orgueil national fut si prodigieusement flatté, mais du bien réel et durable que cette souveraine a fait à son peuple. Durant l'espace de trente-quatre ans qu'elle a régné, son génie bienfaisant a créé ou protégé tout ce qui était utile, comme tout ce qui était grandiose. On l'a vue ériger à la mémoire de Pierre Ier un monument immortel, faire bâtir *deux cent trente-sept* villes en pierres, disant que les villages en bois qui brûlaient si souvent lui coûtaient encore beaucoup plus cher; couvrir la mer de ses flottes; établir partout des manufactures et des banques, si propices au commerce de Saint-Pétersbourg, de Moscou et de Tobolsck; accorder de nouveaux priviléges à l'Académie, fonder des écoles dans toutes les villes et les campagnes; faire creuser des canaux, élever des quais de granit, donner un code de lois, créer un établissement pour les enfants trouvés; enfin, introduire dans son empire le bienfait de la vaccine, que sa volonté puissante était seule capable de faire

adopter par les Russes, et, encore, pour être certaine d'obtenir ce résultat, elle se fit inoculer la première.

Tous ces bienfaits sont dus à Catherine seule ; car elle n'a jamais accordé à personne aucune véritable autorité ; elle dictait elle-même les dépêches à ses ministres, qui n'étaient réellement que ses secrétaires. On raconte que la comtesse de Bruce, qui longtemps a été son amie intime, lui disait un jour : — Je remarque que les favoris de Votre Majesté sont bien jeunes. — Je les veux ainsi, répondit-elle : s'ils étaient d'un âge raisonnable, on dirait qu'ils me gouvernent. Zuboff, en effet, qui fut le dernier, avait tout au plus vingt-deux ans. Il était grand, mince, bien fait, et il avait des traits réguliers. Je l'ai vu pour la première fois à un bal de la cour, donnant le bras à l'impératrice, qui parcourait ses salons. Il portait à sa boutonnière le portrait de Catherine, entouré de superbes diamants, et elle paraissait le traiter avec une grande bonté ; néanmoins on s'accordait à dire que celui de ses favoris qu'elle avait le plus aimé était Lanskoï. Elle le pleura longtemps. Elle lui avait fait élever un tombeau près du château de Czarskoiesiolo, où l'on m'a assuré qu'elle allait très-souvent seule, au clair de lune. Au reste, Catherine le Grand, comme l'appelle le prince de Ligne, s'était fait homme ; on ne peut parler de ses faiblesses que comme on parle de celles de François Ier ou de Louis XIV, faiblesses qui n'influèrent nullement sur le bonheur de leurs sujets.

Je suis très-fâchée que madame la duchesse d'Abrantès, qui a fait paraître récemment un ouvrage sur Catherine II, ou n'ait pas lu ce qu'ont écrit le prince

de Ligne et le comte de Ségur, ou ne se soit pas soumise à ces deux témoignages irrécusables. Elle aurait plus justement apprécié et admiré ce qui distingue cette grande impératrice, considérée comme souveraine, et elle aurait respecté davantage la mémoire d'une femme dont notre sexe peut s'enorgueillir sous tant de rapports importants.

Catherine II aimait tout ce qui était grandiose dans les arts. Elle avait fait construire à l'ermitage les salles du Vatican, et copier les cinquante tableaux de Raphaël dont ces salles sont ornées. Elle avait aussi décoré l'Académie des beaux-arts de copies en plâtre des plus belles statues antiques, et d'un grand nombre de tableaux des différents maîtres. L'ermitage, qu'elle avait créé et placé tout près de son palais, était un modèle de bon goût sous tous les rapports, et faisait ressortir encore plus fâcheusement l'architecture si lourde du palais impérial de Saint-Pétersbourg. On sait qu'elle écrivait le français avec la plus grande facilité : — j'ai vu à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg le manuscrit original du code de lois qu'elle a donné aux Russes en langue française, entièrement écrit de sa main. Son style, m'a-t-on dit, était élégant et très-concis, ce qui me rappelle un trait de laconisme qu'on m'a cité d'elle, et que je trouve charmant. Quand le général Souwaroff eut gagné la bataille de Varsovie, Catherine fit partir aussitôt un courrier pour lui, et ce courrier ne portait à l'heureux vainqueur qu'une enveloppe de lettre, sur laquelle elle avait écrit de sa main : *Au maréchal Souwaroff.*

Cette femme dont la puissance était si grande, était

dans son intérieur la plus simple et la moins exigeante des femmes. Elle se levait à cinq heures du matin, allumait son feu, puis faisait son café elle-même. On racontait même qu'un jour, ayant allumé ce feu sans savoir qu'un ramoneur venait de monter dans la cheminée, le ramoneur se mit à jurer après elle et à la gratifier des plus grosses invectives, croyant s'adresser à un feutier. L'impératrice se hâta d'éteindre, non sans rire beaucoup de s'être entendue traitée ainsi.

Dès que l'impératrice avait déjeuné, elle écrivait ses lettres, préparait ses dépêches, restant ainsi seule jusqu'à neuf heures. Alors elle sonnait ses valets de chambre, qui quelquefois ne répondaient point à sa sonnette. Un jour, par exemple, impatientée d'attendre, elle ouvrit la porte de la salle où ils se tenaient, et, les trouvant établis à jouer aux cartes, elle demanda pourquoi ils ne venaient pas quand elle sonnait ; sur quoi l'un d'eux répondit tranquillement, qu'ils avaient voulu finir leur partie, et il n'en fut pas davantage. Une autre fois, la comtesse de Bruce, qui avait ses entrées chez elle à toute heure, arrive un matin, et la trouve seule, assise à sa toilette. — Votre Majesté est bien isolée, lui dit la comtesse. — Que voulez-vous, répondit l'impératrice, mes femmes de chambre m'ont toutes abandonnée. Je venais d'essayer une robe qui allait si mal, que j'en ai pris de l'humeur, et elles m'ont plantée là. Il n'y a pas jusqu'à Reinette, ma première femme de chambre, qui ne m'ait quittée, et j'attends qu'elles soient défâchées.

Le soir, Catherine réunissait autour d'elle quelques-unes des personnes de sa cour qu'elle affectionnait le

plus. Elle faisait venir ses petits enfants, et l'on jouait à colin-maillard, à la main chaude, etc., jusqu'à dix heures que Sa Majesté allait se coucher. La princesse Dolgoruki, qui était du nombre des favorisées, m'a dit souvent par combien de gaieté et de bonhomie l'impératrice animait ces réunions. Le comte Stackelberg était des petites soirées, ainsi que le comte de Ségur, dont Catherine avait distingué l'esprit et l'amabilité. On sait que, lorsqu'elle rompit avec la France, et qu'elle congédia cet ambassadeur[1], elle lui témoigna tout le regret qu'elle avait de le perdre. — « Mais, ajouta-t-elle, je suis aristocrate ; il faut que chacun fasse son métier. »

Le nom des personnes que l'impératrice invitait à ses petites soirées aussi bien que la présence des jeunes grands-ducs et grandes-duchesses, semblaient devoir être une garantie suffisante de la décence qui régnait dans ces réunions. Il n'en parut pas moins à Saint-Pétersbourg un libelle affreux, dans lequel on accusait Catherine de présider tous les soirs aux plus dégoûtantes orgies. L'auteur de cet infâme écrit fut découvert et chassé de la Russie ; mais il faut malheureusement avouer, à la honte de l'humanité, que ce libelliste, qui était un émigré français, distingué par son esprit, avait d'abord intéressé l'impératrice à ses malheurs, au point qu'elle l'avait logé convenablement, et lui faisait une pension de douze mille roubles !

Beaucoup de personnes ont attribué la mort de

[1] Le comte d'Esterhazy, envoyé par Louis XVIII, était l'ambassadeur de France reconnu à la cour de Saint-Pétersbourg quand j'y arrivai. *(Note de l'auteur.)*

Catherine au vif chagrin que lui fit éprouver la rupture du mariage projeté entre sa petite-fille, la grande-duchesse Alexandrine, et le jeune roi de Suède. Ce prince arriva à Saint-Pétersbourg avec son oncle le duc de Sudermanie, le 14 août 1796. Il n'avait que dix-sept ans ; sa taille était élancée, son air doux, noble et fier, ce qui le faisait respecter malgré son jeune âge. Son éducation ayant été très-soignée, il montrait une politesse tout à fait obligeante. La princesse qu'il venait épouser, âgée de quatorze ans, était belle comme un ange, et il en devint aussitôt très-amoureux. Je me souviens qu'étant venu chez moi voir le portrait que j'avais fait de sa future fiancée, il regardait ce portrait avec tant d'attention, que son chapeau s'échappa de sa main.

L'impératrice ne désirait rien tant que ce mariage; mais elle exigeait que sa petite-fille pût avoir dans le palais de Stockholm et une chapelle et un clergé de sa religion, et le jeune roi, malgré tout son amour pour la duchesse Alexandrine, refusait de consentir à ce qui dérogeait aux lois de son pays. Sachant que Catherine avait fait venir le patriarche pour le fiancer après le bal qui se donnait le soir, le roi ne se rendit pas à ce bal, en dépit des courses multipliées de M. de Marcoff pour le presser d'y venir. Je faisais alors le portrait du comte Diedrestein ; lui et moi allions souvent à ma fenêtre pour voir si le jeune roi céderait à tant d'instances, et prendrait le chemin du bal ; il ne céda point. Enfin, d'après ce que j'ai su de la princesse Dolgoruki, tout le monde était réuni, lorsque l'impératrice entr'ouvrit la porte de sa chambre, et

dit, d'une voix très-altérée : « Mesdames, il n'y aura pas de bal ce soir. » Le roi de Suède et le duc de Sudermanie quittèrent Saint-Pétersbourg le lendemain matin.

Que ce soit ou non le chagrin que lui causa cet événement, qui abrégea les jours de Catherine, la Russie ne tarda pas à la perdre. Le dimanche qui précéda sa mort, j'allai, le matin après la messe, présenter à sa majesté le portrait que j'avais fait de la grande-duchesse Élisabeth. L'impératrice vint à moi, m'en fit compliment, puis me dit : « On veut absolument que vous fassiez mon portrait, je suis bien vieille ; mais enfin, puisqu'ils le désirent tous, je vous donnerai la première séance d'aujourd'hui en huit. » Le jeudi suivant, elle ne sonna pas à neuf heures, ainsi qu'elle faisait ordinairement. On attendit jusqu'à dix heures et même un peu plus ; enfin la première femme de chambre entra. Ne voyant pas l'impératrice dans sa chambre, elle alla au petit cabinet de garde-robe, et, dès qu'elle en ouvrit la porte, le corps de Catherine tomba à terre. On ne put savoir à quelle heure l'attaque d'apoplexie l'avait frappée; toutefois le pouls battait encore, on ne perdit donc pas toute espérance ; mais de mes jours je n'ai vu une alarme aussi vive se propager aussi généralement. Pour mon compte, je fus tellement saisie de douleur et d'effroi quand on vint me dire tout bas cette terrible nouvelle, que ma fille, qui était convalescente, s'aperçut de mon état et s'en trouva mal.

Je courus, après mon dîner, chez la princesse Dolgoruki où le comte de Cobentzel, qui allait toutes les

dix minutes au palais savoir ce qui se passait, venait nous en instruire. L'anxiété allait toujours croissant; elle était affreuse pour tout le monde; car non-seulement on adorait Catherine, mais on avait une affreuse peur du règne de Paul!

Vers le soir, Paul arriva d'un lieu voisin de Saint-Pétersbourg qu'il habitait presque toujours. Lorsqu'il vit sa mère étendue sans connaissance, la nature reprit un moment ses droits; il s'approcha de l'Impératrice, lui baisa la main, et versa quelques larmes. Enfin Catherine II expira à neuf heures du soir, le 17 novembre 1796. Le comte de Cobentzel, qui lui vit rendre le dernier soupir, vint nous dire aussitôt qu'elle n'existait plus.

J'avoue que je ne sortis pas de chez la princesse Dolgoruki sans une grande frayeur, attendu que l'on entendait dire généralement qu'il y allait avoir une révolution contre Paul. La foule immense que je vis en rentrant chez moi, sur la place du château, n'était pas propre à me rassurer; néanmoins, tout ce monde était si tranquille, que je pensai bientôt, avec raison, que nous n'avions rien à craindre pour le moment. Le lendemain matin, le peuple se rassembla de nouveau sur la place, exprimant son désespoir, sous les fenêtres de Catherine, par les cris les plus déchirants. On entendait les vieillards, les jeunes gens, les enfants appeler leur *matusha* (leur mère), et s'écrier en sanglotant qu'ils avaient tout perdu. Cette journée fut d'autant plus affligeante, qu'elle était de triste augure pour le prince qui montait sur le trône.

Le corps de l'impératrice resta exposé pendant six

semaines dans une grande salle du château, illuminée jour et nuit [1], et magnifiquement décorée. Catherine était étendue sur un lit de parade entouré d'écussons portant les armes de toutes les villes de l'empire. Son visage était découvert, sa belle main posée sur le lit. Toutes les dames, dont quelques-unes étaient alternativement de service auprès du corps, allaient baiser cette main, ou faisaient le semblant. Pour moi, je ne l'avais point baisée vivante, je ne voulus pas la baiser morte, j'évitai même de regarder le visage de Catherine II, qui me serait resté si tristement dans l'imagination.

Après la mort de sa mère, Paul fit aussitôt déterrer Pierre III, son père, inhumé depuis trente-cinq ans dans le couvent d'Alexandre Newski. On ne trouva dans le cercueil que des os et une manche de l'uniforme de Pierre. Paul voulut que l'on rendît à ces restes les mêmes honneurs qu'à ceux de Catherine. Il les fit exposer au milieu de l'église de Cazan, et le service fut fait par de vieux officiers, amis de Pierre III, que son fils s'était pressé de faire venir, et qu'il combla d'honneurs et de bienfaits.

L'époque des funérailles arrivée, on transporta avec pompe le cercueil de Pierre III, sur lequel son fils avait fait placer une couronne, près de celui de Catherine, et tous deux furent conduits ensemble à la citadelle, celui de Pierre marchant le premier ; car

[1] C'était dans cette même salle que j'avais vu donner les bals ; aussi je ne saurais dire quel effet me fit éprouver, pendant six semaines, cette illumination que je voyais tous les soirs en rentrant chez moi.

Paul voulait au moins humilier la cendre de sa mère. Je vis de ma fenêtre cette lugubre cérémonie, comme on voit un spectacle des premières loges. Le cercueil de l'empereur défunt était précédé par un chevalier de la garde, armé de pied en cap d'une armure d'or; celui qui marchait devant le cercueil de l'impératrice n'avait qu'une armure de fer [1], et les assassins de Pierre III, sur l'ordre de son fils, furent obligés de porter les coins de son drap mortuaire. Paul suivit le cortége à pied, tête nue, avec sa femme et toute la cour, qui était très-nombreuse et dans le plus grand deuil. Les dames avaient de longues robes à queue et d'immenses voiles noirs qui les entouraient. Il leur fallut marcher ainsi dans la neige par un froid horrible, depuis le palais jusqu'à la forteresse [2], qui est à une fort grande distance de l'autre côté de la Néva. Au retour, je vis quelques dames qui étaient presque mourantes de fatigue et de froid.

Le deuil se porta six mois. Les femmes sans cheveux, ayant des bonnets à pointe avancés sur le front, qui ne les embellissaient pas du tout; mais ce léger désagrément était bien peu de chose, comparé aux vives inquiétudes que faisait naître dans tout l'empire la mort de Catherine II.

[1] Le chevalier qui portait l'armure d'or est mort de fatigue. (*Note de l'auteur.*)

[2] C'est dans la forteresse que sont enterrés tous les souverains russes. Le tombeau de Pierre I[er] que l'on y voit est le plus simple du monde. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XXI

Paul Ier. — Son caractère. — Incendie à Pergola. — Frogères. M. d'Autichamp, Koutaisoff, madame Chevalier.

Paul Ier, né le 1er octobre 1754, monta sur le trône le 12 octobre 1796. Ce que j'ai déjà raconté des funérailles de Catherine prouve assez que le nouvel empereur ne partageait point les regrets de la nation, et, de plus, on sait qu'il décora du cordon de Saint-André Nicolas Zuboff, qui lui apporta la nouvelle de la mort de sa mère.

Paul avait beaucoup d'esprit, d'instruction et d'activité ; mais la bizarrerie de son caractère allait jusqu'à la folie. Chez ce malheureux prince des mouvements de bonté d'âme succédaient souvent à des mouvements de férocité, et sa bienveillance ou sa colère, sa faveur ou son ressentiment n'étaient jamais que l'effet d'un caprice. Son premier soin, dès qu'il fut monté sur le trône, fut d'exiler Platon Zuboff en Sibérie, en lui confisquant la plus grande partie de sa fortune. Fort peu de temps après, il le rappela, lui rendit tous ses biens, et toute la cour le vit un jour présenter cet ex-favori aux ambassadeurs de Géorgie avec la plus grande bienveillance, et le combler de bontés.

Un soir, je me trouvai à un bal qui se donnait à la cour. Tout le monde, à l'exception de l'empereur,

était masqué, et les hommes et les femmes en dominos noirs. Il se fit un encombrement à une porte qui donnait d'un salon dans un autre; un jeune homme, pressé de passer, coudoya fortement une femme, qui se mit à pousser des cris. Paul se retournant aussitôt vers un de ses aides de camp : « Allez, dit-il, conduire ce monsieur à la forteresse, et vous reviendrez m'assurer qu'il y est bien enfermé. » L'aide de camp ne tarda pas à revenir dire qu'il avait exécuté cet ordre. « Mais, ajouta-t-il, Votre Majesté saura que ce jeune homme a la vue excessivement basse : en voici la preuve; » et il montra les lunettes du prisonnier, qu'il avait apportées. Paul, après avoir essayé les lunettes pour se convaincre de la vérité du fait, dit vivement : « Courez vite le chercher, et menez-le chez ses parents; je ne me coucherai que lorsque vous serez venu me dire qu'il est rentré chez lui. »

La plus légère infraction aux ordres de Paul était punie de l'exil en Sibérie, ou pour le moins de la prison, en sorte que, ne pouvant prévoir où vous conduirait la folie jointe à l'arbitraire, on vivait dans des transes perpétuelles. On en vint bientôt à ne plus oser recevoir du monde chez soi; si l'on recevait quelques amis, on avait grand soin de fermer les volets, et, pour les jours de bal, il était convenu que l'on renverrait les voitures, afin de moins attirer l'attention. Tout le monde était surveillé pour ses paroles et pour ses actions, au point que j'entendais dire qu'il n'existait pas une société qui n'eût son espion. On s'abstenait le plus souvent de parler de l'empereur. Je me souviens qu'un jour, étant arrivée dans un très-

petit comité, une dame qui ne me connaissait pas et qui venait de s'enhardir sur ce sujet, s'arrêta tout court en me voyant entrer. La comtesse Golowin fut obligée de lui dire pour qu'elle continuât sa conversation : « Vous pouvez parler sans crainte, c'est madame Le Brun. » Tout cela paraissait bien dur, après avoir vécu sous Catherine, qui laissait jouir chacun de la plus entière liberté, sans pouvoir jamais, il est vrai, en prononcer le mot.

Il serait trop long de raconter sur combien de choses futiles Paul exerçait sa tyrannie. Il avait ordonné, par exemple, que tout le monde saluât son château, même lorsqu'il en était absent. Il avait défendu de porter des chapeaux ronds, qu'il regardait comme un signe de jacobinisme. Des hommes de police avec leur canne faisaient sauter à terre tous les chapeaux ronds qu'ils rencontraient, au grand dépit des personnes que leur ignorance exposait à se faire ainsi décoiffer. En revanche, tout le monde était contraint de porter de la poudre. Dans le temps que parut cette ordonnance, je faisais le portrait du jeune prince Bariatinski, et, comme je l'avais prié de ne pas venir poudré, il y avait consenti. Je le vis arriver un jour, pâle comme la mort. « Qu'avez-vous donc ? lui dis-je. — Je viens d'apercevoir l'empereur en venant chez vous, me répondit-il encore tout tremblant ; je n'ai eu que le temps de me jeter sous une porte cochère, mais j'ai une peur affreuse qu'il ne m'ait reconnu. » Cette terreur du prince Bariatinski n'avait rien de surprenant ; elle atteignait les personnes de toutes les classes ; car aucun habitant de Saint-Pétersbourg n'é-

tait sûr le matin de coucher le soir dans son lit. Pour mon compte, je puis dire avoir éprouvé, sous le règne de Paul, la plus effroyable peur que j'aie ressentie de mes jours. J'étais allée à Pergola [1], où je voulais passer la journée ; j'avais avec moi M. de Rivière, mon cocher, et Pierre, mon bon domestique russe. Tandis que M. de Rivière se promenait, avec son fusil, pour tuer des oiseaux ou des lapins, auxquels par parenthèse il ne faisait jamais grand mal, je restais sur les bords du lac, quand, tout à coup, je vis le feu que l'on avait allumé pour faire cuire notre dîner, se communiquer aux sapins, et se propager avec une grande rapidité. Les sapins se touchaient, Pergola n'est pas loin de Saint-Pétersbourg !.... Je me mis à pousser des cris horribles, en appelant M. de Rivière, et, la frayeur aidant, tous quatre réunis, nous parvînmes à étouffer l'incendie, non sans nous brûler cruellement les mains ; mais nous pensions à l'empereur, à la Sibérie, et l'on peut juger que cette peur nous donnait du courage !

Je ne saurais m'expliquer la terreur que m'inspirait Paul, qu'en me rappelant combien cette terreur était générale ; car je dois avouer qu'il ne s'est jamais montré pour moi que bienveillant et poli. Lorsque je le vis pour la première fois à Saint-Pétersbourg, il se souvint de la manière la plus aimable que je lui avais été présentée à Paris, lorsqu'il y vint sous le nom de

[1] Pergola, dont j'ai déjà parlé, appartenait à madame Souwaloff, femme de l'auteur de l'*Épître à Ninon*. Sa fille a épousé le comte Diedestein, Autrichien, et frère de la belle madame Kinska.

(*Note de l'auteur.*)

comte du Nord. J'étais bien jeune alors, et tant d'années s'étaient passées depuis, que je l'avais oublié; mais les princes en général sont doués de la mémoire des personnes et des noms; c'est pour eux une grâce d'état. Parmi tant d'ordonnances bizarres qui ont signalé son règne, une, à laquelle il était fort pénible de se soumettre, obligeait les femmes comme les hommes à descendre de voiture sur le passage de l'empereur. Or, il faut ajouter qu'il était très-fréquent que l'on rencontrât Paul dans les rues de Saint-Pétersbourg, attendu qu'il les parcourait sans cesse, quelquefois à cheval, avec fort peu de suite, et souvent en traîneau sans être escorté et sans aucun signe qui pût le faire reconnaître. Il ne fallait pas moins se soumettre à son ordre, sous peine de courir les plus grands risques, et l'on conviendra qu'il était cruel par le froid le plus rigoureux de se mettre tout à coup les pieds dans la neige. Un jour que je me trouvai sur sa route, mon cocher ne l'ayant pas vu venir de loin, je n'eus que le temps de crier : « Arrêtez ! c'est l'empereur ! » mais, comme on m'ouvrait la portière et que j'allais descendre, lui-même sortit de son traîneau et se précipita pour m'en empêcher, disant de l'air le plus gracieux que son ordre ne regardait pas les étrangères, et surtout madame Le Brun.

Ce qui peut expliquer comment les meilleurs caprices de Paul ne rassuraient point pour l'avenir, c'est qu'aucun homme n'était plus inconstant dans ses goûts et dans ses affections. Au commencement de son règne, par exemple, il avait Bonaparte en horreur; plus tard, il l'avait pris en si grande tendresse, que le portrait du

héros français était dans son sanctuaire, et qu'il le montrait à tout le monde. Sa disgrâce ou sa faveur n'offrait rien de durable; le comte Strogonoff est, je crois, la seule personne qu'il n'ait point cessé d'aimer et d'estimer. On ne lui connaissait point de favoris parmi les seigneurs de la cour; mais il se plaisait beaucoup avec un acteur français, nommé Frogères, qui n'était point sans talents, et qui avait de l'esprit. Frogères entrait à toute heure dans le cabinet de l'empereur, sans être annoncé; on les voyait souvent se promener tous deux, dans les jardins, bras dessus bras dessous, causant de littérature française, que Paul aimait beaucoup, principalement notre théâtre. Cet acteur était souvent admis aux petites réunions de la cour, et, comme il portait à un haut degré le talent de mystificateur, il se permettait avec les plus grands seigneurs des mystifications qui amusaient beaucoup l'empereur, mais qui, vraisemblablement, amusaient fort peu ceux qui s'en trouvaient l'objet. Les grands-ducs eux-mêmes n'étaient pas à l'abri des mauvaises plaisanteries de Frogères; aussi, après la mort de Paul, il n'osa plus reparaître au palais. L'empereur Alexandre, se promenant seul un jour dans les rues de Moscou, le rencontre et l'appelle. « Frogères, pourquoi donc n'êtes-vous pas venu me voir? lui dit-il d'un air affable. — Sire, répondit Frogères délivré de ses craintes, je ne savais pas l'adresse de Votre Majesté. » L'empereur rit beaucoup de cette bouffonnerie, et fit payer avec munificence à l'acteur français un reste d'appointements que le pauvre homme jusqu'alors n'avait pas osé demander.

Après avoir vécu longtemps près de Paul, il était naturel en effet que Frogères redoutât le ressentiment d'un souverain; car Paul était vindicatif au point que l'on attribuait la plus grande partie de ses torts à sa haine pour la noblesse russe, dont il avait eu à se plaindre du vivant de Catherine. Il confondait dans cette haine les innocents avec les coupables, détestait tous les grands seigneurs, et se plaisait à humilier ceux qu'il n'exilait pas. Il montrait au contraire une grande bienveillance pour les étrangers, et surtout pour les Français; et je dois dire ici qu'on l'a toujours vu accueillir et traiter avec bonté tous les voyageurs et les émigrés qui venaient de France. Beaucoup de ces derniers ont même reçu de lui de généreux secours. Je citerai entre autres le comte d'Autichamp qui, se trouvant à Saint-Pétersbourg sans aucunes ressources, avait imaginé de faire des sabots élastiques vraiment très-jolis. J'en achetai une paire que je fis voir le soir même chez la princesse Dolgoruki à plusieurs femmes de la cour. Ils furent trouvés charmants, et cela, joint à l'intérêt qu'inspirait l'émigré, en fit commander aussitôt un grand nombre de paires. Les petits sabots ne tardèrent pas à arriver sous les yeux de l'empereur, qui, dès qu'il apprit le nom de l'ouvrier, le fit venir et lui donna une très-belle place. Par malheur, c'était une place de confiance ; les Russes s'en trouvèrent tellement offensés, que Paul ne put y laisser longtemps le comte d'Autichamp ; mais il l'en dédommagea de manière à le mettre à l'abri du besoin.

Plusieurs faits de ce genre, que j'apprenais fré-

quemment, me rendaient, je l'avoue, plus indulgente pour l'empereur que ne pouvaient l'être les Russes, dont le repos était sans cesse troublé par les bizarres caprices d'un fou tout-puissant. Il serait difficile surtout de donner une idée des craintes, du mécontentement et des murmures secrets de cette cour, que j'avais vue naguère si calme et si joyeuse. On peut dire avec vérité que tant qu'a régné Paul, la terreur a été à l'ordre du jour.

Comme on ne saurait tourmenter ses semblables sans être tourmenté soi-même, Paul était bien loin de vivre heureux. Il avait pour idée fixe qu'il mourrait frappé ou par le fer ou par le poison, et ce fait, qui est certain, prouve encore combien il régnait d'incohérence dans toute la conduite de ce malheureux prince. Tandis qu'on le voyait parcourir seul les rues de Saint-Pétersbourg, à toute heure de jour et de nuit, il prenait la précaution de faire mettre un pot-au-feu dans sa chambre, et le reste de sa cuisine se faisait dans le plus secret intérieur de son appartement. Le tout était surveillé par son fidèle Koutaisoff, un valet de chambre de confiance qui l'avait suivi à Paris et ne quittait point sa personne. Ce Koutaisoff avait pour l'empereur un dévouement sans borne, que rien ne put jamais altérer, pas même la jalousie; car Paul lui joua le mauvais tour de lui enlever sa maîtresse, la plus jolie actrice du théâtre de Saint-Pétersbourg. Cette femme se nommait madame Chevalier. Elle jouait avec beaucoup de succès dans les opéras comiques. Sa figure et sa voix étaient charmantes, et elle chantait avec infiniment de grâce et d'expression. Koutaisoff l'aimait

passionnément, lorsque l'empereur en devint amoureux; ce qui mit le pauvre homme dans un tel désespoir, qu'il en perdit presque la raison, et son service en souffrit, ainsi qu'on le verra plus tard, dans une terrible circonstance.

Paul était excessivement laid. Un nez camard et une fort grande bouche, garnie de dents très-longues, le faisaient ressembler à une tête de mort. Ses yeux étaient plus qu'animés, quoique souvent son regard eût de la douceur. Il n'était ni gras ni maigre, ni grand ni petit; et, bien que toute sa personne ne manquât point d'une sorte d'élégance, il faut avouer que son visage prêtait infiniment à la caricature. Aussi, quel que fût le danger qu'offrait un pareil passe-temps, il s'en fit un assez grand nombre. Une entre autres le représentait tenant un papier dans chacune de ses mains. Sur l'un on lisait : *ordre*, sur l'autre : *contre-ordre*, et sur son front *désordre*. Rien qu'en parlant de cette caricature, j'éprouve encore un petit frémissement; car on sent bien qu'il y allait de la vie, non-seulement pour celui qui l'avait faite, mais aussi pour tous ceux qui se l'étaient procurée.

Tout ce qu'on vient de lire n'empêchait pas cependant que Saint-Pétersbourg ne fût alors pour un artiste un séjour aussi utile qu'agréable. L'empereur Paul aimait et protégeait les arts. Grand amateur de la littérature française, il attirait et retenait par ses générosités les acteurs auxquels il devait le plaisir de voir représenter nos chefs-d'œuvre, et l'on ne pouvait posséder un talent en musique ou en peinture sans être assuré de sa bienveillance. Doyen, l'ami de mon

père, et le peintre d'histoire dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, se vit distingué par Paul Ier, comme il l'avait été par Catherine II. Quoique fort âgé alors, Doyen, qui s'était imposé une manière de vivre simple et frugale, n'avait accepté qu'une partie des offres généreuses de l'impératrice; l'empereur lui continua les mêmes bontés, et lui commanda un plafond pour le nouveau palais de Saint-Michel, qui n'était pas encore meublé. Le salon, dans lequel Doyen travaillait, était fort près de l'Ermitage ; Paul et toute la cour le traversaient pour aller à la messe, et il était fort rare qu'en revenant l'empereur ne s'arrêtât pas à causer plus ou moins de temps avec le peintre, d'une manière tout à fait aimable. Ceci me rappelle qu'un jour un des seigneurs qui le suivait s'approcha de Doyen, et lui dit : « Permettez-moi, Monsieur, de vous faire une légère observation : vous peignez les Heures qui dansent autour du char du Soleil; j'en vois une là, plus éloignée, qui est plus petite que les autres; cependant les heures sont toutes égales. — Monsieur, lui répondit Doyen avec un grand sang-froid, vous avez parfaitement raison, mais celle dont vous me parlez n'est qu'une demi-heure. » L'observateur fit un signe d'approbation, et s'éloigna très-content de lui-même.

Je ne dois pas oublier de dire que l'empereur ayant voulu payer le prix du plafond avant qu'il fût terminé, remit à Doyen un billet de banque d'une somme considérable dont je ne me rappelle plus la valeur; mais ce billet était enveloppé d'un papier sur lequel Paul avait écrit de sa main : *Voici pour acheter des couleurs ;*

quant à l'huile, il en reste encore beaucoup dans la lampe.

Si l'ancien ami de mon père était satisfait de son sort à Saint-Pétersbourg, je n'étais pas moins contente du mien. Je travaillais sans relâche depuis le matin jusqu'au soir. Le dimanche seulement, je perdais deux heures qu'il me fallait accorder aux personnes qui désiraient visiter mon atelier, et au nombre desquelles se trouvèrent plusieurs fois les grands-ducs et les grandes-duchesses. Outre les tableaux dont j'ai déjà parlé, et les portraits qui se succédaient sans cesse, j'avais fait venir de Paris mon grand portrait de la reine Marie-Antoinette, celui dans lequel je l'ai peinte en robe de velours bleu, et l'intérêt général qu'il excitait me procurait une douce jouissance. Le prince de Condé, alors à Saint-Pétersbourg, étant venu le voir, ne prononça pas une parole, il fondit en larmes.

Sous le rapport des agréments de la société, Saint-Pétersbourg ne laissait rien à désirer. On aurait pu d'ailleurs se croire à Paris, tant il se trouvait de Français dans les réunions. C'est là que je revis le duc de Richelieu et le comte de Langeron ; à la vérité ils ne séjournaient pas, le premier étant gouverneur d'Odessa, et le second toujours sur les chemins pour des inspections militaires; mais il n'en était pas de même d'une foule d'autres compatriotes. Par exemple, je liai connaissance avec l'aimable et bien bonne comtesse Ducrest de Villeneuve. Non-seulement cette jeune femme était très-jolie et très-bien faite, mais encore on remarquait en elle un charme qui tenait à son ex-

trême bonté. Je la voyais fort souvent à Saint-Pétersbourg aussi bien qu'à Moscou, ce qui me rappelle qu'un jour, allant dîner chez elle, il m'arriva un accident, qui n'est pasrare en Russie, mais qui m'effraya extrêmement. M. Ducrest de Villeneuve était venu me chercher en traîneau; il faisait tellement froid, que j'eus le front tout à fait gelé. Je m'écriais dans ma terreur : « Je ne pourrai plus penser ! je ne pourrai plus peindre ! » M. Ducrest se hâta de me faire entrer dans une boutique où l'on me frotta le front avec de la neige, et ce remède, que tous les Russes emploient en pareil cas, fit cesser aussitôt la cause de mon désespoir.

Mes amis français ne me faisaient pas négliger les habitants du pays qui me recevaient si bien, et chaque jour augmentait le cercle de mes relations avec les familles russes. Outre le grand nombre de personnes dont j'ai déjà parlé, je voyais souvent M. Demidoff, le plus riche particulier de la Russie. Son père lui avait laissé en héritage des mines de fer et de mercure si productives, que les immenses fournitures qu'il faisait au gouvernement accroissaient sans cesse sa fortune. Son énorme richesse fut cause qu'on lui donna en mariage une demoiselle Strogonoff, issue d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la Russie. Leur union fut fort douce. Quoique sa femme eût du charme et de la grâce dans toute sa personne, il n'en fut, je crois, jamais bien amoureux, mais elle n'en vécut pas moins très-heureuse avec lui. Ils n'ont laissé que deux fils, dont l'un vit le plus souvent à Paris, et, comme son père, est grand amateur de peinture.

CHAPITRE XXII

Portrait de l'impératrice Marie. — Les grands ducs. — Le grand archimandrite. — Fête à Péterhoff. — Le roi de Pologne. — Sa mort. — Joseph Poniatowski.

L'empereur m'avait commandé de faire le portrait de l'impératrice sa femme; je la représentai en pied, portant un costume de cour et une couronne de diamants sur la tête. Je n'aime point à peindre des diamants, le pinceau ne saurait en rendre l'éclat. Toutefois, en faisant pour fond un grand rideau de velours cramoisi, qui me donnait un ton vigoureux dont j'avais besoin pour faire ressortir la couronne, je parvins à la faire briller autant que possible. Lorsque je fis venir ce tableau chez moi pour terminer les accessoires, on voulut me prêter avec l'habit de cour tous les diamants qui l'ornaient; mais il y en avait pour une somme si considérable, que je refusai cette marque de confiance, qui m'aurait fait vivre dans l'inquiétude; je préférai les peindre au palais, où je fis reporter mon tableau.

L'impératrice Marie était une fort belle femme; et son embonpoint lui conservait de la fraîcheur. Elle avait une taille élevée, pleine de noblesse, et de superbes cheveux blonds, Je me souviens de l'avoir vue dans un grand bal, avec ses beaux cheveux bouclés retombant de chaque côté sur ses épaules, et le dessus de la tête couronné de diamants. Cette grande et belle

personne s'élevait majestueusement près de Paul qui lui donnait le bras, ce qui formait un contraste frappant. Le plus beau caractère se joignait à tant de beauté : l'impératrice Marie était vraiment la femme de l'Évangile, et ses vertus étaient si bien connues, qu'elle offre peut-être le seul exemple d'une femme que la calomnie n'osa jamais attaquer. J'avoue que j'étais fière de me trouver honorée de ses bontés, et que j'attachais un grand prix à la bienveillance qu'elle me témoignait en toute occasion.

Nos séances avaient lieu aussitôt après le dîner de la cour, en sorte que l'empereur et ses deux fils, Alexandre et Constantin, y assistaient habituellement. Ces augustes visiteurs ne me causaient aucune gêne, attendu que l'empereur, le seul qui aurait pu m'intimider, était fort aimable pour moi. Un jour que l'on vint servir le café, comme j'étais déjà à mon chevalet, il m'en apporta lui-même une tasse, puis il attendit que je l'eusse bue pour la reprendre et la reporter. Il est vrai qu'une autre fois il me rendit témoin d'une scène assez burlesque. Je faisais placer un paravent derrière l'impératrice, pour me donner un fond tranquille. Dans un moment de repos, Paul se mit à faire mille gambades, absolument comme un singe ; grattant le paravent et faisant mine de l'escalader. Ce jeu dura longtemps. Alexandre et Constantin me parurent souffrir de voir leur père faire des tours aussi grotesques, devant une étrangère, et moi-même je me trouvai mal à l'aise pour lui.

Pendant l'une des séances, l'impératrice fit venir ses deux plus jeunes fils, le grand-duc Nicolas et le

grand-duc Michel. Je n'ai jamais vu un plus bel enfant que le grand-duc Nicolas, l'empereur actuel. Je pourrais encore, je crois, le peindre de mémoire aujourd'hui, tant j'admirai ce charmant visage qui avait tous les caractères de la beauté grecque.

Je conserve de même le souvenir d'un type de beauté, dans un tout autre genre, puisqu'il s'agit d'un vieillard. Quoique l'empereur soit en Russie le chef suprême de la religion aussi bien que celui de l'administration et de l'armée, le pouvoir religieux est exercé sous lui par le premier pope, que l'on appelle *le grand archimandrite*, et qui est à peu près pour les Russes ce que le Pape est pour nous. Depuis que j'habitais Saint-Pétersbourg, j'avais souvent entendu parler du mérite et des vertus de celui qui remplissait alors cette fonction, et un jour, plusieurs personnes de ma connaissance, qui allaient le voir, m'ayant proposé de me mener avec elles, j'acceptai leur offre avec empressement. De ma vie je ne me suis trouvée en présence d'un homme dont l'aspect m'ait autant imposé. Sa taille était grande et majestueuse; son beau visage, dont tous les traits avaient une régularité parfaite, offrait à la fois une expression de douceur et de dignité qu'on ne saurait peindre, et une longue barbe blanche, qui tombait plus bas que la poitrine, ajoutait encore au caractère vénérable de cette superbe tête. Son costume était simple et noble. Il portait une longue robe blanche, coupée du haut en bas sur le devant par une large bande d'étoffe noire, qui faisait ressortir admirablement la blancheur de sa barbe, et sa démarche, ses gestes, son regard, enfin

tout en lui imprimait le respect dès le premier abord.

Le grand archimandrite était un homme supérieur. Il avait beaucoup d'esprit, une prodigieuse instruction; il parlait plusieurs langues, et, en outre, ses vertus et sa bonté le faisaient chérir de tous ceux qui l'approchaient. La gravité de son rang ne l'avait jamais empêché de se montrer aimable et gracieux avec le grand monde. Un jour, une des princesses Galitzin, qui était fort belle, l'ayant aperçu dans un jardin, courut se jeter à genoux devant lui. Le vieillard aussitôt cueillit une rose avec laquelle il lui donna sa bénédiction. Un de mes regrets, en quittant Saint-Pétersbourg, fut celui de n'avoir point fait le portrait de l'archimandrite; car je ne crois pas qu'un peintre puisse rencontrer un plus beau modèle.

A l'époque dont je viens de parler, je vis célébrer à Péterhoff la fête de l'impératrice Marie, avec une grande magnificence. Il est vrai de dire que le lieu y prêtait beaucoup. Ce parc immense, ces belles eaux, ces superbes allées, dont une, entre autres, bordée d'arbres énormes, encadre la mer couverte de vaisseaux; toutes ces grandes beautés naturelles dont l'art a si admirablement bien tiré parti, font de Péterhoff un séjour qui tient de la féerie. Il faisait le plus beau temps du monde, et lorsque j'arrivai vers midi, je trouvai le parc rempli d'une foule immense. Les hommes et les femmes étaient costumés comme pour un bal de carnaval; mais personne n'avait de masque, à l'exception de l'empereur, qui était en domino rose. La cour se distinguait par la richesse et la diversité de ses costumes. Chacun ayant lutté de magnificence aussi bien

que d'originalité, je n'ai jamais vu réunis tant de manteaux brodés d'or, tant de diamants et tant de plumes.

De distance en distance, des musiciens, que l'on ne voyait point, charmaient l'oreille par les sons de cette ravissante musique de cors, que l'on n'entend qu'en Russie. Toutes les eaux jouaient, et les eaux de Péterhoff sont magnifiques ; je me souviens principalement d'une nappe d'eau prodigieuse, qui s'élance d'un énorme rocher dans un canal, de telle sorte qu'elle forme une large voûte sous laquelle on passait sans être mouillé. Lorsque le soir on illumina le château, le parc et les vaisseaux, on n'oublia point ce rocher, et c'est alors que l'effet devint magique ; car il était impossible d'apercevoir les lampions dont la lumière brillantait sur cette immense voûte d'eau limpide qui retombait avec un bruit effrayant dans le canal. Le souvenir de cette journée m'est toujours resté, comme celui de la plus belle fête que puisse donner un souverain.

Ce dernier mot me conduit à parler d'un homme que j'ai vu fréquemment, pour lequel j'avais beaucoup d'amitié, et qui, après avoir porté la couronne, vivait alors à Saint-Pétersbourg en simple particulier. C'est Stanislas-Auguste Poniatowski, dernier roi de Pologne. Dans ma première jeunesse j'avais entendu parler de ce prince, qui n'était pas encore monté sur le trône, par plusieurs personnes qui le voyaient chez madame Geoffrin où il allait souvent dîner. Tous ceux qui s'étaient trouvés avec lui à cette époque faisaient l'éloge de son amabilité et de sa beauté. Pour son bonheur ou pour son malheur, il est difficile d'en décider,

il fit un voyaye à Saint-Pétersbourg, durant lequel Catherine II s'éprit du beau Polonais, au point que, lorsqu'elle fut en possession du trône, elle l'aida de tout son pouvoir pour le faire roi de Pologne, et Poniatowski fut couronné le 7 septembre 1764. Il faut croire que l'amour chez une souveraine cède aisément à l'ambition, puisque l'on a vu cette même Catherine détruire bientôt son ouvrage, et renverser le monarque qu'elle avait si vivement protégé. La perte de la Pologne une fois décidée, Replin et Stakelberg, ambassadeurs russes, régnèrent de fait sur ce malheureux royaume, jusqu'au jour où il cessa d'exister. Leur cour devint plus nombreuse que celle du prince qu'ils ne craignaient pas d'insulter sans cesse, et qui ne conservait que le titre de roi.

Stanislas-Auguste Poniatowski était aimable et bon, fort brave, mais peut-être manquait-il de l'énergie nécessaire pour contenir l'esprit de rébellion qui régnait dans ses États. Il fit tout pour se rendre agréable à la noblesse et au peuple, il y parvint même en partie ; toutefois il existait tant d'éléments de désordre à l'intérieur, joints au plan formé par les trois grandes puissances environnantes pour s'emparer de la Pologne, que son triomphe eût été un miracle. Aussi le vit-on succomber et se retirer à Grodno, où il vécut d'une pension que lui firent la Russie, la Prusse et l'Autriche, qui venaient de se partager son royaume.

L'empereur Paul Ier, après la mort de Catherine II, invita Stanislas Poniatowski à venir à Saint-Pétersbourg pour assister à son couronnement. Pendant toute la cérémonie, qui fut très-longue, on laissa l'ex-

roi debout, ce qui, vu son âge avancé, fit peine à toutes les personnes qui étaient présentes. Paul, à la vérité, se montra une autre fois plus aimable avec lui en l'engageant à rester à Saint-Pétersbourg, où il le logeadans le palais de marbre que l'on voit sur le beau quai de la Néva. Ce qui produisait un singulier rapprochement, c'est que ce palais se trouve situé presque en face de la forteresse où Catherine II est enterrée.

Le roi de Pologne, au reste, était fort convenablement logé. Il s'était fait une société agréable, composée en grande partie de Français, auxquels il joignait quelques autres étrangers qu'il avait distingués. Il eut l'extrême bonté de me rechercher, de m'inviter à ses réunions intimes, et il m'appelait *sa bonne amie*, comme faisait à Vienne le prince de Kaunitz. Rien ne me touchait autant que de l'entendre me répéter souvent qu'il aurait été heureux que j'eusse été à Varsovie lorsqu'il était encore roi ; je savais en effet qu'à cette époque, quelqu'un lui disant que j'irais en Pologne, il répondit qu'il me traiterait avec la plus grande distinction ; mais tout retour sur le passé me semblait devoir être pénible pour lui.

Stanislas Poniatowski était grand. Son beau visage exprimait la douceur et la bienveillance. Le son de sa voix était pénétrant, et sa marche avait infiniment de dignité sans aucune affectation. Il causait avec un charme tout particulier, possédant à un haut degré l'amour et la connaissance des lettres. Il aimait les arts avec tant de passion, qu'à Varsovie, lorsqu'il était roi, il allait sans cesse visiter les artistes supérieurs.

Sa bonté était vraiment sans pareille. Je me souviens d'en avoir reçu moi-même une preuve qui me rend un peu honteuse quand j'y pense. Il m'arrive, lorsque je suis à peindre, de ne plus voir dans le monde que mon modèle, ce qui m'a rendue plus d'une fois tout à fait grossière pour ceux qui viennent me troubler quand je travaille. Un matin que j'étais occupée à finir un portrait, le roi de Pologne vint pour me voir. Ayant entendu le bruit de plusieurs chevaux à ma porte, je me doutais bien que c'était lui qui me rendait une visite ; mais j'étais tellement absorbée dans mon ouvrage, que je pris de l'humeur, et à tel point, qu'à l'instant où il entr'ouvrait ma porte, je lui criai : « Je n'y suis pas. » Le roi, sans rien dire, remit son manteau et partit. Quand j'eus quitté ma palette, et que je me rappelai de sang-froid ce que je venais de faire, je me le reprochai si vivement, que le soir même j'allai chez le roi de Pologne lui porter mes excuses, et chercher mon pardon. « Comme vous m'avez reçu ce matin ! » me dit-il, dès qu'il m'aperçut. Puis il ajouta de suite : « Je comprends parfaitement que, lorsqu'on dérange un artiste bien occupé, on lui cause de l'impatience ; aussi croyez bien que je ne vous en veux point du tout. » Et il me força à rester à souper, où il ne fut plus question de mes torts.

Je manquais rarement les petits soupers du roi de Pologne. Lord Withworth, ambassadeur d'Angleterre en Russie, et le marquis de Rivière y étaient aussi très-fidèles. Nous préférions tous trois ces réunions intimes aux grandes cohues ; car, après le souper, il

s'établissait constamment une causerie charmante, que le roi surtout savait animer par une foule d'anecdotes pleines d'intérêt. Un soir que je m'étais rendue à l'invitation habituelle, je fus frappée du singulier changement que j'observai dans le regard de notre cher prince ; son œil gauche surtout me parut si terne que j'en fus effrayée. En sortant, je dis sur l'escalier à lord Withworth et au marquis de Rivière qui me donnait le bras : « Savez-vous que le roi m'inquiète beaucoup ? — Pourquoi cela ? me répondit-on, il paraissait être à merveille ; il vient de causer comme a l'ordinaire. — J'ai le malheur d'être bonne physionomiste [1], repris-je, j'ai remarqué dans ses yeux un trouble extraordinaire. Le roi mourra bientôt. » Hélas ! j'avais trop bien deviné ; car le lendemain il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et peu de jours après on l'enterra dans la citadelle, près de Catherine. Je ne pus apprendre cette mort sans éprouver un chagrin bien réel, que partagèrent avec moi tous ceux qui avaient connu le roi de Pologne.

Stanislas Paniatowski ne s'était jamais marié ; il avait une nièce et deux neveux. L'aîné de ces derniers, le prince Joseph Poniatowski, est bien connu par ses talents militaires et par l'extrême bravoure qui l'ont fait surnommer *le Bayard polonais*. A l'époque où je l'ai connu à Saint-Pétersbourg, il pouvait

[1] Il est fort rare que je me trompe à l'expression du regard. La dernière fois que je vis la duchesse de Mazarin, qui se portait à merveille et chez laquelle personne n'observait aucun changement, je dis à mon mari : « La duchesse ne vivra pas dans un mois ; » ce qui arriva comme je l'avais prédit. (*Note de l'auteur.*)

avoir vingt-cinq à vingt-sept ans. Quoique son front fût déjà dégarni de cheveux, son visage était remarquablement beau. Tous ses traits, d'une régularité admirable, exprimaient la douceur et la noblesse d'âme. Il venait de déployer une si prodigieuse valeur, de si grandes connaissances militaires dans les dernières guerres contre les Turcs, que la voix publique le proclamait déjà grand capitaine, et je m'étonnais, en le voyant, qu'on pût avoir acquis si jeune une si haute réputation. Chacun enviait à Saint-Pétersbourg la joie de le recevoir et de le fêter. Dans un grand souper qu'on lui donna, et auquel je fus invitée, toutes les femmes le pressant de faire faire son portrait par moi, il répondit avec une modestie qui a toujours été dans son caractère : « Il faut que je gagne encore plusieurs batailles avant de me faire peindre par madame Le Brun. »

Lorsque j'ai revu Joseph Poniatowski à Paris, je ne pus d'abord le reconnaître, tant il était changé. Il portait en outre une vilaine perruque qui achevait de le rendre méconnaissable. Toutefois sa renommée s'était accrue à un tel point qu'il pouvait se consoler d'avoir perdu sa beauté. Il se préparait alors à partir pour faire la guerre d'Allemagne sous Napoléon, dont, en sa qualité de Polonais, il était devenu l'allié fidèle. On sait assez quelle valeur il déploya dans les campagnes de 1812 et de 1813, et quel événement funeste vint mettre un terme à cette noble carrière.

Le frère de Joseph Poniatowski ne lui ressemblait en aucune manière ; il était grand, sec et froid. Je l'ai très-peu vu à Saint-Pétersbourg; je me souviens

pourtant qu'il vint un matin chez moi voir le portrait de la comtesse Strogonoff, et qu'il ne s'occupa que du cadre. Il avait pourtant de grandes prétentions à se connaître en peinture, et se laissait guider dans ses jugements par un artiste qui dessinait très-bien, mais qui se distinguait surtout en imitant les croquis de Raphaël, ce qui lui donnait un souverain mépris pour l'école française.

La nièce du roi de Pologne, madame Ménicheck, m'a constamment témoigné de l'obligeance, et je l'ai revue à Paris avec un grand plaisir. Elle me fit faire à Saint-Pétersbourg le portrait de sa fille [1], alors très-enfant, que je peignis jouant avec son chien, et celui de son oncle, le roi de Pologne, costumé à la Henri IV. Le premier portrait que j'ai fait de cet aimable prince, je l'ai gardé pour moi [2].

[1] Celle qui est devenue depuis la princesse Radzivill.
(*Note de l'auteur*)

[2] Ce magnifique portrait appartient aujourd'hui à M. J. Tripier Le Franc, neveu par alliance de madame Vigée Le Brun.

CHAPITRE XXIII

Ma réception à l'Académie de Saint-Pétersbourg. — Ma fille. Chagrins que me cause son mariage. — La comtesse Czernicheff. — Je pars pour Moscou.

Un des souvenirs les plus doux que j'aie rapportés de mes voyages est celui de ma réception comme membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Je fus prévenue par le comte Strogonoff, alors directeur des beaux-arts, du jour fixé pour me recevoir [1]. Je m'étais fait faire l'uniforme de l'Académie, un habit d'amazone, petite veste violette, jupe jaune, chapeau et plumes noirs. A une heure j'arrivai dans un salon qui précédait une grande galerie, au fond de laquelle j'aperçus de loin le comte Strogonoff, établi à une table. On vint m'inviter à me rendre près de lui. Pour cela, il me fallait traverser cette longue galerie où l'on avait dressé de chaque côté des gradins, qui étaient tout couverts de spectateurs; mais comme heureusement je reconnaissais dans cette foule beaucoup d'amis et de connaissances, j'arrivai jusqu'au bout de la salle sans éprouver une trop grande émotion. Le comte m'adressa un petit discours très-flatteur, puis me donna, de la part de l'empereur, le diplôme qui me nommait membre de l'Académie. Tout le monde alors applaudit d'une telle force que j'en fus

[1] C'était le 16 juin 1800. (*Note de l'auteur.*)

touchée jusqu'aux larmes, et je n'oublierai jamais ce doux moment. Le soir je revis plusieurs personnes qui avaient assisté à la séance. On me parla de mon courage à traverser cette galerie remplie de monde. « Il faut croire, répondis-je sans feinte, que j'avais deviné dans tous les regards la bienveillance qu'on allait me témoigner. »

Je fis aussitôt mon portrait pour l'Académie de Saint-Pétersbourg; je m'y représentai peignant, et ma palette à la main.

En m'arrêtant sur ces agréables souvenirs de ma vie, j'essaie de reculer l'instant où je dois enfin parler des chagrins, des tourments cruels qui sont venus troubler le repos et le bonheur dont je jouissais à Saint-Pétersbourg, mais enfin il me faut entrer dans ces tristes détails.

Ma fille avait atteint l'âge de dix-sept ans. Elle était charmante sous tous les rapports. Ses grands yeux bleus où se peignait tant d'esprit, sonnez un peu retroussé, sa jolie bouche, de très-belles dents, une fraîcheur éclatante, tout formait un des plus jolis visages qu'on puisse voir. Sa taille n'était pas très-élevée, mais elle était svelte, sans être dépourvue d'embonpoint. Une grâce naturelle régnait dans toute sa personne, quoiqu'il y eût dans ses manières autant de vivacité que dans son esprit. Sa mémoire était prodigieuse ; tout ce qu'elle avait appris dans ses diverses leçons ou par ses lectures lui restait présent. Elle avait une voix charmante et chantait l'italien à merveille : car à Naples et à Saint-Pétersbourg, je lui avais donné les meilleurs maîtres de musique, ainsi que des maîtres d'anglais et

d'allemand. De plus elle s'accompagnait sur le piano et sur la guitare; mais ce qui me charmait par-dessus tout, c'étaient ses heureuses dispositions pour la peinture, en sorte que je ne saurais dire à quel point j'étais heureuse et fière de tous les avantages qu'elle réunissait.

Je voyais dans ma fille le bonheur de ma vie, la joie qui restait à ma vieillesse; il n'était donc pas surprenant qu'elle eût pris un extrême ascendant sur moi, et quand mes amis me disaient : « Vous aimez si follement votre fille que c'est vous qui lui obéissez, » je répondais : « Ne voyez-vous pas qu'elle est aimée de tout le monde ? » En effet, les personnes les plus distinguées de Saint-Pétersbourg l'appréciaient et la recherchaient ; on ne m'engageait point sans elle, et je jouissais des succès qu'elle obtenait dans la société, bien plus que j'avais jamais joui des miens.

Comme il était très-rare que je pusse quitter mon atelier le matin, j'avais consenti quelquefois à confier ma fille à la comtesse Czernicheff, pour lui faire faire des parties de traîneau qui l'amusaient beaucoup, et la comtesse l'emmenait aussi passer des soirées chez elle où je n'allais pas toujours. Là se trouvait un nommé Nigris, le secrétaire du comte Czernicheff. Ce M. Nigris était assez bien de visage et de taille ; il pouvait avoir trente ans. Quant à ses talents, il dessinait un peu et son écriture était fort belle. Ses douces manières, son regard mélancolique, et même sa pâleur un peu jaune, lui donnaient un air intéressant et romanesque qui séduisit ma fille, au point qu'elle en devint éprise. Aussitôt la famille Czernicheff s'ar-

range, et intrigue pour faire de lui mon gendre. Instruite de ce qui se passait, mon chagrin fut grand, comme on peut le croire ; cependant, toute douloureuse que m'était l'idée de donner ma fille, mon unique enfant, à un homme sans talents, sans fortune, sans nom, je pris des informations sur ce qu'était ce M. Nigris. Les uns me disaient du bien de lui, mais d'autres m'en disaient du mal, en sorte que les jours se passaient sans que je pusse me décider à prendre aucun engagement.

En vain je m'efforçai de faire comprendre à ma fille combien, sous tous les rapports, ce mariage était loin de pouvoir la rendre heureuse ; sa tête était trop exaltée pour qu'elle voulût s'en rapporter à ma tendresse et à mon expérience. D'un autre côté, les personnes qui avaient résolu d'obtenir mon consentement employèrent tous les moyens pour me l'arracher. On venait me dire que M. Nigris enlèverait ma fille, et qu'ils se marieraient sur les grands chemins. Je croyais peu à cet enlèvement et à ce mariage clandestin, car M. Nigris n'avait point de fortune [1], et la famille qui le protégeait n'avait pas trop d'argent pour elle-même. On me menaçait de l'empereur, et je répondais : « Je lui dirai que les mères ont des droits plus vrais et plus anciens que ceux de tous les empereurs du monde. » Une chose inconcevable, c'est que la cabale montée contre moi espérait tellement me faire céder à la persécution, que l'on me parlait déjà de la dot. Comme

[1] Il en avait même si peu que, le jour de son mariage, il fut obligé de demander quelques ducats pour donner à l'église.

(*Note de l'auteur.*)

on me croyait fort riche, je me rappelle que l'ambassadeur de Naples vint me voir, et me demanda pour ce mariage une somme qui dépassait de beaucoup ce que je possédais : car on sait que j'avais quitté la France avec quatre-vingts louis dans ma poche, et qu'une partie des économies que j'avais faites depuis ce temps venait de m'être enlevée sur la banque de Venise.

J'aurais pu longtemps supporter les mauvais et sots propos que la cabale se permettait sur moi et qui me revenaient de toutes parts ; mais une douleur bien plus vive était de voir ma fille s'éloigner de moi et me retirer toute sa confiance. Sa vieille gouvernante, madame Charrot, qui avait déjà eu le grand tort de lui laisser lire des romans à mon insu, s'était totalement emparée de son esprit, et l'aigrissait contre moi au point que tout mon amour de mère se trouvait impuissant pour combattre cette funeste influence. Enfin ma fille, que je voyais maigrir et changer, tomba tout à fait malade. Alors il fallut bien céder, j'écrivis à M. Le Brun pour qu'il envoyât son consentement. M. Le Brun, dans ses lettres, venait de me parler du désir qu'il avait de marier notre fille à Guérin, dont les succès en peinture faisaient alors un bruit qui était arrivé jusqu'à moi. Ce projet, qui me souriait si fort, ne pouvait plus s'exécuter. J'en instruisis M. Le Brun en lui faisant sentir que, n'ayant que cette chère enfant, nous devions tout sacrifier à son désir et à son bonheur.

Ma lettre partie, j'eus la jouissance de voir ma fille se rétablir ; mais, hélas ! cette jouissance fut la *seule* qu'elle me donna. La réponse de son père ayant beau-

coup tardé, attendu la distance, on lui persuada que je n'avais écrit à M. Le Brun que pour l'empêcher de consentir à ce qu'elle appelait son bonheur. Ce soupçon me blessa cruellement ; néanmoins je récrivis plusieurs fois, et, après lui avoir fait lire mes lettres, je les lui donnai pour qu'elle les mît elle-même à la poste. Une si grande condescendance de ma part ne parvint pas à la détromper ; fidèle à la méfiance qu'on ne cessait de lui inspirer contre moi, elle me dit un jour : « Je porte tes lettres, mais je suis sûre que tu en écris d'autres en sens contraire. » Je restai stupéfaite et le cœur navré, lorsqu'à l'instant même le courrier arriva, apportant la lettre de M. Le Brun qui donnait son consentement. Sans être taxée d'exigence, une mère pouvait alors compter sur quelques excuses, ou sur quelques remercîments ; mais, pour que l'on juge à quel point les méchants m'avaient aliéné le cœur de ma fille, je dirai que la cruelle enfant ne me témoigna point la plus légère satisfaction de ce que j'avais fait pour elle en lui sacrifiant et tous mes désirs et toutes mes répugnances.

Le mariage n'en fut pas moins célébré peu de jours après. Je donnai à ma fille un fort beau trousseau, des bijoux, entre autres un bracelet entouré de fort beaux diamants, sur lequel était le portrait de son père, et je plaçai sa dot, qui était le produit des portraits que j'avais peints à Saint-Pétersbourg, chez le banquier Livio.

Le lendemain de son mariage j'allai voir ma fille. Je la trouvai calme et sans exaltation sur son bonheur. Puis, quinze jours après, me trouvant chez elle, je lui dis : « Tu es bien heureuse, j'espère, maintenant que

tu l'as épousé? » M. Nigris, qui causait avec quelqu'un, nous tournait le dos, et comme il était fort enrhumé, il avait sur ses épaules une grande houppelande. Elle me répondit: « Je t'avoue que cette robe fourrée me désenchante; comment veux-tu que l'on soit éprise d'une tournure pareille? » Ainsi quinze jours avaient suffi pour que l'amour s'envolât [1].

Quant à moi, tout le charme de ma vie me sembla détruit sans retour. Je ne retrouvais plus le même plaisir à aimer ma fille, et pourtant Dieu sait combien je l'aimais encore, malgré tous ses torts. Les mères seules me comprendront bien. Peu de temps après son mariage, elle prit la petite vérole. Quoique je n'eusse jamais eu cette terrible maladie, personne ne put m'empêcher de courir chez elle. Je la trouvai le visage tellement enflé que j'en fus saisie d'effroi; mais je n'eus peur que pour elle, et, tant que dura le mal, je ne pensai pas un seul instant à moi-même. Enfin je fus assez heureuse pour qu'elle se rétablît sans rester marquée le moins du monde. Je résolus alors de partir pour Moscou. J'avais besoin de mouvement, j'avais besoin de quitter Saint-Pétersbourg, où je venais de souffrir au point que ma santé en était altérée. Ce n'est pas que, le mariage fait, les indignes propos auxquels cette affaire avait donné lieu eussent laissé des traces. Bien loin de là; les gens qui avaient le plus outragé mon caractère se repentaient de leur injustice, et je tiens à joindre ici une lettre du comte Czernicheff, comme

[1] Je dois dire cependant que, M. Nigris ayant le caractère doux et l'esprit insinuant, ils ont vécu fort bien ensemble pendant quelques années. (*Note de l'auteur.*)

une preuve des outrages auxquels, pour mon malheur, j'avais été trop sensible. J'ai toujours conservé cette lettre, et je la donne ici.

« Il n'y a point de fautes que le repentir n'efface ! et il n'y a pas de coupable qui ne puisse fléchir votre indulgence ! voilà ce qui me ramène à vous. Oui, Madame, je l'avoue, emporté par ma vivacité, je vous ai accusée de mille torts, j'ai osé même vous les reprocher avec assez d'amertume ; mais votre conduite actuelle si digne d'admiration, votre tendresse pour Brunette si faite pour servir d'exemple à toutes les mères, me font rougir moi-même sur les soupçons honteux que j'ai osé former contre vous. Je m'avoue coupable à vos yeux ! je réclame votre pardon, j'ose espérer que vous ne me refuserez pas de venir me l'affirmer un de ces soirs chez moi ; ma femme attend ce moment avec bien de l'impatience. Continuez, Madame, à faire le bonheur de votre aimable enfant et de mon ami Nigris, tous deux en sont dignes, tous deux vous le payeront au centuple, et s'ils étaient jamais assez ingrats pour oublier ce qu'ils vous doivent, l'estime et le respect du public, pour ce que vous faites pour eux, vous en vengeront suffisamment. Oubliez mes torts, de grâce, et venez vite m'en donner l'assurance. Amenez avec vous M. de Rivière, je lui dois également une réparation, et j'aime à payer mes dettes. Je vous attends avec autant d'impatience de réparer mes torts, que de désir de vous convaincre de toute mon estime.

« C. G. CZERNICHEFF. »

Toutes ces réparations arrivaient trop tard. Les

coups avaient porté; je ne pouvais perdre le souvenir des mois qui venaient de s'écouler; je me sentais malheureuse. Cependant je renfermai ma peine. Je ne me plaignis de personne; je gardai surtout le silence, même avec mes plus chers amis, sur ma fille et sur celui qu'elle m'avait donné pour fils, au point de me taire avec mon frère, à qui j'écrivais souvent depuis qu'il m'avait appris un nouveau malheur; car ce temps de ma vie était voué aux larmes, et nous avions perdu notre mère [1].

Tant de chagrins à la fois finirent par altérer ma santé. Pour la rétablir, j'espérais beaucoup du changement de lieu, et de la distraction, en sorte que je me hâtai de finir le grand portrait en pied que je faisais alors de l'impératrice Marie, ainsi que plusieurs de ses bustes, et je partis pour Moscou le 15 octobre de l'année 1800.

[1] Madame Jeanne Maissin, veuve en premières noces de Louis Vigée, et femme en secondes noces de Jacques-François Le Sèvres, est morte, à Neuilly, le 9 avril 1800.

CHAPITRE XXIV

Mauvaise route. — Moscou. — La comtesse Strogonoff. — La princesse Tufakin. — La maréchale Soltikoff. — Le prince Alexandre Kourakin. — Visite à une Anglaise. — Le prince Bezborodko. — Le comte Boutourlin. — Je retourne à Saint-Pétersbourg.

Il est, je crois, difficile d'éprouver une aussi horrible fatigue que celle qui m'attendait sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou. Les chemins que je comptais trouver gelés, comme on me l'avait fait espérer, ne l'étaient point encore. Ces chemins sont atroces, et les rondins, qui les rendent à peine praticables dans les grands froids, n'étant plus fixés par la glace, ballottent sans cesse sous les roues et produisent le même effet que les grosses vagues de la mer. Ma voiture, à moitié embourbée, nous faisait ressentir de si terribles cahots, que je croyais rendre l'âme à chaque instant. Pour donner quelque relâche à ce supplice, j'arrêtai à moitié chemin, et je descendis à l'auberge de Novogorod (la seule que l'on trouve sur la route), dans laquelle on m'avait dit que je serais bien nourrie et bien logée. Ayant le plus grand besoin de me reposer, mourant de faim et de fatigue, je demandai une chambre. A peine y étais-je installée, que je sentis je ne sais quelle odeur méphitique qui me tournait le cœur. Le maître de l'auberge, que je priai de me faire changer d'appartement, n'en ayant point d'autre à me

donner, je me résigne; mais bientôt, croyant remarquer que cette odeur intolérable m'arrive par une porte vitrée qui se trouvait dans la chambre, j'appelle un garçon, et je l'interroge sur cette porte. Ah ! me répondit-il tranquillement, c'est que derrière cette porte il y a un homme mort depuis hier; c'est sans doute cela que madame sent. » Je ne demande pas alors d'autres détails; je me lève, je fais mettre des chevaux à ma voiture, et je pars, n'emportant qu'un morceau de pain pour continuer ma route jusqu'à Moscou.

Je n'avais fait que la moitié du chemin, dont la seconde partie devait être encore plus fatigante que la première. Ce n'est pas qu'il s'y trouve de hautes montagnes, mais la route se compose de montées et de descentes continuelles, ce que j'appelle des tourments. Pour comble d'ennui, je ne pouvais me distraire par la vue du pays que je traversais; car, de tous les côtés, un épais brouillard voilait la nature, ce qui m'attriste toujours. Si l'on joint à ces tribulations la diète à laquelle je me vis condamnée quand j'eus dévoré mon morceau de pain, on concevra que je dus trouver le chemin bien long.

Enfin j'arrivai dans cette ancienne et immense capitale de la Russie. Je crus entrer dans Ispahan, dont j'avais vu plusieurs dessins, tant l'aspect de Moscou diffère de tout ce qui existe en Europe. Aussi n'essaierai-je point de décrire l'effet que produisent ces milliers de dômes dorés, surmontés d'énormes croix d'or, ces larges rues, ces superbes palais, situés pour la plupart à de telles distances les uns des autres que

des villages les séparent ; car, pour prendre une idée de Moscou, il faut le voir.

Je me fis descendre au palais que M. Dimidoff avait eu la bonté de me prêter. Ce palais immense était précédé d'une grande cour qu'entouraient des grilles très-élevées. Personne ne l'habitant, je me promettais une tranquillité parfaite. On sent qu'après toutes mes fatigues et ma diète forcée, mon premier besoin, dès que j'eus satisfait mon appétit, fut celui de dormir ; mais, hélas ! voilà que vers cinq heures du matin, je suis réveillée en sursaut par un bruit infernal. Une énorme troupe de ces musiciens russes qui ne donnent chacun qu'une note de cor, venait de s'établir dans le salon voisin de ma chambre pour répéter. Ce salon était fort grand, et peut-être était-il le seul qui convînt à ce genre de répétition. J'eus grand soin de demander au concierge si pareille musique avait lieu tous les jours, et sur sa réponse, que, le palais n'étant pas habité, on avait consacré la plus grande pièce à cet usage, je résolus de ne rien changer aux habitudes d'une maison qui n'était pas la mienne, et de chercher un autre logement.

Dans mes premières courses j'allai voir la comtesse Strogonoff, femme de mon vieux et bon ami. Je la trouvai hissée sur une machine très-élevée, qui faisait continuellement la bascule. Je ne concevais pas comment elle pouvait supporter ce mouvement perpétuel ; mais elle en avait besoin pour sa santé ; car elle était dans l'impossibilité de marcher et d'agir, ce qui ne l'empêchait pas d'être aimable. Je lui parlai de l'embarras où j'étais de trouver un logement. Elle me dit

aussitôt qu'elle avait une jolie maison qui n'était point habitée, et me pria de l'accepter ; mais comme elle ne voulait pas entendre parler du prix de la location, je refusai positivement. Voyant qu'elle me pressait en vain, elle fit venir sa fille, qui était fort jolie, et me demanda le portrait de cette jeune personne, pour le prix du loyer, ce que j'acceptai avec plaisir. J'allai donc, quelques jours après, m'établir dans cette maison où j'espérais trouver du calme, puisque je devais y loger seule.

Dès que je fus installée dans ma nouvelle habitation, je visitai la ville, autant que me permettait de le faire la rigueur de la saison ; car durant les cinq mois que j'ai passés à Moscou, la neige n'a point fondu, ce qui m'a privée du plaisir de parcourir les environs, que l'on dit admirables.

Moscou a pour le moins dix lieues de tour. La Moskowa traverse la ville, et deux autres petites rivières l'arrosent. C'est un coup d'œil vraiment surprenant que cette multitude de palais, de monuments publics d'une très-belle architecture, de couvents, d'églises [1], entremêlés de sites agrestes et de villages. Ce mélange de magnificence et de simplicité champêtre produit je ne sais quel effet fantastique qui doit plaire au voyageur, toujours avide d'originalité.

Moscou renferme, dit-on, quatre cent vingt mille habitants, et le commerce qu'on y fait doit être bien considérable, puisqu'un seul quartier, dont j'ai oublié

[1] Les églises sont en si grand nombre dans cette ville qu'un dicton du peuple est : Moscou avec sa quarante quarantaine d'églises. (*Note de l'auteur.*)

le nom, contient six mille boutiques. C'est dans le quartier appelé le Kremlin que se trouve la forteresse de ce nom, l'ancien palais des czars. Cette forteresse est aussi vieille que la ville, qu'on prétend avoir été bâtie vers le milieu du douzième siècle. Elle est placée sur une hauteur au bas de laquelle coule la Moskowa; mais son style n'a rien de remarquable que son ancienneté. Tout près de ce monument, dont les murs sont flanqués de tours, on me fit voir une cloche d'une dimension colossale, à moitié recouverte de terre, qu'on me dit n'avoir jamais pu être enlevée pour être placée dans le palais ou dans l'église [1].

Les cimetières de Moscou sont immenses, et suivant l'usage répandu dans toute la Russie; plusieurs fois dans l'année, mais principalement le jour qui répond chez les Russes à notre jour des morts, le peuple s'y porte en foule. Hommes et femmes se mettent à genoux devant les tombes de leur famille, et là, ils poussent des cris lamentables qu'on peut entendre de très-loin.

Un usage tout aussi général à Moscou comme à Saint-Pétersbourg est celui des bains de vapeur. Il en existe pour les femmes et pour les hommes; seulement ces derniers, quand ils ont pris leurs bains, dont ils sortent rouges comme de l'écarlate, vont tout nus se rouler dans la neige, par le froid le plus excessif. On attribue à cette coutume la vigueur et la bonne santé des Russes. Il est bien certain qu'ils ne con-

[1] Cette cloche n'a été dégagée de la terre qui la couvrait qu'en cette année 1835. *(Note de l'auteur.)*

naissent ni les maladies de poitrine ni les rhumatismes.

Une promenade fort agréable à Moscou est le marché, que l'on trouve toujours approvisionné des fruits les plus beaux et les plus rares. Il est placé au milieu d'un jardin. Une très-grande allée le traverse, ce qui rend cet endroit charmant. Aussi est-il reçu que les plus grandes dames aillent elles-mêmes y faire leurs achats. Elles s'y rendent l'été en voiture à quatre chevaux, et l'hiver en traîneau.

J'avais remarqué qu'à Saint-Pétersbourg la haute société ne formait, pour ainsi dire, qu'une famille, tous les nobles étant cousins les uns des autres; à Moscou, où la population est beaucoup plus considérable, la noblesse beaucoup plus nombreuse, la société devient presque un public. Par exemple, il peut tenir six mille personnes dans la salle de bal où se réunissent les premières familles. Cette salle est entourée d'une galerie en colonnade, élevée de quelques marches, où peuvent se promener les personnes qui ne dansent pas, et précédée de plusieurs grands salons, dans lesquels on soupe et l'on fait les parties de jeu. Je suis allée à l'un de ces bals, et je fus surprise du grand nombre de jolies personnes que j'y trouvai réunies. J'en puis dire autant d'un très-beau bal où m'invita la maréchale Soltikoff. Les jeunes femmes étaient presque toutes d'une beauté remarquable. Elles avaient imité le costume antique dont j'avais donné l'idée à la grande-duchesse Élisabeth pour le bal de l'impératrice Catherine II; elles portaient des tuniques en cachemire bordées de franges d'or; de

superbes diamants attachaient leurs manches courtes et retroussées, et leurs coiffures à la grecque étaient ornées pour la plupart de bandelettes couvertes de brillants. Rien ne pouvait être aussi élégant et aussi riche que ces costumes; ils embellissaient encore cette foule de jolies femmes, plus charmantes les unes que les autres. Une de celles que je remarquai principalement était une jeune personne que le prince Tufakin épousa peu de temps après. Son visage, dont les traits étaient fins et réguliers, avait une expression extrêmement mélancolique. Lorsqu'elle fut mariée, je commençai son portrait; mais je ne pus finir à Moscou que la tête, en sorte que j'emportai letableau pour le terminer à Saint-Pétersbourg où je ne tardai pas à apprendre la mort de cette jolie personne. Elle avait à peine dix-sept ans. Je l'ai peinte en Iris, entourée d'une écharpe ondoyante et assise sur des nuages [1].

La maréchale Soltikoff tenait une des meilleures maisons de Moscou. J'avais été lui faire une visite à mon arrivée; elle et son mari, qui était alors gouverneur de cette ville, me reçurent avec infiniment de bonté. Elle me demanda de faire le portrait du maréchal, et le portrait de sa fille, qui avait épousé le comte Grégoire Orloff, fils du comte Vladimir. Je faisais en ce moment celui de la fille de la comtesse Strogonoff, de façon qu'au bout de dix ou douze jours, j'avais déjà commencé six portraits, sans compter celui de la bonne et charmante madame Ducrest de

[1] Ce portrait est chez le prince Alexis Tufakin, son mari, qui l'a apporté avec lui lorsqu'il vint en France. (*Note de l'auteur.*)

Villeneuve, que je retrouvai à Moscou avec bien de la joie, et qui était si jolie que je voulais la peindre. Un accident qui pensa me coûter la vie vint me priver de mon atelier, et retarder la terminaison de tous ces ouvrages.

Je jouissais d'une tranquillité parfaite dans la maison que m'avait prêtée la comtesse Strogonoff; mais comme cette maison n'avait pas été habitée depuis sept ans, il y faisait un froid cruel. J'y remédiai autant qu'il était possible en faisant chauffer à l'excès tous les poêles. Cette précaution n'empêchait point que la nuit je ne fusse forcée de laisser du feu dans ma chambre à coucher, et j'étais tellement gelée dans mon lit, les rideaux hermétiquement fermés, sans parler d'une petite lampe allumée près de moi pour adoucir l'air, que je m'entourais totalement la tête dans mon oreiller que j'attachais avec un ruban, au risque d'être étouffée. Une nuit que j'étais parvenue à dormir, je fus réveillée par une fumée qui m'asphyxiait. Je n'eus que le temps de sonner ma femme de chambre, qui me soutint avoir éteint le feu partout. Ouvrez la porte de la galerie, lui dis-je ; à peine m'eut-elle obéi, que sa chandelle s'éteignit et que ma chambre, et tout l'appartement, furent remplis d'une fumée épaisse et puante. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de casser toutes les vitres, mais, ignorant d'où venait cette épouvantable fumée, on peut juger de mon inquiétude. Enfin, je fis aussitôt venir un des hommes qui chauffaient les poêles, et il m'apprit que son camarade avait oublié d'ouvrir le couvercle qui ferme les tuyaux, et qui est, je crois, placé sur les

toits. Délivrée de la crainte d'avoir mis le feu à la maison de la comtesse Strogonoff, je visitai mon appartement, toute transie que j'étais. Près du salon où je donnais mes séances, était un grand poêle avec deux bouches de chaleur, devant lequel j'avais posé le portrait du maréchal Soltikoff, pour le faire sécher. Je trouvai ce portrait à moitié grillé, et calciné au point que j'ai été obligée de le recommencer. Mais ce qui causa mon plus grand tourment dans cette nuit de tribulations, fut pour moi l'impossibilité de faire enlever à l'instant une collection de tableaux de plusieurs grands maîtres que mon mari m'avait envoyée, et que j'avais exposée dans une salle voisine de ma chambre; car il était facile de prévoir que ces tableaux, qui ne m'appartenaient pas, souffriraient beaucoup.

Il était cinq heures du matin. La fumée se dissipait à peine, et, depuis que nous avions cassé les vitres, la place n'était plus tenable. Cependant que faire? où aller? Je me décidai à envoyer chez l'excellente madame Ducrest de Villeneuve; elle accourut aussitôt et m'enmena chez elle, où je restai quinze jours pendant lesquels cette charmante femme me prodigua des soins dont je ne perdrai jamais le souvenir.

Lorsque je songeai à retourner chez moi, j'allai d'abord avec M. Ducrest de Villeneuve reconnaître les lieux. Quoique les vitres n'eussent point été remises, toute la maison conservait encore une si forte odeur de feu et de fumée qu'il était impossible de penser à l'habiter sitôt. J'en étais extrêmement contrariée, lorsque le

comte Grégoire Orloff[1], avec cette obligeance qui vraiment est naturelle aux Russes, vint m'offrir de me prêter une maison à lui qui se trouvait libre. J'acceptai son offre, et j'allai m'établir dans ce nouveau logis, où, par parenthèse, il pleuvait tellement, que la maréchale Soltikoff, qui vint m'y voir, désirant rester quelques instants dans la salle où mes tableaux étaient exposés, me demanda un parapluie. Malgré ce désagrément d'un nouveau genre, je suis restée dans cette maison jusqu'à mon départ.

Les seigneurs russes déploient tout autant de luxe à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg. Cette ville immense renferme une multitude de palais magnifiques, meublés avec la plus grande recherche. Un des plus somptueux était celui du prince Alexandre Kourakin [2], que j'avais connu à Saint-Pétersbourg, où j'avais fait deux fois son portrait. Lorsqu'il apprit que j'étais à Moscou, il vint me voir et voulut me donner à dîner avec mes amis, la comtesse Ducrest de Villeneuve et son mari. Nous arrivâmes dans un vaste palais, orné à l'extérieur avec une magnificence royale. Tous les salons qu'il nous fallut traverser, avant d'arriver au dernier, étaient meublés plus richement les uns que les autres, et dans la plupart on remarquait,

[1] Le comte Grégoire Orloff, gendre de la maréchale Soltikoff, était un très-aimable jeune homme. Je l'ai revu depuis avec bien du plaisir lorsqu'il est venu à Paris pour consulter sur la maladie de sa femme. (*Note de l'auteur.*)

[2] Ce prince Alexandre, qui est resté longtemps à Paris comme ambassadeur russe près de Napoléon, était beau-frère de la bonne et aimable princesse Kourakin, à qui sont adressées les premières lettres de mes Souvenirs. (*Note de l'auteur.*)

soit en pied, soit en buste, le portrait du maître de la maison. Avant de nous conduire à table, le prince Kourakin nous fit voir sa chambre à coucher, qui surpassait tout le reste en élégance. Le lit, élevé sur des gradins recouverts de superbes tapis, était entouré de colonnes richement drapées. Deux statues et deux vases de fleurs étaient placés aux quatre coins de l'estrade, et des meubles d'un goût exquis, de magnifiques divans, rendaient cette chambre digne d'être habitée par Vénus. Pour passer dans la salle à manger, nous traversâmes de larges corridors où de chaque côté étaient rangés une quantité d'esclaves en grande livrée tenant des flambeaux à la main, ce qui me fit l'effet d'une cérémonie grave et solennelle. Pendant le dîner, des musiciens invisibles, qu'on avait placés au-dessus de nos têtes, nous récréèrent par cette délicieuse musique de cors, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois.

La grande fortune du prince Kourakin lui permettait de tenir chez lui l'état d'un souverain; j'ai même entendu dire qu'il avait un sérail dans son palais, et qu'il n'était pas le seul à Moscou qui déployât ce luxe oriental. Quoi qu'il en soit, le prince Alexandre Kourakin était un excellent homme, d'une politesse obligeante avec ses égaux, et sans aucune morgue avec ses inférieurs.

Je dînai aussi chez un prince Galitzin [1], que ses manières affables et polies faisaient généralement re-

[1] Je ne saurais dire combien il y avait à Moscou, à l'époque où je m'y trouvais, de princes, et surtout de princesses Galitzin. Plusieurs de ces princesses n'étaient point mariées. (*Note de l'auteur.*)

chercher : quoiqu'il fût trop âgé pour se mettre à table avec ses convives, qui étaient au nombre de quarante personnes, le dîner, exquis et extrêmement abondant, n'en dura pas moins plus de trois heures, ce qui me fatigua cruellement, d'autant plus que j'étais placée en face d'énormes fenêtres dont le jour m'aveuglait. Ce festin me parut insupportable; en compensation, j'avais eu le plaisir, avant de me mettre à table, de parcourir une très-belle galerie qui contenait de bons tableaux de grands maîtres, mélangés, il est vrai, de tableaux assez médiocres. Le prince Galitzin, que l'âge et la souffrance retenaient dans son fauteuil, avait chargé son neveu de m'en faire les honneurs. Ce jeune homme, qui ne se connaissait pas en peinture, se bornait à m'expliquer de son mieux les sujets, et j'eus peine à m'empêcher de rire quand, devant un tableau qui représentait Psyché, ne pouvant prononcer ce nom, il me dit : « Celui-ci est *Fiché.* »

Ce long repas chez le prince Galitzin m'en rappelle un autre qui, je crois, n'a jamais fini. Je m'étais engagée à dîner chez un banquier de Moscou, gros, gras et immensément riche. Nous étions dix-huit personnes à table; mais de ma vie je n'ai vu une réunion de figures aussi laides et surtout aussi insignifiantes, de véritables figures d'hommes à argent; quand je les eus tous regardés une fois, je n'osai plus lever les yeux, dans la crainte de rencontrer encore un de ces visages; aucune conversation ne s'établissait, on aurait pu les prendre pour des mannequins, s'ils n'avaient mangé comme des ogres. Quatre heures se pas-

sèrent ainsi ; mon ennui était parvenu à un point que je me sentais prête à me trouver mal ; enfin, je pris mon parti, en prétextant une indisposition, je les laissai à table où peut-être ils sont encore.

Ce jour était un jour malencontreux ; car il m'arriva, le soir même, un accident assez risible, quoiqu'il ne m'amusât point du tout. Je ne sais pour quel motif je me trouvais obligée de faire visite à une Anglaise ; une femme de ma connaissance m'y conduisit, et m'y laissa pour quelque temps, après avoir promis de venir me reprendre ; le malheur voulait que cette Anglaise n'entendît pas un mot de français, et moi pas un mot d'anglais, en sorte que l'on peut juger de son embarras et du mien. Je la vois encore devant une petite table, entre deux bougies qui éclairaient son visage pâle comme la mort. Elle croyait devoir par politesse continuer à me parler dans sa langue que je ne pouvais comprendre, et réciproquement je lui adressais quelques mots français qu'elle ne comprenait pas davantage. Nous restâmes ainsi plus d'une heure ensemble, laquelle heure me parut un siècle, et je crois que cette pauvre Anglaise ne la trouva pas moins longue.

A l'époque où je me trouvais à Moscou, le plus riche habitant de cette ville, et peut-être de toute la Russie, était le prince Bezborodko ; il pouvait, dit-on, lever sur ses terres une armée de trente mille hommes, tant il possédait de paysans, qui sont tous, comme on ne l'ignore pas, attachés en Russie au territoire. Ses diverses habitations renfermaient un grand nombre d'esclaves, qu'il traitait avec la plus

grande bonté, et auxquels il avait fait apprendre des métiers de différents genres. Lorsque j'allai le voir, il me montra des salons encombrés de meubles achetés à Paris, qui sortaient des ateliers du célèbre ébéniste Daguère ; la plupart de ces meubles avaient été imités par ses esclaves, et il était impossible de distinguer la copie placée près de l'original. Ce beau travail me conduit à dire que le peuple russe est d'une intelligence extraordinaire; il comprend tout, et semble doué du talent d'exécution. Aussi le prince de Ligne écrivait-il : « Je vois des Russes à qui l'on dit : Soyez matelots, chasseurs, musiciens, ingénieurs, peintres, comédiens, et qui deviennent tout cela selon la volonté de leur maître ; j'en vois qui chantent et dansent dans la tranchée, plongés dans la neige et dans la boue, au milieu des coups de fusil, des coups de canon; et tous sont adroits, attentifs, obéissants et respectueux. »

Le prince Bezborodko était un homme d'une haute capacité; il a été employé sous les règnes de Catherine Ire et de Paul II, d'abord comme secrétaire du cabinet, puis, en 1780, comme secrétaire d'État au département des affaires extérieures. Dans le désir d'éviter les sollicitations sans nombre qu'on lui adressait, il s'était rendu peu abordable ; les femmes le poursuivaient quelquefois jusque dans sa voiture ; il répondait alors à leurs demandes : *Je l'oublierai*, et s'il s'agissait d'une pétition : *Je la perdrai.*

Son plus grand talent était une connaissance savante et approfondie de la langue russe ; il possédait en outre une mémoire prodigieuse et une facilité de ré-

daction surprenante. Un trait de lui bien connu en donne la preuve; il reçut un jour de l'impératrice Catherine l'ordre de rédiger un projet d'ukase que ses nombreuses affaires lui firent oublier; la première fois qu'il retourna chez l'impératrice, celle-ci, après avoir conféré avec lui sur plusieurs points d'administration, lui demanda son ukase. Bezborodko ne se déconcerte pas le moins du monde; il tire un papier du portefeuille, et improvise d'un bout à l'autre, sans hésiter une seconde, tout le projet de loi; Catherine fut tellement satisfaite de cette rédaction, qu'elle prit le papier pour y jeter les yeux; on juge de sa surprise à la vue d'un papier tout blanc! Bezborodko allait se confondre en excuses ; elle lui imposa silence par des compliments, et le nomma le lendemain son conseiller privé.

Un autre Russe, dont la mémoire était aussi surprenante que celle du prince Bezborodko, était le comte Boutourlin que j'ai beaucoup vu à Moscou, où, par parenthèse, nous étions logés si loin l'un de l'autre, que, pour aller souper chez la comtesse Boutourlin, je faisais deux lieues dans ma soirée. Le comte Boutourlin, par son savoir et ses connaissances, est un des hommes les plus distingués que j'aie connus; il parle toutes les langues avec une facilité prodigieuse, et son instruction en tout genre prête un charme infini à sa conversation; mais sa supériorité sur les autres ne l'empêchait pas d'être extrêmement simple, et de recevoir ses amis avec autant de bonhomie que de grâce. Il possédait à Moscou une bibliothèque immense, composée des livres les plus rares et les plus précieux dans

les différentes langues ; sa mémoire était telle, que, lorsqu'il rapportait un trait historique ou une anecdote quelconque, il pouvait dire à l'instant dans quelle salle et sur quel rayon de sa bibliothèque se trouvait le livre qu'il venait de citer ; j'en étais étonnée au dernier point, et cependant une chose pour le moins aussi surprenante était de l'entendre parler de toutes les villes de l'Europe et de ce qu'elles renferment de remarquable, comme s'il les eût habitées depuis longtemps, tandis qu'il n'avait jamais quitté la Russie : pour mon compte, je sais bien qu'il me parlait de Paris, de ses monuments, de tout ce qu'on y trouve de curieux, avec de si grands détails, que je m'écriais : « Il est impossible que vous n'ayez pas été à Paris ! »

Les demandes de portraits qui m'étaient faites, la société agréable que je m'étais formée à Moscou, auraient dû me retenir plus longtemps dans cette ville où je n'ai passé que cinq mois, dont six semaines dans ma chambre ; mais j'étais triste, souffrante, je sentais le besoin de repos, et surtout de respirer un air plus doux. J'avais donc pris la résolution de retourner à Saint-Pétersbourg pour voir ma fille, et ensuite de quitter la Russie. J'en fus empêchée pendant quelques jours par un redoublement de mes indispositions habituelles, et je retrouve une lettre que j'écrivais alors à mon gendre, qui peut donner une idée de mon état d'esprit à cette triste époque de ma vie.

« Je vous remercie, mon cher ami, de votre grande lettre ; jamais je ne me plaindrai lorsque vous converserez longtemps avec moi ; tout ce qui vous intéresse

m'intéresse aussi : le lien qui nous unit est trop près de mon cœur pour que rien de ce qui vous touche me soit étranger, et sans égoïsme je ne saurais y rester indifférente ; ceux qui ne m'ont point rendu justice vous ont beaucoup trop éloigné de moi, car je veux croire qu'il n'y a pas de votre faute ni de celle de ma fille ; on l'avait bien trompée ! j'en ai cruellement souffert, et, malgré le temps et mes efforts, la plaie est encore si vive, que, livrée à moi-même, mes idées sur le bonheur que peut espérer une mère, qui n'a jamais rien eu à se reprocher, m'affligent plus qu'elles ne me consolent.

« Les circonstances m'obligent depuis longtemps à un travail assidu et pénible, il s'ensuit que ma santé commence à m'effrayer, non pour ma vie, je n'ai nul désir de la voir se prolonger, et je n'ai point varié sur ce que je vous ai dit souvent à cet égard ; mais j'éprouve une faiblesse qui me dissout ; je deviens si triste que le plus grand misanthrope me paraîtrait trop gai ; le monde me fatigue, la solitude me tue, et je ne vois aucune position qui puisse me convenir ; je n'ai d'espérance que dans le repos, le soleil, un beau climat, et je compte avant peu les aller chercher.

« Si je devenais plus souffrante, je vous le ferais savoir, afin que vous vinssiez me prendre ici ; car pour rien au monde je ne voudrais mourir à Moscou. »

Peu de jours après, me trouvant beaucoup mieux, j'annonçai mon départ et je fis mes adieux. Tout fut mis en œuvre pour me retenir ; on m'offrait de me

payer mes portraits plus cher qu'à Saint-Pétersbourg, de me laisser tout le temps de les terminer sans fatigue pour moi; je me souviens que la veille encore du jour où je partis, comme je me trouvais au rez-de-chaussée de la maison, occupée de mes paquets, je vis entrer, sans qu'on me l'eût annoncé, un homme d'une grandeur prodigieuse, vêtu d'un manteau blanc, qui me fit une frayeur horrible. On voyait sans cesse passer à Moscou des personnes que Paul envoyait en Sibérie, et, quoiqu'il n'eût encore exilé que deux Français, tous deux auteurs d'infâmes libelles contre la Russie, je n'hésitai pas à prendre cet inconnu pour un émissaire de Paul; je ne respirai que lorsque je l'entendis me supplier de ne point quitter Moscou, et me demander un grand tableau de toute sa famille; sur mon refus, que je rendis le plus obligeant qu'il me fut possible, le bon monsieur me pria instamment de vouloir bien au moins donner mon portrait à la ville; j'avoue que cette dernière demande me toucha au point que j'ai toujours regretté que mes occupations et ma santé m'aient empêché depuis d'y satisfaire.

Plusieurs personnes, qui, je n'en doute pas, étaient dans la confidence de la révolution qui se préparait, me pressèrent beaucoup de retarder mon départ de quelques jours, m'assurant qu'elles partiraient pour Saint-Pétersbourg avec moi; mais dans l'ignorance totale où j'étais du complot, je m'obstinai à me mettre en route, en quoi j'eus grand tort; car, en attendant un peu, j'aurais évité les fatigues qu'il me fallut éprouver sur ces abominables chemins que le dégel rendait de nouveau impraticables.

CHAPITRE XXV

Mort de Paul Ier. — Joie des Russes. — Détails de l'assassinat. — L'empereur Alexandre Ier. — Je fais son portrait et celui de l'impératrice Élisabeth. — Je quitte la Russie.

C'est le 12 mars 1801, à moitié chemin de Moscou à Saint-Pétersbourg, que j'appris la mort de Paul Ier. Je trouvai devant la maison de poste une quantité de courriers qui allaient annoncer cette nouvelle dans les différentes villes de l'empire, et, comme ils prenaient tous les chevaux, il me fut impossible d'en avoir pour moi; je fus obligée de rester dans ma voiture que l'on avait placée sur un côté de la route au bord d'une rivière; il soufflait un vent si froid que j'étais gelée; il ne m'en fallut pas moins passer toute la nuit ainsi; enfin je parvins à me procurer des chevaux de louage, et je n'arrivai à Saint-Pétersbourg qu'à huit ou neuf heures du matin de la journée suivante.

Je trouvai cette ville dans le délire de la joie; onchantait, on dansait, on s'embrassait dans les rues; plusieurs personnes de ma connaissance accoururent à ma voiture, elles me serraient les mains en s'écriant: Quelle délivrance! On me dit que, la veille au soir, les maisons avaient été illuminées. Enfin, la mort de ce malheureux prince excitait l'allégresse publique.

Toutes les particularités du terrible événement

n'étaient ignorées de personne, et je puis affirmer que les récits qui m'en furent faits le jour même de mon arrivée étaient tous uniformes. Palhen, un des conjurés, n'avait rien négligé pour effrayer Paul d'un complot formé, disait-il, par l'impératrice et ses enfants, pour s'emparer du trône ; la méfiance habituelle de Paul ne le porta que trop à prêter l'oreille à ces fausses confidences, et elles l'irritèrent au point qu'il finit par ordonner au perfide conseiller de conduire sa femme et les grands-ducs à la forteresse ; Palhen refusa d'obéir sans un ordre signé de l'empereur ; Paul signa ; muni de ce papier, Palhen le porte aussitôt à Alexandre. « Vous voyez, lui dit-il, que votre père est fou, et que vous êtes tous perdus si nous ne le prévenons en le faisant enfermer lui-même. » Alexandre, qui voyait sa liberté et celle des siens menacée, ne donna pourtant par son silence qu'un consentement tacite à ce projet, qui devait se borner à mettre un insensé hors d'état de nuire ; mais Palhen et ses complices crurent devoir aller plus loin.

Cinq conjurés se chargèrent de commettre l'attentat, et l'un d'eux fut ce Platon Zuboff, l'ancien favori de Catherine, que Paul avait comblé de faveurs, après l'avoir rappelé de l'exil. Tous les cinq se rendirent dans la chambre à coucher de Paul, qui était au lit ; les deux gardes placés à la porte en défendirent l'entrée avec courage, au point que l'un d'eux fut tué [1] ; mais ils résistèrent inutilement. A la vue de ces furieux qui se précipitaient sur lui, Paul se leva ; comme il était

[1] L'impératrice Marie a pris l'autre à son service.
(*Note de l'auteur.*)

très-vigoureux, il lutta longtemps contre ses assassins, qui parvinrent enfin à l'étrangler dans son fauteuil. L'infortuné s'écriait : « Vous aussi, Zuboff! vous que je croyais mon ami ! » En disant ces mots, il expira.

Il semble que le sort se soit plu à réunir toutes les circonstances qui pouvaient favoriser ce complot. On avait fait venir un régiment pour entourer le palais, et, bien loin que l'on eût mis le colonel dans la confidence des conjurés, cet officier était persuadé qu'il s'agissait de déjouer une tentative qui devait avoir lieu contre la vie de l'empereur; une partie de cette troupe alla, par le jardin, se placer sous les fenêtres de Paul, que, pour son malheur, la marche des soldats ne réveilla pas, non plus que le bruit d'une multitude de corbeaux qui dormaient habituellement sur les toits, et qui se mirent à croasser. S'il en eût été autrement, le malheureux prince aurait eu le temps de gagner un escalier dérobé, voisin de sa chambre, par lequel il pouvait descendre chez une madame Narischkin, qui était son amie, et en qui il avait toute confiance; une fois là, rien ne lui eût été plus facile que de se sauver au moyen d'un petit bateau toujours placé sur le canal qui borde le palais de Saint-Michel; de plus, la méfiance qu'il avait de sa femme lui faisait fermer à double tour une des deux portes qui séparaient son appartement de celui de l'impératrice; lorsqu'il voulut y courir pour échapper à la mort, il était trop tard : les assassins avaient pris soin de retirer la clef; enfin, Koutaisoff, son fidèle valet de chambre, reçut le jour même du crime une lettre qui l'instruisait de tout le complot; mais cet homme, à qui son

amour pour madame Chevalier et sa jalousie contre l'empereur faisaient perdre la tête, négligeait la plus grande partie de son service et ne décachetait plus ses lettres ; il laissa sur sa table celle qui lui révélait la conspiration, et, quand il l'ouvrit le lendemain, le malheureux Koutaisoff tomba dans un tel désespoir, qu'il pensa mourir ; il en fut de même du colonel qui avait conduit son régiment autour du palais ; ce jeune homme, nommé Talaisin, instruit du crime qui venait de se commettre, ressentit un tel chagrin d'avoir été trompé ainsi, qu'il rentra chez lui saisi d'une fièvre ardente, et qu'il fut bientôt à toute extrémité. Je crois même qu'il a peu survécu à son remords, tout innocent qu'il était : mais ce dont je suis sûre, c'est que, pendant sa maladie, l'empereur Alexandre Ier allait le voir tous les jours et fit défendre un exercice à feu qui avait lieu trop près de la maison du malade.

Quoique les divers obstacles dont je viens de parler eussent pu s'opposer à l'exécution du crime, il faut croire que les auteurs du complot ne doutaient point de la réussite ; car tout Saint-Pétersbourg a su que, le soir de l'événement, un des conjurés, beau jeune homme, nommé S...ky, tira sa montre à minuit, au milieu d'une société assez nombreuse, en disant : « Tout doit être fini maintenant. » Paul était mort en effet, son corps fut embaumé aussitôt, et on l'exposa pendant six semaines sur un lit de parade, le visage découvert et aussi peu décomposé que possible, attendu qu'on lui avait mis du rouge. L'impératrice Marie, sa veuve, alla tous les jours prier à genoux devant ce lit funèbre ; elle y conduisit ses deux plus jeunes fils, Nicolas et

Michel, si enfants alors, que le premier lui dit une fois : « Pourquoi donc papa dort-il toujours ? »

La ruse qui fut employée pour faire consentir Alexandre Ier à la déchéance de son père, car il n'aborda jamais d'autre idée, est un fait positif que je tiens du comte Strogonoff, un des hommes les plus honnêtes, les plus sages que j'aie connus, et l'homme le plus au fait de ce qui se passait à la cour de Russie; il doutait d'autant moins de la facilité avec laquelle on avait dû amener Paul à signer l'ordre d'emprisonner l'impératrice et ses enfants, qu'il connaissait les affreux soupçons dont l'esprit de ce pauvre prince était tourmenté. La veille même de l'assassinat, il y avait le soir à la cour un grand concert, toute la famille impériale s'y trouvait réunie : dans un moment où l'empereur causait à part avec le comte Strogonoff, il lui dit : « Vous me croyez sans doute le plus heureux des hommes, mon ami ? j'habite enfin ce palais de Saint-Michel que je me suis plu à faire bâtir, à faire orner avec magnificence et selon mon goût; j'y rassemble pour la première fois toute ma famille; ma femme est belle encore, mon fils aîné est beau aussi, mes filles sont charmantes; les voilà tous en face de moi, eh bien, quand je les regarde, je vois en eux tous mes assassins. » Le comte Strogonoff s'écria en reculant d'horreur : « On vous trompe, sire ! c'est une atroce calomnie ! » Paul fixa sur lui des yeux hagards, puis, lui serrant la main, il reprit : « Ce que je viens de vous dire est la vérité. »

L'infortuné souverain était poursuivi par l'idée de sa mort. Le comte Strogonoff me raconta aussi que, la

veille du jour dont je viens de parler, Paul lui avait dit le matin, en se regardant dans la glace et remarquant que sa bouche était de travers : « Quand c'est ainsi, mon cher comte, il faut faire ses paquets. »

J'ai la ferme persuasion qu'Alexandre ignorait que l'on dût attenter à la vie de son père; tous les faits que je connus alors ne me le prouveraient pas, qu'une preuve qui repose sur la connaissance que nous avons du naturel de ce prince m'en donnerait l'assurance. Alexandre Ier était d'un caractère noble et généreux; non-seulement il a toujours eu de la piété, mais il avait de la franchise, au point que, même en politique, on ne l'a jamais vu employer l'astuce et la fausseté; eh bien, en apprenant que Paul n'était plus, son désespoir fut tel qu'aucun de ceux qui l'approchaient ne put douter qu'il restait innocent de ce meurtre ; le plus fourbe des hommes n'aurait point trouvé les larmes qu'on lui vit répandre. Dans les premiers moments de sa douleur, il ne voulait point régner; et j'ai su d'une manière certaine que sa femme Élisabeth vint se jeter à ses genoux pour le supplier de prendre les rênes du gouvernement; il se rendit alors chez l'impératrice sa mère, qui, du plus loin qu'elle l'aperçut, s'écria : « Retirez-vous ! retirez-vous ! je vous vois tout couvert du sang de votre père ! » Alexandre leva vers le ciel ses yeux baignés de larmes, et dit, avec cet accent qui part de l'âme : « Je prends Dieu à témoin, ma mère, que je n'ai point ordonné cet épouvantable crime. » Un si grand caractère de vérité était empreint sur ce peu de mots, que l'impératrice consentit à l'écouter ; et, lorsqu'elle apprit com-

ment les conjurés avaient trompé son fils sur le résultat de leur entreprise, elle se jeta à ses pieds, en disant : « Je salue donc mon empereur. » Alexandre la releva, s'agenouilla à son tour devant elle, la serra dans ses bras, et la combla de marques de respect et de tendresse.

Cette tendresse ne s'est jamais démentie. L'empereur Alexandre, tant qu'il a vécu, n'a rien su refuser à sa mère ; et il avait pour elle un si grand respect, qu'il voulut lui conserver tous les honneurs de sa cour ; elle marchait constamment devant l'impératrice Élisabeth.

La mort de Paul ne donna lieu à aucune de ces réactions qui suivent trop souvent la mort d'un souverain. Tous ceux qui avaient joui de la faveur de ce prince conservèrent les avantages qu'ils devaient à sa protection ; Koutaisoff, son valet de chambre, ce barbier qu'il avait si fort enrichi, qu'il avait décoré des premiers ordres de la Russie, resta tranquille possesseur des bienfaits de son maître ; madame Chevalier, cette jolie actrice qui avait joué le rôle de favorite, put rester au théâtre de Saint-Pétersbourg ; mais, comme elle avait reçu de Paul un magnifique diamant de la couronne, ce qui était su de tout le château, quelques personnages de la cour, qui craignaient sans doute qu'elle ne quittât la ville, en apprenant la mort de l'empereur, se rendirent chez elle dans la nuit même du crime ; madame Chevalier était couchée et endormie, on l'éveilla, et sa frayeur fut grande lorsqu'elle aperçut, à pareille heure plusieurs personnes dans sa chambre ; ces messieurs la rassurèrent, mais

lui firent rendre le diamant, qui était d'un prix énorme.

S'il ne fut rien changé à la position des amis de Paul, il en fut autrement de celle de ses victimes; les exilés revinrent et rentrèrent dans leurs biens; justice fut rendue à tous ceux qui avaient été immolés à des caprices sans nombre, enfin un siècle d'or commença pour la Russie. On n'en pouvait douter à voir l'amour, le respect, l'enthousiasme des Russes pour leur nouvel empereur. Cet enthousiasme était si grand que le plus grand bonheur pour tous était d'avoir vu, d'avoir rencontré Alexandre; s'il allait se promener le soir au jardin d'été, s'il traversait les rues de Saint-Pétersbourg, la foule l'entourait en le bénissant, et lui, le plus affable des princes, répondait avec une grâce parfaite à tous les hommages qu'il recevait. Je n'ai pu aller à Moscou lors de son couronnement; mais plusieurs personnes qui étaient présentes à cette cérémonie m'ont dit que rien ne fut plus touchant et plus beau; les transports de la joie publique éclataient de toutes parts dans la ville et dans l'église; quand Alexandre posa la couronne de diamants sur la tête de l'impératrice Élisabeth, éclatante de beauté, tous deux formaient un groupe si admirable que l'enthousiasme parvint à son comble.

Au milieu de l'ivresse générale, j'eus moi-même la joie de rencontrer l'empereur sur un des quais de la Néva, peu de jours après mon arrivée : il était à cheval; quoique la loi de Paul fût abrogée, comme on l'imagine, j'avais fait arrêter ma voiture pour avoir le plaisir de regarder passer Alexandre; il vint

aussitôt à moi, et me demanda comment j'avais trouvé Moscou, et si je n'avais pas souffert des chemins; je lui répondis que je regrettais de n'avoir pu rester assez longtemps dans cette superbe ville pour en connaître toutes les beautés; quant aux chemins, j'avouai qu'ils étaient horribles; il en convint, disant qu'il comptait les faire réparer; puis, après m'avoir adressé mille choses flatteuses, il me quitta.

Le surlendemain, le comte Strogonoff vint chez moi de la part de l'empereur, qui me commandait de faire son portrait en buste et son portrait à cheval. A peine cette nouvelle se fut-elle répandue, qu'une foule de personnes de la cour accoururent chez moi pour me demander des copies soit à cheval, soit en buste, peu leur importait, pourvu qu'elles eussent le portrait d'Alexandre. Dans tout autre temps de ma vie cette circonstance était le moyen de faire ma fortune; mais, hélas ! mes douleurs physiques, sans parler des souffrances morales dont j'étais encore tourmentée, ne me permirent pas d'en profiter; le triste état de ma santé s'aggravait tous les jours. Me sentant hors d'état de commencer le portrait en pied, je pris le parti de faire au pastel le buste de l'empereur et celui de l'impératrice; ils devaient me servir plus tard à faire les portraits en grand, soit à Dresde, soit à Berlin[1], si je me voyais forcée de quitter Saint-Pétersbourg; bientôt en effet mes maux devinrent intolérables; le médecin que je consultai m'assura que j'avais des obstructions,

[1] J'ai fait à Dresde plusieurs grands bustes d'Alexandre d'après ces pastels, mais, M. de Krudner les ayant emportés par mer trop frais encore, ils ont souffert du voyage. (*Note de l'auteur.*)

et m'ordonna d'aller prendre les eaux de Carlsbad.

Au moment de quitter Saint-Pétersbourg, où pendant des années j'avais vécu si heureuse, je ne puis exprimer la peine que je ressentis; ce n'était pas sans une vive douleur que je me séparais de ma fille, tout amer qu'il me fût de la voir s'éloigner de moi, de la voir entièrement gouvernée par une coterie à la tête de laquelle agissait cette vilaine gouvernante que j'aime à accuser de tous les torts. Peu de jours avant mon départ, mon gendre me dit qu'il ne concevait pas comment je pouvais quitter Saint-Pétersbourg au moment le plus favorable pour ma fortune. «Convenez, lui répondis-je, qu'il faut que mon cœur soit bien malade! il vous est facile d'en deviner la cause.»

D'autres séparations me semblaient bien pénibles aussi; les princesses Kourakin et Dolgoruki, cet excellent comte Strogonoff, qui m'avait donné tant de preuves d'attachement, voilà ce que je regrettais bien plus que la fortune à laquelle je renonçais. Je me souviens que ce cher comte, dès qu'il apprit que j'allais partir, vint me voir; son chagrin était si grand qu'il marchait en long et en large dans mon atelier où j'étais à peindre, se parlant à lui-même, disant: «Non, non, elle ne partira pas, cela est imposible.» Ma fille, qui était présente, crut qu'il devenait fou. Je ne pouvais répondre à tant de marques d'amitié que l'on voulait bien me donner, qu'en promettant de revenir à Saint-Pétersbourg, et telle était alors ma ferme intention. Dès que je fus décidée à partir, je demandai une audience à l'impératrice, qui me l'accorda aussitôt, et je me rendis chez elle, où je trouvai l'empereur; je

témoignai à Leurs Majestés mes regrets les plus vifs et les plus sincèresen leur disant que ma santé m'obligeait à aller prendre les eaux de Carlsbad, qui m'étaient ordonnées pour des obstructions; sur quoi l'empereur me répondit avec bonté : « Ne partez pas, vous iriez trop loin chercher le remède; je vous donnerai le cheval de l'impératrice, et, quand vous l'aurez monté quelque temps, vous serez guérie. » Je remerciai cent fois l'empereur de cette offre, mais j'avouai que je ne savais pas monter à cheval. « Eh bien, reprit-il, je vous donnerai un écuyer qui vous conduira. » Il m'est impossible de dire combien j'étais touchée d'une bienveillance si grande, et, quand je pris congé de Leurs Majestés, je ne trouvai point de termes assez forts pour en exprimer ma reconnaissance. Quelques jours après cette conversation, je rencontrai l'impératrice à la promenade du jardin d'été; j'étais avec ma fille et M. de Rivière; Sa Majesté vint à moi et me dit : « Ne partez pas, je vous en prie, madame Le Brun; restez ici, soignez votre santé; votre départ me fait de la peine. » Je l'assurai que mon désir et ma volonté étaient de revenir à Saint-Pétersbourg pour avoir le bonheur de la revoir. Dieu sait que je disais vrai; je n'en ai pas moins été tourmentée souvent par la crainte que le refus de rester en Russie n'ait eu aux yeux de Leurs Majestés l'apparence de l'ingratitude et que l'empereur et l'impératrice ne me l'aient pas tout à fait pardonné.

Ni ces souverains, ni toutes les personnes qui m'ont marqué un intérêt si flatteur pendant mon séjour comme à mon départ, n'ont jamais su avec quel cha-

grin je m'éloignais de Saint-Pétersbourg. Lorsque je passai les frontières de la Russie, je fondis en larmes; je voulais retourner sur mes pas, je me jurais de venir retrouver ceux qui m'avaient comblée si longtemps de marques de bienveillance et d'amitié, dont le souvenir est toujours dans mon cœur; et il faut croire à la destinée, puisque je n'ai point revu le pays que je regarde encore comme une seconde patrie.

CHAPITRE XXVI

Narva. — Sa cataracte. — Berlin. — La douane. — M. Ranspach. — La reine de Prusse. — Sa famille. — L'île des Paons. — Le général Bournonville.

Je partis de Saint-Pétersbourg triste, malade, et seule dans ma voiture, n'ayant pu garder ma femme de chambre, qui était russe, mariée et fort avancée dans sa grossesse. J'emmenai seulement un très-vieux homme qui désirait aller en Prusse, à qui j'avais donné par pitié la place d'un domestique, ce dont je me suis bien repentie, car cet homme s'enivrait à chaque poste au point qu'on était obligé de le reporter sur le siége. M. de Rivière, qui m'accompagnait dans sa calèche, ne me fut pas d'un grand secours, surtout quand nous eûmes passé la frontière russe et que nous trouvâmes les sables; car les postillons, dont il ne savait pas se faire obéir, l'emportaient sans cesse par les chemins de traverses tandis que je suivais la grande route.

Je fis ma première station à Narva, petite ville bien fortifiée, mais laide et mal pavée. Le chemin qui y conduit est ravissant; il est bordé de maisons charmantes et de jardins anglais; dans le lointain on aperçoit la mer couverte de vaisseaux, ce qui rend cette route tout à fait pittoresque. Les femmes, à Narva, portent le costume des femmes de l'antiquité. Elles

sont belles, car en général le peuple de la Livonie est superbe; presque toutes les têtes de vieillards me rappelaient les têtes de Christ de Raphael, et les jeunes gens, dont les cheveux plats tombent sur les épaules, semblent avoir servi de modèle à ce grand maître.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai voir, à quelque distance de la ville, une magnifique cataracte. Une énorme quantité d'eau, dont on n'aperçoit pas la source, forme un torrent si fort et si rapide, qu'il s'élève dans son cours sur des rochers énormes, dont il se précipite avec fracas pour surmonter d'autres rochers; cette multitude de cascades qui se succèdent, s'élancent et s'engloutissent avec fureur, produit un bruit épouvantable.

Comme j'étais occupée à retracer cette belle horreur, plusieurs habitants de Narva qui me regardaient dessiner me racontèrent un événement affreux dont ils avaient été témoins. Les eaux de ces cataractes, étant augmentées par de grandes pluies, avaient entraîné, avec une partie des terrains qui les bordent, une maison où logeait une famille entière. On entendait les cris de détresse de ces malheureux, on voyait leur affreux désespoir sans pouvoir leur porter aucun secours, puisqu'il était impossible aux bateaux de traverser le torrent. Enfin ce spectacle affreux et déchirant fut suivi bientôt d'un spectacle plus horrible, lorsque la maison et la malheureuse famille, entraînés dans le gouffre, disparurent aux yeux de ceux qui me parlaient de ce désastre et qui en étaient encore tout émus.

J'arrivai à Riga; cette ville, comme Narva, n'est ni

jolie ni bien pavée, mais elle est très-commerçante, ainsi qu'on le sait, et son port est très-beau. La plupart des hommes y sont habillés à la turque, à la polonaise, etc., et toutes les femmes qui ne sont pas de la classe du peuple mettent, pour sortir, un voile de gaze noir sur leur tête. Je n'eus guère le temps de faire d'autres observations, car je me hâtai d'arriver à Mittau, où j'espérais trouver encore la famille royale : mais j'eus le chagrin de venir trop tard et de ne pas l'y rencontrer, en sorte que je restai fort peu dans cette ville, où je n'étais allée que pour voir nos princes.

L'état de notre esprit et de notre santé influe si fort sur les objets qui nous environnent, que je me rappelai plus d'une fois alors avec quelle gaieté j'avais fait, en allant à Saint-Pétersbourg, le chemin que je venais de parcourir si tristement. Je me souvenais surtout que la vue de la Courlande m'avait ravie. Ces magnifiques forêts de vieux chênes, d'énormes sapins ou d'aulniers dont les troncs blanchâtres se détachent si bien sur leur feuillage qui ressemble à celui du saule pleureur ; ces beaux lacs, ces charmantes collines, ces jolis vallons, mon imagination calme et heureuse les animait alors par mille idées riantes et poétiques. Dans les bois, je voyais Diane suivie de son cortége ; dans les prairies, des danses de bergers et de bergères, telles que j'en avais vu à Rome sur les bas-reliefs antiques : enfin je charmais ma route. Mais au retour il n'y avait plus de figures fantastiques, et plus de danses joyeuses. Ma tristesse et mes souffrances avaient dépeuplé ce beau pays que je regardais à peine.

Et pourtant ce qui me restait à faire de chemin jus-

qu'à Berlin était de beaucoup le plus pénible, puisqu'il me fallait arriver à Memel et à Kœnigsberg. En partant de Saint-Pétersbourg, j'avais bien pris la poste, mais nous avions rencontré à Riga la grande-duchesse de Bade, qui allait voir l'impératrice sa fille, et qui ne laissait plus de chevaux sur notre route. Je fus obligée d'en prendre à des voiturins, qui, au lieu de me mener coucher aux maisons de poste, me descendaient dans des espèces de cabanes où l'on ne trouvait point de lits et rien à manger, en sorte que le plus souvent je passais la nuit dans ma voiture. Quant aux repas, la soupe que l'on me donnait était faite sans viande, avec du mauvais beurre et des carottes; si je faisais tuer un poulet, il était si maigre et si dur que M. de Rivière et moi nous ne pouvions parvenir à le couper ; encore avions-nous à peine le temps de faire ce mauvais dîner, tant les voiturins étaient pressés de repartir. En route nous cheminions tellement dans les sables que les chevaux allaient au petit pas. Il faisait une chaleur horrible; j'étais obligée, pour respirer, de laisser toutes mes glaces ouvertes, et les deux postillons fumaient constamment; cette vilaine odeur de pipe me tournait le cœur au point que je préférais presque toujours aller à pied, quoique j'eusse du sable jusqu'à la cheville. Heureusement on ne rencontre jamais de voleurs sur ces chemins.

J'apercevais bien de loin quelques loups sur les hauteurs, mais apparemment ils avaient peur de nous, car ils s'enfuyaient toujours à notre approche, de même que les pauvres cerfs, effrayés par la calèche de M. de Rivière, que je voyais souvent traverser la route.

Dans l'état de maladie où j'étais, une manière de vivre aussi fatigante devait m'être fatale : peu de jours suffirent en effet pour me jeter dans un accablement que mon courage et mon vif désir de ne point m'arrêter en route pouvaient à peine surmonter. Je devins si faible et si souffrante, qu'il fallait me traîner dans ma voiture, où je restais comme sans mouvement, privée même de la faculté de penser. Je n'avais d'autre sensation que celle d'une douleur aiguë dans le côté droit, que me causait un rhumatisme et que chaque secousse redoublait. Cette douleur était si intolérable, qu'un jour, les voiturins s'étant enfoncés dans un chemin que l'on réparait et qui était rempli de pierres, je perdis entièrement connaissance dans ma voiture.

Une partie de mon supplice finit à Kœnigsberg ; là je repris la poste jusqu'à Berlin, où j'arrivai vers la fin de juillet 1801, à dix heures du soir ; mais, en dépit du besoin que j'avais de repos, il me restait à éprouver les tourments de la douane. On me fit passer sous une grande voûte très-sombre, où j'attendis au moins deux grandes heures ; les douaniers voulurent ensuite garder ma voiture pour la visiter la nuit, ce qui m'aurait obligée à me rendre à pied jusqu'à l'auberge, et il pleuvait à verse. Je me débattis en français, ces hommes me ripostèrent en allemand ; il y avait de quoi perdre l'esprit. On ne voulait seulement pas me permettre de retirer mon bonnet de nuit et des petites fioles qui contenaient des antispasmodiques, dont certes j'avais grand besoin après de pareilles scènes ; car, à force de crier avec ces barbares, j'étais

enrouée au point de ne pouvoir plus parler. Enfin j'obtins que l'on me laissât quitter la douane dans ma voiture, et je me rendis à l'auberge de *la Ville de Paris* avec un douanier ; vrai démon, qui de plus était ivre mort. Il défit mes paquets, mes vaches, mettant tout sens dessus dessous, et s'empara d'une pièce de mousseline des Indes brodée, qui m'avait été donnée par madame Dubarry, lorsque je quittai Paris. Comme je ne voulais pas que l'on déroulât ma Sibylle ni les études que javais faites de l'empereur et de l'impératrice de Russie, ma voiture fut mise sous scellé, et je pus enfin me mettre au lit, mais avec un tremblement affreux qui ne me permit pas de dormir un seul instant.

Le lendemain matin, de bonne heure, j'envoyai chercher M. Ranspach, mon banquier, qui arrangea tous mes démêlés avec la douane ; il me fit rendre ma pièce de mousseline, à laquelle je tenais beaucoup, sans que j'eusse rien à payer, et les chefs des douaniers poussèrent la politesse jusqu'à venir chez moi me faire des excuses de ce qui s'était passé. M. Ranspach, qui me guidait pour mes affaires pécuniaires, était un fort aimable homme dont je n'ai jamais eu qu'à me louer. J'allai dîner chez lui quelques jours après, et je trouvai là plusieurs de ses compatriotes qui joignaient à beaucoup d'instruction le mérite de n'avoir aucune pédanterie, et dont la conversation m'intéressa beaucoup.

Trois jours me suffirent pour me remettre de mes fatigues, et je me sentais beaucoup mieux, quand la reine de Prusse, qui n'était point alors à Berlin, eut

la bonté de me faire dire d'aller la trouver à Potsdam, où elle désirait que je fisse son portrait. Je partis; mais ici ma plume est impuissante pour peindre l'impression que j'éprouvai la première fois que je vis cette princesse. Le charme de son céleste visage, qui exprimait la bienveillance, la bonté, et dont les traits étaient si réguliers et si fins; la beauté de sa taille, de son cou, de ses bras, l'éblouissante fraîcheur de son teint, tout enfin surpassait en elle ce qu'on peut imaginer de plus ravissant. Elle était en grand deuil, coiffée avec une couronne d'épis de jais noir, ce qui, loin de lui nuire, rendait sa blancheur éclatante. Il faut avoir vu la reine de Prusse pour comprendre comment, à son premier aspect, je restai d'abord comme charmée.

Elle me fixa le jour de sa première séance. « Je ne puis, dit-elle, vous la donner avant midi; car le roi, qui passe la revue tous les matins à dix heures, est bien aise que j'y assiste. » Elle désirait que j'eusse un logement dans le château, mais, sachant qu'il aurait fallu pour cela déranger l'une de ses dames, je remerciai, et j'allai me loger aussitôt dans un hôtel garni, voisin du palais, dans lequel j'étais fort mal sous tous les rapports.

Mon séjour à Potsdam n'en fut pas moins une véritable jouissance pour moi; car plus je voyais cette charmante reine, plus j'étais sensible au bonheur de l'approcher. Elle parut désirer voir les études que j'avais faites d'après l'empereur Alexandre et l'impératrice Élisabeth; je m'empressai de les lui porter, ainsi que mon tableau de la Sibylle, que je fis remettre sur

châssis. Je ne saurais dire avec quelle grâce elle sut me témoigner qu'elle en était satisfaite ; elle était si aimable et si bonne, que l'attachement qu'elle inspirait tenait tout à fait de la tendresse.

Je me plais à rappeler toutes les marques de gracieuse bienveillance dont Sa Majesté me comblait jusque dans les moindres choses : par exemple, j'avais l'habitude de prendre du café tous les matins, et dans mon hôtel garni l'on m'en donnait qui était toujours détestable ; je ne sais comment il se fit que je le dis à la reine, qui, le lendemain, m'en envoya d'excellent. Un autre jour, comme je lui faisais compliment de ses bracelets, qui étaient dans le genre antique, elle les détache aussitôt et les met à mes bras ; ce don me toucha plus peut-être que celui d'une fortune, et ces bracelets-là ont toujours depuis voyagé avec moi. Elle eut encore la bonté de me faire donner une loge au spectacle tout près des places qu'elle occupait habituellement ; de cette petite distance je me plaisais, par-dessus tout, à la regarder : son charmant visage avait seize ans.

Pendant une de nos séances la reine fit venir ses enfants, qu'à ma grande surprise je trouvai laids ; en me les montrant, elle me dit : « Ils ne sont pas beaux. » J'avoue que je n'eus pas assez de front pour la démentir ; je me contentai de répondre qu'ils avaient beaucoup de physionomie[1].

Je parlais souvent à la reine de mon amour pour

[1] Ces enfants, depuis ce temps, ont beaucoup changé à leur avantage. La princesse, qui est maintenant impératrice de Russie, a fort embelli. (*Note de l'auteur.*)

la campagne et pour les beaux sites ; elle désira que j'allasse voir son île des *Paons*. Une de ses voitures m'y conduisit. On arrive à ce lieu charmant par une épaisse forêt de sapins que l'on traverse, puis on descend un chemin rapide qui vous mène à un lac sur lequel est située l'île des *Paons* et son petit château. Le temps était triste, il pleuvait même, et ce séjour ne m'en parut pas moins élyséen.

Outre les deux études au pastel que me faisait faire Sa Majesté, je fis de la même manière celles de la famille du prince Ferdinand [1]. Une des jeunes princesses, la princesse Louise, qui avait épousé le prince Radzivill, était jolie et très-aimable ; j'ai eu pendant quelque temps avec elle une correspondance qui me charmait ; car je la compte au nombre des personnes qu'il est impossible d'oublier. Son mari, le prince Radzivill, était fort bon musicien. Je me rappelle qu'un jour il me causa une surprise qui tenait uniquement à la différence des usages de tel ou tel pays : pendant mon séjour à Berlin, on me mena à un grand concert public, et je fus étonnée au dernier point, en entrant dans la salle, de voir le prince Radzivill qui jouait de la harpe. Jamais chose semblable ne pourrait avoir lieu chez nous, jamais un amateur, surtout un prince, ne pourrait jouer devant une autre société que la sienne, et encore une société payante : il faut croire qu'en Prusse cela semblait tout naturel.

C'est à Berlin que je fis connaissance avec la baronne de Krudener, si connue par son esprit et son

[1] Je devais plus tard copier tous ces pastels à l'huile, ce que j'ai fait aussitôt mon arrivée à Paris. (*Note de l'auteur.*)

exaltation de tête. Sa réputation comme auteur était déjà faite ; mais elle n'avait pas encore acquis le caractère d'apôtre religieux qui l'a rendue si célèbre dans le Nord ; elle et son mari ont été très-obligeants pour moi. J'en puis dire autant de madame de Souza, ambassadrice de Portugal, dont je fis alors le portrait. Il m'arrivait d'ailleurs, comme à tous ceux qui courent le monde, de retrouver plusieurs gens de connaissance : je revoyais entre autres avec grand plaisir le comte et la comtesse Golowkin, que j'avais connus à Saint-Pétersbourg. Je vis arriver à Berlin la charmante actrice, madame Chevalier ; elle était fort riche ; aussi ai-je su depuis qu'après avoir divorcé, elle avait épousé un jeune homme attaché à la légation française.

A mon arrivée à Berlin, j'avais été faire une visite à l'ambassadeur de France, le général Bournonville, car j'abordais enfin l'idée de retourner à Paris. Mes amis, mon frère surtout, m'en sollicitaient vivement. Il leur avait été facile de me faire rayer de la liste des émigrés, et j'étais rétablie dans ma qualité de Française, qu'en dépit de tout je n'avais pas perdue dans mon cœur. Le général Bournonville était un brave et bon militaire que l'on estimait beaucoup à Berlin. Il me reçut à merveille, et m'engagea de la manière la plus flatteuse à retourner dans ma patrie, m'assurant que l'ordre et la paix y étaient complétement rétablis.

Quoique le général Bournonville fût le premier ambassadeur de la république que j'allais trouver, j'en avais déjà vu d'autres. Vers la fin de mon séjour à

Saint-Pétersbourg, le général Duroc et M. de Châteaugiron étaient arrivés à la cour d'Alexandre, envoyés par Bonaparte, et je me rappelle que, me trouvant à cette époque chez l'impératrice Élisabeth, je l'entendis dire à l'empereur : *Quand donc receverons-nous les citoyens ?* M. de Châteaugiron vint me faire une visite. Je le reçus de mon mieux ; mais je ne saurais dire l'effet que me fit cette cocarde tricolore. Quelques jours après ils dînèrent tous deux chez la princesse Galitzin Beauris. Je me trouvai placée à table près du général Duroc, qu'on m'avait dit être l'intime de Bonaparte ; il ne me dit pas un seul mot, et je fis de même avec lui.

Le dîner dont je parle donna lieu à une chose assez plaisante. Le cuisinier de la princesse, dans l'ignorance totale où il était de la révolution française, prit naturellement ces messieurs pour les ambassadeurs du roi de France. Voulant leur faire honneur, après avoir longtemps rêvé, il se souvint que les fleurs de lis étaient les armes de la France, et il se hâta de mettre les truffes, les filets, et les pâtés en fleurs de lis. Cette surprise consterna si fort les convives, que la princesse, dans la crainte sans doute qu'on ne l'accusât d'une aussi mauvaise plaisanterie, fit monter le chef de cuisine et l'interrogea sur cette pluie de fleurs de lis. Le brave homme répondit d'un air satisfait : « J'ai voulu faire voir à Son Excellence que je sais ce qu'il convient de faire dans les grandes occasions. » Une femme de mes amies, fort spirituelle, me dit alors tout bas : « Plût à Dieu que les cuisiniers et les marmitons n'en eussent jamais su davantage ! »

Peu de jours avant mon départ de Berlin, le directeur général de l'Académie de peinture vint avec une grâce infinie m'apporter lui-même le diplôme de ma réception à cette Académie. Tant de marques de bienveillance, dont on me comblait à la cour de Prusse, m'auraient bien certainement retenue plus longtemps, si mon plan n'avait pas été alors tout à fait arrêté. Décidée à partir, je pris congé de cette charmante reine si jeune, si belle, si aimable ! J'ignorais, hélas ! que bien peu d'années après j'aurais la douleur d'apprendre sa mort. J'ignorais que l'infâme calomnie se joindrait aux revers de la guerre pour la conduire au tombeau à la fleur de son âge ! Jamais je n'ai pu lire alors les bulletins de l'armée de Bonaparte, sans ressentir une indignation qu'il m'est impossible d'exprimer. Je me souviens qu'à cette époque, me trouvant à l'Opéra de Paris, dans la loge de la comtesse Potocka, il y vint un Polonais qui arrivait de l'armée française (certes un Polonais n'était pas suspect quand il défendait une puissance du Nord). Je lui parlai des indignes mensonges qu'on se permettait sur la liaison de la reine de Prusse avec l'empereur Alexandre. Ce jeune homme me répondit : « Rien n'est plus faux, on écrit tout cela pour égayer les bulletins. » Et cependant l'aimable créature que l'on prenait pour victime lisait ces horreurs, et le chagrin qu'elle en ressentait, joint à tant d'autres chagrins, hâta peut-être sa mort !

CHAPITRE XXVII

Je quitte Berlin. — Dresde. — Lettre à mon frère. — Francfort. — La famille Divoff. — Je rentre en France.

Je pensai perdre, en quittant Berlin, tout ce que je possédais, et voici comment. J'avais commandé mes chevaux pour cinq heures du matin. Mon domestique vraisemblablement était allé faire ses adieux à quelques gens de sa connaissance, il n'arrivait pas, et l'on sait qu'en Prusse les chevaux n'attendent jamais. Je m'étais levée encore tout engourdie par le sommeil, et le garçon de l'auberge, ne voyant point mon domestique, s'était emparé de mon nécessaire pour le descendre ainsi que tous mes autres effets. Ce nécessaire, qui renfermait mes diamants, mon or, toute ma fortune enfin, était toujours placé sous mes pieds quand je voyageais. Par le plus grand des bonheurs, dès que je fus dans la voiture, je m'aperçus, quoique à moitié endormie, que mes pieds n'étaient pas soutenus comme d'ordinaire. Les chevaux partaient ; je criai que l'on arrêtât, et je demandai mon nécessaire au garçon, ayant grand soin de parler assez haut pour réveiller la maîtresse de la maison. Ceci me réussit, car, après quelques réponses évasives de cet homme, le nécessaire fut rapporté. On venait de le trouver dans une écurie au fond de la cour, tout recouvert de foin. Cet accident avait donné le temps à mon domestique d'ar-

river, et je partis, fort heureuse, comme on pense bien, d'avoir recouvré tout à la fois mon domestique et mon nécessaire. Je rapporte cette aventure, parce que je pense qu'elle pourra servir de leçon aux voyageurs distraits.

En quittant Berlin, j'allai à Dresde où je devais m'arrêter pour faire plusieurs copies du portrait de l'empereur Alexandre, que j'avais promises. Je comptais ensuite poursuivre ma route vers la France sans séjourner longtemps nulle part. Ce n'était pourtant qu'avec une sorte de terreur que je pensais à revoir Paris. La lettre suivante, que j'écrivais de Dresde à mon frère, peut donner une idée de ce qui se passait en moi :

Dresde, ce 18 septembre 1801.

« Il y a des siècles, mon bon ami, que je veux t'écrire ; mais j'ai toujours été en camp volant, déménageant sans cesse, sans trouver un bon coin où je puisse m'établir pour peindre. Enfin me voilà à peu près bien, et je commence demain les copies du portrait de l'empereur Alexandre. J'ai reçu de toi une petite lettre par le bon père Rivière ; l'impatience que tu as de me revoir ne surpasse certainement pas la mienne ; mais, mon bon ami, je ne puis te cacher ce qui se passe dans ma pauvre tête et dans mon cœur à l'idée de mon retour à Paris. En me rapprochant de la France, le souvenir des horreurs qui s'y sont passées se retrace à moi si vivement que je crains de revoir les lieux qui ont été témoins de ces scènes affreuses. Mon imagination replacera tout. Je voudrais être aveugle ou avoir bu du fleuve d'Oubli pour vivre

sur cette terre ensanglantée ! Il me semble enfin que je marche vers un tombeau et je ne suis pas maîtresse de mes idées noires à ce sujet.

« D'un autre côté, quand je songe que j'aurai la jouissance de t'embrasser, de revoir les amis qui me restent, d'admirer encore tant de chefs-d'œuvre des arts et d'objets intéressants, je me sens agitée dans un sens contraire et je n'hésite plus, je me dis que j'irai. Oui, mon ami, j'irai pour vous retrouver tous; mais, hélas! je ne retrouverai pas notre pauvre mère! Cette peine est la plus sensible. Tu me conduiras sur sa tombe..... Mon Dieu! que d'idées tristes!

« Depuis que j'ai quitté la Russie, on me demande à Vienne, à Brunswick, à Munich et à Londres, sans parler de Saint-Pétersbourg où l'on me rappelle avec instance, et que j'avais tant espéré revoir! Partout j'ai reçu l'accueil le plus doux et le plus flatteur; partout j'ai retrouvé une patrie, avec la différence toutefois que la calomnie ne m'y déchirait pas comme en France. Tu sais ce que cette vipère m'a fait souffrir! Tous mes persécuteurs sont encore là; si j'allais retomber sous leurs griffes envenimées!..... Je te manderai au juste le jour de mon départ et mon itinéraire; mais, sitôt cette lettre reçue, réponds poste pour poste à toutes mes terreurs. Dis-moi surtout si j'aurai la facilité d'aller et de venir; car, après avoir passé l'hiver avec vous, il me faudra encore faire un petit voyage. Je ne crains pas les courses, elles me font du bien. Le séjour des villes me tue, et les grands chemins me guérissent : la route et quelques bains ont suffi pour rétablir tout à fait ma santé.

« J'ai lu avec le plus grand plaisir tes derniers ouvrages ; tes *Conventions*[1] sont charmantes, et je t'assure que tu es apprécié à Saint-Pétersbourg et partout, comme à Paris ; j'en ai joui bien véritablement.

« Je retrouve ici la belle et aimable princesse Dolgoruki. M. Dimidoff y est aussi, et il s'ennuie beaucoup. Il me disait ces jours-ci : Quelle triste ville que Dresde ! j'ai beau faire, je ne puis trouver le moyen d'y dépenser mille écus par jour.

« C'est le bon M. Laya[2] qui te porte cette lettre. Je l'ai connu ici, il m'a plu tout de suite. C'est un homme de lettres distingué, le meilleur enfant du monde. Le sachant ton ami, j'étais déjà prévenue en sa faveur ; mais il n'a fait que gagner à plus ample connaissance. Voilà un homme aussi estimable pour sa façon de penser que par son courage. Je n'en dirai pas autant de notre Pindare. Sa conduite avec le roi et la reine, dont il avait reçu tant de bienfaits, est atroce. Je ne le reverrai jamais[3]. Je désire beaucoup au contraire connaître particulièrement M. Legouvé dont tu me parles. Ses ouvrages me le font aimer, et tu me le présenteras tout de suite à mon arrivée.

« Adieu. Je t'embrasse, ainsi que Suzette, de tout mon cœur, sans oublier la petite[4], que je voudrais

[1] *Mes conventions ou Épître à Elle*. Vigée a dédié à madame Vigée Le brun, sa sœur, cette jolie pièce de vers.

[2] Admis à l'Académie française le 7 août 1817.

[3] J'ai tenu parole, quoique Lebrun-Pindare m'ait fait prier souvent de le recevoir. *(Note de l'auteur.)*

[4] Cette petite dont je parlais ainsi est aujourd'hui madame de Rivière, ma nièce, qui m'est si tendrement attachée, et que j'aime comme ma fille. *(Note de l'auteur.)*

avoir à moi. Ne m'oublie pas auprès de la bonne madame de Verdun. Comme je serai aise de la revoir, ainsi que le bon Robert, Ménageot, la famille Brongniart, etc.!!! Voilà mes sujets de consolation, ils me sont bien nécessaires. Adieu. »

Une fois ma résolution prise de retourner en France avant l'hiver, je pressai mon travail, en sorte que je pus aller passer quelques jours dans la famille Rivière, qui habitait Brunswick. Je vis chez eux le duc Brunswick, qui voulait me connaître; je lui fus présentée, et il me témoigna le désir que je fisse son portrait. Comme le temps ne me le permettait plus, je le refusai avec regret, attendu que ce prince avait une fort belle tête. Après avoir séjourné cinq ou six jours chez les parents de M. de Rivière, je repartis seule, mon compagnon de voyage restant dans sa famille.

Je passai à Weimar, mais je n'y restai qu'une nuit, et la journée qui la précéda fut une journée de tribulations. J'étais partie comptant arriver à Weimar vers midi, en sorte que je n'avais pris aucunes précautions pour mon dîner. Mais le malheur avait voulu que l'on me donnât un postillon qui ne connaissait pas le chemin, et qui, au lieu de prendre la bonne route, nous égara dans des terres grasses où nous passâmes la journée entière. La nuit venue, j'étais tout à fait mourante de fatigue et de faim. Les chevaux, éreintés, ne voulaient plus traîner la voiture, qui était fort lourde, et, pour comble d'embarras, mon domestique avait au doigt un panaris qui le mettait hors d'état de nous aider. Je me souviens que, pour tromper mon impatience, et surtout mon appétit, je pris de cette

terre maudite avec laquelle j'essayai de modeler une tête, et, sans y voir, je parvins à faire quelque chose qui ressemblait assez à un visage. Nous ne sortîmes que fort tard de cette triste position; car je n'arrivai à Weimar qu'à minuit, si faible et si étourdie par cette longue course, que tout le long de la route, la nuit étant très-noire, j'avais donné au péage des barrières deux ducats au lieu de deux grutz[1]. Je ne m'aperçus de mon erreur qu'à la porte de l'auberge, en payant la dernière poste, et je renvoyai chercher mes deux derniers ducats, qui me furent rendus.

J'étais en route depuis onze heures du matin sans avoir rien pris, encore me fallut-il attendre longtemps à la porte de l'auberge que l'on vînt m'ouvrir, car on se couche de bonne heure à Weimar, et personne n'était sur pied. Lorsque enfin je me retrouvai dans une chambre, et que je me regardai dans la glace, je me fis peur, tant l'ennui, la fatigue et la faim m'avaient mise dans un état pitoyable.

On m'avait donné, à la cour de Prusse, des lettres pour la cour de Weimar; mais j'étais si fatiguée, si souffrante, et si mal dans cette auberge, que je partis le lendemain de bonne heure. A Gotha, où j'allai ensuite, je trouvai le baron de Grimm, que j'avais beaucoup connu à Paris; il fut pour moi d'une grande obligeance, en s'occupant de mes intérêts d'argent sur le change du pays, et de tout ce qui m'était nécessaire pour mon voyage, et je ne m'arrêtai plus qu'à Francfort.

[1] Le ducat vaut près de douze francs et le grutz deux sols.
(*Note de l'auteur.*)

Je descendis dans cette ville à un très-bel hôtel garni, qui portait le nom d'hôtel de France ou de Paris, je ne sais plus lequel des deux. J'avais laissé à Berlin mon vieux ivrogne, qui m'avait tant tourmentée, et, quand je sortis de voiture, un jeune Allemand, très-bien mis, qui se trouvait sous la porte de l'hôtel, m'offrit de me monter mon nécessaire. Il le porta sur la table de la première chambre que je devais occuper, puis, comme naturellement je l'avais suivi, il voulut me baiser la main, ce que je refusai le plus poliment du monde, tout en le remerciant de sa politesse. Il retourna aussitôt sous la porte cochère, et je fermai la mienne en entrant dans ma chambre ; car, je ne sais pourquoi, la figure de ce jeune homme me déplaisait et m'inspirait de la méfiance.

Quelques moments après, j'entendis une voiture s'arrêter devant l'hôtel. Je me mets à la fenêtre qui donnait sur la rue, et je vois descendre la bonne madame Divoff, son mari et son fils, que j'avais beaucoup connus à Saint-Pétersbourg. Je fus doublement satisfaite de cette rencontre, ayant un peu peur malgré moi de mon inconnu. Je courus embrasser cette excellente famille, et voilà le jeune Allemand qui arrive à leur voiture pour aider les domestiques à porter les paquets dans les chambres. Tant d'empressement me parut bien suspect ; mais madame Divoff, reconnaissante de cette obligeance, invita le jeune homme à souper avec nous. A table, il nous raconta ses malheurs, au sujet d'un mariage d'amour qu'il avait manqué. C'était un vrai roman, et j'étais si fortement persuadée qu'il l'inventait, qu'il ne me toucha pas le

moins du monde, quoique la bonne madame Divoff en eût les larmes aux yeux. Le lendemain encore, elle invita le beau conteur à déjeuner, ce que je n'approuvai pas du tout. Nous fûmes obligés de rester six jours à Francfort, pendant lesquels je m'ennuyai beaucoup[1]; mais le bruit courait que Bonaparte avait été assassiné, ce qui aurait changé tous mes plans de retour à Paris. Enfin, lorsque nous fûmes prêts à partir et que l'on fit les paquets, il manquait plusieurs couverts d'argent à madame Divoff. Je ne doutai pas une minute qu'ils n'eussent été pris par le jeune Allemand, et, tout aussitôt après mon arrivée à Paris, je lus dans la gazette que ce jeune homme venait d'être arrêté pour vol.

Je n'essayerai pas de peindre ce qui se passa en moi lorsque je touchai cette terre de France que j'avais quittée depuis douze ans ; l'effroi, la douleur, la joie qui m'agitaient tour à tour (car il y avait de tout cela dans les mille sensations qui me bouleversaient l'âme). Je pleurais les amis que j'avais perdus sur l'échafaud ; mais j'allais revoir ceux qui me restaient encore. Cette France, dans laquelle je rentrais, avait été le théâtre de crimes atroces ; mais cette France était ma patrie !

[1] Pour passer le temps durant ces six jours, je raccommodai mes vieilles chemises, et Dieu sait comme cela était cousu ! aussi, à mon arrivée à Paris, je pris une femme de chambre qui, voyant mon raccommodage, me dit : « On voit bien que madame vient d'un pays barbare, car ceci est cousu à la diable. » Je me mis à rire et lui répondis que c'était mon ouvrage. La pauvre fille, tout embarrassée, aurait bien voulu reprendre ses paroles; mais je la rassurai en lui avouant que je n'avais jamais su coudre.

(*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XXVIII

J'arrive à Paris. — Concert de la rue de Cléry. — Bal chez madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Madame Bonaparte. — Vien. — Gérard. — Madame Récamier. — Madame Tallien. — Ducis. — Mes soirées. — Je pars pour Londres.

A mon arrivée à Paris, dans notre maison de la rue du Gros-Chenet, M. Le Brun, mon frère, ma belle-sœur et sa fille, vinrent me recevoir à ma descente de voiture, pleurant tous de joie de me revoir, et j'étais moi-même bien attendrie. Je trouvai l'escalier rempli de fleurs, et mon appartement parfaitement arrangé. La tenture et les rideaux de ma chambre à coucher étaient en casimir vert, les rideaux bordés d'une broderie en soie flote, couleur d'or; M. Le Brun avait fait surmonter le lit d'une couronne d'étoiles d'or; tous les meubles étaient commodes et de bon goût, enfin je me trouvai fort bien installée. Quoique M. Le Brun m'ait certes fait payer tout cela bien cher, je n'en fus pas moins sensible aux soins qu'il avait pris pour me rendre mon habitation agréable.

La maison de la rue du Gros-Chenet était séparée, par un jardin, d'une maison qui donnait sur la rue de Cléry, et qui appartenait aussi à M. Le Brun. Il y avait dans cette dernière une salle immense [1], où se

[1] **Dans la révolution, toutes les églises étant fermées, M. Le Brun prêta cette salle pour y dire la messe.** (*Note de l'auteur.*)

donnaient de très-beaux concerts. On m'y conduisit le soir même de mon arrivée, et, dès que que je fus entrée, tout le monde se tourna vers moi, les spectateurs en battant des mains, et les musiciens en frappant de leur archet sur leur violon. Je fus tellement sensible à un accueil si flatteur, que je fondis en larmes. Je me souviens que madame Tallien était à ce concert, éclatante de beauté.

La première visite que je reçus, le lendemain, à mon lever, fut celle de Greuze, que je ne trouvai pas changé. On eût dit même qu'il ne s'était point décoiffé: ses boucles de cheveux flottaient encore de chaque côté de sa tête comme à mon départ. Je fus touchée de son empressement, et bien contente de le revoir. Après Greuze arriva ma bonne amie, madame de Bonneuil, aussi jolie que par le passé ; car la conservation de cette charmante femme a tenu du prodige. Elle me dit que sa fille, madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, donnait un bal le lendemain, et qu'il fallait absolument que j'y allasse. « Mais, lui dis-je, je n'ai point de robe parée. » Alors je lui montrai cette fameuse pièce de mousseline des Indes brodée, qui avait fait tant de chemin avec moi, et qui, comme on sait, avait couru de si grands risques depuis que madame Dubarry me l'avait donnée. Madame de Bonneuil la trouva fort belle, et l'envoya à madame Germain, la célèbre couturière, qui me fit tout de suite une robe à la mode, qu'elle m'apporta le soir même.

J'allai donc au bal de madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et je trouvai là les plus belles femmes de l'époque, en tête desquelles il faut placer madame

Regnault elle-même, puis madame Visconti, si remarquable par la beauté de sa taille et de son visage. Tandis que je me plaisais à fixer mes regards sur toutes ces charmantes personnes, une femme qui était assise devant moi se retourna ; elle était si admirable, que je ne pus m'empêcher de lui dire : « Ah ! Madame, comme vous êtes belle ! » Cette femme était madame Jouberto, alors sans fortune, et qui depuis a épousé Lucien Bonaparte. Je vis aussi à ce bal beaucoup de généraux français; on me montra Macdonald, Marmont et plusieurs autres; enfin c'était un monde tout nouveau pour moi.

Peu de jours après mon arrivée, madame Bonaparte vint me voir un matin; elle me rappela les bals où nous nous étions trouvées ensemble avant la révolution, ce que j'avais tout à fait oublié; mais j'en fus d'autant plus sensible à son souvenir. Elle fut très-aimable, et m'invita même à aller déjeuner chez le premier consul. Toutefois, comme je n'y mis pas un grand empressement, le jour de ce déjeuner ne fut jamais fixé.

Je ne tardai pas à recevoir la visite de mon ami Robert, des Brongniart, et celle de Ménageot, qui avait été directeur de Rome[1]. La première fois qu'il vint me voir, Ménageot me parla de la révolte des jeunes gens qui lui avait fait quitter Rome ; il me raconta aussi qu'à son retour il avait vu Bonaparte à Lodi, après la grande victoire que venait d'y remporter ce général. Bonaparte, en lui montrant le champ

[1] C'est-à-dire directeur de l'Académie de peinture de la France, à Rome.

de bataille encore tout couvert de morts, lui dit avec un grand sang-froid : « Ce serait un beau tableau à faire. » Ménageot avait été indigné de ce mot. « C'était, ajouta-t-il, un spectacle affreux, déchirant ; il y avait plusieurs chiens qui pleuraient auprès du cadavre de leur maître : ces pauvres chiens me parurent bien plus humains que Banaparte ! »

Je fus bien vivement touchée de la joie que me témoignaient mes amis et les connaissances qui chaque jour accouraient chez moi. A la vérité, le plaisir que j'éprouvais à les revoir tous était cruellement troublé par le chagrin d'apprendre beaucoup de morts que j'ignorais ; car il ne me venait pas une personne qui n'eût perdu ou sa mère, ou son mari, ou pour le moins quelque parent. Il me fallut subir une autre peine encore beaucoup plus sensible que les autres : la bienséance m'obligea à faire une visite à mon vilain beau-père ; il habitait toujours à Neuilly une petite maison qui avait été achetée par mon père, et où j'étais allée bien souvent dans ma première jeunesse. Tout dans ce lieu me rappela ma pauvre mère, le temps heureux que j'avais passé près d'elle ; j'y retrouvai son panier à ouvrage tel encore qu'elle l'avait laissé ; enfin cette visite fut pour moi d'autant plus triste, que j'étais déjà disposée aux larmes. En allant à Neuilly je venais pour la première fois depuis mon retour de passer sur la place Louis XV, où je crus voir encore le sang de tant de nobles victimes ! mon frère, qui était avec moi, se reprocha beaucoup de n'avoir pas fait prendre un autre chemin à notre voiture, car ce que je souffris alors ne saurait se décrire ; même encore

aujourd'hui il m'est impossible de passer sur cette place sans me rappeler les horreurs dont elle a été le théâtre, et je ne puis me rendre maîtresse de mon imagination.

On peut penser avec quel empressement je me rendis au musée du Louvre, qui possédait alors tant de chefs-d'œuvre ; j'y allai seule, pour jouir de cette vue sans distraction : je parcourus d'abord la galerie de tableaux, ensuite celle des statues ; et lorsque, enfin, après être restée plusieurs heures sur mes jambes, je songeai à retourner chez moi pour dîner vers quatre heures et demie, je m'aperçus que les gardiens, ignorant que je n'étais point sortie, avaient fermé toutes les portes ; je cours à droite, à gauche ; je crie ; il m'est impossible de me faire entendre et de me faire ouvrir ; je mourais de faim et de froid, car nous étions au mois de février ; je ne pouvais frapper aux fenêtres, elles étaient beaucoup trop élevées ; ainsi je me trouvais en prison au milieu de ces belles statues que je n'étais plus du tout en disposition d'admirer ; elles me paraissaient des fantômes ; et à l'idée qu'il me faudrait passer la soirée et la nuit avec elles, la frayeur et le désespoir s'emparèrent de moi ; enfin, après avoir fait mille détours, j'aperçus une petite porte contre laquelle je frappai si fort que l'on vint m'ouvrir ; je sortis précipitamment, ravie de reprendre ma liberté et de pouvoir aller dîner, car j'avais grand besoin de manger.

Peu de jours après mon arrivée à Paris, je reçus de la Comédie Française la lettre suivante :

« Madame,

« La Comédie Française me fait l'honneur de me charger de vous adresser la copie d'un arrêté qu'elle vient de prendre pour rétablir votre nom sur la liste des entrées à son théâtre ; elle vous prie d'agréer cet hommage comme une marque de son admiration pour vos rares talents, et de la haute estime que vous lui inspirez à tant de titres.

« J'ai l'honneur, etc.

« MAIGNIEN, *secrétaire.* »

La Comédie Française ne se borna pas à me donne cette marque flatteuse de son souvenir : Molé et Fleury allèrent trouver mon frère pour lui dire que les premiers acteurs désiraient venir jouer une comédie chez moi, et Vestris le père le prévint aussi que l'Opéra danserait un ballet après la pièce. Tout cela, selon leur plan, devait avoir lieu dans ma galerie. Quoique sensible autant qu'on peut l'imaginer à ces témoignages de bienveillance pour moi, ne désirant pas être placée en évidence, je refusai des hommages si flatteurs; toutefois, j'en ai conservé un souvenir d'autant plus reconnaissant qu'il semblait que Paris voulût me consoler, à mon retour, de tant d'odieuses calomnies qui avaient précédé mon départ.

La première fois que j'allai au spectacle, l'aspect de la salle me parut extrêmement triste; habituée comme je l'étais à voir autrefois en France, et depuis dans l'étranger, tout le monde poudré, ces têtes noires et ces

hommes vêtus d'habits noirs formaient un sombre coup d'œil. On aurait cru que le public était rassemblé pour suivre un convoi.

En général, l'aspect de Paris me parut moins gai; les rues me semblaient si étroites que j'étais tentée de croire qu'on y avait bâti un double rang de maisons. Ceci tenait sans doute au souvenir récent des rues de Saint-Pétersbourg et de Berlin, qui sont pour la plupart extrêmement spacieuses. Mais ce qui me déplaisait bien davantage, c'était de voir encore écrit sur les murs : *liberté, fraternité ou la mort*. Ces mots, consacrés par la terreur, faisaient naître en moi de bien tristes idées sur le passé et ne me laissaient pas sans crainte sur l'avenir.

On me mena voir une grande parade du premier consul sur la place du Louvre. J'étais placée à une fenêtre du Musée, et je me souviens que je ne voulais pas reconnaître pour Bonaparte le petit homme si mince que l'on me montrait; le duc de Crillon, qui était à côté de moi, avait toute la peine du monde à me le persuader. Il m'arrivait ici, comme pour l'impératrice Catherine II, de m'être peint en imagination cet homme si célèbre sous la figure d'un homme colossal. Peu de jours après mon arrivée, les frères de Bonaparte vinrent voir mes ouvrages; ils furent très-aimables pour moi et me dirent les choses les plus flatteuses ; Lucien surtout regarda avec une attention toute particulière ma Sibylle dont il me fit mille éloges.

Mes premières visites furent pour mes bonnes et anciennes amies, la marquise de Grollier et madame de

Verdun que j'étais si heureuse de retrouver ; pour la comtesse d'Andelau, très-aimable femme, qui avait infiniment de grâce dans l'esprit : je vis en même temps chez elle ses deux filles, madame de Rosambo[1] et madame d'Orglande, qui étaient dignes de leur mère par leur esprit et par leur beauté.

J'allai voir aussi la comtesse de Ségur. Je la trouvai seule et fort triste ; son mari n'avait pas encore de place, et tous deux vivaient très-gênés. Plus tard, à mon retour de Londres, lorsque Bonaparte devint empereur, il nomma le comte de Ségur maître des cérémonies[2], ce qui leur donna beaucoup d'aisance. Je me rappelle qu'à cette époque, ayant été voir, un soir vers huit heures, la comtesse de Ségur, et la trouvant toute seule, elle me dit : « Vous ne croiriez pas que j'ai eu vingt personnes à dîner ? ils sont tous partis après le café. » J'en fus en effet assez surprise ; car, avant la révolution, la plupart des gens que l'on avait à dîner restaient avec vous jusqu'au soir, ce que je trouvais beaucoup plus convenable que les procédés de la méthode actuelle.

Dans le même temps, madame de Ségur m'invita à une grande soirée de musique, où elle avait rassemblé toutes les puissances du jour. J'eus lieu d'y remarquer une autre innovation qui ne me sembla pas plus heu-

[1] La comtesse de Rosambo est morte, hélas ! peu de temps après a Restauration. Cette femme si parfaite sous tous les rapports fut vivement regrettée de toute sa famille et de ceux qui eurent le bonheur de la connaître. (*Note de l'auteur.*)

[2] Le frère de celui-ci, le comte de Ségur, mettait alors assez plaisamment sur ses cartes : *Ségur sans cérémonies.* (*Note de l'auteur.*)

reuse. Je fus étonnée, en entrant, de voir tous les hommes d'un côté et toutes les femmes de l'autre ; on eût dit des ennemis en présence. Pas un homme ne venait de notre côté, à l'exception du maître de la maison, le comte de Ségur, que son ancienne coutume de galantèrie engageait à venir adresser aux dames quelques mots flatteurs. On annonça madame de Canisy, très-belle femme, faite comme un modèle. Nous perdîmes alors notre unique chevalier ; le comte alla se prosterner devant cette beauté, à qui, dans ce moment, me dit-on, l'empereur rendait des soins, et ne la quitta plus de la soirée.

Je me trouvais assise à côté de madame de Bassano, que l'on m'avait fort vantée et que je désirais voir. Elle parut faire beaucoup d'attention au chiffre en diamants qui m'avait été donné par la reine de Naples lorsque je pris congé de cette princesse, ce chiffre était en effet très-beau. Du reste, me considérant là sans doute comme une intruse, puisque je n'étais ni femme de ministre ni de la cour, elle ne me dit pas une parole, ce qui ne m'empêcha point de la regarder souvent et de la trouver fort jolie.

Le premier artiste auquel je fis visite fut M. Vien [1], qui avait été anciennement nommé premier peintre du roi, et que Bonaparte venait de faire sénateur. Je fus infiniment flattée de l'aimable accueil qu'il voulut bien me faire, et de l'extrême bonté qu'il me témoigna. Il avait alors quatre-vingt-deux ans, et pourtant il me montra deux esquisses composées dans le genre des

[1] Joseph-Marie Vien, né à Montpellier, le 18 juin 1716, mort à Paris le 27 mars 1809.

bacchanales antiques, qu'il venait de peindre. Elles étaient charmantes. J'en fus surprise et charmée au point qu'il y a trente-cinq ans que je les ai vues, et que je me les rappelle parfaitement.

On peut regarder M. Vien comme le chef d'une restauration de l'école française. C'est lui qui, le premier, rendit du style et de l'exactitude aux costumes grecs et romains. David et ses élèves, Gérard, Gros, Girodet, sous ce rapport, sont certainement renommés avec raison. Mais il est juste de dire que M. Vien avait donné le premier l'exemple de ce perfectionnement dans ses sujets historiques.

Après cette visite, j'allai chez M. Gérard [1], déjà si célèbre par ses tableaux de Bélisaire et de Psyché. J'avais le plus grand désir de connaître ce grand artiste que l'on disait se distinguer par son esprit autant que par son rare talent. Je le trouvai en tout digne de sa renommée, et je l'ai toujours compté depuis au nombre des personnes dont j'aimé à me rapprocher. Il venait alors de terminer le beau portrait de madame Bonaparte [2] étendue sur un canapé, qui devait ajouter encore à sa réputation dans ce genre.

Le portrait de madame Bonaparte me donna le désir de voir aussi celui que Gérard avait fait de madame Récamier [3]; alors j'allai chez cette belle personne,

[1] Le baron François Gérard, né à Rome de parents français, et mort à Paris le 11 janvier 1836.

[2] Madame Létitia Bonaparte, mère de l'empereur Napoléon Ier.

[3] Jeanne-Françoise-Julie-Adelaïde Bernard, mariée au banquier Récamier, naquit à Lyon le 4 décembre 1777, et mourut à Paris le 11 mai 1849.

charmée d'une circonstance qui me procurait le plaisir de la voir et de faire connaissance avec elle.

Très-peu de jours après, elle m'invita à un grand bal, où je me rendis avec la princesse Dolgoruki, que j'avais la joie de posséder à Paris. Ce bal était charmant. Il y avait beaucoup de monde sans confusion, et un grand nombre de jolies femmes, un fort bel hôtel, rien n'y manquait. Comme la paix d'Amiens venait de se faire, on retrouvait dans cette réunion je ne sais quel air de tenue et de magnificence que la jeune génération n'avait pu connaître jusqu'alors. C'était pour la première fois que les hommes et les femmes de vingt ans voyaient à Paris des livrées dans les antichambres, dans les salons des ambassadeurs ; des étrangers de marque, richement vêtus, tous décorés d'ordres brillants : et, quoi qu'on puisse dire, ce luxe convient mieux pour un bal que les carmagnoles et les pantalons.

Une femme rivalisait alors à Paris avec madame Récamier sous le rapport de la beauté. C'était madame Tallien [1]. Robert, qui la connaissait beaucoup, me mena chez elle ; et j'avoue que je cherchai vainement un défaut dans l'ensemble de cette charmante personne. Elle était à la fois belle et jolie ; car la régularité de ses traits ne lui enlevait point ce qu'on appelle la physionomie. Son sourire, son regard, avaient quelque chose de ravissant, et sa taille, ses bras, ses épaules, étaient admirables.

[1] Le baron Gérard a fait un beau portrait en pied de madame Thérèse Cabarrus, femme Devin de Fontenay, puis femme Tallien, et plus tard femme du comte de Caraman, prince de Chimay.

Madame Tallien joignait à sa beauté un cœur excellent; on sait que dans la révolution une foule de victimes, dévouées à la mort, avaient dû leur salut à l'empire qu'elle exerçait sur Tallien, les infortunés la nommaient alors *notre dame de bon secours*. Elle me reçut avec une grâce parfaite. Plus tard, lorsqu'elle eut épousé le prince de Chimay, elle habitait, au bout de la rue de Babylone, un très-bel hôtel où son mari et elle s'amusaient à jouer la comédie. Tous deux la jouaient fort bien; elle m'invita à l'un de ses spectacles et vint plusieurs fois à mes soirées.

Je ne tardai pas à former à Paris quelques nouvelles liaisons, dont le temps a fait des amitiés. J'avais le bonheur d'être fort proche voisine de la marquise d'Hautpoult, que son caractère, sa bonté, son esprit, me firent aimer promptement, et qui est restée une de mes meilleures amies.

Je fis aussi connaissance, dans ce temps, avec madame de Bawr, qui venait d'épouser un officier russe, fils du célèbre général de ce nom. Elle était fort jeune alors, et ne s'était pas encore distinguée dans les lettres comme elle l'a fait depuis, quand elle eut perdu et son mari et sa fortune; mais, alors comme aujourd'hui, elle joignait à son esprit et à ses talents cette modestie si vraie, si réelle, et surtout cette bonté d'âme qui me la font chérir.

J'eus de même le bonheur, à cette époque, de connaître Ducis dont le beau caractère égalait le rare talent. Le naturel, l'extrême simplicité de toutes ses manières contrastaient si bien avec la brillante imagination dont le ciel l'avait doué, que je n'ai jamais vu

d'homme plus attachant que cet excellent Ducis. Ses amis n'avaient d'autre regret que celui de ne pouvoir le fixer à Paris; mais il n'aimait point la ville, et, pour que tout fût semblable dans sa façon d'être, il fallait des bergers, des prairies, à l'auteur d'*Œdipe* et d'*Otello*.

La vie solitaire qu'il se plaisait à mener fut pour moi la cause d'une surprise, ou plutôt d'une peur que je n'ai jamais oubliée. A mon retour de Londres, j'allai le voir à Versailles, où j'avais appris qu'il s'était retiré. C'était le soir; arrivée à sa porte, je frappe, et madame Peyre, la veuve de l'architecte, que je croyais morte depuis longtemps, vient m'ouvrir, tenant une chandelle à la main. Je fis un cri d'effroi; je la regardais d'un air effaré, sans pouvoir reprendre mes esprits, tandis qu'elle me racontait comment, depuis peu, elle avait épousé Ducis. Je finis pourtant par comprendre et par me rassurer. Elle me conduisit près de son mari que je trouvai seul dans une petite chambre au dernier étage de la maison, entouré de livres et de manuscrits. Rien de cette habitation ne me parut ni bien champêtre, ni bien agréable; mais l'imagination de Ducis faisait de ce grenier, qu'il appelait son *belvéder*, un lieu de délices.

Je retrouvai avec grand plaisir madame Campan. Elle jouait alors un assez grand rôle dans la famille qui devait bientôt devenir famille régnante. Elle m'invita à dîner un jour à Saint-Germain où elle avait établi son pensionnat. Je me trouvai à table avec madame Murat, sœur de Napoléon; mais nous étions placées de manière que je ne pus voir que son profil,

attendu qu'elle ne tourna pas la tête de mon côté. Je jugeai pourtant sur ce seul aperçu qu'elle était jolie. Le soir les jeunes pensionnaires nous donnèrent une représentation d'*Esther*, où mademoiselle Augué, qui épousa depuis le maréchal Ney, joua fort bien le premier rôle. Bonaparte assistait à ce spectacle. Il était assis sur la première banquette; je me mis sur la seconde, dans un coin, mais à très-peu de distance de lui, afin de pouvoir l'examiner à mon aise. Quoique je fusse placée dans l'obscurité, madame Campan vint me dire dans l'entr'acte qu'il m'avait devinée.

J'avais remarqué avec plaisir dans la chambre de madame Campan un buste de Marie-Antoinette. Je lui savais gré de ce souvenir, et elle me dit que Bonaparte l'approuvait, ce que je trouvai bien de la part de celui-ci. Il est vrai de dire qu'à cette époque il semblait ne devoir rien redouter ni du passé ni de l'avenir. Ses victoires excitaient l'enthousiasme des Français, et même celui des étrangers. Il avait surtout beaucoup d'admirateurs parmi les Anglais, et je me souviens qu'un jour que j'allai dîner chez la duchesse de Gordon, elle me montra le portrait de Bonaparte en me disant : *Voilà mon zéro*. Comme elle parlait fort mal le français, je compris ce qu'elle voulait dire, et nous rîmes beaucoup toutes deux quand je lui expliquai ce que c'était qu'un zéro.

Le grand nombre d'étrangers de ma connaissance qui se trouvaient alors à Paris, et le besoin de me distraire d'une mélancolie que je ne pouvais parvenir à vaincre, m'engagèrent à donner des soirées. La princesse Dolgoruki désirait vivement connaître l'abbé Delille;

je l'invitai à venir souper chez moi avec beaucoup d'autres personnes qui étaient dignes de l'entendre. Quoique ce charmant poëte fût devenu aveugle, il n'en avait pas moins conservé l'aimable gaieté de son caractère. Il nous récita ses beaux vers dont nous fûmes tous enchantés.

Après ce souper, j'en donnai plusieurs autres. Je réunis à l'un d'eux tous les principaux artistes de cette époque, et nous soupâmes gaiement, comme avant la révolution. Au dessert, chacun fut contraint de chanter une chanson. Gérard choisit l'air de Marlborough; mais, à vrai dire, son chant n'était point aussi parfait que sa peinture, car il avait la voix fausse ; et nous rîmes beaucoup.

Une autre fois j'arrangeai un souper, où se trouvaient tous les grands personnages de ce temps, et les ambassadeurs au nombre desquels était M. de Metternich. Puis je donnai un bal où dansèrent madame Hamelin, M. de Trénis et plusieurs autres danseurs renommés; car alors la mode était venue de danser dans la société aussi bien que l'on danse à l'Opéra. Madame Hamelin était regardée comme la meilleure danseuse des salons de Paris. Il est certain qu'elle avait une grâce et une légèreté admirables. Je me rappelle qu'à ce bal madame Dimidoff dansa ce qu'on appelait la valse russe d'une manière si ravissante, que l'on montait sur les banquettes pour la voir.

Comme j'avais dans la maison de la rue du Gros-Chenet une fort belle galerie, j'imaginai de faire dresser un théâtre pour qu'on y jouât la comédie. Tout ce qu'il y avait alors de personnes marquantes

étaient au nombre des spectateurs. Le spectacle se composait d'une comédie de mon frère, intitulée *l'Entrevue*, et de *Crispin rival de son maître*. Mon frère, ma belle-sœur, M. de Rivière et madame de Bawr, qui fut charmante dans la soubrette, jouèrent la première pièce. *Crispin rival de son maître*, quoiqu'il nous manquât le comte de Langeron, si plaisant dans Labranche, fit le plus grand plaisir, au point que Molé, Fleury et mademoiselle Contat, qui étaient présents, furent tout à fait surpris de la manière dont on joua les deux pièces.

Je m'empressais par ces réunions de rendre aux Russes et aux Allemands qui se trouvaient à Paris quelques-uns des plaisirs qu'ils m'avaient procurés dans leur pays avec tant de grâce et tant de bienveillance. Je passais ma vie avec eux. Je voyais surtout presque tous les jours la princesse Dolgoruki, qui avait été si parfaite pour moi à Saint-Pétersbourg. Le séjour de Paris lui plaisait assez, et elle était parvenue promptement à se former une société des plus aimables gens de nos salons. Ses soirées me rappellent que je retrouvai chez elle, un soir, le vicomte de Ségur que j'avais beaucoup vu avant la révolution. Il était alors jeune, élégant, faisant mille conquêtes par le charme de sa physionomie. Je le revoyais, chez la princesse, la figure éteinte, ridée, coiffé d'une perruque à boucles, symétrique de chaque côté, qui laissait le front sans cheveux. Douze années de plus et cette perruque le vieillissaient tellement que je ne le reconnus qu'à sa voix. « Hélas ! me dis-je tout bas, ce que c'est que de nous ! »

La princesse Dolgoruki vint me voir le jour qu'elle avait été présentée à Bonaparte. Je lui demandai comment elle avait trouvé la cour du premier consul : « Ce n'est point une cour, me répondit-elle, mais une puissance. » La chose en effet dut lui paraître ainsi, étant accoutumée à la cour de Saint-Pétersbourg, qui est si nombreuse et si brillante, tandis qu'elle trouva aux Tuileries fort peu de femmes, mais un nombre prodigieux de militaires de tous grades.

Au milieu des distractions que m'offrait le séjour de Paris, je n'en étais pas moins poursuivie par une foule d'idées noires, qui venaient m'accabler même au sein des plaisirs. Je finis par éprouver un besoin ardent de vivre seule, en sorte que j'allai m'établir à Meudon, dans un endroit qu'on appelait la Capucinière et qui avait été habité par des religieux. La petite maison que je louai, bâtie pour servir de retraite à l'un des supérieurs, avait tout à fait l'air d'une thébaïde. Elle était placée au milieu des bois, et son aspect agreste et solitaire aurait pu me faire croire que j'étais à mille lieues de Paris. Cela me convenait à merveille ; car ma mélancolie était si grande, que je ne pouvais voir personne ; lorsque j'entendais une voiture, je m'enfuyais dans les bois de Meudon.

La première visite que je reçus là, ce fut celle de la duchesse de Fleury et de mesdames de Bellegarde qui habitaient ensemble une maison dans les environs. Elles m'invitèrent à venir les voir, et toutes trois étaient si aimables, que ce voisinage me charma au point de me réconcilier avec l'humanité et de dissiper ma mélancolie. Toutefois, lorsque l'automne vint,

je retournai à Paris où je retrouvai toutes mes idées tristes. Pour metre fin à un état d'esprit aussi pénible, je me décidai à faire un voyage. Plusieurs fois, pendant que j'étais à Rome, on avait mis dans les journaux que j'étais à Londres, pour faire croire que j'avais suivis M. de Calonne; mais le fait est que je n'avais jamais vu cette ville; aussi je résolus de m'y rendre.

CHAPITRE XXIX

Londres. — Les *routs*. — West. — Reynolds. — Madame Siddons. — Madame Billington. — Madame Grassini. — La duchesse de Devonshire. — Sir Francis Burdett.

Je partis pour Londres le 15 avril 1802. Je ne savais pas un mot d'anglais. A la vérité j'emmenais avec moi une femme de chambre anglaise; mais cette fille m'avait déjà assez mal servie jusqu'alors, et je fus obligée de la renvoyer fort peu de temps après mon arrivée à Londres, attendu qu'elle ne faisait autre chose toute la journée que manger des tartines de beurre. Heureusement j'emmenais aussi avec moi une personne charmante, à qui la mauvaise fortune rendait précieux l'asile qu'elle avait trouvé dans ma maison, où elle vivait sur le pied d'amie. C'était ma bonne Adélaïde [1], dont les soins et les conseils m'ont toujours été si utiles.

En débarquant à Douvres, je fus d'abord un peu effrayée à la vue de toute une population assemblée sur le rivage; mais on me rassura en me disant que cette foule était composée simplement de curieux, qui, selon la coutume, venaient voir débarquer les voyageurs. Le soleil commençait à se coucher. Je pris aussitôt une chaise attelée de trois chevaux, et je par-

[1] Mademoiselle Adélaïde s'est mariée depuis avec M. Constant, l'homme d'affaires de madame Vigée Le Brun.

tis sans retard ; car je n'étais pas sans inquiétude, attendu que l'on m'avait assurée que je pourrais bien rencontrer des voleurs sur la route. J'avais pris la précaution de placer mes diamants dans mes bas, et je m'en sus bon gré, lorsque j'aperçus de loin deux hommes à cheval qui accouraient vers moi au galop. Ce qui mit le comble à ma frayeur fut de les voir se séparer afin de pouvoir, comme je l'imaginais, se placer aux deux portières de ma voiture. J'avoue que je fus saisie d'un affreux tremblement ; mais j'en fus quitte pour la peur.

Arrivée à Londres, je descendis à l'hôtel Brunet, dans Leicester-Square. J'étais extrêmement fatiguée et j'avais un grand besoin de sommeil ; toutefois il me fut impossible de dormir ; tant que la nuit dura, j'entendis parler et marcher à grands pas sur ma tête. La cause de ce bruit, qui était insupportable, me fut expliquée le lendemain : je rencontrai dans l'escalier M. de Parseval de Grandmaison [1], que j'avais beaucoup connu à Paris, et que j'étais charmée de voir. Lorsqu'il m'eut dit qu'il logeait au-dessus de moi, je le priai de ne plus se promener toute la nuit, et de ne pas choisir cette heure pour réciter ses vers, attendu qu'il avait la voix si forte et si sonore qu'elle arrivait jusqu'à ma chambre. Il me le promit, et depuis ce jour me laissa reposer tranquillement.

Comme mon intention n'était pas de rester dans

[1] François-Auguste Parseval de Grandmaison a succédé à l'Académie française, en janvier 1811, au siége vacant par le décès de Saint-Ange, le traducteur en vers des *Fastes* et des *Métamorphoses* d'Ovide.

l'hôtel que j'habitais, je profitai de l'obligeance d'un de mes compatriotes, nommé Charmilly, qui vint me voir, mais que je ne connaissais pas, pour aller chercher un logement. J'en pris un dans Beck-Street, et ceci me rappelle qu'à mon arrivée à Londres, l'ignorance où j'étais de la langue anglaise me fit tomber dans une méprise assez plaisante. Accoutumée que j'étais à lire *rue de Richelieu*, *rue de Cléry*, etc., le mot *street*[1] écrit le dernier me semblait le nom de la rue, je disais à mon domestique : « En voici une qui ne finit pas. »

Ce logement que je venais de prendre dans Beck-Street présentait tant d'inconvénients pour moi, qu'il me fut impossible d'y rester longtemps. D'abord, sur le derrière de la maison, je touchais au logis de la garde royale, et tous les matins, de trois à quatre heures, j'entendais sonner une trompette si forte et si fausse qu'elle aurait pu servir pour le jugement dernier. A ce bruit se joignait celui des chevaux de cette garde, dont les écuries se trouvaient sous mes fenêtres, et qui m'empêchait de dormir toute la nuit. Le jour, j'avais le bruit des enfants d'une voisine que j'entendais continuellement monter ou descendre les escaliers. Ces enfants étaient fort nombreux, au point que leur mère, ayant appris que l'on venait voir mes tableaux, arriva un jour chez moi avec toute sa famille, et me fit l'effet de madame Gigogne. J'aurais pu, il est vrai, me réfugier dans une chambre située beaucoup plus heureusement; mais j'avais trop de répu-

[1] On sait que *street* veut dire rue, en anglais.

gnance à l'habiter, sachant qu'il venait d'y mourir une dame ; les armes de la défunte étaient encore audessus de la porte de la rue ; mais je ne connaissais pas cet usage, autrement je n'aurais jamais loué cette maison. Je quittai donc Beck-Street. J'allai m'établir dans un bel hôtel à Portmann-Square. Cette place très-grande me faisait espérer de la tranquillité. Avant de louer, j'avais regardé les derrières de la maison, qui me promettaient le plus grand calme. Je couchais de ce côté pour être plus tranquille. Mais voilà que le lendemain, à la pointe du jour, j'entends des cris qui me perçent les oreilles. Je me lève, j'avance la tête à la fenêtre, et j'aperçois à celle qui m'était la plus voisine, un oiseau énorme comme jamais on n'en a vu. Il était attaché sur un grand bâton. Son regard était furieux, son bec et sa queue étaient d'une longueur monstrueuse : enfin je puis affirmer, sans aucune exagération, qu'un gros aigle près de lui aurait eu l'air d'un petit serin. D'après ce qu'on me dit, cette horrible bête venait des grandes Indes. Mais, quel que fût le lieu de son origine, je n'écrivis pas moins à sa maîtresse de vouloir bien faire mettre son oiseau du côté de la rue. Cette dame me répondit qu'il avait d'abord été placé ainsi, mais que la police l'avait fait ôter parce qu'il effrayait les passants.

Ne pouvant me débarrasser de l'oiseau, j'aurais peut-être enduré ce tourment ; mais l'hôtel avait été habité avant moi par des ambassadeurs indiens, et l'on vint me dire que ces diplomates avaient fait enterrer deux de leurs esclaves dans ma cave où ils étaient encore. C'était trop à la fois de ces cadavres et de l'oi-

seau ; je quittai Portmann-Square, et j'allai m'établir Madox-Street, dans un logement où l'humidité était affreuse, ce qui ne m'empêcha pas d'y rester, tant j'étais lasse des déménagements.

Si grande et si belle que soit la ville de Londres, elle offre moins de pâture à la curiosité d'un artiste que Paris et les villes d'Italie. Ce n'est pas qu'on ne trouve en Angleterre un grand nombre d'objets d'arts précieux, mais la plupart sont possédés par de riches particuliers qui en font l'ornement de leur château à la campagne et en province. A l'époque dont je parle, Londres ne possédait point de musée de peinture; celui qui existe maintenant étant le fruit de legs et de présents faits à la nation seulement depuis peu d'années. A défaut de tableaux, j'allai voir des monuments. Je retournai plusieurs fois à l'abbaye de Westminster, où les tombeaux des rois et des reines sont superbes. Comme ils appartiennent à tous les siècles, ils offrent un grand intérêt aux artistes et aux amateurs. J'admirai, entre autres, celui de Marie-Stuart, dans lequel les restes de cette malheureuse reine furent déposés par son fils, Jacques Ier. Je m'arrêtai souvent et longtemps dans la partie de l'église consacrée à la sépulture des grands poëtes, Milton, Shakspeare, Pope, Chatterton. On sait que ce dernier, mourant de misère, s'empoisonna, et je pensais que l'argent employé à lui rendre cet honneur posthume aurait suffi, de son vivant, pour lui procurer une douce existence.

L'église de Saint-Paul est aussi fort belle. C'est une imitation de la coupole de Saint-Pierre de Rome.

Je vis, à la Tour de Londres, une collection très-

curieuse d'armures des différents siècles. Il s'y trouve aussi une suite de figures de rois à cheval, parmi lesquels on remarque Élisabeth, montée sur son coursier, et prête à passer la revue de ses troupes.

Le musée de Londres possède une collection de minéraux, d'oiseaux, d'armes et d'ustensiles de sauvages de la mer du Sud, que l'on doit au célèbre capitaine Cook.

Les rues de Londres sont belles et propres. De larges trottoirs les rendent très-commodes pour les piétons, aussi est-on surpris de s'y trouver parfois témoin de scènes que la civilisation semblerait devoir proscrire : il n'est pas rare d'y voir des *boxeurs* se battre et se blesser jusqu'au sang. Loin que cette vue paraisse répugner à ceux qui les entourent, on leur donne un verre de genièvre pour les stimuler. C'est vraiment un spectacle affreux : on se croirait à un temps de barbarie et d'extermination.

Les dimanches à Londres sont aussi tristes que le climat. Aucune boutique n'est ouverte, il n'y a point de spectacles, de bals, de concerts. Un silence général règne partout ; et comme, ce jour-là, nul ne peut travailler, pas même faire de la musique, sans courir le risque de voir ses vitres cassées par le peuple, on n'a d'autre ressource, pour passer son temps, que les promenades, qui sont alors très-fréquentées.

Les grands plaisirs de la ville sont des rassemblements de bonne compagnie que l'on appelle des *routs*. Deux ou trois cents personnes se promènent dans les salons en long et en large, les femmes se donnant le bras entre elles ; car les hommes se tiennent presque

toujours à part. Dans cette foule on est pressé, heurté continuellement, au point que cela devient une grande fatigue, et pourtant il n'y a rien pour s'asseoir. A l'un de ces *routs*, où je me trouvais, un Anglais que j'avais connu en Italie m'aperçut; il vint à moi, et me dit, au milieu du profond silence qui règne toujours dans ces assemblées : « N'est-ce pas que ces réunions sont amusantes ? — Vous vous amusez comme nous nous ennuirions, » lui répondis-je. Je ne voyais pas, en effet, quel plaisir on pouvait trouver à s'étouffer ainsi dans une foule qui est telle qu'on ne peut pas même approcher la maîtresse de la maison.

Les promenades à Londres ne sont pas plus gaies, les femmes se promènent ensemble d'un côté, toutes vêtues de blanc; leur silence, leur calme parfait, ferait croire que ce sont des ombres qui marchent; les hommes se tiennent séparés d'elles et gardent le même sérieux. J'ai quelquefois rencontré des tête-à-tête (la femme donnant le bras à l'homme); quand il m'arrivait de marcher quelque temps près de ces deux personnes, je m'amusais à voir si elles se diraient un mot: je n'en ai jamais vu rompre le silence.

Le premier artiste à qui j'allai faire visite à Londres fut M. West[1], peintre d'histoire très-renommé; je vis chez lui plusieurs ouvrages qu'il n'avait pas encore terminés, mais dont la composition me parut fort belle.

J'allai de même chez les principaux artistes, et je fus

[1] Benjamin West, né à Springfield, en Pensylvanie, le 10 octobre 1738, mort à Londres, le 11 mars 1820. Il a fondé à Londres l'Académie royale de peinture.

extrêmement surprise de voir chez tous, dans une grande salle, une quantité de portraits dont la tête seule était finie. Je leur demandai pourquoi ils mettaient ainsi ces portraits en exhibition avant qu'ils fussent terminés; tous me répondirent que les personnes qui avaient posé se contentaient d'être vues et nommées; que d'ailleurs, l'ébauche faite, on payait d'avance la moitié du prix, en sorte que le peintre était satisfait.

Je vis à Londres beaucoup de tableaux du fameux Reynolds [1]; ils sont d'une excellente couleur qui rappelle celle du Titien, mais en général ils sont peu terminés, à l'exception des têtes; j'admirai de lui cependant un *Samuel enfant*, qui m'a charmée sous le rapport du fini comme sous le rapport de la couleur. Reynolds était aussi modeste qu'habile : quand mon portrait de M. de Calonne arriva à la douane de Londres, en ayant été prévenu, il alla le voir, et voici ce que j'ai su par des personnes qui l'ont entendu. Lorsque la caisse fut ouverte, il regarda longtemps le tableau et en fit l'éloge, sur quoi un gobemouche, qui répétait les sots propos de la calomnie, se mit à dire : « Ce portrait doit être beau, car il a été payé à madame Le Brun quatre-vingt mille francs. — Eh bien, répondit Reynolds, on m'en donnerait cent mille, que je ne pourrais le faire aussi bien. »

Le climat de Londres désespérait cet artiste, tant il est défavorable pour sécher la peinture, et il avait imaginé, m'a-t-on dit, de mêler de la cire à ses couleurs, ce qui les ternissait; effectivement, l'humidité était telle

[1] Joshué Reynolds, né le 16 juillet 1723, à Plympton, mort à Londres, le 23 février 1792.

à Londres que, pour faire sécher les portraits que j'y faisais, je prenais le parti de laisser constamment du feu dans mon atelier jusqu'au moment de me coucher; je plaçais mes tableaux à certaine distance de la cheminée, et très-souvent je quittais les routs, afin d'aller voir s'il fallait les rapprocher ou les éloigner du feu. Cette sujétion était indispensable et bien ennuyeuse.

Je suis allée à Londres dans l'atelier d'un fameux sculpteur; son nom ne me revient plus, quoique je me rappelle fort bien avoir vu chez lui un groupe, de grandeur naturelle, très-intéressant : il représentait une femme mourante dans son lit, après être accouchée; une de ses mains était posée sur son enfant placé près d'elle; tandis qu'au pied de son lit, placée entre les rideaux, la Religion lui montrait le ciel. Ce groupe était fort beau et rempli d'intérêt.

Lorsque en Angleterre on va chez un peintre voir ses tableaux, il est d'usage que l'on paye une certaine somme avant d'entrer dans l'atelier, et d'ordinaire c'est le peintre qui touche en définitive l'argent que les étrangers donnent à ses domestiques; quoique je fusse instruite de cette coutume, je ne voulus pas y participer : mon domestique seul en profita; ce brave garçon, me confiant ses économies, je finis par avoir à lui dans mon secrétaire soixante guinées qu'il avait reçues des personnes qui étaient venues voir mes tableaux; le célèbre Fox entre autres y vint plusieurs fois et paya chaque fois le prix d'usage; j'eus beaucoup de regret de ne m'être jamais trouvée chez moi pour le recevoir, car j'avais le plus grand désir de voir

ce grand politique. Je fus plus heureuse avec madame Siddons[1] dont je ne perdis point la visite ; j'avais vu cette célèbre actrice pour la première fois dans le *Joueur*, et je pus lui exprimer avec quel bonheur je l'avais applaudie. Je ne crois pas qu'il soit possible de posséder, pour le théâtre, plus de talent que n'en avait madame Siddons ; tous les Anglais étaient d'accord pour louer le naturel et la perfection de sa manière de dire ; le son de sa voix était enchanteur ; celui de mademoiselle Mars[2] me l'a seul rappelé, et, ce qui constitue, selon moi, la grande comédienne, son silence même était admirable d'expression.

Heureusement ce ne fut pas le jour où je reçus madame Siddons qu'il m'arriva d'avoir une de ces distractions auxquelles je suis assez sujette et qui peuvent prêter à rire ; voici le fait : je ne recevais que le dimanche matin les personnes qui désiraient voir mes tableaux ; les autres jours j'étais constamment à peindre dans mon atelier, en toilette fort peu soignée ; mais deux dames anglaises, qui partaient dans la semaine, ayant beaucoup insisté pour que je les reçusse avant leur départ, je leur fixai le jeudi ; ce jour arrivé, en les attendant, je me mis à peindre ; ma bonne Adélaïde, qui me connaissait bien, sachant que j'attendais des femmes dont la toilette était fort recherchée, entre, et me dit qu'il ne fallait point qu'on

[1] Née à Brecon, le 19 juillet 1755, et morte à Londres, le 8 juin 1831.

[2] Les véritables nom et prénoms de mademoiselle Mars sont Anne-Françoise-Hippolyte Boutet-Monvel ; et le nom de Mars est celui de sa mère, qui était elle-même actrice.

me trouvât dans ma robe de peinture, tachée par les couleurs, et mon bonnet de nuit sur la tête. J'en convins. En conséquence, je mis sous mon sarrau une charmante robe blanche, et ma bonne Adélaïde fit apporter près de moi ma jolie perruque coiffée à l'antique comme on les portait alors, me recommandant bien, sitôt que j'entendrais frapper à la porte de la rue, d'ôter mon bonnet, mon sarrau, et de mettre ma perruque. Tout occupée de mon travail, je n'entends point frapper; mais j'entends ces dames qui montent l'escalier; vite je prends ma perruque, je m'en coiffe pardessus mon bonnet de nuit; et j'oublie tout à fait d'ôter ma robe de peinture. Je vis bien que ces Anglaises me regardaient d'une manière étrange, sans que je pusse imaginer pourquoi; enfin, après leur départ, Adélaïde revint, et, me voyant ainsi arrangée, me dit d'un ton grondeur : « Voyez, regardez-vous dans la glace ; » je m'aperçus alors que la dentelle de mon bonnet passait sous ma perruque, et que j'avais gardé ma blouse; Adélaïde était très-furieuse, et elle avait raison, car ces dames ont dû me prendre pour une folle, au point que je ne serais pas fâchée que cet article leur tombât sous les yeux.

Quoique mon appartement dans Madox-Street eût l'inconvénient d'être humide, il était beau et très-convenable pour recevoir, en sorte que j'y donnai plusieurs grandes soirées, une entre autres fort brillante, où les deux premières cantatrices de l'Opéra de Londres madame Billington et la belle madame Grassini, chantèrent ensemble deux duos avec une rare perfection; Viotti joua du violon, et son talent si noble et si beau

ravit tout le monde; aussi le prince de Galles [1], qui assistait à ce concert, me dit-il gracieusement : « Je voltige dans toutes les soirées, mais, ici, je reste. »

Je présentai madame Grassini à toutes les grandes dames que j'avais invitées ; car on la recherchait déjà beaucoup à Londres, ce qui était bien naturel, attendu qu'elle joignait à sa beauté et à son talent si remarquables une extrême amabilité ; sa voix était une de ces voix basses, appelées contralto, qui sont fort rares et fort estimées en Italie, tandis que madame Billington avait un soprano ; mais toutes deux se plaisaient quelquefois à empiéter sur le domaine de sa rivale, ce qui, selon moi, n'était avantageux ni à l'une ni à l'autre. Je me souviens qu'un jour j'étais à la représentation d'un opéra dans lequel madame Grassini et madame Billington chantaient ensemble, et la première venait de donner quelques notes fort élevées, lorsque le directeur vint dans ma loge et me dit d'un air furieux : « Vous voyez ce qui vient d'arriver; eh bien ! cela ne m'étonne pas, car, lorsque je vais le matin chez ces dames, je trouve madame Billington qui répète ses rôles dans le bas, et madame Grassini dans le haut ; voilà ce qui me désespère. »

Les concerts étaient fort à la mode à Londres, et je les préférais de beaucoup aux simples *routs*, quoique ceux-ci offrent à une étrangère, quand elle est bien accueillie des Anglaises, ce qui par bonheur m'arrivait, l'occasion de connaître toute la haute société. Les invitations ne se font point par lettre comme en France;

[1] Depuis Georges IV. (*Note de l'auteur.*)

on envoie simplement une carte sur laquelle on écrit : *Je serai chez moi tel jour.*

Lady Hertford, qui était une très-belle femme, donnait de superbes *routs*. J'y rencontrai souvent lady Monck, fort jolie femme, ainsi que ses deux filles ; lord Borington, aimant extrêmement les arts, et dont la conversation me plaisait beaucoup, ainsi qu'une foule d'autres personnes qui me composèrent bientôt une société, quoiqu'on parle beaucoup de la retenue anglaise.

La femme de Londres la plus à la mode à cette époque était la duchesse de Devonshire. J'avais souvent entendu parler de sa beauté et de son caractère influent en politique, et, lorsque j'allai lui faire visite, elle me reçut de la manière la plus aimable. Elle pouvait alors avoir quarante-cinq ans. Ses traits étaient fort réguliers ; mais je ne fus pas frappé de sa beauté. Elle avait le teint trop animé, et son malheur voulait qu'elle eût un œil dont elle ne voyait plus. Comme à cette époque on portait les cheveux sur le front, elle cachait cet œil sous une masse de boucles, ce qui ne parvenait point à dissimuler une défectuosité aussi grave. La duchesse de Devonshire était assez grande, d'un embonpoint qui, à l'âge qu'elle avait, réussit fort bien, et ses manières faciles étaient extrêmement gracieuses.

Je suis retournée chez elle à un grand rout pour un concert public. Il faut savoir que les grandes dames anglaises prêtent parfois leurs salons pour des réunions de ce genre, se réservant une ou deux pièces, afin de pouvoir inviter les personnes de leur con-

naissance. Je fus de ce nombre, et dans un moment où je me trouvais assise à côté de la duchesse, elle me fit remarquer un homme placé fort loin de nous, mais en face, et me dit : « N'est-ce pas, qu'il a l'air remarquablement spirituel et distingué ? » Il est vrai que des traits prononcés et un grand front dégarni de cheveux lui donnaient beaucoup de physionomie. C'était sir Francis Burdett, dont elle protégeait l'élection et qui fut en effet nommé député. Je n'ai pas oublié la frayeur que me causa son triomphe, lorsque, me trouvant dans la rue, je vis passer en fiacre une grande quantité d'hommes du peuple, les uns dans la voiture, les autres sur l'impériale, et tous criant à tue-tête : *Sir Francis Burdett! Sir Francis Burdett!* La plupart de ces gens étaient ivres morts ; ils jetaient des pierres dans les vitres. Une jeune femme, qui était grosse, en fut tellement effrayée qu'elle accoucha de peur, et l'on m'a même dit qu'elle en mourut. Quant à moi, ignorant le motif d'un pareil vacarme, j'étais saisie de terreur, croyant qu'une révolution commençait en Angleterre. Je rentrai vite chez moi toute tremblante, et je fus très-heureuse que le prince Bariatinski, qui habitait Londres depuis longtemps, se doutant de ma frayeur, vint pour me rassurer. Il me dit que les choses se passaient toujours ainsi quand il s'agissait d'une élection importante, et que ce train serait fini le lendemain. Le lendemain en effet le calme était rétabli.

La duchesse de Devonshire avait de même appuyé de tout son crédit l'élection de Fox au parlement, et elle avait réussi à le faire nommer député dans un

temps où cela paraissait très-difficile. Ne me mêlant jamais de politique, je ne concevais pas trop comment cette grande dame, qui me semblait être à la tête du parti populaire, était de la société du prince de Galles. Le fait est qu'ils étaient fort liés, au point qu'elle se permettait de lui faire des leçons. Me trouvant un soir avec tous les deux, dans un rout, je reprochai au prince de Galles de m'avoir fait attendre inutilement pour une séance ; la duchesse parut très-contente de ma franchise, disant : « Vous avez raison, les princes ne doivent jamais manquer à leur parole. »

J'appris en France, en 1808, la mort de la duchesse de Devonshire, qui a laissé trois enfants : un fils, le duc de Devonshire actuel ; et deux filles, dont l'une a épousé lord Granville, qui est maintenant ambassadeur d'Angleterre en France, et l'autre, lord Morpot.

CHAPITRE XXX

Le prince de Galles. — Je fais son portrait. — Madame Fitz Herbert. — Ma lettre à un peintre anglais. — M. le comte d'Artois. — La comtesse de Polastron. — Le duc de Berri.

Peu de temps après mon arrivée à Londres, le traité d'Amiens avait été rompu, et tous les Français qui ne résidaient point en Angleterre depuis plus d'une année furent obligés de partir aussitôt. Le prince de Galles, auquel je fus présentée, m'assura que je ne devais pas être comprise dans cet arrêté, qu'il s'y opposait, et qu'il allait demander tout de suite au roi son père une permission pour moi. Cette permission me fut accordée avec tous les détails nécessaires, mentionnant *que je pouvais voyager dans tout l'intérieur du royaume, séjourner où bon me semblerait, et que de plus je devais être protégée dans les ports de mer où il me plairait de m'arrêter*, faveur que les Français établis en Angleterre depuis nombre d'années avaient beaucoup de peine à obtenir à cette époque. Le prince de Galles mit le comble à son obligeance en m'apportant lui-même ce papier.

Le prince de Galles pouvait alors avoir quarante ans, mais il paraissait plus âgé, attendu qu'il avait déjà pris trop d'embonpoint. Grand et bien fait, il avait un beau visage; tous ses traits étaient nobles et réguliers. Il portait une perruque arrangée avec beau-

coup d'art, dont les cheveux étaient séparés sur le devant, comme le sont ceux de l'Apollon du Belvédère, ce qui lui allait à merveille. Il se montrait très-habile dans tous les exercices du corps, il parlait le français très-bien, et avec la plus grande facilité. Il était d'une élégance recherchée, d'une magnificence qui allait jusqu'à la prodigalité : car il eut un moment, dit-on, pour trois cent mille louis de dettes, que son père et le parlement finirent par payer.

Comme il fut longtemps un des plus beaux hommes des trois royaumes, il se vit l'idole des femmes. Sa première maîtresse fut mistriss Robenson ; puis, quelque temps après, il eut un engagement plus sérieux avec mistriss Fitz Herbert, veuve, plus âgée que lui, mais d'une extrême beauté. Son amour fut si violent alors, qu'on craignit un moment qu'il ne voulût se marier avec cette femme, issue d'une des premières familles catholiques d'Irlande. Son inconstance naturelle le sauva de ce danger, et depuis, ungrand nombre de femmes succédèrent à mistriss Fitz Herbert.

Ce fut peu avant mon départ que je fis le portrait du prince de Galles. Je le peignis presque en pied, et en uniforme. Plusieurs peintres anglais devinrent furieux contre moi, quand ils surent que j'avais commencé ce portrait, et que le prince me donnait tout le temps nécessaire pour le terminer ; car, depuis longtemps, ils attendaient inutilement cette faveur. Je sus que la reine mère disait que son fils me faisait la cour, et qu'il venait souvent déjeuner chez moi. Elle répétait un mensonge ; car jamais le prince de Galles n'est venu chez moi le matin que pour ses séances.

Dès que ce portrait fut terminé, le prince le donna à son ancienne amie, madame Fitz Herbert. Celle-ci le fit placer dans un cadre roulant, comme sont les grands miroirs de toilette, afin de pouvoir le transporter dans toutes les chambres qu'elle occupait, ce que je trouvai très-ingénieux.

L'humeur des peintres anglais contre moi ne se borna pas à des propos. Un M. M***, peintre de portrait, fit paraître un ouvrage dans lequel il dénigrait avec acharnement la peinture française en général, et la mienne en particulier. On m'en traduisit différentes parties, qui, mon petit amour-propre à part, me parurent si injustes et si ridicules, que je ne pus m'empêcher de prendre la défense des peintres célèbres dont j'étais la compatriote, et j'écrivis à ce M. M*** la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'apprends que dans votre ouvrage sur la peinture, vous parlez de l'école française. Comme, d'après ce qui m'est rapporté de vos observations, je présume que vous n'avez aucune idée de cette école, je crois devoir vous donner quelques renseignements qui pourront vous être utiles. Je pense d'abord que vous n'attaquez pas les grands peintres qui ont vécu sous le règne de Louis XIV, tels que Le Brun, Le Sueur, Simon Vouet, etc.; et, pour le portrait, Rigaut, Mignard et Largillière. En ce qui concerne les peintres de notre temps, vous auriez le plus grand tort si vous jugiez l'école française sur ce qu'elle était il y a trente ans. De-

puis cette époque, elle a fait d'immenses progrès dans un genre tout contraire à celui qui l'a fait dégénérer. Ce n'est pas cependant que l'homme qui la perdit alors ne fût point doué d'un très-grand talent. Boucher était né coloriste, il avait du goût dans ses compositions, de la grâce dans le choix de ses figures; mais tout à coup, ne travaillant plus que pour les boudoirs, son coloris devint fade, sa grâce fut maniérée, et, l'impulsion une fois donnée, tous les artistes voulurent l'imiter. On exagéra ses défauts, ainsi qu'il arrive toujours; on fit de pis en pis, et l'art semblait éteint sans retour. Alors il vint un peintre habile, nommé Vien, qui parut avec un style simple et sévère. Il fut admiré des vrais connaisseurs, et releva notre école. Depuis, elle a produit David, le jeune peintre Louis Drouais, mort à Rome à l'âge de vingt-cinq ans, alors qu'il allait peut-être nous sembler l'ombre de Raphaël, Gérard, Gros, Girodet, Guérin, et tant d'autres que je pourrais citer.

« Il n'est pas surprenant qu'après avoir critiqué les ouvrages de David, qu'évidemment vous ne connaissez point, vous me fassiez l'honneur de critiquer les miens, que vous ne connaissez pas davantage. Ne sachant pas l'anglais, je n'avais pas pu lire ce que vous avez écrit sur ma peinture, et lorsqu'on m'apprit, sans me donner de détails, que vous m'aviez fort maltraitée, je répondis que vous auriez beau dénigrer mes tableaux, tout le mal que vous pourriez en dire serait inférieur à celui que j'en pense. Je ne crois pas qu'aucun artiste se flatte d'avoir atteint la perfection; et, bien loin d'avoir cette présomption, pour mon compte, il ne m'est ja-

mais arrivé d'être tout à fait contente d'un de mes ouvrages. Néanmoins, mieux nstruite aujourd'hui, et sachant que votre critique porte principalement sur un point qui me semble important, je crois devoir la repousser dans l'intérêt de l'art.

«*La patience, seul merite dont vous me croyez capable*, n'est malheureusement pas une vertu de mon caractère. Seulement, il est vrai de dire que je quitte difficilement mes ouvrages. Je ne les crois jamais assez finis, et, dans la crainte de les laisser trop imparfaits, ma nature me commande longtemps d'y réfléchir, et d'y retoucher encore.

«Il paraît que mes dentelles vous ont choqué, quoique je n'en fasse plus depuis quinze ans. Je préfère infiniment les châles, dont vous feriez bien de vous servir aussi, Monsieur. Croyez-moi, les châles sont *une* bonne fortune pour les peintres, et, si vous en aviez fait usage, vous auriez acquis le bon goût des draperies, que vous ne possédez pas assez.

« Quant à ces étoffes, à ces coussins *parlants*, à ces velours qui se voient *dans ma boutique*, mon avis est que l'on doit soigner tous ces accessoires autant que la chose est possible, mais sans nuire aux têtes. Sur ce point, j'ai pour autorité Raphaël, qui n'a jamais rien négligé dans ce genre, qui voulait que tout fût *expliqué*, *rendu*, ce sont les termes de l'art, même jusqu'aux fleurettes des gazons. Je puis vous donner encore pour exemple la sculpture antique, où l'on ne trouve pas le moindre accessoire négligé : les draperies-châles *qui* caressent si bien le nu, et dont les seuls fragments détachés se vendent encore aujourd'hui aux vrais *ama-*

teurs, les ornements des cuirasses, les brodequins, tout cela est d'un fini parfait.

« Maintenant, Monsieur, permettez-moi de vous dire que le mot *boutique*, dont vous vous servez en parlant de mon atelier, est peu digne du langage d'un artiste. Je fais voir mes tableaux sans que l'on soit obligé de payer à ma porte. J'ai même, pour me soustraire à cet usage, indiqué un jour par semaine où je reçois les personnes connues, et celles qu'il leur plaît de me présenter; je puis donc vous faire observer que le mot boutique est impropre, et que la sévérité ne dispense jamais un homme d'avoir de la politesse.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Cette lettre, que je lus à quelques amis, ne resta pas un mystère pour la société de Londres, et les rieurs ne furent pas pour M. M***, qui, rancune à part, ne savait pas faire une draperie.

Je retrouvai en Angleterre une grande quantité de mes compatriotes, que je connaissais depuis longtemps, entre autres : le comte de Ménard, le baron de Roll, le duc de Sérant, le duc de Rivière, et une foule d'autres émigrés français, que j'invitai bientôt à mes soirées. J'eus le bonheur aussi de rencontrer M. le comte d'Artois. Je me trouvai avec lui dans une réunion chez lady Parceval, qui recevait beaucoup d'émigrés. Il avait pris de l'embonpoint, et me parut vraiment très-beau. Peu de temps après, il me fit l'honneur de venir voir mon atelier ; j'étais dehors, et je ne revins qu'au moment où il sortait de chez moi; mais il eut la bonté de rentrer pour me faire compliment du

portrait du prince de Galles dont il parut fort satisfait.

M. le comte d'Artois n'allait pas dans le monde. N'ayant qu'un revenu très-modique, il faisait des économies, et il les employait à secourir les Français les plus malheureux; la bonté de son cœur le portait à sacrifier tous les plaisirs à sa bienfaisance. J'en acquis moi-même la preuve par un fait que j'aime à rapporter. Une jeune personne fort intéressante, nommée mademoiselle Mérel, qui jouait parfaitement bien de la harpe, était venue à Londres dans l'espoir d'y vivre de son talent. Elle annonça un concert. Je m'empressai de prendre des billets et d'en placer autant *qu'il* me fut possible de le faire; mais, en dépit de tous mes efforts, il se trouva si peu de monde dans la salle et on y gelait tellement que je fus obligée de sortir avant la fin du concert. Je racontai le malheur de mademoiselle Mérel au comte de Vaudreuil, et je ne sais par quel hasard il en parla le jour même au prince. « Est-elle Française ? » demanda M. le comte d'Artois. Sur la réponse affirmative de M. de Vraudreuil, il le chargea aussitôt de faire parvenir dix guinées à la *jeune* artiste.

M. le comte d'Artois ne quittait pas son ancienne amie, la comtesse de Polastron, qui était toujours souffrante et ne pouvait sortir. La sollicitude du prince pour elle allait au point qu'il devinait tout ce dont elle avait besoin, et lui tenait lieu de garde assidue. En outre de ses douleurs physiques, madame de Polastron avait eu le malheur de perdre son fils unique, eune homme très-intéressant, mort de la fièvre jaune

à Gibraltar. Elle mourut aussi peu après, et M. le comte d'Artois en resta inconsolable.

Le fils de ce prince, M. le duc de Berri, venait me voir souvent le matin. Il arrivait quelquefois, portant sous son bras de petits tableaux, qu'il venait d'acheter à très-bas prix. Ce qui prouve combien il se connaissait en peinture, c'est que ces petits tableaux étaient de superbes Wowerman ; mais il fallait un tact très-fin pour apprécier leur mérite sous la saleté qui les couvrait. J'ai revu depuis ces tableaux chez lui, au palais de l'Élysée-Bourbon.

Le duc de Berri avait aussi la passion de la musique. Son esprit était juste et plein de finesse, son caractère fort vif, son cœur était excellent ; je pourrai citer plus tard quelques traits, entre mille, de sa bonté envers ses inférieurs, bonté qui l'a toujours fait chérir de tous ceux qui l'entouraient.

J'étais au spectacle à Londres, quand on apprit l'assassinat du duc d'Enghien. A peine cette nouvelle se fut-elle répandue dans la salle, que toutes les femmes qui remplissaient les loges tournèrent le dos au théâtre, et la pièce n'aurait pas fini, si quelques instants après on n'était point venu dire que la nouvelle était fausse. Chacun alors reprit sa place, et le spectacle se termina ; mais, à la sortie, tout, hélas ! nous fut confirmé. Nous apprîmes même plusieurs détails de ce crime atroce, qui laissera toujours une horrible tache de sang sur la vie de Bonaparte[1].

[1] Je puis témoigner de l'effet que produisit cet assassinat sur tous les Anglais ; l'horreur qu'il inspira fut générale. (*Note de l'auteur.*)

Le lendemain, nous allâmes à la messe funèbre qui fut célébrée pour cette noble victime. Tous les Français, nos princes compris, et un grand nombre de dames anglaises, y assistèrent. L'abbé de Bouvant prononça un sermon extrêmement touchant sur le sort de l'infortuné duc d'Enghien. Ce sermon finissait par une invocation au Tout-Puissant pour qu'une semblable destinée n'attendît pas nos chers princes. Hélas ! ce vœu n'a point été exaucé, puisque nous avons vu le duc de Berri tomber sous le poignard d'un infâme assassin.

Je fus quelque temps après la mort du duc d'Enghien sans revoir son malheureux père, le duc de Bourbon, et quand, au bout d'un mois environ, il vint chez moi, le chagrin l'avait tellement changé qu'il me fit un mal affreux. Il entra sans me parler, s'assit, et, mettant ses deux mains sur son visage, qui était inondé de larmes : « Non, je ne m'en consolerai jamais ! » me dit-il. Il m'est impossible de rendre la peine que ce peu de mots me fit éprouver.

— — — —

CHAPITRE XXXI

La famille Chinnery. — Viotti. — Windsor. — Hampton-Court. — Herschell. — Bains. — La duchesse Dorset. — Madame de Vaudreuil. — M. le duc d'Orléans. — M. le duc de Montpensier. — La margrave d'Anspach. — Stowe. — Warwick.

Quoique le bon accueil qu'on voulait bien me faire m'ait engagée à rester près de trois ans à Londres, quand je ne comptais d'abord y passer que trois mois, le climat de cette ville me semblait fort triste. Il était même contraire à ma santé, et je saisissais toutes les occasions d'aller respirer l'air pur dans les belles campagnes de l'Angleterre, où du moins je voyais le soleil. Très-peu de temps après mon arrivée je débutai par aller passer quinze jours chez madame Chinnery à Gillwell, où se trouvait le célèbre Viotti. La maison était de la plus grande élégance, et l'on m'y fit une réception charmante, Lorsque j'arrivai, je vis la porte d'entrée ornée de guirlandes de fleurs entrelacées dans les colonnes. Sur l'escalier, qui était garni de même, de petits Amours en marbre, placés de distance en distance, portaient des vases remplis de roses; enfin c'était une féerie printanière. Sitôt que je fus entrée dans le salon, deux petits anges, le fils et la fille de madame Chinnery, me chantèrent un morceau de musique charmant, que cet aimable Viotti avait composé pour moi. Je fus vraiment tou-

chée de cet accueil affectueux ; aussi les quinze jours que j'ai passés à Gillwell ont-ils été pour moi des jours de joie et de bonheur. Madame de Chinnery était une très-belle femme, dont l'esprit avait beaucoup de finesse et de charme. Sa fille, âgée alors de quatorze ans, était surprenante par son talent sur le piano, en sorte que tous les soirs cette jeune personne, Viotti, et madame Chinnery, qui était très-bonne musicienne, nous donnaient des concerts charmants.

Je me souviens que le fils de madame Chinnery, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, avait une véritable passion pour l'étude. On ne pouvait lui faire quitter ses livres. Quand, aux heures de récréation, je lui disais : « Allez donc jouer avec votre sœur. — Je joue, me répondit-il, » et il continuait sa lecture. Aussi, à l'âge de dix-huit ans, ce jeune homme avait-il déjà acquis tant de considération qu'à la Restauration il fut chargé de revoir tous les comptes des dépenses occasionnées par le séjour de l'armée anglaise en France.

Je ne tardai pas à faire d'autres courses dans les environs de Londres, et ces courses employèrent tout le temps que je pouvais donner à mes plaisirs.

A Windsor, où le roi faisait sa résidence, je n'admirai que le parc, qui est fort beau. Le roi se plaisait souvent à se promener avec ses deux filles sur une magnifique terrasse d'où l'on découvre une vue superbe et très-étendue.

Hampton-Court est un autre château royal où j'ai vu des vitraux superbes ; ils sont extrêmement anciens, et m'ont paru supérieurs à tous ceux que j'avais

vus jusqu'alors. J'y trouvai aussi de fort beaux tableaux, et de grands cartons, dessinés par Raphaël, que je ne pouvais trop admirer; ces cartons étaient posés à terre, en sorte que je me tins à genoux devant eux si longtemps que le gardien s'en montra surpris. On me fit voir aussi, dans les galeries, des armures qui remontent aux temps les plus reculés, puis, dans les jardins, de magnifiques rosiers jaunes, enfin une vigne énorme, enfermée dans une serre, et qui, je ne sais en quelle année, a produit quinze cents livres de raisin.

J'allai avec le prince Bariatinski et plusieurs autres Russes faire une visite au docteur Herschell [1]. Ce célèbre astronome vivait fort retiré à quelque distance de Londres. Sa sœur, qui ne le quittait jamais, l'aidait dans ses recherches astronomiques, et tous deux étaient dignes l'un de l'autre, autant par leur savoir que par leur noble simplicité. Nous trouvâmes près de l'escalier un télescope d'une si grande dimension que l'on pouvait presque se promener dans l'intérieur.

Le docteur nous reçut avec la cordialité la plus obligeante; il eut la complaisance de nous faire voir le soleil dans un verre brun, en nous faisant remarquer les deux taches qu'on y découvre, dont l'une est assez étendue; puis, le soir, il nous montra la planète qu'il a découverte et qui porte son nom; nous vîmes aussi chez lui une grande carte de la lune, très-détaillée, où sont représentés des montagnes, des ravins, des riviè-

[1] Né à Hanovre, le 15 novembre 1738, et mort le 15 août 1822.

res, qui rendent cette planète semblable au globe que nous habitons; enfin, tout le temps de notre visite se passa sans un moment d'ennui, et mes compagnons russes, Adélaïde et moi, nous fûmes tous charmés de l'avoir faite.

On ne saurait parler des environs de Londres sans se rappeler plusieurs beaux lieux où les Anglais vont prendre les bains.

Mat-Lock, par exemple, offre tout à fait l'aspect d'un paysage suisse. La promenade est bordée d'un côté par des rochers du plus bel effet, couverts d'arbustes colorés, et, de l'autre, par des prairies magnifiques. Cette végétation de l'Angleterre est vraiment admirable, tout présente un coup d'œil ravissant aux amateurs de la belle nature. Je me souviens d'avoir suivi les bords d'un ruisseau si joli, si limpide, que je ne pouvais le quitter.

Tumbridge-Well, où l'on prend aussi des bains, est de même un endroit fort pittoresque. Il est vrai que, si l'on se délecte le matin en parcourant ses beaux environs, le soir on s'ennuie beaucoup dans les assemblées qui sont très-nombreuses; on se réunissait pour les repas, et après le souper, comme après le dîner, tout le monde se levait pour chanter le *God save the King*, prière pour le roi, qui me touchait jusqu'aux larmes par le triste rapprochement qu'elle me faisait faire entre l'Angleterre et la France.

Brighton était encore plus renommé pour ses eaux que Tumbridge-Well et Mat-Lok. Brighton, où le prince de Galles avait alors fixé sa résidence, est une assez jolie ville située en face de Dieppe, et de laquelle on

peut voir les côtes de France. A l'époque où je m'y trouvai, on craignait en Angleterre une descente des Français; les généraux ne cessaient de passer en revue la garde nationale, qui était continuellement en mouvement, battait le tambour, et faisait un bruit d'enfer. J'ai fait à Brighton des promenades délicieuses sur les bords de la mer; j'y fus témoin un jour d'un effet très-extraordinaire; ce jour-là, le brouillard était si épais que les vaisseaux éloignés de la côte nous parurent suspendus en l'air.

Je voulus aussi visiter la ville de Bath; on me l'avait vantée comme celle de l'Angleterre où l'on s'amuse le plus, et je retrouve une lettre que j'écrivis à mon frère à mon retour de cette course.

Londres, ce 12 février 1803.

« Il y a quelques semaines, mon bien bon ami, que je dois te répondre; ne m'en veux point, je t'en prie, car je ne puis te dire combien j'écris peu, tant les jours sont courts; les soirées, en revanche, sont bien d'une longueur assommante, et si t'écrire aux bougies me fatiguait moins les yeux, je t'aurais envoyé des volumes.

« Je vois que tu es inquiet de la manière dont je supporte les brouillards et l'odeur du charbon de terre; quant à ce dernier, j'y suis tout à fait accoutumée, au point que je ne le sens plus; je préfère même à présent ce feu au nôtre; pour ce qui est de l'air épais et lourd qui m'enveloppe, je ne pourrai jamais m'y faire; d'abord on n'y voit pas, et tu ne saurais imaginer

combien cette teinte sombre, noire, obstrue les idées; ce crêpe sale me ternit l'imagination, et je trouve bien naturel que le spleen soit né ici. On m'assure pourtant que cette année est rare, qu'elle est une des plus claires, des plus belles que l'on ait vues depuis longtemps, ce qui me fait juger de ce qu'étaient les autres ! A la vérité, l'air est bien plus pur dans les campagnes situées à cinq ou six milles de Londres; c'est un tout autre climat, que je vais chercher le plus souvent possible.

« Je reviens de Bath, où je t'ai souvent désiré; c'est une superbe ville, dont l'aspect est noble et pittoresque; en arrivant à un mille en deçà de ses murs, on aperçoit, des deux côtés de la route, des montagnes très-élevées; à gauche s'étend Bath, et l'on voit se détacher sur le ciel de grandes lignes de maisons, des palais, des cirques grandioses, tous bâtis sur le plus haut des monts. Le coup d'œil est vraiment magique, théâtral; je croyais rêver, et j'ai pensé à Ménageot; il aurait beaucoup joui de ce spectacle; car, bien que l'architecture de ces monuments ne soit pas de bon goût, de loin, l'effet est immense.

« Le seul inconvénient que présente une ville bâtie de cette manière, c'est qu'on n'y peut faire un pas sans monter ou descendre; mais il faut bien payer un peu le plaisir des yeux. Dans le bas de la ville, les places, les rues sont du plus grand genre, et de chaque coin de ces rues on découvre des sites superbes; enfin, pour te rendre la sensation que la vue de Bath m'a fait éprouver, je te dirai que je croyais être dans

une ville des anciens Romains; c'est bien certainement la plus belle du royaume, je l'aime d'autant plus que c'est une cité bâtie à la campagne; aussi l'air qu'on y respire est-il parfumé

« Bath est chaque année le rendez-vous des coryphées *fashionables*, ou, si tu le préfères en bon français, des élégants des deux sexes. On y prend des bains chauds naturels, mais surtout on y donne des bals, des concerts et des *raouts*, dont la plupart ont lieu dans les salles publiques ; on se réunit là cinq ou six cents personnes, et d'ordinaire on s'y étouffe, ou bien la salle est presque déserte. Il n'existe pas dans le grand monde intermédiaire, en cela comme en beaucoup d'autres choses. Dans un de ces concerts, j'ai entendu madame Krumoltz, qui joua parfaitement de la harpe; quoiqu'elle soit petite et qu'elle ait l'air fort délicat, son jeu a tout autant de force que d'expression ; après le concert on soupa dans une très-grande salle à manger dont les longues tables, assez étroites, ressemblaient à celles d'un réfectoire; j'étais avec madame de Beaurepaire, et nous prîmes place à côté de très-vieilles et très-laides Anglaises ; je présumai avec raison qu'elles étaient du nombre de celles qui ne quittent point leur province où elles conservent la morgue gothique ; car les grandes dames de Londres et les Anglaises qui ont voyagé sont aimables et polies, tandis que nos voisines, dès que nous fûmes assises, nous tournèrent le dos avec un certain air de mépris. Nous étions résignées à supporter le dédain de ces vieilles femmes, quand un Anglais de leur connaissance s'approcha d'elles, et leur dit quelques mots

à l'oreille qui les engagèrent aussitôt à se retourner et à nous témoigner plus d'aménité.

« Je suis restée trois semaines à Bath. On m'avait tant assuré que je m'y amuserais infiniment, que je m'attendais à retrouver là les délices de Capoue. Il s'en est bien fallu vraiment : ces délices se sont réduites au plaisir que j'avais de passer ma matinée à grimper sur les montagnes, encore n'en ai-je joui que bien rarement, attendu qu'il n'a presque pas cessé de pleuvoir. Du reste, je me croyais en automne plutôt qu'en hiver ; point de neige, point de froid, beaucoup d'arbres verts, ce qui prolonge la belle saison, et nous donne la douce illusion du beau temps.

« Écris-mois bientôt, et ne compte pas avec moi. Adieu, mon cher ami. »

Peu de temps avant d'aller à Bath, j'avais été passer quelques jours au château de Knowles, qui, après avoir appartenu autrefois à la reine Élisabeth, appartient aujourd'hui à la duchesse Dorset. C'est devant la porte d'entrée de ce château que j'ai vu deux gros ormes qu'on m'a dit avoir plus de mille ans, et qui pourtant verdoyaient encore, surtout vers leur sommet. Le parc, dont l'extrémité touche à une forêt, est extrêmement pittoresque.

Le château renferme de fort beaux tableaux; les meubles sont encore les mêmes qu'au temps d'Élisabeth. Dans la chambre à coucher de la duchesse, les rideaux du lit sont tout parsemés d'étoiles d'or et d'argent, et la toilette est d'argent massif.

La duchesse Dorset, qui était fort riche, avait épousé le chevalier de Wilfort, que j'avais connu ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg. Ce chevalier ne possédait aucune fortune; mais il était fort bel homme, il avait surtout l'air noble et distingué. La première fois que nous nous réunîmes tous pour dîner, la duchesse me dit: « Vous allez bien vous ennuyer; car nous ne parlons pas à table. » Je la rassurai sur ce point en lui disant que telle était aussi mon habitude, ayant presque toujours mangé seule depuis bien des années. Il faut croire qu'elle tenait prodigieusement à cet usage; car, au dessert, son fils, âgé de onze ou douze ans, vint près d'elle, et à peine lui adressa-t-elle quelques mots: enfin, elle le congédia sans lui donner aucune marque de tendresse. Je ne pus alors m'empêcher de songer à ce qu'on rapporte des Anglaises; qu'en général, leurs enfants devenus grands, elles s'en occupent fort peu, ce qui a fait dire qu'elles n'aiment que *leurs petits*.

J'avais revu à Londres l'aimable comte de Vaudreuil. Je le trouvai bien changé, bien maigri; tout ce qu'il avait souffert pour la France l'avait accablé. Il s'était marié en Angleterre à sa nièce, que j'allai voir à Twickenham près de Londres où elle s'était établie. Madame la comtesse de Vaudreuil était jeune et jolie. Elle avait de fort beaux yeux bleus, un visage charmant et de la plus grande fraîcheur. Elle m'engagea à venir passer quelques jours à Twickenham, ce que j'acceptai, et, pendant le temps que je fus chez elle, je fis le portrait de ses deux fils.

M. le duc d'Orléans et ses deux frères habitaient

fort près de là[1]. Le comte de Vaudreuil me mena faire une visite au duc d'Orléans qu'il avait particulièrement distingué. Nous trouvâmes ce prince, qui faisait ses délices de l'étude, assis à une longue table couverte de gros livres dont l'un était ouvert devant lui. Pendant notre visite, il me fit remarquer un tableau de paysage fait par son frère, le duc de Montpensier, avec lequel je fis aussi connaissance, pendant mon séjour chez madame de Vaudreuil. Quant au plus jeune de ces princes, le duc de Beaujolais, je n'ai fait que le rencontrer dans une promenade; il m'a paru assez bien de visage, et d'une grande vivacité.

Le duc de Montpensier venait quelquefois me prendre, et nous allions dessiner ensemble. Il me conduisit sur la terrasse de Richemond, d'où la vue est superbe : de cette hauteur, on domine une grande partie du cours de la rivière. Nous parcourûmes aussi la belle prairie où se trouve encore le tronc coupé de l'arbre sous lequel s'asseyait Milton. C'est là, m'a-t-on dit, qu'il composait son poëme du *Paradis perdu*. J'aurais bien voulu que l'on eût conservé cet arbre, seul témoin de si grandes pensées; mais il ne reste plus que la place. En tout, les environs de Twickenham étaient fort intéressants, le duc de Montpensier les connaissait à merveille et je me félicitais qu'il fût devenu

[1] Le duc d'Orléans (Louis-Philippe), depuis roi des Français, né à Paris, le 6 octobre 1773, mort à Claremont, le 26 août 1850.

Le duc de Montpensier, né le 3 juillet 1775, mort le 18 mai 1807, à Twickenham.

Le comte de Beaujolais, né à Paris, le 7 octobre 1779, mort à Malte, le 30 mai 1808.

mon *cicerone*, d'autant plus que ce jeune prince était extrêmement aimable et bon.

Je m'étais engagée à faire le portrait de la margrave d'Anspach, qui vint me prier de passer quelques jours chez elle, à la campagne, où je lui tiendrais ma promesse. Comme on m'avait dit que la margrave était une femme très-bizarre, qui ne me laisserait pas tranquille un moment, qui me ferait réveiller tous les matins à cinq heures, et mille autres choses aussi insupportables, je n'acceptai son invitation qu'après avoir fait avec elle mes conditions. Je demandai d'abord une chambre où je n'entendisse aucun bruit, désirant dormir assez tard. Ensuite je la prévins que, si nous faisions ensemble quelques courses, je ne partais jamais en voiture, et qu'en outre j'aimais à me promener seule. L'excellente femme consentit à tout et me tint religieusement sa parole, au point que si, par hasard, je la rencontrais dans son parc où elle était souvent à labourer, ainsi qu'aurait fait un homme de peine, elle feignait de ne point me voir, et me laissait passer sans me dire une seule parole.

Soit que l'on eût calomnié la margrave d'Anspach, soit qu'elle eût la bonté de se contraindre pour moi, je me trouvai si bien pendant mon séjour chez elle, que, lorsqu'elle m'invita à venir la voir dans une autre campagne qui lui appartenait aussi, et qui se nommait Benheim, je n'hésitai pas à m'y rendre. Là le parc et le château étaient beaucoup plus beaux qu'à Armesmott, et j'y passai le temps d'une manière fort agréable. Des soirées charmantes, spectacles, musique, rien

n'y manquait, si bien qu'ayant promis d'y rester huit jours, j'y passai trois semaines.

Je fis aussi avec la margrave plusieurs courses en pleine mer. Nous allâmes une fois débarquer à l'île de Wight, qui est élevée sur un rocher et rappelle la Suisse. Cette île est renommée pour les mœurs douces et paisibles de ses habitants. Ils vivent tous là, m'a-t-on dit, comme une seule famille, jouissant d'une paix et d'un bonheur parfaits. Il se peut que depuis, un grand nombre de régiments ayant fréquenté cette île, elle ne soit plus la même sous le rapport de la vie *tranquille*; mais il est de fait qu'à l'époque où je l'ai visitée, tous ceux qui l'habitaient étaient bien vêtus, avaient l'air affable et bon, et ne paraissaient pas atteints par la contagion immorale des grandes villes. En outre de l'aménité que je remarquai dans la population, le paysage était si ravissant, que j'aurais voulu passer ma vie dans ce beau lieu : l'île de Wight et l'île d'Ischia, près de Naples, ont pu seules me faire éprouver ce désir.

Ces promenades sur l'Océan me plaisaient beaucoup, et nous les renouvelâmes assez souvent. La margrave, un jour, fit arrêter son bâtiment en pleine mer et demanda des huîtres ; mais elles étaient tellement salées qu'il me fut impossible d'en manger. Il faut sans doute, pour que les huîtres deviennent bonnes, qu'elles ne soient pas aussi nouvellement pêchées.

Ce que l'on peut faire de mieux à l'époque où Londres est déserte, c'est de courir les campagnes, qui sont vraiment superbes. En sorte que j'acceptais avec beaucoup de reconnaissance les invitations qui m'é-

taient faites. Et je prenais mon parti sur la monotonie de cette vie anglaise, qui ne pouvait être de mon goût après avoir habité si longtemps Paris et Saint-Pétersbourg. Je passai quelque temps à Stowe, chez la marquise de Buckingham. Le château était magnifique et rempli de tableaux des plus grands maîtres. Je me souviens surtout d'un grand portrait de Van Dyck où je vois encore une main tellement belle et tellement en relief, qu'elle faisait illusion. Le parc de Stowe, orné d'un temple, de monuments, de fabriques de toute espèce, est de la plus grande beauté.

Le marquis et la marquise de Buckingham recevaient les Français avec infiniment de grâce et de bonté. Tous deux ont beaucoup secouru les émigrés distingués; j'en ai été instruite par le duc de Sérant, qui a séjourné longtemps chez eux, et qui était pénétré de reconnaissance pour ce noble couple [1].

J'allai aussi à la campagne de lord Moiras. Quoique j'aie oublié le nom de son château, je me souviens qu'on y était établi très-confortablement, et surtout qu'il y régnait la propreté la plus recherchée. La sœur de lord Moiras, lady Charlotte, qui est bonne et aimable, en faisait les honneurs avec infiniment de grâce; il était bien malheureux que l'ennui fût là! Au dîner, les femmes sortaient de table avant le dessert; les hommes restaient pour boire et pour parler politique. Il est pourtant vrai de dire que dans aucune des réu-

[1] J'ai appris en France, à mon grand regret, que les dignes maîtres de Stowe étaient morts, et que le château avait brûlé, et tous les chefs-d'œuvre qu'il renfermait. On m'a dit que, lors de cet événement, Stowe appartenait à M. Hope, banquier. (*Note de l'auteur.*)

nions où je me suis trouvée les hommes ne s'enivraient; ce qui me persuade que, si cet usage a existé en Angleterre, comme on le répète souvent, il n'y existe plus dans la bonne compagnie. Je dirai aussi que j'ai dîné plusieurs fois chez lord Moiras avec le duc de Berri qui revenait de la chasse, et que ce prince ne buvait jamais que de l'eau, bien loin de boire trop de vin, comme on l'a prétendu plus tard.

Après le dîner, on se réunissait dans une belle galerie, où les femmes sont à part, occupées à broder, à faire de la tapisserie, et sans dire un seul mot. De leur côté, les hommes prennent des livres et gardent le même silence. Je demandai un soir à la sœur de lord Moiras, par un beau clair de lune, si l'on ne pouvait pas aller se promener dans le parc. Elle me répondit que les volets étaient fermés et qu'on ne les rouvrait point par prudence, la galerie de tableaux se trouvant au rez-de-chaussée. Comme la bibliothèque, qui était magnifique, renfermait aussi des recueils de gravures, ma seule ressource alors était de m'emparer de ces recueils et de les parcourir, en m'abstenant, à l'exemple général, de prononcer une parole. Au milieu d'un cercle aussi taciturne, me croyant seule un jour, il m'arriva de faire une exclamation à la vue d'une gravure charmante, ce qui surprit au dernier point tous les assistants. Il est pourtant de fait que l'absence totale de conversation ne tient pas en Angleterre à l'impossibilité de causer avec agrément; je connais beaucoup d'Anglais qui sont fort spirituels; j'ajouterai même que je n'en ai pas rencontré un seul qui fût un sot.

La saison était trop avancée pendant mon séjour chez lord Moiras pour que je pusse faire de longues courses à pied. Lady Charlotte me proposa d'aller me promener avec elle en voiture ; mais elle se servait d'une espèce de cariole dure comme une charrette, dans laquelle je ne pus rester longtemps. Les Anglaises se sont habituées à braver leur climat. J'en rencontrais souvent par des pluies battantes, dans des calèches ouvertes et sans parapluie. Elles se contentent alors de s'entourer de leur manteau, ce qui n'est pas sans inconvénient pour une étrangère peu faite à ce régime aquatique.

J'avais un grand désir de voir le château de Warwick que l'on m'avait beaucoup vanté. Je m'y rendis, espérant pouvoir le visiter incognito pour éviter toute gêne réciproque. Mais lord Warwick, ne voulant recevoir que des étrangers connus, fit demander mon nom, que je ne cachai point. Alors il vint au devant de moi, me fit lui-même les honneurs de son château et me reçut en tout avec la plus obligeante distinction.

Warwick est un château gothique comme celui de la duchesse Dorset ; mais son aspect est bien plus pittoresque et bien plus romantique. En traversant sa grande cour entourée de rochers, je replaçais dans ce beau manoir des nobles dames, des chevaliers avec leurs bannières ; j'aurais désiré l'habiter moi-même, tandis que le château de la duchesse, quoique plus grand, est si triste, qu'on se ferait conscience d'y placer quelqu'un.

Après m'avoir présentée à sa femme, qui m'offrit à déjeuner, et m'engagea à venir passer quelques jours

avec eux, lord Warwick me fit traverser son parc dans sa voiture ; ensuite il me fit voir lui-même avec détail l'intérieur du château, qui est rempli d'antiquités, de tableaux, d'armures et d'objets précieux de tous les genres. Il me montra, entre autres, dans sa serre chaude, une énorme coupe antique de la plus grande beauté. Cette coupe est en forme de jatte ; je présume qu'elle était placée chez les Grecs dans un temple de Bacchus ; car les ornements se composent de grappes de raisin et de feuilles de vigne entrelacées. Il me fit voir aussi sur son clavecin les deux petits dessins que j'avais faits au charbon sur les dessus de portes de lord Hamilton. Il me dit les avoir achetés fort cher de ce lord, à qui pourtant je ne les avais pas vendus.

L'entrée du château de Warwick est taillée dans les rochers sur lesquels il est bâti. Le grand chemin passe dans le parc, ce qui anime cette magnifique habitation, dont le propriétaire me parut un excellent homme, qui savait bien jouir de tout ce qu'il possédait.

Je visitai aussi Blenheim, dit Marlborough, où je vis de superbes tableaux et un très-beau parc.

Souvent, en revenant de ces différentes courses, je m'arrêtais sur des hauteurs à quatre ou cinq milles de Londres, espérant jouir de l'aspect de cette ville immense ; mais le brouillard qui la couvrait était toujours d'une telle épaisseur, que je n'ai jamais pu apercevoir que la pointe de ses clochers.

CHAPITRE XXXII

Je quitte l'Angleterre. — Rotterdam. — Anvers. — M. d'Hédouville. — J'arrive à Paris. — Madame Catalani. — Mademoiselle Duchesnois. — Madame Murat. — Je fais son portrait. — Je pars pour la Suisse. — Lettres à la comtesse Vincent Potocka.

Quoique je fusse arrivée en Angleterre dans l'intention d'y passer quatre ou cinq mois, j'y étais depuis près de trois ans, retenue, non-seulement par mes intérêts de fortune comme peintre, mais encore par la bienveillance qu'on me témoignait. J'ai souvent entendu dire que les Anglais étaient peu hospitaliers ; je suis loin de partager cette opinion, et je conserve une vive reconnaissance de l'accueil qui m'a été fait à Londres. Quoique je reçusse, pour aller dans le monde, plus d'invitations qu'il m'était possible d'en accepter, j'avais cependant encore réussi, ce qu'on dit être plus difficile, à me former une société selon mon goût pour l'intimité, en me liant avec lady Bentick, et sa sœur, les demoiselles Villers, madame Anderson, et lord Trimlestown qui, très-amateur des arts, cultive la peinture et la littérature avec goût et talent, et qui, maintenant à Paris, me conserve toujours sa bonne amitié. Je ne me serais donc pas décidée à retourner si tôt en France, si je n'avais appris que ma fille était arrivée à Paris ; je désirais bien vivement la revoir, d'autant plus que l'on m'écrivait en secret que son père lui

laissait former différentes liaisons qui me semblaient peu convenables pour une jeune femme, en sorte que je résolus de hâter mon départ.

Il fallait vraiment que je fusse entraînée par un intérêt de cœur pour résister aux regrets que voulaient bien me témoigner mes amis et mes simples connaissances. Comme, à cette époque, Bonaparte, qui s'était fait empereur, ne laissait point sortir de France les Anglais qui s'y trouvaient depuis la rupture du traité d'Amiens [1], lady Herne, connue par son goût pour les arts, disait qu'il fallait me retenir en otage. Aucun des motifs qui devaient m'engager à rester ne fut oublié par les aimables gens que j'allais quitter, et j'aurais éte trop sensible à leurs bienveillants efforts pour ne pas y céder en toute autre circonstance.

Au moment où j'allais monter dans ma chaise de poste pour me rendre à l'auberge située près de l'endroit où je devais m'embarquer, je vis arriver la charmante madame Grassini ; je crus qu'elle venait simplement me faire ses adieux, mais elle me déclara qu'elle voulait me conduire à l'auberge, et me fit monter dans sa voiture, que je trouvai encombrée d'oreillers et de paquets. « Pourquoi donc tout cela ? » lui demandai-je. — « Vous ne savez donc pas, me dit-elle, que vous allez dans la plus détestable auberge du monde ? vous pouvez y rester huit jours et plus si le vent n'est pas favorable, et mon intention est d'y rester avec vous. » Je ne saurais dire à quel point je fus touchée de cette

[1] On m'a assuré qu'un Anglais, qui ne voyait point de terme à sa détention dans la ville de Verdun, avait pris le parti d'y faire bâtir une maison. (*Note de l'auteur.*)

marque d'intérêt. Cette belle femme quittait les plaisirs de Londres, ses amis, sans parler de la foule d'adorateurs toujours attachés à ses pas pour me tenir simplement compagnie ; ce trait me parut bien aimable, aussi ne l'ai-je jamais oublié.

Je m'embarquai pour Rotterdam, où nous arrivâmes le matin à cinq heures ; mais je restai dans le vaisseau *par ordre* ainsi que plusieurs autres personnes, et nous ne pûmes débarquer qu'à deux heures. Dès que je fus à terre, j'allai chez M. de Beauharnais [1], beau-frère de Joséphine et alors préfet de Rotterdam ; comme j'arrivais de Londres, il me consigna pour huit ou dix jours dans la ville, qu'il me laissa pour promenade, ce qui me contraria fort ; de plus, je ne tardai pas à être mandée chez le général Oudinot [2], et j'avoue que je ne fis pas cette visite sans avoir un peu peur ; mais le général me reçut si bien que mes craintes se dissipèrent aussitôt, et je me résignai à attendre que ma liberté me fût rendue.

L'ambassadeur d'Espagne, que j'avais connu à Saint-Pétersbourg, et qui résidait à La Haye, ayant appris mon aventure, eut pitié de moi ; il vint me chercher plusieurs fois dans sa voiture pour me faire faire des courses à la Haye, distraction qui me fut fort agréable. Enfin, au bout de dix jours, j'obtins mon passeport et je fus libre.

[1] Le marquis François de Beauharnais, né à La Rochelle, le 12 août 1756, et mort en 1823.

[2] Charles-Nicolas Oudinot, duc de Reggio, maréchal de France, né à Bar-le-Duc, le 25 avril 1767, et mort à Paris, le 13 septembre 1847.

Je partis pour Anvers où le préfet, M. Hédouville[1], me combla de soin et de prévenances ; il me conduisit dans la ville pour me faire voir tout ce qu'elle renfermait de remarquable. Ne sachant comment reconnaître l'obligeance que madame Hédouville et lui me témoignaient, je m'empressai d'aller, sur leur demande, voir un jeune peintre fort malade, qui les intéressait beaucoup, et qui avait, disaient-ils, le plus vif désir de me connaître ; M. Hédouville m'y conduisit et son aimable femme voulut me persuader que ma visite avait fait tant de plaisir à cet artiste, que la fièvre avait cessé aussitôt ; quoi qu'il en soit de cette cure dont on me faisait honneur, je ne pus savoir si elle fut complète, car je repris le lendemain ma route pour Paris.

Ce fut une grande joie pour moi que celle de revoir mes amis, et surtout ma fille; son mari, qu'elle avait accompagné en France, était chargé par le prince Narischkin de la mission particulière d'engager des artistes pour Saint-Pétersbourg ; il repartit quelques mois après, mais seul, car l'amour, hélas ! avait fui depuis longtemps, et ma fille resta, à ma grande satisfaction. Pour son malheur et pour le mien, ma pauvre enfant avait une tête extrêmement vive ; de plus, je n'étais point parvenue à lui donner complétement le dégoût que je ressentais pour la mauvaise compagnie. Ajoutez à cela, soit qu'il y eût de ma faute ou non, que, si son empire sur mon esprit était grand, je n'en possédais aucun sur le sien, et l'on concevra que parfois elle ait pu me faire verser quelques larmes amères.

[1] Nicolas-Jean-Charles, comte d'Hédouville, est né en 1767, et mort à Paris, le 19 janvier 1846.

Mais enfin c'était ma fille; sa beauté, ses talents, son esprit, la rendaient aussi séduisante qu'on peut l'être, et quoique j'eusse alors le chagrin de ne pouvoir la décider à venir loger avec moi, attendu qu'elle s'entêtait à voir plusieurs personnes que je ne devais pas recevoir, je la voyais au moins tous les jours, ce qui m'était encore une grande joie.

La première personne avec laquelle je fis connaissance, à mon retour de Londres, fut madame Catalani[1], dont les talents faisaient alors les délices de Paris. Cette grande cantatrice était jeune et belle. Sa voix, une des plus étonnantes que l'on puisse entendre, joignait à une étendue prodigieuse une légèreté qui tenait du miracle. Elle n'avait point l'expression qui charmait dans madame Grassini ; elle ravissait à la manière du rossignol. Je fis le portrait de cette charmante femme, voulant le garder chez moi où il fait toujours pendant à celui de madame Grassini.

Je m'empressai de reprendre mes soirées de musique, et madame Catalani eut la complaisance de venir y chanter, à la grande satisfaction de toute ma société. Nous faisions surtout de la musique vocale ; car je n'avais plus Viotti, et ce ne fut que plus tard que le délicieux violon de Lafont[2] vint nous consoler de son absence. Je

[1] Angélique Catalani, femme Valbrègue, célèbre cantatrice italienne, est née en 1782, à Sinigaglia (États romains), et morte du choléra, à Paris, le 13 juin 1849.

[2] Charles-Philippe Lafont, né à Paris, le 1er décembre 1781, et mort accidentellement vers la fin du mois d'août 1839, en voyageant, dans les Pyrenées, avec Henri Herz, le célèbre pianiste. Madame J. Tripier Le Franc a fait un portrait très-ressemblant de Lafont.

me souviens qu'à cette époque, où nous entendions les plus jeunes et les plus habiles chanteurs de l'Europe, madame Dugazon, se trouvant un soir chez moi, nous chanta la romance de *Nina* de Dalayrac avec une telle expression qu'elle nous attendrit jusqu'aux larmes.

Comme on ne peut pas toujours arranger de la musique, je fis un soir de ces tableaux vivants qui avaient eu tant de succès à Saint-Pétersbourg; et en prenant soin de ne placer derrière la gaze que de beaux hommes et de jolies femmes, nous en composâmes de charmants. Un autre jour, j'imaginai de tracer sur un paravent plusieurs coiffures de personnages historiques, dessous lesquelles je fis des trous où pouvait passer un visage. Les conversations qui s'établissaient avec ceux qui allaient y placer leurs têtes, nous amusèrent beaucoup, et Robert, qui prenait part à toutes nos gaietés comme un écolier, alla poser sa figure sous la coiffure de Ninon, ce qui nous fit rire comme des fous. Tous ces détails paraîtront bien puérils aujourd'hui que les soirées se passent à parler politique ou à jouer; mais plusieurs d'entre nous n'avaient pas encore perdu l'habitude de s'amuser, et le fait est que nous nous amusions beaucoup ; après tout, ces plaisirs valaient bien les cartes des salons de Paris et les étouffants *routs* des salons de Londres.

Pour une personne qui désirait faire passer agréablement le temps à ses amis, il m'arriva ce que je puis appeler une bonne fortune. Mon frère donnait alors des leçons de déclamation à mademoiselle Duchesnois [1]. Il me l'amena et lui fit réciter dans mon

[1] Catherine-Joséphine Rafin, dite Duchesnois, est née à Saint-

salon quelques fragments de rôles. Nous fûmes tous charmés d'un talent si supérieur, et nous ne pouvions concevoir qu'on ne voulût pas l'engager à la Comédie-Française. Le fait est qu'il s'en fallait de beaucoup que mademoiselle Duchesnois fût jolie ; mais je ne doutais pas que le public, en l'écoutant, n'oubliât sa laideur. Comme j'avais alors fort peu de crédit par moi-même, j'allai trouver madame de Montesson, qui était en faveur à la cour de Bonaparte. Je lui vantai si bien ma jeune actrice, qu'elle voulut la faire entendre chez elle, dans une grande soirée. Tout le monde ayant été enchanté, M. de Valence se chargea aussitôt de faire les démarches nécessaires pour obtenir un ordre de début, et notre protégée fut enfin admise.

On se souvient encore sans doute de l'immense succès qu'elle obtint dès le premier jour dans le rôle de Phèdre. Ce succès fut tel qu'il permit à mademoiselle Dnchesnois de lutter sans aucun désavantage contre la plus belle créature que l'on ait jamais vue sur la scène, mademoiselle Georges, qui débutait précisément en même temps qu'elle et dans le même emploi.

Le jour du début de mademoiselle Duchesnois, je lui donnai mes conseils de peintre pour son costume et pour sa coiffure ; car c'était surtout le visage qu'il s'agissait de sauver. Je ne saurais dire à quel point j'ai joui des transports du public pendant et après sa représentation. J'étais vraiment heureuse d'avoir contribué à la fortune de cette jeune fille, qui n'avait

Saulve, village situé près de Valenciennes, le 5 juin 1777, et est morte à Paris, rue de la Rochefoucault, n° 7, le 8 janvier 1835.

d'autre moyen d'existence que son talent, et qui était de plus une excellente personne. Elle m'a toujours témoigné la plus grande reconnaissance pour l'appui que mon frère et moi lui avions donné, et m'a montré jusqu'à sa mort un tendre attachement. Quant à sa complaisance, je puis dire qu'elle a toujours mis son talent à ma disposition; non-seulement elle disait dans mon salon une scène de ses rôles toutes les fois que je l'en priais, mais elle a même joué chez moi plusieurs proverbes, entre autres *la Cuisine dans le salon*, où nous la vîmes remplacer la dignité de Clytemnestre par une rondeur et une vérité qui nous charmèrent tous.

Une des premières personnes que j'avais revue, à mon retour de Londres, avait été madame de Ségur, et j'allais souvent chez elle. Un jour, son mari me fit entendre que mon voyage en Angleterre avait déplu à l'empereur, qui lui avait dit sèchement : « Madame Le Brun est allée voir *ses amis*. »

Il faut croire que cette rancune de Bonaparte contre moi n'était pas bien forte, car très-peu de jours après avoir parlé ainsi, il m'envoya M. Denon me commander de sa part le portrait de sa sœur, madame Murat. Je ne crus pas devoir refuser, quoique ce portrait ne me fût payé que dix-huit cents francs, c'est-à-dire moins de la moitié de ce que je prenais habituellement pour les portraits de même grandeur. Cette somme fut d'autant plus modique, que, pour me satisfaire dans la composition du tableau, je peignis à côté de ma-

[1] Marie-Annonciade-Caroline Bonaparte, troisième sœur de Napoléon Ier, est née à Ajaccio, le 28 mars 1782, et morte à Florence, le 18 mai 1839.

dame Murat sa petite fille qui était fort jolie, et cela sans augmenter le prix.

Il me serait impossible de décrire toutes les contrariétés, tous les tourments qu'il me fallut endurer pendant que je faisais ce portrait. D'abord, à la première séance, je vis arriver madame Murat avec deux femmes de chambre qui devaient la coiffer pendant que je la peindrais. Toutefois, sur mon observation qu'il me serait impossible de pouvoir ainsi saisir ses traits, elle consentit à renvoyer ses deux femmes. Ensuite, elle manquait sans cesse aux rendez-vous qu'elle me donnait, de façon que, dans mon désir de terminer, elle m'a fait passer presque tout l'été à Paris, l'attendant le plus souvent en vain, ce qui m'impatienta à un point que je ne saurais dire. De plus, l'intervalle entre les séances était si long, qu'il lui arriva de changer de coiffure. Dans les premiers jours, par exemple, elle portait des boucles de cheveux pendantes sur ses joues, et je les fis comme je les voyais; mais, quelque temps après, cette coiffure ayant passé de mode, elle revint coiffée tout autrement, en sorte que je fus obligée de gratter les cheveux que j'avais peints sur le visage, de même qu'il me fallut effacer des perles qui formaient un bandeau, pour les remplacer par des camées. Il m'en arriva autant pour les robes. Celle que j'avais faite d'abord était assez ouverte, comme on les portait alors, et garnie d'une large broderie; cette mode ayant changé, il me fallut rapprocher la robe et recommencer les broderies, qui se trouvaient beaucoup trop éloignées. Enfin tous les ennuis que madame Murat me fit éprouver finirent par me donner tant d'humeur,

qu'un jour, comme elle se trouvait dans mon atelier, je dis à M. Denon, assez haut pour qu'elle pût l'entendre : « *J'ai peint de véritables princesses qui ne m'ont jamais tourmentée et ne m'ont jamais fait attendre.* » Le fait est que madame Murat ignorait parfaitement que l'exactitude est la politesse des rois, comme le disait si bien Louis XIV, qui, à la vérité, n'était pas un parvenu.

Délivrée du tracas que m'avait donné le portrait de madame Murat, je repris le train de vie paisible dont j'avais la douce habitude ; mais mon goût pour les voyages n'était point encore satisfait : je n'avais point vu la Suisse, et je brûlais du désir d'aller contempler cette belle et grande nature. Je résolus donc de quitter encore une fois Paris, et je partis en 1808, pour aller courir les montagnes. Comme j'adressai alors la relation exacte de ce voyage à la comtesse Vincent Poctoka, je me borne à placer ici les lettres que je lui écrivis et dont j'avais gardé les doubles.

VOYAGE EN SUISSE

EN 1808 ET 1809

LETTRE PREMIÈRE [1]

De Bâle à Bienne ; de Bienne à l'île Saint-Pierre.

Puisque vous le voulez, chère Madame, je vais causer avec vous de mes courses pittoresques en Suisse, où bien souvent je vous ai promenée en idée ; mes récits et mes descriptions seront simples comme la nature ; je n'ose pas vous en garantir l'intérêt, mais j'ose vous en garantir la vérité.

C'est par Bâle que j'ai fait mon entrée en Suisse ; je ne m'arrêterai pas à vous décrire cette ville, parce qu'elle est beaucoup trop connue ; je me bornerai à vous dire qu'en arrivant à Bâle, je me fis annoncer chez M. Ethinger, banquier, qu'il se rendit tout de suite à mon hôtel, et qu'il me donna un dîner où il avait invité beaucoup de monde. Je pris le chemin de l'évêché de Bâle pour aller à Bienne ; c'est M. Ethinger

[1] Ces lettres sont adressées à madame la comtesse Vincent Potocka, née Masalska ; elle avait épousé en premières noces le prince Charles de Ligne, qui fut tué dans les guerres de la révolution ; le prince Charles était un brave et excellent jeune homme dont la mort a été beaucoup pleurée. (*Note de l'auteur.*)

qui me conseilla de suivre cette route. Il avait grandement raison, car cette route est sans contredit la plus pittoresque, la plus variée, la plus grandiose. On y voit des scènes de paysage qui surpassent en beauté tout ce qu'on peut voir dans l'intérieur de la Suisse ; j'étais sans cesse en admiration. Sur ce chemin se trouve Pierre-Pertuis, arcade de rocher formée par la nature elle-même, qui présente à elle seule un paysage et qui encadre une vue délicieuse.

Aimable comtesse, si vous avez peur des précipices, je ne vous engage pas à suivre la route de l'évêché de Bâle ; vous pourriez bien n'y éprouver d'autre sensation que le mal de la peur ; les précipices sont à perte de vue, et sans parapets ni barrières ; on les trouve à la droite du chemin ; d'énormes rochers à pic bordent le côté gauche. Il s'en est peu fallu que je ne sois tombée dans ces abîmes. Le cheval qui menait ma voiture allait de droite à gauche au bord des précipices. Le chemin est étroit. Tout à coup mon cheval se cabre ; le sang lui sort des narines et jaillit sur les vitres de ma voiture : le cocher descend pour arrêter le cheval, qui bondissait toujours. J'avoue que j'étais fortement effrayée ; je dissimulais ma peur pour ne pas augmenter celle de ma chère compagne Adélaïde ; le ciel eut enfin pitié de nous. Au moment même où nous étions sur le point d'être emportées dans les précipices, un homme (le seul que nous ayons rencontré sur cette route) vient à nous, ouvre la portière et nous fait descendre ; puis aussitôt il se réunit au cocher pour retenir le cheval et lui relâcher le harnais ; le col de la pauvre bête était trop serré, et le

sang lui avait porté à la tête. Nous étions certainement perdues sans ce bon paysan ; j'ai voulu le récompenser, mais il m'a refusée en disant : *Je suis heureux de m'être trouvé là*. Que Dieu le bénisse pour prix du service qu'il nous a rendu !

Nous continuâmes notre route presque toujours à pied, pour ne pas nous exposer à de nouveaux périls, et nous arrivâmes à Bienne. Je ne suis restée qu'un jour à Bienne pour me reposer, et je m'abstiendrai de vous en parler. Il me tardait de voir l'île de Saint-Pierre, devenue fameuse par le séjour de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Je traversai donc le lac, et je touchai à ce coin de terre qui n'a point l'imposant caractère des paysages suisses, mais qui offre à l'œil de paisibles champs où le bonheur semble nous attendre. Malgré son peu d'étendue, on trouve dans l'île de Saint-Pierre toutes sortes de productions, des vignes, du blé, des fruits ; la nature y est vivace, et la végétation y brille du plus riche éclat. On monte sur une hauteur par un joli chemin ombragé, qui conduit à un bois de haute futaie ; on s'enfonce avec délices dans l'ombre et la verdure de ce grand bois ; aucun bruit ne trouble le promeneur solitaire qui vient y rêver ; le silence de ce charmant asile n'est interrompu que par les mélodies du rossignol et les chants d'autres oiseaux. J'ai vu dans ce lieu pastoral et tout à fait élyséen une grande salle où chaque dimanche les villageois du voisinage se réunissent pour danser. Vous auriez été heureuse, aimable comtesse, de vous asseoir sur un banc placé à l'extrémité et vers la hauteur du bois ; on y jouit de l'air le plus pur et de la vue du lac ; on y est seul sans être isolé,

car les bords du lac sont peuplés de mille habitations bâties aux pied des montagnes, et ces montagnes sont cultivées très-bien. Après les différents spectacles de la nature, la seule curiosité, la seule chose intéressante de l'île de Saint-Pierre, c'est la maison qu'habita Rousseau ; elle est située au milieu de l'île, et, vous le dirai-je, chère Madame, ce n'est plus qu'un cabaret !... L'immortelle renommée de l'écrivain génevois n'a pu sauver sa demeure de cette profanation.

Quelques douces que fussent pour moi les promenades et les rêveries dans l'île de Saint-Pierre, il a fallu m'arracher à ces lieux; je suis retournée à Bienne et de Bienne, je suis venue à Berne. Le chemin qui mène à Berne passe à travers les sites les plus variés. En approchant de la ville, on découvre sur le plateau d'une montagne quatre lacs, et bientôt ensuite la chaîne des glaciers et tous les monts environnants; le spectacle de ces grandes chaînes montagneuses frappe vivement l'imagination. Le lendemain de mon arrivée à Berne, je suis allée chez madame de Watteville dont le mari était landamman [1], et chez le général Vial, notre ambassadeur; j'ai reçu d'eux le plus aimable accueil. J'ai fait avec le général Vial des courses charmantes aux environs de Berne; l'Arno entoure la ville ; il anime et embellit tout le paysage, et chaque pas conduit à des sites qu'il faut admirer. Berne a une cathédrale et deux hospices qui méritent d'être visités par les voyageurs. La ville est bâtie sur la hauteur ; on trouverait difficilement un point de vue aussi beau que celui qu'on découvre de la plate-forme de Berne.

[1] Chef élu, ou premier magistrat du canton de Berne.

LETTRE II

La vallée de Lauterbrunn, la chute du Schaubach, les glaciers de Grindelwald ; Schaffouse.

Aimable comtesse, je continuerai à vous faire voyager avec moi dans cette contrée tant aimée des artistes, des poëtes et des esprits rêveurs, les spectacles, et les tableaux qui vont passer sous vos yeux sont de la plus grande sublimité. Dans les courses dont il va être question, j'avais une compagne de plus, la belle et gracieuse madame de Brac, dont j'ai fait la connaissance à Berne : son mari occupait le poste de chargé d'affaires de la Hollande en Suisse ; madame de Brac était grosse de sept mois et elle avait un fils âgé de dix ans, d'une remarquable intelligence. Le jeune de Brac était constamment à me regarder peindre ; il me disait : « Madame, vos paysages *sont vivants*, permettez-moi d'en copier. » Un jour je lui en donnai un, il me rapporta la copie que je pris pour mon original.

En quittant Berne, je suis venue à Thoun, et de Thoun je me suis dirigée vers le fameux glacier ; avant d'arriver à ce glacier, il faut traverser la grande vallée de Lauterbrunn qui présente l'aspect le plus sauvage ; la vallée de Lauterbrunn est si âpre et si sombre, que je ne pouvais pas me résoudre à la croire habitée. Elle est enfermée de tous côtés par des montagnes si élevées que le soleil ne peut l'éclairer entièrement qu'à son

midi ; aussi les matinées y sont ténébreuses, et, sitôt que le soleil descend à l'horizon, la nuit y revient. La vallée de Lauterbrunn est donc les trois quarts du temps le domaine des noires ombres. D'après cela, jugez quelle charmante surprise dut être pour nous la rencontre de plusieurs jeunes filles jolies comme des anges ; leur teint était rose et blanc ; un air de candeur naïve ajoutait encore à leur beauté. Elles nous apportèrent de très-belles et d'excellentes cerises. Dans un lieu aussi triste, aussi sauvage, ne pourrions-nous pas croire que ces jeunes bergères, ainsi que leurs fruits, nous étaient descendus du ciel ? Cette scène toute fantastique fut pour moi comme une scène des *Mille et une Nuits*.

De grosses pierres encombrent les chemins de la vallée ; notre voiture était horriblement cahotée, et je tremblais que madame de Brac ne fît une fausse couche. Nous avons rencontré de gros torrents sales et très-rapides dont mon *éteignoir* aurait eu grand'peur, s'il avait été là. Celui que j'appelle ici du nom d'*éteignoir*, parce qu'il refoulait en moi toutes les pensées d'art et de poésie, est un certain M. D..... qui probablement vous est inconnu, aimable comtesse. « Quel vilain pays que la Suisse ! » me disait ce M. D.... ; « les montagnes et les torrents me font mourir de peur ; je n'aime de la Suisse que les prairies. »

Il ne faut pas que j'oublie de vous parler de la cascade du Schaubach, devant laquelle nous nous sommes arrêtées en chemin. Cette cascade tombe d'une hauteur de huit cents pieds ; aussi le bas de sa chute se transforme en tourbillons d'écume blanche ; cette

immense nappe d'eau qui roule et se précipite avec fracas vous éblouit, vous étourdit, vous fait perdre la tête. En face de la cascade se trouvent quelques habitations. De là on voit cette superbe montagne de neige appelée Iung-Frau, où l'homme n'a jamais pu monter. Arrivées au bout de la vallée de Lauterbrunn, nous trouvâmes une grande quantité de chalets entourés d'arbres fruitiers. Nous couchâmes à l'auberge du Curé, en face des glaciers de Grindelwald, très-beaux et tres-imposants par leur masse énorme.

Nous sommes retournés à Berne, en passant par Brientz, et de Berne, nous sommes venus à Schaffouse. Après avoir dîné à Schaffouse, j'ai reçu la visite du bourgmestre à qui j'avais été recommandée ; il me proposa de me conduire à la chute du Rhin : j'acceptai son offre obligeante. Le bourgmestre me mena dans un très-petit bateau, et je ne pouvais me défendre d'un peu de frayeur en voyant quantité de rochers placés çà et là sur notre passage. Enfin nous arrivâmes au bas de cette chute d'eau dont la majestueuse beauté inspire une sorte de terreur. Je suis montée aussitôt dans le petit pavillon qu'ébranle continuellement la violence de la cascade. Ce pavillon est le point d'où l'on peut jouir de la manière la plus complète de l'effet de ces vastes masses d'eau ; l'arc-en-ciel s'y voit constamment. J'ai visité également le dessus de la chute qui est superbe. J'ai peint ces deux vues.

Des coteaux couverts de vignes entourent la chute du Rhin, et je demandai au bourgmestre de m'envoyer du vin de sa vigne; il me répondit avec un peu d'embarras que le port coûterait plus que le vin ne vaudrait ;

je l'assurai que j'en avais bu et qu'il était excellent : « Monsieur a bien raison, me dit alors Adélaïde ; le « vin que vous avez bu à l'auberge est de la côte du « Rhin. » Je reconnus ma méprise : j'avais confondu la *côte* et la *chute*, et j'en fus honteuse.

Si je me mettais sur le chapitre des méprises, j'en aurais plus d'une à vous raconter. A mon retour de Suisse, j'eus une distraction de ce genre que je ne me pardonne pas. J'arrive chez mesdames de Bellegarde, à leur château de Marche, en Savoie ; après un doux repos, je vais avec ces dames à Chambéry chez M. de Boigne qui nous mène aussitôt à sa charmante maison de campagne près de la ville ; étant montée sur une terrasse qui domine Chambéry : « Cette vue est ravis-« sante, m'écriai-je, on découvre *si bien le village !* » M. de Boigne [1] en fut choqué, et ce n'était pas sans raison.

[1] M. de Boigne, qui est mort depuis quelques années, était né à Chambéry ; il a eu le bon esprit d'employer une grande partie de sa fortune à faire bâtir, dans sa ville natale, des hôpitaux et des monuments utiles à ses compatriotes. (*Note de l'auteur.*)

LETTRE III

Zurich; Ehrlebacz, l'île d'Honfnau, Rapercheld, la vallée de Glaris.

Chère comtesse, en voyageant en Suisse, on passe d'enchantement en enchantement; quand on sait bien voir, on n'y connaît point la monotonie; à chaque pas la scène varie; d'un site charmant vous passez à un site sévère : c'est ce que j'éprouvai en allant à Zurich. Après avoir visité les curiosités de la ville et les environs, j'allai m'installer dans une jolie maison de campagne à Ehrlebacz, au bord du lac; cette maison appartenait au général baron de Salis; lui-même habitait tout près de là avec sa femme, sa fille et sa belle-fille, et ce voisinage ne faisait qu'augmenter le charme de mon séjour. Je fus reçue par le général et par les siens comme si j'eusse été de la famille. Je ne puis oublier les douces heures que j'ai passées dans leur aimable société. Le bon général avait quatre-vingt-un ans; malgré son âge et ses infirmités, il était toujours gai, spirituel; il me racontait mille piquantes anecdotes; à l'âge du général, la main peut bien être paresseuse, et cependant le vieux et excellent baron écrivait souvent à ses amis. J'avais rencontré aussi le général baron de Salis dans mon voyage à Naples, et je l'avais trouvé aimable et bon, comme je l'ai dit ailleurs. Du reste, il n'était point pour moi une connaissance nou-

velle; avant que l'ouragan révolutionnaire eût tout dispersé, j'avais connu et reçu chez moi à Paris le bon général; tous les gens de bien l'estimaient et l'aimaient.

Les deux côtés du lac sont parsemés de villages pittoresques et d'élégantes maisons de campagne, la végétation y est riche et variée; une forêt de sapins couvre les riantes habitations. Les sites sont tellement champêtres, surtout à la droite du lac du côté du mont Albis, qu'on se rappelle involontairement les peintures de Gesner [1]; en effet, c'est là qu'était sa demeure, et c'est là qu'il a écrit d'après nature. Une de nos jouissances était d'entendre tous les dimanches matin, à huit heures précises, les cloches de différents villages des bords du lac, qui toutes sonnent à la même heure; leurs sons différents se confondent, se perdent ensemble selon leur distance: c'est un mélange qui, sans être calculé, produit une harmonie lointaine délicieuse.

Avant de quitter Ehrlebacz, je désirais beaucoup faire une excursion, et je priai le général de permettre que sa belle-fille vînt m'acompagner; j'obtins cette permission; cette dame, qui n'avait guère plus de vingt ans, en fut aussi contente que moi. Dès le lendemain nous nous embarquâmes sur le lac de Zurich. Nous nous arrêtâmes à la petite île d'Houfnau qui n'a pour habitants qu'une vieille femme et une jeune fille,

[1] Salomon Gesner, peintre, graveur et poëte, est né à Zurich, le 1er avril 1730, et est mort dans cette même ville, le 2 mars 1788. Son poëme de Daphnis a eu une grande réputation en Suisse et en Allemagne, et son épopée de la mort d'Abel est connue de tous.

dont la nourriture se compose tout simplement de lait et de légumes. Une petite église, bien ancienne, entourée d'un cimetière, se trouve au milieu de l'île. La jeune fille noûs montra un caveau ouvert, rempli de têtes de morts d'une grosseur prodigieuse : je ne pouvais en croire mes yeux. « Depuis quand ces têtes sont-« elles entassées là ? » demandai-je à la jeune fille. — « Ces têtes de morts, me répondit-elle, sont si an-« ciennes qu'on ne peut savoir l'époque où elles ont « été mises là. »

Nous quittâmes cette île et reprîmes notre barque pour aller coucher à Rapercheld ; le soleil n'éclairait plus que les sommets des montagnes de Glaris ; ces sommets étaient couleur de feu ; les autres montagnes plus près de nous, plus basses, étaient dans l'ombre ; cet effet mélancolique me charma tellement, que vite je pris mes pastels pour le peindre. Arrivées à l'auberge de Rapercheld, nous étions pressées de nous coucher, parce que nous voulions partir le lendemain, de très-bon matin, pour une dernière excursion. Il m'a été impossible de dormir, parce qu'en face de nous des chants plaintifs se faisaient entendre. « Qui chante ainsi ? » m'écriai-je. — « Ce sont des bergers, me ré-« pondit-on, qui soupirent leurs amours pour des « jeunes filles logées là chez leurs parents. » On ajouta que c'était l'usage dans la contrée, et que souvent les parents ouvrent leur porte au jeune berger à qui ils veulent donner leur fille ; en ce cas, les amoureux ont la permission de rester la nuit près du lit de celle qu'ils doivent épouser ; on m'a bien assuré que jamais ils n'abusaient de cette permission. Ce coin de la

Suisse est assez peu fréquenté ; les habitants doivent avoir conservé l'innocence primitive.

Le lendemain nous partîmes pour aller sur le lac de Walenstad ; gardez-vous bien, Madame, de vous embarquer jamais sur ce lac ; il n'a pas le charme des autres lacs de la Suisse, et ne présente que des périls ; d'énormes montagnes l'entourent et le resserrent. A gauche, en entrant, se trouve un petit village avec son clocher, c'est le seul endroit où l'on puisse débarquer. Nous allions toujours en avant, lorsqu'un grand vent s'élève, et tout à coup de gros nuages noirs s'amoncellent sur les monts et sur nos têtes ; j'admirais cet effet terrible ; mais ma jeune compagne mourait de peur, d'autant plus que le batelier nous dit qu'il fallait vite retourner à terre ; plus loin nous n'aurions pu débarquer. D'après l'avis du batelier, et aussi vu la frayeur de ma compagne, nous rebroussâmes chemin. Il était temps, car la tempête ne tarda pas à gronder, et un peu plus tard nous aurions été en péril. Nous retournâmes à Rapercheld.

Nous avions eu le projet de visiter la vallée de Glaris, et plusieurs amis du général de Salis nous attendaient pour nous accompagner. Cette vallée n'a de remarquable qu'une cascade ; elle est encaissée par de grandes roches, de sorte qu'à l'heure de midi on y étouffe de chaleur. Ma pauvre tête brûlait sous mon chapeau, et je ne pouvais plus y tenir ; ayant aperçu en chemin des plantes à larges feuilles, j'en ramassai quelques-unes pour en couvrir ma tête ; je les renouvelai sans cesse, et c'est ainsi que je parvins à me rafraîchir. Nous étions tous accablés par la chaleur, lorsque enfin nous

découvrîmes un chalet au bout de la vallée ; nous y entrâmes pour nous reposer, et nous y bûmes du lait avec délices. La femme qui nous avait donné cette hospitalité si généreuse ne voulut point recevoir d'argent ; nos compagnons nous firent entendre qu'elle accepterait plus volontiers des rubans ; aussitôt nous détachâmes nos ceintures, et cette femme fut parfaitement satisfaite.

En traversant la vallée de Glaris, j'aperçus un village placé tout à fait au-dessous d'une montagne qui menaçait de crouler; plusieurs grosses pierres avaient déjà roulé jusqu'auprès des habitations; je dis à plusieurs des bonnes gens du village : « Je crains bien « que cette montagne ne tombe un jour sur vous. — « Que voulez-vous ? me répondirent ces bonnes gens, « nous sommes nés là, nous y mourrons. » Tristes et naïves paroles qui peignent toute la simplicité de ces lieux et de ces villageois. On montre au bout de cette vallée, à droite et à gauche, les deux chemins que l'armée française et l'armée russe ont suivis dans le temps des guerres de la révolution.

LETTRE IV

Soleure; la montagne de Wunschestein; coucher et lever du soleil sur les montagnes.

Je n'ai rien à vous dire de Soleure, chère Madame, car je m'occupe peu de l'étude des villes ; mais c'est à la nature que je donne toute mon attention, toutes mes pensées. En me promenant dans Soleure, j'ai découvert, sur un des plus hauts sommets de la ligne du Jura, un petit chalet tout seul, bien petit ; c'était un point : je demande qui loge là, si haut, tout seul ; on ne répond pas à ma question, mais on me dit qu'on peut y arriver très-facilement ; j'avais peine à le croire, car la montagne était à pic ; cependant, après des informations plus précises, on me conseille d'y monter pour voir le coucher et le lever du soleil ; le maître de l'auberge où j'étais me décide enfin, en me disant qu'on y va par une grande route superbe, que ma calèche et quatre chevaux m'y mèneront dans la perfection. Me voilà entraînée; je pars.

Il faisait le plus beau temps du monde; il n'y avait pas un nuage. Je vais assez bien en voiture pendant trois quarts d'heure ; mais ensuite cette soi-disant grande route n'était plus qu'une sorte de cahot ; c'étaient de grosses pierres les unes sur les autres, pointues, bossues ; une montée à pic sans garde-fou. Vous jugez bien, Madame, que je pris le parti d'aller à pied.

Mon guide ne revenait pas de mon courage; il fut grandement étonné de ma marche, qui a duré depuis quatre heures jusqu'à huit et demie ; je suis montée à pic l'espace de trois lieues et demie ; aux deux premières heures de la marche, la chaleur était affreuse ; les ardeurs du soleil une fois passées, plus je montais, plus je me sentais forte ; à dire vrai, le spectacle dont je jouissais me charmait au point de me faire oublier la fatigue. J'ai vu cinq ou six vastes forêts les unes sur les autres s'abaisser sous mes yeux ; le canton de Soleure ne me paraissait plus qu'une plaine, la ville et les villages, de petits points ; la belle ligne de glaciers qui bordaient l'horizon se colorait de plus en plus des feux du soleil couchant; les autres montagnes étaient couleur d'iris; des lignes d'or avec des arcs-en-ciel s'étendaient sur ma montagne à gauche; le soleil se couchait derrière le sommet; des monts violets rougeâtres se perdaient insensiblement dans le lointain jusqu'au lac de Bienne et à l'extrémité de celui de Neuchâtel, si distants l'un de l'autre, qu'ils ne se détachaient que par deux lignes dorées et entourées de vapeurs transparentes. Je dominais encore des cavités profondes, des montagnes de la plus belle végétation; à mes pieds apparaissaient des vallons sauvages entourés de noirs sapins. A mesure que le soleil baissait, je voyais les nuances s'effacer; les différents sites prenaient un caractère sévère, tant par leurs formes que par le long silence qui est si bien en harmonie avec la chute du jour. Je puis vous dire que j'ai joui de toute mon âme de ce spectacle si solennel et si mélancolique.

La lune s'est levée radieuse; je me trouvais à côté

du chalet où je devais coucher; c'était là ce petit point que j'avais aperçu de la ville de Soleure. Les paroles me manquent pour dire quelle fut ma béatitude; l'air le plus pur, l'odeur aromatique des gazons que je foulais, me donnaient un véritable bonheur; si j'avais eu là quelques amis, je crois que je ne serais jamais descendue. Les vaches restent sur ces hauteurs pendant tout l'été; l'herbe odorante devient leur nourriture, et leur lait en est tout parfumé. Le lait fit seul les frais de mon souper, car le poulet qu'on m'avait donné au chalet était dur et sec. Je devais me lever avant trois heures pour aller encore une lieue plus loin sur la cime d'une montagne d'où je devais voir le lever du soleil. Je ne pus dormir à cause des puces, et j'attendis impatiemment sur une chaise l'heure de notre départ.

Me voilà en chemin avec mon Adélaïde et mon guide pour assister au spectacle du lever du soleil, mille fois plus radieux sur les montagnes que dans les plaines. Arrivée sur la cime du mont, je vois le disque doré du soleil levant si brillant, que mes yeux ne peuvent en soutenir l'éclat; le ciel était aussi pur que la veille; la nature n'était pas encore éclairée; un brouillard blanchâtre couvrait la vallée entière; c'était un néant de fumée. Peu à peu la ligne du glacier, qui avait été blanc-bleuâtre, se colore sur les sommets; elle prend des teintes roses, dorées; plus lentement les autres montagnes se verdissent, la plaine se découvre, les pointes des clochers reluisent; enfin les villes, les villages, les forêts, les prairies renaissent; cela ressemblait à une création. Le silence de ma montagne n'était interrompu que par le joli bruit des clochettes des

troupeaux paissant çà et là autour du chalet. Il y avait avec nous un gros chien que j'ai tout de suite aimé ; imaginez-vous qu'il regardait le soleil levant, immobile sur ses pattes, et qu'il pleurait en face de ce radieux spectacle. Ce chien était vraiment un bon compagnon, aussi je l'ai quitté avec regret. A huit heures et demie, je suis retournée à pied, descendant presque au galop ce mauvais chemin, ma voiture suivait ; le bruit qu'elle faisait sur les pierres du chemin m'impatientait ; ce bruit m'empêchait de penser et de jouir de mes impressions. Aussi ai-je pris le parti d'envoyer ma voiture en avant pour ne plus l'entendre ; à une heure après midi j'étais de retour à Soleure. Cette course à la montagne de Wunchestein restera toujours dans ma mémoire : que n'étiez-vous avec moi, aimable comtesse ! c'est toujours mon refrain.

LETTRE V

Vevey et ses environs.

Ne vous est-il pas arrivé, Madame, de rêver des lieux où vous voudriez vivre et mourir? Moi ç'est dans un endroit comme Vevey que j'aimerais à passer ma vie avec quelques amis; Vevey, c'est le site de mes rêves, c'est mon lieu de prédilection; mais on ne s'arrête pas toujours là où on voudrait s'arrêter, et le destin ne nous permet guère d'être heureux. Le climat de Vevey est le meilleur climat de la Suisse; j'avais pris là une demeure sur les bords du lac de Genève qu'on voit dans sa plus grande largeur; à droite et en face, le lac est encadré par les hautes montagnes de Meillerie jusqu'à l'entrée du Valais, d'où sort le Rhône qui se précipite dans le lac. Les montagnes qu'on voit en face et à gauche produisent un effet superbe au soleil couchant; la végétation dont elles sont ornées varie leurs tons à l'infini. C'est là qu'on découvre sur la hauteur la Dent de Jamand.

Les environs de Vevey offrent de ravissantes promenades. En suivant la gauche du lac, on arrive au château de Chillon par des coteaux boisés entrecoupés de villages. Au bas, près du chemin, un ruisseau limpide s'échappe avec rapidité, et vous charme par son murmure; à droite, des arbres de haute futaie bordent le lac qu'on découvre à travers les branches. La délicieuse promenade au château de Chillon rappelle la *Nouvelle Héloïse*. Je suis allée à Clarence au lever du soleil; ap-

puyée sur les ruines du chalet de Jean-Jacques, j'ai peint l'ensemble de ces lieux si pleins de romanesques souvenirs.

Ce n'est pas là que se sont bornées nos promenades autour de Vevey; nous allâmes, moitié à pied, moitié en char-à-bancs, sur la montagne pierreuse de Blonay. Accablées de fatigue et de chaleur, nous avions fait halte pour prendre un peu de repos, lorsque MM. de Blonay vinrent nous témoigner le désir de nous recevoir dans leur château; j'acceptai avec plaisir leur invitation. On découvre du château de Blonay une vue admirable; on y domine le lac et les montagnes environnantes. De belles pêches nous furent apportées; j'avoue qu'en ce moment de lassitude et de soif, ces pêches furent pour nous comme la manne dans le désert.

Nous descendîmes la montagne de Blonay par le plus beau temps du monde; la lune se levait radieuse. Arrivée à mon hôtel de Vevey, je dis à l'aubergiste que je désirais faire une course sur le lac, et lui demandai des rameurs; l'aubergiste me répondit qu'il me conduirait lui-même dans son bateau. Il avait l'air si bon homme que j'acceptai sa proposition, à condition toutefois qu'il ne prononcerait pas un seul mot pendant le trajet, voulant comme toujours admirer en silence les effets de la belle nature. Mon Adélaïde étant trop fatiguée pour me suivre, je partis seule avec le gros aubergiste; ce n'était pas Saint-Preux, je n'étais pas Julie, je n'en fus pas moins heureuse. Ma barque se trouvait seule sur le lac; le vaste silence qui s'étendait autour de moi n'était troublé que par le léger

bruit des rames. Je jouissais complétement de cette belle lune si brillante; quelques nuages argentés la suivaient sur un ciel d'azur. Le lac était si calme, si transparent, que la lune et ces beaux nuages s'y reflétaient comme dans un miroir. En vous écrivant, très-aimable comtesse, je me crois encore dans mon bateau sur ce magnifique lac dont vous auriez joui certainement comme moi.

Je pourrais vous parler encore des salines de Beg, de la belle cascade de Pisse-Vache à Sion (à laquelle je préfère pourtant celle du Reichenbach), de Saint-Martin, de Saint-Maurice dont le pont et les anciennes fortifications forment un intéressant tableau. On trouve au bas de ces montagnes une population hideuse; hommes et femmes ont tous des goîtres et paraissent idiots; j'étais triste de voir cette vilaine humanité. Je voulais pousser ma course au delà des salines de Beg, mais j'ai été arrêtée par la suffocante chaleur des montagnes qui tout à coup se rapprochent et deviennent comme des gorges profondes; alors, je suis retournée par le chemin qui conduit aux rochers de Meillerie. Après quelque temps de marche, un orage survint; je m'arrêtai et je me trouvai en face de Vevey. Le ciel était noir; on ne découvrait ni les montagnes ni l'entrée du palais; mais de là je vis un effetradieux, un superbe arc-en-ciel qui se courbait justement sur Vevey; la ville en était si bien éclairée que je pus aisément distinguer le clocher et les maisons; ce qui m'a rappelé Jean-Jacques lorgnant de cet endroit l'habitation d'Héloïse [1].

[1] J'ai peint ces effets d'après nature. (*Note de l'auteur.*)

LETTRE VI

Coppet; madame de Staël.

Chère comtesse, j'ai passé une semaine à Coppet chez madame de Staël; je venais de lire son dernier roman, *Corinne ou l'Italie;* sa physionomie si animée et si pleine de génie me donna l'idée de la représenter en Corinne, assise, la lyre en main, sur un rocher; je la peignis sous le costume antique [1]. Madame de Staël n'était pas jolie, mais l'animation de son visage pouvait lui tenir lieu de beauté. Pour soutenir l'expression que je voulais donner à sa figure, je la priai de me réciter des vers de tragédie, que je n'écoutais guère, occupée que j'étais à la peindre avec un air inspiré. Lorsqu'elle avait terminée ses tirades, je lui disais : *Récitez encore;* elle me répondit : *Mais vous ne m'écoutez pas*, et je lu répliquais, *allez toujours.* Comprenant enfin mon intention, elle continuait à déclamer des morceaux de Corneille ou de Racine. Je me propose d'emporter le portrait à Paris pour lui mettre la dernière main [2].

[1] Ce portrait est à Genève chez madame Necker, tante de madame de Staël. (*Note de l'auteur.*)

[2] Dans le courant de l'année 1808 et de l'année 1809, madame de Staël écrivit trois petites lettres qui se rapportent à ce portrait, et qu'on nous saura gré de donner ici; la première, datée de Coppet, le 16 septembre 1808, est adressée à madame Le Brun :

« Je serais vraiment honteuse, Madame, d'être restée si long-

Je trouvai à Coppet plusieurs personnes établies; la bien jolie madame Récamier, le comte de Sabran et

temps sans vous répondre, si je n'avais pas été si souffrante depuis quelque temps, que tout m'était difficile. Je m'en remets à vous pour l'exposition au salon, et je me flatte que votre talent fera pardonner ce qui manque à l'original. Quant à la gravure, je m'en charge ici; ce serait trop retarder le moment où je posséderai le portrait, et d'ailleurs tous nos arrangements sont faits à cet égard à Genève. Je vais à Vienne passer l'hiver; si je pouvais vous y être utile, donnez-moi vos commissions; je les ferai très-exactement; il est bien juste que je vous rende un peu dans le réel de la vie ce que vous avez fait pour moi dans l'idéal. Daignez me rappeler au souvenir de madame Nigris, et conservez-moi toujours, je vous prie, quelque bienveillance. »

La seconde lettre datée de Genève, le 9 janvier 1809, est adressée à madame Nigris, la fille de madame Le Brun :

« J'ai renoncé, Madame, à la gravure du portrait de madame votre mère; c'est trop cher pour une fantaisie, et je viens d'éprouver un procès considérable qui m'oblige à des ménagements de fortune; mais aurez-vous la bonté de me dire quand le portrait de Corinne me sera remis par madame Le Brun ? Mon intention était de lui envoyer mille écus en le recevant, mais n'ayant pas de ses nouvelles, je ne sais pas du tout ce que je dois faire. Soyez assez bonne pour vous en mêler, et me négocier, à cet égard, ce que je désire. Une négociation qui me serait bien douce aussi, c'est celle qui vous amènerait en Suisse cet été. Prosper dit qu'il y viendra. M. de Maleteste ne se laisserait-il pas séduire par cette réunion de tous ses amis ? car j'ose me mettre du nombre; en le voyant une fois, il m'a semblé que je rencontrais une ancienne connaissance. Vous avez eu la bonté d'écrire à mon homme d'affaires, et je lui vole le plaisir de vous répondre. Agréez, Madame, mes compliments empressés. »

La troisième lettre, datée de Coppet, le 14 juillet 1809, est adressée à madame Le Brun :

« J'ai enfin reçu votre magnifique tableau, Madame, et, sans penser à mon portrait, j'ai admiré votre ouvrage. Il y a là tout votre talent, et je voudrais bien que le mien pût être encouragé par votre

un jeune Anglais; puis je vis arriver Benjamin Constant, et le prince Auguste-Ferdinand de Prusse. La société se renouvelait sans cesse; on venait visiter l'illustre exilée, celle que l'empereur poursuivait de

exemple; mais j'ai peur qu'il ne soit plus que dans les yeux que vous m'avez donnés. Me permettez-vous de vous envoyer ce mandat payable le 1er de septembre? Agréez, Madame, l'assurance des sentiments que je vous ai voués. »

Nous avons sous les yeux une lettre de madame Le Brun à sa fille, madame Nigris, datée de Coppet, le 12 septembre. De cette lettre qui exprime tout ce que l'amour maternel a de plus tendre, nous extrayons un passage qui se rapporte au voyage en Suisse de madame Le Brun :

« Les spectacles de la nature consolent ou distraient de bien des peines; je viens de l'éprouver plus fortement que jamais. Tu ne peux avoir l'idée des jouissances que j'ai ressenties dans nos courses en Suisse; tu ne peux te figurer tous ces tableaux, tous ces points de vue, tous ces sites si variés, si pittoresques. Que de choses j'aurai à te dire à mon retour! Il me semble avoir vécu dix ans depuis deux mois et demi; ce n'est pas que le temps m'ait paru long, mais toutes mes heures ont été si intéressantes et si remplies que j'en ai pour ainsi dire fixé ou noté les intervalles. »

A la suite de cette lettre de madame Le Brun, nous trouvons un *post-scriptum* de madame de Staël à la même adresse :

« Madame votre mère, Madame, a fait de moi Corinne dans un portrait vraiment plus poétique que mon ouvrage. Je vous prie, Madame, de trouver bon que je vous remercie de l'intérêt que madame votre mère m'a témoigné; c'est à vous qu'elle aime à rapporter ses succès. Si je n'étais pas exilée, Madame, je parlerais de mon désir de vous connaître; nos amis communs me l'ont inspiré. Dites, je vous prie, à M. de Maleteste que je vais parler de lui et de vous avec Prosper, et que je me flatte toujours qu'il pense à moi, bien qu'il ne me l'écrive jamais. Adieu, Madame, je vous vois d'ici; votre portrait par madame votre mère et par ses amis me persuade que nous nous connaissons déjà. »

C'est à Paris que le portrait de madame de Staël fut achevé;

ses rancunes. Les deux fils de madame de Staël se trouvaient alors à Coppet, ils avaient pour gouverneur le littérateur allemand Schlegel; sa fille, très-jeune encore, était fort jolie; elle avait un goût passionné pour l'étude.

Madame de Staël recevait avec grâce et sans affectation; elle laissait sa société libre toute la matinée. On ne se réunissait que le soir; c'était après dîner seulement qu'on pouvait causer avec elle. On la voyait alors marchant dans son salon, tenant en main une petite branche de verdure; quand elle parlait, elle agitait ce rameau, et sa parole avait une chaleur qui n'appartenait qu'à elle seule; impossible de l'interrompre : dans ces instants elle me faisait l'effet d'une improvisatrice.

Pendant mon séjour à Coppet, j'y ai vu jouer *Sémiramis;* madame de Staël remplissait le rôle d'Azéma; elle a eu de beaux moments dans ce rôle, mais son jeu était inégal. Madame Récamier, son amie, mourait de peur dans son rôle de Sémiramis; M. de Sabran

madame Beaufort d'Hautpoul, ayant vu ce bel ouvrage, improvisa les vers suivants :

Je la vois, je l'entends; tes pinceaux créateurs
Donnent l'âme et la vie et l'esprit aux couleurs;
Voilà ses yeux brillants d'ardentes étincelles,
Ces sons mélodieux, ces cordes immortelles,
Qui de ses chants divins accompagnent les vers,
Et la toile animée en parfume les airs.
Je ne sais qui des deux remporte la victoire :
L'une guide la main, l'autre fixe la gloire,
Et la même couronne enlace en ce tableau
Le front inspirateur et l'immortel pinceau.
Staël offrait à Le Brun un talent digne d'elle;
Le Brun méritait seul un si parfait modèle;
L'univers étonné de cet ensemble heureux
Sans choix tombe en silence au pied de toutes deux.

n'était pas trop rassuré dans son rôle d'Arsace. J'ai toujours remarqué qu'il n'y a que les comédies et les proverbes qui se jouent bien en société, mais jamais la tragédie.

De Genève je suis allée à Ferney voir la maison de Voltaire. Je l'ai trouvée bien petite et d'une telle saleté, que je crois qu'elle n'a pas été nettoyée depuis que ce grand homme l'a quittée. La chambre à coucher est restée meublée. On y voit le portrait de Le Kain, à droite près de son lit. En face près de la fenêtre, ceux de madame Du Chatelet, de l'abbé Delille et de quelques autres. En sortant de son petit salon on trouve une terrasse d'où l'œil découvre les montagnes du Jura. Son jardin était en friche: ce manque de soin pour l'habitation de Voltaire m'a vraiment attristée. Depuis ce temps, la maison de Voltaire a été achetée par une personne qui en a fait bâtir auprès une plus grande; mais ce nouveau propriétaire conserve avec soin celle du philosophe, et il la laisse voir aux étrangers. J'ai été aussi triste en voyant à l'île Saint-Pierre la maison de Rousseau changée en un mauvais cabaret [1].

[1] Dans mon séjour en Angleterre je vis aussi un manque de respect pour Milton. A Richemont, au milieu d'une prairie, se trouvai un arbre où l'auteur du *Paradis Perdu* allait s'asseoir pour écrire ; eh bien ! cet arbre a été coupé. (*Note de l'auteur.*)

LETTRE VII

Genève et Chamouny.

Chère comtesse, je ne vous dirai pas grand'chose de Genève dont il existe assez de descriptions; vous savez d'ailleurs que je ne suis pas venue en Suisse pour voir des villes. Il faut pourtant que je vous dise que Genève, toute république qu'elle est, ne connaît point l'égalité; le quartier d'en haut ne fréquente point le quartier d'en bas, et jamais un mariage ne se fait de bas en haut. Pendant mon court séjour à Genève, on m'a fait monter sur une terrasse qui domine une promenade, où les Genevois se sont battus à outrance pour empêcher l'érection de la statue de Jean-Jacques; ce grand écrivain est généralement détesté à Genève. Avant de quitter cette ville, j'ai reçu un honneur que vous me permettrez de ne pas oublier; on a daigné me donner le brevet de membre de l'Académie de Genève.

Je vous ai parlé d'une famille hollandaise avec laquelle j'avais fait connaissance à Berne, M. et madame de Brac et leur fils; nous partîmes tous ensemble pour Chamouny. Après avoir passé Saint-Martin et Bonneville, nous arrivâmes à Salange, par un chemin bordé à droite par de grands et superbes rochers dont le soleil éclairait les tons riches et variés. Nous montâmes tout en haut pour jouir de la magnifique vue du dôme du Mont-Blanc, de l'aiguille du Goûté. Le soleil

couchant répandait des teintes dorées sur les hauteurs de cette masse énorme; les régions inférieures de la chaîne étaient couleur d'iris et d'opale; cette partie des glaciers n'avait pour toute lumière que le reflet du ciel. Enfin cette masse grandiose était interceptée à gauche par de hautes montagnes de sapins tout à fait dans l'ombre; en bas, les plaines l'étaient aussi, ce qui faisait un contraste et un repoussoir dont l'effet du Mont-Blanc n'avait pas besoin : mais ce contraste achevait le tableau. Je voulus peindre ce reflet; je saisis mes pastels; mais, hélas ! impossible; il n'y avait ni palette ni couleurs qui pussent rendre ces tons radieux...

Nous montâmes à Salange. Après notre déjeuner, nous partîmes aussitôt pour la vallée de Chamouny, qui ne ressemble en rien à tout ce que j'ai parcouru. De chaque côté ce sont de hautes montagnes de noirs sapins; à droite en entrant, ces tristes forêts sont entrecoupées d'énormes glaciers. On aperçoit, au-dessus, le mont Blanc, son dôme et l'aiguille du Goûté ainsi que d'autres glaciers. La source de l'Aveyron d'un ton sale sort d'une grande voûte de glace; en tout, ce lieu sauvage étonne, mais ne charme pas. Après notre déjeuner, comme il faisait un très-beau temps, nous fîmes la partie d'aller voir la mer de glace. Il faut vous dire qu'il y avait quantité de voyageurs qui s'y rendaient en même temps que nous; pour éviter cette foule qui parlait, qui criait, je les laissai aller un peu en avant. Je partis donc seule avec mon guide, pour éviter le train et les parlages sans fin de toute cette bande. Nous allons pour monter à la mer de glace.

Après une demi-heure de marche, je tournais un sentier très-étroit sur la hauteur d'un énorme précipice, sans aucune barrière, lorsqu'arrivée là, j'entends M. de Brac qui me crie : « Au nom du ciel, madame Le Brun, ne montez pas, je vous prie. » Mais lui sa femme et son fils continuent leur marche.

Je descends alors tout de suite avec mon guide : il me mène au glacier de Bosson, le plus beau de la vallée; j'en fus enchantée : ces nombreuses voûtes de glaces sont énormes de près ; elles sont d'un ton transparent bleuâtre. Je m'établis pour peindre ce glacier en face, appuyant mon portefeuille sur le dos de mon compagnon; je mourais de soif. Mon guide avait un peu de vin, il m'en donna, et pour le rafraîchir il prit un petit morceau de glace. Après m'être reposée en peignant, je descendis au-dessous de ce glacier; mon guide m'y cherche des fraises et m'en apporte quelques-unes qui étaient excellentes. En me promenant, je m'arrêtai encore pour peindre un point de ces montagnes bordées par un torrent; voyant une masse d'arbres superbes dans la prairie, je voulus aussi la fixer tout de suite : c'est, je crois, l'endroit le moins sauvage de la vallée.

Après cette promenade, je revins à mon auberge. Tous les voyageurs étaient de retour de la mer de glace. Ne voyant pas la famille de Brac, j'en demandai des nouvelles; on me répondit : « Hélas ! le mari de cette dame s'est trouvé si mal par la frayeur que lui a causée ce chemin périlleux, qu'il a perdu connaissance. On vient de lui porter un matelas dans une petite cahute tout en haut de la montagne; sa femme

se désespère ainsi que son fils. » — Me voilà bien inquiète de lui et de sa femme très-avancée dans sa grossesse. Je reste devant l'auberge, attendant avec anxiété leur retour. Enfin, après plus d'une heure, à la chute du jour, je vois arriver M. de Brac couché sur un brancard, le visage à moitié couvert, sa femme fondant en larmes, son fils poussant des cris déchirants : nombre de paysans entouraient et suivaient ce triste cortége, qui me fit l'effet d'un enterrement. Je ne puis exprimer la peine que j'éprouvai. Je fis porter M. de Brac mourant près de la chambre que j'habitais, ne pouvant quitter sa femme si intéressante et si justement effrayée. Je pleurais avec elle, avec son fils. Toute la nuit, ne pouvant dormir, nous écoutions sans cesse à la porte du malade ; mais, hélas ! nous n'entendions que des gémissements. Nous en étions si oppressées, que nous nous mîmes à la fenêtre pour respirer un peu. Toute la nuit nous entendîmes tomber successivement des avalanches. Ce bruit sinistre ressemble à d'horribles coups de tonnerre. Nous attendions avec anxiété le matin pour savoir des nouvelles de M. de Brac ; mais, hélas ! point de mieux. Il avait encore la même immobilité. Ce ne fut que le troisième jour qu'il commença à ouvrir les yeux, et successivement, mais lentement, son état s'améliora. Sans cette catastrophe, je serais restée peu de temps à Chamouny ; mais j'y passai huit jours de plus, ne voulant pas quittter cette malheureuse famille, sans être assurée du rétablissement de M. de Brac. On m'a dit que ce qu'il avait éprouvé était une catalepsie.

J'arrangeai mon départ. Les onze jours passés à

Chamouny m'avaient paru un siècle. Je croyais pouvoir partir, lorsqu'on vint me dire que les chemins étaient impraticables par la quantité d'avalanches tombées : c'étaient celles que j'avais entendues toutes les nuits et qui étaient fondues; la route en avait été inondée. N'étant plus utile à nos compagnons de voyage, j'étais au désespoir de rester dans ce triste Chamouny qui ne devrait être habité que par les chèvres et les chamois. Les prairies elles-mêmes ont leur tristesse ; les soucis sont les seules fleurs qu'on y trouve; voilà les bouquets que vous offrent les jeunes bergères. Pour rien au monde je ne retournerai à Chamouny. Aussi, aimable comtesse, cette course est la seule où je ne vous ai point regrettée [1].

[1] Pendant le séjour prolongé que j'ai fait à Chamouny, j'ai peint toute la ligne des montagnes entrecoupées de glaciers ; j'ai peint aussi toute la vallée. (*Note de l'auteur.*)

LETTRE VIII [1]

Neuchâtel ; Lucerne, chute du Goldau.

L'an dernier, mes courses en Suisse m'avaient procuré trop de jouissances, chère Madame, pour que je n'eusse pas le désir et le besoin de revoir cette intéressante région ; je suis donc revenue dans cette contrée de mœurs naïves et de beaux paysages. L'an dernier, j'avais fait mon entrée en Suisse par Bâle ; cette fois-ci, c'est par Neuchâtel. Cette ville est bâtie en amphithéâtre ; le lac, dont la longueur est de sept lieues et la largeur de trois lieues, porte un caractère de grande majesté ; l'eau est vive et transparente. C'est un peu avant le coucher du soleil et hors de la ville, sur la hauteur, que j'ai le mieux joui de la vue de ce lac. J'avais en face les montagnes de la Savoie et les glaciers ; la grande ligne des Alpes, à l'extrémité du lac, se colorait d'un ton rougeâtre ; à gauche, plus près, s'élevaient les montagnes de Moutiers-Travers qui se détachaient en violet bleuâtre sur le ciel doré par le soleil couchant. Neuchâtel, qui se trouvait en avant, formait un repoussoir vigoureux et pittoresque.

Je suis allée de Neuchâtel à Lucerne. Je vous recommande bien, chère Madame, quand vous irez de

[1] Cette lettre et les suivantes sur la Suisse appartiennent au second voyage que j'ai fait en 1809. (*Note de l'auteur.*)

ces côtés, de gravir l'Albis. De là on découvre une des plus belles vues de la Suisse : dans le lointain, à droite, on voit plusieurs lacs entourés de hautes montagnes qui, aux premiers rayons du soleil, moment où j'ai joui de cette vue, sont enveloppées d'une légère vapeur bleuâtre, d'un effet magique. C'est comme un beau rêve aérien. Je suis allée par cette montagne à Lucerne. Le canton de Lucerne est le plus pittoresque et le plus sauvage de la Suisse : près de la ville, en bas et sur les hauteurs, partout le peintre a de quoi s'enrichir l'imagination par les beaux contrastes des points de vue.

En s'arrêtant sur le pont, l'aspect du lac est effrayant par la sévérité des montagnes qui l'entourent et dont il est entrecoupé : la première de ces montagnes à droite est le mont Pilate, dont on n'a jamais pu gravir le sommet stérile : il est si élevé qu'il est presque toujours entouré de gros nuages : plus bas sont d'autres monts tout cultivés et du plus beau vert ; plus bas, des maisons de campagne bordent le lac. A gauche est le Rigi qui, comme le Pilate, domine aussi les autres monts qui l'environnent; mais les voyageurs y peuvent monter pour jouir de la vue la plus immense de la Suisse[1]. Ce qui ajoute à l'austérité du lac est la couleur de ses eaux, plus verte et plus foncée que celle des autres eaux. Ce lac est souvent furieux ; je l'ai traversé avec beaucoup de vagues, et aussi beaucoup de peur, d'autant que je ne voyais d'autre barque

[1] La lettre de M. Raoul Rochette, sur sa course au Rigi, est si parfaite par sa description, que l'on y voyage avec lui.
(*Note de l'auteur.*

que la mienne. Je savais que dans le mauvais temps on ne peut aborder; vers le milieu du trajet que j'avais à faire, j'aperçus, à droite, la tour et le clocher de Stanzstrade qui se détachait en demi-teinte douce sur ces coteaux de la plus belle végétation. Le soleil rendait ces couleurs radieuses.

Les montagnes qui surmontaient ces coteaux avaient aussi un ton fin et délicat qu'elles empruntaient de la vapeur du lac, et qui en adoucissait les effets. La montagne à gauche, dont la teinte était en ombre vigoureuse, faisait un contraste frappant. Je me suis fait débarquer à Stanz pour parcourir cette charmante vallée, la plus belle de la Suisse : on y voit les plus beaux noyers, des prairies du plus beau vert, des collines boisées, des montagnes cultivées et couvertes de chalets sur leurs hauteurs; et, plus bas, de jolies maisons de campagne. En montant sur les collines qui l'entourent, on jouit du coup d'œil le plus ravissant : et la vue des villages épars çà et là, dont les toits, rouge foncé, se détachent si bien au milieu des différentes verdures, rend ce coup d'œil pittoresque et riant tout à la fois. Le mont Pilate et le Rigi dominent aussi cette délicieuse vallée.

Après m'y être beaucoup promenée, je me suis rembarquée, et suis descendue à Brown, autre vallée charmante. Les vergers, les prairies y bordent une petite rivière, la plus claire et la plus limpide que j'aie jamais vue. Ce sont des lames de cristal, des diamants qui courent avec rapidité. Après plus d'une heure de marche, je suis arrivée au bourg de Schwitz; c'est là que j'ai vu les plus jolies maisons. Elles sont

situées sur une hauteur entourée d'un vallon fertile. L'auberge où je logeais se trouve en face de l'église, qui est assez élevée : j'avais pour point de vue le cimetière, rempli de croix chargées d'ornements noirs et dorés : immédiatement au-dessous se trouve un abri où les gens du pays viennent danser ou jouer à différents jeux : ces morts au-dessus des vivants me donnèrent à rêver ; vous en auriez fait autant.

Je suis allée de Lucerne à Zug ; le chemin est bordé de collines très-habitées. C'était le temps de la moisson : nous rencontrâmes une grande quantité de moissonneurs et de moissonneuses rangés autour de leurs chars de transport qu'ils avaient ornés de branches et de fleurs ; ils chantaient et dansaient en réjouissance de leur bonne récolte.

J'ai traversé le lac de Zug, qui est charmant ; ses bords sont entourés de jolis coteaux couverts de maisons ; on y voit les hautes montagnes de Schwitz.

Arrivées à l'auberge du Zug, la maîtresse, qui sait très-bien le français, nous parla de la chute de Goldau ; elle y avait perdu une tante, et avait failli y perdre ses deux filles, qui devaient ce même jour la venir voir. Elle nous raconta la catastrophe. Onze voyageurs qu'elle avait eus chez elle s'embarquèrent pour Goldau. Quatre d'entre eux voulurent entrer dans l'église d'Art ; les autres compagnons continuèrent leur route disant : « Nous ne voulons pas perdre de temps pour arriver à Goldau. » Sortis de l'église, les quatre voyageurs virent l'horrible spectacle de la chute de la montagne dont les pierres, entourées de sables et d'arbres, n'avaient fait aucun bruit. Cette chute venait

d'ensevelir leurs amis dont deux étaient leurs femmes et d'autres parents. Une jeune personne promise à un jeune homme avait aussi été engloutie. Les quatre voyageurs, échappés à ce cruel malheur, revinrent à l'auberge tout éperdus et pleurant à chaudes larmes. La maîtresse de l'auberge leur demanda pourquoi ils étaient si tôt de retour? « Hélas! dirent-ils, vous voyez devant vous les seuls survivants de notre compagnie. » L'un de ces voyageurs est devenu fou. On a fait des fouilles, et l'on n'a pu y retrouver qu'une mère et son enfant : on les a enterrés aux *deux croix noires;* comme par miracle, on a aussi découvert un enfant tout vivant dans son berceau. Les habitants des environs de Goldau ont été profondément émus de ce désastre; parmi eux, il y en avait qui se croyaient à la fin du monde.

Je quittai à regret de belles vallées pour aller, à peu de distance de là, voir cette fameuse chute de la montagne de Goldau. Imaginez-vous, chère Madame, que cette montagne a englouti l'espace de sept lieues de circonférence; avant ce désastre, ce pays offrait la plus délicieuse vallée parsemée de différents villages, entourée de la plus fraîche végétation, habitée par les meilleures gens du monde : à présent, ce ne sont que rochers et pierres énormes accumulées les unes sur les autres; des torrents de sable entrecoupés de mares d'une eau verte et stagnante. Des forêts entières ont été entraînées dans cette horrible chute.

Au moment où j'ai voulu m'établir pour peindre ce désastre, j'entendis une détonation telle que je crus que c'était une nouvelle chute de la montagne. J'étais

seule dans mon char-à-bancs; je ne puis rendre ma frayeur. On vint heureusement me dire qu'on y faisait sauter des rochers pour ouvrir un chemin; mais les ouvriers cessèrent leurs travaux pour me laisser peindre. On voit sur le lac de Lovers, qui est dans le voisinage, des débris de maisons épars çà et là, ainsi que des pierres énormes, débris de l'éboulement. Dans le lac de Lovers, on aperçoit encore les débris de la maison de l'ermite, qui était bâtie sur une petite île au milieu du lac. Je suis montée à travers des rochers pour visiter en détails le théâtre de la catastrophe; je n'ai plus vu de verdure, plus d'habitations; cela ressemblait à la fin du monde! Au milieu de ce chaos, je ne puis vous exprimer mon effroi et la peine que j'éprouvai en pensant aux malheureux engloutis sous mes pas; j'errai longtemps dans ce lieu funèbre qui remplissait mon âme de tristesse. Je m'arrêtais à chaque instant. Tout à coup j'aperçois deux petites croix noires tout près l'une de l'autre: c'étaient les deux fosses de la mère et de l'enfant qui avaient été trouvés dans les sables par les ouvriers employés à pratiquer un petit chemin pour les chars-à-bancs. Ces deux croix noires forment le seul monument de ce vaste cimetière, et c'est à peine si on le découvre dans cette immensité. J'ai peint d'après nature ce triste lieu. De là je suis allée m'embarquer à Art: ensuite j'ai monté à Kusmach pour voir la chapelle de Guillaume Tell, érigée à l'endroit où il a tué Gessler. Cet endroit me parut charmant; c'était vers le soir : j'entendais dans un vallon chanter un berger et sa bergère. Le berger était caché dans un bois sur la hauteur, la bergère

était dans le vallon, appuyée sur une fontaine (car c'est ainsi qu'ils se parlent d'amour). Ils se répondaient comme par écho : si tôt qu'ils nous ont aperçus, ils ont cessé leurs chants. Cette correspondance d'amour, qui se faisait par mélodie, offrait une gracieuse scène pastorale : c'était une églogue en action.

LETTRE IX

Undersée; la fête des bergers.

Chère Madame, voilà bien des lettres que je vous ai écrites; je vous ai associée à toutes mes impressions, à toutes mes pensées de voyage, et vous savez maintenant quelle est ma manière de voir la Suisse; mais je ne vous ai pas encore dit ma manière d'être en voiture. Lorsque je suis en route à travers ces belles régions de la Suisse, je ne parle pas, je ne dis pas un mot dans ma calèche. Je suis ainsi muette même avec mon Adélaïde, qui pourtant me comprend si bien; très-souvent je fais arrêter ma voiture pour peindre les sites qui me plaisent, et alors je me borne à dire: Adélaïde, faites-moi donner mes pastels. En voyageant, j'ai un si grand besoin de me croire seule, que je me suis fait arranger dans ma voiture un rideau qui m'isole entièrement: partout et toujours mes contemplations sont silencieuses.

Cette lettre sera la dernière où je vous parlerai de la Suisse; je terminerai mes récits par celui de la fête des Bergers, qui se célèbre à Undersée; fête solennelle et touchante à laquelle je suis bien aise d'avoir assisté. Me trouvant à Lucerne une seconde fois, je retournai à Berne pour gagner Thun, et arriver à Undersée quelques jours avant la fête des Bergers. Le chemin de Berne à Thun est le plus délicieux du

monde avec ses points de vue variés et ses nombreuses habitations. La ville de Thun, dominée par un vieux château crénelé, offre un aspect très-pittoresque. La variété des sites donne un grand charme au passage du lac; parmi les sites du lac, il en est de gracieux et d'imposants, de gais et de sauvages; ils sont couverts de villages et de châteaux.

C'est ainsi que je suis arrivée à Undersée, près d'Underlach. Je savais que M. Konig m'avait préparé un logement, et je me suis rendue chez lui. J'ai trouvé effectivement une chambre charmante, un lit tout neuf avec des rideaux verts. Il y avait, dans la maison de M. Konig, table d'hôte pour tous les étrangers de distinction qui venaient à la fête des Bergers. Avant d'aller plus loin, j'ai hâte de vous dire que M. et madame Konig n'ont pas voulu accepter une maille pour les quinze jours que j'ai passés dans leur maison : « Nous avons été si heureux de vous recevoir ! me disaient-ils, que nous resterons toujours vos obligés[1]. » M. Konig dessinait le paysage; ses costumes de Suisses reçoivent un double intérêt de la manière dont il les a groupés, ce qui les rend supérieurs à ceux que beaucoup d'autres ont faits avant lui. J'ai parcouru souvent avec M. Konig les environs d'Undersée, qu'il dessinait avec tant de facilité et aussi avec talent.

Une végétation grande et variée caractérise le canton

[1] Le seul témoignage de reconnaissance que j'aie pu faire accepter à M. et madame Konig, c'est mon portrait à l'huile que je leur ai envoyé de Paris. M. Kouig est venu plus tard à Paris pour me voir et pour me montrer des tableaux faits par lui en transparents; je les ai eus chez moi, et tout le monde en a été enchanté.

(*Note de l'auteur.*)

d'Undersée; on ne voit nulle part d'aussi beaux arbres, des prairies d'un plus beau vert, des maisons de paysans aussi pittoresques. La Iung-Frau, une des plus hautes montagnes de neige, surmonte d'immenses montagnes de sapins, dont la sombre verdure forme avec la neige un contraste frappant. A Gantz, ce sont d'âpres rochers d'une belle couleur, et la vue du pont d'Undersée est des plus pittoresques. Des deux côtés sont de longues et larges écluses qui coulent en sens divers, ce qui fait un coup d'œil magique. Le bruit de ces différentes cascades, la limpidité de ces eaux, bordées à l'extrémité par des îles charmantes, offrent un spectacle qui rappelle à l'imagination les jardins d'Armide.

La veille au soir de la fête, la pluie, qui nous contrariait depuis quelque temps, cessa fort heureusement. Nous étions tous au château du bailli; la cour était remplie de monde, tous les bergers et les bergères y étaient rassemblés: à neuf heures le bailli donna le signal, et à l'instant, sur la montagne vis-à-vis du château, partit un feu d'artifice qui éclaira au même moment tous ces groupes; bergers et bergères chantèrent aussitôt en chœur une musique pastorale et harmonieuse. De tous côtés aussi s'allumèrent les feux que l'on avait préparés sur les hautes montagnes qui entourent ce riant vallon; les cors des Alpes se répondaient. Le premier moment fut si attendrissant, si solennel, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Je ne fus pas seule à éprouver cette émotion: elle nous vint de l'ensemble du pays et des habitants. En retournant à ma maison, je jouis encore des effets de ces feux, qui paraissaient être de petits volcans de

distance en distance; la fumée ajoutait encore à l'effet; en recevant la lumière, elle agrandissait les masses rougeâtres, au milieu de la nuit noire qu'il faisait. J'ai regretté alors qu'il n'y eût pas de lune, elle aurait ajouté au charme de ce tableau[1].

Le temps qui nous avait inquiétés la veille au soir s'éclaircit le lendemain à neuf heures. Tout le monde partit de différents côtés pour se rendre au lieu de la fête : j'arrivai à dix heures et demie, et dès l'entrée je fus ravie du plus charmant coup d'œil possible : imaginez-vous un amphithéâtre de verdure couronné par une haute montagne de la plus belle végétation; plus bas, à gauche, des gradins de verdure ombragés et entrecoupés d'arbres clairs et légers; à mi-côte, un peu sur la hauteur, s'élève la tour ruinée d'un vieux château, nommé d'Unspunnen, cette ruine entourée de lierres se détachait en demi-teinte sur une énorme montagne de sapins entrecoupée de champs cultivés. Lorsque j'arrivai, ces lieux étaient remplis de monde, le soleil radieux éclairait des groupes de paysans de divers cantons, assis sur la hauteur; au milieu des différentes couleurs de tant de costumes on ne pouvait distinguer aucun personnage; à cette distance cette multitude faisait l'effet d'un superbe champ de reines-marguerites; puis d'autres groupes s'avançaient plus haut vers la tour[2]; beaucoup de

[1] J'ai réfléchi que les effets de la lune auraient détruit celui des feux qui ressortissait avec vigueur sur le haut des montagnes où ils étaient placés. (*Note de l'auteur.*)

[2] Cette tour est la ruine du château d'Unspunnen, que possédait Berthold, fondateur de Berne. C'est en mémoire de lui que se donne cette fête patriotique. (*Note de l'auteur.*)

paysans et de paysannes s'étaient aussi réunis et formaient, dans la prairie, le cercle destiné aux exercices, ce qui variait le point de vue. C'était un coup d'œil enchanteur : le plus beau temps embellissait la fête. Après en avoir joui, j'allai m'asseoir sur les bancs disposés pour les étrangers, en face du cercle où devaient avoir lieu les jeux des lutteurs et des lanceurs de pierres, formé par les bergers et bergères.

Je me trouvai justement et heureusement à côté de madame de Staël. Peu d'instants après, nous entendîmes une musique religieuse chantée parfaitement par de jeunes bergères, puis aussi le fameux air du ranz des vaches. Les bergères étaient précédées par le bailli et par les magistrats. Puis venaient des paysans de divers cantons, tous vêtus de différents costumes; des hommes à cheveux blancs portaient les bannières et les hallebardes de chaque vallée. Ils étaient vêtus comme on l'était, il y a cinq siècles, lors de la conjuration de Rutti. Ces vieux temps étaient représentés par ces vénérables vieillards. Enfin madame de Staël et moi, nous fûmes si émues, si attendries de cette procession solennelle, de cette musique champêtre, que nous nous serrâmes la main sans pouvoir nous dire un seul mot; mais nos yeux se remplirent de douces larmes. Je n'oublierai jamais ce moment de sensibilité réciproque. Après cette procession, les jeux commencèrent. Douze montagnards et ceux de la vallée lancèrent d'énormes pierres, du poids de quatre-vingts livres, de dessus leurs épaules avec une force incroyable. Le jeu des lutteurs commença ensuite. Ils montrèrent tous une agilité et une force étonnantes.

Lorsque les exercices de la fête furent terminés, le bailli distribua les prix aux vainqueurs. Des hymnes furent encore chantés à la prospérité du pays; puis le ranz des vaches se fit entendre. Après cette cérémonie, tout le monde se dispersa, et partout des groupes chantaient, dansaient, valsaient et mangeaient. On avait dressé plusieurs tentes avec des tables; plusieurs étrangers s'y établirent pour dîner. Les paysans faisaient leur cuisine en plein air. C'était le coup d'œil le plus varié, le plus vivant que j'aie jamais vu. Cette fête m'a donné l'idée de la vie comme la chute de Goldau m'avait donné l'idée de la mort. Jamais je ne vous ai tant regrettée, chère Madame; car vous saurez que cette fête n'a lieu que tous les cent ans; c'était le cinquième jubilé national [1].

[1] Après la fête, madame de Staël alla se promener avec le duc de Montmorency; moi, je m'établis sur la prairie pour peindre le site et les masses de groupes. Le comte de Grammont tenait ma boîte au pastel. L'aspect de cette fête est peint à l'huile; M. le prince de Talleyrand possède ce tableau.

Dans le récit de mes deux voyages en Suisse, je ne vous ai pas indiqué d'une manière complète les paysages que j'ai dessinés d'après nature; j'ai fait environ deux cents paysages au pastel.

(*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XXXIII

Louveciennes. — Madame Hocquart. — Le 21 mars 1814. — Les étrangers. — Le pavillon de Louveciennes. — Louis XVIII. — Le 20 mars 1815. — La famille de Louis XVIII.

A mon retour de Suisse, ne désirant pas habiter Paris l'été, j'achetai, à Louveciennes, la maison de campagne que j'ai encore. Je fus séduite par cette vue si étendue que l'œil peut y suivre pendant longtemps le cours de la Seine ; par ces magnifiques bois de Marly, par ces vergers délicieux, si bien cultivés que l'on se croit dans la terre promise ; enfin, par tout ce qui fait de Louveciennes, l'un des plus charmants environs de Paris.

Une jouissance de plus pour moi dans mon établissement champêtre a été d'avoir pour voisines madame Pourat et sa fille, la comtesse Hocquart : madame Hocquart est une de ces femmes distinguées avec lesquelles on aimerait à passer sa vie. Son esprit, sa gaieté naturelle me l'avaient toujours fait rechercher, et ce fut pour moi une bonne fortune que de loger près d'elle. Parmi les talents qu'elle possédait, elle en avait un si remarquable pour jouer la comédie, que, dans certains rôles, on pouvait la comparer, sans aucune flatterie, à mademoiselle Contat. Il en est résulté qu'il y eut assez souvent spectacle au château, et que la foule vint de Paris pour applaudir madame Hocquart.

En arrivant à Louveciennes, je m'étais empressée d'aller visiter le pavillon que j'avais vu au mois de septembre 1789 dans toute sa beauté. Il était entièrement démeublé, et tout ce qui l'ornait du temps de madame Dubarry avait disparu. Non-seulement les statues, les bustes étaient enlevés, mais aussi les bronzes des cheminées, les serrures travaillées comme de l'orfévrerie ; enfin, la révolution avait passé là comme partout. Toutefois, il restait encore les quatre murs, tandis qu'à Marly, Sceaux, Belle-Vue, et tant d'autres endroits, il ne reste plus que la place.

Pendant les premières années qui suivirent mes voyages en Suisse, ayant enfin pris le goût du repos, joint à celui que j'avais toujours eu pour la campagne, je partais pour Louveciennes avant les premières feuilles, en sorte que j'y étais tout établie lorsque les alliés s'avancèrent une seconde fois sur Paris. Chacun sait que les troupes étrangères ont beaucoup plus maltraité les villages que les villes ; aussi n'oublierai-je jamais ma nuit du 31 mars 1814.

Ignorant que le danger fût si prochain, je n'avais pas encore médité ma fuite ; il était onze heures du soir, et je venais de me mettre au lit, lorsque Joseph, mon domestique, qui était Suisse, et parlait l'allemand, entra dans ma chambre, pensant bien que j'aurais besoin d'être protégée. Le village venait d'être envahi par les Prussiens, qui mettaient toutes les maisons au pillage, et Joseph était suivi de trois soldats à figures atroces, qui, le sabre à la main, s'approchèrent de mon lit. Joseph s'égosillait à leur dire en allemand que j'étais Suisse et malade ; mais, sans lui ré-

pondre, ils commencèrent par prendre ma tabatière d'or qui était sur ma table de nuit. Puis ils tâtèrent si je n'avais point d'argent sous ma couverture, dont l'un se mit tranquillement à couper un morceau avec son sabre. Un d'eux, qui paraissait Français, ou du moins qui parlait parfaitement notre langue, leur dit bien : *Rendez-lui sa boîte ;* mais, loin d'obéir à cette invitation, ils allèrent à mon secrétaire, s'emparèrent de tout ce qui s'y trouvait, et mes armoires furent pillées[1]. Enfin, après m'avoir fait passer quatre heures dans la terreur la plus affreuse, ces terribles gens quittèrent ma maison, où je ne voulus pas rester davantage.

Mon désir aurait été de gagner Saint-Germain, mais la route était trop peu sûre. J'allai me réfugier chez une excellente personne, qui logeait au-dessus de la machine de Marly, près du pavillon de madame Dubarry. D'autres femmes, effrayées comme moi, avaient déjà choisi cet asile. Nous dînions toutes ensemble, et nous couchions six dans une même chambre, où il me fut impossible de dormir, les nuits se passant en alertes continuelles, outre que j'éprouvais les plus vives inquiétudes pour mon pauvre domestique à qui je devais la vie. Cet honnête garçon avait voulu rester dans ma maison, afin de tenir tête aux soldats, et de répondre à leur exigence, ce qui me faisait trembler

[1] Je n'en fus pas quitte pour cette fois. Au retour des étrangers en 1815, il revint des Anglais à Louveciennes ; ils me prirent, entre autres choses, un superbe coffre de laque, que j'ai beaucoup regretté, parce qu'il m'avait été donné à Saint-Pétersbourg par mon ancien ami le comte Strogonoff. (*Note de l'auteur.*)

pour lui, car le village était de fait livré au pillage. Les paysans bivouaquaient dans les vignes, et couchaient sur la paille en plein air, après avoir été dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Plusieurs d'entre eux vinrent nous trouver, se lamentant sur leurs malheurs, et ces tristes récits, qu'accompagnait le bruit sinistre de la machine, nous étaient faits dans le magnifique jardin de madame Dubarry, près du *Temple de l'Amour* entouré de fleurs, et par le plus beau temps du monde !

J'étais tellement effrayée de tout ce qu'on venait nous raconter, ainsi que des canonnades ou des fusillades que nous entendions sans cesse, qu'un soir j'essayai de descendre dans un souterrain où je voulais rester ; mais je me fis mal à la jambe et je fus obligée de remonter.

La dernière affaire eut lieu à Roquencourt; on se battit aussi près du château de madame Hocquart, fort voisin de l'endroit où j'étais. Nous sûmes que, le combat fini, les Prussiens avaient saccagé de fond en comble la maison d'une dame très-bonapartiste, qui, pendant qu'on se battait, criait de sa terrasse aux Français : Tuez-moi tous ces gens-là ! Les vainqueurs, qui l'avaient entendue, entrèrent dans son château, et cassèrent toutes les glaces ainsi que tous les meubles, tandis qu'en chemise, et sans souliers, elle s'enfuyait jusqu'à Versailles, où elle put trouver un asile.

Quoique nous fussions assez mal informées des nouvelles de Paris, il était facile de voir que les bourgeois de Louveciennes, qui se réunissaient tous les soirs dans le lieu que nous habitions, espéraient le retour des

Bourbons autant qu'ils le désiraient. Enfin le maire, dont la conduite avait été aussi honorable qu'énergique, se montra dans le village, entouré de tous les braves gens du pays, et revêtu d'une écharpe blanche. Le lendemain nous étions tous rassemblés dans le jardin de notre refuge, lorsqu'on nous dit que M. Daguet[1], l'un des plus honnêtes habitants de Louveciennes, venait d'arriver et qu'il annonçait l'entrée en France de M. le comte d'Artois. Cette nouvelle me donna tant de joie, qu'oubliant que j'étais dans un jardin, je m'écriai : « Faites entrer M. Daguet ! faites entrer M. Daguet ! » ce qui fit bien rire mes compagnons d'infortune.

Je partis aussitôt pour Paris, laissant, à mon grand regret, le bon Joseph à Louveciennes pour garder ma maison. J'ai conservé les lettres que je recevais alors de ce fidèle serviteur, qui gémissait de voir mon jardin ravagé, ma cave mise à sec, ma belle cour détruite, et mes appartements saccagés. « Je les supplie, » m'écrivait-il, « d'être moins méchants, de se contenter de ce que je leur donne ; mais ils me répondent : « Les Français ont fait encore bien pis chez nous. » En cela les Prussiens avaient raison ; mon pauvre Joseph et moi, nous fûmes victimes du mauvais exemple.

C'est le 12 avril 1814 que j'eus la jouissance de voir entrer M. le comte d'Artois dans Paris. Il m'est impossible de décrire les douces sensations que ce jour me fit éprouver ; je versai des larmes de joie, de bonheur. On sait assez avec quel enthousiasme la grande majorité des Parisiens reçut nos princes. Comme on demandait

[1] C'est M. Daguet que le roi chargea de distribuer ses bienfaits aux pauvres. (*Note de l'auteur.*)

à M. le comte d'Artois des nouvelles du roi, qu'il précédait, il répondit : « Il a toujours mal aux jambes, mais sa tête est excellente, nous marcherons pour lui, et il pensera pour nous. » L'expérience a prouvé toute la justesse de ce mot, car l'esprit, et surtout la raison de Louis XVIII, étaient bien nécessaires pour affermir la restauration à cette époque où le parti bonapartiste était encore aussi nombreux.

Enfin Louis XVIII lui-même entra dans Paris [1], apportant le pardon et l'oubli pour tous; j'allai le voir passer sur le quai des Orfévres: il était dans une calèche, assis à côté de madame la duchesse d'Angoulême ; la Charte qu'il venait de faire proclamer ayant été reçue avec des acclamations de joie, l'ivresse de la foule était grande et générale; toutes les fenêtres étaient pavoisées sur son passage; les cris de *Vive le roi!* s'élevaient jusqu'au ciel, poussés avec tant d'élan et de si bon cœur, que j'en étais attendrie à un point que je ne puis dire. On lisait tour à tour sur la figure de la duchesse d'Angoulême, et la satisfaction que lui causait un pareil accueil, et la pénible expression des souvenirs qui devaient l'assiéger; son sourire était doux, mais triste ; effet bien naturel, car elle suivait le chemin que sa mère avait suivi en allant à l'échafaud, et elle le savait ; toutefois les acclamations qu'excitaient la vue du roi et la sienne durent consoler ce cœur affligé. Ces acclamations les suivirent jusqu'aux Tuileries, où la foule qui remplissait le jardin fit éclater les mêmes transports : on chantait, on dansait devant le château;

[1] Le 3 mai 1814.

le roi alors parut à la fenêtre du grand balcon, et envoya mille baisers au peuple, ce qui porta l'ivresse à son comble.

Le soir il y eut grand cercle aux Tuileries ; une immense quantité de femmes s'y trouvèrent ; le roi parla à toutes avec une grâce parfaite, et rappela même à plusieurs d'entre elles diverses anecdotes flatteuses sur leur famille.

Comme j'avais un extrême désir de revoir de près Louis XVIII, j'allai me mêler à la foule qui se pressait le dimanche dans la galerie pour le voir passer quand il allait à la messe; j'étais placée avec tout le monde en face des fenêtres, en sorte que le roi pouvait nous distinguer parfaitement: dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, me donna la main de l'air le plus aimable, et me dit mille choses flatteuses sur la joie qu'il avait à me retrouver ; comme il resta quelques instants ainsi, me tenant toujours la main, et qu'il ne s'approcha d'aucune autre femme, ceux qui nous regardaient me prirent sans doute pour une très-grande dame, car, dès que le roi fut passé, un jeune officier, qui me voyait seule, vint m'offrir son bras et ne voulut jamais me quitter qu'il ne m'eût accompagnée jusqu'à ma voiture.

La plupart des personnes qui revenaient avec nos princes étaient ou mes amis ou mes connaissances. Il était bien doux, après tant d'années d'exil, de se trouver réunis de nouveau dans sa patrie ; mais, hélas ! ce bonheur ne dura que peu de mois, et, tandis que nous nous réjouissions de notre sort, Bonaparte débarquait à Cannes !

J'ai pu, comme tout le monde, comparer l'accueil qu'il reçut de la capitale à celui que naguère on avait fait au roi. Ce fut le 19 mars 1815 à minuit que Louis XVIII et toute la famille royale quittèrent Paris. Napoléon y rentra le lendemain 20 mars; mais, quoiqu'il fût ramené par l'armée, soutenu par les baïonnettes, les Parisiens n'en étaient pas moins dans un état de stupeur. Chacun savait trop bien qu'il rapportait à la France la guerre et la ruine; aussi les cris de *Vive l'empereur!* étaient-ils fort rares. Soit hasard, soit calcul, il n'entra point de jour; ce fut à huit heures du soir, qu'il reprit possession des Tuileries, entouré de militaires exaltés et de toute une population morne et triste [1]. Les cours remplies de troupes donnaient au palais de nos princes l'aspect d'un château pris d'assaut.

Le roi cependant s'était retiré à Gand, et je me souviens que des gens du peuple chantaient tout haut dans les rues de Paris: *Rendez-nous notre paire de gants, rendez-nous notre paire;* je n'ai pas oublié non plus le mot d'une bouquetière, qui, pour n'être pas un propos de salon, n'en est que plus caractérisé : je passais sur le boulevard de la Madeleine, et j'entendis une femme, qui vendait des bouquets, dire à une autre : « Eh bien! il n'y a plus rien à faire sur tes lis, et je vends toujours mes violettes. — C'est vrai, répond l'autre, tes violettes, il est bien aisé de faire dessus, mais sur les lis, je t'en défie. »

[1] Napoléon, qui était arrivé à la barrière de Fontainebleau dans la matinée du 20 mars 1815, n'entra à Paris que dans la soirée de ce jour, afin de ne pas rendre l'armée qui le ramenait témoin, à la clarté du ciel, de la consternation qui régnait dans la capitale.

Sans insulter à la mémoire d'un grand capitaine et aux braves généraux et soldats qui l'ont aidé à remporter de si belles victoires, on peut se demander où ces victoires nous ont conduits, et s'il nous reste un pouce de cette terre qui nous a coûté tant de sang. Pour mon compte, j'avoue que les bulletins de la campagne de Russie me navraient et me révoltaient ; dans un des derniers, après avoir parlé de milliers de soldats français que nous avions perdus, on finissait ainsi : l'empereur ne s'est jamais si bien porté. Nous avons lu ce bulletin chez mesdames de Bellegarde, et il nous indigna tellement que nous le jetâmes au feu.

Ce qui peut attester combien le peuple était las de ces guerres éternelles, c'est le peu d'enthousiasme qu'il montra pendant les Cent-jours. Plus d'une fois, alors, j'ai vu Bonaparte paraître à sa fenêtre, et se retirer aussitôt, très-en colère sans doute, car les acclamations se bornaient aux cris d'une centaine de gamins que l'on payait, je crois, par dérision, pour leur faire dire : Vive l'empereur ! Que l'on compare cette indifférence de la population à la joie que fit éclater le retour du roi, qui rentra dans Paris le 8 juillet 1815 ; cette joie était presque générale, car, après tant de malheurs qu'un autre que lui venait de causer, Louis XVIII rapportait la paix.

Dès lors on put juger combien ce prince joignait de sagesse et d'habileté aux qualités brillantes de son esprit. Les circonstances étaient difficiles, et l'on n'en vit pas moins la France et son roi sortir dignement de l'abîme où Bonaparte les avait plongés.

Louis XVIII était bien réellement le monarque qui convenait à l'époque ; à beaucoup de courage et de sang-froid il unissait à l'élévation d'âme une grande finesse d'esprit ; toutes ses manières étaient royales ; il donnait facilement et avec munificence ; il se plaisait à protéger les arts et les lettres, qu'il cultivait lui-même ; ses traits n'étaient point dépourvus de beauté, et leur expression avait tant de noblesse que, tout infirme qu'il était, son premier abord imprimait un respect involontaire.

Son délassement favori était de causer littérature avec quelques gens d'esprit ; dans sa jeunesse il avait fait de fort jolis vers, et son style était celui d'un homme de lettres spirituel ; comme il savait parfaitement le latin, il aimait à s'entretenir dans cette langue avec nos plus savants latinistes ; sa mémoire était prodigieuse, il pouvait toujours citer les endroits les plus remarquables d'un livre qu'il avait lu rapidement, d'une pièce qu'il avait vue une fois. Ducis, qui avant la Révolution avait occupé un emploi dans la maison de Monsieur, ayant quitté sa retraite de Versailles pour aller présenter ses hommages au roi, Louis XVIII le reconnut, le reçut à merveille, et lui récita les plus beaux vers de son *Œdipe*, dont le vieux poëte se souvenait à peine.

Louis XVIII aimait beaucoup la Comédie-Française[1] ; il allait souvent à ce théâtre, et il appré-

[1] Louis XVIII est auteur de plusieurs écrits politiques, entre autres de la relation d'un *Voyage à Coblentz*. On lui attribue aussi le libretto de l'Opéra : *La Caravane*, et le *Luthier de Lubeck*, comédie en un acte et en prose, représentée sur le Théâtre-Français, etc., etc.

ciait surtout le talent de Talma; lorsqu'il arrivait que ce grand acteur, se trouvant semainier, portait les flambeaux pour le conduire à sa loge, le roi s'arrêtait toujours longtemps à causer avec lui, et ces conversations avaient lieu en anglais, que tous les deux parlaient aussi bien que leur langue [1]. On m'a rapporté que Talma disait : « Je préfère la grâce de Louis XVIII à la pension de Bonaparte. »

Cette grâce en effet est le plus grand charme des princes, elle double le prix du moindre don. Sous ce rapport, M. le comte d'Artois ne le cédait en rien à son frère. On n'a point oublié cette foule de mots heureux, marqués au coin de la bonté, qui lui gagnaient les cœurs. Lorsqu'après la mort de Louis XVIII il fut devenu roi, je me trouvais au Louvre le jour où il distribuait les médailles aux peintres et aux sculpteurs. Avant de les donner, il dit de l'air le plus gracieux : *Ce ne sont pas des encouragements, mais des récompenses.* Tous les artistes furent touchés de ce qu'il y avait de fin et de flatteur dans ces paroles.

Il m'aperçut dans la foule, vint à moi, et me témoigna si vivement la joie qu'il avait à me revoir, à me retrouver bien portante, que j'eus peine à retenir des larmes de reconnaissance; car personne ne savait mieux que lui trouver le mot qui vous allait au cœur.

Si M. le duc de Berri n'avait peut-être pas toute

[1] Talma, étant enfant, avait été demeurer à Londres avec son père, qui exerçait dans cette ville la profession de dentiste. De là, sa connaissance de la langue anglaise.

la grâce de son père, il en avait l'esprit, et surtout l'esprit d'à-propos si utile aux princes. J'en choisis un exemple entre mille. La première fois qu'il passa des troupes en revue, il entendit partir des rangs quelques cris de : Vive l'Empereur ! — « Vous avez raison, mes amis, dit-il aussitôt, il faut que tout le monde vive. » Alors ces mêmes soldats crièrent : Vive le duc de Berri !

La bonté de son cœur était si grande que non-seulement il s'intéressait à tout ce qui touchait ses amis, mais qu'il se conduisait avec les gens de sa maison comme aurait pu le faire un père de famille. Il était adoré de tous ses domestiques et se servait de cette influence pour les encourager dans la bonne conduite, et les engager à placer les économies qu'ils pouvaient faire. Un jour, comme il allait monter en voiture, un petit garçon de cuisine court vers lui, disant : « Mon prince, j'ai économisé quinze francs cette année. — Eh bien, mon enfant, cela t'en fait trente, » répondit le duc de Berri, qui lui doubla la somme.

Le duc de Berri mettait beaucoup d'ordre dans son revenu; ses plus fortes dépenses étaient occasionnées par le goût qu'il avait pour les arts, goût que partageait son aimable femme. La duchesse de Berri se plaisait à encourager les jeunes artistes; elle achetait leurs tableaux et leur en commandait fort souvent. La générosité avec laquelle elle payait ne la dispensait jamais de mettre une grâce parfaite dans tous ses rapports avec les hommes de talent.

Je n'oserais parler de madame la duchesse d'An-

goulême. Que dirais-je qui ne soit au-dessous du vrai ? Les vertus de cette princesse sont connues du monde entier, et je craindrais d'affaiblir ce qu'en dira l'histoire. On sait de même que le sort l'unissait à un prince dont l'âme pure était digne de l'apprécier.

Telle était la famille que nous ramenait la Restauration. C'est aux hommes politiques qu'il appartient d'expliquer comment tant de vertus et de bonté n'ont pas suffi pour lui conserver le trône ; mon cœur reconnaissant ne doit que le regretter.

CHAPITRE XXXIV

Le grand portrait de la reine. — M. Briffaut. — M. Aimé-Martin. — Désaugiers. — Gros. — Je fais le portrait de la duchesse de Berri.

Sous Bonaparte on avait relégué dans un coin du château de Versailles le grand portrait que j'avais fait de la reine entourée de ses enfants. Je partis un matin de Paris pour le voir. Arrivée à la grille des Princes, un custode me conduisit à la salle qui le renfermait, dont l'entrée était interdite au public, et le gardien qui nous ouvrit la porte, me reconnaissant pour m'avoir vue à Rome, s'écria : Ah ! que je suis heureux de recevoir ici madame Le Brun ! Cet homme s'empressa de retourner mon tableau, dont les figures étaient placées contre le mur, attendu que Bonaparte, apprenant que beaucoup de personnes venaient le voir, avait ordonné qu'on l'enlevât. L'ordre, comme on le voit, était bien mal exécuté, puisque l'on continuait à le montrer, au point que le custode, quand je voulus lui donner quelque chose, me refusa avec obstination, disant que je lui faisais gagner assez d'argent.

A la Restauration ce tableau fut exposé de nouveau au salon. Il représente Marie-Antoinette ayant près d'elle le premier dauphin, et Madame, tenant sur ses genoux le duc de Normandie.

Je gardais chez moi un autre tableau représentant la reine, que j'avais fait sous le règne de Bonaparte. Marie-Antoinette y était peinte montant au ciel; à gauche, sur des nuages, on voit Louis XVI et deux anges, allusion aux deux enfants qu'il avait perdus[1]. J'envoyai ce tableau à madame la vicomtesse de Châteaubriand pour être mis dans l'établissement de Sainte-Thérèse, qu'elle a fondé. Madame de Châteaubriand le plaça dans la salle qui précède l'église, et voici la lettre qu'elle m'écrivit à ce sujet :

« Mercredi, Madame, je serai à vos ordres, et bien « touchée du pieux pèlerinage que vous voulez bien « entreprendre. Madame la comtesse de Choiseul a « été contente de la place que nous destinons à votre « admirable *rêve*. Pour moi je la voudrais meilleure; « mais c'est du moins ce que nous avons de mieux « dans le pauvre établissement qui vous devra un « chef-d'œuvre.

« Agréez, je vous en supplie, Madame, l'expression « de tous les sentiments de reconnaissance dont je « me trouve heureuse de pouvoir vous réitérer l'as- « surance. »

« La vicomtesse DE CHATEAUBRIAND.

« Ce lundi 20 mai. »

Depuis que la paix de mon pays semblait assurée, je ne songeais plus à le quitter, et je partageais mon

[1] Ce tableau est indiqué dans la liste des portraits de madame Vigée Le Brun sous le titre de l'*Apothéose de la reine*.

temps entre Paris et la campagne ; car mon goût pour ma jolie maison de Louveciennes ne s'était pas affaibli ; j'y passais huit mois de l'année. Là, ma vie s'écoulait le plus doucement du monde. Je peignais, je m'occupais de mon jardin, je faisais de longues promenades solitaires, et les dimanches je recevais mes amis.

J'aimais tant Louveciennes, que, voulant y laisser un souvenir de moi, je peignis, pour son église, une sainte Geneviève. Madame de Genlis, qui sut que je m'occupais de cet ouvrage, eut l'amabilité de m'envoyer les vers suivants :

SAINTE GENEVIÈVE.

Prier Dieu, garder ses troupeaux,
Filer, rêver, contempler la nature,
Se reposer sur la verdure
Avec sa croix et ses fuseaux :
Tels furent ses plaisirs, tels furent ses travaux.
Innocente et sainte bergère,
A l'abri des méchants que ton sort fut heureux !
Combien doit t'envier à son heure dernière
Le mondain et l'ambitieux !

ENVOI A MADAME LE BRUN.

J'ai parlé de ses mœurs, j'ai parlé de sa vie,
Mais pour la peindre il fallait vos couleurs.
Et de vos pinceaux enchanteurs
La douce et brillante magie.
Je n'ai pu seulement qu'ébaucher le portrait.
Dont votre art et votre génie
Offriront un tableau parfait.

Si je donnais des tableaux, on m'en donnait aussi, et

de la manière la plus aimable. J'avais souvent témoigné le désir que mes amis s'emparassent des panneaux de mon salon à Louveciennes pour m'y laisser un souvenir. Par un beau jour d'été, à quatre heures du matin, et pendant mon sommeil, M. le Prince de Crespy, le baron de Feisthamel, M. de Rivière et ma nièce Eugénie Le Brun, se mirent silencieusement à l'ouvrage ; à dix heures, chacun avait rempli son encadrement. On peut juger de ma surprise lorsqu'étant descendue pour déjeuner, j'entrai dans mon salon et le trouvai orné de ces charmantes peintures ainsi que de bouquets de fleurs, c'était le jour de ma fête. Les larmes me gagnèrent, ce fut le seul remercîment que reçurent mes amis.

A Paris, je n'avais point renoncé à mes soirées du samedi. La mort m'avait enlevé mon cher abbé Delille, et plusieurs autres gens de lettres qui longtemps en avaient fait le charme. Mais j'avais formé de nouvelles liaisons, dont quelques-unes m'étaient devenues bien chères. Je parlerai d'abord de M. Briffaut, que madame de Bawr avait présenté chez moi ; M. Briffaut, aujourd'hui académicien, était l'auteur d'une tragédie jouée à la Comédie-Française avec le plus grand succès (*Ninus II*), et d'une foule de vers charmants ; il est certain que son talent seul m'aurait engagée à le rechercher, mais je ne pus le voir souvent sans m'attacher réellement à lui : outre qu'il est impossible de rencontrer un homme dont le commerce soit plus doux et plus sûr, il possède une qualité malheureusement fort rare parmi les gens de lettres ; il est exempt d'envie, c'est dans toute la franchise de son âme qu'il se ré-

jouit d'un succès en littérature, obtenu par un autre que lui, et jamais il n'a critiqué amèrement l'ouvrage qui renfermait quelques beautés.

Le style épistolaire de M. Briffaut est tout à fait remarquable sous les rapports de la grâce et de l'esprit. Lorsque j'habitais ma campagne et qu'il ne pouvait venir me voir, il m'écrivait; je puis dire que ses lettres me dédommageaient presque de son absence; amitié à part, il en est plusieurs qui peuvent être comparées à celles de madame de Sévigné ; aussi les ai-je toutes gardées soigneusement.

Je voyais de même fort souvent M. Desprès et M. Aimé Martin. M. Desprès [1], un des hommes les plus spirituels que j'aie connus, fut rapidement enlevé à la société, qui regrettera toujours ses talents, son honorable caractère et sa conversation si brillante. M. Aimé Martin [2], j'espère, sera conservé longtemps à l'affection de ses amis, et à l'estime du public qui

[1] Jean-Baptiste-Denis Desprès, né à Dijon le 24 juin 1752, et mort à Paris, le 2 mars 1832. Il a été journaliste, conseiller d'État, en Hollande, membre du conseil de l'Université de France, auteur dramatique et traducteur d'ouvrages anglais et latins. Ses pièces ont été jouées sur les théâtres de l'Opéra, du Vaudeville et des Variétés.

[2] Louis-Aimé Martin, né à Lyon, en 1781, est mort à Paris, le 23 juin 1847. Il est l'auteur des *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle; De l'éducation des mères de famille*, ouvrage couronné par l'Académie française, etc., etc. Il avait été l'ami de Bernardin de Saint-Pierre, et après sa mort il épousa sa veuve et adopta sa fille, mademoiselle Virginie. Aimé Martin a été professeur de littérature française à l'École polytechnique, et conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

lui doit plusieurs ouvrages écrits du meilleur style, et pleins d'une morale attrayante.

On m'avait amené aussi M. Désaugiers[1]. Son esprit, sa joyeuse figure, suffisaient pour égayer un repas. J'eus le plaisir de lui donner quelquefois à dîner, et je me souviens que cette pauvre princesse Kourakin s'invitait toujours ces jours-là, disant que M. Désaugiers faisait ses délices; au dessert, il ne nous refusait jamais quelques-unes de ces charmantes chansons. On sait qu'il en est un grand nombre que rien n'égale pour la verve et la franche gaieté; le comte de Forbin[2], qui les connaissait toutes, avait soin de lui demander les meilleures, et notre indiscrétion ne parvenait pas à lasser sa complaisance.

Les chansons de Désaugiers, c'était lui-même : ce poëte joyeux offrait le type parfait de ce qu'on ap-

[1] Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers, né à Fréjus, le 17 novembre 1772, et mort à Paris, le 9 août 1827, a composé, presque toujours avec succès, un grand nombre de pièces pour les théâtres Français et Italien, pour l'Opéra-Comique, l'Odéon, le Vaudeville et les Variétés. Sa parodie de l'Opéra : les *Petites Danaïdes*, a été jouée plus de quatre cents fois. Désaugiers, qui a excellé dans la chanson bachique, grivoise, satirique et plaisante, fut aimé et estimé de tout le monde; aussi, quelque temps avant sa mort, il disait, dans sa dernière chanson, ne pas comprendre que la Providence lui eût jeté *la pierre*, à lui qui n'avait jamais fait de mal à personne.

[2] Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de Forbin, peintre, archéologue et littérateur, est né au château de La Roque d'Antheron, près de Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 19 août 1777, et mort à Paris le 23 février 1811. Le comte de Forbin a été membre de l'Institut, directeur général du Musée du Louvre, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

pelle *un bon vivant :* il aimait le plaisir, la table et le bon vin, quoiqu'il ne lui arrivât jamais d'en abuser. On peut remarquer parfois, au milieu d'un de ses couplets les plus gais, certain vers dont le sentiment vous mouille les yeux ; cela tient à ce que Désaugiers était un excellent homme ; heureux de vivre et de chanter, il n'a jamais connu ni l'envie ni la médisance ; il n'ambitionnait pas plus les places qu'il n'ambitionnait la fortune, et, sans être riche, il faisait du bien à sa famille qui était plus pauvre que lui.

Une personne avec laquelle je m'étais intimement liée était le célèbre peintre que notre art vient de perdre récemment. J'avais connu Gros [1] qu'il avait à peine sept ans ; à cette époque je fis son portrait, et j'eus lieu de reconnaître dans ses yeux enfantins son amour pour la peinture, et même son avenir comme grand coloriste. A mon retour en France, cependant, je n'en fus pas moins étonnée de retrouver l'enfant homme de génie et chef d'école. De ce moment commença entre nous une liaison que le temps n'a fait qu'accroître ; car je trouvai dans Gros un noble et sincère ami. Son caractère franc et original apportait un charme dans nos relations ; attendu qu'on pouvait compter sur la sincérité de ses éloges comme sur l'utilité de sa critique. Je reconnaissais l'amitié qu'il me témoignait, en prenant la part la plus vive à tous ses succès. Aussi fus-je bien heureuse de celui qu'il obtint pour son aimable peinture de la coupole de Sainte-Geneviève. Chacun sait que ce bel ouvrage

[1] Antoine-Jean Gros est né à Paris le 16 mars 1771, et mort le 25 juin 1835. Son corps fut retrouvé dans la Seine, près Meudon.

excita l'enthousiasme du public et l'approbation du roi, qui nomma le grand peintre baron.

Gros était resté l'homme de la nature. Susceptible d'éprouver les sensations les plus vives, il se passionnait également pour une bonne action ou pour un bel ouvrage. Il se plaisait peu dans le grand monde ; rarement il rompait le silence au milieu d'un cercle nombreux ; mais il écoutait attentivement, et répondait par un fin sourire, par un seul mot toujours placé très à propos. Pour apprécier Gros, il fallait le voir dans l'intimité. Là son cœur se montrait à découvert, et ce cœur était noble et bon ; une certaine rudesse de ton, qu'on lui a quelquefois reprochée, disparaissait entièrement. Sa conversation était d'autant plus piquante qu'il ne s'exprimait pas comme les autres hommes ; il trouvait toujours des images pleines d'originalité et de force pour rendre sa pensée, et l'on peut dire de lui qu'il peignait en parlant.

La mort de Gros m'a fait éprouver une bien vive affliction. Peu de jours avant de nous quitter sans retour, il était venu dîner chez moi, et je remarquai avec peine qu'il prenait à cœur quelques critiques inconvenantes qu'il aurait dû mépriser. Comme artiste, comme amie, je regretterai toujours ce grand peintre, et le triste souvenir de sa mort violente rend mes regrets encore plus amers.

Je me suis laissée entraîner bien au delà de l'époque de ma vie où j'avais conduit mes lecteurs. J'y reviens. En 1819, M. le duc de Berri marqua le désir de m'acheter ma Sybille [1] qu'il avait vue à Londres, dans

[1] La *Sibylle* n'a point été vendue à Rosny avec les autres tableaux

mon atelier, et quoique ce tableau fût peut-être celui de mes ouvrages auquel je tenais le plus, je m'empressai de le satisfaire. Plusieurs années après, je fis le portrait de madame la duchesse de Berri, qui me donnait ses séances aux Tuileries, avec une exactitude bien aimable, outre qu'il est impossible de se montrer plus gracieuse qu'elle ne l'était avec moi. Je n'oublierai jamais qu'un jour, pendant que je la peignais, elle me dit : « Attendez-moi un instant. » Et, se levant, elle alla dans sa bibliothèque chercher un livre où se trouvait un article à ma louange, qu'elle eut la bonté de me lire d'un bout à l'autre.

Pendant une de nos séances, M. le duc de Bordeaux vint apporter à sa mère son cahier d'étude sur lequel le maître avait écrit : *très-content*. La duchesse lui donna deux louis. Alors le jeune prince, qui pouvait avoir six ans, se mit à sauter de joie, en s'écriant : « Voilà pour mes pauvres ! et d'abord à ma vieille. » Quand il fut sorti, madame la duchesse de Berri me dit qu'il s'agissait d'une pauvre femme que son fils rencontrait souvent sur son chemin, et qu'il affectionnait particulièrement. Il était doux de voir cet enfant ressembler par sa bonté à une mère dont le cœur était toujours ouvert aux plaintes des malheureux.

Lorsque la duchesse me donnait séance, j'étais fort impatientée du grand nombre de personnes qui venaient faire des visites. Elle s'en aperçut, et fut assez bonne pour me dire : « Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé d'aller poser chez vous ? » Ce qu'elle fit pour

de la duchesse de Berri, parce que, faisant partie de l'héritage du duc, elle appartenait à son fils. (*Note de l'auteur.*)

les deux dernières séances. J'avoue que je ne pus me trouver l'objet d'une aussi douce bienveillance, sans comparer les heures que je consacrai à cette aimable princesse aux tristes heures que m'avait fait passer madame Murat.

J'ai fait deux portraits de madame la duchesse de Berri. Dans l'un, elle est habillée d'une robe de velours rouge, et, dans l'autre, d'une robe de velours bleu. J'ignore ce que sont devenus ces portraits.

CHAPITRE XXXV

Pertes cruelles que je fais dans ma famille. — Voyage à Bordeaux. Méréville. — Le monastère de Marmoutier. — Retour à Paris. — Mes nièces.

Il faut enfin parler des dernières et tristes années de ma vie où dans un court espace de temps j'ai vu disparaître de ce monde les êtres qui m'étaient le plus cher. Je perdis M. Le Brun le premier; depuis bien longtemps, il est vrai, je n'avais plus aucune espèce de relations avec lui, mais je n'en fus pas moins douloureusement affectée de sa mort[1] : on ne peut sans regrets se voir séparée pour toujours de celui auquel nous avait attaché un lien aussi intime que celui du mariage. Toutefois ce chagrin n'approcha pas de la douleur cruelle que me fit éprouver la mort de ma fille. Je m'étais hâtée de courir chez elle, dès que j'avais appris qu'elle était souffrante; mais la maladie marcha rapidement, et je ne saurais exprimer ce que je ressentis lorsque je perdis toute espérance de la sauver: lorsque j'allai la voir, pour le dernier jour, hélas! et que mes yeux se fixèrent sur ce joli visage totalement décomposé, je me trouvai mal; madame de Noisville, mon ancienne amie, qui m'avait accompagnée, parvint à m'arracher de ce lit de douleur; elle me

[1] Jean-Baptiste-Pierre Le Brun est mort le 7 août 1813, dans sa maison rue du Gros-Chenet, n° 4, à Paris.

soutint, car mes jambes ne me portaient plus, et me ramena chez moi. Le lendemain, je n'avais plus d'enfant ! Madame de Verdun vint me l'annoncer en s'efforçant vainement d'apaiser mon désespoir ; car les torts de la pauvre petite étaient effacés, je la revoyais, je la revois encore aux jours de son enfance... Hélas ! elle était si jeune ! ne devait-elle pas me survivre ?

C'est en 1819 que je perdis ma fille [1] ; et en 1820 je perdis mon frère [2]. Tant de chagrins qui se succédaient me livrèrent à une si grande tristesse que mes amis, affligés de mes peines, me conseillèrent d'essayer de la distraction et de faire un voyage. Je me déterminai à partir pour Bordeaux. Je ne connaissais point cette ville, et la route qu'il fallait suivre pour m'y rendre devait occuper agréablement mes yeux.

Comme je pris le chemin d'Orléans, j'allai visiter Méréville, qui appartient à M. de Laborde. Le père de celui-ci, dont la fortune était immense, a dépensé des millions pour embellir ce séjour vraiment enchanteur. Nulle part on ne peut voir des sites plus variés, de plus beaux arbres, une végétation plus abondante, et nulle part l'art n'est venu ajouter aux beautés de la nature avec un goût mieux entendu. Les fabriques multipliées sont semées sur le terrain sans aucune confusion. Les rochers, qui sont immenses et qui ont dû coûter des trésors, les cascades, les temples, les pavillons, tout est à sa place et concourt au charme du coup

[1] Mademoiselle Jeanne-Julie-Louise Le Brun, femme Nigris, est morte le 8 décembre 1819 à Paris.

[2] Louis-Jean-Baptiste-Étienne Vigée est mort le 7 août 1820, à Paris, rue Louis-le-Grand, n° 3.

d'œil. Sur un des points les plus élevés du parc est une colonne dont la hauteur égale celle de la place Vendôme. Du sommet de cette colonne la vue embrasse l'ensemble du parc et une campagne magnifique dont l'horizon s'étend à vingt lieues. Un des temples, appelé le temple de la Sibylle, est la copie exacte de celui de Tivoli, mais restauré dans son entier avec un soin et un goût parfaits. D'un autre côté, appuyé à l'un des bras de la rivière, est un moulin et plusieurs petites habitations qui rappellent les jolies maisons suisses. Près du château on voit un pont élevé sur des rochers, que le temps et la nature ont pris soin d'embellir en le couronnant de lianes qui tombent en guirlandes dans l'eau bouillonnante. Enfin il serait trop long d'énumérer tout ce qui fait du parc de Méréville un lieu de délices, qui surpasse selon moi tout ce qu'on peut voir en Angleterre dans ce genre. Ce parc a été composé en grande partie par Robert, le peintre de paysage ; aussi pourrait-il fournir les modèles des plus délicieux tableaux.

Le château, flanqué de quatre tourelles gothiques, qui lui donnent l'aspect d'un manoir seigneurial, est meublé avec une riche élégance. La salle à manger et le billard sont surtout admirablement décorés, et le superbe plain-pied du rez-de-chaussée où les marbres, les bronzes, les bois précieux, les statues, les tableaux, sont prodigués, fait de cette demeure une habitation royale.

J'arrivai à Orléans, où j'allai voir tout ce que cette ville offre de curieux; la cathédrale, entre autres choses, qui se détachait en vigueur noirâtre sur le

ciel le plus pur; car depuis mon départ j'avais toujours eu le plus beau temps du monde; aussi, chemin faisant, je courais aux ruines de ces anciens châteaux dont il ne reste que quelques tours et des vieux murs ornés de lierre. Pour un peintre, la route que je suivais est très-intéressante; on y trouve à chaque pas de nobles débris, qui font naître parfois de tristes réflexions, quand on reconnaît que les guerres et les révolutions détruisent plus en un siècle que le temps ne pourrait le faire en des milliers d'années.

Dès que je fus arrivée à Blois, j'allai visiter le château de Chambord, cette féerie si romanesque, que l'on ne peut rien voir qui agisse autant sur l'imagination. On s'arrête longtemps devant ces vieilles portes en bois où sont scupltés des salamandres et les chiffres de François Ier; on se raconte l'histoire de ce roi galant et mille autres histoires moins anciennes et moins romantiques. J'aurais voulu pouvoir emporter ces portes pour les faire encadrer. J'aurais bien voulu aussi dessiner l'intérieur de cette tour où sont sculptées trois cariatides, dont deux représentent Diane de Poitiers, et celle du milieu François Ier; mais il faisait une telle chaleur jointe à un vent si violent, qu'étant en nage je pus trouver un coin propre à m'abriter. Maintenant, hélas ! Éole seul habite ces tours, ces terrasses, et pourtant je ne pouvais quitter une demeure qui est unique dans son genre.

En partant de Blois, je côtoyai les bords de la Loire, qui, comme on sait, sont charmants; mais, quand on a voyagé en Suisse, cette vue ne vous fait pas autant d'impression. J'allai à Chanteloup. Ce château est su-

perbe et garde encore les restes de la magnificence du duc de Choiseul. Le parc devait être magnifique ; près d'un grand lac se trouve une haute pagode que le duc avait fait construire en mémoire des amis qui l'étaient venus voir dans son exil. Comme tous les noms qu'on y avait inscrits étaient des noms de nobles, la révolution avec son grand houssoir les a effacés, bien qu'ils fussent gravés sur le marbre.

Les appartements du château sont distribués d'une manière commode et grandiose; ceux du rez-de-chaussée ont été si bien dorés qu'ils sont plus frais que ceux que l'on fait de nos jours. Ce château, de chaque côté, est orné de très-belles colonnades.

L'air de ce beau séjour est tellement bienfaisant que l'on s'y sent tout autre qu'ailleurs. A dire vrai, je suis douée sur ce point d'un instinct peu commun ; je goûte l'air, comme les gourmets savourent la bonne chère, et je crois que ma santé tient à ma susceptibilité pour n'en respirer que de pur, autant que la chose m'est possible.

L'instinct dont je viens de parler ne m'a point permis de séjourner longtemps à Tours. Cette ville est très-belle; mais une odeur de latrines vous poursuit dans toutes les rues. Mon auberge, qui pourtant était la meilleure, m'infectait en dépit des herbes odorantes, des vinaigres dont j'ai soin de me munir en voyage, au point que je n'y pus rester que deux jours. Heureusement, comme, sitôt arrivée dans un lieu, je ne reste jamais en place, j'eus le temps d'aller voir la cathédrale, l'académie, plusieurs châteaux ruinés; puis je traversai la Loire en bateau pour aller pleurer

sur les débris du vieux monastère de Marmoutier. Je fus conduite à ces belles ruines par le directeur de l'académie de Tours. Sitôt après mon arrivée j'avais été lui faire une visite; il me présenta tous ses jeunes élèves; de plus il eut la complaisance de me servir de *cicerone*, ce qui me fut d'un grand secours, attendu qu'il habitait la ville depuis trente-cinq ans, et connaissait à merveille tous les environs.

On ferait des tableaux ravissants de ce qui reste encore des ruines de Marmoutier. J'aurais voulu me multiplier pour fixer sur le papier ce qu'on abattait en ma présence avec tant de barbarie et de sang-froid! Une bande infernale de chaudronniers détruisait toutes ces belles choses. Il s'était présenté une compagnie de négociants hollandais qui voulaient acheter ce monastère pour en faire une manufacture; ils en offraient 300,000 francs, on les refusa, et, plus tard, les vilains chaudronniers l'ont eu pour 20,000, à la condition que ce superbe édifice serait abattu! Les Vandales ne feraient pas pis! Eh bien, partout sur ma route j'apprenais des traits de ce genre.

Sous le portail de la seconde entrée du monastère de Marmoutier je dessinai une tour; c'est au-dessous de cette tour que sont inhumés les *Sept Dormants*, dans une chapelle près de la grande église de l'abbaye, où leurs tombes sont taillées séparément dans le roc. On tient par tradition dans Marmoutier que les Sept Dormants étaient sept disciples de saint Martin, qui, ayant renoncé au monde en même temps, et vécu dans une grande sainteté sous sa conduite, moururent dans le monastère sans être atteints d'aucune maladie,

et tous sept le même jour. Leur mort, dit-on, fut si douce et changea si peu leurs visages qu'on pouvait croire qu'ils dormaient, d'où leur est resté le nom des Sept-Dormants. On les honore à Marmoutier comme saints et l'on y chôme publiquement leur fête.

Pour arriver à Bordeaux, je traversai Poitiers et Angoulême. Ces deux villes sont pittoresquement placées sur le haut d'une colline. De la première on côtoie des rochers, des maisons bâties en amphithéâtre. La seconde, plus élevèe encore, a des environs délicieux ; et je ne dois pas oublier de dire que, depuis Paris jusqu'à l'approche de Bordeaux, le chemin ressemble à une allée de jardin ; il est ferré, battu de manière que l'on n'éprouve aucune fatigue. Ma voiture, qui était très-douce, complétait l'agrément de ma route. Je me figurais parcourir un grand parc où je peignais des yeux ; aussi ne pouvais-je tenir dans les auberges. Je me couchais à huit heures du soir, et j'étais tout éveillée à quatre heures et demie du matin, attendant le jour avec une impatience extrême pour me remettre en route : Adélaïde prétendait que j'étais comme un enfant qui veut toujours aller à *dada*.

Arrivée à Bordeaux, je me logeai dans la plus belle auberge, dans l'autel *Fumel*, qui avant la révolution appartenait au marquis de ce nom. Cet hôtel est admirablement situé tout en face du port, qui peut contenir des milliers de vaisseaux ; l'autre rive qu'on a pour point de vue est terminée par un coteau bien vert, que couvrent çà et là quelques maisons, et pour second plan une longue montagne sur laquelle on

aperçoit des châteaux. Je ne saurais exprimer mon extase, mon ravissement à la vue du magnifique tableau qui s'offrit à mes yeux lorsque j'ouvris ma fenêtre; je croyais faire un beau rêve. Tant de vaisseaux en rade, mille barques et bateaux qui vont et viennent dans tous les sens, tandis que les navires restent immobiles; le silence qui règne sur cette immense masse d'eau, tout concourt à vous donner l'idée d'une féerie. Quoique je sois restée près d'une semaine à Bordeaux et que, nuit et jour, j'aie joui de ce coup d'œil, je n'ai pu m'en lasser, surtout au clair de lune; on voit alors sur les coteaux quelques petites lumières dans les maisons, et le tout devient magique.

Le plaisir que je goûtais de ma fenêtre valait seul la peine de faire le voyage, et je ne me repentais point d'être venue à Bordeaux. Il est bien vrai que, si je puis parler des beautés de cette ville, je ne saurais rien dire de ceux qui l'habitent; car, à l'exception du préfet, M. le comte de Tournon [1], qui dessinait, et qui fut très-bien pour moi, je n'eus de rapports avec personne. La plupart du temps même, étant logée très-haut, les hommes ne me semblaient que des petits points noirs qui allaient et venaient sous mes yeux.

Je ne renonçai pas toutefois à mon habitude de courir la ville et les environs ; j'allai voir le cimetière,

[1] Le comte de Tournon-Simiane, préfet du département de la Gironde et ensuite de celui du Rhône, puis conseiller d'État, pair de France et président des bâtiments civils, auteur d'études statistiques sur Rome et la partie occidentale des États romains. Le comte Philippe-Camille-Marcellin-Casimir de Tournon-Simiane est né à Apt, département de Vaucluse, le 23 juin 1778, et mort à Gennelard (Saône-et-Loire), le 18 juin 1833.

dont la régularité tout à fait sépulcrale me plut infiniment. J'aime que les cimetières soient réguliers, au point que, celui du Père-La-Chaise excepté, je préfère celui-ci à tout ce que j'ai vu dans ce triste genre. C'est un grand terrain carré, bordé tout autour par une allée de platanes. Les tombes de pierre blanche travaillée avec soin sont toutes de forme antique et placées régulièrement entre les arbres, où des cyprès, des fleurs et une grille noire, les entourent. Dans une des allées sont des pyramides d'un aspect sombre et grandiose, qui renferment une chambre où le cercueil est placé. Au milieu du terrain est la fosse commune semée de simples croix noires. L'uniformité qui règne dans ce lieu présente un coup d'œil qui satisfait les regards et l'esprit; on se croit dans les champs Élyséens, et je ne suis sortie qu'à regret de ce dernier asile de l'homme.

Je voulus voir le temple des juifs, bâti sur le modèle du temple de Salomon. C'est un monument très-intéressant, et si mystérieux qu'il invite à la prière. Je courus aussi visiter les débris du cirque de Gallien, ces débris sont si imposants! Il ne reste plus que quelques murailles, néanmoins, on peut admirer encore des fragments d'antiquités romaines, tels que la porte basse, et un amphithéâtre de deux cent sept pieds de long sur cent quarante de large.

La salle de spectacle, qui est superbe, et beaucoup d'autres monuments font de Bordeaux une des plus belles, sinon la plus belle ville de la France, après la capitale.

Je me sus fort bon gré d'avoir entrepris cette lon-

gue course, d'autant plus que, grâce à mon amour pour les ruines, je rapportais un portefeuille plein de dessins faits en route. Si j'apercevais sur mon chemin une vieille tour, aussitôt arrivée à mon auberge, je courais, je grimpais pour la voir de près. Souvent, quand je me mettais à dessiner, quelques habitants de l'endroit venaient m'entourer. Un jour que je me lamentais avec ces bonnes gens sur tant de destructions, un d'eux me dit : « Je vois bien que madame la comtesse avait aussi des châteaux par ici. — Non, répondis-je, mes châteaux, à moi, sont en Espagne. » Le titre de comtesse dont je me voyais gratifiée ne me surprenait nullement, j'étais accoutumée à me voir traitée en grande dame ; dans toutes les auberges où je m'arrêtais on me prodiguait les titres. Mais comme je devais cet honneur à ma voiture, qui était fashionable, je n'en devenais pas plus fière, j'en payais seulement davantage. Ma santé s'était un peu remise, et je revins à Paris l'esprit beaucoup moins noir.

Ce petit voyage est le dernier que j'aie entrepris depuis lors jusqu'à ce jour. Je repris mes habitudes et mon travail, qui, de toutes les distractions, a toujours été pour moi la plus douce. Quoique j'eusse eu le malheur de perdre tant d'êtres qui m'avaient été chers, je ne restai point isolée. J'ai déjà parlé de madame de Rivière, ma nièce, qui par sa tendresse et ses soins fait le charme de ma vie ; je dois aussi parler de mon autre nièce, Eugénie Le Brun, maintenant madame J. Tripier Le Franc. Ses études m'empêchèrent d'abord de la voir aussi souvent que je l'aurais voulu ; car, dès sa première jeunesse, elle promettait déjà, par son

caractère, son esprit et ses grandes dispositions pour la peinture, d'ajouter à mon bonheur. Je me plaisais à la guider, à lui prodiguer mes conseils, et à la suivre dans ses progrès. J'en suis bien récompensée aujourd'hui qu'elle a réalisé toutes mes espérances, par son aimable caractère et par un talent très-remarquable en peinture. Elle a suivi la même route que moi en adoptant le genre du portrait, dans lequel elle obtient un succès mérité par une belle couleur, une grande vérité, et surtout par une ressemblance parfaite. Jeune encore, elle ne peut qu'ajouter à une réputation qu'osait à peine entrevoir sa timidité et sa modestie. Madame J. Tripier Le Franc et madame de Rivière sont devenues mes enfants. Elles me font retrouver tous les sentiments d'une mère, et leur tendre dévouement répand un grand charme sur mon existence. C'est près de ces deux êtres chéris et des amis qui me sont restés que j'espère terminer doucement une vie errante mais calme, laborieuse mais honorable.

POST-SCRIPTUM DE L'ÉDITEUR

La vieillesse de madame Vigée Le Brun s'écoula paisiblement au milieu de l'aisance qu'elle avait si noblement acquise, et des soins affectueux de sa nièce, madame Tripier Le Franc. Elle avait conservé ceux de ses anciens amis que la mort avait épargnés, et en avait acquis de nouveaux. Dans son salon se rencontraient les membres les plus dis-

tingués des différentes classes de la société parisienne : gens du monde, savants, artistes, littérateurs, tous heureux de se réunir dans une maison étrangère aux passions et aux intrigues du jour, et où régnait l'aimable égalité de l'esprit et des convenances sociales. L'hiver, elle habitait Paris; l'été, la maison de campagne qu'elle possédait dans ce pays de Louveciennes où les souvenirs de sa jeunesse s'éveillaient en elle au spectacle de la plus charmante nature.

Madame Vigée Le Brun était née à Paris, rue Coquillière, le 16 avril 1755, elle mourut dans la même ville, rue Saint-Lazare, le 29 mai 1842. Ses restes mortels reposent dans le cimetière de Louveciennes.

Durant la vie de madame Vigée Le Brun, aucun établissement public en France n'a possédé une œuvre de son pinceau; on doit en être d'autant plus surpris que, dans le genre du portrait, cette artiste n'avait pas alors et depuis n'a pas eu de rival. Après sa mort, madame et M. Tripier Le Franc, mus par un sentiment à la fois filial et généreux, firent don au Musée du Louvre de deux des toiles qui leur échurent dans la succession de leur tante. Ces deux toiles sont : l'une le *portrait de madame Vigée Le Brun avec sa fille dans ses bras*; l'autre le *portrait de la jeune fille au manchon*. Il suffit de regarder un instant ces portraits pour s'assurer que l'éloge que nous venons de faire du talent de madame Vigée Le Brun n'a rien d'exagéré. La vie et le sentiment animent ces portraits; ce sont des chefs-d'œuvre d'expression et de grâce, et d'une si parfaite exécution que leur coloris a conservé toute la fraîcheur qu'il avait en quittant l'atelier de l'artiste; cependant l'exécution de ces portraits remonte à la fin du dernier siècle. CH.

PORTRAITS A LA PLUME

LE COMTE D'ALBARET.

Le comte d'Albaret était un amateur forcené de musique; non-seulement il s'empressait d'aller à tous les concerts, mais, quoique sa fortune ne fût pas très-considérable, il avait une musique à lui, comme en ont les souverains. Il logeait et nourrissait dans sa maison huit ou dix musiciens auxquels il payait des appointements, leur permettant en outre de prendre des écoliers dehors aux heures qu'il leur laissait libres. Ces artistes, comme on doit l'imaginer, étaient tous du second ordre. La chanteuse, par exemple, qui ne chantait que des airs italiens, avait une assez belle voix, mais ne pouvait passer pour une prima donna, et je me souviens qu'il m'avait donné pour maître de chant un homme dont le savoir était médiocre. Il en était de même de ses instrumentistes, pris isolément, sans en excepter son premier violon; et, cependant, tous ces gens-là avaient une telle habitude de jouer ensemble, et faisaient un si grand nombre de répétitions, qu'on n'entendait nulle part de la musique aussi bien exécutée

pue chez le comte d'Albaret. Aussi tous les amateurs se rendaient-ils avec empressement à ses concerts, qui avaient lieu le dimanche matin. J'y suis allée plusieurs fois, et j'en suis toujours sortie charmée.

LA COMTESSE D'ANGIVILLER.

Madame d'Angiviller[1] était ce qu'on appelle un bel esprit. Elle en avait déjà la réputation lorsqu'elle était madame Marchais. Tous les hommes de lettres, et même les savants, composaient alors sa société. Le comte d'Angiviller[2], qu'elle recevait souvent, en devint amoureux et l'épousa. Elle avait un tel ascendant sur lui qu'il ne parlait point en sa présence, quoiqu'il eût de l'esprit, du goût et des connaissances qu'on pouvait apprécier aisément partout où n'était pas sa femme.

Il me serait impossible de dire si madame d'Angiviller était laide ou jolie; je l'ai cependant vue nombre de fois, et j'ai souvent été placée à table à côté d'elle. Mais elle avait toujours la figure cachée sous un voile, qu'elle n'ôtait pas même pour dîner. Ce voile couvrait, ainsi que son visage, un énorme bouquet de branches d'arbres verts, qu'elle portait constamment à son côté.

[1] Mademoiselle E.-J. de Laborde, femme Marchais et depuis comtesse d'Angiviller, est née en 1735, et morte le 14 mars 1808.

[2] Charles-Claude Labillarderie, comte d'Angiviller, a été directeur général des bâtiments royaux et des académies et manufactures royales de France.

Je ne concevais pas comment elle pouvait s'enfermer ainsi avec ce bouquet sans prendre mal à la tête; mais plus tard, quand je suis entrée dans sa chambre à coucher, j'ai été encore plus surprise de voir cette chambre garnie de gradins toujours couverts d'arbres verts de toute espèce, que l'on n'ôtait pas même la nuit.

Madame d'Angiviller était aussi polie qu'on pouvait l'être, mais si étrangement complimenteuse, qn'on lui en voulait quelquefois de rendre la politesse ridicule. Un jour que M. d'Angiviller avait engagé à dîner plusieurs artistes de l'Académie de peinture, Vestier y vint. Vestier était fort bon peintre de portraits. Il venait d'exposer au salon un tableau de famille très-bien composé, très-harmonieux et qu'on avait beaucoup remarqué. Mais il pouvait avoir au moins cinquante ans, il était maigre, pâle et prodigieusement laid. Madame d'Angiviller, qui désirait lui adresser quelques mots flatteurs, lui dit tout haut : « En vérité, Monsieur, je vous trouve embelli. » Le pauvre Vestier devint rouge comme un coq, il regardait à droite et à gauche pour voir si ces paroles ne s'adressaient pas à quelque autre qu'à lui, en sorte que le fou rire me prit.

C'est chez madame d'Angiviller que j'ai dîné pour la première fois avec le marquis de Bièvre, qui est devenu si célèbre comme faiseur de calembours. J'eus du malheur, car le jour dont je parle il n'en fit aucun; mais on m'en apprit un fort joli qu'il avait adressé à la reine. Sa Majesté lui demandant un calembour, M. de Bièvre, s'étant incliné, s'aperçut que la reine avait des souliers verts « : Les désirs de Votre Majesté sont des ordres, dit-il aussitôt, l'univers est à ses pieds. »

M. DE BEAUJON

M. de Beaujon [1] m'ayant fait demander de faire son portrait, qu'il destinait à l'hôpital fondé par lui dans le faubourg du Roule, et qui porte encore son nom, je me rendis dans le magnifique hôtel qu'on appelle aujourd'hui l'Élysée-Bourbon, attendu que l'infortuné millionnaire était hors d'état de venir chez moi. Je le trouvai seul, assis sur un grand fauteuil à roulettes, dans une salle à manger ; il avait les mains et les jambes tellement enflées qu'il ne pouvait se servir ni des unes ni des autres ; son dîner se bornait à un triste plat d'épinards; mais plus loin, en face de lui, était dressée une table de trente à quarante couverts où se faisait, dit-on, une chère exquise, et qu'on allait servir pour quelques femmes, amies intimes de M. de Beaujon, ainsi que pour les personnes qu'il leur plaisait d'inviter ; ces dames, toutes fort bien nées et de très-bonne compagnie, étaient appelées dans le monde les *berceuses* de M. de Beaujon. Elles donnaient des ordres chez lui, disposaient entièrement de son hôtel, de ses chevaux, et payaient ces avantages avec quelques instants de conversation qu'elles accordaient au pauvre impotent, ennuyé de vivre seul.

M. de Beaujon voulut me retenir à dîner, ce que je

[1] Nicolas Beaujon est né à Bordeaux en 1718, et mort à Paris en 1786. Il fut successivement banquier de la cour de France, receveur général des finances à Rouen et trésorier de l'ordre de Saint-Louis.

refusai, ne dînant jamais hors de chez moi; mais nous convînmes du prix et de la pose de son portrait; il désirait être peint assis devant son bureau, jusqu'à mi-jambes, avec les deux mains, et je ne tardai pas à commencer et à finir cet ouvrage. Quand je pus me passer du modèle, j'emportai le portrait chez moi pour terminer quelques détails, et j'imaginai de placer sur le bureau le plan de l'hospice. M. de Beaujon, en ayant été instruit, m'envoya aussitôt son valet de chambre pour me prier instamment d'effacer ce plan, et pour me remettre trente louis en dédommagement du temps que j'y avais employé; ayant à peine tracé l'esquisse, je refusai naturellement les trente louis; mais le valet de chambre revint encore le lendemain, et insista tellement de la part de son maître, que, pour le forcer à remporter cet argent, je fus obligée d'effacer le plan devant lui, afin de lui prouver que cela ne me faisait pas perdre cinq minutes.

Pendant que je faisais le portrait de M. de Beaujon, je voulus visiter son bel hôtel, que j'avais toujours entendu citer pour sa magnificence : aucun particulier, en effet, n'était logé avec autant de luxe, tout était d'une grande richesse et d'un goût exquis. Un premier salon renfermait des tableaux à effet, dont aucun n'était fort remarquable, tant il est aisé de tromper les amateurs, quelque prix qu'ils puissent mettre à leurs acquisitions. Le second était un salon de musique : grands et petits pianos, instruments de toute espèce, rien n'y manquait; d'autres pièces, ainsi que les boudoirs et les cabinets, étaient meublées avec la plus grande élégance. La salle de bain surtout était charmante; un lit, une baignoire

étaient drapés, comme les murailles, en belle mousseline à petits bouquets, doublée de rose; je n'ai jamais rien vu d'aussi joli; on aurait aimé à se baigner dans cette salle. Les appartements du premier étage étaient meublés avec autant de soin. Dans une chambre entre autres, qui était ornée de colonnes, on avait placé au milieu une énorme corbeille dorée et entourée de fleurs, qui renfermait un lit, lit dans lequel personne n'avait jamais couché. La façade de l'hôtel donnait sur le jardin qu'on pouvait, vu son étendue, appeler le parc, qu'un habile architecte avait dessiné, et une énorme quantité de fleurs et d'arbres verts embellissaient ce parc.

Il me fut impossible de parcourir cette délicieuse habitation sans donner un soupir de pitié à son riche propriétaire, et sans me rappeler une anecdote que l'on m'avait contée peu de jours avant. Un Anglais, jaloux de voir tout ce que l'on citait comme curieux à Paris, fit demander à M. de Beaujon la permission de visiter son bel hôtel. Arrivé dans la salle à manger, il y trouva la grande table dressée, ainsi que je l'avais trouvée moi-même, et, se retournant vers le domestique qui le conduisait : — Votre maître, dit-il, doit faire une bien excellente chère? — Hélas ! Monsieur, répondit le cicerone, mon maître ne se met jamais à table, on lui sert seulement un plat de légumes. L'Anglais passant alors dans le premier salon : — Voilà du moins ce qui doit réjouir ses yeux, reprit-il en montrant les tableaux. — Hélas ! Monsieur, mon maître est presque aveugle. — Ah ! dit l'Anglais en entrant dans le second salon, il s'en dédommage, j'es-

père, en écoutant de la bonne musique. — Hélas ! Monsieur, mon maître n'a jamais entendu celle qu'on fait ici, il se couche de trop bonne heure, dans l'espoir de dormir quelques instants. L'Anglais, regardant alors le magnifique jardin qui se déployait sous ses fenêtres : — Mais alors, votre maître peut jouir du plaisir de la promenade. — Hélas ! Monsieur, il ne marche plus. Dans ce moment arrivaient les personnes invitées à dîner, parmi lesquelles se trouvaient de fort jolies femmes. L'Anglais reprend : — Enfin, voilà plus d'une beauté, qui peuvent lui faire passer des moments très agréables ? Le domestique ne répondit à ces mots que par deux hélas ! au lieu d'un, et n'ajouta rien de plus.

M. de Beaujon était très-petit et très-gros, sans aucune physionomie ; M. de Calonne, que j'ai peint en même temps, offrait son parfait contraste, et les deux portraits se trouvant exposés chez moi, l'abbé Arnault, qui les vit à côté l'un de l'autre, s'écria : Voilà précisément l'esprit et la matière.

M. de Beaujon avait été le banquier de la cour sous Louis XV, et ses opérations financières furent toujours si habiles qu'avant sa vieillesse il possédait déjà des millions. Il faut dire à sa louange qu'il dépensa en bonnes œuvres une grande partie de son immense fortune ; jamais un malheureux ne s'est adressé vainement à lui, et l'hôpital du faubourg du Roule recommande encore aujourd'hui son nom comme celui d'un bienfaiteur de l'humanité.

LE MARÉCHAL DE BIRON, LE MARÉCHAL DE BRISSAC

La figure, la taille, la contenance de ces deux vieux soutiens de la monarchie française, sont si bien restées dans ma mémoire, qu'aujourd'hui je pourrais les peindre tous deux de souvenir.

Ayant entendu parler du superbe jardin de l'hôtel de Biron, que l'on disait rempli des fleurs les plus rares, je fis demander au maréchal la permission de m'y promener : il me l'accorda, et je me rendis un matin chez lui avec mon frère. Malgré son grand âge, car il avait, je crois, quatre-vingt-quatre ans et ses infirmités, le maréchal de Biron, marchant avec peine, vint au-devant de moi : il descendit son large perron pour me donner la main quand je sortis de ma voiture, puis s'excusa beaucoup de ne pouvoir me faire les honneurs de son parc. Ma promenade finie, je revins au salon, où le maréchal me retint longtemps ; il causait avec grâce et facilité et me parla du temps passé de manière à m'intéresser beaucoup. Quand je retournai à ma voiture, il voulut absolument me donner la main jusqu'au bas de son perron, et le corps droit, la tête nue, il attendit, pour rentrer dans la maison, qu'il m'eût vue partir ; cette galanterie dans un homme plus qu'octogénaire me parut charmante.

Le maréchal de Biron est mort en 1788 [1] ; il n'eut

[1] Louis-Antoine de Gontaut, duc de Biron, maréchal de France, est né le 2 février 1700, et mort le 29 octobre 1788.

pas la douleur d'être témoin de la défection des gardes-françaises : car il avait établi dans ce corps une discipline extrêmement sévère, que le duc du Châtelet, qui lui succéda, venait de relâcher beaucoup trop quand la révolution arriva.

Pour le maréchal de Brissac, je ne l'ai vu qu'aux Tuileries, où il se promenait très-souvent : il paraissait bien âgé, mais il se tenait fort droit, et marchait encore comme un jeune homme ; son costume le faisait remarquer ; car il portait toujours ses cheveux nattés, qui formaient deux queues tombant derrière la tête, l'habit long, très-ample, avec une ceinture au bas de la taille, et des bas à coins bordés en or roulés sur ses genoux ; une toilette aussi antique ne lui donnait rien de grotesque, il avait l'air extrêmement noble, et l'on croyait voir un courtisan sortant des salons de Louis XIV [1].

M. BOUTIN

Un autre financier immensément riche et tout aussi bienfaisant que M. de Beaujon était M. Boutin pour qui j'avais beaucoup d'amitié. M. Boutin n'était plus

[1] Jean-Paul-Timoléon Cossé, duc de Brissac, maréchal de France, est né en 1698, et mort en 1784. Le duc, ayant été surpris un jour en conversation intime par le comte de Charolais chez la maîtresse de ce comte qui dans sa fureur lui cria : Sortez d'ici, Monsieur ! lui répondit avec le plus grand sang-froid : Monsieur le comte, mes ancêtres auraient dit : Sortons.

jeune quand je fis connaissance avec lui ; il était petit et boiteux, gai, spirituel, et d'un caractère si affable, si bon, que l'on s'attachait véritablement à lui dès qu'on le voyait un peu intimement. Comme il possédait une très-grande fortune, il recevait souvent et avec une extrême noblesse ses nombreux amis, sans que cela portât en rien préjudice aux secours qu'il accordait à tant de pauvres dont il était l'appui. M. Boutin faisait les honneurs de chez lui avec une grâce parfaite : j'ai pu en juger souvent ; car il avait arrangé pour moi, disait-il, un dîner du jeudi, où se trouvaient tous mes intimes : Brongniart, Robert et sa femme, Lebrun le poëte, l'abbé Delille, le comte de Vaudreuil, qui ne manquait jamais cette réunion, quand il se trouvait à Paris le jeudi, etc., etc. Nous étions au plus douze personnes à table, et ces dîners étaient si amusants qu'ils me faisaient fausser une fois par semaine la parole que je m'étais donnée de ne jamais dîner hors de chez moi. Ils avaient lieu dans cette charmante maison de M. Boutin, placée sur la hauteur du magnifique jardin qu'il avait nommé Tivoli : à cette époque la rue de Clichy n'était point encore bâtie, et quand on se trouvait là, au milieu d'arbres superbes qui formaient de belles et grandes allées, on pouvait se croire tout à fait à la campagne ; je puis même dire que cette belle habitation me semblait un peu trop isolée ; j'aurais eu peur d'y aller le soir, et je conseillais souvent à M. Boutin de ne jamais revenir seul.

Lorsque j'eus quitté la France, mon frère m'écrivit M. Boutin avait continué ses dîners du jeudi, en

souvenir de moi ; que l'on y buvait à ma santé, ainsi qu'à celle de M. de Vaudreuil, qui avait émigré alors. Pour son malheur, M. Boutin pensa comme M. de Laborde, qui me disait dans une lettre que je reçus de lui à Rome : « Je reste en France ; je suis tranquille. Comme je n'ai jamais fait de mal à personne....... ! » Hélas ! lui aussi, ce bon et aimable M. Boutin n'avait jamais fait de mal à personne : tous deux n'en sont pas moins tombés sous la hache révolutionnaire ; car tous deux étaient riches, et l'on voulait leurs biens. Je ne puis exprimer la douleur que me fit éprouver cette nouvelle ; M. Boutin était un de ces hommes que je regretterai toute ma vie.

Le gouvernement s'empara de tout ce qu'il possédait. Son beau parc fut totalement détruit, à l'exception d'une petite partie dont on fit une promenade à la mode sous le nom de Tivoli, et dans laquelle se donnent, dit-on, de fort belles fêtes que je n'ai jamais vues ; car on pense bien qu'à mon retour en France, je n'ai pas eu le courage de retourner dans ce triste lieu.

M. DE BUFFON

Je suis allée, en 1785, avec mon frère et M. le comte de Vaudreuil, dîner chez cet homme si célèbre comme savant et comme écrivain [1]. Buffon était déjà fort vieux,

[1] Jean-Louis-Leclerc, comte de Buffon, est né à Montbard, (Côte-d'Or), le 7 septembre 1707, et mort, à Paris, le 16 avril 1788.

puisqu'il est mort trois ans après, âgé de quatre-vingt-un ans. Je fus d'abord frappée de la sévérité de sa physionomie ; mais, dès qu'il se fut mis à causer avec nous, nous crûmes voir s'opérer une métamorphose ; car son visage s'anima au point qu'on pouvait dire de lui avec toute vérité que le génie étincelait dans ses yeux. Nous le quittâmes pour aller à table ; lui resta dans son salon, ne mangeant plus alors que des légumes. Son fils et sa jolie belle-fille firent les honneurs du dîner, après lequel nous retournâmes au salon pour y prendre le café. Une conversation s'étant établie, M. de Buffon en fit presque tous les frais, et parut se plaire à la prolonger ; il nous récita de mémoire plusieurs fragments de ses ouvrages, qui nous charmèrent doublement par la chaleur et l'expression qu'y prêtait l'accent de son génie. Nous le quittâmes assez tard, avec un grand regret, et j'étais tellement enthousiasmée de lui, que j'enviais beaucoup le sort de son fils et de sa belle-fille, qui pouvaient tous les jours le voir et l'entendre.

CHAMPFORT

De tous les gens de lettres qui venaient chez moi, il en était un que j'ai toujours détesté, comme par inspiration de l'avenir : c'était Champfort[1]. Je le recevais pourtant très-souvent, par complaisance pour quel-

[1] Sébastien-Roch Nicolas, dit Champfort, est né en 1741, et mort le 13 avril 1794.

ques-uns de mes amis, notamment pour M. de Vaudreuil, dont il avait gagné le cœur, d'autant plus qu'il était malheureux. Sa conversation était fort spirituelle, mais âcre, pleine de fiel et sans aucun charme pour moi, à qui, du reste, son cynisme et sa saleté déplaisaient souverainement.

Son véritable nom était Nicolas; il le changea sur le conseil de M. de Vaudreuil, qui désirait le pousser dans le monde, et même à la cour s'il était possible. M. de Vaudreuil l'avait parfaitement logé chez lui, et, vivant presque toujours à Versailles, en son absence il faisait servir une table pour Champfort et ceux qu'il plaisait à Champfort d'inviter. Enfin, il traitait cet homme comme un frère; et cet homme, quand ses amis les révolutionnaires lui reprochaient plus tard d'avoir vécu dans la maison d'un *ci-devant noble*, répondait lâchement : « Que voulez-vous ? j'étais Platon « à la cour du tyran Denys. » Je vous demande quel tyran c'était que M. de Vaudreuil ! mais aussi quel Platon était-ce que Champfort !

Des liaisons intimes avec Mirabeau, et, par-dessus tout, l'envie des grands, qui, de tout temps, avait rongé son âme, n'avait pas tardé à faire de Champfort un partisan énergumène de la révolution. Oubliant, ou plutôt se rappelant qu'il avait été secrétaire des commandements de M. le prince de Condé et de madame Élisabeth, qui tous deux l'avaient comblé de bienfaits, on sait qu'il se montra un des plus ardents ennemis du trône et de la noblesse. En dépit du proverbe, qui prétend que les loups ne se mangent point entre eux, Champfort fut mis en prison par les

hommes qu'avaient si bien servis sa voix et sa plume; et comme on venait l'arrêter une seconde fois, il se coupa la gorge avec son rasoir.

MM. CHARLES ET ROBERT [1]

J'ai vu monter en ballon les deux premiers hommes qui ont eu le courage de s'élever dans l'air avec une si frêle machine, dont l'invention venait d'être faite très-récemment par Montgolfier. Ces deux hommes étaient Charles et Robert. Ils avaient placé leur ballon sur le grand bassin des Tuileries, et, le jour fixé pour l'ascension [2], une foule telle que je n'en ai jamais vu de

[1] Jacques-Alexandre-César Charles est né, à Beaugency (Loiret), le 12 novembre 1740, et mort, à Paris, le 7 avril 1823. — François Robert est né, en 1737, à la Charmèle (Saône-et-Loire), et mort, le 5 mai 1819, à Heiligenstadt (Saxe). — Charles fut un bon physicien et Robert un géographe distingué.

On raconte de Charles que l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Recherches sur l'électricité médicale*, se présenta un jour chez lui pour l'entretenir de quelques nouvelles découvertes scientifiques. Charles le reçut avec bienveillance, causa gracieusement avec lui; mais ne fut pas bientôt de son avis. Peu à peu la discussion s'échauffa au point que le médecin, à bout de bonnes raisons, eut recours à la force brutale, et tira son épée pour en frapper son adversaire. Charles, vigoureux et voyant sa vie en péril, se jeta aussitôt sur son contradicteur furieux, le désarma, brisa son épée, et lui administra une humiliante correction, puis le chassa de son cabinet. Ce docteur si colère et si vindicatif était le médecin des gardes du corps du comte d'Artois, qui plus tard devint l'ami du peuple, l'ennemi acharné de Louis XVI et des Girondins.

[2] Le 1er décembre 1785.

pareille emplissait le jardin. Quand on eut coupé les cordes et que le ballon s'éleva majestueusement à une si grande hauteur que nous le perdîmes de vue, l'admiration, la peur pour les deux braves que portait la petite nacelle firent pousser un cri général. Beaucoup de personnes, et j'avoue que j'étais du nombre, avaient les larmes aux yeux. Heureusement on apprit peu d'heures après que Charles et Robert étaient descendus sans aucun accident à quelques lieues de Paris, dans un village, où l'arrivée de ces êtres aériens a dû faire une bien vive sensation.

M. Charles était membre de l'Académie des sciences et l'un de nos savants les plus distingués. C'était de plus un excellent homme, aimant la musique avec passion. Il faisait chaque année dans son magnifique cabinet de physique des cours extrêmement suivis, non-seulement par les personnes occupées de sciences, mais aussi par les gens du monde.

DAVID

Je recherchais avec empressement la société de tous les artistes renommés, et principalement celle des artistes qui se distinguaient dans mon art. David [1] venait donc assez fréquemment chez moi, quand tout à coup il n'y parut plus. L'ayant rencontré dans le

[1] Jacques-Louis David est né à à Paris le 31 août 1748, et est mort le 20 décembre 1825 à Bruxelles.

monde, je crus devoir lui adresser quelques reproches aimables à ce sujet. — Je n'aime pas, me dit-il, à me trouver avec des domestiques de condition. — Comment, répondis-je, avez-vous pu remarquer que je traite les personnes de la cour mieux que d'autres personnes ? ne me voyez-vous pas accueillir tout le monde avec les mêmes égards? Et comme il insistait d'un air humoriste : — Ah ! dis-je en riant, je crois que vous avez de l'orgueil, que vous souffrez de n'être pas duc ou marquis. Pour moi, à qui les titres sont parfaitement indifférents, je reçois avec plaisir tous les gens aimables.

Depuis lors David n'est point revenu chez moi. Il fit même rejaillir sur ma personne la haine qu'il portait à quelques-uns de mes amis. La preuve en est que, plus tard, il se procura je ne sais quel gros livre écrit contre M. de Calonne, et dans lequel on n'avait pas manqué d'inscrire toutes les infâmes calomnies dont j'avais été l'objet. Ce livre restait constamment dans son atelier sur un tabouret, toujours ouvert, précisément à la page où il était question de moi. Une pareille méchanceté était si noire et si puérile à la fois, que je n'y aurais point ajouté croyance, si je n'en eusse été instruite par le duc Édouard de Fitzjames, par le comte Louis de Narbonne, et par d'autres gens de ma connaissance qui tous avaient remarqué le fait, et même à plusieurs reprises.

Il faut dire toutefois que David aimait tellement son art, qu'aucune haine ne l'empêchait de rendre justice au talent qu'on pouvait avoir. Après que j'eus quitté la France, j'envoyai à Paris le portrait de Paësiello, que

je venais de faire à Naples. On le plaça au salon en pendant d'un portrait peint par David, mais dont sans doute il était peu satisfait. S'étant approché de mon tableau, il le regarda longtemps, puis, se retournant vers quelques-uns de ses élèves et d'autres personnes qui l'environnaient : « On croirait, dit-il, ma toile peinte par une femme et le portrait de Paësiello peint par un homme. » C'est M. Le Brun, qui m'a rapporté ces paroles pour les avoir entendues ; de plus que j'ai la certitude qu'en toute occasion David ne me refusa point ses éloges.

Il est bien vraisemblable que des louanges aussi flatteuses sur mon talent m'auraient fait oublier tôt ou tard les attaques de David contre ma personne ; mais ce que je n'ai jamais pu lui pardonner, c'est l'atroce conduite qu'il a tenue pendant la Terreur ; ce sont les persécutions exercées lâchement par lui contre un grand nombre d'artistes, entre autres contre Robert, le paysagiste, qu'il fit arrêter et traiter dans la prison avec une sévérité qui allait jusqu'à la barbarie. Il m'aurait été impossible de me retrouver avec un pareil homme. Lorsque je fus rentrée en France, un de nos plus célèbres peintres [1] étant venu chez moi, me dit dans la conversation que David avait un vif désir de me revoir. Je ne répondis pas, et, comme le peintre dont je parle a prodigieusement d'esprit, il comprit que mon silence n'était point celui auquel on peut appliquer le proverbe : *qui ne dit rien consent.*

[1] Le baron Gros.

L'ABBÉ DELILLE

Jacques Delille[1] n'a été toute sa vie qu'un enfant, le plus aimable, le meilleur, et le plus spirituel enfant qu'on puisse voir. On l'appelait *chose légère*, et j'ai toujours été frappée de la justesse de ce mot; car nul homme plus que lui n'effleurait la vie, sans s'attacher fortement à quoi que ce soit au monde. Jouissant de l'heure présente sans songer à l'heure qui devait suivre, il était rare qu'il fixât son esprit sur une pensée profonde. Rien n'était plus facile à qui voulait prendre de l'empire sur lui que de le conduire et de l'entraîner : son mariage en est une bien forte preuve. Avec qui n'avait-il pas gémi de la chaîne qu'il portait, alors qu'il était encore temps de la rompre ! Enfin, un ami le décide à reprendre sa liberté, et lui offre un asile. Delille accepte; ravi, tout à fait résolu, il demande seulement une heure pour aller se munir de quelques effets. Le soir, cet ami, ne le voyant point reparaître, va le chercher. — Eh bien? — Eh bien ! répond Delille, je l'épouse, mon ami; j'espère que tu voudras bien me servir de témoin.

Le comte de Choiseul-Gouffier, avec qui il était intimement lié, et qui partait pour la Grèce, lui avait parlé plusieurs fois du désir qu'il avait de l'emmener avec lui; cependant rien n'était convenu, rien n'était arrêté entre eux pour ce voyage. Le jour du départ, le

[1] L'abbé Jacques Delille est né à Aigueperse, département du Puy-de-Dôme, le 22 juin 1738, et mort à Paris le 13 mai 1813.

comte va chez l'abbé et lui dit : « Je pars à l'instant, venez avec moi, la voiture est prête. » Et l'abbé monte, sans avoir fait aucuns préparatifs, auxquels à la vérité M. de Choiseul avait tout pourvu.

Arrivé à Marseille, Delille se promène sur le rivage, regarde la mer : une profonde mélancolie s'empare de lui. « Je ne pourrai jamais, se dit-il, mettre cette immensité entre mes amis et moi ; non, je n'irai pas plus loin. » Alors il quitte furtivement M. de Choiseul, et va se cacher dans un petit cabaret, un véritable bouchon, où il se croit introuvable ; mais, à force de recherches, M. de Choiseul le découvre, le ramène et l'embarque avec lui.

Éloigné de ses amis, il ne les oublia jamais, et leur donnait souvent de ses nouvelles. Il m'écrivit plusieurs fois d'Athènes ; dans une de ces lettres, il me disait avoir inscrit mon nom sur le temple de Minerve ; ce que m'étant rappelé à Naples, je lui écrivis, à mon tour, qu'avec beaucoup plus de raison j'avais écrit le sien sur le tombeau de Virgile. Je regretterai toujours la perte que j'ai faite et des lettres de l'abbé Delille, et de celles que M. de Vaudreuil m'adressait pendant le voyage qu'il fit en Espagne avec le comte d'Artois, car ces lettres étaient pleines de détails intéressants sur ce pays. Je confiai le tout à mon frère en quittant la France, et dans le temps des visites domiciliaires, mon frère jugea prudent de brûler ces correspondances.

L'abbé Delille a passé sa vie dans la haute société, dont il était le plus brillant ornement. Non-seulement il disait ses vers d'une manière ravissante ; mais son

esprit si fin, sa gaieté si naturelle, donnaient à sa conversation un charme indicible. Personne ne contait comme lui ; il faisait les délices de tous les cercles par mille récits, par mille anecdotes, sans jamais y mêler le fiel ou la satire ; aussi peut-on dire que tout le monde l'aimait, comme on peut dire aussi qu'il aimait tout le monde. Ce dernier mérite, si c'en est un, tenait en lui, je pense, à cette faiblesse de caractère dont j'ai déjà parlé. Il ne savait pas plus haïr que résister, et, dans l'ordinaire de la vie, sa facilité était vraiment rare. Vous avait-il promis de venir dîner chez vous ; au moment de partir pour s'y rendre, s'il arrivait une personne qui vînt le chercher, elle vous l'enlevait, et vous l'attendiez en vain. Je me souviens qu'un jour, comme nous lui reprochions d'avoir ainsi manqué de parole, il nous prouva qu'il avait réponse à tout : « Je me persuade, dit-il, que celui qui vient me chercher est plus pressé que celui qui m'attend. »

Il avait des traits de bonhomie qui rappelaient beaucoup La Fontaine. Un soir qu'il venait de souper chez moi, je lui dis : — L'abbé, il est bien tard ; vous demeurez si loin que je m'inquiète de vous voir retourner à cette heure, menant votre cabriolet ; vous pouvez vous endormir. — J'ai toujours la précaution de porter un bonnet de nuit dans ma poche, répondit-il. Je lui proposai alors de lui faire établir un lit dans mon salon. — Non, non, dit-il, j'ai dans votre rue un ami chez lequel je vais coucher très-souvent ; cela ne le gêne en rien, et je puis m'y rendre à toute heure. Ce qu'il fit aussitôt.

Nul être ne jouissait autant de la vie, n'en effleurait davantage tous les charmes : toujours prêt à rire, à s'amuser, Delille avait une sorte de bonheur qui ressemblait au bonheur d'un enfant. Ce même homme pourtant a déployé la plus grande énergie tant qu'a duré la révolution française. Tout le monde sait avec quel glorieux courage il repoussa Chaumette, procureur de la Commune, qui lui commandait en 1793 une ode à la déesse de la Raison. Delille ne pouvait ignorer que son refus était son arrêt de mort, et c'est alors qu'il fit ce beau dithyrambe sur l'immortalité de l'âme ; il le lut à Chaumette, et, quand il en fut à ces vers :

> Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
> Des éternelles lois renversez les autels ;
> Lâches oppresseurs de la terre,
> Tremblez, vous êtes immortels !

il s'arrêta, regarda le tribun, et répéta d'une voix forte et assurée : « vous aussi, tremblez, vous êtes immortel. » Chaumette, quoique fort interdit, murmura quelques menaces : — Je suis tout prêt, répondit Delille, je viens de vous lire mon testament. Pour cette fois le courage de l'honnête homme eut un heureux succès, car Chaumette le quitta pour aller dire à ses amis qu'il n'était pas encore temps de faire mourir Delille, et depuis il ne cessa de le protéger. Le poëte n'en crut pas moins qu'il était prudent d'émigrer ; il passa en Angleterre, où il se vit accueilli et recherché par tout ce qu'on y trouvait de personnes distinguées et recommandables.

Sa muse garda toujours son feu sacré pour ses rois légitimes. Sous le règne de l'usurpateur qui faisait trembler le monde entier, il fit paraître son poëme de *la Pitié*, et, rentré en France, il eut le courage, plus rare peut-être, de résister aux feintes caresses d'un pouvoir absolu. Il ne craignit pas de s'exposer à la disgrâce pour conserver sa propre estime, l'estime de ses amis et l'admiration générale, dont il a joui jusqu'à son dernier jour.

LA COMTESSE DE FLAHAUT

Parmi les femmes les plus distinguées que j'ai connues avant la révolution, je ne dois pas oublier l'auteur d'*Adèle de Sénanges*, d'*Eugène de Rothelin*, et de plusieurs autres ouvrages charmants, que tout le monde a lus pour le moins une fois. Madame de Flahaut, aujourd'hui madame de Souza[1], n'écrivait point encore quand j'ai fait connaissance avec elle. Son fils, qui est maintenant pair de France, était alors un enfant de trois ou quatre ans. Elle-même était fort jeune. Elle avait une jolie taille, un visage charmant, les yeux les plus spirituels du monde, et tant d'amabilité qu'un de mes plaisirs était d'aller passer la soirée chez elle, où le plus souvent je la trouvais seule.

[1] Adélaïde-Marie Émilie Filleul, comtesse de Flahaut, puis marquise de Souza-Bothelhi, est née le 14 mars 1761 à Paris, et morte en cette même ville le 20 avril 1836.

A mon retour en France j'avais un grand désir de revoir madame de Flahaut. Une multitude d'affaires, d'occupations diverses, m'en ont empêchée pendant si longtemps, qu'ensuite je n'ai plus osé me présenter chez elle. Si le hasard fait qu'elle lise ces lignes, elle saura du moins que je suis bien loin de l'avoir oubliée.

LE DOCTEUR FRANKLIN

Je vis pour la première fois le docteur Franklin[1] lorsque je faisais le portrait de Monsieur, depuis Louis XVIII; il venait avec les ambassadeurs faire sa visite de cour; je fus frappée de son extrême simplicité : il était vêtu d'un habit gris tout uni, ses cheveux plats, sans poudre, tombaient sur ses épaules, et si ce n'eût été son noble visage, je l'aurais pris pour un gros fermier, tant il faisait contraste avec les autres diplomates, qui tous étaient poudrés, en grande tenue, et chamarrés d'or et de cordons.

Nul homme à Paris ne fut plus à la mode, plus recherché que le docteur Franklin: la foule courait après lui dans les promenades et les lieux publics; les chapeaux, les cannes, les tabatières, tout était *à la Franklin*, et l'on regardait comme une bonne fortune d'être invité à un dîner où se trouvait ce célèbre personnage. Je puis dire toutefois qu'il ne suffisait pas

[1] Benjamin Franklin est né à Boston, le 17 janvier 1706, et mort à Philadelphie, le 17 avril 1790.

de se rencontrer avec lui, fût-ce même très-fréquemment, pour satisfaire la curiosité qu'il excitait; je l'ai beaucoup vu chez madame Brion, qui habitait constamment Passy; Franklin passait là toutes ses soirées; madame Brion et ses deux filles faisaient de la musique, qu'il semblait écouter avec plaisir, mais dans les intervalles des morceaux, je ne lui ai jamais entendu dire un seul mot; aussi je fus tentée de croire que le docteur était voué au silence.

LE COMTE D'ESPINCHAL

Voici un homme dont les affaires, les plaisirs, en un mot toute l'existence, se bornaient à savoir, jour par jour, tout ce qui se passait dans Paris. Le comte d'Espinchal était toujours instruit le premier d'un mariage, d'une intrigue amoureuse, d'une mort, de la réception ou du refus d'une pièce de théâtre, etc.; au point que, si l'on avait besoin d'un renseignement quelconque sur qui ou sur quoi que ce fût au monde, on se disait aussitôt : Il faut le demander à d'Espinchal. On imagine bien que, pour être aussi parfaitement au fait, il fallait qu'il connût une prodigieuse quantité de gens; aussi ne pouvait-il marcher dans la rue sans saluer quelqu'un à chaque pas, et cela depuis le grand seigneur jusqu'au garçon de théâtre, depuis la duchesse jusqu'à la grisette et la fille entretenue.

En outre, le comte d'Espinchal allait partout. On

était certain, ne fût-ce que pour un moment, de le voir dans la matinée aux promenades, aux courses de chevaux, au salon, et, le soir, à deux ou trois spectacles. Je n'ai vraiment jamais su quel temps il prenait pour se reposer et même pour dormir; car il passait presque toutes ses nuits dans les bals.

A l'Opéra ainsi qu'à la Comédie-Française, il savait au juste à qui appartenaient toutes les loges, dont la plupart, il est vrai, étaient à cette époque louées à l'année. On le voyait se les faire ouvrir l'une après l'autre pour rester cinq minutes dans chacune; car trop d'affaires l'appelaient de tous côtés pour qu'il fît de longues visites. Il n'y mettait que le temps d'apprendre quelques nouvelles de plus.

Heureusement le comte d'Espinchal n'était point méchant, autrement il aurait pu brouiller bien des ménages, causer bien des ruptures de liaisons d'amour ou d'amitié, enfin nuire à beaucoup de gens. Il n'était pas même très-bavard et savait se taire avec les personnes intéressées dans les mystères sans nombre qu'il parvenait à découvrir. Il suffisait à sa satisfaction personnelle d'être parfaitement au courant de tout ce qui se passait à Paris et à Versailles; mais, pour parvenir à ce but, il ne négligeait aucun soin, et bien certainement il était plus au fait de mille choses que ne l'était le lieutenant de police.

Une pareille manie est si bizarre, qu'afin de faire croire à sa réalité, je vais raconter un trait qui, dans le temps, a été connu de tout Paris. Un jour, ou plutôt une nuit, le comte d'Espinchal se trouvait au bal de l'Opéra. Ce bal n'était point alors ce qu'il est devenu

maintenant; la bonne compagnie le fréquentait, et les plus honnêtes femmes de la cour et de la ville ne se refusaient pas le plaisir d'y aller, masquées jusqu'aux dents, comme on disait; mais pour M. d'Espinchal il n'existait point de masque; du premier coup d'œil il reconnaissait son monde : aussi tous les dominos le fuyaient-ils comme la peste. Il se promenait dans la salle quand il remarqua un homme *qu'il ne connaissait pas*, et qui courait de côté et d'autre, pâle, effaré, s'approchant de toutes les femmes en dominos bleus, puis s'éloignant aussitôt d'un air désespéré. Le comte n'hésite pas à l'aborder, et lui dit avec intérêt : — Vous me paraissez en peine, Monsieur. Si je pouvais vous être bon à quelque chose, j'en serais charmé. — Ah! Monsieur, répond l'inconnu, je suis le plus malheureux des hommes. Imaginez que ce matin je suis arrivé d'Orléans avec ma femme, qui m'a tourmenté pour la mener au bal de l'Opéra. Dans cette foule, je viens de la perdre, et la pauvre petite ne sait pas le nom de l'hôtel, pas même le nom de la rue où nous sommes descendus. — Calmez-vous, calmez-vous, dit le comte d'Espinchal, je vais vous conduire près d'elle. Madame votre femme est assise dans le foyer à la seconde fenêtre. C'était la dame en effet. Le mari, transporté de joie, se confond en remercîments : — Mais comment se fait-il, Monsieur, que vous ayez deviné?... — Rien n'est plus simple, répond le comte d'Espinchal : madame étant la seule femme du bal que je ne connaisse pas, j'avais déjà bien pensé qu'elle devait être arrivée de province très-nouvellement.

Quand je suis revenue à Paris, sous le consulat, j'ai

revu le comte d'Espinchal : — Eh bien! lui dis-je, vous devez être furieusement désorienté ; vous ne connaissez plus personne dans les loges de l'Opéra et de la Comédie. Pour toute réponse, il leva les yeux au ciel. Il est mort peu de temps après, d'ennui sans doute; car il n'était pas extrêmement vieux. On assure qu'avant de mourir, il brûla une énorme quantité de notes qu'il avait l'habitude d'écrire chaque soir. J'avais en effet entendu parler de ces notes par plusieurs personnes que peut-être elles effrayaient. Il est certain qu'elles auraient pu fournir la matière d'un ouvrage très-piquant, mais bien certainement aussi très-scandaleux.

MADAME DE GENLIS

J'ai connu madame de Genlis [1] avant la révolution. Elle vint me voir, me présenta aux jeunes princes d'Orléans, dont elle faisait l'éducation, puis, peu de temps après elle m'amena Paméla, qui me parut aussi jolie qu'on peut l'être. Madame de Genlis était coquette pour cette jeune personne, dont elle cherchait

[1] Madame Félicité Ducrest, comtesse de Genlis, est née en 1746, près d'Autun, et morte à Paris, vers la fin de 1830. Elle est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et a publié ses mémoires, où elle n'a pas oublié de parler de sa beauté, de son esprit et de ses talents. Madame de Genlis, qui à quatorze ans n'avait encore reçu aucune instruction, se livra plus tard avec tant d'ardeur à l'étude qu'elle parvint à parler l'anglais, l'allemand et l'italien, et à dessiner et peindre avec succès.

faire valoir les charmes. Je me rappelle qu'elle lui faisait prendre différentes attitudes, lever les yeux au ciel, donner à son beau visage diverses expressions, et quoique tout cela fût fort agréable à voir, il me parut qu'une aussi profonde étude de coquetterie pourrait un jour beaucoup trop profiter à son écolière.

La conservation de madame de Genlis m'a toujours semblé préférable à ses ouvrages, quoiqu'elle en ait fait de charmants, notamment *Mademoiselle de Clermont*, que je regarde comme son chef-d'œuvre. Mais lorsqu'elle causait, son langage avait un certain abandon, et sur plusieurs points une certaine franchise, qui manquent souvent à ses écrits. Elle racontait d'une manière ravissante, et pouvait raconter beaucoup ; car nul, je crois, n'avait vu, soit à la cour, soit à la ville, plus de personnes et plus de choses qu'elle n'en avait vues. Ses moindres discours avaient un charme dont il est difficile de donner l'idée. Ses expressions avaient tant de grâce, le choix de tous ses mots était de si bon goût, qu'on aurait voulu pouvoir écrire tout ce qu'elle disait. Au retour de mes voyages, elle vint un matin chez moi, et, comme elle m'avait annoncé sa visite, j'en avertis plusieurs personnes de ma connaissance, dont quelques-unes n'aimaient point madame de Genlis. A peine eut-elle causé, pendant une demi-heure, qu'amis et ennemis, tous furent ravis, et comme enchanté par sa conversation si brillante.

Madame de Genlis n'a jamais dû être précisément jolie ; elle était assez grande et très-bien faite ; elle avait beaucoup de physionomie, son regard et son

sourire étaient très-fins. Je pense que sa figure aurait pris difficilement l'expression de la bonté ; mais elle prenait toute autre expression avec une mobilité prodigieuse.

GINGUENÉ

Ginguené [1] m'avait été présenté par Lebrun, le poëte, comme son ami intime, en sorte qu'il venait quelquefois à mes soirées, quoiqu'il ne me plût sous aucun rapport. Je lui trouvais un esprit sec, sans charme et sans gaieté ; il n'était pas en harmonie avec ma société, et ses œuvres m'étaient tout aussi antipathiques que sa conversation. En 1789, il nous lut une ode qu'il venait de faire pour M. Necker. Cette ode pouvait passer pour le programme de 1793, il y parlait de victimes et soutenait qu'on ne pouvait régénérer la France sans répandre du sang. Des opinions aussi atroces me faisaient frissonner. Le comte de Vaudreuil, qui était présent, ne dit rien, mais nous nous regardâmes, et je vis bien qu'ainsi que moi, il devinait l'homme.

Ginguené ne quittait guère son ami Lebrun-Pindare. Sitôt après la mort de celui-ci, il alla trouver madame Lebrun, qui par parenthèse avait été cuisinière, et lui demanda les manuscrits de Lebrun, dont il désirait se faire éditeur. Madame Lebrun les lui remit

[1] Pierre-Louis Ginguené est né à Rennes, le 25 avril 1748, et mort à Paris, le 11 novembre 1816.

tous. En les feuilletant pour les mettre en ordre, Ginguené fut un peu saisi de trouver plus de cent épigrammes faites contre lui-même ; quelques-unes étaient atroces. On conçoit que l'éditeur les mit toutes de côté ; mais je l'ai toujours soupçonné de s'être vengé en faisant imprimer trop de choses faibles et inutiles dans les œuvres de Lebrun, ce qui nuit beaucoup à un recueil qui pouvait être excellent.

Tout le monde sait que, la révolution venue, Ginguené s'y jeta à corps perdu, et qu'il témoigna hautement son regret de n'avoir pas été à même de pouvoir voter la mort de Louis XVI[1].

MADAME GRIMOD DE LA REYNIÈRE

Après mon mariage, je suis allée souper chez madame de La Reynière, et passer quelques soirées dans le bel hôtel que son mari avait fait bâtir rue des Champs-Élysées, où se réunissait la meilleure compagnie de Paris. Madame de La Reynière était née de Jarente. Sa famille, noble, mais très-pauvre, lui avait fait épouser M. Grimod, un de nos plus riches finan-

[1] Le tombeau de Ginguené, qui se voit au cimetière dit du Père-Lachaise, près du tombeau de Parny et de l'abbé Delille, porte l'inscription suivante composée par Ginguené lui-même.

Celui dont la cendre est ici
Ne sut dans le cours de sa vie
Qu'aimer ses enfants, sa patrie,
Les arts, l'étude et sa Nancy.

ciers [1], et tout en elle annonçait la contrariété qu'elle éprouvait à porter ce nom bourgeois. Elle avait été belle, très-grande et très-maigre. Son air noble et fier était remarquable. Elle s'était rendue la maîtresse souveraine de la maison, dans laquelle elle recevait toujours avec la plus grande dignité, afin qu'on ne perdît pas le souvenir de sa naissance. Comme on demandait un jour à Doyen le peintre, qui venait de dîner chez elle, ce qu'il pensait de madame de La Reynière : Elle reçoit fort bien, répondit-il, mais je la crois attaquée de noblesse.

Son mari était un bon homme dans toute l'étendue du terme, facile à vivre, ne disant jamais de mal de personne; néanmoins on le tournait en ridicule, ou plutôt on s'amusait de lui pour la prétention qu'il avait de savoir peindre et de savoir chanter ; ces deux prétendus talents occupaient toutes ses journées, l'un le matin et l'autre le soir ; il avait une peur horrible du tonnerre, au point d'avoir fait arranger dans ses caves une chambre tapissée d'un double taffetas, dans laquelle je suis descendue par curiosité. Dès qu'un orage commençait, il se réfugiait sous cette voûte, où l'un de ses gens battait de toutes ses forces sur un gros tambour tant que grondait la foudre; nulle puissance humaine n'aurait pu le faire sortir de sa cachette avant que le ciel eût repris sa sérénité. Comme il soutenait cependant qu'il n'avait point peur du tonnerre, qu'il ne se réfugiait dans cette cave

[1] La bonne chère qu'on faisait chez lui y attirait beaucoup de monde, mais comme il avait fort peu d'esprit, ses convives disaient de lui : On le mange bien, mais on ne le digère pas.

que pour éviter la vive impression que l'orage faisait sur ses nerfs, on eut la malice d'enlever cette excuse au pauvre homme : un jour il était allé faire sa partie à la Muette chez la duchesse de Polignac, qui habitait ce château pendant l'été ; on dressa la table de jeu près d'une fenêtre ouvrant sur le parc, au bas de laquelle le comte de Vaudreuil avait fait placer deux fusées-pétards. M. de La Reynière était à jouer tranquillement, car le temps était fort calme, quand tout à coup on mit le feu à la pièce d'artifice, dont il eut une telle frayeur, qu'en s'écriant : le tonnerre ! le tonnerre ! il se trouva presque mal. On parvint bientôt à le rassurer en lui expliquant cette mauvaise plaisanterie ; toutefois il n'en fut pas moins prouvé que le tonnerre n'agissait point sur ses nerfs, mais qu'il en avait peur.

La société de madame de La Reynière se composait des personnes les plus distinguées de la cour et de la ville ; elle atirait aussi chez elle les hommes célèbres dans la littérature. L'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, y passait sa vie ; le comte d'Adhémar, si spirituel et si aimable, y venait presque tous les soirs, ainsi que le comte de Vaudreuil, et le baron de Bezenval, colonel général des Suisses. Les grandes soirées de madame de La Reynière rassemblaient habituellement les plus charmantes femmes de la cour ; c'est là que j'ai fait connaissance avec la comtesse de Ségur, qui était alors aussi jolie que bonne et aimable. Sa douceur, son affabilité, la faisaient aimer dès le premier abord ; elle ne quittait pas son beau-père, le maréchal de Ségur, vieux et in-

firme, qui trouvait en elle une véritable Antigone. Son mari, connu par son esprit et ses talents littéraires, était, à cette époque, ambassadeur en Russie.

Pour qu'il ne manquât rien au charme des soirées de madame de La Reynière, on y faisait très-souvent de la musique dans la galerie, et c'était Sacchini, Piccini, Garat, Richer, et autres célèbres artistes, qui l'exécutaient. Enfin il serait difficile maintenant de faire comprendre avec quelles délices on se rassemblait dans ce bel hôtel; quelle aménité, quelles bonnes manières régnaient dans ces salons remplis de personnes charmées de se trouver ensemble. Au reste, à l'époque dont je parle, il existait plusieurs maisons de ce genre; et je citerai surtout celles des maréchales de Boufflers et de Luxembourg. Quoique l'on soit forcé d'avouer que ces deux grandes dames ne passaient point pour les femmes les plus morales de leur temps, les jeunes femmes se rendaient chez elles avec empressement; c'est là, me disaient-elles, que nous prenons les meilleures leçons du ton de la bonne compagnie, et que nous recevons les meilleurs conseils. La marquise de Boufflers, belle-fille de la maréchale et mère de ce chevalier de Boufflers si connu par son esprit, est l'auteur d'une charmante chanson, espèce de code social, que je copie ici, parce qu'elle est peu connue :

Sur l'air : *Sentir avec ardeur flamme discrète.*

Il faut dire en deux mots ce que l'on veut dire,
Les longs propos sont sots.
Il faut savoir lire

Avant que d'écrire,
Et puis dire en deux mots ce que l'on veut dire.
Les longs propos sont sots.
Il ne faut pas toujours parler,
Citer,
Dater,
Mais écouter;
Il faut savoir trancher l'emploi,
Du moi,
Du moi,
Voici pourquoi :
Il est tyrannique,
Trop académique ;
L'ennui, l'ennui
Marche avec lui.
Je me conduis toujours ainsi
Ici;
Aussi
J'ai réussi.

Pour en revenir à madame de La Reynière, devenue veuve, il lui restait un fils, bien éloigné de partager la fierté nobiliaire de sa mère et, qui, sous ce rapport, a dû la désespérer plus d'une fois. D'abord il s'obstinait à se faire appeler Grimod de La Reynière et le plus souvent Grimod tout court. Ensuite, il avait pris en tendresse sa parenté du côté paternel, et sans cesse aux grands dîners de sa mère, il parlait devant toute la cour de son oncle l'épicier, de son cousin le parfumeur, ce qui mettait la pauvre femme au supplice.

Ce Grimod de La Reynière avait beaucoup d'esprit, quoiqu'il se plût à se montrer original en toute espèce de choses. Jamais, par exemple, il ne posait son chapeau sur sa tête ; mais comme il avait prodigieusement de cheveux, son valet de chambre en construisait un toupet d'une hauteur démesurée. Un jour qu'il

se trouvait à l'amphithéâtre de l'Opéra, où l'on représentait un nouveau ballet, un homme de petite taille, placé derrière lui, maudissait tout haut ce mur de nouvelle espèce qui lui cachait totalement le théâtre; las de ne rien voir, le petit commença par introduire un de ses doigts dans le toupet, puis deux, et finit par former une sorte de lorgnette, à laquelle il appliqua son œil. Pendant tout ce manége, M. de La Reynière ne bougea pas, ne dit mot; mais, le spectacle fini, il se lève, arrête d'une main le monsieur qui s'apprêtait à sortir, et de l'autre tirant un petit peigne de sa poche : « Monsieur, dit-il avec un grand sang-froid, je vous ai laissé faire tout ce qu'il vous a plu de mon toupet pour vous aider à voir le ballet à votre aise; mais je vais souper en ville; vous sentez qu'il ne m'est pas possible de me présenter dans l'état où vous avez mis ma coiffure, vous allez donc avoir la bonté de la raccommoder, ou nous nous couperons demain la gorge ensemble. — Monsieur, répondit l'inconnu en riant, à Dieu ne plaise que je me batte avec un homme aussi complaisant que vous l'avez été pour moi; je vais faire de mon mieux; » et, prenant le petit peigne, il rapprocha les cheveux tant bien que mal, après quoi tous deux se séparèrent les meilleurs amis du monde.

LA MARQUISE DE GROLLIER.

Madame de Grollier [1], quoiqu'elle recherchât peu le monde, était connue de toute la haute société, dont elle faisait le charme et l'ornement par son esprit supérieur. L'éducation qu'elle avait reçue était fort au-dessus de celle que reçoivent habituellement les femmes : elle savait le grec, le latin, et connaissait parfaitement les maîtres classiques ; mais, dans un salon, elle ne montrait jamais que son esprit et cachait son savoir. Une personne médiocre peut se prévaloir avec orgueil de quelque légère instruction ; madame de Grollier, toujours simple, toujours naturelle, n'annonçait aucune prétention et n'avait aucune pédanterie.

Dans les premiers temps de mon mariage, j'allais fort rarement dans le monde, je préférais aux nombreuses réunions les très-petits comités de la marquise de Grollier ; il m'arrivait même souvent, ce que j'aimais beaucoup mieux, de passer ma soirée entière seule avec elle. Sa conversation, toujours animée, était riche d'idées, pleine de traits, et pourtant on ne pourrait citer, parmi tant de bons mots qui lui échappaient sans cesse, un seul mot qui fût entaché de médisance ; ceci est d'autant plus remarquable, que cette femme si supérieure devait à son tact, à l'extrême finesse de son esprit, une parfaite connaissance des hommes, et qu'elle était un peu misanthrope ; plus d'une fois ses discours

[1] Madame de Fuligny-Damas, marquise de Grollier, est née le 21 décembre 1742, et morte en 1828.

m'en fournirent la preuve; par exemple, elle avait un chien qui, lorsqu'elle fut devenue sourde et aveugle, faisait le bonheur de tous ses instants; j'en avais un aussi que j'aimais beaucoup. Un jour que nous nous entretenions ensemble de l'attachement et de la fidélité de nos deux petites bêtes : — Je voudrais, dis-je, que les chiens pussent parler, ils nous diraient de si jolies choses ! — S'ils parlaient, ma chère, répondit-elle, ils entendraient, et ils seraient bientôt corrompus.

Madame de Grollier peignait les fleurs avec une grande supériorité. Bien loin que son talent fût ce qu'on appelle un talent d'amateur, beaucoup de ses tableaux pourraient être placés à côté de ceux de Van Spaendonck, dont elle était l'élève; elle parlait peinture à merveille, comme elle parlait de tout, au reste, car je ne suis jamais sortie du salon de madame de Grollier, sans avoir appris quelque chose d'intéressant ou d'instructif; aussi je ne la quittais qu'avec regret, et j'avais tellement l'habitude d'aller chez elle, que mon cocher m'y menait sans que je lui disse rien, ce qu'elle m'a bien souvent rappelé d'un air tout aimable.

Comme il faut des ombres aux tableaux, quelques personnes ont reproché à madame de Grollier de l'exagération dans ses sentiments et dans ses opinions. Il est bien certain que, sur toute espèce de choses, elle avait un peu d'exaltation dans l'esprit; mais il en résultait tant de générosité de cœur, tant de noblesse d'âme, qu'elle a dû à cette façon d'être des amis véritables et dévoués, qui lui sont restés fidèles jusqu'à son dernier jour. Personne, d'ailleurs, n'avait

autant que madame de Grollier, ce charme dans les manières, ce ton parfait, que l'on ne connaît plus aujourd'hui et qui semble avoir fini avec elle ; car, hélas ! elle a fini, et cette pensée est une des bien tristes pensées de ma vie; elle a fini, jouissant encore des hautes facultés de son esprit. J'ai su que, peu d'instants avant d'expirer, elle se souleva sur son séant, et, les yeux levés au ciel, ses cheveux blancs épars, elle adressa à Dieu une prière qui fit fondre en larmes et saisit d'admiration tous ceux qui l'écoutaient. Elle pria pour elle, pour son pays, pour cette restauration qu'elle croyait devoir assurer le bonheur des Français. Elle parla longtemps comme Homère, comme Bossuet, et rendit le dernier soupir.

LE PRINCE HENRI DE PRUSSE

Lorsque la comtesse de Sabran me présenta chez elle au prince Henri de Prusse [1], frère du grand Frédéric, je voyais ce prince pour la première fois, et je ne saurais dire combien je le trouvai laid. Il pouvait avoir à peu près cinquante-cinq ans à cette époque, le roi de Prusse étant de beaucoup son aîné. Il était petit, mince, et sa taille, quoiqu'il se tînt fort droit, n'avait aucune noblesse. Il avait conservé un accent allemand

[1] Frédéric-Louis, prince Henri de Prusse, second frère du grand Frédéric, est né à Berlin, le 18 janvier 1720, et mort au château de Rheinsberg, le 3 août 1802.

très-marqué, et grasseyait excessivement. Quant à la laideur de son visage, elle était au premier abord tout à fait repoussante. Cependant avec deux gros yeux, dont l'un à droite et l'autre à gauche, son regard n'en avait pas moins je ne sais quelle douceur, qu'on remarquait aussi dans le son de sa voix, et, lorsqu'on l'écoutait, ses paroles étant toujours d'une obligeance extrême, on s'accoutumait à le voir.

Sa valeur guerrière est assez connue pour qu'il soit inutile d'en parler; on sait qu'il aimait la gloire en digne frère de Frédéric; mais ce qu'il faut dire, c'est qu'il était aussi sensible à un trait d'humanité qu'à un trait d'héroïsme : il était bon et faisait un très-grand cas de la bonté dans les autres.

Il avait pour les arts, et surtout pour la musique, une véritable passion, au point qu'il voyageait presque toujours avec son premier violon afin de pouvoir cultiver son talent en route. Ce talent était assez médiocre, cependant le prince Henri ne laissait échapper aucune occasion de l'exercer. Durant tout le séjour qu'il a fait à Paris, il est venu constamment à mes soirées musicales, il ne redoutait point la présence des premiers virtuoses, et je ne l'ai jamais vu refuser de faire sa partie dans un quatuor à côté de Viotti qui jouait le premier violon.

LA COMTESSE D'HOUDETOT.

J'ai connu la comtesse d'Houdetot longtemps avant la révolution ; elle s'entourait alors de tout ce

qu'il y avait à Paris d'hommes d'esprit et d'artistes célèbres. Comme j'avais un grand désir de la voir, madame de Verdun, mon amie, qui la connaissait intimement, me conduisit à Sannois, où madame d'Houdetot avait une maison, et me fit inviter à passer la journée. Je savais qu'elle n'était point jolie, mais d'après la passion qu'elle avait inspirée à J.-J. Rousseau, je pensais au moins lui trouver un visage agréable; je fus donc bien désappointée en la voyant si laide, qu'aussitôt son roman s'effaça de mon imagination; elle louchait d'une telle manière, qu'il était impossible, lorsqu'elle vous parlait, de deviner si c'était à vous que s'adressaient ses paroles ; à dîner, je croyais toujours qu'elle offrait à une autre personne ce qu'elle m'offrait, tant son regard était équivoque ; il faut dire toutefois que son aimable esprit pouvait faire oublier sa laideur. Madame d'Houdetot était bonne, indulgente, chérie avec raison de tous ceux qui la connaissaient, et, comme je l'ai toujours trouvée digne d'inspirer les sentiments les plus tendres, j'ai fini par croire, après tout, qu'elle a pu inspirer de l'amour.

Madame d'Houdetot est restée le plus aimable type de la société française du dix-huitième siècle; elle en est la vive et gracieuse expression ; toute française par l'esprit, le cœur et les grâces cavalières, légère dans son allure, mais fidèle à ses sentiments, comme le constate Jean-Jacques Rousseau en soupirant. C'est ce qui nous engage à compléter ici le portrait qu'a tracé d'elle madame Vigée Le Brun, en le faisant suivre de notes biographiques sur elle et ses descendants.

« Ce ne sont pas quelques pages, c'est un volume qu'il faudrait lui consacrer, » — dit fort bien M. Paul Boiteau, dans l'appendice de son excellente édition des *Mémoires* de madame d'Épinay, où il est si souvent question de madame d'Houdetot. — « Elle fut si bonne, si simple, si vraie, si douce, si décente, et elle a laissé de si jolis mots pleins de cœur, et de si jolis vers pleins de simplicité et de grâce !

« Sa vie fut longue et constamment heureuse. Laclos a dit d'elle, lui qui n'était pas toujours indulgent : « Madame d'Houdetot vécut avec des athées, avec des dévots, avec des prudes, avec des étourdis, et vécut avec tous sans leur sacrifier rien de son caractère primitif : ils n'eurent pas également à s'en louer ; aucun n'eut à s'en plaindre. » De toutes les compagnies, et du plus grand monde, même du monde de la cour, madame d'Houdetot, l'amie de la reine Marie Leczinska, de Necker, du maréchal de Bauveau, n'eut pas à gémir lorsque l'ancienne société disparut. Elle jugeait les événements et les hommes avec cette sérénité qui est le fond de la vraie philosophie, et on lui en savait gré. Qui, d'ailleurs, après 1789, eût osé toucher au bonheur de celle que Jean-Jacques avait uniquement aimée ?

« Sur la fin de sa vie, madame d'Houdetot parlait de Rousseau sans détour et avec une juste amitié. Elle declarait que Grimm avait eu de grands torts envers lui. Son buste et celui de Saint-Lambert étaient dans son jardin de Sannois, et elle disait : « Ce sont des amis dont je conserve le souvenir. » Saint-Lambert, qui était devenu rigoureux pour Rousseau, ne put jamais l'engager contre sa mémoire dans la querelle des philosophes, et ce qu'elle en pensait de plus sévère, c'est ce qu'elle écrivit de sa main sur l'exemplaire de *la Nouvelle Héloïse* que Jean-Jacques copia pour elle.

— « Ce manuscrit, dit-elle, fut pour moi le gage de l'attachement d'un homme célèbre ; son triste caractère empoisonna sa vie, mais la postérité n'oubliera jamais ses talents. S'il eut l'art, trop dangereux peut-être, d'excuser aux yeux de la vertu les fautes d'une âme passionnée, n'oublions pas qu'il voulut surtout apprendre à s'en relever, et qu'il chercha constamment à nous faire aimer cette vertu, qu'il n'est peut-être pas donné à la faible humanité de suivre toujours. »

« Madame d'Épinay nous ferait croire que M. d'Houdetot ne rendait pas sa femme heureuse, mais ce serait une erreur. Il lui laissait toute sa liberté, et, dans leurs vieux jours surtout, il témoigna souvent le regret de n'avoir pas eu le droit de prétendre occuper tout son cœur. En 1793 (l'année où mourait la femme que, de son côté, il aimait depuis plus de quarante-cinq ans), il faisait toutes

les boutiques de Paris, un jour de disette et d'émeute, afin de trouver de la poudre pour les cheveux de madame d'Houdetot, qui, alors encore (elle avait soixante-cinq ans) étaient admirables. C'était, dit-on, un beau vieillard à cette époque. Il ne mourut qu'en 1806, ayant jusqu'au bout respecté la liaison de sa femme et de Saint-Lambert, qui paraissait être le véritable maître de la maison, et qui, surtout à la fin, se permettait seul d'être jaloux. On raconte à ce propos que, lorsque M. et madame d'Houdetot célébrèrent la cinquantième année de leur mariage, l'apoplectique Saint-Lambert fit une scène fort inattendue. Madame d'Houdetot était, du reste, aux petits soins pour lui, et jusqu'à en paraître ridicule. On se retirait chez elle à dix heures, lorsqu'on était à la campagne; mais elle restait jusqu'à minuit à jouer au loto avec Saint-Lambert. L'heureux homme qui, pendant plus de cinquante ans, fut le maître absolu d'une telle âme! Ce n'était pas au moins faute d'esprit qu'elle s'assujettissait de la sorte, ni par un sentiment d'admiration excessive pour le poëte, car elle a fait peut-être plus de vers à rappeler que Saint-Lambert. Lors de sa dernière maladie, Saint-Lambert lui disait : « Mourons ensemble. — Vivons ensemble, » répondait-elle. Et M. d'Houdetot, au spectacle d'une amitié si constante, ne pouvait s'empêcher de dire : « Ah! nous aurions été bien heureux! »

Il avait commencé, en effet, par être joueur, mais un jour qu'il revint, ayant perdu une si grosse somme qu'il lui fallut recourir à la dot de sa femme, elle lui fit jurer de ne plus jouer, et il ne joua plus jamais. C'était donc, à n'en pas douter, un honnête homme. Il n'était pas non plus si ladre, et quand madame d'Épinay, Francueil et toute la compagnie, en 1751, vinrent faire à sa terre de la Meilleraye la visite qui rendit madame d'Épinay si malheureuse, il y eut dans ses bois une promenade aux flambeaux dont on garda longtemps le souvenir, et qui parut quelque chose de royal.

« Ce Saint-Lambert, dit quelque part madame Du Deffand, est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même. Sans les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux, il aurait bien peu de chose à dire. » Il y a du vrai dans cette boutade, mais il était élégant, mais il aimait la nature, sans savoir bien la chanter, et, tout en vivant dans les cercles les plus raffinés, c'était par le sentiment des grandes pensées naturelles qu'il s'était longtemps senti de l'affection pour Rousseau. Parfait honnête homme, en outre, il n'avait pas deux morales ou deux justices, comme Grimm et tant d'autres. C'est l'ensemble de ces qualités que madame d'Houdetot aima en lui si fidèlement. Reçu à l'Académie française en 1770, il venait

d'être, en 1803, appelé dans la classe de l'Institut qui la remplaçait lorsque, le 9 février de cette année, il mourut dans les bras de son amie.

La mort de madame d'Houdetot fut plus douce encore. Toute sa famille l'entourait lorsqu'elle ferma les yeux, la tête libre, et achevant de parler du plaisir qu'elle avait senti à vivre, comme une élève de Platon. Elle expira le jeudi 28 janvier 1813.

Elle avait trouvé pour ses tout derniers jours un ami selon son cœur qui remplaça Saint-Lambert, M. d'Houdetot et tous les amis disparus. C'est M. de Sommariva, l'ancien vice-président de la République cisalpine, qui, jeune encore, vint, au commencement de l'Empire, vivre à Paris et y dépenser dans la grande culture et en collections d'œuvres d'art une des plus belles fortunes de l'époque. M. de Sommariva possédait, avec les terres de M. de Bellegarde, les plus précieux souvenirs de la famille, et c'est le culte des souvenirs qui fit que madame d'Houdetot aima si tendrement le dernier venu. Elle écrivit dans son testament : « J'ordonne que mon cœur soit mis à part et porté dans le tombeau de mon père et de ma mère, à Épinay. » Mais ce tombeau se trouvait dans la chapelle domestique du château, et depuis 1789 la loi défendait les inhumations ailleurs que dans le terrain public. Le cœur de madame d'Houdetot fut donc mis dans le cimetière d'Épinay.

Quelques jours après la mort de madame d'Houdetot (le 6 février 1813), il parut dans le *Journal des Debats* (*Journal de l'Empire*) un article nécrologique qui doit être de Suard. Le voici :

« Élisabeth-Sophie-Françoise de La Live de Bellegarde, veuve du ci-devant comte de Houdetot, lieutenant général des armées, est morte à Paris le 28 janvier, âgée d'environ quatre-vingt-trois ans.

« Cette mort laisse dans la société un vide difficile à remplir, et à ses nombreux amis des regrets bien amers. Le plus digne hommage qu'on puisse rendre aux qualités aimables qui ont embelli la société, et aux qualités plus précieuses encore qui y ont répandu le bonheur, c'est d'en conserver les souvenirs et d'en peindre les modèles.

« Madame de Houdetot avait un esprit plus piquant, un talent plus naturel, un goût plus exercé que la plupart des femmes qui se sont fait un nom dans les lettres : elle eût aisément obtenu ce genre de gloire, si elle avait pu l'ambitionner : et elle était bien loin de désirer la célébrité qu'elle a acquise malgré elle.

« Le trait distinctif de son caractère était la bonté. Son âme active avait un besoin continuel d'être animée, et ce besoin la portait à chercher sans cesse les moyens de multiplier et de varier ses jouissances: mais elle avait un égal besoin de faire partager ses plaisirs à tout ce qui l'environnait. Elle aimait cette maxime d'un poëte de l'Orient: « Jouissez, c'est le bonheur; faites jouir, c'est la « vertu. » Cette leçon semble avoir été la règle de sa vie.

« Elle portait dans le monde un sentiment de bienveillance générale, d'indulgence naturelle, qui ne lui laissait voir, dans les personnes et dans les choses, que les côtés favorables. Il semblait que la nature lui eût donné une sagacité toute particulière pour découvrir promptement et sûrement ce qu'il y avait d'aimable dans la personne avec qui elle causait, comme ce qu'il y avait de plus louable dans l'ouvrage qu'elle lisait. Je ne crois pas que pendant toute sa longue vie elle ait jamais montré à personne un sentiment qui pût lui déplaire.

« Également passionnée pour les beautés de la nature et pour celles des arts, elle passait constamment la belle saison dans une maison de campagne qu'elle avait ornée sans luxe et uniquement pour ses goûts; elle s'entourait de fleurs et de verdure; son jardin offrait à chaque pas les bustes des grands hommes, avec des inscriptions en vers composées par elle, où le bon esprit et le bon goût se faisaient remarquer. Des comédies et des proverbes, de la musique, une conversation spirituelle et animée, y offraient une succession d'amusements variés à une réunion choisie de personnes distinguées dans toutes les classes de la société.

« Son imagination vive et mobile embellissait encore ce qu'elle trouvait beau; les fleurs avaient pour ses sens plus d'éclat, plus de parfum que pour les autres; elle découvrait dans un tableau des intentions auxquelles le peintre n'avait jamais pensé; elle trouvait dans une symphonie de Haydn une suite d'idées qui aurait étonné le compositeur, comme elle voyait dans les nuages des tableaux bien composés que personne n'apercevait. Ces innocentes illusions ne faisaient qu'ajouter des nuances plus vives aux impressions qu'elle recevait des objets. Tout en elle semblait arrangé pour sa plus grande satisfaction.

« Une si heureuse existence ne fut troublée que dans les dix dernières années de sa vie, et ce fut par des contrariétés et des peines passagères qui n'altérèrent point sa bonté naturelle, son goût pour les plaisirs de l'esprit, des arts et de la société; elle avait même conservé son talent pour la poésie: six semaines avant sa mort elle

avait fait, pour la fête d'un ancien ami, quelques vers où un sentiment aimable était exprimé avec esprit et naturel.

« Jamais on n'a loué avec plus de grâce et de sincérité. Ses opinions, comme ses sentiments, s'exprimaient dans un langage remarquable par l'élégance et la précision, et par des formes piquantes qu'elle trouvait sans effort. On connaît d'elle un assez grand nombre de poésies fugitives, inspirées par des circonstances, et qui ont mérité de leur survivre. On trouve dans toutes de la grâce, du trait, de la facilité et le sentiment, devenu très-rare, du véritable langage poétique. Quoiqu'elle eût particulièrement le genre de talent qui semble le plus propre à aiguiser le trait d'une épigramme, jamais elle ne s'en permit aucune. La bonté de son âme contrariait l'aptitude de son esprit.

« Aucune infirmité grave ne faisait présager une fin prochaine à madame d'Houdetot. Elle s'était couchée sans éprouver aucun mal; sa nuit avait été calme; à son réveil, elle fut saisie d'une douleur d'estomac à laquelle elle était sujette, mais qui devint rapidement si vive, qu'elle sentit qu'il n'y avait plus de remède. Elle ne demandait à son médecin que de prolonger assez son existence pour rassembler auprès d'elle les personnes qui lui étaient le plus chères; elle obtint cette consolation: on la vit jouir avec sensibilité de leurs soins et de leur tendresse, en leur témoignant le regret de les faire assister à un si triste spectacle. Dans la journée elle s'éteignit sans agonie. Le ciel devait une si douce mort à une si douce vie.

« Je crois remplir un devoir et je satisfais un sentiment naturel en rendant ce léger hommage à une femme qui, pendant près de cinquante ans, m'a montré une constante bienveillance, et dont la société m'a procuré des jouissances dont, malheureusement, les éléments n'existent plus.

« Mes vœux seront comblés si les lignes que je viens de tracer pouvaient porter le moindre adoucissement à la douleur trop légitime d'une famille nombreuse et respectable, dans laquelle on peut retrouver, différemment répartis, les dons de l'esprit et les vertus sociales dont madame d'Houdetot lui a offert le modèle. »

M. de Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, rapporte le trait suivant de madame d'Houdetot:

« Elle ne se couchait point qu'elle n'eût frappé trois fois à terre avec sa pantoufle, disant à feu l'auteur des *Saisons* : Bonsoir, mon ami ! »

M. Guizot, qui avait vingt-deux ans lorsqu'il entra dans

le salon de madame d'Houdetot, en parle avec respect dans sa *Notice sur madame de Rumfort* (in-8, 1841) :

« Les mercredis, madame d'Houdetot donnait à dîner à un certain nombre de personnes invitées une fois pour toutes, et qui pouvaient y aller quand il leur plaisait. Elles s'y trouvaient en général huit, dix, quelquefois davantage. Point de recherche, point de bonne chère ; le dîner n'était qu'un moyen, nullement un but de réunion. Après le dîner, assise au coin du feu, dans son grand fauteuil, le dos voûté, la tête inclinée sur la poitrine, parlant peu, bas, remuant à peine, madame d'Houdetot assistait en quelque sorte à la conversation, sans la diriger, sans l'exciter, point gênante, point maîtresse de maison, bonne, facile, mais prenant à tout ce qui se disait, aux discussions littéraires, aux nouvelles de société ou de spectacle, au moindre incident, au moindre mot spirituel, un intérêt vif et curieux ; mélange piquant et original de vieillesse et de jeunesse, de tranquillité et de mouvement. »

Voici quelques-unes des poésies de madame d'Houdetot, qui expriment avec autant de grâce que d'esprit la bonté et la délicatesse de son cœur :

I. — VERS POUR LE DÉPART DE M. DE SAINT-LAMBERT, QUI ALLAIT A L'ARMÉE (1757).

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voudrait profiter :
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir !

II. — IMPROMPTU POUR MADAME DE LA VALLIÈRE, BELLE ENCORE A PLUS DE CINQUANTE ANS (1771.)

La Nature, prudente et sage,
Force le Temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle n'aurait pu répéter.

III. — VERS FAITS A FOURQUEUX, PRÈS DE MARLY, DANS UN JARDIN D'OU L'ON ENTENDAIT LA MACHINE QUI MONTE LES EAUX DE LA SEINE (1778).

Ces efforts redoublés et ces gémissements,
Cet appareil de fer et ces grands mouvements

Offrent partout aux sens la nature offensée.
Elle semble gémir d'avoir été forcée,
Et, cédant à regret aux entraves de l'art,
Aux caprices des rois se plaint d'avoir eu part.
Ah ! que j'aime bien mieux la modeste fontaine
Qui, dans ces prés fleuris, s'enfuit du pied d'un chêne,
Et qui, formant le cours d'un paisible ruisseau,
Arrose des gazons aussi frais que son eau.

Saint-Lambert avait envoyé à Voltaire ces vers si bien faits. Lorsque, en 1778, le vieux poëte vint mourir à Paris, au moment où madame d'Houdetot entra dans sa chambre, il les lui récita en la pressant dans ses bras.

IV. — A MADAME DE LA BRICHE, SA BELLE-SOEUR.

Jeune Églé, vous aimez les chats :
On les accuse d'être ingrats,
Très-volages et peu sincères ;
Mais des gens avec qui l'on vit
On prend beaucoup, à ce qu'on dit :
Jeune Églé, s'il sait vous plaire,
Ce chat, auprès de vous, gardera son esprit
Et changera de caractère.

V. — A M. DE TRESSAN, QUI HABITAIT FRANCONVILLE, DANS LA VALLÉE DE MONTMORENCY, POUR PLAINDRE LES ARBRES EN FLEURS SURPRIS PAR UNE GELÉE D'AVRIL.

Au coloris brillant de Flore,
Un rouge noir a succédé ;
Dans nos vergers chacun déplore
La tendre fleur qui vient d'éclore :
Notre malheur est décidé.

Pangloss ! viens dans cette vallée
Où l'on entendait ce matin
Chaque famille désolée
Se plaindre de la destinée,
Et donner raison à Martin.

VI. — AU MÊME.

D'une vive douleur atteintes,
Je vis les Grâces, l'autre jour,
Des maux dont tu sens le retour
Au tendre Amour porter leurs plaintes :

« Eh quoi! d'un vieillard inflexible
Faut-il toujours subir la loi?
Amour, n'est-il donc pas possible
De conserver les dons que nous tenons de toi? »
L'Amour leur dit : « N'ayez plus de colère,
De votre ami je lui peindrai les traits;
A son pouvoir je saurai le soustraire;
Vieillir n'est que cesser de plaire;
Tressan ne vieillira jamais. »

VII. — A MADAME LA MARÉCHALE DE BEAUVEAU.

Malgré tant de malheurs, dans une paix profonde
Je passe encore ici les moments les plus doux :
Je puis, auprès de vous, oublier tout le monde:
Ce qu'il eut de meilleur, je le retrouve en vous.
Ces grâces, vertus dont vous étiez l'exemple,
Je les ai vu s'évanouir;
Mais votre retraite est un temple
Où je viens encore en jouir.
Telle une colonne superbe,
Monument des jours de splendeur,
Ne peut nous dérober sous l'herbe
Le souvenir de sa grandeur.
Dans votre asile solitaire,
Heureuses de nous rassembler,
Cherchons du moins à nous distraire,
Ne pouvant pas nous consoler.

VIII.

Oh! le bon temps que la vieillesse!
Ce qui fut plaisir est tristesse,
Ce qui fut rond devient pointu,
L'esprit même est cogne-fétu.
On entend mal, on n'y voit guère,
On a cent moyens de déplaire;
Ce qui charma nous semble laid ·
On voit le monde comme il est.
Qui vous cherchait vous abandonne :
Le bon sens, la froide vertu
Chez vous n'attirent plus personne.
On se plaint d'avoir trop vécu.
Mais, dans ma retraite profonde,
Qu'un seul ami me reste au monde,
Je croirai n'avoir rien perdu.

IX

Jeune, j'aimai. Le temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Toujours j'aimai ; la raison me le dit.
Mais l'âge vient, et le plaisir s'envole ;
Mais mon bonheur ne s'envole aujourd'hui,
Car j'aime encore, et l'amour me console.
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

Voici des vers de la dernière veine, et adressés à M. de Sommariva :

X. — A M. DE SOMMARIVA.

Je touche aux bornes de ma vie.
Vous avez embelli les derniers de mes jours ;
Qu'un si cher souvenir se conserve toujours ;
Vivez heureux pour votre amie.
Si quelque sentiment occupe encor votre âme,
Ne vous refusez pas un bien si précieux ;
Seulement, en goûtant ce charme,
Dites-vous quelquefois : « Elle m'aimait bien mieux. »

Élisabeth-Sophie-Françoise de la Live de Bellegarde fut mariée, le 10 février 1748, à Claude-Constance-César vicomte d'Houdetot, alors capitaine-lieutenant de la gendarmerie, plus tard lieutenant général des armées du roi, créé comte par lettres patentes de 1753. Deux enfants naquirent de ce mariage : un fils, César-Louis-François-Marie-Ange, qui vint au monde le 12 juillet 1749, et une fille, Charlotte-Françoise, née le 15 mars 1753.

Le fils épousa en premier mariage Louise Périnet de Faugues, et en eut, le 16 mai 1778, un fils, Frédéric-Christophe comte d'Houdetot, qui fut baron de l'Empire [1], dé-

[1] On s'étonnerait que le descendant de l'une des premières familles françaises dont les aïeux se retrouvent parmi les chefs normands qui s'établirent en Neustrie, et dont l'un d'eux, le chevalier d'Houdetot, accompagnait Robert le Diable dans son pèlerinage à Jerusalem, ce même chevalier qu'on retrouve, dans l'histoire, à la bataille d'Hastings où il portait l'étendard ducal;

puté, pair de France, membre de l'institut, commandeur de la Légion d'honneur, et qui est mort, il y a quelques années, sans laisser d'enfants de son premier mariage avec Madeleine Masseron.

César d'Houdetot, devenu veuf, se remaria à l'île de France, le 9 février 1784, avec Constance-Joséphine de Céré, qui était née le 19 juillet 1769 et mourut à Paris le 23 juin 1842.

De ce second mariage du fils de madame d'Houdetot naquirent treize enfants : sept filles et six fils. Deux filles moururent en bas âge, les cinq autres sont devenues en se mariant : baronne de Bazancourt, comtesse Germain de Monforton, baronne de Barante, baronne Fléming, comtesse d'Amilly. Deux des six fils moururent en bas âge ; deux autres, officiers dans l'armée, périrent à l'âge de dix-neuf et vingt ans, l'un à la bataille de Margalef devant Lérida, l'autre à la bataille de Leipzig ; un autre fils de César fut le général comte d'Houdetot, qui a été député du Calvados, aide de camp du roi Louis-Philippe, et est décédé, il y a quatre ans, sans laisser d'héritier de son nom.

Le dernier des petit-fils de madame d'Houdetot a été le comte Adolphe (César-François), qui vient de mourir (30 juillet 1869) en laissant les plus douloureux regrets dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Il était né le 15 août 1799 et, comme tous ses frères, avait embrassé la carrière militaire. A seize ans, il était sous-lieutenant dans les grenadiers à cheval de la garde royale, puis lieutenant; il fit en 1823 la campagne d'Espagne où il gagna la croix militaire de Saint-Ferdinand. Nommé peu après officier aux gardes à pied du corps du roi, il rejoignit Charles X à Rambouillet, et donna sa démission le

on s'étonnerait, disons-nous, que le descendant d'une famille aussi illustre, qui comptait huit siècles de haute noblesse et avait rendu de grands services à la patrie, devint baron de l'Empire, si l'on ne savait que Napoléon Ier, qui n'avait pas rétabli l'ancienne noblesse en créant la nouvelle, prétendait l'absorber dans celle-ci, afin de rapporter l'origine de toutes les illustrations de la France à lui seul. Voir à ce sujet le tome IV de l'*Histoire de Napoléon Ier*, par M. Lanfrey, ouvrage de la plus haute valeur historique et de la plus grande beauté littéraire. (Ch.)

19 août 1830. Il était alors chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

En 1836, il épousa mademoiselle Louise-Isoline-Sidonie de la Roque de Mons, jeune personne qui réunissait à tous les agréments physiques, l'intelligence la plus solide et la plus gracieuse, et possédait à un haut degré les talents les plus agréables.

Nommé en 1842 receveur des finances au Havre, le comte Adolphe se fixa dans cette ville, qu'il ne voulut jamais quitter, malgré l'avancement dans sa carrière qu'on lui offrit à plusieurs reprises. En 1842, il accepta d'être lieutenant-colonel de la garde nationale, après avoir refusé d'en être le colonel. Cette position et la popularité dont il jouissait au Havre lui permirent de rendre, en 1848, des services importants à la ville et aussi au malheureux roi qui fuyait son pays, après avoir quitté son trône, pour ne pas répandre le sang des Français. Ce fut le comte d'Houdetot qui organisa les détails de sa fuite et lui fournit l'argent dont il avait besoin, car Louis-Philippe, qu'on a tant accusé d'avarice et d'égoïsme durant son règne, et qui était au contraire d'une générosité rare (celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose), qui avait fait, disait-on, des placements considérables de fonds à l'étranger, mais qui n'y possédait pas un centime, n'avait pas sur lui, en partant pour l'exil, la faible somme nécessaire pour acquitter son passage en Angleterre. Immédiatement après ce service au roi, le comte d'Houdetot, par un scrupule qui montre bien la délicatesse de ses sentiments, envoya sa démission de receveur des finances au Havre, quoique les émoluments de cette place composassent presque toute sa fortune et qu'il eût deux enfants à établir; mais le gouvernement provisoire refusa d'accepter cette démission. Ce fut seulement en 1865, et arrivé à l'âge de la retraite, que le comte Adolphe quitta son emploi.

Un grand malheur lui était arrivé peu d'années avant; il avait perdu la compagne de sa vie, la femme qu'il avait toujours adorée et qui était bien digne de l'amour d'un tel homme.

Dans un cœur aussi bon que le sien, chez une âme aussi sensible, aussi délicate, la perte d'une telle compagne devait produire une blessure que le temps ne pouvait qu'élargir, et c'est ce qui arriva. Après la mort de madame d'Houdetot, la santé du comte Adolphe déclina lentement, malgré les soins pieux et tendres des enfants qu'il chérissait, et sa vie s'éteignit le 30 juillet 1869.

Peu d'hommes ont été aussi heureusement doués pour lui et pour les autres que le comte Adolphe d'Houdetot. Il était beau, grand, bien fait, agile, adroit à tous les exercices du corps, d'une physionomie vive, franche et distinguée. Sa conversation était à la fois spirituelle et originale et toujours bienveillante. Son humeur plaisante s'exerçait toujours avec bonté, et son esprit, malgré sa pointe gauloise, ne blessait jamais personne. Loin de là, le trait qui sortait de sa bouche, s'il paraissait, au début, dirigé contre un ridicule ou un défaut chez autrui, se transformait et devenait un éloge. Toute sa personne exprimait l'esprit, la bonté, la générosité, la loyauté. A toutes les qualités viriles du parfait honnête homme, il joignait la grâce vive et alerte d'une femme d'esprit, la grâce de sa grand'mère, la charmante comtesse, telle que la représente J.-J. Rousseau. Aussi était-il impossible de voir le comte Adolphe sans l'aimer de suite et l'oublier jamais.

Il avait dans le cœur un feu de bonté qui le faisait accourir vers toutes les infortunes, et il mettait à faire le bien l'énergie, l'activité et l'intelligence, que les hommes n'apportent d'ordinaire qu'au service de leurs passions et de leurs intérêts. Pour rendre service, il en recherchait avec ardeur l'occasion ou le prétexte, et il obligeait avec tant d'esprit, de grâce et de modestie, que les rôles semblaient intervertis, et qu'aux yeux d'un témoin étranger, l'obligeant paraissait l'obligé. Il avait cette pudeur de cœur qui se dérobe à la reconnaissance.

Plusieurs fois il arracha à une mort certaine des malheureux qui se noyaient en se jetant tout habillé à la nage. La dernière fois, il avait plus de soixante ans.

Témoin des fréquents naufrages qui ont lieu sur les côtes, son esprit actif et ingénieux inventa le canon porte-amarre, auquel bien des existences doivent déjà d'être conservées, et dont tous les ports seront bientôt munis. Il en fit établir deux et les donna à la ville du Havre, en gardant à sa charge tous les frais, et ne voulant pas davantage prendre un brevet pour son invention, afin de ne pas augmenter le prix d'une arme qui, contrairement à l'usage qu'on en avait fait jusqu'alors, disait-il, devait sauver la vie au lieu de donner la mort.

Cette tendresse intrépide de cœur qu'avait le comte Adolphe pour l'humanité entière, on peut penser comment elle s'exerçait pour les siens et pour ses amis. Nous l'avons vu, quittant ses affaires, accourir de cinquante lieues pour consoler d'un grand chagrin l'un de ses amis.

Le comte d'Houdetot a composé plusieurs traités de chasse qui font autorité en matière de vénerie, et dans lesquels on retrouve sa verve originale et humoristique : *le Chasseur rustique*, *les Chasses exceptionnelles*, *la Petite Vénerie*, *le Braconnage et contre-braconnage*, *le Tir au fusil de chasse, à la carabine et au pistolet*, *les Femmes chasseresses*. Il a publié aussi une galerie de portraits fantaisistes largement esquissés : *les Types militaires*, et un recueil de pensées : *Dix épines pour une fleur*, qui dénotent un observateur sérieux de la nature humaine.

Dans sa jeunesse, il avait composé des pièces de théâtre dont plusieurs ont eu un véritable succès, entre autres *l'Éducation d'Achille*. On a aussi de lui des vers pleins de verve et de gaieté gauloises, ou empreints de la tendresse de son cœur. En voici quelques-uns :

Au bas d'une statuette représentant Diane chasseresse.

Pour punir Actéon d'avoir vu ses appas,
Feignant d'être en courroux, Diane lui fit la niche
De le changer en cerf; mais ce qu'on ne dit pas,
C'est qu'un instant après la déesse était biche.

Au bas d'une peinture représentant ses deux enfants.

De mes meilleurs amis voici les deux portraits;
La grâce et la bonté brillent dans tous leurs traits.
Pour mieux les avoir, tels que mon cœur les aime,
J'ai pris le bon parti..... je les ai faits moi-même.
— Les portraits? non.....

Au bas du portrait de son petit-fils, Georges Malherbe.

Cher petit chérubin, un baiser t'a fait naître.
Par un baiser un jour, tu transmettras ton être.
Puisse un baiser d'ami, plus tard fermant tes yeux,
De baiser en baiser te reporter aux cieux!

Ne retrouve-t-on pas dans ces jolis quatrains le même sillon de tendresse, le même mouvement gracieux du cœur, aussi la même allure et le même caractère poétique que dans les vers de madame d'Houdetot, la grand'mère du comte Adolphe? Il nous semble qu'il en est ainsi.

Le comte Adolphe d'Houdetot a laissé après lui deux enfants dignes de lui : une fille, madame Malherbe de Maraimbois, et un fils, le comte France-Edgard d'Houdetot, marié le 8 juillet 1867 à mademoiselle Galos, fille de l'ancien député.

CHARPENTIER.

Septembre 1869.

PAUL JONES.

J'ai souvent soupé chez madame Thilorié, sœur de madame de Bonneuil, avec ce célèbre marin, qui a rendu tant de services à la cause américaine et fait tant de mal aux Anglais. Sa réputation l'avait précédé

à Paris, où l'on savait que, dans combien de combats, avec sa petite escadre, il avait triomphé des forces dix fois supérieures de l'Angleterre. Néanmoins, je n'ai jamais rencontré d'homme aussi modeste : il était impossible de le faire jamais parler de ses hauts faits ; mais, sur tout autre sujet, il causait volontiers avec infiniment d'esprit et de naturel.

Paul Jones [1] était Écossais de naissance. Je crois qu'il aurait beaucoup désiré devenir amiral dans la marine française ; j'ai même entendu dire que, lorsqu'il revint à Paris une seconde fois, il en fit la demande à Louis XVI, qui la lui refusa. Quoi qu'il en soit, il alla d'abord en Russie, où le comte de Ségur le présenta à l'impératrice Catherine II, qui l'accueillit avec la plus grande distinction et le fit dîner avec elle. Il quitta Pétersbourg pour aller joindre Suvarow et le prince de Nassau, avec lesquels il se distingua de nouveau dans la guerre contre les Turcs. De retour à Paris, il y est mort pendant la révolution, mais avant la terreur.

M. DE LA FAYETTE.

Quelques années avant la révolution, en 1783, je reçus la visite de M. de La Fayette ; il vint chez moi uniquement pour voir le portrait que je faisais alors de

[1] Paul John, mais plus connu sous le nom de Paul Jones, est né à Arbigland en Écosse, le 6 juillet 1747, et mort à Paris le 18 juillet 1792.

la jolie madame de Simiane, à laquelle, dit-on, il rendait des soins ; depuis je ne l'ai pas même rencontré, et bien certainement nous aurions eu de la peine à nous reconnaître, car j'étais jeune à l'époque de cette visite, et il l'était aussi, quoique ce fût après son voyage en Amérique. Sa figure me parut agréable ; son ton, ses manières, avaient beaucoup de noblesse, et n'annonçaient pas le moins du monde des goûts révolutionnaires.

LEBRUN, LE POËTE.

Je ne crois pas avoir eu pour aucun auteur vivant autant d'admiration que j'en avais pour Lebrun, qui s'était lui-même surnommé *Pindare* [1]. Le caractère grandiose de ses poésies excitait tellement mon enthousiasme que j'avais pris pour ce poëte une véritable amitié. Tout prodigieux qu'était l'orgueil de cet homme célèbre, je le trouvais si naturel qu'il ne me venait point en tête que le ridicule dût jamais s'y attacher. Ainsi, le jour où Lebrun termina son ode intitulée : *Exegi monumentum* et qu'il nous la fit entendre, il put arriver à ces vers :

Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,

[1] Ponce Denis Écouchard Lebrun, dit Lebrun-Pindare, est né à Paris le 11 avril 1729, et mort dans cette même ville le 2 septembre 1807.

Règne sur la postérité.
Siècles, vous êtes ma conquête ;
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

sans que personne de nous y trouvât rien à dire, sinon : C'est superbe ! c'est vrai !

Lebrun venait très-souvent chez moi ; je n'arrangeais pas la plus petite réunion que je ne l'invitasse un des premiers, car mon admiration pour son talent me le faisait aimer au point que je ne pouvais souffrir que l'on dît du mal de lui. Un jour, j'avais quelques personnes à dîner ; j'entendis attaquer sa moralité de la façon la plus grave. On disait, entre autres choses, qu'il avait vendu sa femme au prince de Conti. On sent bien que je n'en voulus rien croire ; j'étais furieuse : — Ne m'a-t-on pas aussi calomniée ? disais-je dans ma colère. Voyez toutes les absurdités que l'on débite sur moi au sujet de M. de Calonne ! Ce que vous dites n'est pas plus vrai, j'en suis certaine. Enfin, voyant que je ne parvenais pas à dissuader les accusateurs, je pris le parti de quitter la table pour aller pleurer dans ma chambre à coucher. Doyen arrive, il me trouve en larmes. — Eh ! qu'avez-vous donc, mon enfant? dit-il. — Je n'ai pu tenir avec ces messieurs, répondis-je, ils calomnient Lebrun d'une manière horrible. Et je lui racontai ce qui s'était dit. Doyen sourit. — Je ne prétends pas, reprit-il, que tout ceci soit vrai ; mais vous êtes trop jeune, ma chère amie, pour savoir que la plupart des beaux esprits ont tout à la maison de campagne, et rien à la maison de ville, autrement dit, tout dans la tête et rien dans le cœur. Plus tard,

je me suis rappelé bien des fois ce mot de Doyen.

Lorsque j'ai connu Lebrun, il était fort pauvre, et toujours vêtu comme un misérable. M. de Vaudreuil, qui n'avait pas tardé à s'enflammer avec raison pour son beau talent, lui envoya, sans se faire connaître, un grand coffre, rempli de linge et d'habits. Je ne sais si le poëte est parvenu à deviner l'auteur de ce don anonyme; mais, la révolution venue, il est de fait qu'il n'a jamais vociféré contre M. de Vaudreuil autant qu'il vociférait contre beaucoup d'autres. A la vérité, M. de Vaudreuil ne négligeait aucune occasion de le faire connaître et de répandre sa réputation. Lebrun n'avait encore rien imprimé, que le comte, ravi de l'ode sur *les courtisans*, parla de cette ode à la reine, qui lui marqua quelque désir de la connaître. M. de Vaudreuil s'empressa de l'apporter et de la lire à Sa Majesté. Quand il eut fini : « Savez-vous, lui dit la reine, qu'il nous ôte notre enveloppe ? »

M. de Vaudreuil me rapporta cette réflexion si juste : elle me frappa beaucoup plus qu'elle ne l'avait frappé lui-même; car il ne voulait voir dans tout cela que de la philosophie poétisée, tandis que Lebrun et ses pareils prêchaient pour l'avenir. La preuve en est que, pendant la révolution, ce Pindare devint atroce. Ses strophes sur la mort du roi et de la reine sont infernales. Pour la honte de sa mémoire, je voudrais qu'elles fussent imprimées en face du quatrain composé par lui, le jour où le roi lui fit une pension, et qui finit ainsi :

Larmes que n'avait pu m'arracher le malheur,
Coulez pour la reconnaissance.

Bien loin de là, l'aimable et bon M. Després a supprimé, dans le nouveau recueil des poésies de Lebrun, toutes les horreurs, espérant sans doute les faire oublier à jamais. Pour moi, j'aime mieux que justice soit faite, et cela quel que soit le talent de l'homme.

A ma rentré en France, Lebrun vivait encore ; mais ni lui ni moi n'avons jamais désiré nous revoir.

M. LE PELLETIER DE MORFONTAINE.

M. Le Pelletier de Morfontaine [1], qui a été longtemps prévôt des marchands sous Louis XVI, avait de l'esprit, de l'instruction, de la bonhomie, un ton parfait, et pourtant je n'ai connu personne plus chargé que lui de ridicule.

Il était assez grand, très-maigre. A cinquante-cinq ans au moins qu'il avait quand je l'ai connu, son visage était pâle et fané ; il mettait, pour s'animer le teint, une forte couche de rouge sur ses joues et jusque sur son nez. La chose était évidente, et il en convenait en nous disant qu'il ferait peur s'il ne portait point de rouge. Cette figure déjà assez comique était entourée d'une coiffure tellement étrange, qu'en la voyant pour la première fois, j'éclatai de rire. C'était une immense perruque fiscale dont le toupet s'éle-

[1] Messire Louis Le Pelletier, chevalier de l'ordre du roi, marquis de Montméliant, seigneur de Morfontaine, conseiller d'État, a été prévôt des marchands à Paris de 1784 à 1789.

vait en pointe comme un pain de sucre accompagné de longues boucles, qui tombait sur les épaules et qui était poudrée à blanc. Ce n'est pas tout; M. Le Pelletier avait de fatales infirmités qu'il ne devait pas à son âge avancé, mais à une malheureuse nature : il était obligé de tenir sans cesse dans sa bouche des pastilles odorantes et de se garder de parler aux gens de fort près. Il prenait plusieurs bains de pieds dans le jour, il en prenait même la nuit et portait constamment deux paires de souliers à doubles semelles. Tant de précautions n'empêchaient point qu'il ne fût impossible de rester près de lui dans une voiture fermée; j'en ai fait une fois la triste expérience, ainsi que ma belle-sœur, en revenant de Morfontaine. Eh bien ! tel que je le dépeins, M. Le Pelletier avait les plus grandes prétentions auprès des femmes, et se croyait l'homme du monde le plus dangereux pour elles. Il parlait sans cesse de ses amours, de ses succès, de ses conquêtes, ce qui prêtait beaucoup à rire.

Le chevalier de Coigny[1] m'a raconté qu'étant allé, un matin, voir M. Le Pelletier, il le trouva étendu sur une chaise longue, près d'une table couverte de fioles, de médicaments, de sachets, etc., et si pâle, car il n'avait pas encore mis son rouge, qu'en entrant dans sa chambre, M. de Coigny le crut mourant. « Ah ! mon cher chevalier, dit-il aussitôt, que je suis ravi de vous voir ! Vous allez me donner vos bons avis sur une chose qui m'occupe beaucoup. Il faut que vous sachiez que je

[1] Jean-Philippe de Franquelot, chevalier de Coigny, a été fait maréchal de camp en 1784; il est mort vers 1806 à Dusseldorf. Il était frère du comte Auguste-Gabriel de Coigny, lieutenant général.

viens de rompre toutes mes liaisons ; je suis libre, absolument libre, et vous qui connaissez les plus jolies femmes de la cour, vous allez me dire à laquelle vous me conseillez d'adresser mes soins. » Le chevalier de Coigny était peut-être de notre société celui qui s'amusait le plus des ridicules de M. Le Pelletier ; on juge s'il saisit l'occasion. Il se mit à passer en revue avec lui les femmes les plus remarquables par leur beauté ; mais à toutes M. Le Pelletier trouvait quelque défaut qui le repoussait. Cette scène dura longtemps : — Ma foi, mon cher, dit enfin le chevalier en éclatant de rire, puisque vous êtes si difficile, je vous conseille d'imiter le beau Narcisse et de devenir amoureux de vous-même.

C'est sous la prévôté de M. Le Pelletier de Morfontaine que le pont de la place Louis XV[1] fut bâti, et, à cette occasion, le roi lui donna le cordon bleu, que l'on pouvait obtenir par charge, lorsqu'on ne faisait point partie de la haute noblesse. Ce cordon bleu lui tourna tellement la tête qu'il le portait toujours ; je serais tentée de croire qu'il le mettait dès le matin sur sa robe de chambre. Un jour je l'aperçus grimpant sur les rochers qui bordent le lac de Morfontaine, et costumé selon son ordinaire comme s'il allait partir pour Versailles. Je lui criais d'en bas, où je me promenais, plongée dans mes rêveries champêtres, que son cordon bleu était tout à fait ridicule au milieu de cette belle nature. Il ne m'en voulut pas un instant de

[1] Le pont de la Concorde a été commencé le 10 juin 1787 et a été terminé à la fin de l'année 1790, sur les dessins de l'ingénieur Perronnet. On lui donna alors le nom de pont Louis XVI.

lui avoir ainsi fait sentir son travers ; car après tout il faut dire que ce pauvre M. Le Pelletier était le meilleur homme du monde.

LE PRINCE DE LIGNE.

C'est à Bruxelles que j'ai fait connaissance avec le prince de Ligne ; mais lorsqu'il vint en France, peu d'années avant la révolution, nous nous revîmes tous deux avec tant de plaisir, qu'il passait un grand nombre de ses soirées chez moi. Lorsque lui, l'abbé Delille, le marquis de Chastellux, le comte de Vaudreuil, le vicomte de Ségur et quelques autres encore de ce temps-là, se trouvaient réunis autour de mon feu, il s'établissait une causerie si animée, si intéressante, que nous ne nous séparions jamais qu'avec peine.

Madame de Staël a dit du prince de Ligne : « Il est peut-être le seul étranger qui dans le genre français soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur ! » Et dans un autre endroit : « Les hommes, les choses et les événements ont passé devant le prince de Ligne ; il les a jugés sans vouloir leur imposer le despotisme d'un système, il sut mettre à tout du naturel ! » Ce naturel, dont madame de Staël était si bon juge, car elle en avait beaucoup elle-même, était un des premiers charmes de l'esprit du prince de Ligne. Cette brillante imagination, ces aperçus si fins, si justes sur toutes choses, ces bons mots, qui partaient sans cesse

pour courir aussitôt l'Europe, rien n'avait pu donner au prince de Ligne la moindre prétention à se faire écouter ; ses discours et ses manières conservaient tant de simplicité, qu'un sot aurait pu le croire un homme ordinaire.

Le prince de Ligne était grand, il avait une extrême noblesse dans le maintien, sans aucune roideur, sans aucune afféterie; tout le charme de son esprit se peignait si bien sur sa figure, que j'ai peu connu d'hommes dont le premier aspect fût aussi séduisant, et la bonté de son cœur ne tardait pas à vous attacher à lui pour toujours ; il était à la fois brave et savant militaire. Dans tous les pays de l'Europe, ses profondes connaissances sur l'art de la guerre ont été appréciées, et l'amour de la gloire l'a toujours dominé ; en revanche, il poussait à l'excès son indifférence pour sa fortune ; non-seulement son extrême générosité l'a de tout temps entraîné dans des dépenses énormes, sans qu'il consentît jamais à compter : mais quand je le retrouvai à Vienne, en 1792, il arriva un soir chez madame de Rombech, pour nous apprendre que les Français venaient de s'emparer de tous les biens qu'il possédait en Flandre (en Belgique), et il nous parut très-peu affecté de cette nouvelle : « Je n'ai plus que deux louis, ajouta-t-il d'un air dégagé : qui donc payera mes dettes ? »

Une perte bien autrement douloureuse pour lui, la seule qui l'ait profondément affligé, a été celle de son fils Charles ; ce jeune homme, plein de valeur, est mort glorieusement au combat de Boux, en Champagne ; le coup qui le frappa, frappa de même le

prince de Ligne, qui en perdit à jamais sa gaieté et tout le plaisir qu'il prenait à vivre.

Tout le monde connaît les Mémoires et les Lettres du prince de Ligne, dont le style, ce *style parlé*, comme dit madame de Staël, offre un charme tout particulier. Parmi les lettres, celles que je préfère sont celles qu'il adressait à la marquise de Coigny pendant son voyage en Crimée avec l'impératrice Catherine, voyage dont il nous a fait si souvent des récits ; elles le font revivre pour moi, surtout celle qu'il écrivit de *Parthenizza* : cette lettre est remplie d'idées à la fois si spirituelles et si philosophiques, elle peint si bien l'esprit et l'âme du prince de Ligne, qu'elle me fait l'effet d'un prisme moral. J'ai relu cette lettre dix fois, et j'espère bien la lire encore.

MESMER.

Comme j'entendais parler sans cesse de ce fameux charlatan, j'eus la curiosité d'assister une fois à ce qu'il appelait ses séances, afin de juger par moi-même cette jonglerie. En entrant dans la première salle où se tenaient les partisans du magnétisme animal, je trouvai beaucoup de monde rangé autour d'un grand baquet bien goudronné : hommes et femmes, pour la plupart, se tenaient par la main, formant la chaîne. Mon désir fut d'abord de faire partie de ce cercle ; mais je crus m'apercevoir que l'homme qui allait devenir

Antoine Mesmer naquit à Meersbourg, en Souabe, le 23 mai 1733, et mourut dans la même ville le 5 mars 1815.

mon voisin avait la gale; alors je me hâtai de retirer ma main et de passer dans une autre pièce. Pendant le trajet, plusieurs affidés de Mesmer dirigeaient vers moi de toutes parts de petites baguettes de fer dont ils étaient munis, ce qui m'impatienta prodigieusement. Après avoir visité les différentes salles, qui toutes étaient remplies comme la première de malades et de curieux, j'allais m'en aller, lorsque je vis sortir d'une chambre voisine une jeune et grande demoiselle, assez jolie, que Mesmer tenait par la main. Elle était tout échevelée, et jouait le délire, ayant grand soin pourtant de tenir ses yeux fermés. Tout le monde aussitôt entoura les deux personnages. — Elle est inspirée, dit Mesmer, et elle devine tout, quoique parfaitement endormie. Alors, il la fit asseoir, s'assit devant elle et, lui prenant les deux mains, il lui demanda quelle heure il était? Je remarquai fort bien que le patron tenait ses pieds posés sur les pieds de la prétendue sibylle, ce qui rendait facile d'indiquer l'heure, et même les minutes; aussi la demoiselle répondit-elle avec tant d'exactitude, qu'elle se trouva d'accord avec toutes les montres des assistants.

J'avoue que je sortis indignée qu'une pareille charlatanerie pût réussir chez nous. Ce Mesmer a gagné des monceaux d'or; outre ses séances, qui, toujours fort suivies, lui ont rapporté immensément, ses nombreuses dupes firent en sa faveur une souscription qui s'éleva, m'a-t-on dit, à près de cinq cent mille francs. Mesmer, cependant, fut bientôt contraint d'aller jouir dans quelque lieu ignoré de la fortune qu'il venait d'amasser à Paris: le bruit s'étant généralement ré-

pandu qu'il se passait à ses séances beaucoup de choses indécentes, les doctrines de ce jongleur furent soumises à l'examen de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine, et le jugement de ces deux corps savants sur le magnétisme animal fut tel, qu'il obligea Mesmer à quitter la France.

Aujourd'hui que les baquets et les petites baguettes de fer ont disparu, nous voyons encore des personnes persuadées que telle ou telle femme qui souvent ne sait pas lire, endormie par un magnétiseur, non-seulement peut vous dire l'heure qu'il est, mais encore deviner votre maladie et vous indiquer le meilleur traitement à suivre. Quel bien peuvent procurer ces sibylles somnambules à ceux qui les consultent? Pour mon compte, si j'étais malade, j'aimerais mieux appeler un habile médecin éveillé.

LE PRINCE DE NASSAU.

Je n'étais pas encore mariée quand le prince de Nassau [1], qui était jeune alors, me fut présenté par l'abbé Giroux : il me demanda son portrait, que je fis en pied, d'une très-petite dimension et à l'huile. Le prince de Nassau, surnommé l'invulnérable par le prince de Ligne, était déjà connu par des actions d'éclat tellement héroïques, qu'on pourrait les croire fabuleuses ; sa vie entière offre une suite d'aventures, toutes plus surprenantes les unes que les autres : il avait

[1] Charles-Henri-Nicolas Othon, prince de Nassau-Siegen, est né dans le duché de Nassau, le 5 janvier 1745, et mort en 1809.

à peu près vingt ans lorsqu'il suivit Bougainville dans son voyage autour du monde, et s'enfonça dans les déserts, où l'intrépidité qu'il déploya lui valut le surnom de *dompteur de monstres ;* depuis, vainqueur sur mer, vainqueur sur terre, il s'est, je crois, battu contre toutes les nations du globe ; toujours guerroyant, toujours en activité, il a parcouru le monde d'une extrémité à l'autre ; aussi disait-on qu'il fallait lui adresser ses lettres sur les grands chemins.

Rien dans la figure et dans tout l'aspect du prince de Nassau n'annonçait le héros d'une histoire aventureuse ; il était grand, bien fait, avait des traits réguliers avec une grande fraîcheur de carnation ; mais l'extrême douceur et le calme habituel de sa physionomie ne laissaient présumer ni tant de hauts faits, ni cette valeur intrépide qui le signalait entre tous ; à Vienne, où je l'ai retrouvé pendant l'émigration, j'avais mené ma fille chez Casanova, qui dans plusieurs tableaux avait représenté le prince de Nassau terrassant des tigres, des lions, et d'autres animaux féroces ; peu de temps après, un soir que nous nous trouvions chez la princesse de Lorraine, on annonça le prince de Nassau ; ma fille, qui s'attendait à contempler un homme d'une physionomie farouche, me dit tout bas : — Comment ! c'est-là celui dont j'ai tant entendu parler? mais il a l'air doux et timide comme une demoiselle qui sort du couvent.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Il n'est point de calomnie, point d'horreurs que l'envie et la haine n'aient inventés contre la duchesse de Polignac [1]; tant de libelles ont été écrits pour la perdre, que, joints aux vociférations des révolutionnaires, ils ont dû laisser, dans l'esprit de quelques gens crédules, l'idée que l'amie de Marie-Antoinette était un monstre. Ce monstre, je l'ai connu : c'était la plus belle, la plus douce, la plus aimable femme qu'on pût voir.

Quelques années avant la révolution, la duchesse de Polignac vint chez moi, et j'ai fait plusieurs fois son portrait de même que celui de sa fille, la duchesse de Guiche [2]. Madame de Polignac avait l'air si jeune qu'on pouvait la croire sœur de sa fille; et toutes deux étaient les plus jolies femmes de la cour. Madame de Guiche aurait parfaitement servi de modèle pour représenter une des Grâces; quant à sa mère, je n'essayerai pas de dépeindre sa figure; cette figure était céleste.

[1] Yolande-Martine-Gabrielle de Polastron, duchesse de Polignac, est née en France, vers 1749, et morte à Vienne, en Autriche, le 9 décembre 1793. Le fameux livre rouge ayant révélé les prodigalités de la cour, Mirabeau comparant, un jour, les sommes accordées à la famille de Polignac avec celles données à la famille d'Assas, s'écria : « Mille écus à la famille d'Assas pour avoir sauvé l'État, et un million à la famille de Polignac pour l'avoir perdu. »

[2] La plupart de ces portraits, notamment celui que j'ai fait au pastel de la duchesse de Guiche, sont chez madame la comtesse de Vaudreuil. (*Note de l'auteur.*)

La duchesse de Polignac joignait à sa beauté, vraiment ravissante, une douceur d'ange, l'esprit à la fois le plus attrayant et le plus solide. Tous ceux qui l'ont connue intimement peuvent dire que l'on s'expliquait bien vite comment la Reine l'avait choisie pour amie, car elle était véritablement l'amie de la reine ; elle dut à ce titre celui de gouvernante des enfants de France ; aussitôt, la rage de toutes les femmes qui désiraient cette place ne lui laissa plus de repos; mille calomnies atroces furent lancées sur elle. Il m'est arrivé souvent d'entendre discourir les personnes de la cour qui lui étaient opposées, et j'avoue que je m'indignais d'une méchanceté si noire et si persévérante.

Ce qu'aucun courtisan ne pouvait croire, quoique ce fût l'exacte vérité, c'est que madame de Polignac n'avait point envié la place qu'elle occupait : il se peut que sa famille se réjouit de l'y voir élevée; mais elle-même n'avait cédé qu'à son respect pour le désir de la Reine et aux instances réitérées du roi ; ce qu'elle ambitionnait avant tout, c'était sa liberté, au point que la vie de la cour ne lui convenait nullement ; indolente, paresseuse, le repos aurait fait ses délices, et les devoirs de sa place lui semblaient le plus lourd fardeau. Un jour que je faisais son profil à Versailles, il ne se passait pas cinq minutes sans que notre porte s'ouvrît; on venait lui demander ses ordres, et mille choses qu'il fallait pour les enfants. — « Eh bien ! me dit-elle enfin d'un air accablé, tous les matins ce sont les mêmes demandes, je n'ai pas un instant à moi jusqu'à l'heure du dîner, et le soir d'autres fatigues m'attendent encore. »

Au château de la Muette, dans lequel elle passa la belle saison, elle jouissait d'un peu plus de liberté. Les enfants de France s'y plaisaient extrêmement, et elle y donnait de petits bals sans prétention où l'on s'amusait beaucoup. C'est là qu'elle est accouchée du comte Melchior de Polignac, en même temps que sa fille accouchait du duc de Guiche actuel.

Peu de temps avant la révolution, elle supplia le roi d'accepter sa démission qu'il ne voulut pas recevoir; toutefois, sa santé l'obligeant à se soigner, elle obtint d'aller prendre des bains renommés en Angleterre, et elle partit, dans la ferme intention de quitter sa place à son retour; mais j'ai su positivement que le roi, effrayé du chagrin qu'allait éprouver la reine, se mit à ses genoux pour obtenir qu'elle restât gouvernante des enfants de France. On sent bien qu'une faveur aussi éclatante, aussi soutenue, excitait la fureur des envieux. Un redoublement de haine s'éleva contre la favorite; il servit merveilleusement la révolution qui s'avançait, et qui vint bientôt frapper et les Polignac et leurs ennemis.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Madame de Verdun, une de mes meilleures amies, me fit faire connaissance avec mademoiselle Quinault[1],

[1] Jeanne-Françoise Quinault, dite la Cadette, née de parents comédiens, vint au monde avant 1700 et mourut en 1783.

qui, après avoir été célèbre comme grande actrice dans la tragédie et dans la comédie, l'était encore comme une des femmes les plus spirituelles et les plus instruites de son temps; elle avait quitté le théâtre en 1741. Amie intime de M. d'Argenson et de d'Alembert, son salon était devenu le rendez-vous de tout ce que Paris avait de distingué en gens de lettres et en gens du monde, et l'on recherchait avec empressement le plaisir de passer quelques moments avec elle.

A l'époque où je l'ai connue, mademoiselle Quinault, malgré son grand âge, conservait tant d'esprit et tant de gaieté, qu'en l'écoutant on la voyait jeune. Sa mémoire était prodigieuse, et certes elle avait eu le temps de l'orner; car elle avait alors quatre-vingt-cinq ans. Entre mille anecdotes que lui fournissaient sans cesse ses souvenirs, elle nous raconta qu'étant allée un jour voir Voltaire, avec qui elle était fort liée, elle trouva le grand homme au lit. Il lui parla de l'une de ses tragédies pour laquelle il désirait que Le Kain mît une écharpe; mais une écharpe placée de certaine façon, et dans la chaleur de sa description, voilà Voltaire qui jette ses couvertures, relève sa chemise pour en former une écharpe, laisse totalement à découvert son corps décrépit aux yeux de mademoiselle Quinault, fort embarrassée de sa personne.

Mademoiselle Quinault n'est morte qu'en 1783, plus que nonagénaire. Madame de Verdun, qui était allée chez elle un matin, fut surprise de la trouver parée, couverte de rubans couleur de rose, mais dans son lit. — Comment, dit madame de Verdun, je ne vous ai jamais vue si coquette ? — Je me suis parée ainsi,

répondit mademoiselle Quinault, parce que je sens que je dois mourir aujourd'hui. Le soir même, en effet, elle avait cessé de vivre.

LE COMTE DE RIVAROL.

Mon frère me présenta un matin le comte de Rivarol [1], que son esprit faisait extrêmement rechercher dans les plus brillantes sociétés de Paris, même avant qu'il eût rien écrit. Comme je ne l'attendais point, j'étais dans mon atelier, et je mettais ce que nous appelons l'harmonie à plusieurs tableaux que je venais de terminer. On sait que ce dernier travail ne permet aucune distraction, en sorte qu'en dépit du désir que j'avais toujours eu d'entendre causer M. de Rivarol, je jouis fort peu du charme de sa conversation, tant j'étais préoccupée : il parlait en outre avec une telle volubilité que j'en étais comme étourdie. Je remarquai cependant qu'il avait une belle figure et une taille extrêmement élégante; il n'en dut pas moins me trouver si maussade que je ne l'ai plus revu chez moi. Il se peut à la vérité qu'un autre motif l'ait empêché d'y revenir. Il passait sa vie avec le marquis de Champcenetz, qui s'est toujours montré fort méchant pour moi. Le marquis de Champcenetz, sans avoir ni tout le talent ni la force de tête de l'auteur du discours *sur l'Univer-*

[1] Antoine Rivarol est né à Bagnols (Gard), le 26 juin 1753, et mort à Berlin le 13 avril 1801. Il se fit appeler, pendant quelque temps, M. de Sarciente.

salité de la langue francaise [1], avait beaucoup d'esprit, qu'il employait habituellement à déchirer le prochain. Il avait, comme M. de Bièvre, le goût des calembours; et il en faisait sans cesse, en sorte que Rivarol l'appelait l'épigramme de la langue française.

C'est le marquis de Champcenetz, qui, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, demanda gaiement à ses juges s'il lui était permis de chercher un remplaçant comme pour la garde nationale.

LE MARQUIS, PUIS DUC DE RIVIÈRE.

Jamais je ne pense à ce brave sans songer aux anciens preux; tout en lui était chevaleresque; il a cent fois affronté la mort, et la mort la plus horrible, avec un courage, un sang-froid, une persévérance inimaginable, pour servir le prince auquel il avait consacré sa vie; et ce dévouement si complet, si constant, ne prenait sa source dans aucune ambition, mais dans l'amitié la plus vive, dans une amitié bien rare même entre particuliers. Cette affection du marquis de Rivière pour M. le comte d'Artois dominait en lui tout autre sentiment; elle a pu le conduire à l'exil, à la pauvreté, dans les cachots, sans qu'il crût lui faire trop

[1] Ce discours, qui remporta le prix à l'Académie de Berlin, a été publié en 1784.

[2] Charles-François de Riffardeau, marquis, puis duc de Rivière, est né le 17 décembre 1763, à la Ferté-sur-Cher, et mort, à Paris, le 21 avril 1828.

de sacrifices. « Je n'ai plus rien, me disait-il un jour à Londres; mais, ajouta-t-il en mettant la main sur son cœur, où était toujours placé le portrait de son prince chéri, la dernière goutte du sang qui coule là est pour lui. Peut-être le sort m'a-t-il préservé si souvent parce que je dois lui être utile. Je serais bien heureux alors d'avoir échappé tant de fois à la mort. »

C'est par suite d'un désir si louable qu'on a toujours vu M. de Rivière se charger des missions les plus importantes et souvent les plus dangereuses. Le repos lui était devenu étranger, et ne lui semblait plus nécessaire; il partait pour Vienne, pour Berlin, pour Saint-Pétersbourg, etc., portant aux rois qui restaient encore sur leurs trônes les demandes d'un roi tombé du sien. Il courait jour et nuit sans s'arrêter, quelquefois sans prendre de nourriture, et remplissait sa mission avec tant de noblesse et d'habileté, qu'il emportait l'estime et la considération de tous les souverains et de tous les diplomates de l'Europe. Ces voyages répétés d'une manière vraiment fabuleuse n'avaient rien de dangereux, à part l'extrême fatigue qu'ils lui causaient; mais combien de fois ne s'est-il pas introduit en France, sur cette terre qu'il ne pouvait toucher qu'au risque de sa tête! Dans les nombreuses courses qu'il faisait à Paris pendant le temps de la terreur, combien de fois son zèle, son activité, lui ont-ils fait affronter la mort? Dieu semblait le protéger. Un jour, sur le point de débarquer en Bretagne, il trouve la côte garnie de soldats; à l'instant il saute du canot dans la mer, plonge, et reste presque entièrement caché dans l'eau jusqu'au mo-

ment où, la côte devenue libre, il lui est possible de gagner la terre. Il entrait à Paris et il en sortait tantôt déguisé en marchand d'allumettes, tantôt sous tout autre déguisement du même genre. Il s'y tenait caché le jour chez un brave homme qui l'avait servi autrefois et lui était entièrement dévoué; il ne pouvait agir que la nuit en s'exposant encore aux plus grands périls; fallait-il repartir, il ne parvenait souvent à se soustraire aux poursuites qu'il excitait qu'en sautant des ravins profonds, en traversant rapidement des rivières à la nage; souffrant la faim, la soif, ne pouvant prendre aucun repos. C'est ainsi qu'il parvint toujours à s'échapper jusqu'à la triste affaire de Georges Cadoudal[1]. Je me souviens que, peu de temps avant cette fatale entreprise, je me trouvais à Londres avec lui dans une maison où se trouvait aussi Pichegru. M. de Rivière, qui prétendait que j'étais excellente physionomiste, s'approcha de moi, et me montrant le général français : « Observez cet homme, me dit-il, croyez-vous qu'on puisse s'y fier, qu'il ne trahira pas? » On pense bien que j'ignorais complétement de quelle affaire il s'agissait; mais je regardai Pichegru, et je répondis sans hésiter : — « On peut s'y fier; la franchise me paraît siéger sur ce front-là. » Pichegru ne trahit point en effet, on sait trop qu'il est mort la première victime de cette malheureuse tentative. Le sort de M. de Rivière ne fut pas aussi affreux, quoique sa détention ait été bien longue et bien cruelle; car il m'a raconté à mon retour en France que le premier cachot où il

[1] Georges Cadoudal est né le 1er janvier 1771, à Kerléaro, département du Morbihan, et mort guillotiné à Paris le 25 juin 1804.

fut mis était plein d'une eau stagnante qui lui venait jusqu'à la cheville. Si l'on joint à cette situation l'idée que cette prison ne s'ouvrirait peut-être jamais pour lui, et la douleur de vivre loin de son prince bien-aimé, loin de tous ses amis, on juge de ce qu'il a dû souffrir. C'est à cette époque de malheur que M. de Rivière devint dévot, et qu'il puisa dans la religion la force qui lui était nécessaire pour supporter tant de peines et tant de privations.

Après être resté plusieurs années en prison, il en sortit enfin sur sa parole d'honneur de ne point quitter la France; car Bonaparte lui-même savait ce qu'était la parole d'honneur de M. de Rivière, qui la respecta scrupuleusement en effet, jusqu'au jour où il eut l'ineffable joie de voir revenir les Bourbons.

On sait que le roi le fit duc, qu'il fut envoyé à Constantinople comme ambassadeur dans des circonstances difficiles, et qu'enfin Charles X l'avait choisi pour gouverneur du duc de Bordeaux, quand une mort prématurée vint l'enlever à son jeune prince chéri, et l'on peut dire à la France.

Ayant appris à quel point Charles X ressentait douloureusement la perte d'un tel ami, comme j'avais déjà fait de souvenir le portrait de plusieurs personnes, j'essayai de faire ainsi celui de M. de Rivière; j'eus le bonheur de réussir. Je portai aussitôt le portrait au roi, qui le reçut avec une extrême sensibilité, et qui s'écria les larmes aux yeux : — Ah! madame Le Brun, combien je vous suis obligé de votre heureuse et touchante idée! J'étais plus que payée par ces paroles; mais je n'en reçus pas moins le lendemain de Sa Majesté un

superbe nécessaire en vermeil, que je garderai toute ma vie.

Le duc de Rivière était d'une taille moyenne, ni beau ni laid : on ne pouvait remarquer dans sa figure qu'une extrême finesse de regard, qui, jointe à une expression de franchise et de bonté, annonçait tout le caractère de l'homme. Tel que je le dépeins ici, cependant, M. de Rivière a toujours fait les conquêtes les plus brillantes. Il ne les devait point à ses avantages extérieurs, mais bien aux qualités de son âme, auxquelles il devait aussi tant d'amis, qui lui sont restés attachés jusqu'à sa mort et qui ne perdront jamais son souvenir. Parmi plusieurs beautés distinguées qui ont eu de l'amour pour lui, la dernière surtout était bien certainement la plus jolie femme de la cour; elle l'a aimé tant qu'elle a vécu, et M. de Rivière lui conserva un touchant souvenir. Il portait habituellement sur son cœur, à côté du portrait de M. le comte d'Artois, un portrait d'elle qu'il me montra à Londres. Il ne commettait en cela aucune indiscrétion, sa liaison avec cette charmante personne ayant été connue de tout le monde. De retour en France, il se maria avec une femme qui l'adorait, et dont il a fait constamment le bonheur. Il en a eu plusieurs enfants.

M. de Rivière, outre son noble et beau caractère, avait beaucoup d'esprit. On pourrait imprimer plusieurs de ses lettres comme modèle de style, et dans la conversation le mot d'à-propos ne lui manquait jamais. Un jour, par exemple, déjeunant à Saint-Pétersbourg chez Suvarow, qui avait pour lui de l'estime et de l'affection, ce général dit aux officiers russes, en le

désignant : « Allons, messieurs, buvons au plus brave ! — A votre santé, monsieur le maréchal, » répondit aussitôt M. de Rivière.

Sous le titre de Mémoires, M. le chevalier Alisan de Chazet a écrit la vie du duc de Rivière. Tous les documents nécessaires lui ont été fournis pour qu'on ne pût contester la véracité de cet ouvrage, qui se lit avec un vif intérêt qui fait honneur au cœur comme au talent littéraire de l'auteur.

ROBERT.

Robert, peintre en paysage [1], excella surtout à représenter des ruines ; ses tableaux dans ce genre peuvent être placés à côté de ceux de Jean-Paul Pannini. Il était de mode, et très-magnifique, de faire peindre son salon par Robert ; aussi le nombre des tableaux qu'il a laissés est-il vraiment prodigieux. Il s'en faut bien, à la vérité, que tous soient de la même beauté ; Robert avait cette extrême facilité qu'on peut appeler heureuse, mais qu'on peut appeler fatale : il peignait un tableau aussi vite qu'il écrivait une lettre ; mais quand il voulait captiver cette facilité, ses ou-

[1] Robert Hubert est né à Paris en 1733, et mort en cette même ville, le 15 avril 1808. Pendant la Révolution, il fut arrêté et mis en prison. Mais le hasard lui sauva la vie : un prisonnier qui portait, comme lui, le nom de Robert, fut envoyé à sa place et par erreur à l'échafaud. Le 9 thermidor survint peu après, et Robert Hubert fut mis en liberté.

vrages étaient souvent parfaits. On en connaît de lui qui font très-bien pendant à ceux de Vernet.

De tous les artistes que j'ai connus, Robert était le plus répandu dans le monde, que du reste il aimait beaucoup. Amateur de tous les plaisirs, sans excepter celui de la table, il était généralement recherché, et je ne crois pas qu'il dînât chez lui trois fois dans l'année. Spectacles, bals, repas, concerts, parties de campagne, rien n'était refusé par lui; car tout le temps qu'il n'employait point au travail, il le passait à s'amuser.

Il avait de l'esprit naturel, beaucoup d'instruction, sans aucune pédanterie, et l'intarissable gaieté de son caractère le rendait l'homme le plus aimable qu'on pût voir en société. De tout temps, Robert avait été renommé pour son adresse à tous les exercices du corps, et dans un âge fort avancé il conservait encore les goûts de sa jeunesse. A soixante ans passés, quoiqu'il fût devenu fort gros, il était resté si leste, qu'il courait mieux que personne dans une partie de barres, jouait à la paume, au ballon, et nous réjouissait par des tours d'écolier qui nous faisaient rire aux larmes. Un jour, par exemple, à Colombes, il traça sur le parquet du salon une longue raie avec du blanc d'Espagne ; puis, costumé en saltimbanque, un balancier dans les mains, il se mit à marcher gravement, à courir sur cette ligne, imitant si bien les attitudes et les gestes d'un homme qui danse sur la corde, que l'illusion était parfaite, et qu'on n'a rien vu d'aussi drôle.

Étant élève à l'académie de Rome, Robert avait au plus vingt ans, lorsqu'il paria six cahiers de papier

gris avec ses camarades, qu'il monterait tout seul au plus haut du Colysée. L'étourdi, bien qu'en risquant mille fois sa vie, parvint en effet jusqu'au faîte; mais, lorsqu'il lui fallut descendre, n'ayant plus les saillies de pierres qui l'avaient aidé à monter, on fut obligé de lui jeter par une des fenêtres une corde qu'il saisit, à laquelle il s'attacha, et, lancé dans l'espace, il eut le bonheur qu'on réussit à le faire rentrer dans l'intérieur du monument. Le seul récit de ce tour de force fait dresser les cheveux. Robert est le seul homme qui ait jamais osé le tenter, et cela pour six cahiers de papier gris !

C'est encore Robert qui s'est perdu à Rome dans les catacombes, et que l'abbé Delille a célébré dans son poëme de *l'Imagination* [1]. Madame de Grollier, qui, comme nous, connaissait par Robert l'aventure des catacombes, après avoir entendu les vers de l'abbé Delille, disait : « L'abbé Delille m'a fait plus de plaisir, mais Robert plus de peur. »

Le bonheur dont fut accompagnée toute la vie de Robert semble avoir présidé aussi à sa mort. Le bon, le joyeux artiste n'a point prévu sa fin, n'a point enduré les angoisses de l'agonie ; il était fort bien portant, et tout habillé pour aller dîner en ville ; madame Robert, qui venait elle-même de terminer sa toilette, passa dans l'atelier de son mari pour l'avertir qu'elle était prête, et le trouva mort, frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante.

[1] A la fin du 4e chant de ce poëme.

LA COMTESSE DE SABRAN

DEPUIS MARQUISE DE BOUFFLERS.

J'ai fait connaissance avec madame la comtesse de Sabran [1] quelques années avant la révolution. Elle était alors fort jolie, ses yeux bleus exprimaient sa finesse et sa bonté. Elle aimait les arts et les lettres, faisait de très-jolis vers, racontait à merveille, et tout cela sans montrer la moindre prétention à quoi que ce soit. Son esprit naïf et gai avait une simplicité toute gracieuse qui la faisait aimer et rechercher généralement, sans qu'elle se prévalût en rien de ses nombreux succès dans le monde. Quant aux qualités de son cœur, il suffira de dire qu'une tendresse extrême pour son fils n'empêchait point qu'elle n'eût beaucoup d'amis, auxquels elle est toujours restée fidèle et dévouée.

Madame de Sabran était une des femmes que je voyais le plus souvent, que j'allais chercher et que je recevais chez moi avec le plus de plaisir. Près d'elle,

[1] La comtesse de Sabran épousa en 1792 le marquis Stanislas de Boufflers, qui fut d'abord l'abbé, puis le chevalier de Boufflers, et l'auteur de nombreuses poésies légères, qui eurent de nombreux lecteurs. Madame de Sabran fut peintre et poëte. On cite d'elle ce quatrain :

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie ?
C'est que l'amour est fils de la folie,
Et l'amitié fille de la raison.

on n'a jamais connu l'ennui ; aussi fus-je charmée dans l'émigration de la retrouver en Prusse. Elle était alors établie à Rainsberg, chez le prince Henri, de même que le chevalier de Boufflers, qu'elle a depuis épousé. Rentrée en France et dans les derniers temps de sa vie, elle devint aveugle. Son fils alors ne la quitta plus ; son bras, pour ainsi dire, était attaché au bras de sa mère, et vraiment on pouvait envier le sort de M. de Sabran ; car, malgré ses souffrances et son âge, madame de Boufflers toujours bonne, toujours aimable, conservait ce charme qui plaît et qui attire tout le monde. Je me rappelle que sur la fin de sa vie, Forlense, le fameux oculiste, venant de lui faire l'opération de la cataracte, elle était obligée de se tenir dans la plus grande obscurité. Un soir, je vais lá voir, je la trouve seule sans lumière, je croyais n'y rester qu'un moment ; mais le charme toujours renaissant de sa conversation si piquante si, pleine d'anecdotes que personne ne savait conter ainsi, me retint plus de trois heures auprès d'elle. Je pensai en l'écoutant, que, ne voyant rien, ne recevant aucune distraction des objets extérieurs, elle lisait en elle-même, si je puís m'exprimer ainsi, et que cette sorte de lanterne magique de choses et d'idées, qu'elle me retraçait avec tant de grâce, c'était ce qui me retenait là. Je ne la quittai qu'à regret, car jamais je ne l'avais trouvée plus aimable.

Madame de Boufflers n'a laissé que deux enfants, son fils, M. le comte Éléazar de Sabran, bien connu aussi non-seulement par son esprit plein de finesse, mais encore par des fables charmantes qu'il récite dans la perfection, et madame de Custine, que j'ai connue

dans sa jeunesse et qui ressemblait alors au printemps. Elle était passionnée pour la peinture, et copiait parfaitement les grands maîtres, dont elle imitait le coloris et la vigueur, au point, qu'en entrant un jour dans son cabinet, je pris sa copie pour l'original. Elle ne me cacha point tout le plaisir que lui causa mon erreur ; car elle était aussi naturelle qu'elle était aimable et belle.

MONSIEUR DE SAINTE-JAMES.

M. de Sainte-James était fermier-général, puissamment riche, et vraiment financier dans toute l'étendue du terme. C'était un homme de moyenne grandeur, gros et gras, au visage très-coloré de cette fraîcheur qu'on peut avoir à cinquante ans passés, quand on se porte bien et qu'on est heureux. M. de Sainte-James tenait un état de maison de la plus grande opulence ; il habitait un des beaux hôtels de la place Vendôme, et donnait là de très-grands et bons dîners, où il réunissait trente ou quarante personnes pour le moins. N'ayant pu refuser d'y aller une fois, je regrettai beaucoup de n'être ni gourmande ni friande ; car sous ces deux rapports j'aurais été complétement satisfaite, tandis que cette société si nombreuse ne me sembla pas, à beaucoup près, aussi aimable que celle qu'on trouvait chez ce bon M. Boutin. M. de Sainte-James recevait son monde avec plus de bonhomie que de

grâce. Après le dîner on passait dans un superbe salon, entièrement garni de glaces ; mais tout cela ne faisait point que tant de personnes réunies, qui ne se connaissaient pas, pussent causer ensemble avec cette espèce de confiance et d'intimité qui fait le charme des conversations.

Plus tard, lorsque M. de Sainte-James eut arrangé sa maison et son magnifique jardin de Neuilly, ce qu'on a toujours appelé *la folie Sainte-James*, il m'engagea à venir y dîner avec quelques-uns de mes amis. Cette journée fut agréable ; il nous promena dans ce beau parc, qui venait de lui coûter des trésors. Entre autres folles dépenses, on avait construit un rocher factice, dont les énormes pierres, apportées de fort loin sans doute, et à bien grands frais, avaient l'air de n'être que suspendues. J'avoue que je le traversai très-rapidement, tant ces voûtes immenses me paraissaient peu solides.

C'est dans cette superbe habitation que M. de Sainte-James se plaisait à donner de véritables fêtes. Je m'y rendis un jour pour y voir jouer la comédie. Tant de personnes étaient invitées et parcouraient le jardin avant et après le spectacle, qu'on se croyait dans une promenade publique.

Il faut croire que la révolution n'est point arrivée à temps pour punir M. de Sainte-James d'avoir étalé tant de magnificence, car je n'ai jamais entendu dire, ni dans l'étranger, ni depuis mon retour en France, qu'il ait été guillotiné. Une mort naturelle l'aura sans doute soustrait au sort affreux de M. de Laborde et de M. Boutin.

M. DE TALLEYRAND[1].

Champfort m'amena un matin M. de Talleyrand, alors l'abbé de Périgord ; son visage était gracieux, ses joues très-rondes, et, quoiqu'il fût boiteux, il n'en était pas moins fort élégant et cité comme un homme à bonnes fortunes ; il ne me dit que quelques mots sur mes tableaux ; j'eus des raisons de croire alors qu'il voulait savoir si j'avais autant de luxe et de magnificence qu'on le disait, et que Champfort l'amenait pour le convaincre du contraire. Ma chambre à coucher, la seule pièce où je pusse recevoir, était meublée avec une simplicité extrême, et M. de Talleyrand peut se le rappeler aujourd'hui aussi bien que beaucoup d'autres personnes.

Jamais, je crois, M. de Talleyrand n'est revenu chez moi, mais je l'ai revu quelque temps à Gennevilliers, où il dîna plusieurs fois chez le comte de Vaudreuil, et plus tard aussi, quand je suis rentrée en France : alors il était marié avec madame Grant[2], très-jolie femme dont j'avais fait le portrait avant la révolution ; c'est d'elle qu'on raconte une aventure assez plaisante : M. de Talleyrand, donnant à dîner à M. Denon, qui venait d'accompagner Bonaparte en Égypte, engagea

[1] Charles-Maurice de Talleyrand, duc de Périgord, né à Paris le 13 février 1754, est mort dans cette même ville le 17 mai 1838. Il a été créé prince de Bénévent par Napoléon Ier, le 5 juin 1806.

[2] C'est à Hambourg que M. de Talleyrand connut mademoiselle Worthée, jeune Anglaise divorcée avec M. Grant, et c'est en mars 1796 qu'il revint avec madame Grant à Paris où il l'épousa.

sa femme à lire quelques pages de l'histoire du célèbre voyageur auquel il désirait qu'elle pût adresser un mot aimable, et il ajouta qu'elle trouverait le volume sur son bureau ; madame de Talleyrand obéit, mais elle se trompe, et lit une assez grande partie des aventures de Robinson Crusoé ; à table, la voilà qui prend l'air le plus gracieux et dit à Denon : « Ah ! monsieur, avec quel plaisir je viens de lire votre voyage ! qu'il est intéressant, surtout quand vous rencontrez ce pauvre Vendredi ! » Dieu sait à ces mots quelle figure a dû faire M. Denon, et surtout M. de Talleyrand ? Ce petit fait a couru l'Europe, peut-être n'est-il pas vrai ; mais ce qui l'est incontestablement, c'est que madame de Talleyrand avait fort peu d'esprit ; sous ce rapport, à la vérité, son mari pouvait payer pour deux.

LE COMTE DE VAUDREUIL [1].

Né dans un rang élevé, le comte de Vaudreuil devait encore plus à la nature qu'à la fortune, quoique celle-ci l'eût comblé de tous ses dons. Aux avantages que donne une haute position dans le monde il avait toutes les qualités, toutes les grâces qui rendent un homme aimable ; il était grand, bien fait, son maintien avait une noblesse et une élégance remarquables ; son re-

[1] Joseph-François de Paule, comte de Vaudreuil, est né à Saint-Domingue, en 1749, il est mort à Paris en 1817. Il était lieutenant-général, pair de France et gouverneur du Louvre.

gard était doux et fin, sa physionomie extrêmement mobile comme ses idées, et son sourire obligeant prévenait pour lui au premier abord. Le comte de Vaudreuil avait beaucoup d'esprit, mais on était tenté de croire qu'il n'ouvrait la bouche que pour faire valoir le vôtre, tant il vous écoutait d'une manière aimable et gracieuse; soit que la conversation fût sérieuse ou plaisante, il en savait prendre tous les tons, toutes les nuances, car il avait autant d'instruction que de gaieté; il contait admirablement, et je connais des vers de lui que les gens les plus difficiles citeraient avec éloge; mais ces vers n'ont été lus que par ses amis ; il désirait d'autant moins les répandre, qu'il s'est permis d'employer dans quelques-uns l'esprit et la forme de l'épigramme; il fallait à la vérité, pour qu'il agît ainsi, qu'une mauvaise action eût révolté son âme noble et pure, et l'on peut dire que, s'il montrait peu de pitié pour tout ce qui était mal, il s'exaltait vivement pour tout ce qui était bien. Personne ne servit aussi chaudement ceux qui possédaient son estime; si l'on attaquait ses amis, il les défendait avec tant d'énergie, que les gens froids l'accusaient d'exagération. « Vous devez me juger ainsi, répondit-il une fois à un égoïste de notre connaissance; car je prends à tout ce qui est bon, et vous ne prenez à rien. »

La société qu'il recherchait de préférence était celle des artistes et des gens de lettres les plus distingués; il y comptait des amis qu'il a toujours conservés, même parmi ceux dont les opinions politiques n'étaient point les siennes.

Il aimait tous les arts avec passion, et ses connais-

sances en peinture étaient très-remarquables. Comme sa fortune lui permettait de satisfaire des goûts fort dispendieux, il avait une galerie de tableaux des plus grands maîtres de diverses écoles [1]; son salon était enrichi de meubles précieux et d'ornements du meilleur goût. Il donnait fréquemment des fêtes magnifiques et qui tenaient de la féerie, au point qu'on l'appelait l'enchanteur; mais sa plus grande jouissance pourtant était de soulager les malheureux; aussi, combien a-t-il fait d'ingrats !

La seule contradiction que l'on pût remarquer dans cet esprit si sain et si droit, c'est que M. de Vaudreuil se plaignait très-souvent de vivre à la cour, quand il était clair pour tous ses amis qu'il n'aurait pu vivre ailleurs. En y réfléchissant néanmoins, je me suis expliqué cette bizarrerie. La belle trempe de son âme faisait de lui un enfant de la nature, qu'il aimait, et dont il jouissait trop peu; son rang l'éloignait trop souvent d'un monde dans lequel la solidité de son esprit, son goût pour les arts l'entraînaient sans cesse; puis d'un autre côté il lui plaisait sans doute d'occuper à la cour une place si distinguée, qu'il devait à son mérite personnel, à son caractère franc et loyal. D'ailleurs il adorait son prince, monseigneur le comte d'Artois, qu'il n'a jamais flatté et qu'il n'a jamais quitté dans ses malheurs. Il est rare qu'une pareille amitié s'établisse entre deux hommes dont l'un est né si près d'un trône; car cette amitié était réciproque. En 1814, il arriva que M. de Vaudreuil eut une discussion avec

[1] La plus grande partie de ces tableaux sont maintenant au Musée du Louvre.

monseigneur le comte d'Artois, et à ce sujet il lui écrivit une longue lettre dans laquelle il lui disait qu'il lui semblait cruel d'être ainsi en contradiction après trente ans d'amitié. Le prince lui répondit en deux lignes : « Tais-toi, vieux fou, tu as perdu la mémoire, car il y a quarante ans que je suis ton meilleur ami. »

Pendant l'émigration, et dans un âge avancé, il se maria en Angleterre avec une de ses cousines, très-jeune et très-jolie personne ; il en eut deux fils, et fut aussi bon mari que bon père. De longs malheurs, la perte entière de sa fortune que la Restauration ne lui a point fait recouvrer, ne sont jamais parvenus à l'abattre ; il a conservé le même cœur et le même esprit jusqu'à son dernier moment.

A la Restauration, il avait été nommé gouverneur du Louvre; aussi peut-on remarquer qu'il a terminé ses jours près de l'enceinte où sont renfermés les chefs-d'œuvre que pendant sa vie il avait tant admirés. Son âme tendre éprouvant le besoin d'élever ses affections plus haut que cette terre, il devint très-pieux, mais sans aucune bigoterie. Ces sentiments ont adouci sa fin, et il est mort, entouré de ses amis, dans les bras de son prince chéri, qui ne l'a point quitté.

Les vers suivants, adressés à M. de Vaudreuil par le poëte Le Brun, justifient tout ce que je viens de dire.

A M. LE COMTE DE VAUDREUIL.

Une grâce, une muse, en effet, m'a remis
Les jolis vers dictés par le dieu du Parnasse
    Au plus céleste des amis,

A Mécène — Vaudreuil, qui chante comme Horace.
Eh quoi ! l'ennui des cours n'a donc rien qui vous glace ?
Quoi ! votre luth brillant n'est jamais détendu ?
Vous puisez dans vôtre âme un art divin de plaire,
Et vous joignez toujours le bien-dire au bien-faire.
Horace avec plaisir chez vous s'était perdu ;
Vous en avez si bien l'esprit et le langage,
    Que par un charmant badinage
    Vous me l'avez deux fois rendu.

MADAME DE VERDUN.

Sans être célèbre comme madame de Genlis, madame de Verdun peut être citée pour son esprit à la fois si fin et si naturel. La bonté, la gaieté de son caractère la faisaient rechercher généralement, et je puis regarder comme un bonheur de ma vie, qu'elle ait été ma première et qu'elle soit encore ma meilleure amie. Son mari était fermier-général : c'était un homme froid en apparence, mais plein d'esprit et de bonté, et qui ne pouvait voir des malheureux sans se presser de les secourir. Il était propriétaire du château de Colombes, près Paris. Ce château avait anciennement été habité par la reine Henriette d'Angleterre ; les murs des salons et des galeries étaient presque tous peints par Simon Vouet; mais l'humidité avait terni ces peintures remarquables, et M. de Verdun, très-amateur et connaisseur en peinture, ayant entrepris de les faire réparer, y réussit parfaitement.

Je suis allée fort souvent habiter ce château plusieurs jours de suite. M. et madame de Verdun y

réunissaient la société la plus aimable, composée d'artistes, de gens de lettres et d'hommes spirituels. Carmontel, ami intime des maîtres de la maison, nous était d'une ressource extrême; il nous faisait jouer ses proverbes. D'ailleurs la conversation habituelle ne permettait pas que l'ennui nous gagnât, tant elle était vive et animée. Il serait inutile aujourd'hui de chercher à retrouver les jouissances qui provenaient alors du charme de la conversation. L'abbé Delille m'écrivait à Rome : « La politique a tout perdu; on ne cause plus à Paris. » A mon retour en France, en effet, je ne me suis que trop assurée de cette vérité. Entrez dans quelque salon que ce soit, vous trouverez les femmes bâillant en cercle, et les hommes, dans un coin du salon, se disputant sur telle ou telle loi ; nous avons vu finir, comme tant d'autres choses, ce qu'on appelait la conversation, c'est-à-dire un des plus grands charmes de la société française.

La révolution vint mettre fin à tous les plaisirs de Colombes. Comme on savait M. de Verdun fort riche, on ne tarda pas à le mettre en prison, et l'on peut juger du désespoir de sa femme qui l'adorait. Il faut dire à l'honneur de l'humanité, qu'aussitôt que la nouvelle de sa détention fut arrivée à Colombes, les paysans s'assemblèrent et vinrent tous à Paris réclamer en pleurant leur bienfaiteur. Cette démarche empêcha les autorités d'oser le mettre à mort; néanmoins il restait toujours prisonnier, quand ces braves gens revinrent une seconde fois, et renouvelèrent leur demande avec tant d'instances, qu'ils obtinrent enfin sa liberté. Madame de Verdun, en apprenant cette nouvelle,

éprouva une si grande joie, qu'elle en perdit la tête, au point qu'elle envoya chercher deux fiacres pour aller prendre son mari à la porte de la prison, pensant ainsi arriver plus vite.

VIGÉE.

Mon frère[1] était un de ces hommes faits pour se voir très-recherchés dans la société. Il avait un excellent ton, ayant fréquenté fort jeune la bonne compagnie, et il avait de l'esprit, de l'instruction ; il faisait de très-jolis vers avec une extrême facilité, et jouait la comédie mieux que beaucoup d'acteurs. Il contribuait infiniment au charme et à la gaieté de toutes nos réunions, peut-être même l'empressement que mettait le monde à le rechercher a-t-il nui à sa carrière littéraire, car nous lui prenions beaucoup de temps. Il lui en resta assez néanmoins pour se distinguer comme homme de lettres. Outre le cours de littérature qu'il fit à l'Athénée avec un grand succès, quoiqu'il succédât au cours que venait d'y faire La Harpe, Vigée a laissé un volume de poésies légères et plusieurs comédies écrites en vers, dont deux, *les Aveux difficiles* et *l'Entrevue* sont restées fort longtemps au répertoire du Théâtre-Français. Je suis même surprise qu'on ne les donne plus, surtout l'*Entrevue*, charmante petite pièce, que mademoiselle Contat et Molé jouaient admirablement.

[1] Louis-Jean-Baptiste-Étienne Vigée est né à Paris, le 2 décembre 1758, et est mort dans la même ville le 7 août 1820.

Mon frère, jeune encore[1], épousa la fille aînée de M. de Rivière, chargé d'affaires de Saxe : c'était une femme charmante, pleine de vertus et de talents, si excellente musicienne, et douée d'une si belle voix, qu'elle a chanté chez moi avec madame Todi, sans que la comparaison lui fût défavorable.

Mon frère et mademoiselle de Rivière n'ont laissé de leur mariage qu'un seul enfant, ma nièce, ma bien-aimée nièce, celle qui m'a rendu une fille depuis, hélas ! que j'ai perdu la mienne.

VOLTAIRE.

J'étais à la Comédie-Française le jour que Voltaire[2] vint y voir représenter sa tragédie d'*Irène*. De ma vie je n'ai assisté à un pareil triomphe. Quand le grand homme entra dans sa loge, les cris, les applaudissements furent tels, que je crus que la salle allait s'effondrer. Il en fut de même au moment où on lui plaça la couronne sur la tête, et le célèbre vieillard était si maigre, si chétif, que d'aussi vives émotions me faisaient trembler pour lui. Quant à la pièce, on n'en

[1] Il avait 26 ans, étant né en 1758, et s'étant marié le 19 octobre 1784, avec mademoiselle Suzanne-Marie-Françoise de Rivière, fille de Jean-Baptiste de Rivière, chargé des affaires de la cour de Saxe près le roi de France.

[2] François-Marie Arouet de Voltaire est né à Paris, rue de Jérusalem, le 21 novembre 1694, et mort dans la même ville, le 30 mai 1778.

écouta pas un mot, et cependant Voltaire put quitter la salle, persuadé qu'*Irène* était son meilleur ouvrage.

J'avais une extrême envie d'aller voir cet homme illustre à l'hôtel de M. de Villette chez qui il logeait ; mais ayant entendu dire que, tout flatté qu'il était des visites sans nombre qui lui étaient faites, il en éprouvait une grande fatigue, je renonçai à mon projet. Je puis donc dire n'avoir été chez Voltaire qu'en peinture, et voici comment. Hall, le plus habile peintre en miniature de cette époque, venait de finir mon portrait. Ce portrait était extrêmement ressemblant, et Hall étant allé voir Voltaire le lui montra. Le célèbre vieillard, après l'avoir regardé longtemps, le baisa à plusieurs reprises. J'avoue que je fus très-flattée d'avoir reçu une pareille faveur, et que je sus fort bon gré à Hall d'être venu me l'affirmer.

Je place ici, à la fin de mes *Souvenirs*, les conseils que j'ai écrits pour ma nièce, madame J. Tripier Le Franc, pensant que ces conseils peuvent aussi être utiles à d'autres.

CONSEILS

POUR LA PEINTURE DU PORTRAIT.

Ce qu'on doit observer avant de commencer un portrait. Il faut toujours être prête une demi-heure avant que le modèle arrive, afin de se recueillir : c'est une chose nécessaire pour plusieurs raisons.

1° Il ne faut pas se faire attendre ; 2° il faut que la palette soit préparée ; 3° faire en sorte de ne pas être tracassée par du monde et des détails d'affaires.

Règle nécessaire. — Il faut placer son modèle assis, plus haut que soi ; il faut que les femmes soient commodément ; qu'elles aient de quoi s'appuyer, et un tabouret sous les pieds.

Il faut, le plus possible, s'éloigner de son modèle, c'est le vrai moyen de bien saisir le juste ensemble des traits et l'aplomb des lignes, tant pour la tournure du corps que pour ses habitudes qu'il est nécessaire d'observer, même pour la ressemblance totale ; ne reconnaît-on pas les personnes par derrière, même sans apercevoir leur visage ?

Pour faire le portrait d'un homme, surtout s'il est jeune, il faut le faire tenir un instant debout, avant de

commencer, pour tracer plus justes les signes généraux et extérieurs. Si on traçait le personnage assis, le corps n'aurait pas d'élégance, et la tête paraîtrait trop rapprochée des épaules. Pour les hommes surtout cette observation est nécessaire, les voyant plus souvent debout qu'assis.

Il faut ne pas placer la tête trop haut dans la toile, cela grandit trop le modèle, et trop bas cela le rapetisse : on doit placer la figure de manière qu'il y ait plus d'espace du côté où est tourné le corps.

Il faut avoir derrière soi une glace, placée de manière à apercevoir son modèle et son portrait, pour pouvoir le consulter très-souvent ; c'est le meilleur guide, il explique nettement les défauts.

Avant de commencer, causez avec votre modèle ; essayez plusieurs attitudes, et choisissez non-seulement la plus agréable, mais celle qui convient à son âge et à son caractère, ce qui peut ajouter à la ressemblance ; faites de même pour sa tête : placez-la de face ou de trois quarts, cela ajoute plus ou moins à la vérité des traits, surtout pour le public ; le miroir peut aussi décider à ce sujet.

Il faut tâcher de faire la tête, le masque surtout, dans trois ou quatre séances d'une heure et demie chaque, deux heures au plus ; car le modèle s'ennuie, s'impatiente, si, ce qu'il faut éviter, son visage change visiblement ; c'est pourquoi il faut le faire reposer, et le distraire le plus possible. Tout cela est d'expérience avec les femmes ; il faut les flatter, leur dire qu'elles sont belles, qu'elles ont le teint frais, etc., etc. Cela les met en belle humeur, et les fait tenir avec plus de

plaisir. Le contraire les changerait visiblement. Il faut aussi leur dire qu'elles posent à merveille ; elles se trouvent engagées par là à se bien tenir. Il faut bien leur recommander de ne point amener de sociétés, car toutes veulent donner leur avis, et font tout gâter. Quant aux artistes et aux gens de goût, on peut les consulter. Ne vous rebutez pas si quelques personnes ne trouvent aucune ressemblance à vos portraits; il y a un grand nombre de gens qui ne savent point voir.

Tant que vous travaillez à la tête d'une femme, si elle est vêtue de blanc, mettez sur elle une draperie de couleur absente, c'est-à-dire grise ou verdâtre, afin de ne pas distraire les rayons visuels, et qu'ils puissent se reposer seulement sur la tête du modèle : si cependant vous la peignez en blanc, laissez-en un peu pour la tête, qui doit en être reflétée.

Que le fond, derrière le modèle, soit en général d'un ton doux et uni, ni trop clair, ni trop foncé ; si c'est un fond de ciel, c'est autre chose : mettez du bleuâtre derrière la tête.

Pour peindre la tête au pastel ou à l'huile, il faut établir les masses de vigueur, les demi-teintes, ensuite les clairs. Il faut empâter les lumières, et les rendre toujours dorées ; entre les lumières et les demi-teintes, il y a un ton mixte qu'il ne faut pas omettre, il participe du violâtre, du verdâtre, du bleuâtre. Voyez Van Dyck. Les demi-teintes doivent être de ton rompu, et moins empâtées que les lumières, que la lumière de la tête indique fortement ses os et ses parties musculeuses qui cèdent aux premières.

Immédiatement après cette première lumière se trouve le ton de chair décidé selon le teint de la personne ; il se perd avec les tons mixtes et fugaces des demi-teintes.

Les ombres doivent être vigoureuses et transparentes à la fois, c'est-à-dire point empâtées, mais d'un ton mûr, accompagné de touches fermes et sanguines dans les cavités, telles que l'orbite de l'œil, l'enfoncement des narines, et dans les parties ombrées et internes de l'oreille, etc. Les couleurs des joues, si elles sont naturelles, doivent tenir de la pêche dans la partie fuyante, et de la rose dorée dans la saillante, et se perdre insensiblement, avec les lumières occasionnées par la saillie des os et qui sont d'un ton doré. Où les lumières doivent toujours être, et se dégrader insensiblement, c'est à l'os du front, à celui de la joue autour du nez, au haut de la lèvre supérieure, dans le coin de la lèvre inférieure, et sur le haut du menton. Il faut observer que la lumière doit diminuer à mesure, et que la partie la plus saillante, et la plus éclairée par conséquent, doit toujours être la lumineuse. Les lumières scintillantes, fines et générales d'une tête sont dans la prunelle, ou dans le blanc de l'œil, selon la position de l'œil et de la tête ; ces deux lumières cèdent aux autres de beaucoup, et sont d'un ton moins doré, au milieu de la paupière supérieure, au milieu de la paupière inférieure, ou du moins sur une partie, c'est selon comme la tête est éclairée ; ensuite sur le milieu du nez, sur le cartilage, sur la lèvre inférieure : plus le nez de la personne est fin, plus la lumière doit être fine. Il ne faut jamais

empâter les prunelles, pour qu'elles soient vraies et transparentes ; il faut, le plus possible, les bien détailler, prendre garde de leur faire un regard équivoque, et surtout les faire rondes. Il faut observer que quelques personnes les ont plus petites ou plus grandes, mais toujours parfaitement rondes ; le haut du cercle de la prunelle est toujours intercepté par la paupière supérieure ; mais à l'œil en colère, la prunelle se voit entièrement. Quand l'œil sourit, la prunelle est interceptée par la paupière inférieure qui la recouvre. Le blanc de l'œil doit être d'un ton vierge et pur dans l'ombre, et la demi-teinte, quoique perdant son vrai ton de même que tous les objets, ne doit jamais être grise ni d'un ton sale. L'œil doit refléter quelquefois la lumière du nez, et participer un peu de l'orifice. Les cils dans la partie ombrée se détachent en clair, c'est pourquoi il faut peindre ces tons avec de l'outremer, dans la partie claire en ombre. L'orbite de l'œil est bien à observer, il est plus ou moins vigoureux ou plus ou moins clair, selon sa forme. Il est composé d'ombres, de clairs, de demi-teintes et de reflets du nez. Le sourcil doit être préparé d'un ton chaud, et l'on doit sentir la chair dessous les petites échappées des poils, qui doivent être faits finement et avec légèreté.

Le battu, l'enchâssement de l'œil est toujours d'un ton fin (plus ou moins, selon la délicatesse et la blancheur de la peau), bleuâtre, violâtre. Il faut bien prendre garde de trop pousser ces tons, cela rendrait l'œil pleureur. C'est pourquoi il faut quelquefois les rompre par des dorés, mais avec ménagement.

Il faut bien observer la partie du front; elle est nécessaire à la ressemblance, et donne en partie le caractère de la physionomie. Pour les fronts dont l'os a une saillie carrée, tels que Raphaël, Rubens et Van Dyck, comme on peut le voir dans leurs portraits, la lumière s'indique fortement sur leurs saillies. La première est en haut du front, peu de distance après les cheveux. Elle s'interrompt un peu et vient s'asseoir près du sourcil, ce qui fait céder le ton de la tempe, où se décrit souvent la veine bleue, surtout aux peaux délicates. Après cette lumière est un ton de chair entier, qui se dégrade vers le milieu; la lumière se rappelle faiblement, sur cette même forme d'os du petit côté, par une demi-teinte, et se marie doucement par des demi-teintes, qui vont gagner l'ombre qui dessine encore cette même force de l'os frontal. Après cette ombre, il existe un reflet plus ou moins doré, selon la couleur des cheveux : dessous le sourcil, le ton se prépare un peu plus chaud : les poils du sourcil multipliés font le même effet que des boucles de cheveux qui retomberaient sur un front éclairé. L'ombre en est chaude. Voyez les têtes de Greuze, et observez bien l'habitude des cheveux du modèle que vous peignez, cela ajoute à la ressemblance et à la vérité. Il faut bien observer les passages des cheveux qui se verront avec la chair, afin de les rendre aussi vrais que possible ; qu'il n'y ait jamais de dureté, et que les cheveux se mêlent bien avec la chair, tant par le contour que par la couleur; afin que cela n'ait point l'air d'une perruque, ce qui arriverait immanquablement si l'on ne faisait pas ce que je viens d'expliquer.

Les cheveux doivent se dessiner par masse et très-peu l'emporter; le mieux serait de les faire par glacis, la toile produisant souvent des transparents dans l'ombre et dans le ton entier. Les clairs des cheveux ne s'établissent que sur les parties saillantes de la tête; les boucles des cheveux reçoivent la lumière au milieu, et sont légèrement interceptées par quelques légères échappées de cheveux qui viennent en ôter l'uniformité. Il faut toujours que les bords des cheveux, comme métal, participent du ton du fond, ce qui aide à faire tourner les parties fuyantes de la tête.

L'oreille est très-nécessaire à bien étudier et à bien mettre à sa place, attendu qu'elle attache le col à la tête; il faut le plus possible la faire d'une belle forme; étudiez l'antique ou la belle nature. On peut observer, par exemple, que généralement la nation allemande, et surtout la nation autrichienne, les a attachées plus haut qu'elles ne devraient l'être dans la proportion exacte, de même que l'emmanchement de son col est différent de celui des autres individus appartenant à d'autres pays. Il est large, gros, et prend très-haut derrière l'oreille; cette nation a le mastoïde très-fort. Si l'on peint donc une Allemande, on doit conserver ce trait caractéristique de sa nation, qui se trouve aussi dans l'ossement large de son front et dans ses joues assez ordinairement plates et étroites. Il faut le plus possible faire en entier l'oreille, et bien étudier ses cartilages, quitte à mettre par-dessus des cheveux. Ce qui détermine ses formes doit être d'une couleur chaude et transparente, excepté le trou du milieu qui est toujours vigoureux. Son ton de chair, même dans

la lumière, doit céder en général à la lumière de la joue, qui est plus saillante. L'ombre portée de l'oreille sur le col doit être très-chaude, le jour passant au travers ; la mâchoire doit se décrire par un ton coloré fin et par de légères demi-teintes, pour obtenir la saillie qu'elle doit avoir sur le col ; si c'est une tête de femme, les restes du bas de la mâchoire se décrivent par des tons plus chauds que pour un homme, à cause des tons de la barbe, qui abasourdit les tons naturellement chauds de la chair. Le ton du col est en général d'un ton très-fin, et cède beaucoup au ton sanguin du visage. Il est essentiel de bien observer l'aplomb des clavicules, relativement à la position de la tête, ainsi que leur lumière ; la poitrine se colore toujours un peu plus près vers le milieu de l'attache des clavicules ; en général les parties osseuses, telles que le coude, la rotule, le talon, l'extrémité du doigt, doivent toujours être les plus fortes en couleur.

Si l'on doit peindre une gorge, éclairez-la de façon qu'elle reçoive bien la lumière ; les plus belles gorges sont celles dont la lumière n'est point interceptée, jusqu'au bouton qui se colore peu à peu jusqu'à l'extrémité ; les demi-teintes qui font tourner le sein doivent être du ton le plus fin et le plus frais ; l'ombre qui dérive de la saillie de la gorge doit être chaude et transparente.

Il y a la même dégradation de lumière sur tout le corps que celle ci-dessus expliquée pour la tête ; si la figure est assise, la lumière alors se rappellera très-vivement sur les cuisses et dégradera jusqu'au talon.

TABLEAUX ET PORTRAITS

EXÉCUTÉS

PAR MADAME VIGÉE LE BRUN

avant de quitter la France en 1789

De 1768 à 1772.

1 Ma mère en sultane, grand pastel.
1 Ma mère, vue de dos.
2 Mon frère en écolier. Un à l'huile, l'autre au pastel.
1 M. Le Sèvre, en bonnet de nuit et en robe de chambre.
3 Monsieur, madame et mademoiselle Bandelaire.
1 M. Bandelaire, en buste, au pastel.
1 M. Vandergust.
1 Mademoiselle Pigale, marchande de modes de la reine.
1 Son commis.
1 Ma mère en pelisse blanche; à l'huile.
1 Madame Raffeneau.
1 La baronne d'Esthal.
2 Ses deux enfants.
1 Madame d'Aguesseau avec son chien.
1 Madame Suzanne.
1 Madame la comtesse de la Vieuville.
1 M. Mousat.
1 Mademoiselle Mousat.
1 Mademoiselle Lespare.

—
23

23
2 Madame de Fossy et son fils.
2 Le vicomte et la vicomtesse de la Blache.
1 Mademoiselle Dorion.
1 M. Tranchart.
1 M. le marquis de Choiseul.
1 Le comte de Zanicourt.
—
31

En plus un grand nombre de têtes d'études et de copies d'après Raphaël, Van Dyck, Rembrandt, etc.

1773.

2 M. et madame de Roisy.
1 M. de la Fontaine.
1 M. le comte Dubarry.
5 M. le comte de Geoffré.
1 M. le maréchal comte de Stainville.
3 Madame de Bonneuil.
1 Madame de Saint-Pays.
1 Madame Paris.
1 M. Perrin.
2 Copie du marquis de Vérac.
1 Une Américaine.
1 Madame Thilorié, buste.
1 Copie de la même.
1 Madame Tétare.
1 Copie de l'évêque de Beauvais.
1 M. de Vismes.
1 M. Pernon.
1 Mademoiselle Dupetitoire.
1 Mademoiselle Baillot.
—
27

1774.

1 L'abbé Giroux.
1 Le petit Roissy.
1 Copie du chancelier [1].
1 Copie de M. de la Marche.
1 Madame Damerval.
1 Le comte de Brie.
1 Madame Maingat.
1 Madame la baronne de Lande.
1 Madame Le Normand.
1 Madame de la Grange.
1 M. Méraut.
1 Le vicomte de Boisjelin.
1 M. de Saint-Malo.
1 M. Desmarets.
1 Madame la comtesse d'Harcourt.
2 Mesdemoiselles de Saint-Brie et de Sence.
1 Madame la comtesse de Gontault.
1 Mademoiselle Robin.
1 M. de Borelly.
1 M. de Momanville.
2 Mesdemoiselles Rossignol, américaines.
1 Madame de Belgarde.

—

24

1775.

1 Madame de Monville avec son enfant.
1 Madame Denis [2].

—

2

[1] Le chancelier d'Aguesseau, sans doute.

[2] Nous pensons que cette madame Denis est la nièce de Voltaire, dont madame Vigée Le Brun a parlé dans ses *Souvenirs*.

2

1 M. le comte de Schouwaloff.
1 M. le comte de Langeas.
1 Madame Mongé.
1 Madame Tabari.
1 Madame de Fougerait.
1 Madame de Jumilhac.
1 La marquise de Roncherol.
1 Le prince de Rochefort.
1 Mademoiselle de Rochefort.
1 M. de Livoy.
1 Madame de Ronsy.
1 M. de Monville.
1 Mademoiselle de Cossé.
1 Madame Augeard.
1 Copie de madame Damerval.
1 Madame Deplan.
1 M. Caze.
1 M. Goban.
1 Mademoiselle de Rubec.
1 Le chevalier de Roncherol.
1 Le prince de Rohan, père.
1 Le prince Jules de Rohan.
1 M. Ducluzel.
2 Le comte et la comtesse de Cologand.
1 Mademoiselle Julie, qui a épousé Talma.
1 Madame Courville.
1 Madame la marquise de Gérac.
1 Madame de Laborde.
1 Mademoiselle de Givris.
1 Mademoiselle de Ganiselot.
1 M. de Veselay.

—
34

1776.

1 La princesse de Craon.
1 Le marquis de Chouart.
1 Le prince de Montbarrey.
1 Le baron Gros, peintre, étant enfant.
1 Madame Grant, depuis princesse de Talleyrand.
1 Le comte des Deux-Ponts.
1 Madame de Montbarrey.
1 Un banquier.
2 M. et madame Toullier.
1 La princesse d'Aremberg.
1 M. de Saint-Denis.
12 Monsieur, frère du roi.
2 M. et madame de Valesque.
1 Le petit Vaubal.
1 Madame de Lamoignon.
4 M. de Savalette.
1 Le prince de Nassau.
1 Madame de Brente.
1 Milady Berkley.
1 Madame Saulot.
1 La comtesse Potocka.
2 Madame de Verdun.
1 Madame de Montmorin.
1 Sa fille.

41

1777.

1 Le marquis de Crèvecœur.
1 Le baron de Vombal.
1 Madame Perrin.
1 M. Oglovi.
1 M. Saint-Hubert.
1 Madame de Nolstein.

6

6
1 Madame de Beaugoin.
2 Mademoiselle Dartois.
1 Madame Le Normand.
1 M. de Finnel.
1 M. de Lange.
1 Madame de Montlegièts.
1 Madame de la Fargue.
—
14

1778.

1 Madame la duchesse de Chartres.
1 Madame de Teuilly.
1 M. de Saint-Priest, ambassadeur.
2 M. et madame Dailly.
2 M. et madame Domnival.
1 Madame Monge.
1 Madame Degéraudot.
1 M. le marquis de Cossé.
1 Le marquis d'Armaillé.
1 Le duc de Cossé.
1 Mademoiselle de Ponse.
1 Monsieur, frère du roi, pour M. de Lévis.
1 Madame la marquise de Montemey.
1 Madame de Foissy.
2 Les enfants de Brongniart.
1 M. de Rannomanoski.
1 Madame de Rassy.
1 Madame la présidente de Bec de Lièvre.
1 Copie d'un portrait de la reine.
2 Madame, femme de Monsieur, frère du roi.
1 Copie d'un portrait de madame Dubarry.
1 Mademoiselle Lamoignon.
1 Ma tête.
—
27

27

1 Copie d'un portrait de la reine Marie-Antoinette, pour M. Boquet.

1 Madame Filorier.

—

29

1779.

1 Le marquis de Vrague.

1 Madame la comtesse de Virieux.

1 La présidente Richard.

1 Madame de Mongé.

1 Grand portrait de la reine, pour l'impératrice de Russie.

2 Bustes de la reine Marie Antoinette.

2 Copies des mêmes.

1 Madame de Savigny.

2 La même et son fils.

2 M. et madame de Lastic.

1 Une femme en lévite, pour M. de Cossé.

1 Madame Dicbrie.

2 Copies des bustes de la reine Marie-Antoinette.

2 Madame Duclusel.

1 Madame de Verdun.

1 Le comte de Dorsen fils.

2 M. et madame de Montesquiou.

1 Portrait de la Reine, pour M. de Sartines.

1 Madame de Palerme.

1 Petit Américain.

1 Mademoiselle de la Ferté.

1 Tête penchée, pour M. de Cossé.

1 Monseigneur le duc d'Orléans.

1 Madame la marquise de Montesson.

2 Copies de Monseigneur le duc d'Orléans.

2 Copies du grand portrait de la reine Marie-Antoinette, pour M. et madame de Vergennes.

1 Madame de Vannes.

1 Madame la comtesse de Tournon.

1 Le prince de Montbarrey.

—

38

1780.

1 Madame Lessout.
1 Grand tableau de la reine Marie-Antoinette.
1 Idem.
4 Madame de Verdun, sa mère, sa belle-sœur et son mari.
1 Madame la baronne de Montesquiou.
1 Madame de Montaudran.
1 Madame Foulquier.
2 Madame Genty.
1 La duchesse de Mazarin.

—

13

1781.

1 Tête d'une jeune fille respirant l'odeur d'une rose.
1 Madame Young.
1 M. le comte de Cossé.
1 Madame la princesse de Crouy.
1 Madame de Saint-Alban.
1 M. de Landry.
2 Portraits de moi.
1 Tête d'étude, pour M. Le Pelletier de Morfontaine.
1 Tête d'étude, pour M. Proult.
3 Têtes d'étude, pour M. de Cossé.
1 Monsieur, frère du roi.
1 Copie du même.
1 Madame la duchesse de Chaulnes.
1 Mademoiselle Dumoley.
1 M. Dumoley fils.
1 La comtesse Dubarry.
1 Esquisse de mon tableau de Junon.
1 Tête d'étude de ma Vénus.

—

21

21
1 Madame d'Harvelay.
2 Mademoiselle de Laborde.
1 Mademoiselle Devaron.
1 Madame de Moreton.
1 Copie de M. de Moreton.
1 Madame de la Porte.
3 La princesse de Lamballe.

—

31

1782.

1 Madame, sœur du roi.
1 Copie de la même.
1 Madame la duchesse de Polignac.
1 Copie de la même.
1 Le baron de Montesquiou.
1 Madame de Verdun.
1 Madame de Chatenay.
3 Le prince Henri de Prusse.

—

10

1783.

1 Madame la marquise de la Guiche.
1 Madame Grant.
1 La landgrave de Salm.
1 Madame la maréchale de Mailly.
2 Madame la comtesse d'Artois.
2 Madame la comtesse de Simiane.
2 Madame la duchesse de Guiche.
1 La reine Marie-Antoinette avec un chapeau.
2 La Reine en grand habit.
2 Madame Élisabeth.

—

15

15
1 Copie de la même.
1 Mademoiselle Lavigne.
3 Copies de la Reine avec un chapeau.
4 La Reine en robe de velours.
4 Copies de la même.
1 Monsieur le Dauphin.
1 Madame, fille du roi.
—
30

1784.

1 M. le comte de Vaudreuil.
5 Copies du même.
1 La comtesse de Grammont-Caderousse.
1 Madame la comtesse de Serre.
1 M. de Beaujon.
—
9

1785.

1 M. de Beaujon.
1 La princesse de Carignan.
1 Madame Fodi.
1 M. de Calonne.
1 Madame la comtesse de Ségur.
1 Copie de la même.
1 M. le comte de Ségur.
1 Copie du même.
1 Madame la baronne de Crussol.
1 M. de Saint-Hermine.
1 Grétry.
1 Madame la comtesse de Clermont-Tonnerre.
1 Madame la comtesse de Virieux.
—
13

13
1 La vicomtesse de Vaudreuil.
2 Copies de la Reine, en grand habit.
1 Madame Vigée.
1 Copie de M. de Calonne.
1 M. de Beaujon, pour son hospice.

—

19

1786.

1 La petite Fouquet.
1 Madame de Tott.
1 Le petit d'Espagnac.
1 La petite de la Briche.
1 Madame de Puységur.
1 Madame Raymond.
1 Madame Daudelot.
1 Madame Davaray.
1 Madame la comtesse de Sabran.
1 Mon portrait avec ma fille.

—

10

1787.

1 Ma fille lisant la Bible.
1 Madame de Rougé et ses deux fils.
1 Madame Dugazon, dans *Nina*.
1 Cailleau, en chasseur.
2 Ses deux enfants.
1 Ma fille, vue de profil.
1 Ma fille, vue de face dans un miroir.
1 Madame de la Grange.
1 Grand tableau de la reine Marie-Antoinette et de ses enfants.

—

10

10

1 Mon portrait.
2 Madame la comtesse de Béon.
1 M. Le Jeune.
3 Monsieur le Dauphin, Madame, et M. le duc de Normandie, pour madame de Polignac.
1 La tante de madame de Verdun.
1 La duchesse de Guiche, tenant une guirlande de fleurs.
1 La même, au pastel.
2 La duchesse de Polignac, avec un chapeau de paille.
1 La même, tenant un papier de musique et chantant près d'un piano.
1 Madame de Chatenay mère.
1 Madame Dubarry en pied.
1 La même en peignoir.
1 Madame de Polignac.

—

27

1788.

1 Le duc de Polignac.
1 Son père.
1 Robert, la peintre de paysage, pour moi.
1 Madame Dumoley.
1 Madame de la Briche.
1 Madame la comtesse de Beaumont.
1 Le petit baron d'Escars.
1 Le petit prince Lubomirski.
1 Le même, en amour de la gloire.
1 Le petit Brongniart.
1 La marquise de Grollier.
1 Le Bailly de Crussol.
1 Madame de la Guiche, en laitière.
1 M. le comte d'Angiviller.

—

14

1789.

1 M. de Chatelux, fait de souvenir.
1 M. le duc de Normandie, en pied.
1 Madame Péregaux.
1 Madame de Ségur, vue de profil.
1 Grand portrait de la reine Marie-Antoinette, pour le baron de Breteuil.
1 La duchesse de la Rochefoucauld.
1 Un petit amour, pour M. Le Pelletier de Morfontaine.
1 Madame la duchesse d'Orléans.
1 Mon portrait avec ma fille, pour M. d'Angiviller.
1 Madame de Grollier.
1 Le Bailly de Crussol.
1 Madame d'Aumont.
2 Madame de Polignac.
2 Madame de Guiche, au pastel.
1 Madame de Pienne.
1 Madame de la Châtre.
1 Madame de Fresne-d'Aguesseau.
1 Le maréchal de Ségur.
1 Madame et monsieur le Dauphin.
1 Robert, le peintre de paysage.
1 Ma fille, sur une petite toile ovale.
1 Madame Chalgrin.
1 Mon portrait, au pastel.
1 Le portrait de Joseph Vernet, qui est au Musée.
1 Le prince de Nassau, en pied.
1 Mon portrait, tenant ma fille dans mes bras.
1 Madame Raymond, tenant son enfant.
2 Madame de Simiane.
2 Madame Rousseau.
1 Madame Duvernais.

—

34

34

1 Madame de Saint-Alban.
1 Madame Savigni.
1 Mademoiselle Dorion.

—

37

TABLEAUX D'HISTOIRE.

1 La Poésie, la Peinture et la Musique.
1 Une scène espagnole.
1 L'Amour endormi sous un bosquet de roses, avec deux nymphes qui le regardent.
1 Une jeune fille effrayée d'être surprise en chemise et se cachant la gorge.
1 Une jeune fille qui écrit et que l'on surprend.
1 L'Innocence qui se réfugie dans les bras de la Justice.
1 Une Vénus, liant les ailes de l'Amour.
1 Junon demandant à Vénus sa ceinture.
1 Une bacchante avec une peau de tigre.
1 La Paix qui ramène l'Abondance.

—

10

PORTRAITS, FAITS A ROME.

1 Buste d'après moi, pour l'Académie de Saint-Luc.
1 Mon portrait, pour la galerie de Florence.
1 Copie du même, pour lord Bristol.
1 Miss Pitt, fille de lord Camelfort.
1 Mademoiselle Roland, depuis lady Welesley.
1 Madame Silva, portugaise.

—

6

6
1 La comtesse Potocka.
2 Mesdames de France, Adélaïde et Victoire.
—
9

En plus, plusieurs études de paysages, à l'huile et au pastel, des environs de Rome.

A Naples.

1 La comtesse Scawronska, à mi-jambes.
2 Deux bustes de la même.
1 Lady Hamilton, en bacchante couchée.
1 La même, en sibylle et en pied.
1 La même en bacchante, dansant avec un tambour de basque.
1 Tête de la même en sibylle.
1 La princesse Marie-Thérèse, qui a épousé l'empereur François II.
1 La princesse Marie-Louise, qui a épousé le grand-duc de Toscane.
1 Le prince héréditaire, père de la duchesse de Berry.
1 La princesse Marie-Christine.
1 Paësiello composant.
1 Le prince Resoniko.
1 Lord Bristol, à mi-jambes.
1 Le bailli de Litta.
1 La reine de Naples.
—
16

En plus, plusieurs études du Vésuve et des environs de Naples.

A PARME, BOLOGNE, TURIN, FLORENCE.

1 Une tête, à l'huile, pour l'Académie de Parme.
1 Un petit buste, à l'huile, pour l'Institut de Bologne.
1 Madame de Gourbillon, attachée à Madame, femme de Louis XVIII.
1 Son fils.
1 Une baigneuse, d'après ma fille.
1 Mademoiselle Porporati.
1 Copie du portrait de Raphaël à Florence.
—
7

En plus, plusieurs paysages d'après nature.

A VENISE.

1 Madame Marini.

A VIENNE.

1 Madame Bistri, polonaise.
1 Mademoiselle de Kaquenet.
1 La comtesse Kinska, à mi-jambes.
1 La même en buste.
1 La comtesse du Buquoi, sœur du prince de Paar.
1 La comtesse Rasowmoffska.
1 La comtesse de Palfi.
1 La princesse Lichtenstein, en pied.
1 Le baron de Strogonoff, grand buste.
1 Le baron de Strogonoff, avec les mains.
1 Le comte de Czernicheff, avec un domino noir, et tenant un masque.
—
11

11

1 La comtesse Zamoïska dansant, avec un châle.
1 Mademoiselle la comtesse de Fries, en Sapho, tenant une lyre et chantant, jusqu'à mi-jambes.
1 La duchesse de Guiche, en turban bleu, buste.
2 Deux portraits du prince Schotorinski, dont l'un en manteau.
1 Madame de Schœnfeld, femme du ministre de Saxe, tenant son enfant sur ses genoux.
1 Le prince Henri Lubomirski, jouant de la lyre, en Amphyon, et deux naïades qui l'écoutent.
1 La princesse de Lichtenstein, en pied, en Iris, traversant des nuages.
1 La princesse d'Esterhazy, en pied, rêvant au bord de la mer, assise sur des rochers.
1 La princesse Louise Galitzin.
1 Madame de Mayer.
1 Une petite baigneuse, pour la Reine.
1 Madame la comtesse Séverin Potocka.
1 La princesse de Wurtemberg.
1 Un petit tableau, pour le comte de Wilsechk.
1 Madame la comtesse de Braonne, jusqu'aux genoux.
1 Un petit portrait pour madame de Carpeny.
1 Madame la duchesse de Polignac, faite de souvenir après sa mort.
1 Le jeune Edmond, de la famille de Polignac.
1 La princesse Sapieha.

—

31

PASTELS, faits a Vienne.

1 M. le comte de Woina, fils de l'ambassadeur de Pologne.
1 Mademoiselle Caroline de Woina, sa sœur.
1 Mademoiselle la comtesse Metzy de Polignac, fille du père du duc de Polignac.

—

3

3

1 Mademoiselle la comtesse Thérèse de Hardik.
2 Les deux frères de la duchesse de Guiche.
1 Le frère de mademoiselle de Fries, en buste.
2 Deux bustes de la comtesse de Rombec.
1 Le comte Jules de Polignac.
1 La princesse de Linowska.
1 Lady Guisford.
2 Mesdemoiselles de Choisy.
1 Mademoiselle Schoën.
1 Agénor, enfant, fils de la duchesse de Polignac.
1 Le jeune comte son frère, M. de Fries.
1 Madame la comteste de Thoun.
1 Madame la comtesse d'Harrack.
1 Un petit dessin de la même.
1 M. de Rivière.
1 M. Thomas, architecte.
1 Madame la comtesse de Rombec.
1 Le marquis de Rivière.

—

24

En plus, plusieurs paysages faits d'après nature dans les environs de Vienne.

A Saint-Pétersbourg.

1 Madame Dimidoff, née Strogonoff.
1 La princesse Menszicoff jusqu'à mi-jambe, tenant son enfant.
1 La comtesse Potocka, en pied, couchée sur un très-grand divan, tenant une colombe sur son sein ; cette comtesse est une des plus jolies femmes que j'aie peintes.
1 La jeune comtesse Schouvaloff en buste.

—

4

4

2 Les deux jeunes grandes-duchesses Hélène et Alexandrine, toutes deux très-belles personnes. Je les ai peintes ensemble tenant le médaillon de l'impératrice Catherine qu'elles regardent.

1 La grande duchesse Élisabeth en pied, arrangeant des fleurs dans une corbeille.

2 Deux copies à mi-corps avec les mains.

2 Plus deux grands bustes avec une main.

2 La grande-duchesse Anne. Deux portraits à mi-corps.

2 La comtesse de Scawronska. Deux bustes. (La même que j'avais peinte à Naples jusqu'à mi-corps.)

1 La comtesse de Strogonoff, tenant son enfant.

1 Son mari en pendant, à mi-jambes.

1 La comtesse Sammacloff avec ses deux enfants près d'elle.

1 La comtesse Apraxine. Grand buste.

1 La princesse Isoupoff, à mi-jambes.

1 Son fils.

2 La comtesse de Worandxoff. Buste.

1 La comtesse Golowin, avec une main.

1 La comtesse Tolstoï, à mi-jambes, appuyée sur un rocher près d'une cascade.

2 La princesse Alexis Kourakin, et le prince son mari.

2 Le roi de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski. Deux grands bustes : l'un en costume d'Henri IV, et l'autre avec un manteau de velours, que j'ai gardé.

1 La petite-nièce du roi de Pologne, jouant avec un petit chien.

1 La princesse Michel Galitzin. Grand buste.

2 La comtesse Dietricten, et le comte son mari.

1 La princesse Bauris Galitzin presque en pied, à mi-jambes.

1 Milord Talbot. Buste.

—

35

35

1 La princesse Sapieha passé les genoux, dansant avec un tambour de basque.
1 La fille de la princesse Isoupoff.
1 Madame Koutousoff. Buste.
1 Le baron de Strogonoff.
1 Mademoiselle Kasisky, sœur de la princesse Belloseski.
1 La princesse Alexandre Galitzin.
1 Madame Kalitcheff.
1 Le comte Potocki.
1 Le comte Litta.
1 La princesse Viaminski.
1 Le jeune prince Bariatinski. Grand buste.
1 Le prince Alexandre Kourakin, deux bustes.
1 Mon portrait jusques aux genoux, en noir, tenant ma palette, pour l'Académie de Saint-Pétersbourg.

—
48

A BERLIN.

2 Pastels d'après la reine de Prusse.
1 Madame de Souza, ambassadrice de Portugal.
1 Une autre dame, dont j'ai oublié le nom.

—
4

A DRESDE.

3 Bustes du portrait de l'empereur Alexandre Ier.
1 La fille de la comtesse Potocka.
1 Une Allemande.

—
5

A LONDRES.

1 Mademoiselle Dorset.
1 Madame Chinnery.
2 Ses enfants.
1 Mademoiselle Dillon.
1 Madame Villiers.
1 La margrave d'Anspach.
1 Madame Bering.
1 Le prince de Galles.
1 Madame de Polastron.
1 La comtesse Driedrestein.
1 Le jeune Polastron, enfant.
1 Lord Byron.
1 Le prince Bariatinski.
1 Une Américaine, très-jolie.
1 M. Kepell, fils de la margrave d'Anspach.
3 Portraits de moi.
3 Madame Grassini, deux portraits en sultane, l'un en grand, et l'autre en petit, plus un buste.
1 Portrait d'une Irlandaise.
1 Lady Georgine, fille de lady Gordon.
1 Le prince Biron de Courlande, en chasseur.

—
25

En plus, plusieurs points de vue au bord de la mer, peints au pastel ; puis aussi quelques paysages.

A PARIS, DEPUIS MON RETOUR.

1 Le portrait de la reine de Prusse, peint d'après l'étude que j'avais faite à Berlin. Grand buste.
1 Le prince Ferdinand de Prusse.

—
2

2

1 Le prince Auguste-Ferdinand, leur fils.
1 La princesse Louise, sa sœur, princesse de Radzivill.
1 La princesse Tufakin, dont j'avais fait la tête seulement à Moscou.
1 Madame Catalani avec les mains, chantant debout près du piano.
1 Madame Murat en pied, ayant sa fille près d'elle.
4 Portraits de moi, pour mes amies.
3 Portraits de madame Grassini ; un passé les genoux, le dernier avec une main.
1 M. Ragani, mari de madame Grassini. Grand buste.
1 La vicomtesse de Vaudreuil, nièce de M. le comte de Vaudreuil.
2 Le comte de Vaudreuil. Deux bustes.
2 Portraits de la duchesse de Guiche, fille de madame de Polignac.
1 La jeune princesse Potemski, à mi-jambes.
1 Madame Constans. Buste.
1 La comtesse d'Andlau, avec les mains.
2 La comtesse de Rosambeau et la comtesse d'Orglande, filles de la comtesse d'Andlau, toutes deux avec les mains.
2 MM. d'Andlau, leurs deux frères.
1 Viotti, célèbre violon.
1 La marquise de Grollier, peignant des fleurs.
1 Le bailli de Crussol. Grand buste.
1 Mademoiselle de Grénonville. Buste.
1 Madame Davidoff, avec la main.
1 Le marquis de Rivière, pour le roi Charles X. Buste.
1 Le comte de Coëtlosquet. Buste.
1 Madame de Pront, nièce de M. de Coëtlosquet.
2 S. A. R. la duchesse de Berri, avec les mains.
1 Mademoiselle de Sassenay. Buste.
1 M. Raoul-Rochette. Buste.

—
39

39

1 M. Sapey. Buste.
1 Madame Lafont.
1 Mademoiselle de Rivière.
1 Alfred de Rivière.
1 Le baron de Feisthamel avec les mains, peignant.
1 Le baron de Crespy le Prince, dessinant.
1 Madame Ditte.
1 Madame de Rivière, ma nièce, avec les deux mains.
1 Mon portrait de profil, pour la ville de Saint-Pétersbourg; il devait servir pour la confection d'une médaille, sur laquelle on devait représenter mon portrait et celui d'Angélica Koffmann.

DE SOUVENIR.

1 Madame de Suffrein.
1 L'abbé Delille.
1 La comtesse de Las Cases.
1 Le comte de Chatellux.

—

52

TABLEAUX.

1 L'apothéose de la reine.
1 La naufragée.
1 La cataracte de Narva.
1 Amphion jouant de la lyre, avec trois naïades.
1 Un vieillard et son petit-fils ; effet d'incendie.
—
5

En plus, près de cent paysages suisses au pastel, faits dans mes deux voyages.

TOTAL GÉNÉRAL : 660 portraits,
— 15 tableaux,
et près de 200 paysages tant en Suisse qu'en Angleterre.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

Voyage en Suisse, en 1808 et 1809.

LETTRE PREMIÈRE.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE V.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété fils.





